Les Mensonges de Locke Lamora

Scott Lynch

Scott Lynch

Les Mensonges de Locke Lamora

Les Salauds Gentilshommes – livre premier

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Karim Chergui

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Lies of Locke Lamora*
Copyright © Scott Lynch 2006
Originellement publié par Victor Gollancz,
une maison d'édition d'Orion Books Ltd.

© Bragelonne 2007, pour la présente traduction.

Page 39 et 163, extraits de Shakespeare, Henri VI, 3e partie, acte III, scène 3
in Œuvres complètes Histoires II, coll. « Bouquins », éd. Robert Laffont,
nouvelle traduction de Victor Bourgy

Illustration de couverture :
© Benjamin Carré

Conception de la carte : Scott Lynch

ISBN : 978-2-35294-027-2

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

À Jenny, ce petit monde qui fut béni de te voir regarder par-dessus mon épaule pendant qu'il prenait forme – tout mon amour, à jamais.

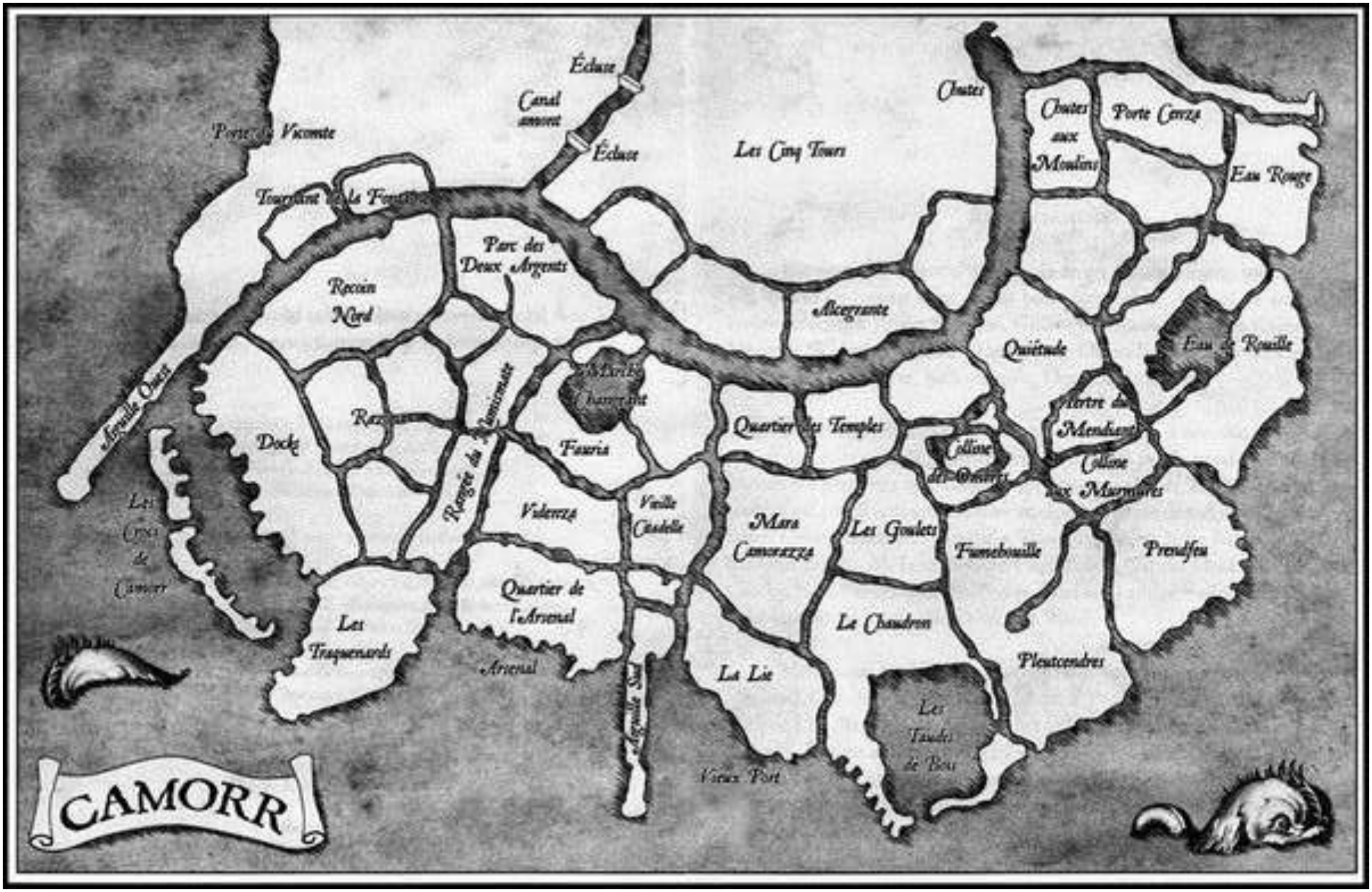
REMERCIEMENTS

Un coup de chance incroyable m'est tombé dessus tout droit du ciel quand ce roman a été choisi pour être publié. Je dois de nombreux remerciements à Simon Spanton, Gillian Redfearn, Krystyna Kujawinska, Hannah Whitaker et Susan Howe chez Orion Books, sans oublier Anne Groell chez Bantam et, bien entendu, Deanna Hoak.

Il faut un village pour alimenter (ou contrôler, si nécessaire) l'ego d'un auteur qui écrit pour la première fois. Je n'aurais pu demander soutien plus patient ou généreux que celui de mes parents, Jill et Tom Lynch, et rien n'aurait été pareil sans une certaine équipe énergique de mécréants érudits en ligne : Gabe Chouinard, Matthew WoodringStover, Kage Baker, Bob Urell, Summer Brooks, M. Lynn Booker, Chris Billett, Gabriel Mesa, Alex Berman, Clucky, Nate Blumenfeld, Ilya Popov, Ariel et les autres, y compris les lecteurs et les joueurs du jeu de rôle *Deeds Not Words*.

Merci aussi à mes amis, proches ou éloignés : Jason McCray, Darren Wieland, Cleo McAdams, Jayson Stevens, Peg Kerr, Philip Shill, Bradford Walker, J.H. Frank, Jason Sartin, Abra Staffin-Wiebe, Sammi et Louis, Mike et Becky, Bridget et Joe, Annie et Josiah, Erik et Aman, Mike et Laura, Paul, Adrian, Ben et Jenny Rose, Aaron, Jesse, Chris et Ren, Andy Nelson et enfin, mais ce n'est pas par ordre d'importance, Rose Miller, qui n'est pas encore assez grande pour partir à l'aventure, mais qu'on a laissé venir quand même.

New Richmond, Wisconsin
16 septembre 2005


Écluse
Canal amont
Écluse
Chutes
Chutes aux Moulins
Porte Cerise
Eau Rouge
Les Cinq Tours
Porte du Vicomte
Tourelle de la Fontaine
Parc des Deux Argents
Recoin Nord
Allegrante
Quiétude
Eau de Rouille
Jetée Ouest
Docks
Rez
Rempart
Fauris
Quartier des Temples
Terre des Mendiants
Colline des Ouvriers
Colline aux Marmites
Les Cinq de Camorr
Videnze
Vieille Citadelle
Mara Camorezze
Les Goulets
Fumebouille
Prendfeu
Quartier de l'Arsenal
Arsenal
Les Traquenards
Le Chaudron
Pleutcendres
La Lie
Jetée Sud
Les Taudis de Bois
Vieux Port
CAMORR

Prologue

LE GARÇON QUI VOLAIT TROP

1

C'est au plus fort de l'été long et humide de la soixante-dix-septième année de Sendovani, que le Faiseur de voleurs de Camorr rendit une visite soudaine et impromptue au Prêtre Aveugle du temple de Perelandro. Il souhaitait désespérément lui vendre le petit Lamora.

— J'en ai un pour toi, tu m'en diras des nouvelles ! entama le Faiseur de voleurs, dont la venue n'était généralement pas placée sous les meilleurs auspices.

— Des nouvelles comme j'en ai eu de Calo et Galdo, peut-être ? J'ai encore toutes les peines du monde à débarrasser ces deux débiles de toutes les mauvaises habitudes que tu leur as données pour les remplacer par celles dont j'ai besoin.

Le Faiseur de voleurs haussa les épaules.

— Écoute, Chains. Quand on a fait affaire, je t'ai dit que c'étaient des petits cons, et ça te convenait bien, sur le mo…

— Ou bien une autre affaire comme Sabetha ? (La voix de basse du prêtre fit taire le Faiseur de voleurs.) Je suis certain que tu te rappelles que tu ne m'as laissé que les doigts pour me gratter. J'aurais dû te payer en pièces de cuivre, pour te voir t'échiner à essayer de les emporter.

— Ahhhhhh, mais elle était spéciale ! Et ce garçon, ce garçon, il est spécial, lui aussi. C'est ça que tu m'as demandé de chercher après que je t'ai vendu Calo et Galdo. Tout ce que tu aimais tant chez Sabetha ! C'est un Camorrien, mais métis. Il a du sang thérin et vadran. Il a le larcin dans la peau, aussi sûr que les

poissons pissent dans l'eau. Et je peux même te le laisser à… avec une ristourne.

Le Prêtre Aveugle passa un long moment à ruminer tout ça.

— Tu me pardonneras, dit-il enfin, mais cette prétendue « générosité » me donne envie de prendre les armes et couvrir mes arrières.

Le Faiseur de voleurs tenta d'afficher une expression vaguement sincère, qui se mua en rictus gêné. Il haussa les épaules, d'un mouvement exagérément décontracté.

— Ah, il y a des problèmes avec ce garçon, ça oui ! Mais, de ceux dont je m'occupe, il est le seul à avoir ce genre de problèmes. Si tu le prenais, je suis sûr qu'ils, ahhhh, s'évanouiraient.

— Oh oh ! C'est un garçon *magique* ? Pourquoi tu l'avais pas dit ? (Le prêtre se gratta le front sous le bandeau de soie blanche qui couvrait ses yeux.) Magnifique. Je vais le foutre en terre, il en poussera peut-être un haricot fabuleux qui m'emmènera dans un pays enchanté, au-dessus des nuages.

— Ahhhhh ! Ha ha ha ! Je connais ce genre de sarcasmes, Chains, dit le Faiseur de voleurs en lui adressant une courbette aussi ironique qu'arthritique. C'est vraiment si dur que ça de me dire que tu es intéressé ?

Le Prêtre Aveugle cracha.

— Bon, imaginons que Calo, Galdo et Sabetha aient besoin d'un nouveau camarade de jeux, ou du moins d'un souffre-douleur. Imaginons que j'aie envie de dépenser trois pièces de cuivre et un bol de pisse pour un gniard mystère dont personne ne veut – c'est quoi, son problème ?

— Son problème, c'est que si j'arrive pas à te le vendre, je vais devoir lui trancher la gorge et le foutre à la baille, répondit le Faiseur de voleurs. Et il faudra que je le fasse *ce soir*.

2

La nuit où le petit Lamora fut recueilli par le Faiseur de voleurs, le vieux cimetière de la Colline des Ombres était rempli

d'enfants, silencieux et au garde-à-vous ; ils attendaient que l'on conduise leurs nouveaux frères et sœurs dans les mausolées.

Les protégés du Faiseur de voleurs portaient tous des torches ; la froide lueur bleue des flambeaux filtrait entre les rideaux d'argent que formait la brume sur le fleuve, tel le scintillement de réverbères à travers une fenêtre souillée de suie. Depuis le sommet de la Colline, un écheveau de lumières fantomatiques serpentait. Il progressa parmi les tombes et les chemins cérémoniels, jusqu'au large pont de verre qui enjambait le canal de Fumehouille, à moitié caché par le brouillard tiède qui montait des restes humides de Camorr les nuits d'été.

— Venez, à présent, mes amours, mes tout nouveaux, gardez l'allure, murmura le Faiseur de voleurs comme il poussait les derniers des trente orphelins de Prendfeu sur le pont de Fumehouille. Ces lueurs sont vos nouveaux amis, venus ici pour vous guider sur la Colline. Avancez, maintenant, mes trésors. Nous laissons s'échapper les ténèbres, et il y a tant de choses dont nous devons parler.

En de rares moments de réflexion oiseuse, le Faiseur de voleurs aimait à se voir comme un artiste. Un sculpteur, plus exactement. Les orphelins pour argile et les sépultures de la Colline des Ombres pour atelier.

Quatre-vingt-huit mille âmes produisaient en permanence un certain volume d'ordures ; dont un filet continu d'enfants perdus, inutiles et abandonnés. Les marchands d'esclaves en attrapaient quelques-uns, c'est sûr – ils les emportaient jusqu'à Tal Verrar ou sur les îles Jérémites, toujours en douce. En principe, l'esclavage était illégal à Camorr, mais l'asservissement lui-même ne suscitait rien de plus qu'un haussement de sourcils, comme s'il ne se trouvait personne pour parler au nom des victimes.

Ainsi, les marchands d'esclaves en attrapaient quelques-uns, et la stupidité la plus pure en emportait encore davantage.

Parmi ceux qui n'avaient pas le courage ou les compétences pour plumer la ville dans laquelle ils habitaient, la famine et les maladies étaient également des façons répandues de tirer le

rideau. Et, bien entendu, les courageux sans talent finissaient souvent devant le Palais de la Patience, pendus au Pont Noir. Les magistrats du duc se débarrassaient des petits voleurs avec la même corde que celle dont ils se servaient pour les plus grands, mais ils s'assuraient que les petits passent de l'autre côté de la rambarde les chevilles solidement lestées – pour les aider à pendre comme il faut.

Infailliblement, après avoir jonglé avec toutes ces joyeuses possibilités, les orphelins restants étaient ramassés par l'équipe personnelle du Faiseur de voleurs, un à un ou en petits groupes, pour entendre son discours apaisant et manger un repas chaud. Ils apprenaient bien vite quelle vie les attendait sous le cimetière – le cœur de son royaume –, là où cent quarante enfants abandonnés courbaient l'échine sous l'autorité d'un vieillard voûté.

— Au trot, mes adorables nouveaux enfants ; suivez la file lumineuse et marchez jusqu'au sommet. Nous sommes bientôt arrivés, loin de la pluie, de la brume et de cette chaleur puante.

Pour le Faiseur de voleurs, les épidémies étaient une occasion en or, et c'était sa préférée que les orphelins du quartier de Prendfeu fuyaient péniblement : le Souffle Noir. Il s'était abattu sur eux sans que l'on sache d'où, et la quarantaine avait été instaurée (quiconque tentait de franchir un canal ou de fuir en bateau était condamné à être criblé de flèches), à temps pour sauver le reste de la ville de tout sauf du malaise et de la paranoïa. Si on avait plus de onze ou douze ans, le Souffle Noir annonçait une mort épouvantable (pour autant que les medekiners avaient pu en juger, car cette épidémie ne suivait pas de règles précises). Plus jeune, on s'en tirait avec quelques jours d'yeux enflés et de joues rougies.

Après cinq jours de quarantaine, les cris s'éteignirent et plus personne ne tenta de franchir les canaux. Ainsi, Prendfeu échappa au sort si courant en temps de pestilence qu'il lui avait donné son nom. Le onzième jour, quand la quarantaine fut levée et que les Goules du duc vinrent constater l'étendue des dégâts, peut-être un huitième des quatre cents enfants avaient survécu. À des fins de protection mutuelle, ils avaient déjà formé des bandes et appris certaines des nécessités cruelles qu'impose la

vie sans adultes.

Le Faiseur de voleurs attendait pendant qu'ils étaient regroupés et emmenés loin du silence sinistre de leur ancien quartier.

Il paya une bonne somme en pièces d'argent pour les trente meilleurs, et plus encore pour acheter la discrétion des Goules et des agents de police qu'il soulageait de ces enfants. Puis, il les conduisit dans les brumes de la nuit camorrienne – sonnés, puants, les joues creuses –, vers le vieux cimetière de la Colline des Ombres.

Le petit Lamora était le plus jeune et le plus petit de tous. Il avait cinq ou six ans. Ses os saillaient sous une peau crasseuse. Le Faiseur de voleurs ne l'avait pas choisi ; Lamora s'était simplement faufilé avec les autres, comme si ç'avait été sa place. Le Faiseur de voleurs l'avait bien vu, mais la vie lui avait appris que même un seul orphelin libre était une aubaine à ne pas laisser passer.

Cela se passait l'été de la soixante-dix-septième année de Gandolo, père des Chances, seigneur de la Monnaie et du Commerce. Dans la nuit voilée, le Faiseur de voleurs faisait avancer son troupeau d'enfants en guenilles.

À peine deux ans plus tard, il supplierait le père Chains, le Prêtre Aveugle, de le débarrasser du petit Lamora et aiguiserait ses lames, au cas où il refuserait.

3

Le Prêtre Aveugle gratta les poils gris de sa gorge.

— Sans déconner ?

— Sans déconner. (Le Faiseur de voleurs mit la main à la poche d'un pourpoint miteux depuis des années, et en sortit une bourse de cuir pendue à un mince cordon ; la bourse avait la couleur rouille du sang séché.) J'ai déjà été voir le ponte et j'ai sa permission. Le gosse, je lui fais un second sourire et je lui apprends à nager.

— Par tous les dieux ! J'en pleurerais presque. (Pour un

Prêtre Aveugle, les doigts qu'il ficha dans le sternum du Faiseur de voleurs surent vite trouver leur cible.) Trouve-toi un autre benêt pour tirer le boulet de ta conscience, enfoiré de poltron.

— Ma conscience, je m'en bats l'œil, Chains. Je cause avarice, la tienne et la mienne. Je ne peux pas garder le mioche et je t'offre une chance unique, une véritable aubaine.

— Si ce garçon est si agité, pourquoi est-ce que tu ne lui mets pas un peu de plomb dans la cervelle et le laisses assez grandir pour le vendre ?

— Pas question, Chains. Mes options sont limitées. Je peux tout simplement pas le baffer, parce que je veux pas que les autres morveux apprennent le tour, ahhh, qu'il a joué… Par tous les dieux ! Je ne pourrais plus jamais les contrôler. Je peux soit le tuer vite, soit le vendre encore plus vite. Y a pas de petits profits. Je préfère quoi, à ton avis ?

— Ce garçon a fait quelque chose dont tu ne peux même pas parler devant les autres ? (Chains se massa le front et soupira.) Putain. On dirait bien que c'est quelque chose que j'ai envie d'entendre, finalement.

4

Selon un vieux proverbe camorrien, la seule constante de l'âme humaine, c'est son inconstance ; tout peut passer de mode, même une chose aussi pratique qu'une Colline truffée de cadavres.

La Colline des Ombres était le premier cimetière de qualité de l'histoire de Camorr, idéalement situé pour conserver les restes de ceux qui avaient eu le ventre plein, loin de l'emprise salée de la mer de Fer. Pourtant, au fil du temps, les rapports de force s'étaient modifiés au sein des familles des sculpteurs de caveaux, de croque-morts et de porteurs de cercueils professionnels. À mesure que, à proximité, la Colline aux Murmures offrait plus de place pour de plus grands et plus voyants monuments (ainsi que des honoraires considérablement plus élevés), on enterrait de moins en moins de gens de bien sur

la Colline des Ombres. À la fin, les seuls visiteurs réguliers furent les prêtres et les prêtresses d'Aza Guilla, qui dorment dans des tombes lorsqu'ils sont apprentis, et les orphelins sans toit qui se tapissaient dans la poussière et les ténèbres des caveaux mal entretenus.

À l'époque où il avait touché le fond, le Faiseur de voleurs (même s'il n'était, bien entendu, pas encore connu sous ce nom) avait dû partager un de ces caveaux. Il n'était alors qu'une misérable rareté : un pickpocket avec neuf doigts cassés.

Au début, ses relations avec les orphelins de la Colline des Ombres se partageaient entre persécutions et supplications ; qu'ils aient encore un peu besoin d'une figure d'autorité les empêcha de le tuer dans son sommeil. Pour sa part, il commença, à regret, à leur expliquer quelques-unes des combines qui faisaient son métier.

Alors que ses doigts se remettaient lentement en place (si l'on peut dire, car une bonne moitié d'entre eux garderait toujours l'aspect de brindilles malmenées), il se mit à partager davantage de sa sagesse véreuse avec les enfants sales qui se protégeaient de la pluie et des gardes de la ville, à ses côtés. Leur nombre augmenta, ainsi que leurs revenus, et ils commencèrent à occuper plus de place dans les salles de pierre humides du vieux cimetière.

Avec le temps, le pickpocket aux os fragiles se fit Faiseur de voleurs – et la Colline des Ombres devint son royaume.

Le petit Lamora et ses compagnons orphelins de Prendfeu pénétrèrent dans ce royaume quelque vingt années après sa fondation. D'abord, ils ne virent ce soir-là qu'un cimetière aux vieilles tombes très peu profondes. Un vaste réseau de tunnels et de galeries avait été creusé pour relier les caveaux principaux ; des étais en soutenaient les parois bien tassées, semblables aux côtes de dragons morts depuis longtemps. Les précédents occupants avaient tous été tranquillement exhumés et balancés dans la baie. La Colline des Ombres fourmillait alors de voleurs orphelins.

Les orphelins de Prendfeu s'enfoncèrent dans la gueule noire du mausolée le plus élevé, par le tunnel corseté de bois

qu'illuminaient les feux, vacillants et argentés, de globes alchimiques ; des vrilles de brume s'enroulaient autour de leurs chevilles. Tapis dans chaque recoin et dans chaque terrier, les enfants de la Colline des Ombres les observaient, d'un regard froid mais intéressé. De fétides odeurs corporelles et d'humus saturaient l'atmosphère épaisse du tunnel.

— Entrez ! Entrez ! cria le Faiseur de voleurs en se frottant les mains. Ma demeure, votre demeure ! Soyez-y les bienvenus ! Ici, nous avons tous quelque chose en commun – pas de mère, pas de père. C'est regrettable, mais maintenant, vous aurez autant de frères et de sœurs que vous en voudrez, et de la terre sèche au-dessus de vos têtes ! Un endroit… une famille.

Une procession d'orphelins de la Colline des Ombres s'engouffra dans le tunnel à sa suite, tout en éteignant les étranges torches bleues ; seul l'éclat argenté des globes muraux éclairait désormais leur chemin. Au cœur du domaine du Faiseur de voleurs s'ouvrait une cavité vaste et confortable de vingt-cinq mètres de large et autant de long, au sol de terre battue, et dont la hauteur atteignait peut-être deux fois la taille d'un homme. Un siège à haut dossier en bois-sorcier verni était placé contre le mur du fond ; le Faiseur de voleurs s'y installa en poussant un soupir de soulagement.

Des dizaines de couvertures pelées étaient éparpillées sur le sol, couvertes de nourriture – des bols de viande de poulets maigrichons marinée dans du vin d'amande bon marché, de douces queues de requin batteur enroulées dans du bacon et trempées dans le vinaigre, et du pain bis aromatisé à la graisse de saucisse. Il y avait aussi des pois salés, des lentilles et des bols de tomates et de poires blettes. Ce n'était pas grand-chose, mais la plupart des orphelins de Prendfeu n'avaient jamais vu une telle quantité ni une telle variété de vivres. Ils se jetèrent immédiatement et dans le plus grand désordre sur ce festin ; le Faiseur de voleurs sourit avec indulgence.

— Je ne suis pas assez stupide pour me mettre entre vous et un bon repas, mes chéris. Alors servez-vous ; abusez, même. Rattrapez le temps perdu. On parlera après.

Pendant que les orphelins de Prendfeu s'en mettaient plein la lampe, ceux de la Colline des Ombres se massèrent autour d'eux

et les observèrent sans dire un mot. L'endroit fut vite rempli et l'air se fit encore plus fétide. La ripaille se poursuivit, jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien. Les rescapés du Souffle Noir léchèrent ce qu'il restait de vinaigre et de graisse sur leurs doigts, avant de porter un regard méfiant sur le Faiseur de voleurs et ses sous-fifres. Comme en réponse, le Faiseur leva trois doigts crochus.

— Trois choses ! cria-t-il. J'ai trois choses importantes à vous dire.

» Primo, poursuivit-il, vous êtes ici parce que j'ai payé pour vous avoir. J'ai même payé plus pour le faire avant quiconque. Je peux vous assurer que tous vos petits amis pour qui je n'ai pas payé ont fini chez les marchands d'esclaves. Y a pas d'endroit où vous garder, personne pour vous recueillir. Les gardes vendent les gamins comme vous pour s'acheter du vin, mes chéris ; les sergents omettent de vous mentionner dans les rapports, et les capitaines omettent d'en avoir quelque chose à foutre.

» Et maintenant que la quarantaine de Prendfeu est levée, tous les marchands d'esclaves et ceux qui veulent le devenir vont être très agités et très attentifs. Vous êtes libres de vous lever et de quitter cette Colline quand vous voulez – mais si vous le faites, je suis sûr que vous ne tarderez pas à sucer des queues ou que vous finirez enchaînés à une rame pour le restant de vos jours.

» Cela m'amène à la deuxième chose importante. Tous mes *amis*, que vous voyez, là, autour de vous (il fit un geste en direction des orphelins de la Colline des Ombres alignés contre les murs), sont libres de partir quand ils le désirent, et la plupart vont là où ça leur chante, parce qu'ils sont sous ma protection. Je sais (il prit une expression solennelle et dépitée), je n'ai pas l'air bien impressionnant ; ne vous méprenez pas. Mes amis sont puissants, mes chéris. Ce que je vous offre, c'est la sécurité grâce à eux. Si quelqu'un, un marchand d'esclaves, par exemple, osait poser la main sur l'un de mes petits, eh bien, les conséquences seraient immédiates et agréablement, ahhh, impitoyables.

Comme aucun des nouveaux venus n'avait l'air d'avoir bien compris, le Faiseur de voleurs se racla la gorge.

— Ça veut dire que je ferai tuer n'importe quel connard qui

s'approche trop de vous. C'est pigé ?

Oui, ils avaient pigé.

— Ce qui nous amène tranquillement à la troisième chose importante, à savoir : vous tous. Cette petite famille a toujours besoin de nouveaux frères et sœurs, et vous pouvez vous considérer comme invités – encouragés, même –, à, ahhh, condescendre à nous offrir le plaisir d'une relation *sincère* et *durable*. Faites de cette Colline votre foyer, de moi votre maître, et de ces gentils petits enfants des frères et sœurs sur lesquels vous pouvez compter. Vous serez nourris, logés et protégés. Ou bien vous pouvez partir dès maintenant et finir chair fraîche dans un bordel de Jerem. Ça tente quelqu'un ?

Aucun des nouveaux venus n'ouvrit la bouche.

» Je savais que je pouvais compter sur vous, mes bijoux. (Le Faiseur de voleurs ouvrit grands les bras et sourit, révélant ainsi une demi-lune de dents aussi noires que les eaux d'un marais.) Mais, bien sûr, il doit y avoir des responsabilités. C'est donnant donnant, un sou c'est un sou. La bouffe ne pousse pas dans le trou de mon cul. Les pots de chambre ne se vident pas tout seuls. 'Voyez ce que je veux dire ?

Environ la moitié des orphelins de Prendfeu eut un hochement de tête hésitant.

— Les règles sont simples ! Vous les apprendrez toutes en temps voulu. Pour l'instant, on va faire comme ça. Qui mange, travaille. Qui travaille, mange. Ce qui m'amène à la quatrième chose, le boulot – oh là là ! Mes enfants, mes enfants, accordez à un vieillard distrait la faveur de faire comme s'il avait levé quatre doigts. Voici la quatrième chose importante.

» Bon, il y a bien sûr beaucoup à faire sur la Colline, mais il y a des choses à faire ailleurs. D'autres boulots… des boulots délicats, des boulots inhabituels. Des boulots amusants et passionnants. Tous en ville, certains le jour, d'autres la nuit. Il y faut du courage, de l'habileté et, ahhh, de la discrétion. On aimerait tellement bénéficier de votre aide pour ces… à-côtés. Ces tâches délicates.

Il pointa le doigt sur le garçon qu'il n'avait pas payé, la petite incruste, qui lui lançait à présent un regard dur et morne, la bouche encore pleine de pulpe de tomate.

— Toi, le mioche en plus, trente et unième sur trente. Qu'en dis-tu ? Tu es du genre serviable ? Acceptes-tu d'aider tes nouveaux frères et sœurs dans toutes ces activités captivantes ?

Le petit réfléchit quelques instants.

— Vous voulez dire que vous voulez qu'on vole des choses, dit-il d'une voix haut perchée.

Le vieil homme toisa longuement le petit garçon ; quelques orphelins de la Colline des Ombres pouffèrent.

— Oui, dit-il enfin en hochant lentement la tête. Ce pourrait bien être tout à fait ça, même si tu vois d'un œil plutôt peu complaisant le genre d'initiatives personnelles que nous préférons désigner en des termes plus artistiquement vagues. Mais ça m'étonnerait que tu aies compris quoi que ce soit à ce que je viens de dire. Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Lamora.

— Tes parents devaient être de sacrés grigous pour ne te laisser qu'un nom de famille. Quel est l'autre nom qu'ils te donnaient ?

Le garçon eut l'air de profondément réfléchir.

— Je m'appelle Locke, dit-il enfin. Comme mon père.

— Très bien. Ça roule sur la langue, ah ça oui ! Eh bien, Locke-comme-ton-père-Lamora, approche et viens causer avec moi. Les autres, barrez-vous. Vos frères et sœurs vont vous montrer où vous dormirez ce soir. Ils vous montreront également quoi jeter et quoi ranger – des corvées, si vous voyez le genre. Juste nettoyer cette salle, pour l'instant ; mais il y aura d'autres travaux pour vous dans les jours à venir. Je vous promets que tout sera limpide, une fois que vous saurez comment on m'appelle dans le monde qui se trouve au-delà de notre petite Colline.

Locke se dirigea vers le trône du Faiseur de voleurs ; la foule des nouveaux arrivants se leva et piétina jusqu'à ce que des orphelins de la Colline des Ombres, plus grands et plus âgés, les chopent par le col et leur donnent des instructions simples. Bien vite, Locke et le maître de la Colline des Ombres se retrouvèrent aussi seuls qu'ils pouvaient l'espérer.

— Mon garçon, dit le Faiseur de voleurs, j'ai l'habitude de débarrasser mes nouveaux enfants d'une certaine réticence,

lorsqu'ils visitent la Colline des Ombres pour la première fois. Tu sais ce que c'est, la réticence ?

Lamora secoua la tête. Ses mèches noircies par la crasse étaient plaquées sur son petit visage rond ; les traces de tomate autour de sa bouche avaient séché et étaient encore plus écœurantes. Le Faiseur de voleurs les tamponna délicatement de la manche de son manteau bleu et usé ; le garçon ne broncha pas.

— Ça signifie qu'on leur a dit que voler n'est pas bien et que je dois travailler là-dessus jusqu'à ce qu'ils se fassent à l'idée, tu piges ? Eh bien, tu n'as pas l'air de souffrir d'une telle réticence, alors on va peut-être pouvoir s'entendre. T'as déjà volé, non ?

Lamora opina.

— Avant l'épidémie, même ?

Derechef.

— Bien ce que je pensais. Mon cher, cher, enfant… Tes parents n'ont pas été, ahhh, emportés par l'épidémie, si ?

Le garçon regarda ses pieds et n'eut qu'un petit mouvement de tête.

— Donc, tu t'es déjà, ahhh, débrouillé tout seul, pendant un temps. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Ici, ça pourrait même peut-être te valoir du respect, si seulement je pouvais trouver le moyen de te mettre à l'épreuve…

Pour toute réponse, le petit Lamora passa la main sous ses guenilles et en sortit quelque chose, qu'il tendit au Faiseur de voleurs. Deux petites bourses de cuir tombèrent dans la paume ouverte du vieillard – c'étaient de pauvres bourses, rigides et tachées, aux cordons effilochés.

— Où donc as-tu trouvé ça ?

— Sur les gardes, murmura Locke. Des gardes nous ont ramassés et nous ont portés.

Le Faiseur de voleurs sursauta, comme si une vipère avait planté ses crocs dans sa main, et il posa un regard incrédule sur les deux bourses.

— Tu as chapardé ça aux cognes ? Aux Vestes Jaunes ?

Locke hocha la tête, plus enthousiaste.

— Ils nous ont ramassés et ils nous ont *portés*.

— Par les dieux ! murmura le Faiseur de voleurs. Oh, par les

dieux ! Il est bien possible que tu nous aies tous mis dans une sacrée merde, Locke-comme-ton-père-Lamora. Une foutue sacrée merde.

5

— Il a violé la Paix Secrète dès le premier soir, ce petit con.

Le Faiseur de voleurs était à présent installé plus confortablement, dans le jardin sur le toit du temple du Prêtre Aveugle, une chope de vin résiné à la main. C'était la pire des piquettes, mais cela laissait penser que d'authentiques négociations auraient peut-être lieu.

— C'était jamais arrivé avant, et c'est jamais arrivé depuis.

— Quelqu'un lui a appris comment soulager un manteau, mais n'a pas pris la peine de lui expliquer que les Vestes Jaunes ne doivent jamais faire partie des victimes. (Le père Chains fit la moue.) C'est très curieux, ça. Notre cher capa Barsavi adorerait rencontrer un tel individu.

— Je n'ai jamais pu en savoir plus. Le petit m'a raconté qu'il avait appris tout seul, mais il bobarde. Quand on a cinq ans, on joue avec des poissons morts et du crottin, Chains. On n'invente pas les plus subtiles façons de faire les poches et de couper les bourses.

— Qu'est-ce que tu as fait, pour les bourses des gardes ?

— J'ai filé au commissariat de Prendfeu et j'ai léché des culs et des pompes à m'en faire tomber la langue. J'ai expliqué au capitaine qu'un des petits nouveaux n'avait pas compris comment fonctionnent les choses à Camorr, que je rendais les bourses avec un bonus, et j'ai supplié qu'ils me pardonnent avec la plus grande magnanimité – le bla-bla habituel.

— Et ils ont accepté ?

— L'argent, ça rend joyeux, Chains. J'ai truffé les bourses de pièces d'argent. Après, j'ai donné à tous les hommes de l'escouade assez de blé pour picoler cinq ou six soirs, et on a tous convenu qu'ils boiraient quelques coups à la santé du capa Barsavi, lequel n'avait sûrement pas, ahhh, besoin d'être mis au

jus de choses aussi inconséquentes que les bourdes de son loyal Faiseur de voleurs quand il laisse un mioche de cinq ans violer cette foutue Paix Secrète.

— Donc, dit le Prêtre Aveugle, ça s'est passé le tout premier soir de ta collaboration avec mon gosse-mystère-pas-cher-tombé du ciel.

— Ça me fait plaisir que tu commences à envisager ce petit chiard de façon plus possessive, Chains, parce que ça commence à devenir assez folklorique. Je ne sais pas trop comment le tourner. J'ai des gosses qui aiment voler. J'en ai d'autres que ça n'intéresse pas, et d'autres encore qui le tolèrent juste parce qu'ils savent ne rien pouvoir faire d'autre. Mais personne, et je dis bien personne, n'en a autant envie que lui. S'il se faisait ouvrir la gorge et qu'un medekiner essaie de le recoudre, Lamora lui volerait aiguille et fil. Et ça ne le dérangerait pas d'en crever. Il… vole *trop*.

— Il vole trop, médita le Prêtre Aveugle. Il vole trop. De tous les griefs, je ne pensais pas entendre celui-ci de la bouche d'un homme qui gagne sa vie à former de petites fripouilles.

— Ris tant que tu le peux, dit le Faiseur de voleurs. T'as pas tout entendu.

6

Les mois passèrent. Parthis, Festal, Aurim et les orages de l'été firent place aux pluies battantes et éprouvantes de l'hiver ; la soixante-dix-septième année de Gandolo se fit soixante-dix-septième année de Morgante, père de la Ville, seigneur des Nœuds Coulants et des Truelles.

Huit des trente et un orphelins de Prendfeu, moins doués pour les tâches *délicates* et *captivantes* du Faiseur de voleurs, furent pendus au Pont Noir, devant le Palais de la Patience. Et la vie continua ; les rescapés étaient trop pris par leurs propres tâches, délicates et captivantes, pour s'en préoccuper.

La société de la Colline des Ombres, comme Locke le découvrit bien vite, était rigidement divisée en deux tribus : la

Rue et les Fenêtres. Cette dernière consistait en un petit groupe plus fermé, qui gagnait sa vie après le coucher du soleil. Ses membres rampaient sur les toits et passaient par les cheminées, crochetaient les serrures et se faufilaient entre les barreaux des fenêtres ; ils volaient tout, des pièces de monnaie aux bijoux, en passant par les blocs de saindoux qu'ils subtilisaient dans les garde-manger trop mal surveillés.

Les garçons et les filles de la Rue, de leur côté, écumaient les allées, les pavés et les ponts qui enjambent les canaux de Camorr, de jour, en équipe. Les plus âgés et les plus expérimentés, les Pognes, s'occupaient des poches, des bourses et des étals, tandis que les plus jeunes et les moins compétents, les Mariolles, géraient les diversions – ils pleuraient après une mère imaginaire, feignaient un malaise ou couraient comme des fous dans toutes les directions en hurlant : « Arrêtez-le ! Au voleur ! », pendant que les Pognes se tiraient avec leur butin.

De retour au cimetière, chaque orphelin se faisait dépouiller par un gamin plus grand ou plus vieux ; tout ce qui avait été volé ou engrangé passait par une hiérarchie de cogneurs et de petites frappes, jusqu'au Faiseur de voleurs, qui cochait des noms sur une liste mentale étrangement précise, tout en faisant le compte des rentrées de la journée. Ceux qui rapportaient avaient le droit de manger ; ceux qui ne rapportaient pas devaient s'entraîner deux fois plus le même soir.

Soirée après soirée, le Faiseur de voleurs s'exhibait dans les terriers de la Colline des Ombres, chargé de bourses, de mouchoirs en soie, de colliers, de boutons de manchette et de plein d'autres articles de valeur. Ses protégés lui tendaient des embuscades ou faisaient semblant de le bousculer ; ceux qu'il prenait la main dans le sac ou dont il avait repéré la comédie étaient immédiatement punis. Le Faiseur de voleurs avait choisi de ne pas battre ceux qui perdaient à ce jeu ; il les forçait plutôt à boire une bouteille d'huile de gingembre pure, en présence de leurs pairs, hilares. L'huile de gingembre camorrienne est une substance pénible, dont l'ingestion (comme le Faiseur de voleurs lui-même le confirmait) n'était pas sans rappeler celle des cendres fumantes d'un chêne-poison.

Un enfant la versait dans le nez de ceux qui ne voulaient pas

ouvrir la bouche, pendant que les autres gamins les maintenaient la tête en bas. Cela n'arrivait jamais deux fois au même.

À force, même ceux dont l'huile de gingembre avait brûlé la langue et enflé la gorge finirent par apprendre les rudiments de la fauche et de « l'emprunt » contracté auprès de marchands imprudents. Plein d'enthousiasme, le Faiseur de voleurs leur apprit les secrets des pourpoints, des gilets, des redingotes et des bourses de ceinture, sans oublier de leur détailler les dernières modes, à mesure que celles-ci débarquaient sur les docks ; ses protégés apprirent ce qu'on pouvait couper, ce qu'on pouvait déchirer et ce qu'on devait adroitement dénicher du bout des doigts.

— Le but, mes chéris, ce n'est pas de s'accrocher à la jambe du sujet comme un chien ou de lui prendre la main comme un gamin perdu. Une demi-seconde de contact avec le sujet, c'est souvent trop long, bien trop long. (Le Faiseur de voleurs fit mine de se passer une corde autour du cou et laissa sa langue dépasser de sa bouche.) Vous vivrez, ou mourrez, par ces trois lois sacrées : primo, assurez-vous toujours de bien déconcentrer le sujet, avec l'aide de vos Mariolles, ou avec celle d'une entourloupe sans rapport – comme une bagarre ou une maison en feu. Les incendies servent nos desseins à merveille ; chérissez-les. Deuzio, minimisez, et je le dirai pas une seconde putain de fois, *minimisez* le contact avec le sujet, même si vous l'avez roulé dans la farine. (Il se libéra de sa corde imaginaire et sourit d'un air entendu.) Et tertio, une fois que vous avez fait votre affaire, barrez-vous, même si le sujet est con comme un manche. Qu'est-ce que je vous ai dit ?

— Choure une fois et sauve-toi, entonnèrent ses étudiants. Choure deux fois, fini pour toi !

Les nouveaux orphelins arrivaient par petits groupes ; les plus vieux donnaient l'impression de quitter la Colline toutes les deux ou trois semaines, sans trop de salamalecs. Locke supposait que ça prouvait que la discipline ne se limitait pas à l'huile de gingembre ; mais il ne posa aucune question, car il se trouvait trop bas dans la hiérarchie de la Colline pour s'y risquer ou prêter foi aux réponses qu'on lui donnerait.

Concernant sa formation, Locke rejoignit la Rue le lendemain de son arrivée et fut immédiatement incorporé aux Mariolles – il soupçonna une punition. Au terme de son deuxième mois, ses talents lui avaient valu une offre des Pognes. C'était considéré comme une promotion, mais Lamora était le seul dans toute la Colline à préférer travailler chez les Mariolles même bien après qu'on lui eut donné le droit de changer de poste.

Il était maussade et solitaire dans la Colline, mais il avait un don pour jouer le Mariolle qui l'éveillait à la vie. Son usage de la pulpe d'orange pour simuler les crises de foie se perfectionna ; là où d'autres Mariolles se contentaient de se tenir l'estomac en gémissant, Locke épiçait ses représentations en crachant une bouillie chaude et orange aux pieds de son public – et, s'il était vraiment d'humeur perverse, sur l'ourlet des jupons ou les jambières.

Parmi ses autres blagues préférées : une brindille longue et sèche attachée à sa cheville, dissimulée dans une des jambes de son haut-de-chausses. En tombant rapidement sur les genoux, il pouvait faire craquer cette brindille de façon fort audible ; cela, suivi d'un cri perçant, attirait irrémédiablement l'attention et la pitié, surtout lorsqu'il se trouvait à proximité immédiate d'un chariot. Lorsqu'il avait occupé la foule suffisamment longtemps, l'arrivée d'autres Mariolles – qui racontaient à voix forte qu'ils l'emmenaient chez maman pour voir un medekiner – lui permettait de se tirer d'affaire. Dès qu'il passait le coin de la rue, il récupérait miraculeusement la faculté de marcher.

En fait, il s'était constitué un répertoire de subtiles diversions si rapidement que le Faiseur de voleurs eut des raisons de le convoquer une seconde fois pour discuter avec lui (après que Locke se fut arrangé pour faire tomber de façon inconvenante la jupe et le corsage d'une jeune dame en public, de quelques gestes adroits de son canif).

— Écoute-moi bien, Locke-comme-ton-père-Lamora, dit le Faiseur de voleurs. Y aura pas d'huile de gingembre, cette fois, je te l'assure, mais je préférerais grandement que tes diversions virent brusquement de bord et qu'elles passent de l'amusement au sens pratique.

Locke se contenta de lever les yeux sur lui en traînant les

pieds.

— Je n'irai donc pas par quatre chemins. Les autres Mariolles sortent tous les jours pour t'observer toi, pas pour faire leur fichu boulot. Je ne suis pas là pour entretenir une troupe de théâtre. Fais en sorte que mes joyeux branleurs retournent à leurs affaires et arrête de jouer les cabotins.

Après cette entrevue, tout se passa de façon sereine pendant un temps.

Puis, à peine six mois après être arrivé à la Colline, Locke fit accidentellement brûler la taverne *Les Verres d'Antan* et provoqua un mouvement de panique à l'idée d'une épidémie qui faillit rayer les Goulets de la carte de Camorr.

Les Goulets formaient un dédale de taudis et de taupinières, au nord du pire quartier de la ville ; ressemblant à un grand amphithéâtre en forme de haricot, le cœur de l'île se trouvait dans une dépression de douze mètres. De guingois, des rangées de vieux immeubles et d'échoppes aveugles débordaient des gradins de ce grand bassin grouillant. Un à un, les murs s'effondraient, et les ruelles brumeuses s'enfilaient l'une après l'autre ; de ce fait, on ne pouvait traverser les Goulets à plus de deux de front.

La taverne *Les Verres d'Autan* était tapie sur les pavés de la route de l'ouest, qui menait, par un pont de pierre, des Goulets aux vertes profondeurs de la Mara Camorrazza. Il s'agissait d'un monstre délabré de trois étages, au bois déformé par les intempéries, dont les escaliers branlants (à l'intérieur comme à l'extérieur) estropiaient au moins un client par semaine – en fait, on y pariait avec entrain sur le nom du prochain habitué qui s'y fracasserait le crâne. Ce lieu était hanté par les fumeurs de pipe et les accros à la Mire, ceux qui versaient devant tout le monde les précieuses gouttes de leur drogue dans leurs yeux et qui tombaient, tétanisés par les visions qu'elles leur inspiraient, pendant que des inconnus les détroussaient ou se servaient d'eux comme de tables.

La soixante-dix-septième année de Morgante venait de voir le jour, lorsque Locke Lamora fit irruption dans la salle commune des Verres d'Antan. Il reniflait et pleurait à chaudes

larmes – arborant les joues rouges, les lèvres en sang et les yeux bleuis du Souffle Noir.

— Je vous en prie, monsieur, murmura-t-il à un videur horrifié, tandis que ceux qui jouaient aux dés, les serveurs, les putains et les voleurs s'arrêtaient pour le regarder avec des yeux ronds. S'il vous plaît. Mère et père sont malades ; je ne sais pas ce qu'ils ont. Je suis le seul à pouvoir encore bouger – il faut que vous… snif… Aidez-moi ! Je vous en prie, monsieur…

C'est du moins ce qu'on aurait entendu si les hurlements du videur – « Le Souffle ! Le Souffle Noir ! » – n'avaient provoqué un exode précipité hors de la taverne. Aucun garçon de la taille de Locke n'aurait pu survivre aux bousculades frénétiques qui s'ensuivirent, mais les stigmates de la maladie étaient le meilleur des boucliers. Les dés roulèrent sur les tables et les cartes tombèrent comme des feuilles mortes ; en se renversant, les chopes de fer-blanc et les verres de bière répandirent leur alcool bon marché. Une vague indisciplinée de détritus humains jaillissait de toutes les portes (à l'exception de celle où se tenait Locke – où il suppliait, apparemment en vain, en butte aux cris et aux dos tournés), les tables furent renversées, on sortit les couteaux et les bâtons pour exhorter son voisin à la fuite, et les Mirés se firent piétiner.

Lorsque la taverne ne fut plus occupée que par quelques Mirés gémissants ou inertes, les compagnons de Locke se faufilèrent derrière lui : dix Pognes et Mariolles, membres de la Rue, invités là exprès par Lamora pour cette expédition. Ils se répandirent parmi les tables renversées et derrière le bar à présent détruit, et s'affairèrent à récolter tout ce qui avait de la valeur. Ici une poignée de pièces oubliées, là un joli couteau, ou un jeu de dés en os de baleine aux points de grenat. Dans le garde-manger, des paniers de pain, rassis mais comestible, et du beurre salé enveloppé de papier huilé, ainsi qu'une dizaine de bouteilles de vin. Locke ne leur donna que quelques secondes, qu'il égrena dans sa tête tout en se débarrassant de son maquillage ; arrivé à trente, il fit signe à ses associés de disparaître dans la nuit.

Les tambours d'émeute battaient déjà l'appel à la garde et, plus fort, les premières notes des cornemuses se faisaient

entendre – les sons à glacer le sang qui alerteraient les Goules du duc : la Garde Quarantaine.

Ceux qui avaient participé à l'escapade de Locke se frayèrent un chemin dans la foule grandissante des habitants des Goulets paniqués, avant de se disperser vers la Mara Camorrazza ou le quartier de Fumehouille.

Ils s'en retournèrent avec le plus gros butin – biens et nourriture – de mémoire d'orphelin, et plus de demi-barons de cuivre que ne l'avait espéré Locke (il ignorait que les hommes qui jouaient aux dés laissaient leur argent en évidence car, sur la Colline des Ombres, de tels jeux étaient exclusivement réservés aux orphelins les plus vieux et les plus populaires, et il n'était ni l'un ni l'autre).

Pendant quelques heures, tout cela laissa le Faiseur de voleurs perplexe.

Cette nuit-là, des ivrognes paniqués mirent le feu à la taverne *Les Verres d'Antan* et, lorsqu'elles virent que la garde de la ville était incapable de localiser le garçon qui avait tout déclenché, des centaines de personnes tentèrent de fuir les Goulets. Les tambours d'émeute retentirent jusqu'à l'aube, on bloqua l'accès aux ponts, et les archers du duc Nicovante embarquèrent à bord de barges sur les canaux qui entouraient les Goulets, avec assez de flèches pour tenir une longue nuit.

Le matin trouva le Faiseur de voleurs une fois de plus en conversation privée avec son petit orphelin.

— Le problème avec toi, petit con, c'est que tu n'es pas circonspect. Tu sais ce que ça veut dire, ce mot-là ?

Locke fit signe que non.

— Je vais te le dire comme ça : cette taverne avait un propriétaire. Ce propriétaire travaillait, tout comme moi, pour le capa Barsavi – le grand ponte. Vois-tu, ce proprio payait le capa, tout comme moi, pour éviter les accidents. Grâce à toi, il a eu un putain d'accident, même s'il n'était pas en retard sur ses paiements et que rien de fâcheux ne s'annonçait. Donc, si tu me suis, inciter un tas de mecs bourrés à réduire son rade en cendres à l'aide d'une fausse alerte à l'épidémie, c'était l'opposé d'une stratégie circonspecte. Tu dois avoir une idée de ce que ça veut dire, maintenant, non ?

Locke savait quand il fallait vigoureusement opiner du chef.

— À la différence de la dernière fois où tu as essayé de me faire passer trop tôt l'arme à gauche, je ne peux pas m'en tirer avec des dessous-de-table. Et heureusement que je n'ai pas à le faire, parce que c'est un sacré merdier. Hier soir, les Vestes Jaunes en ont tabassé deux cents, avant de se rendre compte que personne n'avait le Souffle Noir ; le duc a appelé ses fumiers de réguliers et a failli passer les Goulets au feu grégeois. Maintenant, la seule raison, et je dis bien la seule, pour laquelle tu ne flottes pas encore dans l'estomac d'un requin avec un sourire surpris sur les lèvres, c'est que la taverne est à présent un tas de cendres fumantes ; personne ne sait qu'il y a eu de la fauche. Personne sauf nous.

» Alors on va tous se mettre d'accord pour que personne sur cette Colline ne sache ce qui s'est passé. Et toi, tu vas réapprendre un peu de cette réticence dont je t'ai parlé la première fois qu'on s'est vus. Tu te rappelles la réticence, non ?

Locke acquiesça.

— Je ne te demande qu'une seule chose, Lamora. Je veux de gentils petits boulots. Je veux une bourse par-ci, une saucisse par-là. Je veux que tu ravales ton ambition, que tu la chies comme un mauvais repas et que tu sois un sympathique petit Mariolle pendant le million d'années à venir. Tu peux faire ça pour moi ? Ne vole plus rien aux Vestes Jaunes, ne brûle plus de tavernes, ne déclenche plus de ces foutues émeutes. Fais juste semblant d'être un voleur à la petite semaine, comme tes frères et sœurs. C'est clair ?

Locke fit signe que oui une fois de plus, s'efforçant d'adopter un air contrit.

— Bien. Et, à présent (le Faiseur de voleurs sortit une fiole presque pleine d'huile de gingembre), nous allons, ahhh, procéder à une petite confirmation de tout ce que je viens de te dire.

Locke récupéra la faculté de parler et de respirer sans effort et tout se passa sereinement pendant un temps.

Mais la soixante-dix-septième année de Morgante se fit soixante-dix-septième année de Sendovani et, même si Locke réussit quelque temps à dissimuler au Faiseur de voleurs ce qu'il

faisait, il y eut plus d'une occasion où il manqua remarquablement de circonspection.

Lorsque le Faiseur de voleurs réalisa ce que le garçon avait fait, il alla voir le capa de Camorr et obtint l'autorisation de laisser un tout petit cadavre derrière lui. Ce n'est qu'après réflexion qu'il rendit visite au Prêtre Aveugle, pas par pitié, mais dans l'espoir de faire un dernier bénéfice.

7

Le rouge envahissait progressivement le ciel, et il ne subsista bientôt plus rien du jour, en dehors d'une bande dorée qui s'évanouissait peu à peu à l'horizon. Locke Lamora traînait dans l'ombre allongée du Faiseur de voleurs, qui le conduisait au temple de Perelandro pour y être vendu. Locke comprit enfin où ses aînés avaient disparu.

Une grande arche de verre conduisait du pied nord-ouest de la Colline des Ombres aux limites orientales du vaste quartier des Temples. Parvenu au milieu du pont, le Faiseur de voleurs observa une pause et regarda vers le nord, par-delà les maisons aveugles de la Quiétude, par-delà les eaux brumeuses du tumultueux Angevin, jusqu'aux manoirs ténébreux et aux boulevards de pierre blanche bordés d'arbres du quartier d'Alcegrante, dont l'opulence s'étendait sous l'impossible toise des Cinq Tours.

Les Cinq formaient la plus imposante structure de Verre d'Antan d'une ville imprégnée de magie ; la plus petite (et la moins somptueuse), Pince-Aurore, ne faisait que vingt-cinq mètres de large et cent vingt mètres de haut. La couleur véritable de chaque tour se mélangeait à présent aux lueurs de forge du soleil couchant, et le réseau arachnéen des câbles qui retenaient les paniers de marchandises, tendus à leur sommet, se détachait à peine sur le fond carmin du ciel.

— On va patienter ici quelques instants, mon garçon, déclara le Faiseur de voleurs d'un ton empreint d'une inhabituelle mélancolie. Ici, sur mon pont. Si peu de gens passent par là pour

venir sur la Colline des Ombres qu'il pourrait tout aussi bien m'appartenir.

Le vent du Duc, qui le jour venait de la mer de Fer, s'était apaisé ; la nuit, comme toujours, serait le royaume du lourd vent du Pendu, qui soufflait des terres vers la mer, chargé des chaudes odeurs des champs et des marais pourrissants.

— Je vais me débarrasser de toi, tu sais, ajouta le Faiseur de voleurs au bout d'un moment. Je ne, ahhh, plaisante pas. Adieu, et pour toujours. Dommage qu'il te manque quelque chose… Du bon sens, peut-être.

Locke ne répondit rien, se contentant de regarder les grandes tours de verre tandis que le ciel derrière eux perdait toute couleur ; les étoiles dardèrent leur lueur bleutée et les derniers rayons du soleil disparurent à l'ouest comme un grand œil qui se ferme.

Comme les ténèbres semblaient sur le point de recouvrir la ville, une clarté nouvelle surgit, faible et vacillante ; elle émanait du Verre d'Antan même des Cinq Tours et du verre translucide du pont sur lequel ils se tenaient. C'était une aura, que chaque souffle amplifiait jusqu'à baigner la ville du demi-jour féerique d'un ciel couvert.

C'était l'heure du faux-jour.

Des hauteurs des Cinq Tours à la douceur d'obsidienne des vastes digues de verre et aux récifs artificiels sous les vagues ardoise, le faux-jour émanait à Camorr de chaque fragment de Verre d'Antan, ce matériau étrange oublié là par les créatures qui avaient conçu la ville, bien avant. Chaque nuit, comme l'ouest avalait enfin le soleil, les ponts de verre se faisaient lucioles. Les tours, les avenues et les étranges jardins sculptés lançaient leurs tristes chatoiements de violet, d'azur, d'orange et de blanc de perle ; les lunes et les étoiles s'évanouissaient dans la grisaille.

À Camorr, c'était ce qui faisait office de crépuscule – la fin d'une journée de travail pour les ouvriers, l'appel des gardes de nuit et la fermeture des portes qui donnaient vers les terres ; c'était ce rayonnement surnaturel qui, une heure plus tard, ferait place à la vraie nuit.

— Revenons à nos moutons, dit le Faiseur de voleurs.

Alors, ils se dirigèrent tous deux vers le quartier des Temples, portés par de douces et étranges lueurs.

8

Traditionnellement, le faux-jour était la dernière heure d'ouverture des temples de Camorr, et le Prêtre Aveugle de la maison de Perelandro n'en perdait pas une seconde, dès qu'il s'agissait de remplir le tronc de cuivre disposé devant lui sur les marches de son temple décrépit.

— Orphelins ! tonna-t-il d'une voix qui n'aurait pas été déplacée sur un champ de bataille. Ne nous retrouvons-nous pas tous orphelins, tôt ou tard ? Hélas ! pour ceux que l'on enlève si jeunes au sein de leur mère !

Deux sveltes jeunes garçons – orphelins, sûrement – étaient assis de part et d'autre du tronc, vêtus de robes blanches à capuche. Comme ils observaient les hommes et les femmes qui s'affairaient sur les places et les avenues des dieux, la lueur féerique du faux-jour embrasait leurs yeux mornes.

— Hélas ! pour ceux qu'un destin cruel a rejetés dans un monde perfide qui n'a nulle place à leur offrir ! poursuivit le prêtre. Un monde qui n'a nul besoin d'eux. Des esclaves, voilà ce que ce monde en fait ! Des esclaves, ou pire, des jouets, destinés à assouvir le désir d'iniques et d'impies, condamnés à un simulacre de vie d'indicible décadence, à côté de laquelle l'esclavage a l'air d'une bénédiction !

Candide, Locke était sidéré, bouche bée. Il n'avait jamais été au spectacle ni entendu d'orateur. Ce discours aurait pu enflammer des brindilles mouillées ; ces remontrances attisaient sa honte et lui affolaient le pouls, même si lui-même était orphelin. Il voulait que cet homme à la voix de stentor continue de le haranguer.

Le père Chains, le Prêtre Aveugle, était si célèbre que même Locke Lamora avait entendu parler de lui ; c'était un homme d'un certain âge, au torse aussi large qu'un bureau de scribe et dont la barbe s'accrochait en une brosse dure à son visage taillé

au couteau. Un épais bandeau blanc lui recouvrait le front et les yeux ; un habit de cérémonie de coton blanc était noué sur ses hanches, et des menottes de fer noir lui liaient les poignets. De lourdes chaînes d'acier partaient de ces menottes et remontaient les marches du temple jusqu'aux portes donnant vers l'intérieur. Alors que le père Chains faisait de grands gestes à l'adresse de son auditoire, Locke vit que ces chaînes étaient bien tendues. Il n'était qu'à deux pas de l'incarcération.

Pendant treize ans – à ce qu'on disait –, le père Chains n'avait jamais mis les pieds hors de son temple. Pour prouver sa dévotion à Perelandro, père des Miséricordes et seigneur des Oubliés, il s'était enchaîné à l'un des murs de son sanctuaire à l'aide de menottes démunies de serrure, et avait payé un medekiner pour lui arracher les yeux devant la foule.

— Le seigneur des Oubliés veille sur tous les fils et filles des morts, ça, je peux vous l'assurer ! Il bénit de son regard celui qui, libéré des liens du sang, apporte aide et réconfort à ceux qui n'ont plus ni mère ni père…

Même si tout le monde savait qu'il était aveugle et qu'il portait un bandeau, Locke aurait pu jurer que le père Chains avait tourné la tête vers lui et le Faiseur de voleurs dès qu'ils s'étaient avancés sur la place.

— … Par l'indubitable bonté de leurs cœurs, ils nourrissent et protègent les enfants de Camorr ; non par froide avarice, mais par pure bonté ! Véritablement bénis sont les protecteurs des gentils orphelins de Camorr qui ont besoin d'aide.

Lorsque le Faiseur de voleurs atteignit les marches du temple et commença à les monter, il prit bien soin de claquer des talons sur les pierres pour annoncer sa présence.

— Quelqu'un approche, déclara le père Chains. Ils sont deux, c'est du moins ce qu'affirment mes oreilles !

— Je vous amène le garçon dont nous avons parlé, mon père, annonça le Faiseur de voleurs (assez fort pour que plusieurs passants puissent l'entendre si jamais ils prêtaient attention). Je l'ai préparé aussi bien que je l'ai pu pour les, ahhhh, épreuves d'apprentissage et d'initiation.

Le prêtre s'avança d'un pas peu assuré en direction de Locke, tout en tirant ses chaînes cliquetantes derrière lui. Les garçons

encapuchonnés qui gardaient le tronc lui lancèrent un bref regard, mais ne dirent rien.

— Tiens donc ? (Avec une précision alarmante, le père Chains tendit la main, et ses doigts calleux, arachnéens, vinrent se poser sur le front, les joues, le nez et le menton de Locke.) Un petit garçon, dirait-on, un très petit garçon. Mais non dénué d'un certain caractère, si je ne m'abuse, et si j'en crois les creux de son triste visage d'orphelin.

— Il s'appelle Locke Lamora, dit le Faiseur de voleurs. Et je suis persuadé que l'ordre de Perelandro saura trouver un usage pour son, ahhhh, degré inhabituel d'initiative personnelle.

— Ce serait encore mieux qu'il soit sincère, pénitent, honnête et enclin à la discipline. Mais je ne doute pas que le temps que tu lui as consacré lui ait montré le bon exemple. (Il frappa trois fois dans ses mains.) Mes garçons, nous en avons fini pour aujourd'hui ; réunissez les offrandes du bon peuple de Camorr et faisons entrer notre éventuel Initié dans le temple.

Le Faiseur de voleurs serra brièvement l'épaule de Locke, avant de le pousser avec beaucoup de ferveur en direction des marches et du Prêtre Aveugle. Au moment où les garçons vêtus de robes blanches passèrent devant lui avec le tronc cliquetant, le Faiseur y lança une petite bourse de cuir, écarta grands les bras et, d'un geste sinueux, théâtral et rituel, tira sa révérence. Lorsque Locke le vit pour la dernière fois, il filait dans le quartier des Temples en balançant gaiement les bras et les épaules ; c'était la démarche d'un homme libre.

9

Le sanctuaire du temple de Perelandro était une salle de pierre aux relents de renfermé, au sol parsemé de flaques d'eau stagnante ; les tapisseries avaient rapidement moisi et laissaient apparaître leur trame. Seuls la lueur pastel du faux-jour et les blancs et timides efforts d'un globe alchimique – précairement perché juste au-dessus de la plaque d'acier qui retenait le Prêtre Aveugle enchaîné au mur du sanctuaire – éclairaient l'endroit.

Locke vit une entrée garnie d'un rideau sur le mur du fond, et rien d'autre.

— Calo, Galdo ! héla le père Chains. Soyez gentils et occupez-vous des portes, vous voulez bien ?

Les deux garçons en robe posèrent le tronc de cuivre et se dirigèrent vers l'une des tapisseries. Ensemble, ils la tirèrent et actionnèrent un levier dissimulé ; dans les murs du sanctuaire, les grincements d'un énorme mécanisme se firent entendre, et les portes jumelles qui donnaient sur les marches du temple commencèrent à se refermer. Elles se rejoignirent, la pierre racla la pierre, et, subitement, le globe alchimique produisit plus de lumière.

— Bon, dit le Prêtre Aveugle en s'agenouillant et en laissant ses chaînes s'amonceler à ses côtés. Viens par ici, Locke Lamora, et voyons si tu possèdes un des dons requis pour devenir un Initié de ce temple.

Le père Chains étant à genoux, Locke et lui se trouvaient presque face à face. En réponse aux mains tendues du père Chains, Locke avança d'un pas et attendit. Le prêtre fronça le nez.

— Je vois que ton ancien maître n'est toujours pas difficile quant à la propreté de ses protégés. Ce n'est pas grave. On va bientôt arranger ça. Pour l'instant, contente-toi de me donner tes mains, comme ça. (Fermement, mais avec douceur, Chains prit les mains de Locke et en appuya les paumes sur son bandeau.) Maintenant… ferme juste les yeux et concentre-toi… concentre-toi. Laisse les pensées vertueuses qui t'habitent remonter à la surface – laisse la chaleur de ton généreux esprit fuser de tes mains innocentes… Ah, oui, comme ça…

Locke était partagé entre l'inquiétude et l'amusement, mais les traits usés du père Chains s'affaissèrent. Un espoir béat avait vite envahi le prêtre.

— Ahhhhhhh ! souffla le prêtre, la voix pleine d'émotion. Oui, oui, tu as du talent… du pouvoir… Je le sens… Ce pourrait presque être… un miracle !

Sur ce, Chains rejeta violemment la tête et Locke fit un bond en arrière. Faisant cliqueter ses chaînes, le prêtre porta ses mains captives à son bandeau et s'en débarrassa dans un grand

sourire. Locke eut un mouvement de recul, un peu inquiet à l'idée de découvrir des orbites vides, mais les yeux du prêtre étaient tout à fait normaux – en fait, Chains grimaça de douleur et se les frotta à plusieurs reprises, avant de tressaillir sous la vive lueur du globe alchimique.

— Ahhhh-ha-ha-ha ! hurla-t-il en tendant enfin les mains à Locke. Je suis guéri ! Je suis guéri ! JE VOIS À NOUVEAU !

Pour la seconde fois dans la même soirée, Locke le regarda stupidement, la lèvre pendante. Il ne savait pas trop quoi dire. Derrière lui, les deux garçons encapuchonnés se mirent à glousser, et Locke, méfiant, fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas… vraiment aveugle, dit-il.

— Et tu n'es pas idiot ! s'écria Chains en bondissant si joyeusement que ses rotules produisirent des craquements humides. (Il agita ses mains menottées, tel un oiseau tentant de prendre son envol.) Calo ! Galdo ! Virez-moi ces trucs des poignets, qu'on compte les bénédictions du jour !

Les deux garçons se précipitèrent et firent quelque chose aux menottes que Locke ne comprit pas ; elles s'ouvrirent et tombèrent sur le sol dans un grand fracas métallique. Chains se frotta vigoureusement les poignets ; ceux-ci étaient aussi blancs que la chair d'un poisson frais.

— Vous n'êtes pas… vraiment un prêtre ! ajouta Locke tandis que le vieil homme rendait leurs couleurs à ses avant-bras.

— Oh si ! dit Chains. Si, je suis un prêtre. C'est seulement que je ne suis pas un prêtre de, heu, Perelandro. Et mes Initiés ne l'ont pas été par Perelandro, pas plus que tu ne le seras. Dis bonjour à Calo et Galdo Sanza, Locke Lamora.

Les garçons en robe blanche ôtèrent leur capuchon et Locke vit qu'il s'agissait de jumeaux ; ils avaient peut-être un ou deux ans de plus que lui et étaient bien plus impressionnants. Ils avaient la peau olive et les cheveux noirs des vrais Camorriens ; le long nez crochu qu'ils partageaient faisait plutôt fausse note, cependant. En souriant, ils se donnèrent la main et saluèrent bas.

— Heu… Salut, dit Locke. Lequel des deux est… qui ?

— Aujourd'hui, je suis Galdo, dit celui de gauche.

— Demain, Galdo, ce sera sûrement moi, dit l'autre.

— Ou peut-être qu'on voudra tous les deux être Calo, ajouta celui qui avait parlé le premier.

— À force, tu apprendras à les reconnaître au nombre de bosses que je leur ai fait au cul, intervint le père Chains. Il y en a toujours un en avance sur l'autre, de toute façon. (Debout derrière Locke, il posa ses lourdes et larges mains sur ses épaules.) Ça, c'est Locke Lamora, les deux crétins. Comme vous pouvez le constater, je viens juste de l'acheter à mon ancien collaborateur, le maître de la Colline des Ombres.

— On se souvient de toi, dit celui qui prétendait être Galdo.

— Un orphelin de Prendfeu, dit celui qui prétendait être Calo.

— Le père Chains nous a achetés juste après ton arrivée, dirent-ils ensemble dans un grand sourire.

— Arrêtez vos conneries, dit le père Chains sur un ton un peu majestueux. Vous venez juste de vous proposer pour faire le dîner. Poires et saucisses frites, et double portion pour votre nouveau petit frère. Allez. Locke et moi, on s'occupe du tronc.

Les jumeaux filèrent en ricanant et en faisant de vilains gestes. Ils coururent jusqu'au rideau et s'engouffrèrent derrière. Locke entendit leurs pas s'éloigner dans ce qui devait être un escalier ; puis, le père Chains lui fit signe de s'installer à côté du tronc de cuivre.

— Assieds-toi, mon garçon. Parlons un peu de ce qui se passe ici. (Chains s'assit confortablement en tailleur sur le sol humide et posa sur Locke un regard pensif.) Ton ancien maître m'a dit que tu pouvais faire des additions simples. C'est vrai ?

— Oui, maître.

— Ne m'appelle pas « maître ». Ça me crispe les couilles autant que ça me fait grincer des dents. Appelle-moi juste « père Chains ». Pendant que t'y es, ouvre-moi ce tronc et compte l'argent qu'il y a dedans.

Locke tenta laborieusement de mettre le tronc sur le flanc et comprit pourquoi Calo et Galdo préféraient se partager ce fardeau. Chains donna un coup à la base du tronc dont le contenu se répandit enfin sur le sol, aux pieds de Locke.

— Quand il est lourd comme ça, il est plus dur à subtiliser, déclara Chains.

— Comment pouvez-vous… Comment pouvez-vous faire

semblant d'être un prêtre ? demanda Locke tout en séparant les pièces de cuivre des poinçons pour en faire de petites piles. Vous ne craignez pas les dieux ? Le courroux de Perelandro ?

— Bien sûr que si, répliqua Chains en faisant courir ses doigts dans sa barbe ronde et broussailleuse. J'ai très peur d'eux. Comme je l'ai dit, je suis un prêtre, mais pas un prêtre de Perelandro. Je suis le serviteur initié du Treizième, l'Innommé, le Protecteur des Voleurs, le Destin-Qui-Bascule, le Bienfaiteur, le père des Prétextes Nécessaires.

— Mais… les dieux ne sont que douze.

— C'est amusant de voir à quel point les gens sont si tristement mal informés sur ce point, mon cher garçon. Si tu veux, il se trouve que les Douze ont une brebis galeuse en guise de petit frère et que son domaine exclusif se trouve être les voleurs comme toi et moi. Même si les Douze ne permettent pas que l'on prononce ou que l'on entende son nom, ils gardent un peu d'affection pour ce joyeux foireux de frérot. C'est pour ça que les vieux imposteurs comme moi ne sont pas frappés par la foudre ni dévorés par les corbeaux quand ils s'approprient le temple d'un dieu plus respectable comme Perelandro.

— Vous êtes un prêtre du… Treizième ?

— Absolument. Prêtre pour voleurs, et prêtre voleur. Comme le seront un jour Calo et Galdo – et toi aussi, à condition que tu vailles ne serait-ce que la misère que j'ai payée pour t'avoir.

— Mais… (Locke tendit la main et ramassa la bourse du Faiseur de voleurs – une poche de cuir rouille – et la tendit à Chains.) Si vous avez payé pour m'avoir, pourquoi mon ancien maître a-t-il laissé une offrande ?

— Ah ! Sois sûr que j'ai payé pour t'avoir, que tu ne valais pas cher et que ceci n'est pas une offrande. (Chains délaça la petite poche et en fit tomber le contenu dans sa main – c'était une dent de requin, blanche et aussi longue que le pouce de Locke. Chains l'agita devant le garçon.) Tu en as déjà vu ?

— Non… Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une marque funèbre. La dent du requin-loup est le sceau personnel du capa Barsavi – le patron de ton ancien maître. Mon patron et ton patron aussi, d'ailleurs. Ça veut dire que tu es tellement con et tellement buté que ton ancien maître a

dû demander au capa la permission de te tuer.

Chains sourit, comme s'il n'avait fait que raconter une histoire grivoise. Locke frémit.

— Ça te fait réfléchir un instant, ça, mon garçon ? Bon. Regarde bien cette chose, Locke. Ça veut dire que ta mort a déjà été payée. Quand je t'ai acheté, avec une ristourne, j'ai aussi racheté ça à ton ancien maître. Ça veut dire que, même si le duc Nicovante lui-même t'adoptait demain et faisait de toi son héritier, je pourrais quand même te fracasser le crâne et te ficher un pieu dans le corps sans que personne en ville ne s'en gratte une couille.

D'un geste adroit, Chains refourra la dent dans la poche rouille, dont il passa ensuite le lacet souple autour du cou de Locke.

— Tu porteras ça jusqu'à ce que j'estime que tu es digne de l'ôter, déclara le vieillard. Ou jusqu'à ce que j'use du pouvoir que cette bourse me confère et là… ! (Il fit passer deux doigts devant la gorge de Locke.) Cache-la sous tes vêtements et garde-la toujours contre toi, pour te rappeler combien tu étais près, oh, si près, d'avoir la gorge tranchée ce soir. Si ton ancien maître était un poil moins cupide qu'il n'est vindicatif, je ne doute pas qu'on t'aurait retrouvé flottant dans la baie.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Quelque chose dans les yeux de Chains donna à Locke l'impression de rapetisser rien que pour avoir tenté de protester ; il se tortilla en tripotant la bourse mortifère.

— S'il te plaît, mon garçon. Ne commençons pas comme ça. N'insulte pas mon intelligence et je te rendrai la pareille. Dans la vie, il n'y a que trois personnes qu'on ne peut pas blouser : un prêteur sur gages, une pute et notre mère. Dans la mesure où ta mère est morte, j'ai pris sa place. Par conséquent, pas de conneries avec moi. (Chains adopta un ton plus sérieux.) Tu sais pertinemment pourquoi ton ancien maître pourrait avoir des raisons d'être mécontent de toi.

— Il a dit que je n'étais pas… circonspect.

— Circonspect, répéta Chains. C'est un joli mot. Et effectivement non, tu ne l'es pas. Il m'a tout raconté.

Locke releva la tête de sa petite pile de pièces, les yeux

écarquillés et larmoyants.

— Tout ?

— Exactement. Tout. (Chains dévisagea le garçon pendant un long et pénible moment. Il soupira.) Qu'ont offert les bons citoyens de Camorr à la cause de Perelandro, aujourd'hui ?

— Vingt-sept barons de cuivre, je crois.

— Hmmm… Ça nous fait donc juste un peu plus de quatre solons d'argent. Petite journée. Mais ça enfonce toutes les autres formes de rapine que je connais.

— Vous volez cet argent aussi à Perelandro ?

— Bien sûr, mon garçon. J'ai bien précisé que j'étais un voleur, non ? Pas le genre de voleur que tu connais, non. Mieux. La ville de Camorr est truffée d'imbéciles qui finissent au bout d'une corde, tout ça parce qu'ils s'imaginent qu'on vole avec les mains.

Le père Chains cracha.

— Euh… Avec quoi vous volez, vous, père Chains ?

Dans un grand sourire, le prêtre barbu porta deux doigts à sa tempe, avant d'en frapper légèrement ses dents.

— Avec de la jugeote et une grande gueule, mon garçon, de la jugeote et une grande gueule. J'ai posé mon cul ici il y a treize ans, et tous les gogos bigots de Camorr n'ont pas cessé de me fournir en liquide depuis. En plus, ma renommée s'étend d'Emberlain à Tal Verrar, mais ce qui m'intéresse, c'est le métal froid.

— Ce n'est pas inconfortable ? demanda Locke en désignant les tristes entrailles du temple. De vivre ici, sans jamais sortir ?

— Mon temple ne se limite pas plus à cette petite arrière-salle miteuse que ton ancien foyer était un cimetière. (Chains gloussa.) Ce n'est pas la même rapine, ici, Lamora. Nos outils sont la falsification et la tromperie ; nous pensons qu'un dur labeur ne vaut rien quand un masque et un bon baratin peuvent se révéler bien plus efficaces.

— Alors… vous êtes comme… les Mariolles.

— Peut-être, de la même façon qu'un baril de feu grégeois ressemble à une pincée de poivre rouge. Et c'est pour ça que j'ai payé pour t'avoir, mon garçon, même si tu as encore moins de bon sens que les dieux n'en ont donné aux carottes. Tu mens

comme tu respires. Tu es plus fourbe qu'un serpent. Je pourrais vraiment faire quelque chose de toi, si je décidais de te faire confiance.

Inquisiteur, il posa de nouveau son regard sur Locke, et le garçon comprit qu'il était censé dire quelque chose.

— Ça me plairait, murmura-t-il. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu peux commencer par parler. Je veux entendre ce que tu as fait sur la Colline des Ombres ; je veux entendre les conneries que tu as faites pour que ton ancien maître soit en colère après toi.

— Mais… vous avez dit que vous saviez déjà tout.

— Effectivement. Mais je veux entendre tout ça de ta bouche, clair et précis, et je veux ça du premier coup, sans marche arrière ni dissimulation. Si tu essaies de me cacher une chose dont je sais qu'elle mérite d'être racontée, je ne perdrai pas mon temps à t'accorder ma confiance – et les conséquences se trouvent déjà autour de ton cou.

— Je commence par quoi ? demanda Locke d'une voix presque égale.

— On peut commencer avec tes transgressions les plus récentes. Il y a une loi que les frères et les sœurs de la Colline des Ombres ne doivent jamais violer, mais ton ancien maître m'a dit que tu l'as fait deux fois et que tu pensais être assez malin pour ne pas te faire prendre.

Locke rougit violemment et il se concentra sur ses doigts.

— Raconte-moi, Locke. Le Faiseur de voleurs m'a dit que tu avais arrangé les meurtres de deux orphelins de la Colline des Ombres et qu'il ne s'est pas rendu compte que tu trempais là-dedans avant le second. (Chains se passa la main sur le visage et toisa calmement le garçon et la marque funèbre qu'il avait autour du cou). Je veux savoir pourquoi tu les as tués, je veux savoir comment tu les as tués, et je veux l'entendre de ta bouche. Tout de suite.

LIVRE I
AMBITION

Voyons, je sais sourire, tuer dans un sourire,
Crier « bravo ! » à ce qui me déchire le cœur
Faire rouler sur mes joues des larmes de crocodile
Et me composer un visage de circonstance.

Shakespeare, *Henri VI,* 3e partie, acte III, scène 3

Chapitre premier

LE PLAN « DON SALVARA »

1

Pour Locke Lamora, ça se passait généralement comme suit : trois mois pour préparer une bonne escroquerie, trois semaines pour la répéter et trois secondes pour gagner ou perdre irrémédiablement la confiance de sa victime. Cette fois, il avait décidé de passer ces trois secondes-là à se faire étrangler.

Locke était à genoux. Calo, debout derrière lui, lui avait enroulé trois fois sa corde de chanvre autour du cou. Elle n'était certes pas élégante et allait sûrement laisser des traces bien rouges et bien convaincantes. En Camorr, bien entendu, aucun véritable assassin assez âgé pour se dandiner en ligne droite n'aurait garrotté avec autre chose que de la soie ou un fil de fer – c'était plus efficace pour écraser la trachée –, se disait Locke. Pourtant, si don Lorenzo Salvara pouvait repérer une strangulation simulée à trente pas d'un seul coup d'œil, ils s'étaient méchamment trompés au sujet de l'homme qu'ils avaient l'intention de détrousser, et toute l'opération tomberait de toute façon à l'eau.

— Tu vois Moucheron ? Il a fait le signal ? siffla Locke aussi doucement qu'il le put, avant de produire une série d'impressionnants gargouillis.

— Pas de signal. Pas de don Salvara. Tu arrives à respirer ?

— Tout va bien, tout va bien, murmura Locke. Mais secoue-moi plus, secoue-moi pour de bon. C'est ça, le truc.

Ils se trouvaient dans l'impasse qui courait sur le flanc du vieux temple des Eaux de la Fortune ; on entendait les bouillonnements des chutes d'eau – lieu de prière – quelque

part derrière le haut mur de plâtre. Locke s'agrippa une fois de plus à la corde inoffensive qui lui enserrait le cou et risqua un œil alentour. À quelques pas, un cheval, chargé d'abondance, l'observait. La pauvre bête avait été Agentillée ; ses yeux, impassibles et d'un blanc laiteux, ne laissaient transparaître ni peur ni curiosité. Même si cette agression avait été réelle, elle ne lui aurait rien inspiré.

De précieuses secondes s'écoulèrent ; le soleil brillait haut dans un ciel parcheminé, et la crasse de l'impasse s'accrochait comme un ciment humide au haut-de-chausses de Locke. Non loin, Jean Tannen était étendu dans la même gadoue, pendant que Galdo faisait (moyennement) semblant de lui donner des coups de pied dans les côtes. Cela faisait bien une minute qu'il le lattait joyeusement, attendant que son frère jumeau relâche sa prise.

Don Salvara était censé passer devant l'impasse à tout instant et, idéalement, se précipiter au secours de Locke et de Jean ; à ce rythme-là, il allait plutôt les soulager de leur ennui.

— Par les dieux ! murmura Calo en tordant la bouche pour l'approcher autant que possible de l'oreille de Locke, comme pour lui souffler quelque exigence. Il est où, ce con de Salvara, putain ? Et où est Moucheron ? On peut pas continuer à faire les kékés toute la journée ; y a d'autres gens qui passent devant cette foutue impasse !

— Continue de m'étrangler, chuchota Locke. Continue de penser à ces vingt mille couronnes et continue de m'étrangler. S'il le faut, je peux suffoquer toute la journée.

2

Le matin de la mise en place, tout s'était bien passé et, pour son premier gros coup, on avait même permis à un jeune voleur d'exprimer son irritabilité naturelle.

— Mais bien sûr que je sais où je suis censé me coller quand ça commencera à bouger, couina Moucheron. J'ai passé plus de temps perché sur le toit de ce temple que dans le ventre de ma

foutue mère !

Jean Tannen laissait tremper une main dans les eaux tièdes du canal, tout en mordant à nouveau dans l'âcre pomme des marais qu'il tenait dans l'autre. Le plat-bord avant de la barge était parfait pour se détendre un peu dans la lueur verdâtre du petit matin, et Jean y avait la place d'affaler confortablement son quintal – le ventre comme un baril, les bras pesants, les jambes arquées et tout le reste. À bord ne se trouvait qu'une seule autre personne (c'était aussi celle qui faisait tout le travail) : Moucheron, un frêle garçon de douze ans à la tignasse en serpillière, installé en poupe et agrippé à la perche.

— Ta mère, et je la comprends, était pressée de se débarrasser de toi. (Jean avait une voix douce et égale, incroyablement incongrue – il parlait comme un professeur de musique ou un scribe.) Pas nous. Alors, régale-moi une fois de plus de ta compréhension profonde de notre plan.

— Putain ! fit Moucheron sans cesser de lutter contre le léger courant, car ce canal se jetait dans la mer. Toi, Locke, Calo et Galdo, vous êtes dans la ruelle qui se trouve entre les Eaux de la Fortune et les jardins du temple de Nara, c'est ça ? Moi, je suis sur le toit du temple, à mi-chemin.

— Continue, dit Jean entre deux bouchées de pomme des marais. Et où est don Salvara ?

Sur les eaux argileuses du canal, ils croisèrent d'autres barges, lourdement chargées – du tonneau de bière à la vache meuglant.

Moucheron les emmenait vers le nord, le long de la principale voix navigable commerciale de Camorr, la via Camorrazza, en direction du Marché Changeant ; tout autour d'eux, la ville grouillait de vie.

Les immeubles de pierre poisseuse crachaient leurs habitants dans la lumière du soleil et la chaleur montante de l'été naissant. C'était le mois de Parthis, ce qui voulait dire que la condensation des suées de la nuit, qui s'échappait déjà des façades en brume épaisse, allait amèrement manquer à la chaleur blanche et sans nuages du début d'après-midi.

— Lui, il sort du temple des Eaux de la Fortune, comme chaque jour de pénitence, et toujours aux environs de midi. Si on

a de la chance, deux chevaux et un homme sont avec lui.

— Curieux rituel, dit Jean. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Une promesse qu'il a faite à sa mère sur son lit de mort. (Moucheron enfonça sa perche dans le canal, lutta un moment, et réussit à les pousser une fois de plus contre le courant.) Après avoir épousé le vieux don Salvara, elle est restée fidèle à la religion vadrane. C'est pour ça qu'il fait une offrande au temple vadran toutes les semaines et qu'il retourne chez lui fissa, pour que personne ne s'intéresse trop à lui. Merde, Jean, je connais déjà toutes ces conneries. Pourquoi je serais là si tu n'avais pas confiance en moi ? Et pourquoi c'est moi qui m'occupe de la perche jusqu'au marché ?

— Oh, tu seras libre d'arrêter quand tu pourras me battre au corps à corps trois fois sur cinq, sourit Jean, dévoilant ainsi deux rangées de dents de bagarreur (on aurait dit qu'on avait mis sa tête sur une enclume pour essayer de lui donner une forme plus agréable.) En outre, tu es apprenti dans une fière entreprise et tu es formé par les maîtres les plus brillants et les plus exigeants qu'elle puisse offrir. Les boulots de merde, c'est bon pour l'éducation morale.

— Arrête ton char ! Jamais tu m'as donné de leçon de morale.

— Certes. Eh bien, c'est sûrement parce que ça fait trop d'années qu'on esquive les nôtres, Locke et moi. Quant à la raison pour laquelle on revoit encore une fois le plan… laisse-moi te rappeler qu'à la moindre bourde, l'avenir de ces pauvres types aura l'air ensoleillé à côté du nôtre.

Jean désigna un des chariots à ordures municipaux, arrêté le long d'une avenue contigue au canal pour recueillir les saletés nocturnes et abondantes que l'on déversait de l'étage d'une taverne. Ces chariots étaient la province de malfaiteurs à la petite semaine dont les délits avaient été trop insignifiants pour justifier une incarcération à perpétuité dans le Palais de la Patience. Enchaînés à leur chariot et engoncés dans la protection présumée de leur poncho de cuir, ils étaient libérés chaque matin pour profiter un peu du soleil. Ce qu'ils faisaient quand ils ne maudissaient pas la précision suspecte avec laquelle plusieurs milliers de Camorriens vidaient leurs pots de chambre par leurs

fenêtres.

— Je ne merderai pas, Jean. (Moucheron se tritura les méninges, cherchant désespérément quelque chose à dire qui lui donnerait l'air aussi calme et sensé que Jean et les autres Salauds Gentilshommes devaient l'être – mais, pour la plupart des garçons de douze ans, les mots dépassent de loin la pensée.) Je merderai pas, c'est tout. Non, j't'assure ; promis !

— Tu es un bon garçon, dit Jean. Je suis heureux de t'entendre dire ça. Mais c'est quoi exactement que tu vas pas merder ?

Moucheron soupira.

— Je fais le signal quand Salvara sort du temple des Eaux de la Fortune. Je surveille si quelqu'un d'autre se dirige vers la ruelle, surtout si c'est les gardes de la ville. Si quelqu'un se pointe, je saute du toit du temple avec mon épée longue et je le décapite sur place.

— Tu… quoi ?

— J'ai dit : « Je l'occupe par tous les moyens. » Tu te fais dur d'oreille ou quoi, Jean ?

Les hautes maisons des financiers défilaient sur leur gauche. Tout le long du front de mer, elles arboraient boiseries laquées, marquises de soie, façades de marbre et autres touches ostentatoires. L'argent et le pouvoir avaient de profondes racines dans ces bâtiments de trois ou quatre étages : la Rangée du Numismate, le plus vieux quartier financier du continent – et le plus riche. L'autorité et les rituels compliqués imprégnaient cet endroit autant que dans les hauteurs de verre des Cinq Tours, dans lesquelles le duc et les grandes familles s'isolaient de la ville qu'ils dirigeaient.

— Fais-nous accoster juste sous les ponts, Moucheron, dit Jean en faisant un geste vague avec sa pomme. Sa Majesté nous attend pour monter à bord.

Deux arches en Verre d'Antan enjambaient la via Camorrazza, en plein centre de la Rangée du Numismate : une passerelle haute et étroite destinée aux piétons et une autre, plus large, pour les attelages. Ce verre étrange avait l'éclat du diamant liquide, qui aurait été délicatement arqué par des mains géantes et aurait durci au-dessus du canal. Fauria se trouvait sur

la rive droite ; c'était une île populeuse, constituée de demeures de pierre à plusieurs étages et de jardins installés sur les toits. Des roues de bois faisaient mousser l'onde sur la digue et drainaient les eaux du canal dans le réseau de chenaux et de viaducs qui surplombaient les rues de Fauria à tous les niveaux.

La barge de Moucheron accosta un quai branlant, juste sous la petite passerelle ; des ombres floues et élancées de cette arche, un homme bondit sur le quai, vêtu tout comme Moucheron et Jean d'un haut-de-chausses maculé d'huile et d'une veste de coton brut. D'un second bond nonchalant, il atterrit sur la barge. Il la fit à peine tanguer.

— Salutations, maître Jean Tannen. Et moult félicitations pour le minutage de ton arrivée ici ! dit le nouveau venu.

— Félicitations pour la grâce sans pareille de votre venue sur notre très humble embarcation, maître Lamora.

Dans un craquement humide, Jean se fourra le reste de sa pomme dans la bouche, trognon compris.

— Merde, quoi, mec ! (Lamora fit la grimace.) T'es obligé de faire ça ? Tu sais bien que les alchimistes noirs font de la mort-aux-poissons avec les graines de ces saloperies.

— J'ai du bol de pas avoir de nageoires, répondit Jean en mastiquant la dernière bouchée.

Chez Locke, tout était moyen – sa taille, sa corpulence, ses cheveux bruns coupés court et son visage, ni joli ni mémorable. Il avait l'air d'un Thérin, même s'il était un peu moins olive et rougeaud que Jean ou Moucheron ; il aurait pu passer pour un Vadran très mat. Il ne se distinguait que par ses yeux gris et luisants ; c'était un homme que les dieux auraient pu avoir délibérément façonné pour qu'on ne le remarque pas. Il s'appuya sur le plat-bord de bâbord et s'assit en tailleur.

— Bonjour à toi aussi, Moucheron ! Je savais qu'on pouvait compter sur toi, que tu prendrais pitié de tes aînés et que tu les laisserais se reposer au soleil pendant que tu te tapes la perche.

— Jean est un enculé de feignant, voilà ce qui se passe, dit Moucheron. Et si je ne m'occupe pas de la perche, il me fracasse la cafetière.

— Jean est l'homme le plus gentil de tout Camorr et tes accusations le blessent, dit Locke. Il va pleurer toute la nuit,

maintenant.

— De toute façon, je n'aurais pas pu fermer l'œil, ajouta Jean. À cause des rhumatismes et des cierges à allumer pour repousser les vapeurs maléfiques.

— Ce qui n'empêche pas nos os de craquer, mon cruel apprenti. (Locke se massa les rotules.) On a au moins deux fois ton âge, ce qui est prodigieux, avec le métier qu'on fait.

— Cette semaine, les Filles d'Aza Guilla ont tenté six fois de me lancer une bénédiction-cadavre, déclara Jean. Tu as de la chance qu'on soit encore assez alertes pour t'emmener avec nous sur un coup.

Si l'on se trouvait trop loin pour les entendre, Locke, Jean et Moucheron auraient pu passer pour l'équipage d'une barge de louage, censé rejoindre un point de chargement à la jonction de la via Camorrazza et du fleuve Angevin. Moucheron les fit approcher du Marché Changeant ; de nombreuses barges croisaient par-là, en même temps que des coquilles de noix d'un noir luisant et diverses embarcations en mauvais état – toutes ne parvenant pas à se maintenir correctement à flot.

— Puisqu'on en parle, comment notre impatient apprenti comprend-il son rôle dans l'ordre des choses ?

— J'arrête pas de le répéter à Jean depuis ce matin, dit Moucheron.

— Et la conclusion, c'est… ?

— J'ai tout capté !

Moucheron tira sur la perche de toutes ses forces, et les fit adroitement passer entre les hauts murs de jardins flottants. Leur barge glissa sous les branches, et une odeur de jasmin et d'orange les enveloppa ; armé d'un bâton, au cas où il serait nécessaire de les repousser, un domestique leur jeta un regard suspicieux par-dessus le mur d'un jardin. Les grandes barges acheminaient certainement des plants vers le verger d'un noble en amont.

— J'ai tout capté et je merderai pas ! Promis ! Je connais mon rôle, je connais les signaux, et je merderai pas !

3

Calo secouait vigoureusement Locke, la prestation de sa victime était digne d'un virtuose, mais l'opération s'éternisait. Tous étaient coincés dans leur pantomime, silhouettes qu'on aurait pu croire échappées des enfers inventifs de la théologie thérine : deux voleurs destinés à passer l'éternité dans la même ruelle, en attente de cibles qui ni ne venaient ni n'abandonnaient leur argent.

— Est-ce que tu es aussi inquiet que moi ? susurra Calo.

— Occupe-toi de tenir ton rôle, siffla Locke. Rien ne t'empêche de prier pendant que tu m'étrangles.

Un cri aigu retentit sur leur droite, dont l'écho partit se perdre sur les pavés et les murs du quartier des Temples. Les cris et les pas grinçants d'hommes en armes se firent entendre à sa suite, mais ils s'éloignaient de la ruelle.

— On aurait dit Moucheron, commenta Locke.

— J'espère qu'il s'occupe seulement de faire une diversion, dit Calo en relâchant légèrement sa prise.

Au même moment, une forme sombre fila au-dessus d'eux dans le bout de ciel que laissaient entrevoir les hauts murs de la ruelle. Son ombre noire les recouvrit brièvement, avant de s'éloigner.

— C'était quoi, ça ? demanda Calo.

Sur leur droite, quelqu'un se remit à crier.

4

À la perche, Moucheron les avait menés, lui, Locke et Jean, de la via Camorrazza au Marché Changeant. Ils étaient juste à l'heure ; le carillon éolien en Verre d'Antan installé au sommet de la tour du duc – le Bief du Corbeau – allait prendre la brise qui soufflait de la mer et sonner la onzième heure de la matinée.

Le Marché Changeant était un lac relativement calme, situé en plein cœur de Camorr ; il faisait peut-être huit cents mètres de circonférence et était protégé des flots impétueux de

l'Angevin et des canaux environnants par une série de digues de pierre. Dans ce marché, le seul véritable courant était le fait de l'homme : des centaines et des centaines d'embarcations commerçantes s'y suivaient lentement et, prudemment, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, se battant pour les meilleures places à proximité des digues plates, déjà remplies d'acheteurs et de touristes à pied.

Dans leurs pourpoints jaune moutarde, les gardes de la ville dirigeaient des cotres noirs et élancés. Une dizaine de prisonniers enchaînés, arrachés au Palais de la Patience, usaient de leurs longues perches et de rudes paroles pour y faire progresser les voiliers dans le chaos des chenaux du marché. Ceux-ci servaient également aux barges de plaisance de la noblesse, aux lourdes barges de fret et aux barges vides comme celle des trois Salauds Gentilshommes, lesquels faisaient mentalement leurs emplettes dans cette mer d'espoir et d'avarice.

En quelques coups de perche, ils dépassèrent une famille de vendeurs de babioles installée à bord de coquilles de noix brunes et mal entretenues, un marchand d'épices qui avait disposé ses produits sur un présentoir triangulaire au centre d'un radeau rond et fruste – une *vertola* – et un canalier, oscillant et barbotant sur les bouées de cuir de vessie du ponton qui supportaient ses racines. Celles-ci trempaient dans l'eau, s'abreuvant de la pisse et des effluves de la ville ; la voûte émeraude de ses feuilles projeta des milliers d'ombres éparses et un parfum de citron sur le passage des Salauds Gentilshommes. Cet arbre – hybride alchimique qui donnait limes et citrons – était le domaine d'une femme d'âge mûr et de trois jeunes enfants, qui se précipitaient dans les branchages et y cueillaient des fruits pour répondre aux commandes des bateaux de passage.

Un champ de drapeaux, de fanions et d'étendards de soie gonflés par le vent s'élevait sur l'aquarelle du Marché Changeant ; tous déployaient leurs couleurs et leurs symboles éclatants pour délivrer leur message aux acheteurs attentifs. Des drapeaux arboraient les silhouettes stylisées de poissons et de volailles, de chopes de bière, de bouteilles de vin et de miches de

pain, de bottes, de pantalons et d'aiguilles de tailleur, de fruits et d'ustensiles de cuisine, d'outils de charpentier et de cent autres biens et services. Ici et là, de petites grappes de bateaux volaillers ou chausseurs se disputaient la place ; leurs propriétaires défendaient à grands cris la supériorité de leurs produits respectifs ou insinuaient la bâtardise de la progéniture de leurs concurrents, tandis que les embarcations des gardes se tenaient non loin, au cas où l'un d'entre eux ne coule ou n'entame un abordage.

— C'est parfois pénible de faire semblant d'être pauvre.

Locke regarda autour de lui, perdu dans ses pensées comme Moucheron aurait pu l'être s'il n'avait pas été aussi occupé à éviter les collisions. Une barge remplie de chats de gouttière hurlants, enfermés dans des cages de bois, croisa leur chemin ; y trônait un fanion bleu sur lequel une souris, artistement tissée, vomissait une riche étoffe rouge de sa gorge lacérée.

— Il y a vraiment quelque chose de spécial, ici, reprit-il. Je pourrais presque me convaincre que j'ai vraiment besoin d'une livre de poisson, de quelques cordes pour mon arc, de vieilles chausses et d'une pelle neuve.

— Heureusement pour notre crédibilité, on arrive à la prochaine étape importante sur le chemin qui mène au gros tas d'argent de don Salvara, dit Jean.

Il indiqua la digue nord-est du marché, au-delà de laquelle se trouvait une rangée d'auberges et de tavernes de front de mer à l'air prospère, toutes érigées entre le marché et le quartier des Temples.

— Comme toujours, tu as raison, Jean. La cupidité avant l'imagination. Ne nous laisse pas nous emporter. (Locke ponctua sa phrase en pointant un doigt enthousiaste, mais superflu, dans la direction que Jean désignait déjà.) Moucheron ! Prends le fleuve et dirige-toi vers tribord. Un des jumeaux nous attend à *La Masure*. C'est la troisième auberge sur la rive sud.

Moucheron les fit se diriger vers le nord, s'efforçant à chaque poussée d'atteindre le fond du bassin du marché – lequel était au moins une fois et demi plus profond que les canaux environnants. Ils échappèrent aux trop zélés marchands de raisin, de friands et de bâtons de lumière alchimique, tandis que

Locke et Jean entamaient leur jeu préféré, qui consistait à repérer les petits pickpockets dans la foule massée sur les digues. Presque vingt ans après l'arrivée de Locke et de Jean, l'inattention de la multitude affairée de Camorr remplissait encore les poches miteuses du Faiseur de voleurs et les salles souterraines de la Colline des Ombres.

Une fois libérés du marché et parvenus sur le fleuve, Moucheron et Jean échangèrent leurs postes en silence. Les muscles de Jean seraient plus adaptés aux eaux vives de l'Angevin et Moucheron devait reposer ses bras pour ce qui allait venir. Il s'effondra à la proue, à la place qu'occupait précédemment Jean, et Locke sortit – apparemment de nulle part – un citron-cannelle, qu'il lança au garçon. Moucheron en mastiqua la pulpe sanguine de ses dents blanches et tordues, aussi monstrueusement qu'il le put, et s'en occupa en six bouchées – peau rugueuse et graisseuse comprise. Il sourit et plaisanta :

— Hé, ils font pas de la mort-aux-poissons avec ces trucs ?

— Non, répondit Locke. Ils n'en font qu'avec ce que bouffe Jean.

— C'est bon pour les poils du torse, la mort-aux-poissons, grommela Jean. Sauf si t'as des ouïes.

Jean leur fit épouser la rive sud de l'Angevin, évitant ainsi les profondeurs qu'il ne pouvait atteindre avec la perche. Ils dépassèrent les ponts de Verre d'Antan situés entre leur barge et le soleil levant, et des flèches ardentes d'un blanc de perle les embrasèrent. Le fleuve faisait deux cents mètres de large, emplissant de son humidité une atmosphère déjà chargée d'odeurs de vase et de poisson.

Au nord, ondulant dans la chaleur, les pentes ordonnées des îles Alcegrante se dressaient ; c'était là que la petite noblesse de la ville résidait. C'était un lieu de jardins ceints de murs, de sculptures aquatiques élaborées et de villas de pierre blanche ; si l'on était vêtu comme Locke et Jean, on n'y était pas le bienvenu. Le soleil approchait du zénith, et les vastes ombres des Cinq Tours s'étaient retirées dans la Ville Haute, ne jetant plus qu'une lueur de vitrail rosée sur les limites septentrionales d'Alcegrante.

— Par les dieux, j'adore cet endroit, dit Locke en se tapotant

les hanches. Parfois, je me dis que cette ville a été mise ici pour satisfaire les dieux et leur amour du crime. Les pickpockets détroussent les passants, les marchands détroussent ceux qu'ils parviennent à duper, le capa Barsavi détrousse les détrousseurs, les petits nobles détroussent pratiquement tout le monde, et le duc Nicovante sort parfois avec son armée et dépouille Tal Verrar ou Jerem, sans parler de ce qu'il inflige à ses propres nobles et à ses féaux.

— Ça fait de nous des détrousseurs de détrousseurs, dit Moucheron. On fait mine d'être des détrousseurs travaillant pour un détrousseur de détrousseurs.

— Certes. On fait plutôt tache dans le tableau, non ? (Locke réfléchit quelques instants et fit claquer sa langue.) Considérons-nous comme, ah, une sorte de taxe sur les nobles qui ont plus d'argent que de prudence. Hé ! On y est.

Au-dessous de *La Masure* se trouvait un large quai bien entretenu, doté d'une demi-douzaine de mouillages, tous libres. Là, une digue lisse et grise se dressait sur environ trois mètres ; de larges marches de pierre brune menaient à la rue, ainsi qu'une rampe pavée destinée aux chevaux et aux marchandises. Légèrement mieux vêtu que ses compagnons, Calo Sanza les attendait sur le quai, un placide cheval Agentillé à ses côtés. Locke lui fit un signe de la main.

— Quoi de neuf ? hurla Locke.

Jean maniait la perche avec grâce et talent ; le quai se trouvait à vingt mètres, dix, puis ils le longèrent dans un doux bruit de friction.

— Galdo a tout mis dans la chambre – c'est la suite du Balestron, au rez-de-chaussée, murmura Calo en réponse, tout en se penchant vers Locke et Moucheron pour amarrer la barge.

Calo avait la peau couleur de whisky et des cheveux qu'on aurait pu croire découpés dans la nuit ; son regard sévère n'était adouci que par un fin lacis de sillons rieurs (cela dit, ceux qui connaissaient les jumeaux Sanza les auraient plutôt qualifiés de narquois ou malicieux). Ses traits charmants étaient précédés d'un nez improbable, crochu et aussi pointu qu'une dague.

Après avoir amarré la barge, Calo lança à Locke une lourde clé de fer, attachée à un long gland de soie brodée rouge et noir.

Dans un établissement de qualité comme *La Masure,* toutes les portes des suites privées étaient munies d'une serrure à rouages, que l'on ne pouvait déverrouiller qu'en en extirpant le secret à ses propriétaires. Ces serrures étaient installées dans une niche aménagée dans la porte. Les serrures – et les clés correspondantes – étaient attribuées aléatoirement à chaque chambre louée ; et, comme il y avait des centaines de ces serrures derrière le comptoir poli de la réception, l'auberge était à même de garantir qu'un rat d'hôtel perdrait son temps à faire des doubles.

Cette obligeance garantirait également à Locke et à Jean l'intimité nécessaire à la transformation qui allait suivre.

— Merveilleux ! (Locke bondit sur le quai avec le même entrain que lors de son arrivée sur le bateau ; Jean repassa la perche à Moucheron, avant de quitter lourdement la barge.) Allez, on va chercher nos invités d'Emberlain.

Comme Locke et Jean montaient les marches en direction de *La Masure*, Calo fit signe à Moucheron de lui donner un coup de main pour le cheval. La créature aux yeux blancs ne ressentait aucune peur et était totalement dépourvue d'initiative personnelle, mais c'est ce manque d'instinct de survie qui pouvait lui faire très facilement endommager la barge. Au bout de quelques minutes de manœuvres attentives, ils la menèrent au centre de la barge, aussi calme qu'une statue dotée de poumons.

— Quelle adorable créature ! dit Calo. Je l'ai appelée « Handicap ». Elle peut servir de table. Ou d'arcs-boutants.

— Moi, ça me file les miquettes, les Agentillés.

— Pas d'accord, dit Calo. Moi, ils me font chier dans mon froc. Mais bon, les pieds-tendres et les mauviettes préfèrent les chevaux Agentillés, et ça, ça résume bien notre maître marchand d'Emberlain.

Plusieurs minutes passèrent. Sous la chaleur écrasante du soleil, Calo et Moucheron observèrent un silence courtois, tels de banals membres d'équipage attendant qu'un passager important sorte des entrailles de *La Masure*. Bien vite, ce passager descendit les marches et toussa deux fois pour attirer leur attention.

Il s'agissait bien évidemment de Locke, mais il avait changé – il s'était plaqué les cheveux à l'huile de rose, il avait les joues légèrement plus creuses, et ses yeux étaient à moitié cachés derrière une paire d'optiques dont la monture de perles noires dardait des reflets argentés.

Il avait enfilé un manteau noir boutonné serré, à la mode d'Emberlain, qui épousait presque parfaitement son corps des épaules aux côtes, avant de s'évaser largement à partir de la taille. Deux ceintures de cuir noir aux boucles d'argent poli lui ceignaient l'estomac ; deux couches de foulards de soie froissés dépassaient de son col et battaient dans la brise. Il portait des chausses grises brodées par-dessus ses chaussures en requin aux talons épais, et des rubans noirs pendaient quelque peu ridiculement sur ses pieds, retenus par une boucle tombante de fleurs de serre. La sueur perlait déjà sur son front comme de petits diamants – l'été de Camorr ne récompensait pas l'intrusion de modes venues de climats situés plus au nord.

— Je m'appelle Lukas Fehrwight, déclara Locke Lamora, d'une voix sèche et débarrassée de ses inflexions naturelles (il mélangeait un soupçon de rude accent vadran à son dialecte camorrien natal, tel un barman préparant ses cocktails). Je porte des vêtements qui seront trempés de sueur dans quelques minutes. Je suis assez con pour me balader dans Camorr sans porter de lame. (Et, avec une pointe de regret solennel :) En plus, je suis complètement imaginaire.

— Vous m'en voyez navré, maître Fehrwight, dit Calo. Mais au moins, votre bateau et votre cheval sont à votre disposition pour votre grande excursion.

Locke descendit précautionneusement vers le bord de la barge, tout en balançant des hanches comme un homme fraîchement débarqué d'un bateau, qui ne se serait pas réhabitué à marcher sur des surfaces stables. Il se tenait droit comme une flèche et avait adopté une démarche presque efféminée. Les maniérismes de Lukas Fehrwight l'habillaient comme un complet invisible.

— Mon assistant sera là dans un moment, annonça Locke/Fehrwight en embarquant. Il s'appelle Graumann et lui aussi souffre d'un léger accès de facticité.

— Miséricorde ! fit Calo. Ça doit être contagieux.

Jean descendit d'un pas lourd la rampe pavée, peinant sous les soixante kilos cliquetants du harnachement du cheval et les paquetages de cuir brodé bien ficelés débordant de marchandises. Sous sa veste noire ouverte, Jean portait à présent une chemise de soie blanche qui lui serrait l'abdomen (déjà mouillée de sueur) et un foulard de même couleur. Ses cheveux étaient séparés par le milieu et étaient tenus en place par une sorte d'huile noire et épaisse ; ils ressemblaient maintenant à deux ballots de laine, arrangés au-dessus de son front tel un toit d'immeuble.

— On est en retard, Graumann, dit Locke en mettant ses mains dans son dos. Fais-moi le plaisir de te presser et laisse ce pauvre canasson faire son boulot.

Jean hissa son bazar sur le dos du cheval Agentillé, sans que celui-ci n'ait de réaction visible. Puis, il se pencha et attacha soigneusement le harnachement sous le ventre de l'animal. Moucheron passa la perche à Calo, avant de défaire l'amarre. Ils étaient repartis.

— Ce serait pas à se pisser dessus si c'était aujourd'hui que don Salvara décidait de faire l'impasse sur son petit rituel ? demanda Calo.

— Ne t'inquiète pas, dit Locke en ne conservant de Lukas Fehrwight que son maintien. Il est entièrement dévoué au souvenir de sa mère. La conscience, ça peut être aussi fiable qu'une horloge à eau quand il s'agit de respecter un tel rendez-vous.

— Que les dieux t'entendent ! dit Calo en maniant joyeusement la perche. Et ça me trouera pas le cul si tu as tort. C'est toi qui portes un manteau en feutre de cinq kilos en plein Parthis.

Ils progressèrent sur l'Angevin et passèrent sous une large arche de verre, les limites ouest du quartier des Temples à tribord. Au milieu de ce pont, à une quinzaine de mètres au-dessus de l'eau, se tenait un homme mince aux cheveux noirs ; son nez et son allure étaient en tous points similaires à ceux de Calo.

Calo fit avancer la barge sous l'arche et Galdo Sanza fit

négligemment tomber une pomme rouge à moitié mangée qui heurta l'eau, avec un petit « plouf », juste un mètre ou deux derrière son frère.

— Salvara est dans le temple ! s'exclama Moucheron.

— Sublime, sourit Locke en écartant les mains. Ne vous avais-je pas dit qu'il souffrait d'un impeccable instinct de dévotion ?

— Je suis fort ravi que vous ne choisissiez que des victimes dotées des plus hautes qualités morales, dit Calo. De mauvaises personnes pourraient avoir une influence néfaste sur Moucheron.

En un temps record, Jean les amarra à un quai public situé sur la rive nord-ouest du quartier des Temples, juste sous les hauts murs de la nouvelle maison d'Iono (père des Tempêtes, seigneur des Eaux Avides). Puis il fit débarquer Handicap, qui ressemblait trait pour trait à un cheval de bât pour riche marchand.

Locke prit la suite, avec toute la dignité anxieuse de Fehrwight ; il n'était plus temps de rigoler. Moucheron fila dans la foule, pressé de prendre son tour de garde au coin de la ruelle, là où les ambitions de don Salvara allaient être douloureusement éprouvées. Calo repéra Galdo, qui venait juste de quitter le pont de verre, et se dirigea vers lui d'un air décontracté. Inconsciemment, les deux jumeaux tripotaient les armes cachées sous leurs chemises bouffantes.

Le temps que les frères Sanza se rejoignent pour prendre la direction du point de rencontre fixé au temple des Eaux de la Fortune, Locke et Jean étaient déjà à un bloc de là, arrivant de l'autre côté. La partie avait commencé.

Pour la quatrième fois en trois ans, les Salauds Gentilshommes avaient jeté leur dévolu sur l'un des hommes les plus puissants de la ville de Camorr. Ils étaient en train d'arranger une rencontre qui soulagerait peut-être don Lorenzo Salvara de la moitié de ses richesses terrestres. Maintenant, il fallait qu'il soit ponctuel.

5

Moucheron était idéalement placé pour repérer la patrouille à pied avant tout le monde, ce qui était prévu par le plan. D'une certaine manière, la patrouille aussi faisait partie du plan. Son arrivée annonçait que tout était foutu.

— C'est toi qui seras nos yeux sur ce coup-là, Moucheron. (Locke lui avait expliqué plusieurs fois ce qu'il avait à faire, et Jean avait enchaîné en lui posant mille fois les mêmes questions.) Si nous entrons pour la première fois en contact avec Salvara dans la rue la plus déserte du quartier des Temples, c'est exprès. Un guetteur au sol se ferait repérer à deux kilomètres, mais un gars installé au deuxième étage, c'est une autre histoire.

— Et c'est quoi que je guette ?

— Tout ce qui se pointe. Le duc Nicovante et la compagnie du Verre Nocturne. Le roi des Sept Essences. Une vieille dame et son chariot de fumier. S'il y a de l'incongru, tu nous fais signe. Tu pourras peut-être détourner l'attention des passants. Si c'est la garde, eh bien… On peut jouer les innocents ou prendre nos jambes à notre cou.

Et là se tenaient six hommes au tabard jaune moutarde et à l'équipement bien huilé. Leurs lames et leurs matraques claquaient de façon menaçante sur leurs doubles ceinturons. Ils arrivaient du sud, à seulement quelques dizaines de pas du temple des Eaux de la Fortune. Leur chemin les menait juste au carrefour de la ruelle cruciale ; même si Moucheron prévenait ses amis assez tôt pour que Calo ait le temps de cacher sa corde, Locke et Jean seraient quand même couverts de boue et les jumeaux seraient encore déguisés (à dessein) en bandits d'opérette, foulard sur le visage compris. Ce n'était pas la peine de faire les innocents ; si Moucheron donnait le signal, il faudrait cavaler sévère.

Moucheron réfléchit plus vite qu'il ne l'avait jamais fait ; son cœur cognait si fort qu'il avait l'impression que quelqu'un jouait du tambour contre ses poumons. Il dut se forcer à rester calme, attentif, à l'affût d'une ouverture. Une liste ! Il lui fallait faire une liste des possibilités qui se présentaient à lui.

Cette liste craignait. Il avait douze ans et était accroupi à six mètres de haut, à proximité du toit envahi par la végétation d'un temple délaissé, sans arme de jet ni autre moyen de faire diversion. Don Salvara était encore en train de rendre hommage aux dieux de sa mère dans le temple des Eaux de la Fortune ; les seules personnes en vue étaient les autres Salauds Gentilshommes et la patrouille trempée de sueur qui allait leur ruiner la journée.

Attendre.

Contre le mur de la structure branlante sur laquelle Moucheron s'était installé, six mètres plus bas et six mètres sur sa droite, trônait un tas d'ordures, manifestement composé de sacs de toile moisis et de divers détritus bruns.

La prudence aurait dicté d'avertir les autres et de les laisser se carapater ; Calo et Galdo n'étaient pas des débutants quand il s'agissait de filer entre les pattes des Vestes Jaunes et ils pourraient tout simplement revenir et recommencer la partie la semaine suivante. Peut-être. Peut-être aussi qu'une partie foirée aujourd'hui alerterait quelqu'un et que cela entraînerait des patrouilles à pied supplémentaires dans les semaines à venir. Peut-être qu'un bruit courrait, selon lequel le quartier des Temples n'était pas aussi calme qu'il devrait l'être. Peut-être le capa Barsavi, malgré tous ses problèmes, allait-il s'intéresser à un tel désordre et user de son influence. Dans ces conditions-là, il serait aussi facile aux Salauds Gentilshommes de mettre la main sur l'argent de don Salvara que s'il l'entreposait sur les Lunes.

Non, la prudence était exclue. Il fallait que Moucheron gagne. La présence de ce tas d'ordures rendait possible une grande et glorieuse bêtise.

Il se jeta dans les airs avant même d'y réfléchir. Les bras tendus, il se propulsa en arrière et leva les yeux sur le ciel chaud de la mi-journée, persuadé du haut de ses douze ans que la mort et les blessures étaient réservées à ceux qui ne s'appellent pas comme lui. En tombant, il hurla d'exaltation, rien que pour s'assurer que la patrouille n'avait d'yeux que pour sa personne.

Dans la dernière demi-seconde de sa chute, il sentit la grande ombre du sol se rapprocher sous lui et, à cet instant, il

entr'aperçut une forme sombre filer dans les airs, juste au-dessus du temple des Eaux de la Fortune. C'était une belle silhouette élancée, lourde – un oiseau ? Une sorte de goéland ? Il n'y avait pas d'autres oiseaux de cette taille à Camorr, et certainement aucun qui se déplace aussi vite qu'un carreau d'arbalète, et…

Erreur. Dans un grand « wouuuush » humide, l'impact contre la surface à moitié souple du tas d'ordures expulsa l'air de ses poumons et lui projeta la tête en avant. Son menton pointu vint heurter sa maigre poitrine ; ses dents firent de vilains trous dans sa langue et un goût tiède et salé lui envahit la bouche. Par réflexe, il se remit à crier et cracha du sang. Sa vue du ciel oscilla sur la gauche, puis sur la droite, comme si le monde essayait d'adopter des angles neufs et étranges pour lui demander ce qu'il en pensait. Rien de bon, assurément.

Un bruit de bottes sur les pavés ; un cliquetis d'armes. Un visage âgé et rougeaud, orné d'une moustache tombante, trempée et lissée par la sueur, vint s'interposer entre Moucheron et le ciel.

— Par les couilles de Perelandro, garçon ! s'exclama le garde d'un air aussi inquiet que sidéré. Qu'est-ce que tu foutais là à faire le con ? T'as eu de la chance d'atterrir là-dessus.

Des murmures d'approbation montèrent de l'escouade en veste jaune qui s'était regroupée derrière le moustachu ; Moucheron pouvait sentir leur sueur et l'huile de leurs armes, ainsi que les relents des choses qui avaient amorti sa chute. Mais bon, à Camorr, quand on sautait au hasard sur un tas d'ordures brunes, on savait que ça n'allait pas se terminer par un bouquet de roses. Moucheron secoua la tête pour se débarrasser des phosphènes qui dansaient devant ses yeux et remua les jambes pour s'assurer qu'elles pourraient encore lui servir. Grâce aux dieux, il n'avait manifestement rien de cassé. Quand tout cela serait fini, il allait revoir ses prétentions à l'immortalité.

— Monsieur le garde, siffla Moucheron d'une voix épaisse, tout en laissant du sang lui couler sur les lèvres. (*Putain, ma langue me fait mal !)* Monsieur le sergent…

— Oui ? (L'homme écarquilla les yeux.) Tu peux bouger tes bras et tes jambes, mon garçon ? Comment te sens-tu ?

Moucheron tendit les mains, l'air innocent (ses tremblements n'étaient qu'à moitié simulés), et s'agrippa au harnachement du sergent comme pour se remettre sur pied.

— Monsieur le sergent, enchaîna Moucheron quelques secondes plus tard. Votre bourse est bien plus légère qu'elle ne devrait l'être. Z'êtes allé aux putes hier, ou quoi ?

Il agita la petite bourse de cuir sous les moustaches noires du sergent de ville et l'étonnement sans partage qui s'alluma dans les yeux du garde réchauffa le côté malandrin (lequel, soyons honnête, était le plus actif) de son âme. Pendant une fraction de seconde, la douleur due à son atterrissage imparfait ne se fit plus sentir. Puis, comme par magie, son autre main s'anima et la Ruse de l'Orphelin vint frapper le sergent entre les deux yeux.

La Ruse de l'Orphelin, également appelée « le Petit Garde Rouge », consistait en un sac lesté à la façon d'un petit gourdin, que l'on gardait caché sous ses vêtements (mais jamais contre sa peau). On remplissait généralement ce sac d'une douzaine de copeaux des piments rouges les plus populaires de Camorr, ainsi que de certains rebuts issus des échoppes d'alchimistes noirs. Inutile en cas de véritable danger, mais juste ce qu'il fallait face à un autre voyou. Ou à certains adultes aux mains trop baladeuses.

Ou à un visage sans protection, à portée de crachat.

Moucheron s'esquiva vite sur la gauche, et le jet de fine poudre rouille de sa Ruse ne retomba qu'à quelques centimètres de lui. Le sergent de ville n'eut pas autant de chance : il se fit avoir de plein fouet et la mixture infernale lui emplit les narines, descendit le long de sa gorge et lui fila droit dans les yeux. Suffocant, il lâcha un chapelet de rots humides et véritablement surprenants, avant de tomber à la renverse en se griffant les joues. Moucheron s'était déjà relevé et décampait avec la souplesse désinvolte de la jeunesse ; le besoin dévorant de fuir comme un dératé lui en avait même fait oublier la douleur cuisante qui lui torturait la langue.

Effectivement, la patrouille n'avait à présent plus d'yeux que pour lui. Les gardes criaient et lui couraient après, tandis que ses petits pieds martelaient les pavés et qu'il aspirait de profondes et douloureuses goulées d'air humide. Il avait fait ce qu'il pouvait

pour continuer la partie. Puisqu'il gratifiait désormais les agents du duc de leur entraînement quotidien, le jeu pouvait se poursuivre sans lui.

Tout en courant, un garde à l'esprit particulièrement vif parvint maladroitement à se fourrer un sifflet dans la bouche, qu'il fit retentir frénétiquement – trois coups courts, une pause, puis trois de plus. *Garde blessé. Oh, merde*. Cela allait rameuter fissa la moitié des Vestes Jaunes de la ville, armes à la main. Cela allait rameuter les arbalétriers. Subitement, il devint mortellement important pour Moucheron de semer l'escouade qui était à ses trousses, avant que d'autres ne postent des guetteurs sur les toits. Le plaisir anticipé d'une joyeuse partie de cache-cache avait disparu ; il lui restait peut-être une minute et demie pour prendre la poudre d'escampette et rallier une de ses planques habituelles. Soudain, sa langue lui fit vraiment très mal.

6

À midi pile, don Lorenzo Salvara franchit le portique du temple, dans l'humidité brillante ; il ne se doutait pas qu'un certain garçon était en train de se faire initier au concept dit du « un peu trop malin ». Les trilles des sifflets de la garde retentirent faiblement. Salvara plissa les yeux et observa avec curiosité la silhouette lointaine d'un garde esseulé qui titubait sur les pavés ; se heurtant parfois aux murs, il se tenait la tête comme s'il avait peur qu'elle s'envole.

— Vous avez vu ça, Excellence ? (Conté avait déjà fait sortir les chevaux de la petite grotte discrète qui servait d'écurie au temple.) Il est à peine midi et il est déjà plein comme une barrique. C'est vraiment des outres, ces nouveaux jaunards.

Conté était un homme mûr à la peau tannée par le soleil, ayant la taille d'un danseur professionnel et les bras d'un galérien ; même si on ne remarquait pas immédiatement les deux longs stylets accrochés à ses ceintures de cuir, son rôle aux côtés du jeune don était évident.

— Ça ne convient guère à un homme de la vieille école comme toi, hein ?

Le don, lui, était un bel homme d'extraction camorienne classique, aux cheveux noirs et à la peau miel sombre. Quelques rondeurs adoucissaient son visage aux traits épais, bien qu'il fût svelte, et seuls ses yeux révélaient qu'il n'était pas un jeune étudiant poli du Collegium qui se faisait passer pour un noble. Derrière ses verres sans monture, à la mode, le don avait le regard d'un archer à l'affût d'une cible.

— De mon temps, au moins savait-on que se mettre minable était un passe-temps d'intérieur, grogna Conté.

Conté passa au don les rênes de sa monture, une jument grise et élancée à peine plus haute qu'un poney, bien dressée, mais loin d'être Agentillée. Dans une ville qui préférait encore les bateaux (ou les acrobates, comme s'en plaignait souvent donna Salvara) aux chevaux, c'était juste ce qu'il fallait pour de courtes balades. Au loin, dans la direction approximative des pressants coups de sifflet, le garde titubant disparut au coin de la ruelle. Comme les sifflements ne semblaient pas se rapprocher, Salvara haussa mentalement les épaules et fit avancer son cheval dans la rue.

Là, brutalement, la deuxième bizarrerie de la journée se présenta à eux dans toute sa splendeur. Le don et son serviteur tournèrent sur leur droite et eurent une vue d'ensemble de ce qui se passait dans la ruelle aux hauts murs qui longeait le temple des Eaux de la Fortune : de toute évidence, deux hommes élégamment vêtus se faisaient réduire en purée par deux malfrats.

Sidéré, Salvara s'immobilisa et observa la scène – des voyous masqués dans le quartier des Temples ? Des voyous masqués en train d'étrangler un homme tout de noir vêtu, à la mode misérablement malvenue d'un Vadran ? Par les Douze Miséricordieux ! Il y avait aussi un cheval de bât Agentillé, qui se contentait de regarder.

Au bout d'une poignée de secondes perdues dans les affres de l'étonnement, le don lâcha les rênes de sa monture et courut en direction de l'entrée de la ruelle. Il n'avait pas besoin de s'en assurer du regard pour savoir que Conté ne se trouvait qu'à un

pas derrière lui, stylets dégainés.

— Vous, là ! s'écria le don d'une voix raisonnablement assurée que l'excitation rendait pourtant plus aiguë. Lâchez ces hommes et écartez-vous !

Le malandrin le plus proche tourna vivement la tête ; lorsqu'il vit que le don et Conté s'approchaient, il ouvrit de grands yeux noirs au-dessus de son masque improvisé. Le voyou déplaça sa victime rubiconde, de façon à ce qu'elle se trouve entre lui et les intrus.

— Aucun besoin de vous embarrasser de cette affaire, Excellence, dit le malandrin. C'est juste un petit désaccord. Une querelle privée.

— Vous devriez peut-être vous en occuper dans un endroit moins public.

Le malandrin parvint à prendre un air vraiment exaspéré.

— Qu'est-ce qui se passe ? Le duc vous a donné cette ruelle en fief ou quoi ? Si vous faites un pas de plus, je lui brise le cou, à ce pauvre type.

— Faites-le, pour voir, rétorqua le don en posant sa main de façon suggestive sur le pommeau de sa rapière. On dirait bien que mon serviteur et moi-même bloquons la seule issue de cette ruelle. Je suis sûr que vous serez tout à fait satisfait quand vous aurez tué cet homme et que vous vous retrouverez avec un mètre d'acier dans la gorge.

Le premier malfrat ne relâcha pas sa prise sur les boucles torsadées de la corde qui retenait sa victime à moitié évanouie, mais il se mit à reculer prudemment vers le fond de l'impasse en traînant maladroitement l'homme en noir. Son comparse s'éloigna de la forme étendue à qui il avait donné de violents coups de pied. Un regard complice passa entre les deux bandits masqués.

— Ne faites pas les idiots, mes amis.

Salvara dégaina à moitié sa rapière ; le soleil se refléta sur une fine lame d'acier camorrien, et Conté s'accroupit sur la pointe des pieds, adoptant la posture prédatrice d'un homme né et entraîné pour se battre au couteau.

Sans dire un mot de plus, le premier malandrin projeta sa victime droit sur Conté et le don. Le malheureux type en noir en

eut le souffle coupé et il s'agrippa à ses sauveurs ; les deux malfrats masqués filèrent comme des flèches au fond de la ruelle. Conté fit un pas de côté pour éviter le Vadran tremblant et hors d'haleine avant de se précipiter à leur suite, mais les agresseurs étaient aussi prestes que rusés. À peine visible, une fine corde à nœuds pendait sur le mur. Les deux malandrins y grimpèrent et sautèrent par-dessus le mur ; Conté et ses lames arrivèrent deux secondes trop tard. Le bout lesté de la corde s'envola par-dessus le mur et s'écrasa à ses pieds, dans la boue croûteuse, avec un bruit mat.

— Bande de fumiers ! (Le serviteur du don rengaina ses stylets dans sa ceinture, d'un geste rendu fluide par l'habitude, et se pencha sur le corps musclé étendu, immobile, dans la gadoue de la ruelle. Il posa les doigts sur le cou du gros homme pour y chercher le pouls, et le cheval de bât Agentillé eut l'air de le suivre de son étrange regard blanc.) Des gardes raide bourrés en plein jour, et regardez ce qui se passe dans ce putain de quartier des Temples pendant qu'ils restent les doigts dans le cul…

— Ô louées soient les Essences ! suffoqua l'homme en noir tout en se libérant de la corde qui lui enserrait le cou, avant de la jeter à terre. (À présent, don Salvara pouvait voir que ses habits étaient d'excellente qualité, en dépit des taches de boue qui les maculaient et de leur poids, inconfortable pour la saison – très, très bien coupés, sur mesure et ornés plus par riche subtilité que par flamboyante opulence.) Loué soit le Sel et loué soit le Sucre. Louées soient les Mains-En-Dessous-Des-Eaux pour avoir fait que ces vauriens nous aient attaqués juste à côté de ce lieu de pouvoir, là où les courants vous ont guidés pour venir à notre secours !

L'homme parlait un thérin précis, quoiqu'avec un fort accent, et, comme on pouvait s'y attendre, il avait la voix rauque. Il massa sa gorge endolorie, cligna des yeux et se mit à tapoter de sa main libre dans la boue autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose.

— Je crois que je peux une fois encore vous venir en aide, dit don Salvara de son meilleur vadran, lequel était aussi précis et fortement accentué que le thérin de l'étranger.

Salvara sortit de la boue une paire d'optiques à la monture de perles (sans manquer de remarquer sa légèreté et sa robustesse – il s'agissait vraiment d'un ouvrage onéreux et de qualité supérieure), avant de la nettoyer sur la manche de son manteau écarlate et de la rendre à l'homme.

— Et vous parlez vadran ! (À présent, l'étranger parlait dans sa langue natale, aussi couramment que le don aurait pu s'y attendre. L'homme en noir rechaussa ses verres et cligna des yeux vers son sauveur.) Avant, je n'étais pas d'une piété parfaite, mais là… c'est trop ! Je crains la générosité des Mains-En-Dessous lorsque je n'en suis pas digne, quand je n'ai pas payé le prix fort pour ce qu'elles me prodiguent. Oh ! Graumann !

Péniblement, le Vadran en noir se releva et tituba vers son compagnon. Conté était parvenu à retourner le corpulent étranger ; celui-ci était à présent sur le dos et sa poitrine couverte de boue se soulevait et s'abaissait régulièrement.

— Manifestement, il est en vie, déclara Conté en faisant passer ses mains sur l'abdomen et la cage thoracique du pauvre homme. Je ne pense pas qu'il ait quoi que ce soit de grave ou de cassé, même s'il est probable qu'il restera couvert de bleus pendant des semaines. Bleu comme une bonne trouille, puis noir comme la nuit, ou bien je ne sais plus faire la différence entre un tas de merde et un pot de flan.

Le Vadran svelte et élégamment vêtu poussa un long soupir de soulagement.

— Un pot de flan. Certes. Les Essences sont bien généreuses. Graumann est mon serviteur, mon secrétaire et mon diligent bras droit. Hélas, il ne connaît rien aux armes, et je suis moi-même totalement indigent dans ce domaine. (À présent, l'étranger parlait thérin et il se retourna pour observer don Salvara avec des yeux ronds.) Tout aussi totalement que je vous manque d'égards, car vous devez être un des dons de Camorr. (Il s'inclina bas, plus bas encore que l'étiquette ne l'aurait exigé de la part d'un propriétaire terrien étranger saluant un pair du Duché Serein de Camorr, allant presque jusqu'à s'en fracasser le menton sur le sol.)

» Je m'appelle Lukas Fehrwight, serviteur de la maison de

Bel Auster, de la province d'Emberlain et du royaume des Sept Essences. Je suis entièrement à votre service, et les mots ne pourraient vous exprimer assez ma reconnaissance pour ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui.

— Je suis Lorenzo, don Salvara, et voici mon serviteur, Conté, et c'est nous qui sommes entièrement à votre service – sans vous obliger. (Le don s'inclina juste ce qu'il fallait, la main droite tendue pour inviter Lukas à la serrer.) En un sens, je suis responsable de l'hospitalité de Camorr et ce qui vous est arrivé n'en était pas. Il en allait de mon honneur de vous venir en aide.

Fehrwight saisit la main tendue du don juste au-dessus du poignet et la serra, la main du don placée de la même façon sur son avant-bras. Fehrwight n'avait pas beaucoup de poigne, mais don Salvara était disposé à l'imputer au fait qu'il venait de manquer se faire étrangler. Puis, Fehrwight baissa la tête jusqu'à doucement toucher le dos de la main du don, et les courtoisies physiques prirent fin.

— Permettez-moi néanmoins de ne pas partager votre avis ; vous avez ici un homme qui a juré de vous obéir jusqu'à la mort et il a l'air fort compétent. Vous auriez pu satisfaire votre honneur en l'envoyant nous secourir. Pourtant, vous êtes venu vous-même, prêt à vous battre. De là où j'étais, on aurait pu croire qu'il lui fallait courir pour rester à votre hauteur. Je vous l'assure, ma perspective sur cette affaire était inconfortable, mais excellente.

Le don balaya doucement l'air de la main, comme s'il avait pu dissiper les paroles qui venaient d'être prononcées.

— Je suis juste navré qu'ils aient pu s'enfuir, maître Fehrwight. Il est peu probable que je puisse vous rendre convenablement justice. Pour cela, Camorr vous fait à nouveau ses excuses.

Fehrwight s'agenouilla près de Graumann et remit en place les cheveux luisant de sueur qui recouvraient le front du gros homme.

— Me rendre justice ? J'ai de la chance d'être en vie. J'ai eu la bénédiction d'un voyage sans danger, et cela grâce à vous. Je suis encore vivant pour poursuivre ma mission et cela est assez juste pour moi. (L'homme svelte leva une fois de plus les yeux

sur le don.) Ne seriez-vous pas don Salvara des vignes Nacozza ? Votre femme ne serait-elle pas donna Sofia, la célèbre botaniste alchimiste ?

— C'est mon honneur et mon plaisir, répondit le don. Et ne serviriez-vous pas *la* maison de Bel Auster ? Ne vous occuperiez-vous pas de, ah…

— Si, oh si, je sers bien cette maison-*là* ; mon domaine, c'est la vente et le transport de la substance à laquelle vous pensez. Les Essences se jouent de moi ; les Mains-En-Dessous doivent vouloir que je tombe raide de pur émerveillement. Que vous me sauviez la vie ici, que vous parliez vadran, que nous ayons des intérêts communs… C'est incroyable.

— Je trouve moi aussi cela extraordinaire, mais aucunement déplaisant, dit don Salvara en lançant pensivement un regard dans la ruelle. Ma mère était vadrane, ce qui explique pourquoi je parle cette langue avec enthousiasme, quoique piètrement. Avez-vous été suivis jusqu'ici ? La corde passée au-dessus du mur trahit une certaine préparation et le quartier des Temples… Eh bien, cet endroit est en général aussi sûr que la bibliothèque personnelle du duc.

— Nous sommes arrivés ce matin, dit Fehrwight. Et, après avoir trouvé nos chambres – à l'auberge *La Masure*, vous la connaissez certainement –, nous sommes directement venus ici pour faire nos dévotions et immerger nos offrandes, en remerciement pour notre voyage sans incident depuis Emberlain. Je n'ai pas vu d'où venaient ces hommes. (Fehrwight réfléchit un moment.) Mais je pense que l'un d'eux a lancé cette corde par-dessus le mur après avoir assommé Graumann. Ils étaient prudents, mais ils n'étaient pas embusqués.

Salvara grogna et reporta son attention sur le regard vide du cheval Agentillé.

— Curieux. Vous emmenez toujours des chevaux et des biens au temple pour faire vos offrandes ? Si ces paquets sont aussi pleins qu'ils en ont l'air, je comprends pourquoi ils ont pu tenter les malfrats.

— D'ordinaire, de telles choses sont sous clé dans notre auberge. (Fehrwight donna deux tapes amicales sur l'épaule de Graumann et se releva.) Mais pour ce chargement, pour cette

mission, j'ai bien peur de devoir tout garder avec moi en permanence. Et cela a sûrement fait de nous des cibles de choix, je le crains. Mais voilà qui m'étonne… (Fehrwight se gratta longuement le menton.) Je vous suis déjà redevable, don Lorenzo, et j'hésite à vous demander de me porter une fois de plus assistance. Pourtant, ceci a un rapport avec la mission qui est la mienne pendant mon séjour à Camorr. Puisque vous êtes don, est-ce que vous connaissez un certain don Jacobo ?

Don Salvara fixa durement Fehrwight ; un coin de sa bouche pointa imperceptiblement vers le bas.

— Oui, répondit-il.

Un silence s'installa, et il ne dit rien de plus.

— Ce don Jacobo… On dit que c'est un homme riche. Extrêmement riche, même pour un don.

— Oui, c'est… exact.

— On dit qu'il aime l'aventure. Et même qu'il est audacieux. Qu'il a… comment dit-on, l'œil pour d'étranges occasions. Une tolérance pour le risque.

— Ce pourrait être une façon de décrire son caractère.

Fehrwight se passa la langue sur les lèvres.

— Don Lorenzo… C'est important… Si toutes ces choses sont vraies, accepteriez-vous, serait-il en votre pouvoir – grâce à votre statut de pair de Camorr – de m'aider à obtenir un rendez-vous avec don Jacobo ? J'ai honte de vous le demander, mais j'aurais encore plus honte de renoncer à la mission que j'ai entreprise pour la maison de Bel Auster.

Don Salvara sourit sans le moindre soupçon d'aménité et détourna le visage pendant quelques secondes, comme pour regarder Graumann, toujours étendu tranquillement dans la boue. Conté s'était relevé et fixait son maître, les yeux ronds.

— Maître Fehrwight, dit enfin le don, ne savez-vous donc pas que Paleri Jacobo est peut-être mon pire ennemi encore en vie ? Que nous nous sommes battus jusqu'au sang, deux fois, et que ce n'est que sur les ordres du duc Nicovante lui-même que nous ne réglons pas notre différend une bonne fois pour toutes ?

— Oh ! fit Fehrwight, avec le ton et le visage d'un homme qui vient juste de faire tomber sa torche dans une barrique d'huile de lampe. Quelle maladresse. Comme je suis bête. J'ai plusieurs

fois fait affaire à Camorr, mais je n'ai… Je vous ai insulté. Je vous en ai trop demandé.

— Mais non. (Salvara était redevenu chaleureux ; il se mit à tapoter de ses doigts la garde de sa rapière.) Mais vous êtes ici en mission pour le compte de la maison de Bel Auster. Vous transportez un chargement que vous refusez de perdre de vue. De toute évidence, vos plans, d'une manière ou d'une autre, concernent don Jacobo. Pourtant… Il vous faut encore le rencontrer officiellement. Donc, soyons clairs, il ne sait pas que vous êtes ici, ni que vous avez l'intention de le rencontrer, n'est-ce pas ?

— Je… C'est-à-dire… J'ai peur de trop en dire sur mes affaires…

— Vos affaires ici sont pourtant limpides, dit don Salvara, à présent tout à fait enjoué. Et n'avez-vous pas répété à plusieurs reprises que vous m'êtes redevable, maître Fehrwight ? Malgré mes dénégations, ne l'avez-vous pas soutenu ? Tenteriez-vous, *présentement,* de vous soustraire à vos obligations ?

— Je comprends maintenant pourquoi les Mains-En-Dessous semblaient trop généreuses à l'égard de ma pauvre personne, frémit Fehrwight. J'ai honte, don Lorenzo. Je dois à présent revenir sur mes obligations envers l'homme qui m'a sauvé la vie, ou renier la promesse de garder aussi secret que possible ce qui me lie à la maison de Bel Auster.

— Vous n'êtes obligé à rien, dit le don. Et je peux peut-être vous aider directement dans la conduite des affaires de votre maître. Ne comprenez-vous pas ? Si don Jacobo ne sait rien de votre présence ici, quelles obligations avez-vous envers lui ? Il est clair que vous êtes ici pour affaires. Un plan, un projet, une quelconque proposition. Vous êtes ici pour *commencer* quelque chose, sinon vos contacts seraient déjà en place. Ne vous reprochez rien ; tout est on ne peut plus logique. N'est-ce pas vrai ?

Fehrwight baissa les yeux et hocha la tête à contrecœur.

— Alors voilà ! Bien que je ne sois pas aussi riche que don Jacobo, je suis un homme qui jouit de moyens substantiels ; et nos activités se complètent, n'est-ce pas ? Passez me voir demain, sur ma barge, à la Foire Changeante. Cette proposition,

faites-la à *moi ;* discutons-en vraiment. (Un éclair malicieux passa dans les yeux de don Salvara, perceptible malgré l'éclat du soleil.) Puisque vous m'êtes redevable, acquittez-vous de vos devoirs en acceptant juste de me rendre visite. Après, sans aucune obligation, parlons de cette affaire pour notre bénéfice commun. Ne voyez-vous pas qu'il m'intéresse tout particulièrement de mettre tout ce que vous me proposez hors de portée de don Jacobo, même s'il ne l'apprend jamais – *surtout* s'il ne l'apprend jamais, ce qui d'ailleurs l'empêchera de se mettre en colère contre vous ? Et ne suis-je pas assez audacieux à votre goût ? Je jurerais que votre visage se rembrunit, comme par magie. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce n'est pas vous, don Lorenzo. C'est juste que subitement les Mains-En-Dessous ne cessent de se montrer généreuses et que cela commence à me faire très peur.

— Ne vous inquiétez pas, maître Fehrwight. Si c'est vraiment d'affaires que vous voulez parler, ne doutez pas un instant que nous aurons beaucoup de travail et beaucoup d'ennuis sur le chemin. Sommes-nous donc d'accord ? Déjeunerez-vous avec moi demain matin, à la Foire Changeante, pour me parler de votre proposition ?

Fehrwight déglutit, regarda don Salvara dans les yeux et hocha vigoureusement la tête.

— Ce que vous me proposez se tient bien. Et cela sera peut-être une belle occasion pour nous deux. J'accepte votre hospitalité et je vous raconterai tout. Demain, comme vous venez de le dire. Ce ne sera jamais assez tôt pour moi.

— Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, maître Fehrwight. (Don Salvara inclina la tête à son adresse.) Un plaisir des plus scandaleux, si je peux me permettre. Pouvons-nous aider votre ami à sortir de la boue et vous raccompagner à votre auberge pour nous assurer que vous ne rencontrez pas d'autres difficultés ?

— Votre compagnie serait fort agréable, si seulement vous vouliez bien attendre et prendre soin de Graumann et de notre chargement pendant que je finis de rendre hommage dans le temple. (Locke sortit un petit sac de cuir du méli-mélo de biens et de récipients.) Mes offrandes seront plus substantielles que je

ne l'avais prévu. Mais bon, mes maîtres comprennent que les prières de remerciement sont une dépense incontournable quand on fait ce métier.

7

Le voyage de retour vers *La Masure* fut long ; Jean jouait très bien son rôle de rescapé sonné, confus et malheureux. Même si le spectacle de deux étrangers trop habillés et recouverts de boue et de trois chevaux escortés par un don en surprenait certains, ils gardaient leurs commentaires pour eux et réservaient leurs regards étonnés au dos de Salvara. Sur le chemin, ils croisèrent Calo, qui se promenait à présent, l'air de rien, vêtu des habits simples des ouvriers. Prestement, il adressa de subtils signes de la main ; sans aucune nouvelle de Moucheron, il allait prendre position à l'un des lieux de rendez-vous qu'ils avaient établis. Et il allait prier.

— Lukas ! C'est impossible ! Pas croyable, Lukas Fehrwight !

Comme Calo disparaissait dans la foule, Galdo fit tout aussi soudainement son apparition, vêtu des soies et des cotons chatoyants des prospères commerçants camorriens ; rien que son manteau à crevés, jabot et manchettes valait sûrement autant que la barge dans laquelle les Salauds Gentilshommes avaient remonté le fleuve le matin même. Rien sur lui ne pouvait à présent rappeler au don ou à son serviteur les assassins de l'impasse ; débarrassé de son masque, les cheveux lissés en arrière sous une petite calotte ronde, Galdo était l'illustration parfaite de la respectabilité physique et fiscale. Il fit tournoyer sa petite canne et s'avança vers l'étrange groupe de don Lorenzo, un grand sourire aux lèvres.

— C'est pas vrai… Evante ! (Locke/Fehrwight s'arrêta et simula l'étonnement, avant de tendre la main pour serrer vigoureusement celle du nouveau venu.) Quelle… Quelle bonne surprise !

— Certes, Lukas, certes… Mais que diable t'est-il arrivé ? Et à toi, Graumann ? On dirait que vous venez juste de vous faire

rosser !

— Ah, c'est effectivement ce qui s'est passé. (Locke baissa la tête et se frotta les yeux.) Evante, ça a été une matinée très particulière. Grau et moi, nous ne nous en serions jamais sortis vivants sans le guide extraordinaire que nous avons avec nous. (Il tira Galdo à lui et tendit la main vers le don.) Don Salvara, Excellence, puis-je vous présenter Evante Eccari, notaire dans votre district de Razona ? Evante, voici don Lorenzo Salvara. Des vignes Nacozza, si tu t'intéresses encore à ces propriétés-là.

— Par les Douze ! (Galdo ôta vivement son couvre-chef et s'inclina bas.) Un don. J'aurais dû vous reconnaître tout de suite, Excellence. Mille pardons. Evante Eccari, entièrement à votre service.

— Ravi de vous rencontrer, maître Eccari. (Don Salvara s'inclina correctement mais avec désinvolture, avant de s'avancer pour serrer la main du nouvel arrivant ; cela signifiait qu'il lui donnait la permission de continuer à parler sans courbettes ni autres formes de salamalecs.) Donc, vous, euh, connaissez maître Fehrwight ?

— Lukas et moi nous connaissons depuis longtemps, Excellence. (Sans tourner le dos à Salvara, il gratta avec beaucoup de soin une tache de boue séchée sur les épaules du manteau noir de Locke.) Je travaille principalement chez Meraggio, je m'occupe des droits de douane et des licences de travail pour nos amis du Nord. Lukas fait partie des meilleurs, à Bel Auster.

— Mais non, dit Locke en toussant et souriant timidement. Evante prend les lois et les règlements les plus intéressants de votre État et les transcrit en thérin ordinaire. À plusieurs occasions, c'est lui qui m'a tiré d'embarras. Je crois bien que j'ai un don pour tomber dans toutes les embûches de Camorr… et le talent de trouver de bons Camorriens pour m'en sortir.

— Peu de clients décriraient ce que je fais en des termes aussi généreux. Mais que signifient cette boue et ces contusions ? Tu as parlé d'une bagarre ?

— Oui. Ta ville abrite quelques, euh, voleurs bien entreprenants. Don Salvara et son serviteur viennent juste d'éconduire deux d'entre eux. Il me semble bien que Graumann

et moi étions en train de vivre le pire de cette histoire.

Galdo s'avança vers Jean et lui tapa amicalement l'épaule ; la grimace de Jean fut un véritable festival.

— Par les douze dieux ! Mes compliments, Excellence Salvara. Lukas est ce qu'on pourrait appeler un bon millésime, même s'il n'est pas assez sagace pour ôter ces stupides laines d'hiver. Je vous suis profondément obligé pour ce que vous avez fait et je suis à…

— Mais non, monsieur, mais non. (Don Salvara leva la main, paume offerte, et posa l'autre sur la ceinture de son épée.) J'ai fait ce qu'exigeait mon rang, rien de plus. Et on m'a déjà trop dit la même chose cet après-midi. Vous êtes trop aimable.

Don Lorenzo et « maître Eccari » échangèrent quelques plaisanteries ; Galdo finit par se laisser convaincre par la version la plus polie possible de « Merci, mais fous-moi la paix ».

— Bon, fit-il enfin. Ç'a été une merveilleuse surprise, mais j'ai bien peur qu'un client ne m'attende et il est manifeste, Excellence Salvara, que vous et Lukas avez des choses à faire qui ne regardent que vous. Avec votre permission… ?

— Bien sûr, bien sûr. Ce fut un plaisir, maître Eccari.

— Tout le plaisir fut pour moi, je vous assure, Excellence. Lukas, si tu as une heure à perdre, tu sais où me trouver. Et si mes pauvres talents peuvent t'être d'une quelconque utilité dans la conduite de tes affaires, tu sais que j'accourrai…

— Bien sûr, Evante. (Locke saisit la main de Galdo des deux siennes et la serra avec enthousiasme.) Je pense que nous aurons peut-être besoin de toi plus tôt que tard.

Il posa un doigt sur l'arête de son nez ; Galdo hocha la tête, et il s'ensuivit un échange général de révérences, de poignées de main et de tout l'assortiment des politesses de désengagement. Comme Galdo se dépêchait de partir, il laissa quelques signes de main dans son sillage, qu'il camoufla en rajustant son couvre-chef :

— *Je n'ai aucune nouvelle de Moucheron. Je vais voir où il peut être.*

Don Salvara l'observa pensivement quelques secondes, avant de porter son regard sur Locke, alors que le groupe s'en retournait enfin à *La Masure*. Ils parlèrent quelque temps de

choses sans importance. Locke eut peu de mal, dans son rôle de Fehrwight, à laisser son plaisir d'avoir revu « Eccari » s'évanouir ; il affecta bientôt une humeur véritablement déprimée, qu'il prétendit attribuer à une migraine due à la tentative de strangulation dont il avait été victime. Don Salvara et Conté quittèrent les deux Salauds Gentilshommes devant les vergers de citronniers de *La Masure* qui donnaient sur la rue, non sans leur conseiller vivement de bien se reposer et de laisser les affaires attendre le lendemain.

À peine seuls dans leur suite, Locke et Jean (qui portait tous leurs précieux biens sur ses épaules) se défirent vivement de leurs parures boueuses, pour enfiler de nouveaux déguisements avant de courir à leurs points de rendez-vous y attendre des nouvelles de Moucheron si celui-ci refaisait surface.

Cette fois-ci, la forme sombre et alerte qui voletait silencieusement de toit en toit à leur suite passa totalement inaperçue.

8

Le faux-jour baissait. Le vent du Pendu et la brume des eaux du marais collaient les vêtements à la peau et figèrent rapidement la fumée des cigarettes de Calo et Galdo autour d'eux, les drapant d'une cataracte grise. Encapuchonnés et en sueur, les jumeaux s'assirent devant la porte fermée de la boutique plutôt bien tenue d'un prêteur sur gages, située à l'extrémité nord du quartier de la Vieille Citadelle. Les volets étaient fermés, barricadés pour la nuit ; manifestement, la famille du propriétaire buvait quelque drôlerie réjouissante, deux étages au-dessus d'eux.

— C'était un bon premier contact, déclara Calo.

— Je ne te le fais pas dire.

— Notre meilleur coup à ce jour. C'est dur de jongler avec tous ces déguisements, vu que c'est nous les plus beaux.

— Je dois avouer que je ne savais pas que nous partagions cette incommodité.

— Allons, allons, ne sois pas trop dur avec toi. Physiquement, tu me ressembles tout à fait. Ce sont mes dons d'érudit qui te font défaut. Ainsi que mon courage tranquille. Et mon chic avec les femmes.

— Si tu veux parler de la facilité avec laquelle tu lâches ton fric quand tu pars fourrer, tu as raison. Tu es un bal de charité pour putains à toi tout seul, voilà ce que tu es.

— Ça, c'était vraiment pas gentil, dit Calo.

— D'accord avec toi. (Les jumeaux fumèrent en silence quelques instants.) Désolé. C'est pas trop ça, ce soir. Il me noue l'estomac, ce petit con. Tu as vu…

— Les patrouilles à pied supplémentaires. Ouais. Et ils sont agités, avec ça. J'ai entendu les sifflets. Je suis curieux de savoir ce qu'il a fait – et pourquoi il l'a fait.

— Il devait avoir ses raisons. Ce bon premier contact, c'est lui qui nous l'a offert. Quand on le retrouvera, j'espère qu'il ira assez bien pour qu'on lui ruine la face.

Des formes égarées se précipitaient dans la brume ; il y avait très peu de Verre d'Antan sur l'île de la Vieille Citadelle, et la majeure partie de la lueur mourante se répandait dans le lointain. Au sud, un cheval faisait claquer ses sabots sur les pavés ; il se rapprochait.

À ce moment-là, Locke rôdait sans doute aux alentours du Palais de la Patience, occupé à surveiller les patrouilles qui allaient et venaient sur le Pont Noir, s'assurant qu'aucune n'escortait un petit prisonnier – ou un petit cadavre – bien connu. Jean se trouvait sûrement à un autre point de rendez-vous, à tourner et virer comme un lion en cage en faisant craquer ses phalanges. Moucheron ne reviendrait pas directement au temple de Perelandro, pas plus qu'il ne s'approcherait de *La Masure*. Ses aînés Salauds Gentilshommes allaient devoir le guetter dans la moiteur de la ville.

Des roues de bois résonnèrent et un cheval agacé hennit ; sous un linceul de brume, un chariot fit halte en craquant, à moins de six mètres des frères Sanza.

— Avendando ? fit une voix forte, mais hésitante.

Comme un seul homme, Calo et Galdo se relevèrent sur-le-champ. « Avendando » était leur signe de reconnaissance

pour un rendez-vous imprévu.

— Ici ! hurla Calo en faisant tomber sa fine cigarette sans l'écraser.

Un homme se matérialisa dans le brouillard, chauve et barbu. Il avait les bras épais d'un artisan et la taille arrondie que confère une relative prospérité.

— Je sais pas trop comment ça marche, dit l'homme, mais, ah, au cas où l'un de vous deux s'appelle Avendando, on m'a dit que je toucherais dix solons si je livrais ce tonneau devant cette, ah, porte.

Il agita un pouce par-dessus son épaule, en direction du chariot.

— Un tonneau. Voyez-vous ça, reprit-il. (Galdo tripota une bourse ; son cœur battait la chamade.) Qu'est-ce qu'il y a, ahhh, dans ce tonneau ? C'est pas du vin. C'est pas un garçon très poli, non plus. Mais il m'a promis dix pièces d'argent, voilà ce qu'il a promis.

— Bien sûr. (Galdo compta rapidement et fit claquer de brillants disques d'argent dans la main ouverte de l'homme.) Dix pour le tonneau. Et une de plus pour oublier tout ça, hmmm ?

— Par l'enfer et ses saints, je dois plus avoir toute ma tête, parce que je me rappelle même plus pourquoi vous m'avez donné cet argent.

— C'est bien.

Galdo remit sa bourse sous son manteau et courut aider Calo, qui était monté sur le chariot et se tenait à présent au-dessus d'un tonneau de taille moyenne. Le bouchon de liège normalement placé sur le dessus du tonneau avait disparu, laissant la place à un petit trou sombre pour le passage de l'air. Calo donna trois coups secs sur le tonneau ; trois petits grattements leur firent écho. Souriant de toutes leurs dents, les jumeaux Sanza descendirent le tonneau du chariot sans ménagement et firent signe au cocher qu'ils partaient. L'homme remonta sur son siège et disparut bien vite dans la nuit, les poches tintant de plus de vingt fois la valeur d'un tonneau vide.

— Eh bien, dit Calo une fois qu'ils eurent porté le tonneau à l'abri sous le porche qu'ils occupaient. Ce millésime est peut-être bien un peu jeune et un peu piquant pour être mis en carafe.

— Je pensais qu'on pourrait juste le jeter dans le fleuve.

— Vraiment ? (Galdo tapota sur le tonneau.) Qu'a donc fait ce fleuve pour mériter ça ?

Des bruits, qui ressemblaient vaguement à des protestations, montèrent du tonneau. De concert, Calo et Galdo se penchèrent sur le trou d'aération.

— Allons, Moucheron, commença Calo. Je suis sûr que tu as une très bonne explication à ta présence là-dedans et au fait qu'on soit restés plantés là à se faire un sang d'encre pour toi.

— J'ai une explication magnifique, à vrai dire, dit un Moucheron dont la voix enrouée résonnait légèrement. Vous allez adorer. Mais, euh, d'abord, dites-moi comment ça s'est terminé.

— C'était de toute beauté, dit Galdo.

— Trois semaines – maxi –, et on aura même accès aux culottes de soie de la femme du don, ajouta Calo.

Le garçon gémit son soulagement.

— Parfait. Bon, ahhh, ce qui s'est passé, c'est qu'il y avait tout un tas de Vestes Jaunes qui vous couraient après. Je leur ai fait un truc qui les a gravement gavés, alors, hum, j'ai cavalé jusque chez un tonnelier que je connaissais dans la Vieille Citadelle. Il travaille avec certains vignerons en amont, il a une cour toujours remplie de tonneaux. Après, je me suis pour ainsi dire invité, j'ai sauté dans un tonneau et je lui ai dit que s'il me gardait dedans jusqu'après le faux-jour, il y aurait huit solons pour sa poche.

— Huit ? fit Calo en se grattant le menton. Cet enfoiré vient juste d'en demander dix et d'en recevoir onze.

— Oui, bon, ça va, toussa Moucheron. Je me faisais chier à rester assis dans la cour à tonneaux, alors je l'ai soulagé de sa bourse. Devait y avoir deux solons en pièces de cuivre dedans, donc on rentre plus ou moins dans nos frais.

— J'allais dire quelque chose de sympa sur le fait que tu sois resté une demi-journée dans un tonneau, mais c'était stupide de ta part, en fait, dit Galdo.

— Oh, arrêtez ! s'exclama Moucheron d'un ton véritablement vexé. Il pense que je suis tout le temps resté dans le tonneau, alors pourquoi est-ce qu'il me suspecterait ? Et vous venez juste de lui donner plein de blé, alors pourquoi est-ce qu'il vous

suspecterait ? C'est parfait ! Locke adorerait ça.

— Moucheron, dit Calo. Locke est notre frère, et notre amour pour lui n'a aucune limite. Mais les trois mots mortels en langue thérine, c'est : « Locke adorerait ça. »

— Avec pour seuls rivaux : « Locke m'a appris un nouveau truc », ajouta Galdo.

— La seule personne qui arrive à se sortir des combines de Locke Lamora…

— C'est Locke…

— Parce qu'on pense que les dieux lui réservent une bonne grosse belle mort. Un truc avec des couteaux et des fers chauffés à blanc…

— Et cinquante mille spectateurs tout jouasses.

De concert, les jumeaux se raclèrent la gorge.

— Bon, finit par dire Moucheron. Je l'ai fait et je m'en suis sorti. On peut rentrer, maintenant ?

— Rentrer ? répéta pensivement Calo. C'est sûr. Locke et Jean vont pleurer comme des grands-mères quand ils verront que tu es vivant, alors ne les faisons pas attendre.

— Pas la peine de sortir de là-dedans ; tu as sûrement des crampes plein les jambes.

— Évidemment ! couina Moucheron. Mais vous n'êtes pas obligés de me porter tout le long…

— Tu n'as jamais eu autant raison, Moucheron !

Galdo prit position d'un côté du tonneau et fit un signe de tête à Calo ; sifflant à l'unisson, les deux frères firent rouler le tonneau sur les pavés, en direction du quartier des Temples, sans nécessairement prendre le chemin le plus rapide – ni le plus agréable.

Interlude

LOCKE S'EXPLIQUE

— C'était un accident, dit enfin Locke. Un accident pour tous les deux.

— Pardon ? J'ai dû mal entendre. (Le père Chains plissa les yeux dans la faible lueur rouge de la minuscule lampe en céramique de Locke.) J'aurais juré t'avoir entendu dire : « Balancez-moi par-dessus le parapet, je suis un petit con et je suis prêt à mourir tout de suite ».

Pour cette conversation, Chains l'avait fait s'installer sur le toit du temple, et ils étaient confortablement assis sous de hauts parapets que l'on destinait à être couverts de plantes ornementales. Oubliés depuis longtemps, les jardins suspendus de la maison de Perelandro étaient une caractéristique mineure mais incontournable de la tragédie sacrificielle du Prêtre Aveugle ; ils constituaient un acte supplémentaire dans la pièce qui était censée lui attirer toutes les compassions, lesquelles se mesuraient en espèces sonnantes et trébuchantes.

Au-dessus d'eux, les nuages s'étaient amoncelés et reflétaient faiblement les lueurs pâles de la nuit camorrienne, dissimulant les Lunes et les étoiles. Dans l'air paresseux autour de Chains et de Locke, le vent du Pendu n'était rien de plus qu'une pression humide, qui ponctuait les explications du jeune garçon.

— Non ! Non, je voulais leur faire mal. Mais c'est tout. Leur faire mal. Je ne savais pas… Je ne savais pas qu'il leur arriverait toutes ces choses.

— Eh bien… Ça, j'arrive presque à y croire. (De son index droit, Chains se frappa la paume gauche, ce qui, sur les marchés camorriens, signifiait : « Vas-y, continue. ») Alors, raconte-moi

tout. C'est ce « presque » qui te pose le plus de problèmes. Fais-moi comprendre, en commençant par le premier.

— Veslin, murmura Locke. Et Gregor, mais c'était Veslin, le premier.

— Veslin, confirma Chains. Veslin, donc. Le pauvre. Il a fini avec une béance superflue au beau milieu de la gorge, et c'est ton ancien maître qui la lui a faite. Il a fallu qu'il achète une de ses adorables dents de requin au capa, et cette dent-là a *servi*. Alors… pourquoi ?

— Dans la Colline, il y en avait parmi les plus âgés qui ne sortaient plus travailler. (Locke croisa étroitement les doigts et les fixa, comme s'il allait y trouver les réponses qu'il cherchait.) Tous les soirs, quand on revenait, ils se contentaient de nous prendre des choses. Ils nous fouillaient. Ils faisaient nos rapports au maître à notre place et ils ne disaient pas tout, parfois.

— Ça, c'est le privilège de l'âge, de la taille et du léchage de bottes, acquiesça Chains. Si tu survis à cette conversation, tu verras que ça se passe comme ça dans la plupart des bandes importantes. *La plupart*.

— Et il y en avait un en particulier. Veslin. Il ne s'arrêtait pas là. Il nous donnait des coups de pied, des coups de poing, il nous volait nos vêtements. Il nous faisait faire des choses. Il a menti plein de fois au maître à propos de ce qu'il ramenait. Il donnait certaines de nos affaires aux filles plus âgées des Fenêtres, et nous, les Rues on avait moins à manger, surtout les Mariolles. (Les petites mains de Locke se dénouèrent et il serra peu à peu les poings.) Et, si on essayait de tout raconter, le maître riait, il se contentait de rire, comme s'il le savait et qu'il trouvait ça drôle ! Et une fois qu'on avait tout raconté, Veslin était… Veslin était encore pire !

Chains hocha la tête, avant de se frapper la paume à nouveau.

— J'y ai réfléchi. J'y ai beaucoup réfléchi. Personne ne pouvait se battre contre lui, il était trop grand. On n'avait pas d'amis costauds dans la Colline. Et si on se mettait à plusieurs sur Veslin, c'étaient ses potes balèzes à lui qui nous tombaient dessus.

» Tous les jours, Veslin sortait avec quelques-uns de ses

amis. On les voyait quand on travaillait ; ils ne nous gâchaient pas le boulot, mais ils nous surveillaient, vous comprenez ? Et Veslin racontait des choses. (La mine renfrognée et les lèvres pincées de Locke auraient été moins comiques sur un visage moins sale, moins émacié et aux yeux moins cernés ; de fait, il ressemblait à une gargouille décharnée prête à bondir.) Il racontait des choses quand on rentrait. Il disait qu'on était maladroits ou feignants, qu'on ne ramassait pas assez. Et il nous bousculait encore plus, il nous frappait encore plus et il nous grugeait encore plus. J'ai réfléchi, j'ai réfléchi et j'ai réfléchi encore à ce qu'il fallait faire.

— Et l'idée – l'idée fatidique –, dit Chains, c'est toi seul qui l'as eue ?

— Oui, acquiesça vigoureusement le jeune garçon. Moi seul. J'étais seul quand cette idée m'est venue. J'ai vu des Vestes Jaunes en train de patrouiller, et je me suis dit… Je me suis dit… Avec leurs bâtons, avec leurs épées, je me suis dit : « et si c'était *eux* qui tabassaient Veslin, si c'était *eux* qui avaient une raison de ne pas l'apprécier… »

Locke observa une pause pour reprendre son souffle.

— J'ai réfléchi encore, mais je n'arrivais pas à tout mettre en place. Je ne savais pas comment faire. Puis je me suis dit : « et s'ils n'avaient rien contre Veslin ? Et si je me servais d'eux pour que ce soit le *maître* qui en ait après Veslin ? »

— Et où t'es-tu procuré la pièce de fer-blanc ? demanda Chains en hochant la tête avec componction.

— Les Rues, soupira Locke. Tous ceux qui n'aimaient pas Veslin travaillaient plus. On surveillait, on fauchait et on travaillait dur. Ça nous a pris des semaines. Ça nous a pris des *lustres* ! Je voulais du fer-blanc. J'ai fini par en trouver sur un gros type habillé en noir. En laine noire. Avec un drôle de manteau et des aiguillettes.

— Un Vadran. (Chains semblait trouver cela amusant.) Sûrement un commerçant venu ici pour affaires. Trop fier pour s'habiller en fonction du climat, et parfois trop fauché pour aller chez le tailleur. Ainsi donc, tu t'es procuré une pièce de fer-blanc. Une belle couronne.

— Tout le monde voulait la voir. Tout le monde voulait la

toucher. Je leur ai fait promettre de ne pas en parler. Je leur ai dit que c'était comme ça qu'on allait avoir Veslin.

— Et qu'est-ce que tu as fait de cette pièce ?

— Je l'ai mise dans une bourse, une petite bourse en cuir. Comme celles qu'on fauchait à longueur de journée. Et je l'ai cachée en ville afin que personne ne nous la prenne. Dans un endroit qu'on connaissait, où personne de grand ne pouvait aller. Un soir, je me suis assuré que Veslin et ses amis n'étaient pas dans la Colline, j'ai été chercher la pièce et je suis rentré plus tôt. J'ai lâché des pièces de cuivre et du pain aux filles qui surveillaient la porte, mais la pièce était dans ma chaussure.

Locke marqua une pause et tripota sa petite lampe, faisant vaciller sa lueur rouge sur son visage.

— J'ai mis la pièce dans la chambre de Veslin. Celle qu'il partageait avec Gregor, une des belles tombes bien sèches. Au centre de la Colline. J'ai trouvé une pierre branlante et j'ai caché la pièce dessous. Une fois sûr que personne ne m'avait vu, j'ai demandé à voir le maître. Je lui ai dit que certains parmi nous avaient vu Veslin chez les Vestes Jaunes. Dans des forts, des postes de garde. Vous voyez ce que je veux dire. J'ai raconté qu'il leur avait pris de l'argent. Qu'il nous l'avait montré et qu'il avait dit que si on le balançait, il nous vendrait aux Vestes Jaunes.

— Incroyable, dit Chains en se grattant la barbe. Tu sais que tu marmonnes et que tu bafouilles moins quand tu expliques de quelle façon tu entubes les gens ?

Locke cligna des yeux, avant de relever le menton et de fixer Chains d'un air sévère. Le vieil homme rit.

— Ce n'était pas une critique, mon garçon. Je n'avais pas l'intention de te couper la chique. Poursuis. Comment savais-tu que ton ancien maître ne verrait pas cela d'un œil favorable ? Est-ce que les Vestes Jaunes vous ont déjà donné de l'argent, à toi ou à tes amis ?

— Non, répondit Locke. Non, mais je savais que le maître *leur* donnait de l'argent. Pour des faveurs, des renseignements. On l'a vu mettre des pièces dans des bourses, parfois. Alors je me suis dit : « peut-être que je pourrais inverser les rôles. »

— Ah !

Chains fouilla dans les replis de sa robe et en retira un

portefeuille de cuir plat ; la lampe de Locke donnait à l'objet une couleur de brique cuite. Le Prêtre Aveugle en sortit une poudre sombre et un bout de papier. Après avoir répandu la première sur le second, il replia prestement le bout de papier pour en faire un cylindre étroit et, d'un geste gracieux et raffiné, il en alluma l'extrémité à la flamme de la lampe de Locke. Bien vite, il se mit à envoyer de fantomatiques volutes de fumée grise rejoindre les nuages gris ; cette chose avait une odeur de résine de pin brûlée.

— Pardonne-moi, dit Chains en se déplaçant sur sa droite pour que ses exhalations passent à quelques dizaines de centimètres du jeune garçon. Deux cigarettes par soir, c'est tout ce que je m'accorde ; la plus forte avant le dîner, et la plus légère après. Ça donne un meilleur goût à tout.

— Je reste pour le dîner, alors ?

— Ho ho ! Tu ne manques pas de toupet. On va simplement dire que ça ne se passe pas trop mal pour l'instant. Continue et finis ton histoire. Tu as rapporté à ton ancien maître que Veslin travaillait comme membre auxiliaire des célèbres forces de l'ordre de Camorr. Ça a dû le mettre pas mal en pétard.

— Il a dit qu'il me tuerait si c'était un mensonge. (D'un bond sur la droite, Locke s'éloigna davantage de la fumée.) Mais j'ai dit qu'il avait planqué la pièce dans sa chambre. Celle qu'il partageait avec Gregor. Alors… il la fouillée de fond en comble. J'avais très bien caché la pièce, mais il l'a trouvée. Il était censé la trouver.

— Mmmm… Que pensais-tu qu'il allait se passer ensuite ?

— Je ne pensais pas qu'il se ferait tuer ! (Chains ne perçut aucun véritable chagrin dans cette petite voix passionnée, mais il semblait s'y trouver un authentique étonnement, une vraie contrariété.) Je voulais qu'il corrige Veslin. Je pensais qu'il lui ferait peut-être sa fête devant nous. Le soir, on mangeait souvent ensemble. Toute la Colline. Ceux qui merdaient devaient faire des trucs ou servir le repas et tout nettoyer, ou encore se prendre des coups de canne. Boire de l'huile de gingembre. Je pensais que c'était ça qui allait lui arriver. Et peut-être même la totale.

— Bon. (Chains retint son souffle particulièrement longtemps, comme si le tabac pouvait lui apporter l'inspiration, et détourna son regard de Locke. Lorsqu'il finit par relâcher la

fumée, il le fit par petites bouffées et forma de vacillants croissants qui flottèrent un peu, avant de se fondre dans le brouillard. Il maugréa et se tourna de nouveau vers le jeune garçon.) Eh bien, on peut dire que tu as appris la valeur des bonnes intentions, pas vrai ? Des coups de canne. Servir et nettoyer. Hé ! Ce pauvre Veslin a été servi et s'est bien fait nettoyer, ça, c'est clair. Comment s'y est pris ton ancien maître ?

— Il est parti quelques heures et, quand il est revenu, il a attendu. Dans la chambre de Veslin. Ce soir-là, quand Veslin et Gregor sont rentrés, il y avait des garçons plus âgés dans le coin. Alors ils ne pouvaient filer nulle part. Et après… le maître les a tués, c'est tout. Tous les deux. Il a tranché la gorge de Veslin… et, d'après ce qu'ont dit les autres, il a regardé un instant Gregor sans rien dire, puis il… (Les deux doigts sur le cou, Locke fit le même genre de geste que Chains avait fait plus tôt.) Il s'est aussi occupé de Gregor.

— Bien sûr, qu'il s'en est occupé ! Pauvre Gregor. Gregor Foss, c'est bien ça ? C'était un des orphelins qui ont la chance d'être assez vieux pour se rappeler leur nom de famille, un peu comme toi. Bien sûr, que ton ancien maître s'est occupé de son cas à lui aussi. Lui et Veslin étaient inséparables, non ? Cul et chemise. Que l'un sache que l'autre cachait une fortune derrière une pierre était d'une logique élémentaire. (Chains soupira et se frotta les yeux.) Élémentaire. Alors, maintenant que tu m'as raconté ton rôle, est-ce que tu veux que je te dise où tu as tout foiré ? Et pourquoi tous tes petits copains de la Rue qui t'ont aidé à faucher cette pièce de fer-blanc seront morts avant le lever du soleil ?

Chapitre 2

DEUXIÈME CONTACT À LA FOIRE AUX MÂCHOIRES

1

Le Jour Fainéant, à la onzième heure de la matinée, la Foire Changeante. Le soleil, une fois de plus d'une blancheur menaçante et incandescente, dardait un arc brûlant dans le ciel vide et irradiait les peaux. Locke se tenait sous le taud de soie de la barge de plaisance de don Salvara, vêtu des atours et affectant les manières de Lukas Fehrwight ; il observait les préparatifs de la foire.

Sur sa gauche, une troupe de danseurs funambules étaient perchés sur le toit d'un bateau-terrasse ; quatre d'entre eux étaient disposés en diamant, à environ cinq mètres les uns des autres. De longues cordes de soie aux couleurs vives étaient tendues entre les danseurs, enroulées autour de leurs bras, de leurs torses et de leurs cous – on aurait pu croire que chaque danseur travaillait quatre ou cinq cordons à la fois. Ces cordons formaient des figures mouvantes. Tout un tas d'objets étaient suspendus dans ce filet à l'aide de nœuds compliqués et de boucles précises : des épées, des couteaux, des pardessus, des bottes, des statuettes de verre, des bibelots étincelants. Tous se déplaçaient lentement, mais sûrement, dans des directions différentes, pendant que les danseurs faisaient tournoyer leurs bras et pivoter leurs hanches, en défaisant les nœuds déjà existants pour en faire de nouveaux, plus serrés, dans de grands gestes incroyablement fluides.

Ce spectacle n'était pas le plus étonnant des prodiges de ce fleuve : la barge de don et donna Salvara n'était pas moins impressionnante. Alors que de nombreux nobles faisaient aller

et venir des arbres de leurs vergers, les hôtes de Locke étaient les premiers à avoir fait un pas de plus : leur barge de plaisance était un verger miniature flottant. D'environ trente mètres de long et dix de large, il s'agissait d'un rectangle de bois à double coque bourré de terreau, où il était possible d'entretenir une dizaine de chênes et d'oliviers. Leurs troncs étaient d'un bleu nuit uniforme, et les cascades frémissantes de leurs feuillages brillaient d'un vert émeraude et surnaturel, que l'on aurait pu croire verni – signe extérieur qu'on usait de la science subtile qu'est l'alchimie botanique.

De larges escaliers en colimaçon parsemés d'ombres feuillues s'enroulaient autour de plusieurs de ces arbres, débouchant suffisamment haut dans les branches pour offrir une vue dégagée depuis une cabine confortable. Vingt rameurs de louage se trouvaient de chaque côté de ce prétentieux fragment de forêt flottante, installés sur des flotteurs qui permettaient au yacht de ne pas chavirer.

Vingt personnes auraient largement pu tenir dans la cabine, mais, ce matin-là, elle n'abritait que Locke et Jean, le don et la donna, et le toujours vigilant Conté, qui s'occupait présentement d'un meuble-bar si élaboré qu'on aurait pu le prendre pour le laboratoire d'un apothicaire. Locke porta une fois de plus son regard sur les danseurs funambules ; étrangement, il se sentait lié à eux. Ils n'étaient pas les seuls à avoir l'occasion de foutre en l'air un délicat numéro en public, ce matin.

— Maître Fehrwight, quel *accoutrement* ! (Donna Salvara partageait le bastingage avant du compartiment avec lui, et ses mains ne se trouvaient qu'à quelques centimètres des siennes.) Vous seriez tout à fait élégant sous la rigueur de vos hivers, mais qu'est-ce qui vous oblige à endurer ces vêtements sous notre latitude ? Vous n'allez pas tarder à suer toute l'eau de votre corps ! Vous ne voulez pas enlever quelque chose ?

— Je… Madame, je suis, je vous l'assure… tout à fait à l'aise. (Par les Treize, elle le draguait pour de bon ! Et le petit sourire qui pointait régulièrement sur le visage de son époux révélait à Locke que les Salvara avaient tout préparé à l'avance. Une petite attention féminine, destinée à troubler le maladroit maître commerçant qu'il était ; c'était d'une organisation et d'une

banalité parfaites. Un jeu avant le jeu, pour ainsi dire.) Je pense que l'inconfort que me font subir ces atours sous votre… passionnant climat ne fait que… que me stimuler. Ça m'aide à me concentrer. Ça me tient sur mes gardes, voyez-vous. Ça fait de moi un homme d'affaires, ah, plus compétent.

Jean, installé à quelques pas d'eux, se mordit la langue. Envoyer des blondes à Locke Lamora revenait presque à lancer des salades vertes aux requins, et donna Salvara était *très* blonde ; c'était une de ces raretés thérines à la peau ambre foncé et aux cheveux beurre d'amande. Elle avait le regard franc et profond, et ses formes étaient artistement peu dissimulées sous une robe d'été orange mat, dont le jupon d'un blanc crémeux ne dépassait qu'à peine. Eh bien, les Salvara n'avaient pas de chance : ils étaient tombés sur un voleur dont les goûts en matière de femmes ne couraient vraiment pas les rues. Jean pouvait se permettre d'admirer la donna pour deux ; aujourd'hui, son rôle limité (et ses « blessures ») ne lui donnerait pas l'occasion de faire grand-chose d'autre.

— Notre maître Fehrwight n'est vraiment pas n'importe qui, ma chère. (Don Lorenzo était paresseusement allongé dans le coin opposé du bastingage avant, vêtu de soies amples et d'un gilet orange qui se mariait parfaitement à la robe de son épouse. Ses foulards blancs pendaient de façon désinvolte, et il n'avait fermé que la première boucle de son gilet.) Hier, il prenait la trempe de sa vie, et le voilà aujourd'hui, vêtu d'assez de laine pour couvrir cinq hommes, défiant le soleil de faire de son mieux. Je dois avouer que je suis de plus en plus satisfait de vous avoir gardé hors de portée de Jacobo, Lukas.

Locke accepta le sourire du don en s'inclinant légèrement, une moue maladroite aux lèvres.

— Prenez au moins quelque chose à boire, maître Fehrwight.

La main de donna Sofia se posa brièvement sur celle de Locke, assez longtemps pour qu'il puisse y sentir les cals et les brûlures dues aux substances chimiques qu'aucune manucure n'aurait pu dissimuler. C'était donc une véritable botaniste alchimiste ; c'était elle qui avait directement œuvré à cette barge, c'était elle qui l'avait conçue. Un talent formidable – et, de fait, une intrigante. Lorenzo était de toute évidence le plus impulsif

et, s'il était sensé, il s'enquerrait de l'avis de sa femme avant d'accepter les propositions de Lukas Fehrwight. Par conséquent, Locke fit à Sofia la faveur d'un sourire timide et toussota maladroitement.

Laissons-la croire qu'elle me fait de l'effet.

— Une boisson me ferait le plus grand plaisir, dit-il. Mais, ah, je pense que cela ne vous rassurera aucunement quant à ma condition, gente donna Sofia. J'ai mené moult commerce dans votre ville ; je sais la façon dont on boit ici, quand les hommes et les femmes parlent affaires.

— « Le matin transpire, la nuit soupire », déclara don Salvara en descendant du bastingage, avec un geste en direction de son serviteur. Conté, je crois bien que maître Fehrwight vient juste de commander rien moins qu'un Gingembre Ardent.

Conté partit prestement obliger son maître ; il commença par prendre une grande flûte de cristal, dans laquelle il versa deux doigts de la plus pure huile de gingembre, couleur cannelle trop cuite. Il y ajouta une bonne dose d'un alcool de poire crémeux puis une liqueur épaisse et transparente appelée « ajento » (en fait, un vin de cuisine aromatisé au radis). Conté enroula un torchon humide autour de sa main gauche et s'empara d'un brasero fumant couvert, installé près du meuble-bar. Il en sortit une fine baguette métallique au bout rouge orangé, et la plongea dans le mélange ; s'ensuivirent un sifflement sonore et une bouffée de vapeur épicée. Une fois la baguette refroidie, Conté remua trois fois la mixture, avec des gestes brusques et précis, avant de l'offrir à Locke sur un exquis plateau d'argent.

Locke avait participé bien des fois à ce rituel, et ce pendant des années, mais lorsque la brûlure glacée du Gingembre Ardent vint punir ses lèvres (ce mélange inondait la moindre gerçure d'une chaleur cuisante), souligna les territoires crevassés qui régnaient entre ses dents et ses gencives d'une magnifique douleur – avant même de faire son œuvre sur sa langue et dans sa gorge –, il ne put réprimer le souvenir de la Colline des Ombres : les sermons du Faiseur de voleurs, le feu liquide qui donnait l'impression de remonter sur ses sinus et de lui brûler les yeux jusqu'à lui donner envie de se les arracher. L'expression de l'inconfort que cette première gorgée lui inspirait lui vint bien

plus aisément que son intérêt feint pour la donna.

— Incomparable, toussa-t-il. (Ponctuant cette déclaration de gestes vifs et saccadés, il détendit très légèrement les tissus noirs qui lui enserraient le cou ; les Salvara partagèrent un sourire satisfait.) Une fois de plus, je comprends pourquoi les gens d'ici adorent autant les alcools moins sévères que je leur apporte.

2

Une fois par mois, le Marché Changeant n'accueillait aucune activité marchande. Chaque quatrième Jour Fainéant, les commerçants restaient à l'écart du grand cercle couvert situé sur la rive de l'Angevin ; ils voguaient çà et là ou mouillaient non loin, pendant que la moitié de la ville sortait visiter la Foire Changeante.

Camorr n'avait jamais eu de grand amphithéâtre de pierre ou de Verre d'Antan, préférant curieusement reconstruire le cercle des spectateurs à l'occasion de chaque Foire. L'on remorquait d'énormes barges d'observation à plusieurs étages, avant de les amarrer fermement aux digues de pierre qui entouraient le Marché Changeant, ce qui leur donnait l'air de tranches flottantes découpées dans un grand stade. Toutes les barges étaient dirigées par des familles ou des combinats rivaux et se paraient de leurs couleurs ; elles se faisaient férocement concurrence pour garder leur place, et on avait déjà vu des échauffourées éclater entre les habitués des plus appréciées.

Correctement alignées, ces barges formaient un arc qui couvrait environ la moitié de la circonférence du marché flottant ; un chenal était réservé aux bateaux qui entraient ou sortaient du centre des eaux calmes, et le reste de la périphérie était affecté aux barges de plaisance de la noblesse. Lors de chaque foire, on en dénombrait une bonne centaine, et bien cent cinquante pour des festivals importants comme celui-là ; la Mi-Été et le Jour des Changements n'étaient plus qu'à trois semaines.

Les divertissements n'avaient pas besoin de commencer pour

que la Foire Changeante soit déjà un spectacle en elle-même : c'était une grande marée de gens riches et de pauvres hères, en bateau ou à pied, qui se bousculaient pour avoir leur place dans ce concours traditionnel que l'on adorait pour son absence de règles. Les Vestes Jaunes étaient toujours très nombreux, mais plus pour empêcher les échanges d'insultes et de coups de poing de dégénérer que pour prévenir tout trouble. La débauche de cette foire se répandait dans toute la ville, et c'était un service public que le duc était heureux de soutenir financièrement. Rien de mieux qu'une bonne foire pour calmer les esprits avant qu'ils ne s'échauffent trop.

Malgré le taud de soie, les feux de la mi-journée dardaient leur chaleur écrasante, et Locke et ses hôtes parlementèrent en buvant des Gingembres Ardents, tout en observant les milliers de Camorriens qui s'entassaient, dans une atmosphère brûlante et voilée, sur les barges ordinaires. Conté avait préparé les mêmes boissons pour son seigneur et sa dame (avec peut-être un peu moins d'huile de gingembre), et « Graumann » les avait servis, comme l'exigeait l'étiquette en une telle situation. Le verre de Locke était à moitié vide ; l'alcool se contracta en une boule de chaleur qui monta dans son estomac et rappela de cuisants souvenirs à sa gorge.

— Les affaires, dit-il enfin. Vous avez tous les deux été… si gentils avec Grau et moi. J'ai accepté de vous rendre cette gentillesse en vous révélant ce que je suis venu faire ici à Camorr. Alors, parlons-en, si cela vous sied.

— Vous n'avez jamais eu de public plus impatient, maître Fehrwight. (Les rameurs engagés par le don les firent approcher du site même de la Foire Changeante, en direction de dizaines de barges de plaisance plus traditionnelles ; certaines d'entre elles étaient bondées de centaines d'invités. Les yeux du don brillaient d'une cupide curiosité.) Racontez-moi tout.

— Le royaume des Sept Essences est en train de s'écrouler, soupira Locke. Ce n'est pas un secret.

Sans rien répondre, le don et la donna burent nonchalamment une gorgée de leurs boissons.

— Le canton d'Emberlain est le pivot de tous les conflits majeurs indiqués sur les cartes. Mais le graf d'Emberlain et la

Table Noire veulent tous les deux l'affaiblir, dans des, ah, buts différents.

— La Table Noire ? demanda le don.

— Excusez-moi. (Locke but une minuscule gorgée et laissa le feu renouvelé courir sous sa langue.) La Table Noire, c'est ainsi que nous désignons les commerçants les plus puissants du conseil d'Emberlain. Mes maîtres de la maison de Bel Auster en font partie. Dans tous les domaines, en dehors de l'armée et des impôts, ce sont ses membres qui dirigent le canton. Ils en ont assez du graf, et assez des guildes commerciales des six autres cantons des Essences. Assez des restrictions. Emberlain s'enrichit grâce à, ah, de nouvelles méthodes de spéculation et d'initiative. Les membres de la Table Noire considèrent les vieilles guildes comme un boulet à leurs pieds.

— Curieux, dit la donna. Vous dites « leurs » et non « nos ». Ça signifie quelque chose ?

— Jusqu'à un certain point. (Une autre gorgée. Un court instant de nervosité feinte.) La maison de Bel Auster est d'accord sur le fait que les guildes ne servent plus à rien ; qu'elles ne devraient pas légiférer et graver dans le marbre les pratiques des siècles passés. Mais, nous ne convenons pas forcément (il reprit une gorgée et se gratta la nuque) que le graf d'Emberlain devrait être déposé pendant qu'il se trouve hors du canton avec le gros de son armée, à exhiber son drapeau au nom de ses cousins de Parlay et de Somnay.

— Par les Douze ! (Don Salvara hocha la tête comme pour en évacuer ce qu'il venait d'entendre.) Vous ne pouvez pas être sérieux. Emberlain est… plus petit que Camorr ! Cerné par la mer. Impossible à défendre.

— Et pourtant les préparations vont bon train. Les rives d'Emberlain et les maisons commerçantes gagnent *quatre fois* le chiffre annuel du canton le moins riche des Essences. C'est ça qui obsède la Table Noire. L'or devrait véritablement être considéré comme une source potentielle de pouvoir ; mes maîtres pensent que la Table Noire se trompe quand elle dit qu'il s'agit de pouvoir direct, en et par lui-même. (Il finit son verre en une longue goulée bien étudiée.) Dans deux mois, la guerre civile aura de toute façon éclaté. La succession sera un vrai bazar. Les

Strada et les Dvorim, les Razul et les Strig… Ils sont tous en train d'affûter leurs couteaux et d'exhiber leurs hommes. Au moment où je vous parle, les commerçants d'Emberlain profitent de l'éloignement du graf et s'organisent pour arrêter ce qui reste de la noblesse. Ils veulent s'emparer de la flotte. Enrôler une troupe de « citoyens libres ». Engager des mercenaires. Bref, ils veulent à présent se séparer des Essences. C'est inévitable.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec votre venue ici, exactement ? (Les phalanges de la donna avaient blanchi autour de sa flûte ; elle comprenait parfaitement ce qu'impliquait le récit de Fehrwight : un conflit plus étendu que tout ce qu'on avait vu en bientôt deux siècles, et une guerre civile susceptible d'entraîner un désastre économique.)

— L'opinion de mes maîtres, la maison de Bel Auster, c'est que les rats dans la cale ont peu de chance de prendre la barre d'un bateau qui prend déjà l'eau. Mais ces rats pourraient très facilement *quitter le navire*.

3

Au centre de la Foire Changeante, un grand nombre de vastes cages de fer avaient été plongées dans l'eau. Quelques-unes servaient à soutenir les lattes de bois sur lesquelles les artistes, les victimes, les combattants et les spectateurs pouvaient se tenir ; d'autres, particulièrement lourdes, enfermaient des formes sombres qui virevoltaient de façon menaçante sous les eaux grises et translucides. Des bateaux à plate-forme naviguaient tout autour en chapelets réguliers, exhibant leurs funambules, leurs lanceurs de couteaux, leurs acrobates, leurs jongleurs, leurs malabars et autres curiosités ; des porte-voix de cuivre faisaient platement résonner les cris excités des aboyeurs sur les eaux du fleuve.

C'étaient les Joutes de la Pénitence qui ouvraient chaque Foire. En échange d'une réduction de peine ou d'une légère amélioration de leurs conditions de vie, elles permettaient aux petits délinquants du Palais de la Patience de se porter

volontaires pour mener des combats où leurs chances de victoire étaient fort réduites. À ce moment-là, c'était un *nichavezzo* aux muscles abondants, l'un des gardes de la maisonnée du duc, qui distribuait les volées. Il portait une armure de cuir noir, un plastron d'acier brillant et un casque du même métal, surmonté d'une crête taillée dans la nageoire fraîchement tranchée d'un poisson volant géant. Les écailles et les épines scintillaient sous le soleil à chacun de ses pas, tandis qu'il donnait de grands coups de son bâton ferré, comme pour passer le temps.

Le *nichavezzo* était juché sur une plate-forme de petite taille, mais stable ; à une longueur de bras, un ensemble de plateaux de bois circulaires l'entouraient. Ces disques branlants et instables étaient occupés par une vingtaine de prisonniers maigres et crasseux, chacun armé d'une petite matraque de bois. Une offensive concertée aurait pu terrasser leur bourreau en armure, mais ils ne semblaient pas avoir l'esprit de coopération. Ils s'approchaient du *nichavezzo* seuls ou en petits groupes, et se faisaient abattre l'un après l'autre, à grands coups dévastateurs sur le crâne. De petites embarcations patrouillaient pour repêcher les prisonniers inconscients avant qu'ils ne sombrent à jamais ; le duc, dans sa mansuétude, ne permettait pas que les Joutes de la Pénitence soient délibérément mortelles.

— Mmmm… (Locke leva sa flûte vide un court instant ; Conté l'en dépossséda comme un bretteur plein de talent désarme un adversaire. Le serviteur du don se dirigea vers le meuble-bar, mais Locke se racla la gorge.) Pas besoin de remplir à nouveau ce verre, Conté. Vous êtes trop aimable, trop aimable. Mais, avec votre permission, Excellences, je voudrais vous faire deux cadeaux. Le premier par simple générosité. L'autre par… Eh bien, vous verrez. Graumann ?

Locke claqua des doigts et Jean acquiesça. L'homme déplaça sa grande carcasse en direction d'une table de bois installée juste à côté du meuble-bar et y ramassa deux lourds cartables de cuir ; des fers en renforçaient les coins, et de petites serrures du même métal avaient été fixées sur leurs rabats. Jean les déposa là où les Salvara pouvaient aisément les voir, avant de reculer pour que Locke puisse les ouvrir à l'aide d'une délicate clé sculptée dans de l'ivoire. Du premier, il sortit un fût de bois clair et

aromatique, d'environ trente centimètres de haut et la moitié de diamètre, qu'il confia aux bons soins du don. Sur ce fût, une marque de fabrique noire :

BRANDVIN AUSTERSHALIN 502

Don Lorenzo en eut le souffle coupé ; ses narines faillirent même frémir, mais Locke fit garder à Lukas Fehrwight une expression neutre et polie.

— Par les Douze, un 502 ! Lukas, si j'ai pu donner l'impression de vous taquiner à propos de votre refus de vous séparer de vos biens, je vous prie d'accepter mes plus sincères…

— Oh, ce n'est pas nécessaire, pas nécessaire ! (Locke leva la main et imita le geste dont le don usait pour faire taire.) Pour votre téméraire intervention en mon nom, don Salvara, et pour votre excellente hospitalité ce matin, gente Donna, veuillez accepter ce petit bibelot dans vos caves.

— *Ce petit bibelot !* (Le don prit le fût dans ses bras comme s'il s'était agi d'un nouveau-né.) Je… J'ai un 506 et deux 504. Je ne connais personne à Camorr qui possède un 502, à part sûrement le duc.

— Eh bien, mes maîtres en ont gardé quelques-uns sous le coude, depuis que l'on raconte qu'il s'agit d'un cru particulièrement excellent, déclara Locke. On s'en sert pour… briser la glace lorsqu'on parle de graves sujets commerciaux.

En réalité, ce fût représentait un investissement de presque huit cents couronnes lourdes et un voyage le long de la côte jusqu'à Ashmere, où Locke et Jean avaient trouvé le moyen de le subtiliser à un petit noble au cours d'une partie de cartes truquée. Une grande partie de l'argent avait servi à fuir ou acheter les assassins que le vieillard leur avait envoyés pour récupérer son bien ; le cru 502 était devenu presque trop précieux pour qu'on le boive.

— Quel geste magnifique, maître Fehrwight ! (Donna Sofia passa la main dans le creux du bras de son mari et lui adressa un sourire possessif.) Lorenzo, mon aimé, tu devrais essayer de secourir nos visiteurs d'Emberlain plus souvent. Ils sont si charmants !

Locke toussa et se dandina.

— Aah, mais non, ma dame ! À présent, don Salvara…

— Je vous en prie, appelez-moi Lorenzo.

— Ah, don Lorenzo ! Ce que j'ai à vous montrer ensuite a des rapports plus directs avec la raison de ma venue ici. (Du second cartable, il extirpa un fût de facture similaire, mais sur celui-ci n'était inscrit qu'un « A » stylisé dans un cercle de feuilles de vigne.)

» Ça, reprit Locke, c'est un échantillon de la distillation de l'an passé. Le 559.

Don Salvara lâcha le 502 ; la donna, d'une prestance tout enfantine, fit jaillir son pied sous le fût et en amortit la chute sur le pont dans un bruit mat.

Déséquilibrée, elle laissa échapper son Gingembre Ardent ; le verre bascula par-dessus bord et se retrouva vite six mètres sous l'eau. Les Salvara se ressaisirent et le don reprit possession de son fût de 502 avec des mains tremblantes.

— Lukas, dit-il, vous devez… vous devez *plaisanter*.

4

Locke ne trouvait pas particulièrement facile de déjeuner tout en regardant une raie jereshtienne en train de démembrer une dizaine de nageurs, mais il se dit que le maître commerçant d'Emberlain qu'il était en avait certainement vu d'autres au cours de ses nombreux voyages imaginaires, et il garda tout ce qu'il en pensait pour lui.

Midi était passé depuis longtemps ; les Joutes de la Pénitence avaient pris fin et les maîtres de la Foire avaient enchaîné avec les Déchéances Judiciaires. Ce terme était une façon polie de dire que les hommes qui se trouvaient dans l'eau étaient des meurtriers, des violeurs, des négriers, des incendiaires, etc., sélectionnés pour être exécutés ici de façon théâtrale sous les vivats de la foule. Techniquement parlant, ils étaient armés et jouissaient de remises de peines s'ils parvenaient à massacrer les monstres qu'on leur envoyait, mais ceux-ci étaient toujours

aussi redoutables que les armes des condamnés étaient risibles, ce qui fait que la plupart des hommes en ressortaient les pieds devant.

Les barbillons de la raie faisaient trois mètres cinquante de long, autant que son corps ondulant rayé de gris et de noir. On l'avait confinée dans un cercle de cages et de plates-formes de vingt mètres de diamètre ; des hommes y hurlaient, se débattaient et tentaient de marcher sur les flots. La plupart d'entre eux avaient depuis longtemps laissé tomber leur petite dague dans l'eau. Des gardes nerveux, armés d'arbalètes et de piques, surveillaient les plates-formes et faisaient retomber les prisonniers à l'eau s'ils essayaient d'en sortir. Parfois, la raie s'ébrouait dans les eaux écarlates et bouillonnantes, et Locke pouvait apercevoir un œil noir dépourvu de paupières, de la taille d'un bol de soupe, qui n'était d'ailleurs pas sans rappeler le récipient qu'il tenait présentement dans ses mains.

— Vous en reprendrez, maître Fehrwight ?

Conté glissa non loin de lui, la soupière de potage glacé dans les mains ; des crevettes blanches de la mer de Fer y flottaient dans une sauce à base de tomates, assaisonnée de poivre et d'oignons. Don et donna Salvara étaient vraiment des phénomènes.

— Non, Conté, vous êtes par trop aimable, mais j'ai ce qu'il me faut pour l'instant.

Locke reposa son bol de soupe à côté du fût de 559 ouvert (il s'agissait en fait d'une bouteille quelconque de 550 à bon marché, copieusement mélangée au rhum brut le plus cher que Jean avait pu dénicher), et leva son petit verre pour y prendre une gorgée du liquide ambré ; même mélangé avec de la merde, le 550 était délicieux. Attentivement, Graumann se plaça derrière les hôtes de Locke, installés en face de ce dernier à la petite table intime de bois d'argent verni. Sans la moindre gêne, donna Sofia jouait avec des tranches de gelée d'orange artistement découpées, aussi fines que du papier, arrangées en volutes pour leur donner l'apparence de fleurs de tulipe. Don Lorenzo regarda son petit verre, les yeux encore écarquillés.

— C'est juste que ça a presque l'air d'un… sacrilège !

Malgré ce sentiment, le don avala une grande goulée de

liquide, et la satisfaction se lut sur son visage. Derrière lui, au loin, une chose qui aurait pu être un torse arraché s'envola dans les airs et vint s'abattre bruyamment dans l'eau, sous les exclamations de joie de la foule.

Le cognac d'Austershalin était célèbre car on le faisait vieillir au minimum sept ans après mélange et distillation ; il était impossible aux étrangers de mettre la main sur un fût plus jeune. Les facteurs de la maison de Bel Auster n'avaient même pas le droit d'aborder le sujet des lots qui n'avaient pas encore été mis à la vente. L'endroit où se trouvaient les chais de vieillissement des négociants était un secret que l'on disait protégé par l'assassinat si le besoin s'en faisait sentir. Don Lorenzo avait été abasourdi lorsque Locke lui avait nonchalamment offert un fût de 559 ; il avait presque vomi lorsque Locke en avait tout aussi nonchalamment brisé le sceau et suggéré qu'ils le boivent pour le déjeuner.

— Effectivement, gloussa Locke. Le cognac, *c'est* la religion de ma maison ; on marche sur des œufs avec ça. Il y a tant de règles, tant de rituels, tant de sanctions ! (Cessant de sourire, il fit vivement courir un doigt le long de sa gorge.) Il est possible que nous soyons les premiers de l'Histoire à en prendre un échantillon non vieilli avec notre bol de soupe. J'ai pensé que cela vous plairait.

— Certes ! (Le don fit tourner l'alcool dans son verre et l'observa de près, comme hypnotisé par sa translucidité caramel.) Et je meurs d'envie de savoir quel tour vous gardez dans votre sac, Lukas.

— Soit ! (Locke fit lui aussi théâtralement tournoyer le liquide dans son verre.) Ces deux cent cinquante dernières années, Emberlain a été envahi par trois fois. Disons-le franchement : en général, les rites de succession du royaume des Essences font intervenir le sang et les armes avant les bénédictions et les banquets. Quand les grafs se querellent, les monts Austershalin sont notre seul rempart du côté des terres et le site de rudes batailles. Ces batailles (il observa une pause avant de cracher :) s'étendent inévitablement sur les pentes orientales des montagnes. En plein milieu des vignes de la maison de Bel Auster. Cette fois-ci, ce sera la même chose. C'est

la Table Noire qui nous fait tomber tout ça dessus. Des milliers d'hommes et de chevaux dans les cols. Qui piétinent les vignes. Qui saccagent tout ce qui passe à leur portée. Cela pourrait peut-être même être pire, maintenant que nous avons les feux grégeois. En un an, nos vignes pourraient être réduites en cendres.

— Vous ne pouvez pas vraiment vous mettre vos vignes sur le dos et les emporter avec vous, si vous… quittez le navire, dit don Lorenzo.

— Non, soupira Locke. C'est en partie la terre d'Austershalin qui fait de ce cognac ce qu'il est. Si nous perdons ces vignes, tout redeviendra comme avant : il y aura une interruption dans la pousse et la distillation. Dix, vingt, peut-être même trente ans. Ou plus. Et ça empire. Notre position est terrible. Le graf ne pourra pas se passer des ports et des revenus d'Austershalin si la guerre civile éclate dans les Essences. Lui et ses alliés écumeront l'endroit aussi vite que possible. Ils passeront probablement la Table Noire au fil de l'épée, confisqueront ses biens et ses propriétés, et nationaliseront ses fonds. La maison de Bel Auster ne sera pas épargnée.

» En ce moment, la Table Noire agit doucement, mais sûrement. Grau et moi avons embarqué il y a cinq jours, juste douze heures avant d'apprendre que le port allait être bloqué. Il n'est plus permis aux vaisseaux arborant le pavillon d'Emberlain d'en sortir ; ils sont tous retenus à quai et investis pour « réparations » ou « quarantaine ». Les nobles qui sont restés loyaux au graf sont d'ores et déjà sous les verrous et leurs gardes ont été désarmés. Dans divers établissements de crédit d'Emberlain, nos fonds ont été temporairement gelés. Toutes les maisons commerçantes de la Table Noire ont consenti à agir ainsi les unes envers les autres, en signe de « bonne volonté ». Cela rend impossible aux maisons de fuir massivement avec leur or et leurs biens. Actuellement, Grau et moi opérons grâce à notre ligne de crédit locale, établie à Meraggio l'an dernier. Ma maison… eh bien, tout simplement, nous n'avons pas conservé nos fonds en dehors d'Emberlain. Juste un peu ici et là en cas d'urgence.

Locke observa très attentivement les Salvara pour voir leurs

réactions ; les nouvelles qu'il rapportait sur Emberlain étaient aussi fraîches et précises que possible, mais le don disposait peut-être de sources de renseignement que les Salauds Gentilshommes n'avaient pas repérées au cours de leurs semaines de surveillance et de préparation. Ce qu'il affirmait sur la Table Noire et l'imminence d'une guerre civile tenait de spéculations solides et bien informées ; ce qu'il racontait sur la fermeture subite du port et les arrestations au sein des maisons n'était que pipeau. D'après les estimations de Locke, à Emberlain, les véritables ennuis ne commenceraient que dans quelques mois. Si le don n'était pas dupe, il ne restait peut-être que quelques secondes avant que Conté ne tente de clouer Locke à la table avec ses dagues. Alors, Jean sortirait les hachettes qu'il dissimulait dans le dos de son gilet, don Salvara avait sûrement caché des armes à portée de main, et tous ceux qui se trouvaient sous le taud de soie se sentiraient très, très mal à l'aise – une arnaque ratée n'est jamais un beau spectacle.

Mais les Salvara ne dirent rien ; ils se contentèrent de le fixer avec des yeux qui l'invitaient clairement à poursuivre. Enhardi, il reprit :

— Cette situation est intolérable. Nous refusons de finir otages d'une cause que nous soutenons à peine ou victimes de la vengeance du graf lorsqu'il finira inévitablement par revenir. Nous avons choisi une… solution quelque peu risquée. Une solution qui nécessiterait une aide substantielle de la part d'un des nobles de Camorr. Vous, don Salvara, si vous le pouvez.

Sous la table, les mains du don et de sa femme s'étaient rejointes ; plein d'enthousiasme, Lorenzo agita son autre main en direction de Locke.

— Nous pouvons nous séparer de nos fonds. En ne faisant rien pour les mettre en sécurité, nous nous donnons plus de temps pour agir. Et nous sommes tout à fait convaincus que remplacer ces fonds ne sera qu'une question de temps et d'efforts. Nous pouvons même abandonner (Locke serra les dents), nous pouvons même abandonner nos vignes. Nous les brûlerons entièrement nous-mêmes, sans rien en laisser à personne. Après tout, c'est nous qui bonifions la terre, alchimiquement. La terre d'origine n'est qu'une base. Et le secret

de cette bonification ne se trouve conservé que dans les cœurs de nos Maîtres Planteurs.

— Le Processus Austershalin, souffla Sofia, trahissant l'excitation qui la gagnait.

— Vous en avez entendu parler, bien entendu. Voyez-vous, il n'y a que trois Maîtres Planteurs par période. Et ce processus est assez complexe pour qu'il défie tout examen de la terre, même par quelqu'un possédant vos compétences, ma dame. Nos alchimistes utilisent de nombreux composés inertes, et ils ne sont là que pour brouiller les pistes, c'est tout.

» La seule chose que nous ne *pouvons pas* laisser derrière nous, c'est notre réserve de mélanges en cours de vieillissement – les six dernières années, loties dans leurs fûts. Ainsi que certains crus rares et certaines expériences spéciales. Nous entreposons l'Austershalin dans des fûts de cent vingt litres ; nous en avons presque six mille en notre possession. Nous devons les faire sortir d'Emberlain. Nous devons le faire dans les semaines qui viennent, avant que la Table Noire impose des mesures de contrôle plus sévères, et avant que le graf commence à assiéger son canton. Et, à présent, nos navires sont surveillés et tous nos fonds sont bloqués.

— Vous voulez… Vous voulez faire sortir tous ces fûts d'Emberlain ? Tous ? s'étrangla le don.

— Autant de fûts que le sens pratique nous le permettra, répondit Locke.

— Et à cette fin, comment nous feriez-vous intervenir ?

Donna Sofia ne tenait plus en place.

— Les navires qui arborent le pavillon d'Emberlain ne peuvent plus quitter le port, ni y entrer s'ils veulent pouvoir en ressortir. Mais une petite flottille de navires aux couleurs de Camorr, avec des équipages camorriens, financés par un noble camorrien…

Locke reposa son verre de cognac et leva les mains au ciel.

— Vous voulez que j'organise… une expédition navale ?

— Deux ou trois de vos plus grandes galères devraient suffire. Nous parlons de mille tonnes de chargement, fûts et cognac. Un équipage réduit, disons cinquante ou soixante hommes par navire. On peut faire notre choix sur les quais et trouver des

capitaines sobres et dignes de confiance. Six ou sept jours à louvoyer au nord, plus ce qu'il faudra pour réunir les équipages et les navires. Moins d'une semaine, j'imagine. Vous êtes d'accord avec moi ?

— Une semaine… oui, mais… vous me demandez de financer *tout* cela ?

— En échange d'une rétribution des plus substantielles, je vous l'assure.

— À condition que tout se passe bien, oui, et nous allons aborder la question de la rétribution dans un moment. Mais rien que l'acquisition rapide de deux galions, de bons capitaines et d'équipages très sûrs…

— Plus, intervint Locke, quelque chose à mettre dans la cale pour le voyage vers le nord. Du blé bon marché, du fromage sec, des fruits frais de qualité inférieure. Rien d'extraordinaire. Mais Emberlain sera bientôt en état de siège ; la Table Noire sera heureuse que l'on y décharge des réserves supplémentaires. La position d'Emberlain est trop précaire pour que ses membres ne respectent pas la neutralité souveraine de Camorr ; c'est là-dessus que mes maîtres comptent pour faire entrer et sortir les navires. Mais une précaution de plus ne fera de mal à personne.

— Certes, dit don Lorenzo en tirant sur sa lèvre inférieure. Deux galions, les équipages, les officiers, un chargement bon marché. Une petite équipe de mercenaires, dix ou douze par navire. Il en traîne toujours quelques-uns à cette période de l'année ; leurs officiers vont boire près de la porte du Vicomte et se bagarrent. J'aurai besoin d'un noyau dur d'hommes armés sur chaque navire, pour décourager… les complications.

Locke acquiesça.

— Comment allons-nous faire, exactement, pour… sortir vos fûts des chais et les transporter jusqu'aux quais ?

— Une ruse très simple, répondit Locke. Nous avons plusieurs brasseries et des entrepôts pour y mettre de la petite bière en réserve ; c'est une activité secondaire, une espèce de passe-temps pour certains de nos Maîtres Mélangeurs. Nous stockons notre bière dans des fûts et tout le monde sait où se trouvent ces entrepôts. Lentement, prudemment, tandis que

Grau et moi nous dirigions vers le sud, mes maîtres ont acheminé des fûts de cognac d'Austershalin jusqu'aux entrepôts de bière et en ont changé les étiquettes. Ils continueront pendant que nous nous préparons ici et ce, jusqu'à ce que nos navires fassent leur apparition dans le port d'Emberlain.

— Comme ça, il ne s'agira pas de cognac que vous chargez en douce. (Donna Sofia claqua dans ses mains.) Pour tout le monde, vous chargerez de la bière au grand jour !

— Exactement, ma dame, exactement. Même une exportation importante de bière n'aura pas l'air aussi suspecte qu'un transport de cognac non encore vieilli. Cela sera considéré comme un coup commercial ; nous serons les premiers à contourner l'interdit lancé sur les vaisseaux battant pavillon d'Emberlain ; nous apporterons un tas de vivres pour le siège à venir, tout en en retirant apparemment un substantiel bénéfice. Puis, une fois que nous aurons chargé tout le cognac, nous repartirons en mer, avec soixante ou soixante-dix membres et employés de la maison de Bel Auster, en vue de former le noyau de notre nouvelle base d'opérations à Camorr. Les risques d'être intercepté après ça sont négligeables.

— Et tout ça doit être organisé rapidement. (Don Lorenzo réfléchissait intensément.) Quinze mille couronnes, je dirais. Peut-être vingt.

— Je suis d'accord avec vous, Excellence. Comptez environ cinq mille de plus pour les pots-de-vin et autres arrangements de ce genre. (Locke haussa les épaules.) Ruse à l'entrepôt ou pas, certaines personnes vont devoir regarder ailleurs pour que l'on fasse ce qu'on a à faire quand nous arriverons à Emberlain.

— Vingt-cinq mille couronnes, alors. Merde ! (Lorenzo descendit ce qui lui restait de cognac, reposa son verre et croisa les doigts devant lui sur la table.) Vous me demandez plus de la moitié de ma fortune. Je vous aime bien, Lukas, mais il est temps maintenant de discuter de l'autre partie de la proposition.

— Bien entendu. (Lukas s'interrompit pour servir au don un autre trait de cognac « non vieilli » ; le don commença par lui adresser un signe de refus, mais ses papilles gustatives l'emportèrent sur la raison, et il tendit son verre. Donna Sofia l'imita, et Jean s'empressa de lui passer le fût. Quand il eût servi

les Salvara, Locke se versa à lui aussi une bonne rasade, en signe de complicité.) D'abord, vous devez comprendre ce que la maison de Bel Auster offre et n'offre pas.

» Vous n'aurez jamais le Processus Austershalin. Il continuera à se transmettre oralement et ce strictement au sein de la maison. Nous ne pouvons vous offrir aucune propriété, que ce soit en subsidiaire ou en paiement ; nous escomptons les voir confisquées lorsque nous fuirons Emberlain. La récupération ultérieure des vignes ne concerne que nous ; nous pensons qu'à la fin le dirigeant d'Emberlain sera le graf, et nous avons l'intention de faire savoir à la Table Noire que nous ne croyons pas en elle en prenant la fuite. Par conséquent, nous anticipons un arrangement facile.

» Tout effort de votre part en vue de fouiner du côté du Processus Austershalin, ou de suborner un ou une ressortissante de Bel Auster sera considéré comme un manquement absolu à la confiance que nous vous accordons. (Locke but une gorgée de cognac.) Je n'ai aucune idée des sanctions spécifiques que nous pourrions prendre pour exprimer notre déplaisir. Mais vous pouvez être sûr qu'il y en *aura*. Mes instructions m'obligent à être tout à fait clair sur ce point.

— C'est ce que je vois. (Donna Sofia posa une main sur l'épaule gauche de son époux.) Mais ces restrictions n'ont encore rien d'une offre.

— Pardonnez-moi, gracieuse donna Sofia, de vous avoir parlé ainsi. Mais vous devez comprendre… C'est la chose la plus importante que la maison de Bel Auster ait jamais envisagée. Grau et moi tenons l'avenir de notre combinat en de bien fragiles mains. Dans cette discussion, je ne peux pas vous parler seulement au nom de Lukas Fehrwight. Je suis la maison de Bel Auster. Vous devez comprendre que certaines choses ne sont pas sur la table, que ce soit de près ou de loin.

Les Salvara acquiescèrent, mais Sofia fut juste un petit peu moins prompte.

— Bon. Examinons la situation. À Emberlain, la guerre approche. C'est comme si nos vignes et nos propriétés étaient déjà perdues. Comme je l'ai dit, sans ces vignes, seules les Essences savent pendant combien de temps il n'y aura plus

aucune production d'Austershalin. Dix ans ? Une génération ? Même lorsque nous reprendrons les vignes, il faudra des années à la terre pour récupérer. Cela s'est déjà passé comme cela à trois reprises. Pendant des années et des années, le seul Austershalin disponible proviendra de la fraction des six mille fûts que nous pourrons faire sortir d'Emberlain, comme des voleurs dans la nuit. Imaginez la *demande*. Imaginez la montée en flèche des prix.

Tout à ses calculs, le don remua inconsciemment les lèvres ; donna Sofia regardait au loin, sourcils froncés. Le cognac d'Austershalin était l'alcool le plus fin et le plus recherché ; même les vins alchimiques de Tal Verrar, avec leur centaine de variétés ensorcelantes, n'étaient pas aussi chers. Au détail, une seule bouteille de deux litres de l'Austershalin le plus jeune revenait à trente couronnes lourdes ; les prix augmentaient sévèrement avec l'âge. Avec une pénurie surprise, une offre fixe et aucune récolte de raisin d'Austershalin en vue…

— Putain, *la vache* ! dit Conté, totalement incapable de se contenir lorsqu'il se représenta les sommes en jeu. Je vous demande pardon, donna Sofia.

— Vous faites bien. (D'un geste vif et indigne d'une dame, elle vida d'un trait son verre à liqueur.) C'est au moins « Putain de putain de putain ! » qu'il aurait fallu dire.

Locke poursuivit :

— La maison de Bel Auster désire établir un partenariat avec vous, basé à Camorr, en vue d'entreposer et de commercialiser le cognac d'Austershalin pendant notre… interrègne. En échange de votre assistance pour le transport en notre heure d'extrême détresse, nous sommes disposés à vous offrir cinquante pour cent de ce que rapportera la vente de tout ce que vous acheminerez pour nous. Une fois de plus, examinez la situation et considérez le prix de l'Austershalin en cas de pénurie. Vous pourriez récupérer dix fois votre investissement initial dès la première année. Donnez-nous cinq ans, ou dix…

— Certes. (Don Lorenzo tripota ses optiques.) Mais, Lukas, à vous voir assis là, à discuter de l'éventuelle destruction de votre maison et d'un déplacement dans une ville située à huit cents kilomètres de chez vous, on dirait que… ça ne vous déplaît pas

entièrement.

Locke usa d'un sourire particulièrement ironique et engageant, pour lequel il s'était autrefois entraîné devant un verre-miroir pendant des semaines.

— Lorsque mes maîtres ont compris ce qui leur arrivait, certains d'entre eux ont suggéré que cela faisait des années que nous aurions dû organiser une pénurie artificielle. Dans l'état actuel des choses, nous sommes déterminés à transformer un douloureux revers en retour glorieux. Ces six mille fûts vendus au tarif pénurie pendant quelques années… nous pourrions revenir à Emberlain avec une fortune qui éclipserait tout ce que nous laissons derrière nous. Quant à votre propre situation…

— Il ne s'agit pas de centaines de milliers de couronnes. (Donna Sofia était sortie de sa transe.) C'est de millions qu'on parle. Même si on partage.

— Je pourrais devenir le plus important négociant en alcools fins du continent en seulement un an ou deux. (Le don agita un doigt sans désigner personne de précis.) En ce moment, Lukas, j'ai des vergers, quelques barges fluviales et quelques facteurs en ville et à Tal Verrar, qui s'occupent de la distribution pour moi. Et j'ai les talents de Sofia de mon côté, de toute évidence. Mais avec des revenus de cette importance… Par les Douze !

Il regarda vers le nord, par-delà la Foire Changeante, en direction des Cinq Tours qui se dressaient au loin, luisantes et scintillantes sous les rayons du soleil. Il était déjà presque aussi riche que la famille la moins puissante qui contrôlait l'une de ces tours. Ses pensées n'échappaient à personne.

— Mes maîtres, dit Locke, sont également disposés, en signe ultime de notre extrême gratitude, à vous accorder une dernière rétribution, lorsque nous reviendrons couronnés de succès à Emberlain et que nous récupérerons les vignes d'Austershalin. Nous offrirons alors à votre famille une participation permanente dans toutes les opérations de Bel Auster ; certainement pas un intérêt susceptible de vous donner un quelconque contrôle, mais quelque chose de respectable. Une part de dix à quinze pour cent. Vous seriez les premiers et, nous l'espérons, les derniers étrangers à qui nous offririons une telle rente.

Il y eut une pause.

— C'est… une offre très attirante, dit enfin don Salvara. Et dire que tout ça allait partir dans les pattes de Jacobo rien que parce qu'il n'avait pas de concurrent. Par les dieux, Lukas, si jamais on recroise un jour ces voleurs, je me dis qu'on ne devrait pas leur faire de mal. On devrait leur payer à boire.

— Eh bien, gloussa Locke, pour ma part je peux passer l'éponge, mais Graumann n'est peut-être pas du même avis. Et il reste que même si je sens que nous nous serrerons bientôt la main, il nous faut encore réunir nos navires, partir au nord sur Emberlain et nous emparer de notre butin. Cette situation ressemble à une corde endommagée qui ne cesserait de s'effilocher. (Il salua les Salvara en levant son verre à liqueur.) Ça *va* péter.

Au loin, dans l'eau, la raie était victorieuse, et les gardes la remercièrent de ses services en la lardant de carreaux d'arbalète empoisonnés. L'on se servit de gaffes et de chaînes pour tirer sa carcasse hors du centre de la Foire Changeante ; une fois qu'elle avait rempli son office, cela ne se faisait tout simplement pas de remettre une créature comme celle-là dans la boîte. Le sang rouge du monstre se mélangea à celui de ses victimes et se figea lentement en un grand nuage sombre ; cela avait un rôle précis dans ce qui allait suivre.

5

Les Érudits du Collegium Thérin, de leur position confortable à quelque cinq cents kilomètres à l'intérieur des terres, vous diraient que les requins-loups de la mer de Fer sont de belles et fascinantes créatures, que leur corps a une masse musculaire supérieure à celle de n'importe quel taureau et que leur cuir abrasif est strié d'une multitude de couleurs, du vert-de-gris au noir d'orage. Mais quiconque travaillant vraiment sur le front de mer de Camorr et sur la côte proche vous dirait que les requins-loups sont de grosses saloperies agressives qui aiment bien *sauter*.

Soigneusement mis en cage, affamés et rendus fous par le sang, les requins-loups sont la clé des instants les plus marquants de la Foire Changeante. Les autres villes ont leurs jeux du cirque ; les autres villes opposent des hommes et des animaux dans des fosses. Mais il n'y a qu'à Camorr que l'on peut voir un gladiateur spécialement équipé *(contrarequialla)* combattre un vrai requin bondissant ; et, à Camorr, il n'y a que les femmes que la tradition autorise à devenir *contrarequialla*.

Ça s'appelle la « Foire aux Mâchoires ».

6

Locke n'aurait su dire si ces quatre femmes étaient vraiment belles, mais elles étaient indéniablement saisissantes, même s'il n'y avait pas de rouquine dans le lot. Toutes étaient des Camorriennes aux cheveux sombres et avaient la musculature des filles de ferme, imposantes même de loin ; elles ne portaient presque aucun vêtement – une chemise noire moulante sur la poitrine, un pagne de lutteur et de légers gants de cuir. Leurs cheveux noirs étaient tirés en arrière sous le traditionnel foulard rouge, et elles y avaient passé des anneaux de cuivre et d'argent qui réfléchissaient les rayons du soleil en chapelets d'éclairs blancs. Tout le monde ne s'accordait pas sur leur utilité ; certains prétendaient qu'ils brouillaient la faible vue des requins, tandis qu'un nombre équivalent affirmait que leur éclat aidait les monstres à mieux repérer leur proie.

Chaque *contrarequialla* portait deux armes : un javelot court dans une main et une hache spéciale dans l'autre. La poignée de ces haches était dotée d'une garde complète ; de ce fait il était rare qu'on les fasse tomber ; elles étaient munies de deux têtes, l'habituelle lame incurvée d'un côté et une longue pique robuste de l'autre. En général, une combattante aguerrie essayait de trancher les ailerons et la queue du requin avant de le tuer ; rares étaient celles qui parvenaient à tuer en ne se servant que de la pique. La peau d'un requin-loup pouvait être aussi épaisse que de l'écorce.

Locke estima que ces sinistres dames étaient dix fois plus braves que n'importe quel spectateur et cinq fois plus cinglées qu'il ne l'était lui-même.

— Je sais que c'est Cicilia de Ricura, là-bas, celle à gauche. (Don Lorenzo donnait le nom des combattantes à Lukas Fehrwight, observant ainsi une pause après plus d'une heure de rapides négociations.) Elle n'est pas mauvaise. À côté d'elle, c'est Aganesse ; elle a son javelot, mais elle ne s'en est jamais, jamais servie. Quant aux deux autres, eh bien, elles doivent être nouvelles. Du moins dans la Foire.

— Quel dommage que les sœurs Berangia ne soient pas là, maître Fehrwight ! dit la donna. Ce sont les meilleures.

— Probablement les meilleures qu'il y a jamais eues. (Don Salvara plissa les yeux pour se protéger des reflets qui montaient de l'eau et essaya d'estimer la taille des requins, ombres à peine visibles dans leurs cages.) Ou qu'il y aura jamais. Mais ça fait quelques mois qu'elles ne viennent pas à la Foire.

Locke hocha la tête et se mordit l'intérieur de la joue. En sa qualité de Locke Lamora, *garrista* des Salauds Gentilshommes et respectable chapardeur, il connaissait personnellement les jumelles Berangia et il savait *exactement* où elles avaient passé leur temps ces derniers mois.

Sur l'eau, la première combattante prenait position. Les *contrarequiallas* se battaient sur une série de plates-formes, chacune d'environ cinquante centimètres de large et installée quinze centimètres au-dessus de l'eau. Elles étaient disposées en carré, à des intervalles variant d'un mètre vingt à un mètre cinquante, ce qui laissait largement la place de nager à l'adversaire. Les combattantes devaient sauter à vive allure d'une plate-forme à l'autre pour frapper les requins tout en les esquivant ; une chute entraînait le plus souvent la fin du combat.

Au-delà de la rangée de cages à requins (que l'on ouvrait à l'aide de poulies à chaînes reliées à une barge située bien à l'écart de l'activité des squales), se trouvait un petit bateau, piloté par des rameurs volontaires (et extrêmement bien payés) et qui transportait les trois observateurs traditionnels de toute Foire aux Mâchoires. Le premier était un prêtre d'Iono, vêtu de ses robes vert glauque aux franges argentées. À ses côtés se tenait

une prêtresse d'Aza Guilla, la dame du Long Silence, déesse de la Mort, en robe noire et au masque d'argent. Enfin, il y avait un medekiner, dont la présence avait toujours frappé Locke comme étant un geste extrêmement optimiste.

— Camorr ! (La jeune femme, apparemment Cicilia de Ricura, brandit ses armes. Le murmure lourd de la foule décrut, et l'on n'entendit plus que le clapotis de l'eau venant heurter les digues et les bateaux. Quinze mille spectateurs retenaient leur souffle.) Je dédie cette mort au duc Nicovante, notre seigneur et protecteur !

Tel était le salut traditionnel des *contrarequiallas* ; commodément, « cette mort » pouvait être celle de n'importe lequel des deux protagonistes.

Sous les barrissements des trompettes et les vivats de la foule, l'équipage du bateau situé hors du cercle de cages libéra le premier requin de l'après-midi. Ce squale de trois mètres de long, déjà assoiffé de sang, jaillit hors de sa prison et se mit à décrire des cercles parmi les plates-formes ; son inquiétant aileron fendait l'eau en un sillage bouillonnant. Cicilia se mit en équilibre sur un pied et se pencha pour frapper l'eau avec le talon de l'autre, tout en hurlant des jurons et des défis. Le requin mordit à l'hameçon ; en quelques secondes, il se trouva au milieu des plates-formes. Son corps épais se tordait violemment d'un côté à l'autre tel un pendule doté de dents.

— Celui-ci n'aime pas perdre de temps ! s'exclama don Salvara en se tordant littéralement les mains. Je parie que c'est un sauteur précoce.

À peine avait-il terminé sa phrase que, dans une fontaine d'embruns argentés, le requin surgit hors de l'eau pour se projeter sur la combattante accroupie. Il ne bondit pas bien haut ; Cicilia l'esquiva en sautant sur la plateforme qui se trouvait sur sa droite. En plein vol, elle laissa filer son javelot derrière elle d'une torsion de poignet ; le trait s'enfonça dans le flanc du squale, qui palpita une fraction de seconde, avant que la musculeuse créature, vibrant de colère, ne replonge. La réaction de la foule fut mitigée ; le lancer avait été d'une remarquable habileté, mais très peu puissant. Le requin de Cicilia n'en était probablement que plus furieux, et elle avait gaspillé son javelot.

— Oh, piètre décision ! dit la donna dans un claquement de langue. Cette fille a besoin d'apprendre la patience. On va bien voir si son nouveau copain va lui en laisser le temps.

Déchaîné, dans des gerbes d'eau et d'écume rosée, le squale manœuvra en vue d'une autre attaque, à la poursuite de l'ombre de Cicilia. Elle bondit prestement de plate-forme en plate-forme, hache retournée pour que la pique pointe vers l'extérieur.

— Maître Fehrwight. (Don Lorenzo ôta ses optiques et joua avec tout en regardant le combat ; apparemment, elles ne lui étaient pas utiles de loin.) Je peux accepter vos conditions, mais il vous faut comprendre que ma part de risque initiale est très lourde, surtout lorsque l'on considère l'ensemble des fonds dont je dispose. Ma requête, par conséquent, serait que le partage des revenus de nos ventes d'Austershalin passe à cinquante-cinq, quarante-cinq, en ma faveur.

Locke affecta de réfléchir, tandis que Cicilia prenait son élan et cabriolait pour sauver sa vie ; l'aileron gris et impatient fendait l'eau juste derrière elle.

— Je suis autorisé à faire de telles concessions au nom de mes maîtres. En échange… lorsque nous aurons repris possession des vignes d'Austershalin, je fixerai les intérêts de propriété de votre famille à sept pour cent.

— Affaire conclue ! sourit le don. Je financerai deux grands galions, les équipages et les officiers, les pots-de-vin nécessaires et les arrangements divers, ainsi que le chargement que nous emmènerons au nord avec nous. Je superviserai un galion et vous, l'autre. Des équipes de mercenaires choisies par mes soins seront installées à bord de chaque navire pour plus de sûreté. Conté voyagera avec vous ; votre Graumann pourra rester à mes côtés. Toute dépense qui amènerait notre budget au-delà de vingt-cinq mille couronnes camorriennes ne se fera qu'à ma discrétion.

Le requin sauta et rata une fois de plus sa cible ; Cicilia se mit brièvement en appui renversé sur la plate-forme en faisant tournoyer sa hache. Le public rugit lorsque le requin se retourna gracieusement dans l'eau et revint pour une nouvelle passe.

— D'accord, dit Locke. Nous garderons deux copies signées et identiques de notre contrat ; un notaire neutre et choisi d'un

commun accord conservera une copie supplémentaire à Thérin, à ouvrir et examiner si l'un d'entre nous venait à avoir… un accident en allant chercher les fûts. Une copie signée supplémentaire à Vadran, à laisser aux bons soins d'un agent connu de moi et qui sera finalement remise à mes maîtres. Je demanderai également un scribe assermenté à *La Masure* ce soir, et un billet à ordre de cinq mille couronnes, à retirer chez Meraggio demain afin que je puisse commencer à travailler immédiatement.

— Et c'est tout ?

— Absolument, répondit Locke.

Le don se tint silencieux quelques instants.

— Et puis, merde ! Je suis d'accord. Serrons-nous la main et courons le risque.

Sur l'eau, Cicilia observa une pause et souleva sa hache, minutant son coup comme le requin s'approchait de sa plate-forme sur sa droite en ondulant, trop lentement pour un grand bond. Juste au moment où Cicilia changeait d'appui pour abattre sa pique, le squale fit un saut carpé, tordit son corps en U et se laissa retomber. Cette manœuvre lui fit donner un coup de queue dans les airs qui vint frapper la *contrarequialla* juste sous les genoux. Hurlant plus de surprise que de douleur, Cicilia de Ricura tomba dans l'eau à la renverse.

Après cela, tout se termina en quelques secondes ; le requin remonta à la surface pour mordre et dut atteindre l'une ou les deux jambes. Les combattants virevoltèrent quelque temps dans l'eau – Locke put apercevoir la forme frénétique de la jeune femme succéder à l'épais cuir noir du squale ; blanc puis gris, blanc puis gris. Rapidement, l'écume rose retrouva sa teinte rouge sombre, et les deux ombres, toujours en pleine lutte, sombrèrent dans les profondeurs. Une moitié de la foule rugit sa vive approbation ; respectueusement, l'autre baissa la tête en un silence qui ne durerait que le temps d'attendre l'entrée de la prochaine jeune femme dans le cercle d'eau cramoisie.

— Par les dieux ! (Donna Sofia considéra la tache qui s'étendait sur l'eau ; les combattantes encore en vie baissaient la tête et les prêtres mimaient quelque bénédiction mutuelle.) Incroyable ! Fauchée si vite, par une ruse aussi simple.

Voyez-vous, mon père disait qu'un moment d'égarement à la Foire en vaut dix partout ailleurs.

Locke s'inclina bas à son adresse, lui prit la main et la baisa.

— Je lui fais tout à fait confiance, donna Sofia. Tout à fait confiance. Souriant aimablement, il s'inclina une fois de plus, avant de se retourner pour serrer la main de son époux.

Interlude

LOCKE RESTE À DÎNER

1

Locke faillit sursauter.

— Quoi ? Mais de quoi parlez-vous ?

— Mon garçon, dit Chains, toi qui tiens parfois du petit génie, tu vis dans un monde qui manque fort de perspective. Tu vois assez clair pour entuber vite fait quelqu'un, mais tu es *incapable* d'aller plus loin, d'aller au-delà des conséquences immédiates. Tant que tu n'apprendras pas à penser aux répercussions, tu te mettras, toi et les gens qui t'entourent, en situation périlleuse. Tu n'y peux rien si tu es jeune, mais il est grand temps que tu cesses d'être stupide. Alors, écoute bien.

» Ta première erreur, c'était de subtiliser de l'argent à la garde : ce n'est pas un délit que l'on punit d'une bastonnade. C'est un acte que l'on punit de *mort*. On est bien clair là-dessus ? Ici à Camorr, c'est la garde qui prend *notre* argent, jamais l'inverse. Cette règle est gravée dans le marbre et il n'y a aucune exception, quels que soient le genre de voleur que tu es ou tes intentions. Il n'y a même rien à y faire ni personne à doubler. C'est la mort. C'est une infraction qui t'envoie, la gorge tranchée, dans l'estomac d'un requin, direction chez les dieux, c'est clair ? (Locke hocha la tête.) Ce qui fait que quand tu as entubé Veslin, tu l'as entubé *profond*. Mais, quand tu t'es servi d'une pièce de fer-blanc, tu as aggravé cette erreur. Tu sais combien vaut une couronne lourde, exactement ?

— Beaucoup.

— Ah. « Beaucoup », ce n'est pas « exactement ». Tu ne parles pas thérin, ou tu ne sais vraiment pas ?

— J'imagine que je ne sais vraiment pas.

— Eh bien, si tout était réglo et que personne ne s'était mis en tête de gratter cette saloperie, ce petit bout de fer-blanc brillant valait quarante solons d'argent. Tu vois ? Deux cent quarante pièces de cuivre. Tu écarquilles les yeux. Ça veut dire que t'arrives à compter jusque-là ?

— Oui. Wow !

— Effectivement, wow ! Laisse-moi mettre ça en perspective. Une Veste Jaune, un de nos gardes altruistes et infiniment nobles, pourrait se faire ça en deux mois de service quotidien. Et si les gardes sont bien payés pour des gens du commun, on ne les paie *pas* avec des pièces de fer-blanc – aussi sûr que la merde pue.

— Oh !

— Alors non seulement Veslin volait de l'argent, mais en plus il en prenait trop. Une couronne lourde ! Morgante a pleuré et Nara a ri. On peut s'acheter un assassin pour bien moins que ça, même si c'est toi qu'il doit tuer.

— Hum… Combien avez-vous payé pour ma…, dit Locke en se tapotant la poitrine, là où la marque funèbre pendait encore sous sa chemise.

— Je ne voudrais pas blesser l'estime plutôt substantielle que tu as de toi, mais je ne suis toujours pas sûr d'avoir dépensé ces deux pièces de cuivre à bon escient. (Lorsqu'il vit l'expression du garçon, Chains poussa un hurlement de rire riche et sincère, mais son ton redevint vite sérieux.) Reste dans le doute, mon garçon. Mais rien ne change. On peut se payer des hommes rudes et compétents pour s'occuper de tâches sérieuses pour moins que ça. On pourrait se payer cinq ou six bonnes affaires, si tu vois ce que je veux dire. Alors, quand tu as glissé une pièce de fer-blanc dans les affaires de Veslin…

— C'était trop d'argent… pour quelque chose… de simple ?

— Pile-poil. *Bien* trop d'argent pour des renseignements ou de petites courses. Personne de sensé ne donnerait à un sale gamin du cimetière une couronne lourde. À moins que… ce gamin soit payé pour faire quelque chose de gros. Tuer ton ancien maître, par exemple. Aider à le renverser. Brûler la Colline des Ombres et tous ceux qui s'y trouvent. Alors si ce

pauvre Faiseur de voleurs était déjà fâché de découvrir que Veslin était sur un coup, tu peux imaginer comment il s'est senti quand il a vu la somme qui était en jeu.

Locke hocha furieusement la tête.

» Ahhhhh, donc ! Deux erreurs. Ta troisième erreur a été d'impliquer Gregor. Est-ce que Gregor était *censé* se prendre des coups de cet affreux bâton ?

— Je ne l'aimais pas, mais non. Je ne voulais que Veslin. Je voulais peut-être que Gregor déguste un peu, mais pas autant que Veslin.

— Exactement. Tu avais une cible, tu avais un tour à lui jouer, mais tu ne contrôlais pas la situation. Ton petit jeu avec Veslin a dégénéré et Gregor s'est retrouvé avec un deuxième sourire.

— C'est bien ce que j'ai dit, non ? Je l'ai déjà reconnu !

— En colère, maintenant ? Mon dieu oui, tu *devrais* être en colère d'avoir merdé. En colère de ne pas être aussi malin que tu le crois. En colère de voir que les dieux ont donné à plein d'autres gens le même genre de cervelle qu'ils ont offert à Locke Lamora. Ça fait chier, hein ?

Locke éteignit sa petite lampe d'un bref souffle et la lança dans les airs, aussi loin au-dessus du parapet que ses bras frêles le lui permirent. Le fracas de sa chute se perdit dans le murmure affairé de la nuit camorienne. Sur la défensive, le garçon croisa les bras.

— Eh bien, il est certes rassurant de ne plus être sous la menace de cette lampe, mon garçon. (Chains aspira une dernière bouffée de fumée, avant de frotter sa maigre gerbe finissante de tabac contre les pierres du toit.) Tu espionnais pour le compte du duc ? Tu intriguais dans le but de nous assassiner ?

Locke ne répondit rien, les dents serrées, une moue aux lèvres. La mauvaise humeur, le langage muet naturel des tout jeunes. Chains grogna.

— Je crois vraiment tout ce que tu m'as dit, Locke, parce que j'ai longuement discuté avec ton ancien maître avant que je ne le débarrasse de toi. Comme je te l'ai dit, il m'a tout raconté. Il m'a parlé de ta dernière et plus grosse erreur. Celle qui lui a mis la puce à l'oreille et qui t'a fait finir ici. Arrives-tu à voir ce que ça aurait bien pu être ?

Locke hocha négativement la tête.

— Tu ne sais pas ou tu ne veux pas savoir ?

— Je ne sais vraiment pas, répondit Locke en baissant les yeux. En fait, je n'y avais… pas pensé.

— Tu as montré la pièce de fer-blanc aux autres gamins de la Rue, n'est-ce pas ? Tu as fait en sorte qu'ils t'aident à la chercher. Tu as dit à certains à quoi elle pourrait peut-être servir. Et tu leur as donné l'ordre de ne pas en parler… mais avec quoi as-tu, ah, fait peser cet ordre ?

Locke écarquilla les yeux ; il refit la moue, mais sa mauvaise humeur s'évanouit.

— Ils… Eux aussi, ils détestaient Veslin. Ils voulaient le voir dérouiller.

— Bien sûr. C'en était déjà peut-être assez pour une seule journée. Mais plus tard, une fois Veslin et Gregor morts et une fois l'occasion donnée à ton maître de se calmer un peu et de réfléchir à la situation ? Que se serait-il passé s'il avait commencé à poser des questions sur un certain petit Lamora ? Que se serait-il passé s'il avait pris quelques-uns de tes joyeux compères de la Rue et s'il leur avait gentiment demandé si Locke Lamora était sur un coup, disons… inhabituel – même pour lui ?

— Oh ! fit le garçon dans une grimace. Oh !

— Oh-oh-oh ! (Chains tendit la main et donna une claque sur l'épaule de son disciple.) L'illumination ! Quand ça arrive, c'est comme un grand coup sur la tête, pas vrai ?

— Je crois.

— Alors, dit Chains, maintenant tu vois où tout s'est mal passé. Combien y a-t-il de petits garçons et de petites filles dans cette Colline, Locke ? Une centaine ? Cent vingt ? Plus ? À ton avis, à combien d'entre eux ton ancien maître pourrait-il faire face, s'ils se retournaient contre lui ? Un ou deux, sans problème. Mais quatre ? Huit ? Tous ?

— On, euh… Je suppose qu'on n'y a jamais… réfléchi.

— Parce que ce n'est pas par la logique qu'il dirige son cimetière, mon garçon, c'est par la peur. C'est grâce à la crainte qu'il inspire que les gniards plus âgés se tiennent à carreau. Tout ce qui sape cette crainte est une menace pour la position qu'il occupe ; et voilà Locke Lamora qui s'amène, l'étendard des

débiles à la main, s'imaginant être à des coudées au-dessus des autres !

— Vraiment, je… je ne… pense pas être plus malin que les autres.

— C'était le cas il n'y a pas cinq minutes. Écoute. Je suis un *garrista*. Ça veut dire que je dirige une bande, bien qu'elle soit toute petite. Ton ancien maître est un *garrista*, lui aussi, le *garrista* de la Colline des Ombres. Et c'est quand on fait le con avec la capacité d'un chef à contrôler sa bande que les couteaux sortent. À ton avis, combien de temps le Faiseur de voleurs pourrait-il maîtriser la Colline des Ombres si le bruit de ton entourloupe s'ébruitait ? Si on racontait que tu l'as mené par le bout du nez comme un puceau dans un bordel ? Qu'il était assez *vulnérable* pour se laisser avoir de cette façon ? Il n'aurait alors plus jamais de véritable mainmise sur ses orphelins ; ils tireraient encore et encore sur la laisse, jusqu'à ce que le sang coule.

— C'est pour ça qu'il s'est débarrassé de moi ? Et la Rue, alors ? Qu'est-ce qui va arriver à ceux qui m'ont aidé à coincer Veslin ?

— Voilà de bonnes questions. Aux réponses faciles. Ton ancien maître récupère les orphelins des rues et les garde quelques années ; en général, il en a fini avec eux lorsqu'ils atteignent l'âge de douze ou treize ans. Il leur apprend l'essentiel : comment chaparder, parler le jargon et se mélanger avec les Gens Bien ; comment s'en sortir dans une bande et éviter la corde. Quand il a terminé avec eux, il les vend à des bandes plus importantes, les vraies bandes. Tu vois ? C'est lui qui prend commande. Les Faces Grises auront peut-être besoin d'une fille au deuxième étage. Les Gars de l'Arsenal auront peut-être besoin d'un petit cogneur. C'est un grand avantage pour les bandes ; ça leur procure de nouvelles recrues bien formées à qui ils n'ont pas besoin de lier les mains.

— Oui, je suis au courant. C'est pour ça… que c'est à vous qu'il m'a vendu.

— Oui. Parce que tu es un cas très spécial. Tu possèdes des talents dont on pourrait tirer beaucoup de profit, même si jusqu'ici tes visées ont été des plus lamentables. Mais tes petits

copains de la Rue, alors ? Avaient-ils tes dons ? Ce n'étaient que de petits chapardeurs, de simples petits Mariolles. Ils n'étaient pas mûrs. Personne n'aurait déboursé un sou pour eux, à part les marchands d'esclaves, et il se trouve que, bizarrement, ton ancien maître est encore animé d'un petit peu d'honneur : il ne vendrait pas un gosse à un de ces gêneurs pour tout l'or du monde.

— Alors… comme vous avez dit… il a dû… faire quelque chose à tous ceux parmi nous qui connaissaient l'histoire de la pièce. Tous ceux parmi nous qui pouvaient… savoir ou en parler. Et j'étais le seul qu'il pouvait vendre.

— Exact. Quant aux autres, eh bien… (Chains haussa les épaules.) Ce sera rapide. Dans deux ou trois semaines, personne ne se souviendra de leurs noms. Tu sais comment ça se passe, dans la Colline.

— Ils sont morts par ma faute.

— Oui, confirma Chains sans adoucir le ton. C'est vraiment ta faute. Tu as essayé de faire du tort à Veslin, et ça a entraîné la mort de Gregor et de quatre ou cinq de tes petits camarades.

— Merde !

— Tu comprends maintenant ce que le terme « conséquences » veut dire ? Tu comprends pourquoi tu dois avancer lentement, anticiper, contrôler la situation ? Pourquoi tu dois te poser et attendre le moment où tu auras autant de jugeote que de talent ? Nous avons des années de travail devant nous, Locke. Des années pour que toi et mes autres petits diablotins s'entraînent tranquillement. Et ça, ce sera la règle ici : pas de jeux, pas d'escroqueries, pas d'arnaques, *rien du tout* – c'est où et quand je le dis. Quand quelqu'un comme toi bouscule le monde, le monde répond. Et ça peut mettre d'autres personnes dans l'embarras. Suis-je clair ?

Locke acquiesça.

— Bon. (Chains secoua les épaules et pencha la tête d'un côté et de l'autre ; une série de craquements se fit entendre.) Ahhh ! Tu sais ce qu'est, une Offrande Mortuaire ?

— Non.

— C'est quelque chose que nous faisons pour le Bienfaiteur. Pas seulement les Initiés du Treizième. C'est un service que tous

les filous, tous les Gens Bien de Camorr se rendent. Quand on perd quelqu'un de cher, on prend une chose de valeur et on s'en débarrasse. Pour de bon, tu comprends. On la jette à la mer, au feu, tu vois le genre. On fait ça pour aider le disparu à progresser sur le chemin de l'au-delà. C'est clair, jusqu'ici ?

— Ouais, mais mon ancien maître…

— Oh, il le fait, tu peux me croire. C'est un véritable grigou et il le fait toujours en privé, mais il le fait pour chacun des gamins qu'il perd. J'imagine qu'il ne voulait pas t'en parler. Mais voilà l'histoire : il y a une règle à suivre avec cette offrande. On ne peut pas la faire volontairement, tu comprends ? Ce ne peut pas être quelque chose que l'on possède déjà. Ce doit être quelque chose que l'on vole à un tiers, un tiers important, sans sa permission ni sa, ah, complicité. Tu piges ? Ce doit être un vol authentique.

— Euh, d'ac' !

Le père Chains fit craquer ses phalanges.

— Tu vas faire une Offrande Mortuaire pour chaque garçon ou fille que tu as fait tuer, Locke. Une pour Veslin, une pour Gregor. Une pour chacun de tes petits amis de la Rue. Je ne saurai combien il y en a dans un ou deux jours seulement.

— Mais je… Ils n'étaient pas…

— Bien sûr que si, qu'ils étaient tes amis, Locke. C'étaient des amis très chers. Parce que ce sont eux qui vont t'apprendre que lorsque l'on tue quelqu'un, il y a des conséquences. C'est une chose de tuer au cours d'un duel, de tuer en état de légitime défense, de tuer pour se venger. Mais c'est tout autre chose de tuer juste parce qu'on est négligent. Ces morts te pendront au nez jusqu'à ce que tu sois prudent à en faire pleurer les saints de Perelandro. Cette Offrande Mortuaire sera de mille couronnes lourdes par tête. Toutes devront être volées comme il se doit, de tes propres mains.

— Mais je… Quoi ? Mille couronnes ? Chacun ? *Mille ?*

— Tu pourras ôter la marque funèbre de ton cou lorsque tu auras donné la dernière pièce de cette somme, pas une seconde avant.

— C'est impossible ! Je vais y passer… ma vie !

— Ça prendra des années. Mais, ici, dans mon temple, nous sommes des voleurs, pas des assassins. Et le prix de ta vie, c'est

le respect que tu témoignes aux morts. Ces garçons et ces filles sont tes victimes, Locke. Rentre-toi bien ça dans le crâne. C'est une chose que tu leur dois, devant les dieux. Une chose que tu dois jurer de faire sur ton sang avant de pouvoir rester. Es-tu disposé à le faire ?

Locke eut l'air de réfléchir quelques instants. Puis, il secoua la tête comme pour se remettre les idées en place, et acquiesça.

— Alors, tends-moi ta main gauche.

Comme Locke s'exécutait, Chains sortit un fin stylet d'acier noirci de sous ses robes et le fit passer sur sa paume gauche ; puis, tout en tenant fermement la main tendue de Locke, il pratiqua une mince entaille cuisante entre le pouce et l'index du garçon. Ils se serrèrent énergiquement la main, jusqu'à ce que leurs paumes se poissent de leurs sangs mêlés.

— Alors, tu es un Salaud Gentilhomme, comme nous tous. Je suis ton *garrista* et tu es mon *pezon*, mon petit soldat. Tu as juré sur ton sang de faire ce que je te demande de faire ? De faire les offrandes pour les âmes de ceux à qui tu as fait du tort ?

— Je le ferai, déclara Locke.

— Bien. Ça veut dire que tu peux rester à dîner. Descendons de ce toit.

2

Derrière la porte à rideau au fond du sanctuaire, un couloir crasseux donnait sur plusieurs pièces tout aussi miteuses ; la moisissure et la pauvreté y régnaient. Des cellules dotées de paillasses étaient éclairées par la lueur jaune pâle de lampes aux mèches de papier huilé. Des parchemins et des livres reliés étaient étalés sur ces paillasses ; des robes d'une propreté douteuse étaient pendues à des patères.

— Ça, c'est une idiotie nécessaire. (Tout en dirigeant Locke dans la pièce la plus proche de la porte à rideau, Chains agitait les mains de ci, de là, comme s'il lui faisait fièrement visiter un palais.) Parfois, on accueille un précepteur ou un prêtre itinérant de l'ordre de Perelandro, et il faut qu'ils voient ce qu'ils

s'attendent à voir.

La paillasse de Chains (Locke vit que les menottes encastrées dans le mur de la pièce à côté ne lui donnaient certainement pas assez d'allonge pour atteindre les chambres au-delà), une lourde planche reposait sur un bloc de pierre massif saillant du mur. Chains passa la main sous les couvertures rances, actionna quelque chose qui produisit un claquement métallique, et releva son lit comme s'il s'était agi du couvercle d'un cercueil. Les couvertures en glissant révélèrent une espèce de panneau de bois aux charnières enchâssées dans la pierre. Une engageante lueur dorée fusa de l'intérieur du bloc, accompagnée des odeurs épicées de la grande cuisine camorrienne. Locke n'avait humé ces arômes que lorsqu'il en émanait du quartier d'Alcegrante ou de certaines maisons et auberges.

— Allez, entre ! (Chains fit une fois de plus un geste de la main, et Locke jeta un œil par-dessus le bord. Une échelle de bois robuste descendait le long d'un conduit carré à peine plus large que les épaules de Chains et débouchait, environ six mètres plus bas, sur un plancher de bois poli.) Arrête de faire ces yeux ronds, descends !

Locke obéit. Les échelons étaient rudimentaires, très peu espacés ; il n'eut aucun problème pour les descendre et, parvenu en bas, il se retrouva dans un haut passage qui n'aurait pas déparé dans la tour du duc. Le sol était en effet de bois poli ; c'était un parquet de longues lattes brun-or, qui craquait agréablement sous ses pieds. Un verre épais d'un doré laiteux, qui luisait faiblement tel un soleil d'automne tentant de percer de lourds nuages, recouvrait intégralement les murs et le plafond voûté. La lumière fusait de partout et de nulle part : le mur scintillait. À grand renfort de bruits sourds, de grognements et de cliquetis (Locke remarqua qu'il portait à présent les pièces données en offrande dans un petit sac de toile), Chains descendit et sauta sur le sol à côté de lui. Il donna un coup sec sur la corde nouée à l'échelle et, au-dessus, la fausse paillasse se rabattit et se verrouilla.

— Voilà. C'est pas mieux, ici ?

— Si. (Locke fit courir une main sur la surface parfaite d'un des murs. Le verre était incontestablement plus frais que l'air.)

C’est du Verre d’Antan, n’est-ce pas ?

— Aussi sûr qu’y a pas de glaçons en enfer. (Chains poussa Locke sur la gauche dans le passage, là où celui-ci faisait un coude.) Toute la cave est ceinte de ce truc. Scellée dedans. En fait, il y a cent ou deux cents ans, le temple au-dessus a été construit pour s’y encastrer. Pour ce que j’en sais, le verre ne présente aucune ouverture, à l’exception d’un ou deux petits tunnels qui donnent sur d’autres sites intéressants. C’est étanche, ça ne laisse même pas filtrer une goutte, même avec un mètre d’eau dans les rues. Et, tant qu’on fait attention à nos allées et venues, ça empêche les rats, les blattes, les araignées téteuses et toutes les saloperies de ce genre d’entrer.

Avant même qu’ils ne passent le coin, le cliquetis métallique de poêles et les gloussements étouffés des frères Sanza leur parvinrent ; ils arrivèrent dans une cuisine confortablement équipée, dotée de grands buffets et d’une longue table de bois-sorcier, entourée de chaises à haut dossier. Lorsqu’il vit les coussins de velours noir et la feuille d’or verni qui recouvrait chaque surface, Locke se frotta littéralement les yeux.

Calo et Galdo s’affairaient sur un plan de travail en brique, agitant des casseroles et faisant tinter des couteaux au-dessus d’une énorme plaque d’âtre alchimique blanche. Locke avait déjà vu des blocs plus petits de cette pierre, qui donnait de la chaleur sans dégager de fumée lorsqu’on y versait de l’eau, mais celui-ci devait peser autant que le père Chains. Pendant que Locke observait, Calo (Galdo ?) souleva une casserole et versa l’eau d’un pichet de verre sur la plaque qui grésillait ; la grosse bouffée de vapeur qui en monta portait avec elle un fort bouquet de douces odeurs de cuisine, et Locke sentit l’eau lui monter à la bouche.

Dans les airs au-dessus de la table de bois-sorcier, un étonnant chandelier flamboyait ; plus tard, Locke saurait l’identifier comme étant une sphère armillaire, entièrement conçue de verre et dotée d’un axe en or massif. En son centre brillait un globe alchimique irradiant la lueur bronze pâle du soleil ; autour, des anneaux de verre concentriques indiquaient les orbites et les cortèges du monde et de ses cousins célestes, y compris les trois Lunes ; sur les bords, cent étoiles se

balançaient, tels des éclats de verre fondu figés au moment même de leur explosion. La lumière courait, luisait et brûlait sur toutes les facettes du chandelier. Pourtant, il y avait quelque chose qui ne collait pas ; on eût dit que les plafonds et les murs, sans que l'on sache comment, *aspiraient* la lumière du soleil alchimique, l'agrémentaient, l'affaiblissaient et la redistribuaient sur tout le Verre d'Antan présent dans cette incroyable cave.

— Bienvenue dans notre véritable foyer, notre petit temple dédié au Bienfaiteur. (Chains jeta son sac de pièces sur la table.) En quelque sorte, notre protecteur a toujours jonglé avec la notion selon laquelle austérité et piété vont de pair ; ici, nous témoignons de notre appréciation en *appréciant*, si tu vois ce que je veux dire. Les garçons ! Regardez qui a survécu à notre entrevue !

— On n'en a jamais douté, dit l'un des jumeaux.

— Même pas une seconde, dit l'autre.

— Mais on peut savoir, maintenant, ce qu'il a fait pour se faire virer de la Colline des Ombres ? demandèrent-ils à l'unisson, donnant l'impression d'un rituel longuement répété.

— Quand vous serez grands. (Chains haussa les sourcils à l'adresse de Locke et hocha la tête, s'assurant que le garçon pouvait clairement voir son geste.) *Bien plus grands*. Locke, je ne pense pas que tu saches dresser une table… ?

Comme Locke confirmait, Chains le conduisit vers un grand buffet situé juste à gauche de l'âtre. À l'intérieur, des piles d'assiettes en porcelaine blanche ; Chains en leva une pour que Locke puisse en voir le motif héraldique peint à la main (un poing ganté de mailles tenant une flèche et une grappe de raisin) ainsi que la dorure brillante qui en ornait le bord.

— Un emprunt, déclara Chains. Un emprunt plus ou moins permanent auprès de donna Isabella Manechezzo, la vieille tante douairière de notre duc Nicovante. Elle est morte sans enfants et ne donnait pas souvent de fêtes, alors ce n'est pas comme si elle se servait de *toutes* ses assiettes. Tu vois comme certaines des choses que nous faisons et que des tiers pourraient considérer comme dictées par l'avidité et la cruauté sont, si on les regarde sous le bon angle, en quelque sorte inspirées par le sens

pratique ? C'est à ça qu'on reconnaît l'œuvre du Bienfaiteur – c'est du moins ce que nous nous complaisons à croire. De toute façon, si telle était sa volonté, on ne pourrait pas penser autrement.

Chains tendit l'assiette à Locke (qui s'en empara avec un soin exagéré, tout en en examinant de près le bord doré), et fit courir une main amoureuse sur la surface de la table de bois-sorcier.

— Et ça, ça appartenait à Marius Cordo, un maître commerçant de Tal Verrar. Il l'avait mise dans la grande cabine d'une galère à trois ponts. Énorme ! Quatre-vingt-six rames. J'étais un peu fâché avec lui, alors je l'en ai soulagé, avec ses chaises, ses tapis et tous ses vêtements. J'ai tout débarqué. Je lui ai laissé son argent : je voulais juste montrer mon mécontentement. J'ai tout balancé dans la mer de Cuivre – tout sauf la table.

» Et ça ! (Chains leva un doigt en direction du chandelier céleste.) Ça faisait partie d'un convoi de chariots escorté, qui voyageait entre Ashmere et le domicile du vieux don Leviana. Je sais pas pourquoi, sur le trajet, il s'est transformé en une boîte remplie de paille. (Chains sortit trois autres assiettes du buffet et les mit dans les bras de Locke.) Putain, j'étais pas trop mauvais quand je travaillais vraiment pour gagner ma vie.

— Humpf, fit Locke sous le poids de l'exquise vaisselle.

— Ah, oui. (Chains indiqua la chaise située en bout de table.) Mets-en une là pour moi. Une pour toi sur ma gauche. Deux pour Calo et Galdo sur ma droite. Si tu étais mon domestique, je te dirais de dresser la table selon une disposition informelle. Tu peux répéter ça pour moi ?

— Dresser la table selon une disposition informelle.

— C'est ça. C'est comme ça que mangent les gens de la haute et les puissants quand ils sont en famille avec un ami ou deux.

Chains fit en sorte que ses yeux et le ton de sa voix suggèrent qu'il s'attendait à ce que cette leçon soit retenue, avant d'initier Locke aux subtilités des verres, des serviettes en lin et de l'argenterie.

— C'est un couteau, ça ? demanda Locke en levant un ustensile à beurre au bout arrondi à l'adresse de Chains. Il y a quelque chose qui cloche, là. On ne peut tuer personne avec cette

chose.

— Eh bien, ce ne serait pas facile, je te l'accorde, mon garçon. (Chains guida la main de Locke pour lui indiquer l'endroit où le couteau à beurre se mettait, avant de disposer de petites assiettes et des bols.) Mais, quand les gens de qualité se réunissent pour dîner, il est impoli de buter qui que ce soit avec autre chose que du poison. Ça, c'est pour tartiner, pas pour trancher les trachées.

— C'est beaucoup d'embarras, si c'est seulement pour manger.

— Vois-tu, à la Colline des Ombres, on peut manger du bacon froid et se décoller des tourtes du cul, et ton ancien maître s'en battra l'œil. Mais tu es un Salaud Gentilhomme, à présent, et tout est dans le Gentilhomme. Tu vas apprendre à manger et à servir les gens qui mangent comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que, Locke Lamora, un jour tu dîneras avec des barons, des comtes et des ducs. Tu dîneras avec des commerçants, des amiraux, des généraux et des dames de toutes sortes ! Et, quand ça arrivera… (Chains mit deux doigts sous le menton de Locke et releva la tête du garçon pour que leurs regards se croisent.) Quand ça arrivera, ces pauvres crétins n'auront aucune idée du fait qu'ils partagent leur table avec un voleur.

3

— Alors, n'est-ce pas adorable ?

Chains leva un verre vide et salua ses trois jeunes protégés, installés à la table splendidement dressée ; des bols de cuivre fumants et de lourds plats contenaient les résultats des efforts de Calo et Galdo en cuisine. Locke, assis sur un coussin supplémentaire pour lui permettre d'amener ses coudes juste au-dessus de la table, fixait la nourriture et les accessoires avec des yeux ronds. Il était sidéré par la rapidité avec laquelle il s'était échappé de son ancienne vie pour commencer celle-ci, en

compagnie de cinglés étrangement plaisants.

Chains s'empara d'une bouteille remplie de ce qu'il avait appelé du vin alchimique ; c'était un breuvage sombre et visqueux, comme du vif-argent. Lorsqu'il ôta le bouchon, une odeur de genièvre envahit l'atmosphère ; pendant un court instant, elle couvrit les arômes épicés des plats principaux. Chains versa une bonne dose de vin dans un verre vide ; à la lumière vive, le liquide roulait comme de l'argent en fusion. Chains leva le verre à hauteur d'yeux.

— Un verre pour celui qui est assis invisible parmi nous ; champion et protecteur, le Gardien Véreux, le père des Prétextes Nécessaires.

— Merci pour les poches profondes piètrement surveillées, enchaînèrent les frères Sanza à l'unisson (et le sérieux de leur ton prit Locke par surprise).

— Merci pour les gardes qui s'endorment à leur poste, dit Chains.

— Merci pour la nourriture que la ville nous donne et la retraite que la nuit nous offre.

— Merci pour les amis avec qui partager le butin ! (Chains reposa le verre à moitié rempli au centre de la table. Il en prit un autre, plus petit, dans lequel il versa juste un doigt du liquide argenté.) Un verre pour une amie absente. Nous souhaitons que Sabetha réussisse et nous prions pour qu'elle revienne en bonne santé.

— On pourrait peut-être aussi la récupérer un peu moins folle, cela dit, dit l'un des Sanza (que Locke, à des fins pratiques, décida mentalement d'appeler Calo).

— Et humble, reprit Galdo en hochant la tête à ces paroles. Humble, ce serait vraiment génial.

— Les frères Sanza souhaitent à Sabetha de réussir. (Chains tenait fermement le petit verre de minerai liquide et toisa les jumeaux.) Et ils prient pour qu'elle revienne en bonne santé.

— Oui ! Réussite pour Sabetha !

— Un retour en bonne santé, ce serait vraiment génial.

— C'est qui, Sabetha ? demanda doucement Locke à l'adresse de Chains.

— C'est pour faire joli dans la bande. Notre seule jeune

femme, qui est en ce moment partie… pour affaires éducatives. (Chains posa le verre de Sabetha à côté de celui qu'il avait versé pour le Bienfaiteur, et se saisit de celui de Locke.) Une affaire spéciale avec ton ancien maître. Elle est douée, mon garçon, douée comme toi, avec un talent surnaturel pour susciter les tracas d'autrui.

— C'est de nous qu'il parle, dit Calo.

— Et ce sera de toi aussi, dans peu de temps, sourit Galdo.

— Bouclez-la, les ahuris. (Chains versa un petit peu de vin vif-argent dans le verre de Locke et le lui rendit.) Encore un toast et une prière. À Locke Lamora, notre nouveau frère. Mon nouveau *pezon*. Nous lui souhaitons de réussir. Nous l'accueillons chaleureusement. Et nous prions pour que sagesse lui vienne.

Avec des gestes gracieux, il versa du vin à Calo et Galdo, et se servit un verre presque plein. Chains et les Sanza levèrent leurs verres ; Locke s'empressa de les imiter. L'argent étincelait dans la lueur dorée.

— Bienvenue chez les Salauds Gentilshommes !

Chains choqua doucement son verre contre celui de Locke ; un tintement se fit entendre avant de s'évanouir lentement.

— Tu aurais dû choisir la mort ! s'exclama Galdo.

— Il t'a bien proposé la mort aussi, non ? demanda Calo tout en trinquant avec son frère.

Puis, les deux tendirent ensemble le bras au-dessus de la table pour faire de même avec Locke.

— Vous pouvez vous marrer, mes garçons. (Le tralala avec les verres terminés, Chains indiqua la marche à suivre en buvant une brève gorgée de vin.) Ahhh ! Vous verrez, si cette pauvre petite créature vit encore un an ou deux, c'est vous qui lui mangerez dans la main. Il vous lancera des cacahuètes dès qu'il voudra vous voir faire un tour. Continue et bois un coup, Locke.

Locke leva son verre ; la surface argentée lui renvoyait un reflet net mais flageolant de son visage et de la pièce vivement éclairée ; le vin avait un bouquet voilé de genièvre et d'anis qui lui piquait le nez. Il porta sa minuscule image à ses lèvres et but. La liqueur fraîche lui donna l'impression de couler dans les deux sens : un trait de chaleur piquante courut droit au fond de sa

gorge, tandis que des vrilles glacées glissaient sur son palais pour remonter dans ses sinus. Ses yeux faillirent sortir de leurs orbites ; il toussa et se passa une main sur des lèvres devenues subitement gourdes.

— C'est du vin-miroir, de Tal Verrar. Du bon matos. Maintenant, enchaîne et mange quelque chose ou je te fracasse le crâne.

Calo et Galdo ôtèrent vivement les étoffes humides qui couvraient les plateaux et les bols, dévoilant l'ensemble du repas pour la première fois. Il y avait des saucisses, soigneusement découpées en tranches et frites à l'huile avec des quartiers de poire. Il y avait des poivrons rouges fendus en deux et farcis de pâte d'amande et d'épinards ; des boulettes de poulet enveloppées de pain frit jusqu'à en être aussi translucides que du papier ; des haricots noirs froids baignant dans le vin et une sauce à la moutarde. Subitement les frères Sanza servirent des portions de chaque plat dans l'assiette de Locke, si prestement qu'il perdit vite le compte.

S'aidant maladroitement de la fourchette d'argent à deux dents et des couteaux à bout arrondi dont il venait de se moquer, Locke se remplit la bouche ; les saveurs explosèrent glorieusement, au hasard. Les boulettes de poulet étaient relevées de gingembre et de zestes d'orange pilés, et elles fondirent dans sa bouche comme la sciure sous la pluie. La sauce au vin de la salade de haricots réchauffa sa langue ; les fortes émanations de la moutarde lui brûlèrent la gorge. Il engloutissait du vin pour éteindre chaque nouveau départ d'incendie.

À sa surprise, une fois qu'ils l'eurent servi, les frères Sanza ne le suivirent pas ; ils restèrent assis là, mains croisées, et regardèrent Chains. Lorsque le vieillard se fut assuré que Locke mangeait, il se tourna vers Calo.

— Tu es un noble vadran. Disons que tu es le seigneur-graf d'une des Essences les moins importantes. Tu participes à un dîner festif à Tal Verrar ; il y a un nombre égal d'hommes et de femmes, les places sont attribuées. Le groupe est en train d'entrer dans la salle à manger ; la dame qui sera à côté de toi te fait la conversation. Qu'est-ce que tu fais ?

— Pour un dîner vadran, je lui tirerais sa chaise sans rien dire. (Calo ne sourit pas.) Mais les dames verrariennes se tiendraient à côté de leur chaise pour indiquer qu'elles désirent qu'on la leur tire. Il est impoli de supputer. C'est pour ça que je les laisserais faire le premier pas.

— Très bien. Bon. (Chains montra le second Sanza d'une main, tout en mettant de la nourriture dans son assiette de l'autre.) Combien font dix-sept multipliés par dix-neuf ?

Galdo ferma les yeux quelques secondes pour se concentrer.

— Heu… Trois cent vingt-trois.

— Exact. Quelle est la différence entre une lieue nautique vadrane et une lieue nautique thérine ?

— Ah… La lieue vadrane fait cent… cinquante mètres de plus.

— Très bien. Ça va, alors. Vous pouvez manger.

Les frères Sanza se mirent à se disputer de façon peu convenable certains plats, et Chains se tourna vers Locke, dont l'assiette était déjà à moitié vide.

— Après quelques jours de présence ici, je commencerai à te poser des questions sur ce que tu as appris, Locke. Si tu veux manger, tu devras montrer ce que tu as retenu.

— Qu'est-ce que je vais apprendre ? À part dresser une table ?

— Tout ! (Chains avait l'air très content de lui.) Tout, mon garçon. Tu vas apprendre à te battre, à voler, à mentir sans que ton visage te trahisse. À préparer des repas comme celui-ci ! À te déguiser. À parler comme un noble, à écrire comme un prêtre, à rôder furtivement comme un abruti.

— Calo sait déjà faire ça, dit Galdo.

— Agh mou agh na mugh baaa ! déclara Galdo, la bouche pleine.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit, que nous ne travaillons pas comme les autres voleurs ? Nous sommes une nouvelle espèce, Locke. Des acteurs, voilà ce qu'on est. Notre visage n'est pas le vrai. Je suis assis là, à me faire passer pour un prêtre de Perelandro ; ça fait des années maintenant que les gens me donnent de l'argent. Comment crois-tu que j'ai payé ce petit terrier enchanté et cette nourriture ? J'ai cinquante-trois ans ; à mon âge, personne ne peut jouer les monte-en-l'air ni amadouer les serrures. Je touche plus en étant aveugle que lorsque j'étais

vif et malin. Et aujourd'hui je suis trop vieux et trop enrobé pour passer pour quelqu'un de vraiment intéressant.

Chains finit son verre et s'en servit un autre.

— Mais toi… Toi, Calo, Galdo et Sabetha… Tous les quatre, vous aurez tous les atouts que je n'ai jamais eus. Votre éducation sera complète et énergique. Je vais affiner mes notions, mes techniques. Quand j'aurai fini, les tours que vous jouerez… Eh bien, à côté, ma petite arnaque avec ce temple aura l'air simple et sans ambition.

— Ça sonne bien, dit Locke. (Le vin commençait à agir. Une vague de satisfaction charitable le réchauffait et réprimait la tension et l'inquiétude qui habitaient tous les orphelins de la Colline des Ombres.) On commence par quoi ?

— Eh bien, ce soir, si tu n'es pas trop occupé à vomir le premier repas décent de ton existence, tu peux dormir ici. Demain, on te trouvera une robe d'acolyte et tu pourras t'asseoir sur les marches avec nous et récupérer les pièces. Demain soir… (Chains se gratta la barbe tout en prenant une gorgée de vin.) Je t'emmène voir le grand ponte. Le capa Barsavi. Il est éminemment curieux de voir à quoi tu ressembles.

Chapitre 3

DES HOMMES IMAGINAIRES

1

Pour la seconde fois en deux jours, don Lorenzo vit sa vie bouleversée par la rencontre d'inconnus masqués et encapuchonnés dans un endroit inattendu. Cette fois-ci, ce fut juste après minuit, et ils l'attendaient dans son bureau.

— Fermez la porte, ordonna le plus petit, d'une voix toute camorrienne, rude, enrouée et clairement habituée à ce qu'on lui obéisse. Prenez un siège, Excellence. Et ce n'est pas la peine d'appeler votre serviteur. Il est indisposé.

— Qui diable êtes-vous ? (Par réflexe, le poing de Salvara se serra ; il n'y avait pas de fourreau à sa ceinture. Il ferma la porte derrière lui, mais n'alla pas s'asseoir à son bureau.) Comment êtes-vous entrés ici ?

L'intrus qui avait pris la parole en premier leva la main et baissa le tissu noir qui lui couvrait le nez et la bouche. Il avait le visage maigre et anguleux, les cheveux noirs et une fine moustache sombre, impeccablement taillée. Une cicatrice blanche courait le long de sa pommette droite. Il fouilla dans les plis de son manteau noir bien coupé et en retira un portefeuille de cuir noir, qu'il ouvrit afin que le don puisse en voir le contenu : un blason doré enchâssé dans des motifs compliqués de verre nacré.

— Par les dieux ! (Don Salvara s'écroula dans sa chaise, nerveusement, d'un seul coup.) L'Unité Minuit.

— Exactement. (L'homme referma son portefeuille et le remit dans son manteau. L'intrus qui n'avait pas encore parlé, toujours masqué et encapuchonné, se déplaça l'air de rien et vint se

placer juste un mètre derrière don Lorenzo, entre lui et la porte.) Nous nous excusons de cette intrusion. Mais il s'agit d'une affaire très sensible.

— Est-ce que j'ai… Ai-je fait quelque chose qui ait offensé monsieur le duc ?

— Pas que je sache, Excellence Salvara. En fait, on pourrait dire que nous sommes ici pour empêcher que ça arrive.

— Je… je… Ah bon ! Ah, qu'avez-vous dit avoir fait à Conté ?

— On lui a juste donné un petit quelque chose pour l'aider à dormir, c'est tout. Nous savons qu'il est loyal et nous savons qu'il est dangereux. Nous ne voulions pas qu'il y ait de… quiproquo.

L'homme qui se tenait à la porte ponctua cette déclaration d'un pas en avant, avant de contourner don Salvara et de poser doucement l'assortiment de couteaux de combat de Conté sur le bureau.

— Je vois. J'espère qu'il va bien. (Don Salvara tambourina de ses doigts sur le pupitre et dévisagea l'intrus balafré.) Je serais très mécontent si ce n'était pas le cas.

— Il est en pleine santé, c'est un homme du duc qui vous le dit.

— C'est bien assez. Pour l'instant.

Le balafré soupira et se frotta les yeux de deux doigts gantés.

— Nous n'avons aucun besoin de partir sur de telles bases, Excellence. Je vous prie d'excuser cette apparition inopinée et les manières qui l'accompagnent, mais vous comprendrez que votre bien-être est primordial aux yeux de notre maître. J'ai reçu des instructions m'enjoignant de vous demander… Vous êtes-vous bien amusé à la Foire, aujourd'hui ?

— Oui… (Don Salvara répondit prudemment, comme s'il s'adressait à un avocat ou un greffier.) J'imagine qu'on pourrait dire ça sans mentir.

— Bien, bien. Vous aviez de la compagnie, n'est-ce pas ?

— Donna Sofia était avec moi.

— Je fais allusion à quelqu'un d'autre. Il ne s'agit pas d'un sujet de monsieur le duc. Pas un Camorrien.

— Ah ! Le commerçant ! Un commerçant du nom de Lukas Fehrwight, d'Emberlain.

— D'Emberlain. Bien sûr ! (Le balafré croisa les bras et

embrassa du regard le bureau du don ; il observa un instant les deux portraits sous verre de don et donna Salvara aînés, dont les cadres étaient parés de rubans funéraires de velours noir.) Bon ! Cet homme n'est pas plus commerçant à Emberlain que vous et moi, Excellence Salvara. C'est un imposteur. Un arnaqueur.

— Je… (Don Salvara faillit se relever vivement, mais il se souvint de l'homme qui était derrière lui et eut l'air d'y réfléchir à deux fois.) Je ne vois pas comment cela pourrait être possible. Il…

— Excusez-moi, Excellence. (Le balafré eut un sourire horrible et artificiel, celui d'un homme sans enfants tentant de calmer la colère d'un bébé.) Mais laissez-moi vous poser une question : avez-vous déjà entendu parler de l'homme qu'on appelle la Ronce de Camorr ?

2

— Je ne vole que parce que ma chère vieille famille a besoin d'argent pour vivre.

Locke Lamora déclama cette réplique en levant haut son verre ; les autres Salauds Gentilshommes et lui étaient assis à la vieille table en bois-sorcier de l'opulent terrier qui se situait sous la maison de Perelandro ; Calo et Galdo à sa droite, Jean et Moucheron à sa gauche. Une grande quantité de victuailles était disposée devant eux, et le chandelier céleste se balançait au-dessus de leurs têtes, les illuminant de sa familière lueur dorée. Les autres commencèrent à le conspuer :

— Menteur ! entonnèrent-ils.

— Je ne vole que parce que ce vilain monde ne me laisse pas mener d'honnêtes affaires ! s'écria Calo en levant son verre.

— MENTEUR !

— Je ne vole que parce que je dois subvenir aux besoins de mon fainéant de frère jumeau, dont l'indolence a brisé le cœur de notre mère ! dit Galdo en donnant un coup de coude à Calo.

— MENTEUR !

— Je ne vole que parce qu'en ce moment j'ai de mauvaises

fréquentations, déclara Jean.

— MENTEUR !

Finalement, ce fut au tour de Moucheron d'accomplir le rituel ; le garçon leva son verre en tremblant légèrement et hurla :

— Je ne vole que parce que c'est trop marrant !

— *SALAUD !*

Dans une clameur de joie et des braillements, les cinq voleurs trinquèrent ; la lumière scintillait sur le cristal et brillait dans les profondeurs vertes et brumeuses du vin de menthe verrarien. Les quatre adultes vidèrent leur verre d'un trait, avant de le reposer violemment sur la table. Moucheron, qui louchait déjà un peu, manipulait le sien un peu plus délicatement.

— Messieurs, j'ai dans ma main le premier fruit de toutes ces longues semaines d'études et de tourments. (Locke leur présenta un rouleau de parchemin retenu par un ruban et le sceau de cire bleue des petits nobles de Camorr.) C'est un billet à ordre d'une valeur de cinq mille couronnes lourdes, à retirer chez Meraggio demain, sur les fonds de don Salvara. Et c'est aussi, et c'est heureux, la première réussite de notre plus jeune membre dans l'une de nos entreprises.

— Le gosse au tonneau ! s'exclamèrent les frères Sanza à l'unisson.

Une seconde plus tard, une petite tranche de pain aux amandes jaillit d'entre leurs sièges et vint s'écraser juste entre les deux yeux de Moucheron, avant de retomber dans un « ploc » sur son assiette vide. Moucheron la coupa en deux et leur rendit la pareille, visant correctement en dépit de ses tremblements. Locke continua de parler, comme Calo se renfrognait et se frottait les yeux pour les débarrasser des miettes.

— Cet après-midi, le deuxième contact a été facile. Mais nous ne serions pas allés si loin, si vite, sans la vive idiotie dont a fait preuve Moucheron hier. C'était stupide, c'était audacieux, il a failli se faire tuer, et c'était foutrement brillant. (Locke était parvenu à jouer de sa bouteille de vin comme un magicien : les verres vides, subitement, étaient de nouveau pleins.) À la santé de Moucheron ! Le nouveau fléau de la garde de Camorr !

Lorsque les hourras et la beuverie perdirent de leur intensité et que l'on eut assez tapé dans le dos de Moucheron pour lui retourner la cervelle, Locke produisit un grand verre, le plaça au milieu de la table et le remplit sans hâte.

— Juste une chose, avant de pouvoir commencer à manger. (Il leva le verre et les autres ne dirent plus rien.) Un verre pour un ami absent. Le vieux Chains nous manque terriblement et nous espérons que son âme est en paix. Puisse le Gardien Véreux monter la garde à jamais et bénir un serviteur tout aussi véreux ! C'était un homme bon et pénitent, à la manière des gens comme nous.

Délicatement, Locke reposa le verre au centre de la table et le recouvrit d'un petit tissu noir.

— Il aurait été très fier de toi, Moucheron.

— J'espère vraiment. (Le garçon fixa le verre recouvert posé au centre, parmi la verrerie luxueuse et la vaisselle dorée.) J'aurais aimé le rencontrer.

— Tu aurais été un projet reposant pour ses vieux jours, déclara Jean. (Il embrassa le dos de sa main gauche, ce qui faisait office de salut au sein du clergé du Treizième, l'Innommé.) Un répit des plus bienvenus après ce qu'il avait enduré en nous élevant tous les quatre !

— Jean est bien généreux. Lui et moi, nous étions des saints. Ce sont les frères Sanza qui obligeaient ce pauvre vieux fumier à prier tard dans la nuit six soirs sur sept. (Locke tendit la main en direction d'un plateau recouvert d'un linge.) Mangeons, à présent.

— Il priait pour que vous grandissiez aussi vite que nous et pour que vous deveniez aussi beaux, tu veux dire ! (Galdo fit jaillir son bras et attrapa Locke par le poignet.) Tu n'oublies pas quelque chose ?

— Comment ?

Calo, Galdo et Jean accueillirent cette question d'un même regard. Moucheron avait une expression penaude et fixait le chandelier.

— Bordel !

Locke se leva de son siège et se dirigea vers un buffet ; lorsqu'il revint s'installer à la table, il avait une minuscule

mignonnette à la main, à peine plus grande qu'un verre à liqueur. Il y versa une toute petite goutte de vin de menthe. Il ne leva pas la fiole, mais la posa au centre de la table, à côté du verre que le tissu noir recouvrait.

— Un verre pour *quelqu'un* d'absent. Je ne sais pas où elle se trouve en ce moment et je prie pour que vous vous étouffiez, sauf toi, Moucheron. Merci et allez vous faire foutre.

— C'est pas ce que j'appelle une bénédiction dans les formes, surtout pour un prêtre, dit Calo. (Il embrassa le dos de sa main gauche et la fit passer au-dessus du petit verre.) Elle était des nôtres avant que tu ne le sois toi-même, *garrista*.

— Vous savez pourquoi je *prie*, moi ? (Locke mit ses mains au bord de la table.) Je prie pour que – un jour, peut-être – l'un d'entre *vous* découvre ce qu'est l'amour quand il monte plus haut que la braguette.

— Il faut deux personnes pour briser un cœur, dit Galdo en posant doucement sa main gauche sur la main droite de Locke. Je ne me rappelle pas qu'elle ait foiré quoi que ce soit sans ton aimable soutien.

— Et je me hasarderais même à dire que ça nous soulagerait tous diablement si tu pouvais avoir la courtoisie de sortir tirer ta crampe. Longtemps et comme un sauvage. Prends-en trois à la fois, par les dieux ! C'est pas comme si on n'avait pas le budget.

— Je vous rappelle que ça fait longtemps que je n'ai plus de patience à ce sujet…

La voix de Locke commençait à monter, et Jean attrapa fermement son ami par le biceps gauche ; sa main faisait aisément le tour du bras de son *garrista*.

— C'était une bonne amie, Locke. Elle l'était et elle l'est encore. Pour ça, tu lui dois quelque chose d'un peu plus pieux.

Jean s'empara de la bouteille de vin, puis en remplit le petit flacon à ras bord. Il le leva à la lumière et lâcha le bras de Locke.

— Un verre pour une amie absente. Nous espérons que Sabetha se porte bien. Quant à nous, nous prions pour la fraternité.

Locke le toisa pendant une seconde qui sembla durer des minutes, avant de pousser un long soupir.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas gâcher les réjouissances.

C'était un bien piètre discours et je… m'en repens. J'aurais dû mieux apprécier mes responsabilités.

— Moi aussi, je suis désolé, dit Galdo dans un sourire contrit. Nous ne te condamnons pas pour ce que tu ressens. Nous savons qu'elle était… qu'elle était… elle.

— Eh bien, moi, je ne suis pas désolé pour l'histoire d'aller tirer sa crampe, dit Calo dans un haussement d'épaules contrit. Je suis sérieux, mon pote, merde ! Trempe le biscuit. Mouille l'ancre. Va te trouver une dame en manque de dague pour son fourreau. Tu te sentiras mieux.

— Ça ne se voit pas que je suis tout à fait fou de bonheur, en ce moment même ? Je n'ai pas besoin de me sentir *mieux* ; vous et moi, on a encore du boulot, ce soir ! Pour l'amour du Gardien Véreux, est-ce qu'on ne pourrait pas simplement expédier ce sujet et balancer sa saloperie de cadavre dans la baie ?

— Navré, dit Calo après quelques secondes et un regard noir bien appuyé de Jean. Navré. Écoute, tu sais que ça part d'un bon sentiment. On est tous les deux désolés, si on exagère. Mais elle est à Parlay, et nous, à Camorr, et il est évident que tu…

Calo aurait bien continué, mais une tranche de pain aux amandes lui rebondit sur l'arête du nez et il sursauta, surpris. Une autre tranche toucha Galdo au front ; une autre encore atterrit sur les genoux de Jean, et Locke parvint à lever une main assez rapidement pour dévier celle qui lui était destinée.

— Arrêtez, quoi, sérieusement ! (Moucheron tenait d'autres tranches dans ses mains tendues, les pointant comme des arbalètes chargées.) C'est à ça qu'il faut que je m'attende, quand je serai plus grand ? Je croyais que nous fêtions le fait d'être plus riches et plus intelligents que tous les autres !

Locke ne regarda le garçon qu'un court instant, puis il prit la mignonnette pleine des mains de Jean en souriant.

— Moucheron a raison. Arrêtons les conneries et passons à table. (Il leva la fiole aussi haut qu'il le put, en direction du chandelier.) À nous… plus riches et intelligents que quiconque !

— PLUS RICHES ET INTELLIGENTS QUE QUICONQUE ! crièrent en chœur ses compagnons.

— Nous portons un toast aux amis absents qui nous ont aidés à arriver là où nous en sommes aujourd'hui. Ils nous manquent

vraiment.

Locke porta le petit flacon à ses lèvres et but une minuscule gorgée avant de le reposer.

— Et nous les aimons encore, dit-il tout doucement.

3

— La Ronce de Camorr… C'est une rumeur particulièrement ridicule qui flotte dans les salles à manger quand les dons les plus impressionnables ne mouillent pas assez leur vin.

— La Ronce de Camorr est descendue de votre barge de plaisance un peu plus tôt dans la soirée, en emportant un billet à ordre lui donnant droit sur cinq mille de vos couronnes de fer-blanc, déclara plaisamment le balafré.

— Qui ? Lukas Fehrwight ?

— Tout juste.

— Lukas Fehrwight est un *Vadran*. Ma mère était vadrane ; je connais la langue ! Lukas est Vieux Emberlain de la tête aux pieds. Il se couvre de laine et recule de deux mètres dès qu'une femme lui fait un clin d'œil ! (Irrité, don Lorenzo ôta ses optiques et les posa sur son bureau.) Tous les matins, cet homme parierait la vie de ses propres enfants sur le prix qu'il fera payer pour des tonneaux remplis de tripes de hareng. Je ne compte plus les fois où j'ai fait affaire avec ce genre de personnage. Cet homme n'est pas camorrien et il n'a rien d'un voleur de légende !

— Excellence ! Vous avez vingt-quatre ans, c'est bien ça ?

— Pour l'instant. Qu'est-ce que ça a à voir avec cette histoire ?

— Vous avez rencontré de nombreux commerçants au cours des années qui ont suivi les décès de votre mère et de votre père, puisse le Long Silence leur apporter la paix. De nombreux commerçants, et, parmi eux, de nombreux Vadrans. C'est exact ?

— Tout à fait exact.

— Et si un homme, un homme très intelligent, désirait que vous le preniez pour un commerçant… eh bien, en quoi se déguiserait-il, et comment se présenterait-il ? Comme pêcheur ? Comme archer mercenaire ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je veux dire, Excellence Salvara, que l'on s'est servi de vos propres attentes contre vous. Vous avez le nez creux, en ce qui concerne les hommes d'affaires, c'est certain. Vous avez multiplié plusieurs fois la fortune de votre famille depuis le peu de temps que vous vous en occupez. Par conséquent, un homme qui désirerait vous piéger ne pourrait rien faire de mieux que d'agir en homme d'affaires avisé. Que d'arborer de façon manifeste les caractéristiques auxquelles vous êtes préparé. Que de vous montrer exactement ce que vous attendiez et espériez voir.

— Il me semble que si j'accepte cet argument, l'authenticité évidente de tout ce qui est légitime va pouvoir être prise comme chef d'accusation, dit doucement le don. Je dis que Lukas Fehrwight est un commerçant d'Emberlain parce qu'il en présente tous les signes ; vous dites que ce sont ces mêmes signes qui prouvent son imposture. Il me faut des preuves plus concrètes.

— Laissez-moi faire une digression, dans ce cas, Excellence, et vous poser une autre question. (Le balafré joignit les mains sous les replis noirs de sa cape et fixa le jeune noble.) Si vous étiez un voleur s'en prenant exclusivement à la noblesse de notre duché de Camorr, comment dissimuleriez-vous vos agissements ?

— Exclusivement ? Encore cette histoire de Ronce de Camorr. Un tel voleur ne peut pas exister. Il y a des arrangements… la Paix Secrète. Si un homme osait rompre la Paix, les autres voleurs s'occuperaient aussitôt de son cas.

— Et si notre voleur parvenait à ne pas se faire capturer ? Et si notre voleur pouvait cacher son identité à ses pairs ?

— Si. Si… On raconte que la Ronce de Camorr vole aux riches (don Salvara se mit une main sur la poitrine) pour donner jusqu'à la dernière pièce de cuivre aux pauvres. Vous avez entendu parler de sacs d'or qu'on laisserait traîner dans les rues de Prendfeu, récemment ? De charbonniers ou d'équarrisseurs qui se mettent tout d'un coup à se balader en gilet de soie et bottes brodées ? Allons donc ! La Ronce, c'est un conte de poivrots. Maître épéiste, tombeur de ces dames, un fantôme qui

passe à travers les murs. Ridicule !

— Vos portes sont verrouillées, il y a des barreaux à vos fenêtres et, pourtant, nous sommes dans votre bureau, Excellence.

— Je vous l'accorde. Mais vous êtes faits de chair et de sang.

— C'est ce qu'on raconte. Mais nous nous éloignons du sujet. Notre voleur, Excellence, compte sur vous et sur vos pairs pour dissimuler ses activités *à sa place*. En toute hypothèse, si Lukas Fehrwight était la Ronce de Camorr, et que vous sachiez qu'il a tranquillement soulagé vos coffres d'une petite fortune, que feriez-vous ? Vous en remettriez-vous à la garde ? Appelleriez-vous à l'aide au su de tous à la cour de monsieur le duc ? En parleriez-vous en présence de don Paleri Jacobo ?

— Je… je… C'est intéressant comme question. Je me demande…

— Voudriez-vous que toute la ville sache que vous vous êtes fait rouler ? Qu'on vous a dupé ? Est-ce que des hommes d'affaires auraient jamais à nouveau confiance en votre jugement ? Votre réputation s'en remettrait-elle un jour ?

— J'imagine que ce serait très… difficile.

La main droite du balafré réapparut, nue et pâle sur le noir de sa cape, un doigt tendu.

— Il y a quatre ans, donna Rosalina de Marre a perdu dix mille couronnes, en échange de titres donnant usufruit sur des vergers qui n'existaient pas. (Un deuxième doigt se tendit.) Il y a deux ans, don et donna Feluccia ont perdu deux fois cette somme. Ils pensaient financer un coup d'État à Talisham qui aurait fait de cette ville un domaine familial.

» L'année dernière, dit-il en dépliant un troisième doigt, le vieux don Javarriz a payé un devin quinze mille couronnes lourdes car celui-ci prétendait pouvoir ramener son premier-né à la vie. (L'auriculaire du balafré jaillit, et il agita sa main tendue en direction de don Lorenzo.) Et maintenant, nous avons don et donna Salvara impliqués dans un accord commercial secret à la fois tentant et pratique. Dites-moi, avez-vous jamais entendu parler des ennuis des seigneurs et des dames que je viens de citer ?

— Non.

— Donna de Marre vient voir votre femme dans son jardin deux fois par semaine. Elles parlent de botanique alchimique. Vous avez joué de nombreuses fois aux cartes avec les fils de don Javarriz. Et pourtant, tout cela vous surprend ?

— Oui, tout à fait, je vous assure !

— Ça a également surpris monsieur le duc. Mon maître a passé deux ans à essayer de suivre les minces faisceaux de preuves qui reliaient ces crimes entre eux, Excellence. Une fortune aussi importante que la vôtre est partie en fumée, et il a fallu des ordres ducaux pour délier les langues des parties qui avaient été spoliées. Parce que leur orgueil leur intimait le silence.

Don Lorenzo fixa son bureau un long moment.

— Fehrwight loue une suite à *La Masure*. Il a un serviteur, des habits de choix, des optiques à cent couronnes. Il a… des choses extraordinaires, il détient les secrets de la maison de Bel Auster. (Don Salvara leva les yeux sur le balafré comme s'il répondait à une question que lui aurait posée un précepteur sévère.) Ce sont des choses qu'aucun voleur ne pourrait avoir.

— Est-ce que de jolis vêtements seraient hors de portée d'un homme à la tête de plus de quarante *mille* couronnes volées ? Et son baril de cognac non vieilli… Comment vous, moi, ou n'importe qui d'extérieur à la maison de Bel Auster pourrait savoir à quoi ça ressemble ? Ou quel goût ça a ? C'est une simple ruse.

— Un notaire l'a reconnu dans la rue, un des scribes de loi de Razona, qui ne bougent pas de chez Meraggio !

— Bien sûr qu'il l'a reconnu, parce que ça fait longtemps que cet homme construit l'identité de Lukas Fehrwight, probablement avant même d'avoir rencontré donna de Marre. Son compte chez Meraggio est tout ce qu'il y a de réel, ouvert il y a deux ans et demi avec du vrai argent. Il présente tous les signes extérieurs de richesse qu'un homme de son rang doit exhiber, mais Lukas Fehrwight est un fantôme. Un mensonge. Un rôle qu'il joue pour un public privé et trié sur le volet. Ça fait des mois que je le traque.

— Sofia et moi sommes des gens sensés. On aurait sûrement… sûrement vu que quelque chose ne collait pas.

— Ne collait pas ? Il n'y a rien qui colle dans cette affaire ! Excellence Salvara, je vous en conjure, je vous en *conjure*, écoutez-moi attentivement. Vous êtes dans les alcools fins. Chaque semaine, vous priez pour l'ombre de votre mère au temple vadran. Quelle coïncidence fascinante que vous tombiez par hasard sur un Vadran dans le besoin et qui se trouve travailler dans la même branche, hein ?

— Et où irait prier un Vadran à Camorr, sinon au temple des Eaux de la Fortune ?

— Nulle part, bien entendu. Mais regardez toutes ces coïncidences s'empiler lourdement les unes sur les autres. Un négociant en alcools vadran, qui a besoin d'être secouru et est justement en train de chercher à avoir une entrevue avec don Jacobo. Votre ennemi juré ! Un homme dont tout le monde sait que vous l'écraseriez par tous les moyens si le duc ne vous l'avait pas interdit ?

— Vous nous… observiez, la première fois que je l'ai rencontré ?

— Oui, avec beaucoup d'attention. Nous vous avons vus, vous et votre serviteur, quand vous vous êtes dirigés vers la ruelle pour venir en aide à un homme que vous croyiez menacé. Nous…

— Que nous *croyions* menacé ? Il était en train de se faire étrangler !

— Tiens donc ? Les hommes masqués étaient ses complices, Excellence. C'était une mise en scène. C'était un moyen de vous présenter au commerçant imaginaire et à sa proposition imaginaire. Tout ce à quoi vous attachez de l'importance a été utilisé pour vous appâter ! Vos sympathies pour les Vadrans, votre sens du devoir, votre courage, votre intérêt pour les alcools fins, votre désir de surpasser don Jacobo. Et est-il possible que ce soit une coïncidence si le stratagème de Fehrwight doit rester secret ? S'il est censé suivre un calendrier extrêmement court et exigeant ? S'il se trouve tout simplement nourrir toute l'ambition que l'on vous connaît ?

Le don fixa le mur opposé de son bureau en pianotant de plus en plus vite sur son bureau.

— C'est un grand choc, finit-il par dire d'une petite voix que toute animosité avait désertée.

— Pardonnez-moi, seigneur Salvara. La vérité est bien malheureuse. Bien sûr que la Ronce de Camorr ne mesure pas trois mètres. Bien sûr qu'il ne peut pas passer à travers les murs. Mais c'est un voleur bien réel ; il se fait passer pour un Vadran du nom de Lukas Fehrwight, et il dispose *effectivement* de cinq mille de vos couronnes et il lorgne sur vingt mille de plus.

— Il faut que j'envoie des hommes chez Meraggio, pour qu'il ne puisse pas échanger mon billet à ordre demain matin, dit don Lorenzo.

— Sauf votre respect, Excellence, vous ne devez rien faire de tel. Mes instructions sont claires. Nous ne voulons pas seulement la Ronce, nous voulons aussi ses complices. Ses contacts. Ses informateurs. Tout son réseau de voleurs et d'espions. Nous l'avons à découvert, en ce moment et nous pouvons le filer pendant qu'il mène ses affaires. Qu'il ait le moindre soupçon que son petit jeu est éventé, et il se carapatera. L'occasion qui se présente à nous ne se présentera peut-être plus jamais. Monsieur le duc Nicovante insiste absolument pour que tous ceux qui sont impliqués dans ces crimes soient identifiés et arrêtés. À cette fin, nous exigeons et nous avons besoin de votre coopération absolue – au nom du duc.

— Que dois-je faire, alors ?

— Continuez de vous comporter comme si vous aviez marché à fond dans l'histoire de Fehrwight. Laissez-le encaisser le billet. Laissez-le goûter un peu au succès. Et, quand il reviendra vous voir pour vous demander plus d'argent…

— Oui ?

— Eh bien quoi ? Donnez-le-lui, Excellence. Donnez-lui tout ce qu'il demande.

4

Après avoir débarrassé la table et attribué à un Moucheron éméché la tâche de faire tout reluire à l'eau chaude et au sable blanc (« C'est excellent pour ton éducation morale ! » s'était écrié Jean tout en empilant la porcelaine et le cristal), Locke et

Calo se retirèrent dans la Garde-Robe du terrier, pour commencer à préparer la troisième et la plus délicate manche de la rencontre Salauds Gentilshommes-don Salvara.

La cave en Verre d'Antan aménagée sous la maison de Perelandro était divisée en trois parties : l'une faisait office de cuisine, une autre était partagée en dortoirs aux cloisons de bois, et la dernière avait été surnommée la « Garde-Robe ».

De longues penderies occupaient chaque mur, des centaines de costumes rangés par origine, saison, coupe, taille et classe sociale. Il y avait des robes en toile grossière, des tuniques d'ouvrier et des tabliers de boucher maculés de sang séché. Il y avait des manteaux d'hiver et d'été, bon marché ou habilement coupés, unis ou ornés d'une foultitude de choses, des parures en métal précieux aux plumes de paon. Il y avait des robes et des accessoires pour la plupart des clergés thérins : Perelandro, Morgante, Sendovani, Iono et les autres. Il y avait des chemises de soie et des pourpoints astucieusement renforcés, des gants, des cravates, des foulards, assez de cannes et de badines pour équiper une armée mercenaire de boiteux.

Chains avait commencé cette collection et vingt années de combines de ses disciples l'avaient enrichie. Les Salauds Gentilshommes ne jetaient que très peu des habits qu'ils endossaient ; même les vêtements d'été trempés de sueur les plus puants étaient lavés et passés au parfum alchimique, puis soigneusement accrochés ; au besoin, ils pourraient les salir à nouveau.

Un miroir sur pied trônait au cœur de la Garde-Robe ; au plafond, un autre, plus petit, était accroché à un système de poulies et pouvait être déplacé et positionné selon les nécessités du moment. Locke se tenait devant le grand miroir, vêtu d'un pourpoint et d'un haut-de-chausses assortis violet sombre ; les chausses étaient rouge sang, comme l'eau à la lueur du crépuscule, et sa simple cravate camorrienne était presque de la même teinte.

— C'est vraiment une bonne idée tout ce tralala ?

Calo était vêtu exactement de la même façon, bien que dans des nuances de gris – ce qui s'accordait fort bien à son humeur – ; il remonta les manches de sa tunique au-dessus des coudes et

les y attacha à l'aide de deux pinces de perles noires.

— C'est une idée excellente, répondit Locke en rajustant sa cravate. On fait partie de l'Unité Minuit. On se la pète. Quel espion digne de ce nom entrerait par effraction dans un manoir habillé en vert, en orange ou en blanc ?

— Le genre d'espion à venir frapper à la porte.

— Certes, mais je ne changerai pas de plan pour autant. Don Salvara a eu une longue journée. Il sera à point pour un joli choc de fin de soirée. On ne pourrait pas le choquer de la même façon, si on était sapés en arc-en-ciel.

— Eh bien, certainement pas de la façon à laquelle tu penses, effectivement.

— Ce foutu pourpoint est trop serré dans le dos, grommela Locke. Jean ! Jeeeeaaaaaaan !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fut la réponse qui fusa un long moment plus tard.

— Qu'est-ce que tu veux, j'adore dire ton nom ! Ramène-toi !

Quelques instants plus tard, Jean entra d'un pas tranquille dans la Garde-Robe, un verre de cognac dans une main, un livre usé dans l'autre.

— Je croyais que Graumann avait sa soirée de libre, dit-il.

— Et il l'a. (Locke indiqua le dos de son pourpoint d'un geste impatient.) J'ai besoin des services de la couturière la plus moche de Camorr.

— Galdo est en train d'aider Moucheron à se laver.

— Attrape tes aiguilles, nœnœil.

Les sourcils de Jean se froncèrent derrière ses optiques, mais il posa son livre et son verre, avant d'ouvrir un petit coffre en bois posé contre l'un des murs de la Garde-Robe.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Calo avait ajouté une minuscule pince d'argent et d'améthyste au milieu de sa cravate et se passait en revue dans le petit miroir, l'air satisfait.

— *Kimlarthen*, répondit Jean, qui maniait une aiguille d'os blanche prolongée d'un fil noir en essayant de ne pas se piquer les doigts.

— Les histoires d'amour korishiennes ? maugréa Locke. C'est

de la merde à l'eau de rose, tout ça. Je ne savais pas que tu aimais les contes de fées.

— Il se trouve qu'il s'agit de chroniques culturellement importantes des siècles du Trône Thérin, déclara Jean en venant se placer derrière Locke, un décousoir dans une main et son aiguille enfilée dans l'autre. En plus, il y a au moins trois chevaliers qui se font arracher la tête par le monstre de Vuazzo.

— Serait-ce un manuscrit illustré, par hasard ?

— Non, pas pour les bons passages.

Jean travaillait le dos du pourpoint aussi délicatement que s'il avait voulu amadouer une serrure ou la poche d'une victime.

— Oh, laisse-le décousu ! Je me fous de savoir quelle allure il a ; ça sera caché par le manteau, de toute façon. On pourra l'embellir plus tard.

— On ? grogna Jean, tout en détendant le pourpoint grâce à quelques déchirures et entailles stratégiques. Moi, tu veux dire. Tu couds aussi bien que les chiens sont poètes.

— Et je suis tout à fait disposé à le dire. Oh, par les dieux, ça va mieux ! Maintenant, il y a la place pour cacher le portefeuille à insigne et deux-trois autres surprises, juste au cas où.

— Ça fait bizarre de laisser dépasser des trucs de tes vêtements, au lieu de les planquer dans tes poches. (Jean rangea son nécessaire à sa place dans le coffre à couture et le referma.) Ne néglige pas tes exercices ; on ne voudrait pas te voir grossir.

— En fait, la majeure partie de mon poids se *concentre* dans la tête.

Locke remonta ses manches et les attacha comme celles de Calo.

— Tu es un tiers mauvaises intentions, un tiers avarice pure, et un tiers sciure de bois. Ce qui reste, je te l'accorde, doit être composé de cervelle, dit Jean.

— Eh bien, puisque tu es là et que tu en sais aussi long sur moi, pourquoi ne sortirais-tu pas la boîte à fards pour m'aider à m'arranger le visage ?

Jean observa une pause afin de boire une gorgée de cognac, avant de prendre une grande boîte de bois abîmée dotée de plusieurs dizaines de tiroirs.

— On commence par quoi ? Tes cheveux ? Tu les veux noirs,

c'est ça ?

— Noirs comme la nuit. Je ne devrais avoir à jouer le rôle de ce type que deux ou trois fois.

D'un geste vif, Jean enroula un linge blanc autour des épaules du pourpoint de Locke et l'attacha sur le devant à l'aide d'une minuscule pince en os. Puis, il ouvrit une jarre d'onguent et s'en enduisit les doigts ; c'était un gel sombre et compact qui sentait fort l'orange.

— Hmm ! On dirait du charbon, et ça sent l'orange. Je ne comprendrai jamais le sens de l'humour de Jessaline.

Locke sourit, comme Jean commençait à appliquer le produit dans ses cheveux blond sale.

— Même les apothicaires noirs ont besoin de s'amuser. Tu te rappelles la bougie soporifique qu'elle nous avait donnée pour qu'on s'occupe du clebs de garde de don Feluccia, et qui sentait le steak ?

— C'était marrant, ça, ricana Calo en mettant la dernière touche à ses atours. Y avait des chats errants qui déboulaient dans tous les coins, attirés par l'odeur. Ils s'écroulaient sur place et la rue était remplie de petits corps. Le vent soufflait de toutes parts et nous, on cavalait comme des dératés pour essayer de devancer les vapeurs…

— Ça n'a pas été notre meilleure représentation, dit Jean.

Il avait presque terminé ; le produit semblait imprégner les cheveux de Locke, leur conférant une teinte naturelle de noir camorrien, avec seulement de légers reflets. Mais, à Camorr, beaucoup d'hommes usaient de substances lissantes pour garder leur chevelure en place ou la parfumer ; cela ne se remarquerait que très peu.

Jean s'essuya les doigts sur la serviette que Locke avait autour du cou, avant de tremper un bout de tissu dans une autre jarre d'onguent remplie de gel nacré. Ce produit, appliqué sur ses doigts, nettoya les résidus de couleur et donna l'impression que le gel noir s'évaporait d'un coup. Jean tamponna les tempes et le cou de Locke, effaçant les petites traînées et les bavures laissées là par la teinture.

— Balafre ? demanda Jean une fois qu'il eut fini.

— S'il te plaît, oui. (Locke fit courir son auriculaire sur sa

pommette droite.) Mets-la là, si tu veux bien.

De la boîte à fards, Jean sortit un mince tube de bois au bout d'un blanc crayeux et s'en servit pour tracer une courte ligne sur le visage de Locke, juste à l'endroit que celui-ci lui avait indiqué. Le produit grésilla une seconde ou deux, et Locke tressaillit ; en un clin d'œil, la ligne blanche se durcit et se transforma en un arc de pseudo-peau pâle, semblable en tout point à une véritable cicatrice.

Moucheron passa la tête par la porte de la Garde-Robe à cet instant précis, les joues un peu plus rouges qu'à l'accoutumée. D'une main, il tenait un portefeuille de cuir noir, légèrement plus grand que celui que les gentilshommes portaient d'ordinaire.

— La cuisine est propre. Galdo a dit que vous oublieriez ceci si je ne vous l'amenais pas.

— Ne prends pas ce qu'il dit au premier degré, je t'en prie. (Locke tendit la main vers le portefeuille, tandis que Jean lui retirait la serviette des épaules, satisfait de voir que la teinture pour cheveux était sèche.) Casse ce truc, et je te ferai rouler jusqu'à Emberlain dans un tonneau. Et *ça*, c'est du premier degré.

L'insigne qui se trouvait dans le portefeuille, combinaison compliquée d'or, de cristal et de verre glacé, était de loin l'accessoire le plus onéreux de leur jeu ; même le baril d'Austershalin 502 avait coûté moins cher. L'insigne avait été conçu à Talisham, à quatre jours de chevauchée au sud ; il était impossible de compter sur un faussaire, et ce quel que fût son talent, pour être serein ou à l'aise dès lors qu'il s'agissait d'imiter le symbole de la police secrète personnelle du duc.

Une araignée stylisée sur le sceau royal du Duché Serein ; aucun Salaud Gentilhomme n'en avait jamais vu, mais Locke était persuadé que parmi les nobliaux peu avaient fait cette expérience. Les Gens Bien de Camorr avaient murmuré une description approximative de cet emblème redouté et, de là, les Salauds Gentilshommes avaient imaginé une contrefaçon au jugé.

— Durant le Boiteux raconte que c'est n'importe quoi, cette histoire d'Araignée, déclara Moucheron en tendant le

portefeuille à Locke.

Les trois autres Salauds Gentilshommes le regardèrent sévèrement.

— Si on mettait la cervelle de Durant dans un dé à coudre d'eau, elle aurait l'air d'un navire perdu en haute mer, dit Jean.

— L'Unité Minuit existe pour de bon, Moucheron. (Locke se tapota délicatement les cheveux et vérifia que ses mains restaient propres.) Si jamais tu te fais prendre à enfreindre la Paix, tu ferais mieux de prier pour que le capa t'attrape avant qu'elle ne le fasse. Barsavi est la miséricorde incarnée, comparé à l'homme qui dirige le Palais de la Patience.

— Je sais que l'Unité Minuit n'est pas une légende, répliqua Moucheron. J'ai simplement dit qu'il y en a qui affirment que *l'Araignée*, c'est du pipeau.

— Oh, il existe ! Jean, trouve-moi une moustache. Quelque chose qui aille avec ces cheveux. (Locke fit courir un doigt sur la peau douce qui bordait ses lèvres, rasée après le dîner.) Il y a quelqu'un, derrière l'Unité Minuit. Jean et moi avons passé des années à chercher, parmi les courtisans du duc, qui cela pouvait être, mais les pistes n'ont mené nulle part.

— Même Galdo et moi, on sèche, ajouta Calo. Alors, on sait qu'on a affaire à une subtilité des plus foutrement singulières.

— Comment pouvez-vous en être sûrs ?

— Laisse-moi te l'expliquer comme ça, Moucheron. (Locke observa une pause, tandis que Jean lui tendait une fausse moustache ; Locke fit un geste de dénégation, et Jean repartit fouiller dans la boîte à fards.) Lorsque le capa Barsavi fait descendre quelqu'un, on en entend parler, pas vrai ? Nous avons des contacts, et la rumeur circule. Le capa *veut* que les gens sachent pourquoi il fait ça – ça évite les tracas, ça fait un exemple.

— Et, poursuivit Galdo, lorsque le duc fait personnellement descendre quelqu'un, il y a toujours un signe. Des Vestes Jaunes. Des soldats du Verre Nocturne, des assignations en justice, des procès, des proclamations.

— Mais, reprit Locke, quand l'Araignée met la main sur quelqu'un… (Locke eut un hochement de tête approbateur à l'attention de la seconde moustache que Jean lui proposait.)

Quand il s'agit de l'Araignée, le pauvre type en question disparaît littéralement de la face du monde. Et le capa Barsavi ne pipe pas mot. Tu comprends ? Il fait comme si de rien n'était. Alors, quand on sait que Barsavi ne craint pas le duc… il le regarde un peu de haut, à vrai dire… eh bien, ça implique qu'il y a quelqu'un, quelque part, qui lui fait *vraiment* faire dans son froc.

— Oh ! Vous voulez dire à part le Roi Gris ?

Calo grogna.

— Le merdier avec le Roi Gris sera fini dans quelques mois, Moucheron. Un cinglé, tout seul contre trois mille lames, toutes aux ordres de Barsavi… Le Roi Gris est déjà mort. On ne se débarrassera pas aussi facilement de l'Araignée.

— Ce qui est précisément la raison pour laquelle nous nous attendons à voir don Salvara faire un bond de deux mètres quand il verra que nous l'attendons dans son bureau. Parce que les sangs bleus apprécient autant les visites surprises de l'Unité Minuit que nous.

— Désolé de t'interrompre, dit Jean, mais est-ce que tu t'es rasé, ce matin ? Ah ! Parfait.

À l'aide d'une petite baguette, il appliqua une traînée luisante de pâte transparente au-dessus de la lèvre supérieure de Locke ; celui-ci plissa le nez de dégoût. En quelques vifs mouvements du doigt, Jean lui mit la fausse moustache et la fit tenir en place ; une seconde ou deux, et elle se tenait là, aussi fermement que si la nature l'y avait fait pousser.

— Cette colle est faite avec le cuir d'un requin-loup, expliqua Jean pour renseigner Moucheron. Et, la dernière fois qu'on s'en est servi, on a oublié d'emporter un peu de dissolvant…

— Et il fallait que je m'en débarrasse rapidement, dit Locke.

— Et que je sois damné s'il n'a pas crié quand Jean lui a rendu ce service, enchaîna Calo.

— Comme un Sanza dans un bar à putes !

Locke fit un vilain geste en direction de Calo ; en réplique, celui-ci fit mine de tirer un carreau d'arbalète dans sa direction.

— Balafre, moustache, cheveux ; on a fini, là ?

Jean rangea les derniers accessoires de déguisement dans la boîte à fards.

— Ça devrait aller, oui. (Locke regarda longuement son reflet dans le grand miroir et, lorsqu'il reprit la parole, sa voix avait changé : subtilement plus profonde, légèrement plus rude. Son intonation était celle, blasée et dénuée d'humour, d'un sergent de la garde verbalisant un petit malfrat pour la millième fois de sa carrière.) Allons raconter à notre homme que des fripouilles en ont après lui.

5

— Ainsi, vous voulez que je continue délibérément de donner des billets à ordre à un homme que vous décrivez comme étant le voleur le plus compétent de Camorr, dit don Lorenzo Salvara.

— Sans vouloir vous manquer de respect, Excellence Salvara, c'est ce que vous auriez fait de toute façon, même sans notre intervention.

Lorsque Locke parlait, Lukas Fehrwight disparaissait totalement de sa voix et de ses manières ; il n'y avait aucune trace de l'énergie contenue et de la dignité guindée du commerçant vadran. Pour cette nouvelle imposture, il s'appuyait sur les édits ducaux, aussi irréfutables que fictifs ; il agissait en homme qui pouvait – et ne se privait pas de le faire – titiller un don tout en violant l'intimité de sa demeure. Une telle audace ne pouvait pas être feinte – Locke devait la ressentir, y faire appel au plus profond de lui, se draper d'arrogance, comme s'il s'était agi d'un vêtement familier. Locke Lamora n'était plus qu'une ombre dans son propre esprit – il faisait partie de l'Unité Minuit, il était agent de la police secrète du duc. Les mensonges compliqués de Locke étaient l'authenticité simple de cet homme.

— Les sommes dont nous parlons pourraient… facilement atteindre la moitié de ce dont je dispose.

— Dans ce cas, donnez la moitié de votre fortune à notre ami Fehrwight, Excellence. Étouffez la Ronce avec ce qu'il désire. Les billets à ordre le ligoteront et le feront continuer à aller de maison de change en maison de change.

— Des maisons de change qui abandonneront un argent bien

réel entre les mains de cet épouvantail.

— Oui. Au service du duc, pas moins. Haut les cœurs, Excellence Salvara ! Monsieur le duc est parfaitement capable de vous offrir compensation pour toutes les pertes dont vous pourrez souffrir dans vos efforts pour nous aider à capturer cet homme. Mais, à mon avis, la Ronce n'aura le temps ni de le dépenser ni de le transférer bien loin, ce qui fait que nous devrions récupérer votre argent avant même que cela ne devienne compliqué. Pensez aussi aux… aspects de cette situation qui ne sont pas strictement financiers.

— Ce qui veut dire ?

— La satisfaction de monsieur le duc à la nouvelle de votre soutien dans nos démarches, ou son mécontentement certain si une *réticence* de votre part venait à instruire notre voleur de l'étau qui se resserre lentement sur lui.

— Ah ! (Don Salvara ramassa ses optiques et les remit sur son nez.) Il m'est difficile de discuter.

— Je ne pourrai pas vous parler en public. Aucun membre en uniforme de la garde de Camorr ne vous approchera pour des raisons relatives à cette affaire. Si jamais je vous adresse la parole, il faudra que ce soit la nuit, en secret.

— Dois-je dire à Conté de garder des rafraîchissements sous la main, au cas où des hommes viendraient frapper à la fenêtre ? Dois-je dire à donna Sofia d'envoyer les hommes de l'Unité Minuit dans mon bureau si jamais ils déboulent dans la penderie de sa garde-robe ?

— Je vous donne ma parole que nos prochaines apparitions seront moins affolantes, Excellence. Les instructions que j'ai reçues m'intimaient de bien vous faire comprendre le sérieux de la situation, ainsi que la grande faculté que nous avons à… contourner les obstacles. Je vous assure que, personnellement, je ne désire aucunement vous contrarier davantage. Récupérer votre fortune sera le couronnement de nombreux mois d'un dur labeur.

— Et donna Sofia ? Votre maître lui a-t-il réservé un rôle dans cette… contre-comédie ?

— Votre femme est des plus extraordinaires. Certainement, informez-la de notre implication. Dites-lui la vérité sur Lukas

Fehrwight. Assurez-vous le concours d'un soutien compétent pour que nous arrivions à nos fins. Toutefois, dit Locke en souriant avec malveillance, je crois vraiment que, à mon grand regret, je vous laisserai le soin de lui expliquer tout ça, Excellence.

6

À Camorr, côté terre, des hommes armés arpentent les vieilles murailles de pierre, toujours sur le qui-vive, guettant les bandits ou les armées adverses. Côté mer, les tours de garde et les galères de guerre servent le même dessein.

Dans les postes situés à la périphérie du quartier d'Alcegrante, la garde de la ville se tient prête à protéger la petite noblesse de l'incommodité incongrue que pourraient lui occasionner la présence ou l'odeur de ses sujets.

Locke et Calo passèrent l'Angevin juste avant minuit, sur le large pont de verre que l'on appelait l'Arche des Eldren. Cet ouvrage, artistement décoré, reliait Alcegrante-Ouest aux jardins semi-publics luxuriants du parc des Deux Argents, autre site où l'on décourageait les gens de peu de venir traîner, souvent à l'aide de fouets et de bâtons.

De hauts cylindres de verre rubis déversaient leur lueur alchimique sur les fines volutes brumeuses qui s'enroulaient, vacillantes, aux pieds de leurs chevaux ; en son milieu, le pont se trouvait quinze mètres au-dessus de l'eau, et le brouillard nocturne ne montait pas plus haut. Le lourd vent du Pendu balançait doucement les lanternes rouges dans leurs cadres de fer noir, et les deux Salauds Gentilshommes chevauchaient dans Alcegrante, nimbés d'une aura fantomatique.

— Halte là ! Déclinez vos noms et la raison de votre visite !

Là où le pont touchait la rive nord de l'Angevin, il y avait une petite cabane en bois aux fenêtres de papier huilé desquelles filtrait une lueur pâle. S'y tenait une silhouette ; à la lumière des lampes du pont, le jaune de son tabard prenait une teinte

orange. Les paroles de celui qui venait de parler avaient peut-être été hardies, mais la voix était jeune et un peu hésitante.

Locke sourit ; les cabanes des gardes d'Alcegrante abritaient toujours deux Vestes Jaunes, mais le plus expérimenté des deux avait manifestement laissé son partenaire moins endurci sortir dans le brouillard, faire le vrai boulot. Tant mieux – comme son cheval le menait au petit galop à la hauteur du poste de garde, Locke sortit de son manteau le précieux portefeuille qui abritait l'emblème.

— Mon nom n'a aucune importance. (Locke ouvrit le portefeuille pour permettre au jeune garde joufflu d'apercevoir l'insigne.) Quant à la raison de ma visite, c'est monsieur le duc Nicovante.

— Je… je vois, monsieur.

— Je ne suis jamais passé ici. Nous n'avons pas parlé. Faites en sorte que votre binôme soit lui aussi au fait.

Le Veste Jaune le salua et recula vivement d'un pas, comme effrayé de rester trop près. Locke sourit. Des cavaliers en noir sur des chevaux noirs, qui surgissent des ténèbres… En plein jour, il était facile d'en rire. Mais la nuit savait donner du poids aux fantasmes.

Si la Rangée du Numismate était l'endroit où l'argent de Camorr trouvait son utilité, le quartier d'Alcegrante était celui où il reposait. Il s'agissait de quatre îles interdépendantes, sorte de collines sur pilotis montant jusqu'au plateau des Cinq Tours ; le vieil argent et le tout récent s'y mélangeaient à qui mieux mieux, formant un labyrinthe de manoirs et de jardins privés. Ici, les commerçants, les agents de change et les courtiers maritimes toisaient confortablement le reste de la ville, et la petite noblesse lorgnait envieusement les tours des cinq familles qui régnaient sur le tout.

De temps en temps, des attelages cliquetaient ; leurs cabines de bois noir laqué arboraient des lanternes dansantes et les bannières portant les armes de qui s'y trouvait. Certains étaient gardés par des équipes d'étrangers en armes, vêtus de pourpoints à manches à crevés et d'armures lustrées – ce qui était la mode pour les gros bras cette année-là. Quelques

équipages à cheval avaient des harnais équipés de toutes petites lampes alchimiques ; de loin, celles-ci ressemblaient à une chaîne de lucioles oscillant dans la brume.

Le manoir de don Salvara formait un rectangle à trois étages et colonnades, vieux de plusieurs siècles et légèrement voûté sous le poids des années (seules des mains humaines avaient présidé à sa construction). C'était une espèce d'île à lui tout seul – situé au cœur d'Isla Durona, le quartier le plus à l'ouest d'Alcegrante. Il était cerné d'un mur de pierre de trois mètres cinquante de haut et ceint de jardins foisonnants. Il n'avait aucun mur mitoyen avec les manoirs voisins. Derrière les fenêtres à barreaux du troisième étage, une lueur ambrée brillait.

Locke et Calo mirent silencieusement pied à terre, dans la ruelle adjacente au mur nord du manoir. Plusieurs longues nuits de repérage attentif avaient permis à Locke et Moucheron de recenser les accès les plus faciles pour passer par-dessus le mur de la ruelle et aboutir sur le flanc de la demeure Salvara. Vêtus comme ils l'étaient, ils seraient invisibles dès qu'ils seraient parvenus à quitter la venelle et à passer le mur extérieur.

Une tranquillité bienvenue les engloba, comme Calo attachait les chevaux à un poteau de bois usé, près du mur du jardin ; il n'y avait personne en vue. Calo caressa la maigre crinière de sa monture.

— Si jamais on ne revient pas, lève un verre ou deux à notre mémoire, mon chéri.

Locke s'adossa au mur et fit une coupe de ses deux mains. Calo mit un pied dans l'étrier improvisé et bondit, propulsé par les forces combinées de ses jambes et des bras de Locke. Une fois qu'il se fut silencieusement et précautionneusement hissé au sommet du mur, il tendit les bras pour faire monter Locke – le jumeau Sanza était aussi maigre et nerveux que Locke était leste, et l'opération se déroula sans anicroche. En quelques secondes, ils se retrouvèrent tous les deux dans les ténèbres humides et odorantes du jardin, accroupis, immobiles, l'oreille dressée.

Les portes du rez-de-chaussée étaient toutes fermées de l'intérieur par un mécanisme compliqué de verrous de sûreté et de barres d'acier – il était tout simplement impossible de les

crocheter. Mais le toit… Eh bien, ceux qui n'étaient pas encore assez puissants pour craindre perpétuellement de se faire assassiner faisaient souvent immodérément confiance à la hauteur de leurs murs.

Les deux voleurs escaladèrent la face nord du manoir, lentement et avec prudence, calant leurs mains et leurs pieds dans les fissures de la pierre chaude et lisse. Les premier et deuxième étages étaient sombres et silencieux ; au troisième, les lampes se trouvaient du côté opposé. Le cœur palpitant d'excitation, ils se hissèrent jusqu'à se trouver juste au-dessous du toit ; là, ils observèrent une longue pause, à l'affût du moindre bruit indiquant qu'ils avaient été repérés.

Des nuages gris et vaporeux dissimulaient les lunes ; sur leur gauche, la ville avait la forme d'un arc indistinct de bijoux brillant dans la brume et, au-dessus d'eux, à des hauteurs impossibles, les Cinq Tours se dressaient, telles des ombres noires adossées au ciel. Les filaments brillants qui brûlaient sur les parapets et aux fenêtres amplifiaient leur aspect menaçant ; les contempler depuis le sol donnait le vertige.

Locke fut le premier à passer le parapet ; tout en scrutant la faible lueur tombant du dessus, il posa les pieds sur le chemin dallé au milieu du toit et ne bougea plus. Il était entouré des formes sombres des buissons, des fleurs, des arbustes et des vignes – le toit était riche de l'odeur nocturne de la végétation et de l'humus. Le jardin côté rue était banal, même si on s'en occupait bien, mais celui-ci était la réserve botanique privée de donna Sofia.

D'après ce qu'en avait vu Locke, les poisons bizarres suscitaient l'enthousiasme de la plupart des botanistes alchimistes. Il s'assura que sa cape et sa capuche étaient bien sanglées, et il remonta son foulard noir sur le bas de son visage.

Avançant à pas de loup sur le chemin blanc, Locke et Calo progressèrent dans le jardin de Sofia avec plus de précautions que s'ils s'étaient trouvés vêtus de manteaux enflammés entre deux rangées de lampes à huile. Au centre du jardin, une lucarne s'ouvrait dans le toit, dotée d'une simple serrure à gorge. Pendant deux minutes, Calo, ses crochets préférés en main, écouta attentivement ce que lui disait la porte ; il en charma la

fermeture en moins de dix secondes.

Le troisième étage : l'atelier de donna Sofia, un endroit où les deux intrus désiraient encore moins s'attarder ou trébucher que dans le jardin. Aussi silencieux que des maris coupables s'en revenant chez eux après une longue nuit de beuverie, ils se faufilèrent par des salles sombres remplies d'instruments de laboratoire et de plantes en pot, et trottinèrent en direction de l'escalier de pierre étroit qui donnait sur un passage latéral, au troisième étage. Les Salauds Gentilshommes connaissaient bien la façon dont était agencée la maison Salvara ; le don et la donna avaient leurs appartements privés au deuxième étage, au bout du couloir partant du bureau du don. Au premier étage, le solarium, une salle de réception et une salle à manger, le plus souvent inutilisés lorsque le couple n'invitait pas ses amis pour les divertir. Le rez-de-chaussée abritait la cuisine, plusieurs petits salons, et les quartiers des domestiques. En plus de Conté, les Salvara entretenaient deux gouvernantes d'âge moyen, un cuisinier et un jeune garçon qui faisait office de messager et de marmiton. En ce moment, tous ces gens étaient endormis au rez-de-chaussée ; aucun d'entre eux n'était ne serait-ce qu'à moitié aussi dangereux que Conté.

Il s'agissait de la partie du plan qu'il était impossible de prévoir avec précision – il leur fallait localiser l'ancien soldat et s'occuper de lui avant de pouvoir discuter de ce qui les intéressait avec don Salvara.

Ils entendirent des pas ; Locke, qui était en tête, s'accroupit et jeta un œil sur le coin gauche. Il vit le long passage qui divisait le deuxième étage sur sa longueur ; don Salvara avait laissé son bureau ouvert et disparaissait dans la chambre à coucher. Il en ferma soigneusement la porte derrière lui – et, un instant plus tard, le bruit d'une serrure métallique retentit dans le couloir.

— La chance est de notre côté, murmura Locke. J'imagine qu'il va être occupé quelque temps, là-dedans. La lumière est encore allumée dans son bureau, alors on sait qu'il va ressortir… Débarrassons-nous du plus difficile.

Locke et Calo se faufilèrent dans le couloir ; ils transpiraient, à présent, mais ils ne firent qu'à peine bruire leurs capes. Ce long passage était décoré avec goût, de tapisseries et de petites

appliques dans lesquelles de minuscules verres à lueur ne projetaient pas plus de lumière que des braises fumantes. Derrière la lourde porte des appartements des Salvara, quelqu'un rit.

La cage d'escalier située à l'autre bout du passage était large et circulaire ; des marches de marbre blanc, incrustées d'une mosaïque figurant les cartes de Camorr, s'enfonçaient en colimaçon jusqu'au solarium. Calo attrapa Locke par la manche, mit un doigt devant sa bouche et fit un vif geste du menton vers l'avant.

— Écoute, murmura-t-il.

« Gling, gling »… des pas… « gling, gling ».

Cette séquence se répéta plusieurs fois, se faisant chaque fois plus forte. Locke sourit à Calo. Quelqu'un était en train d'arpenter le solarium, vérifiait méthodiquement les serrures et les barreaux de fer qui protégeaient toutes les fenêtres. À cette heure de la nuit, il n'y avait qu'un seul homme dans la maison pour agir de la sorte.

Calo s'agenouilla à côté de la balustrade, juste à gauche du haut de la cage d'escalier. Quiconque montant l'escalier en colimaçon serait obligé de passer juste sous lui. Il mit la main dans sa cape et en sortit un sac de cuir plié et une longueur de fine corde de soie noire ; puis, il enroula ce fil de soie autour du sac, d'une façon étrange que Locke fut incapable de comprendre. Locke s'agenouilla juste derrière Calo et continua de regarder dans le long passage qu'ils venaient de traverser – il était fort peu probable que le don refasse son apparition aussi rapidement, mais on disait que le Bienfaiteur avait l'habitude de faire un exemple pittoresque des voleurs imprudents.

Les pas légers et réguliers de Conté retentirent au-dessous d'eux, dans la cage d'escalier.

En combat régulier, l'homme du don aurait certainement repeint les murs avec le sang de Locke et de Calo, et il était donc logique que ce combat-là dût se passer de la façon la plus déloyale possible. Au moment où la tête chauve apparut sous lui, Calo passa les bras à travers les montants de la balustrade et laissa tomber le capuchon entraveur.

Un capuchon entraveur, pour ceux qui n'ont jamais eu

l'occasion d'être enlevé et réduit en esclavage dans l'une des villes de la mer de Fer, ça ressemble un peu à une tente lorsqu'il volette rapidement vers le bas, porté par des poids cousus sur son bord inférieur. L'air fait remonter ses volants juste avant qu'il atterrisse sur la tête de sa victime, avant de se poser sur ses épaules. Surpris, Conté sursauta violemment comme Calo resserrait le cordon de soie noire, sanglant instantanément le capuchon autour de la tête de l'ancien soldat.

Quiconque doué d'un peu de présence d'esprit pourrait probablement lever les mains et se débarrasser d'un tel capuchon en quelques secondes, c'est pourquoi l'intérieur en est inévitablement imbibé de grandes quantités de quelque narcotique à l'odeur doucereuse, acheté auprès d'un apothicaire noir. Locke et Calo connaissaient la nature de l'homme qu'ils étaient en train d'essayer de maîtriser et ils avaient dépensé presque trente couronnes pour se procurer la substance que Conté respirait alors ; Locke souhaitait avec ferveur qu'il en retire beaucoup de joie.

Une aspiration paniquée à l'intérieur du capuchon étanche ; cela serait assez pour faire s'écrouler n'importe qui. Mais, comme Locke se précipitait dans l'escalier pour s'emparer de Conté, il vit que l'homme était, on ne sait comment, encore debout, et qu'il s'agrippait au capuchon – désorienté et affaibli, très certainement, mais toujours conscient. Un coup vif sur le plexus solaire – pour lui faire ouvrir la bouche et accélérer les effets de la drogue. Locke s'avança pour assener son attaque et enveloppa le cou de Conté d'une main, juste sous le capuchon entraveur. Cela faillit mettre fin à la partie.

En un éclair, Conté leva les bras et brisa la clé de cou de Locke avant même qu'il ait commencé à serrer ; la main gauche de l'homme vint s'entortiller autour de la main droite de Locke, et Conté lui donna un coup de poing – une fois, deux fois, trois fois ; de violents coups à l'estomac et au plexus. Un univers de douleur explosa dans les tripes de Locke qui s'affaissa contre sa prétendue victime et essaya péniblement de reprendre son équilibre. Conté remonta le genou pour assener à son agresseur un coup qui aurait dû lui faire passer les dents par les oreilles à toute vitesse, mais, heureusement, la drogue étouffait enfin

l'entêtement de l'ex-soldat. Le genou ne fit qu'effleurer le menton de Locke, mais le pied botté le toucha à l'entrejambe. Sa tête, quelque peu protégée par le tissu de sa capuche, heurta le marbre des marches. Locke resta étendu, suffocant, toujours suspendu maladroitement au bras de sa victime.

Calo fit son apparition à cet instant ; il avait lâché le cordon qui sanglait le capuchon entraveur pour se précipiter sur les marches. Il glissa un pied derrière les jambes de plus en plus flageolantes de Conté et poussa l'homme dans l'escalier, tout en le retenant par le pourpoint afin que sa chute ne soit pas trop violente. Une fois Conté à terre et soumis, Calo le frappa impitoyablement à l'entrejambe – une fois, puis une autre, lorsque ses jambes tressautèrent faiblement, et une dernière, qui ne suscita aucune réaction. Le capuchon avait enfin fait son œuvre. Maintenant que Conté était momentanément hors d'état de nuire, Calo se retourna vers Locke et tenta de le faire asseoir, mais le *garrista* lui fit signe de ne pas s'approcher de lui.

— Comment te sens-tu ? murmura Calo.

— C'est comme si j'étais en cloque et que ce sale gosse tente de sortir de moi à grands coups de hache.

Haletant, Locke ôta vivement son masque noir, de peur de vomir dedans et d'y faire des taches impossibles à dissimuler.

Pendant que Locke inspirait de grandes goulées d'air et essayait de contrôler ses tremblements, Calo s'accroupit auprès de Conté et lui enleva le capuchon entraveur, agitant rapidement la main pour dissiper l'arôme doucereux s'échappant du sac de cuir. Il replia soigneusement le capuchon, le glissa de nouveau sous sa cape, avant de remonter Conté de quelques marches.

— Calo, toussa Locke. Mon déguisement… abîmé ?

— Non, je ne vois rien. On dirait qu'il n'a rien fait qui se voie, à condition que tu puisses marcher sans te voûter. Reste ici un moment.

Calo se glissa au pied de l'escalier et jeta un œil dans les ténèbres du solarium ; la douce lueur de la ville filtrait entre les barreaux des fenêtres, éclairant faiblement une longue table et un certain nombre de vitrines de verre contenant des assiettes et un bric-à-brac non identifiable. Il n'y avait personne en vue, et aucun bruit ne montait du sous-sol.

Lorsque Calo revint, Locke s'était mis à quatre pattes ; Conté dormait à côté de lui, une expression de félicité comique sur son visage taillé à la serpe.

— Oh, il ne va pas garder cette expression, quand il se réveillera ! (Calo agita deux petits coups-de-poing en cuir matelassés à l'adresse de Locke, avant de les faire disparaître dans sa manche en un geste ample et gracieux.) J'avais enfilé les meilleurs amis du rôdeur quand je lui ai donné le dernier coup.

— Eh bien, en ce qui me concerne, je n'ai aucune compassion à lui offrir, dans la mesure où il m'a assez ruiné les noyaux pour en faire des résidents permanents de mes poumons.

Locke tenta de se redresser en s'appuyant sur les mains, mais sans succès ; Calo le prit sous le bras droit et le soutint jusqu'à ce qu'il se retrouve sur les genoux.

— Tu as repris ton souffle, c'est déjà ça. Tu peux marcher ?

— Je peux tituber, je crois. Je vais rester penché un certain temps. Donne-moi quelques minutes et je pense que je pourrai faire comme si tout allait bien. Au moins jusqu'à ce qu'on sorte d'ici.

Calo aida Locke à remonter l'escalier jusqu'au deuxième étage. Il le laissa là à monter la garde, avant de tirer silencieusement Conté sur les marches. En fait, l'homme du don n'était pas si lourd que ça.

Gêné et désireux de se rendre utile à nouveau, Locke tira deux longueurs de corde dure de sa cape et s'en servit pour ligoter Conté ; il plia un mouchoir en trois et en fit un bâillon. Locke sortit de leur fourreau les couteaux de l'ancien soldat et les donna à Calo, qui les fit disparaître dans sa cape.

La porte du bureau du don était encore ouverte et répandait une lumière chaleureuse dans le passage ; la porte de la chambre à coucher était toujours soigneusement fermée.

— Je prie pour que vous jouissiez tous les deux d'une envie et d'une endurance allant bien au-delà de vos attentes habituelles, mes Excellences, murmura Calo. Les voleurs de maison apprécieraient une petite pause avant de poursuivre leurs tâches du soir.

Calo prit Conté sous les bras et Locke, voûté par la douleur, saisit néanmoins les pieds du dormeur en voyant Calo

commencer à le traîner seul. Furtivement, ils revinrent sur leurs pas et déposèrent le garde du corps inconscient au bout du couloir, juste à côté de l'escalier qui donnait sur le laboratoire du troisième étage.

Lorsqu'ils s'y faufilèrent enfin, quelques minutes plus tard, le bureau du don fut des plus accueillants. Locke s'installa dans un fauteuil de cuir abondamment rembourré placé contre le mur de gauche, tandis que Calo adoptait une posture de garde du corps. D'autres rires fusèrent faiblement dans le couloir.

— Il se peut qu'on poireaute ici un certain temps, déclara Calo.

— Les dieux sont miséricordieux.

Locke observa la vitrine de verre du grand bar à liqueurs du don, lequel était encore plus impressionnant que celui qu'il avait sur sa barge de plaisance.

— Je nous verserais bien un verre ou deux, mais je ne pense pas que ce serait approprié.

Ils attendirent dix, quinze, vingt minutes. Locke respirait régulièrement et profondément et se concentrait pour ignorer la douleur lancinante qui semblait avoir investi ses tripes. Lorsque les deux voleurs entendirent la porte s'ouvrir dans le couloir, Locke se leva d'un bond, aux aguets, faisant comme si ses couilles ne lui donnaient pas l'impression d'être des jarres d'argile que l'on aurait laissées tomber de haut sur des pavés. Il remit son masque noir et se laissa gagner par une parfaite arrogance.

Comme le père Chains l'avait dit autrefois, les meilleurs déguisements sont ceux qui se viennent du cœur, pas ceux que l'on peint sur son visage.

Sous son masque, Calo s'embrassa le dos de la main gauche et cligna de l'œil.

Don Lorenzo Salvara entra dans son bureau en sifflant, légèrement vêtu et sans aucune arme.

— Fermez la porte, dit Locke d'une voix posée, celle d'un homme habitué à donner des ordres. Prenez un siège, Excellence, et ce n'est pas la peine d'appeler votre serviteur. Il est indisposé.

7

Une heure après minuit, deux hommes quittèrent le quartier d'Alcegrante par l'Arche des Eldren. Ils portaient des capes noires et montaient des chevaux de même couleur ; l'un d'entre eux chevauchait l'air tranquille, tandis que l'autre marchait à côté de sa monture, d'une façon curieusement arquée.

— Alors ça, je le crois pas, dit Calo. Ça a vraiment marché comme tu l'avais prévu. C'est dommage qu'on ne puisse s'en vanter auprès de personne. C'est notre plus grand coup à ce jour, et tout ce qu'il fallait faire, c'était raconter à notre cible ce qu'on était en train de lui faire.

— Et se faire un peu tabasser, maugréa Locke.

— Ouais, désolé, pour ça. C'était vraiment un monstre, ce type, hein ? Mais rassure-toi, il sera dans le même état que toi quand il rouvrira les yeux.

— Quelle consolation ! Si les consolations pouvaient atténuer les douleurs, personne n'aurait jamais pressé le premier grain de raisin.

— Par le Gardien Véreux, je n'ai jamais entendu de telles divagations apitoyées sortir de la bouche d'un homme riche. Du nerf, quoi ! Plus riche et intelligent que les autres, pas vrai ?

— Oui, plus riche, plus intelligent, et à la démarche très con.

Les deux voleurs poursuivirent leur chemin au sud, par le parc des Deux Argents, se dirigeant vers la première halte, celle qui les verrait se débarrasser de leurs chevaux et de leurs habits noirs ; ils reviendraient finalement dans le quartier des Temples habillés comme des ouvriers ordinaires. Ils firent des signes de tête aimables aux patrouilles de Vestes Jaunes qui avançaient d'un pas lourd dans la brume, leurs lanternes plantées sur des piques. Pas une fois ils ne leur donnèrent une raison de relever la tête.

L'ombre voletante qui les filait dans les rues et les ruelles était plus silencieuse que le souffle d'un enfant ; vive et gracieuse, elle fondait de toit en toit derrière eux et suivait avec une détermination absolue ce qu'ils faisaient. Lorsqu'ils se

glissèrent à nouveau dans le quartier des Temples, elle battit des ailes et s'éleva dans les ténèbres en décrivant une spirale paresseuse, jusqu'à se trouver loin au-dessus du brouillard de Camorr, perdue contre le voile gris des nuages.

Interlude

LA DERNIÈRE ERREUR

1

La première expérience de Locke avec le vin-miroir de Tal Verrar eut encore plus d'effets sur son corps sous-alimenté que Chains l'avait imaginé. Locke passa la plus grande partie du lendemain à se retourner sur sa couche, affligé d'un violent mal de tête et incapable de supporter la plus petite lumière.

— J'ai de la fièvre, marmonna-t-il, enroulé dans sa couverture trempée de sueur.

— Tu as la gueule de bois. (Chains passa la main dans la chevelure du garçon et lui donna une petite tape dans le dos.) C'est ma faute, en fait. Les jumeaux Sanza sont par nature des éponges à alcool. Je n'aurais pas dû te laisser boire à leur allure pour ta première soirée avec nous. Pas de travail pour toi, aujourd'hui.

— Ça fait ça, l'alcool ? Même après avoir cuvé ?

— C'est une plaisanterie bien cruelle, n'est-ce pas ? Les dieux ont donné un prix à toute chose, on dirait. Sauf quand on boit du cognac d'Austershalin.

— Auffershallim ?

— Austershalin. D'Emberlain. Parmi ses nombreuses autres vertus, il ne donne pas la gueule de bois. Grâce à une sorte d'ingrédient alchimique qui se trouve dans la terre des vignes. C'est drôlement cher, ce truc-là.

Le faux-jour survint après de nombreuses heures de demi-sommeil, et Locke fut à nouveau capable de se mettre debout, même si son cerveau lui donnait l'impression de vouloir lui faire un trou dans la nuque et prendre la poudre

d'escampette. Chains insista pour qu'ils aillent rendre tout de même visite au capa Barsavi (« Les seuls qui n'honorent pas leurs rendez-vous avec lui sont ceux qui vivent dans des tours de verre et qui ont leur effigie sur les pièces de monnaie, et même eux y réfléchissent à deux fois. »), bien qu'il permît à Locke un moyen de transport plus confortable.

Il s'avérait que la maison de Perelandro disposait d'une petite étable dissimulée à l'arrière ; c'est dans cette stalle réduite et malodorante que vivait un bouc Agentillé.

— Il n'a pas de nom, déclara Chains tout en installant Locke sur le dos de la créature. Je n'ai tout simplement pas pu me résoudre à lui en donner un, dans la mesure où il n'y répondrait de toute façon pas.

Locke n'avait jamais développé la répulsion instinctive que la plupart des garçons et des filles ressentaient à l'égard des animaux Agentillés ; il avait déjà vu trop de laideur dans sa vie pour que le regard vide et laiteux d'une créature docile le dérange.

Il existe une substance appelée « Pierre Spectrale », matériau blanc et calcaire que l'on trouve en montagne, dans certaines grottes isolées. Ce produit ne se forme pas naturellement ; on ne le trouve que dans les tunnels aux murs de verre probablement abandonnés par les Eldren, la peuplade troublante qui édifia Camorr il y a des éons. À l'état solide, la Pierre Spectrale est insipide, presque inodore et inerte. Il faut la brûler pour activer ses extraordinaires propriétés.

Les medekiners ont commencé à identifier les façons qu'ont les poisons d'attaquer le corps des êtres vivants : celui-ci arrête le cœur, celui-là fluidifie le sang, tandis que d'autres endommagent l'estomac ou les intestins. La fumée de Pierre Spectrale n'est pas un poison physique ; en fait, elle brûle notre sens de l'identité. L'ambition, l'entêtement, le cran, la raison, la volonté – toutes ces choses s'évanouissent en seulement quelques bouffées. Une exposition accidentelle à de petites quantités de cette brume ésotérique peut priver un homme de son énergie pendant des semaines ; une dose légèrement supérieure, et les effets sont permanents. Les victimes survivent, mais elles ne se soucient plus de rien : elles ne répondent pas à

leur nom, ni à leurs amis, ni ne réagissent quand leur vie est en danger. On peut les pousser à se nourrir, à excréter ou à porter des charges, mais à pas grand-chose d'autre. Les cataractes blanches qui finissent par voiler leurs yeux sont l'expression du vide qui prend possession de leur cœur et de leur esprit.

Autrefois, à l'époque du Trône Thérin, on utilisait ce procédé pour punir les criminels, mais des siècles ont passé depuis qu'une ville thérine civilisée a permis de se servir de la Pierre Spectrale sur des hommes et des femmes. Une société qui continue de pendre des enfants lorsqu'ils volent une bricole et qui donne ses prisonniers en pâture à des créatures marines en trouve les résultats trop durs à supporter.

L'Agentillage, par conséquent, est réservé aux animaux – pour la plupart des bêtes de somme destinées à l'usage urbain. Les recoins d'une ville riche en périls telle que Camorr sont particulièrement adaptés à cette méthode : on peut faire confiance aux poneys Agentillés pour ne jamais désarçonner les gosses de riches, on peut faire confiance aux chevaux et aux mules Agentillés pour ne jamais donner de coups de sabot à ceux qui s'occupent d'eux, ni faire tomber un chargement précieux dans le canal. On fixe un sac de toile, un peu de Pierre Spectrale et un diffuseur à lent débit sur le museau de l'animal, et on se retire à l'air frais. Quelques minutes plus tard, les yeux de la bête ont pris la couleur du petit-lait : elle ne refera plus jamais rien de sa propre initiative.

Mais Locke souffrait d'une migraine terrible et il commençait juste à se faire à l'idée qu'il était un assassin *et* un habitant d'un monde en verre féerique et privé. Le comportement étrangement mécanique de son bouc ne le dérangeait aucunement.

— Lorsque je rentrerai ce soir, le temple sera exactement là où je l'ai laissé, dit le père Chains en finissant de se vêtir pour sortir.

Le Prêtre Aveugle avait totalement disparu, remplacé par un homme vigoureux d'âge moyen et de condition tout aussi moyenne. Une sorte de teinture brune avait été appliquée sur sa barbe et ses cheveux ; son gilet et sa demi-cape de coton bon marché pendaient librement sur une chemise crème, sans

cravate ni foulard.

— Exactement là où vous le laissez, répéta un des Sanza.

— Ni brûlé ni *rien,* dit l'autre.

— Si vous arrivez à réduire en cendres la pierre et le Verre d'Antan, les dieux ont pour vous des aspirations plus grandes que deux places d'apprenti. Soyez sages, vraiment. J'emmène Locke pour, ahh…

Chains jeta un regard de côté sur le petit Lamora. Puis, il fit mine d'avaler un verre, avant de se décrocher la mâchoire, comme à l'agonie.

— Ohhhhhhhhhhh ! firent Calo et Galdo à l'unisson.

— Certes. (Chains se coiffa d'une petite casquette de cuir et prit les rênes du bouc de Locke.) Attendez notre retour. Ce devrait être intéressant, pour le moins.

2

— Mon ancien maître m'a parlé de ce capa Barsavi, je crois, déclara Locke tandis que Chains conduisait le bouc sans nom le long d'une des étroites arches de verre situées entre le Fauria et la Rangée du Numismate.

— Tu as tout à fait raison. C'était la fois où tu as incendié la taverne des Verres d'Antan, il me semble.

— Ah ! Vous êtes au courant de ça.

— En fait, une fois que ton ancien maître a commencé à me parler de toi, il ne… la tout simplement pas bouclée pendant plusieurs heures.

— Et si, moi, je suis votre *pezon*, est-ce que vous êtes le *pezon* de Barsavi ?

— C'est une description claire et nette des relations que nous entretenons, oui. Tous les Gens Bien sont les soldats de Barsavi. Ses yeux, ses oreilles, ses agents, ses sujets. Ses *pezons*. Barsavi est… un ami particulier. J'ai fait certaines choses pour lui, à l'époque de son accession au pouvoir. On s'est élevés ensemble, pourrait-on dire – moi j'ai obtenu une considération spéciale, et lui, il a eu, ah, toute la ville.

— Une considération spéciale ?

C'était une des soirées d'été les plus agréables pour se promener que Camorr ait jamais offertes. Moins d'une heure auparavant, une forte averse s'était abattue ; la brume qui avait insinué ses vrilles autour des bâtiments, telles les mains avides de géants spectraux, était légèrement plus fraîche qu'à l'accoutumée, et son odeur n'était pas encore saturée des effluves de vase, de poissons morts et de déchets humains. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la Rangée du Numismate, une fois le faux-jour arrivé, et Locke et Chains pouvaient deviser assez librement.

— Une considération spéciale. Moi, j'ai la *Distance*. Ce qui veut dire… Eh bien, il y a cent bandes à Camorr, Locke. Cent et plus. Il est certain que je ne peux pas me les rappeler toutes. Certaines d'entre elles sont trop récentes ou trop turbulentes pour que le capa Barsavi leur fasse confiance. Alors il les surveille de près – il insiste pour avoir des rapports fréquents, il y infiltre des hommes, il leur tient fermement la bride. Ceux d'entre nous qui ne subissent pas cette vigilance (Chains désigna Locke et lui-même) sont en quelque sorte censés faire les choses honnêtement jusqu'à ce que le contraire soit prouvé. Nous obéissons à ses règles, lui donnons une part sur notre butin, et il se dit qu'il peut plus ou moins nous faire confiance pour agir comme il faut. Pas de contrôles, pas d'espions, pas de lourdeurs. « La Distance. » C'est un privilège qui vaut la peine d'être payé.

Chains fourra une main dans l'une des poches de sa cape ; y retentit le tintement agréable de pièces de monnaie.

— J'ai sur moi une petite preuve de mon respect pour lui, en fait. Quatre dixièmes du butin de cette semaine, tirés du tronc de charité de Perelandro.

— Plus de cent bandes, vous avez dit ?

— Cette ville a plus de bandes que de variétés de puanteurs, mon garçon. Quelques-unes sont plus vieilles que bien des familles d'Alcegrante, et d'autres ont des rituels plus stricts que certains ordres religieux. Putain ! À une époque, il y avait presque trente capas, et chacun avait quatre ou cinq bandes sous sa férule.

— Trente capas ? Tous comme le capa Barsavi ?

— Oui et non. Oui, en ce qu'ils avaient des bandes, qu'ils donnaient des ordres et qu'ils ouvraient les types de la bite aux orbites quand ils s'énervaient ; non, en ce qu'ils ne ressemblaient en rien à Barsavi. Il y a cinq ans, il y avait les trente patrons dont je t'ai parlé. Trente petits royaumes, tous à se battre, à voler et à se répandre les tripes dans les rues. Tous en guerre avec les Vestes Jaunes, qui alors tuaient vingt hommes à la semaine. En période creuse.

» Puis, le capa Barsavi a débarqué de Tal Verrar. Il avait enseigné au Collegium Thérin, si t'arrives à le croire. Professeur de *rhétorique*. Il avait quelques bandes sous sa coupe et il a commencé à tailler dans le gras. Pas comme un tueur des ruelles, non, plutôt comme un medekiner se débarrasserait d'un chancre. Quand Barsavi descendait un capa, il prenait aussi possession de ses bandes. Mais il ne s'appuyait pas sur eux s'il n'y était pas obligé. Il leur donnait des territoires à part entière, il les laissait choisir leurs propres *garristas,* et il prélevait une part sur ce qu'ils gagnaient.

» Donc… il y a cinq ans, il y en avait trente. Il y a quatre ans, il y en avait dix. Il y a trois ans, il y en avait un. Le capa Barsavi et sa centaine de bandes. Toute la ville, tous les Gens Bien, nous compris, dans sa poche. Plus de guerre ouverte dans ces foutus canaux. Plus de pelotons de voleurs pendus à la chaîne au Palais de la Patience – aujourd'hui, ils doivent les pendre par deux ou par trois.

— À cause de la Paix Secrète ? Celle que j'ai rompue ?

— Celle que tu as rompue, oui. Bien deviné, puisque tu supposais que j'étais au courant de cette histoire. Oui, mon garçon, là est la clé du succès particulier de Barsavi. Le fond de l'affaire, c'est qu'il a un accord permanent avec le duc, dont un de ses fonctionnaires s'occupe. Les bandes de Camorr ne touchent pas aux nobles ; on n'approche pas les navires, les fardiers ou les caisses qui portent un blason légitime. En échange, Barsavi dirige de fait quelques-uns des quartiers les plus charmants : Prendfeu, les Goulets, la Lie, les Taudis de Bois, les Traquenards, et une partie des quais. De plus, la garde de la ville est bien plus… détendue qu'elle ne devrait l'être.

— Alors, on peut dévaliser tous ceux qui ne sont pas nobles ?

— Et qui ne sont pas des Vestes Jaunes, oui. On peut s'occuper des commerçants, des changeurs, des gens qui entrent, de ceux qui sortent. Il y a plus d'argent transitant par Camorr que par n'importe quelle autre ville de cette côte, mon garçon. Des centaines de navires par semaine ; des milliers de marins et d'officiers. Mettre les nobles de côté ne nous pose aucun problème.

— Ça ne met pas les commerçants, les changeurs et les autres en colère ?

— Ça pourrait, s'ils étaient au courant. C'est pour ça qu'il y a le mot « secrète » après « paix ». Et c'est pour ça que Camorr est un endroit sûr, adorable et parfait pour y élire résidence ; la seule chose qui peut t'inquiéter, c'est perdre ton argent si tu n'en as pas beaucoup.

— Oh ! fit Locke en tripotant son collier à dent de requin. D'accord. Mais maintenant je me demande… Vous avez dit que mon ancien maître a acheté, heu, le droit de me tuer. Est-ce que vous allez vous retrouver embêté avec Barsavi si vous ne… me tuez pas ?

Chains rit.

— Pourquoi t'emmènerais-je le voir si cela allait me créer des problèmes, mon garçon ? Non, c'est à moi qu'il revient d'utiliser – ou non – la marque funèbre, à ma guise. Je l'ai achetée. Ne vois-tu pas ? Le capa se fiche de savoir si on s'en sert. Ce qui l'intéresse, c'est qu'on reconnaisse que le *pouvoir* de vie ou de mort lui appartient. Un peu comme une taxe que lui seul pourrait prélever. Tu vois ?

Locke s'autorisa à traîner en silence quelques minutes, occupé à digérer ce qu'il venait d'apprendre. Son crâne douloureux rendait l'ampleur des événements un peu difficile à appréhender.

— Laisse-moi te raconter une histoire, finit par dire le père Chains. Une histoire qui te fera connaître précisément le genre d'homme que tu vas rencontrer et à qui tu vas jurer fidélité ce soir. Autrefois, lorsque l'emprise du capa Barsavi était toute récente et encore fragile, qu'un groupe de ses *garristas* complotait en vue de se débarrasser de lui à la première occasion était un secret de polichinelle. Et ils étaient très prudents quant

à ses ripostes, tu vois ; ils l'avaient aidé à prendre le contrôle de la ville, et ils savaient comment il fonctionnait.

» Alors, ils se sont arrangés pour qu'il ne puisse pas tous les liquider d'un coup ; s'il tentait de trancher des gorges, les bandes s'éparpilleraient, se préviendraient mutuellement et ce serait une pagaille sanglante, une longue guerre. Il ne fit aucun mouvement ostensible. Et les rumeurs sur la déloyauté de ces *garristas* s'amplifièrent.

» Le capa Barsavi avait pour habitude de recevoir des visiteurs dans sa demeure – elle se trouve encore dans les Taudis de Bois ; avant, c'était une grosse carcasse verrarienne, un de ces énormes galions larges dont ils se servaient pour transporter les troupes. Elle est encore ancrée là-bas, c'est une espèce de palais improvisé. Il l'appelle la « Tombe Flottante ». Eh bien, dans cette Tombe Flottante, il faisait grand spectacle de disposer un grand tapis d'Ashmere, un objet vraiment exquis, le genre de tissu que le duc accrocherait au mur pour le préserver. Et il fit en sorte que tout le monde autour de lui sache à quel point il appréciait ce tapis.

» Ainsi sa cour put bientôt, en regardant le tapis, déterminer ce qu'il allait faire à un visiteur ; si le sang allait couler, le tapis était enroulé et rangé bien en sûreté. Sans exception. Des mois passèrent. Tapis roulé, tapis étalé. Tapis roulé, tapis étalé. Parfois, des hommes qu'il convoquait essayaient de se cavaler dès qu'ils voyaient le sol nu sous leurs pieds, ce qui, bien entendu, revenait à admettre qu'ils s'étaient mal comportés.

» Bref. Revenons à ces *garristas* à problèmes. Aucun d'entre eux n'était assez stupide pour se retrouver seul avec Barsavi ni pour entrer dans la Tombe Flottante sans sa bande. Son règne était à l'époque encore trop incertain pour qu'il pique une colère à leur sujet. Alors, il a attendu… et, un soir, il a invité les *garristas* trublions à dîner. Pas tous, bien sûr, mais les neuf fauteurs de trouble les plus intelligents, les plus rudes et ceux qui avaient les bandes les plus importantes. Et leurs espions leur rapportèrent que le joli tapis brodé, l'objet favori du capa, était étalé sur le sol à la vue de tous, avec une table de banquet installée dessus, jonchée de plus de nourriture que même les dieux n'en avaient jamais vu.

» Alors, ces sales cons se sont dit que Barsavi était sérieux, qu'il voulait vraiment discuter. Ils ont cru qu'il avait peur, ils s'attendaient à des négociations de bonne foi, et ils n'ont donc pas convié leurs bandes ni élaboré de plans de rechange. Ils pensaient qu'ils avaient gagné.

» Tu peux imaginer leur surprise lorsqu'ils se sont assis sur leurs chaises, sur ce beau tapis, et que cinquante des hommes de Barsavi ont fait irruption dans la pièce avec des arbalètes et qu'ils ont tellement truffé ces pauvres crétins de carreaux qu'un porc-épic en chaleur aurait voulu les emporter chez lui pour une partie de jambes en l'air. S'il y avait une goutte de sang qui n'était pas sur le tapis, elle était au *plafond*. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais… Donc, le tapis était fichu ?

— Et pas qu'un peu. Barsavi avait su *créer* les attentes, Locke, et il savait utiliser ces attentes afin de tromper ceux qui voulaient lui nuire. Ils se sont dit que son étrange obsession était une garantie pour leurs vies. Il se trouve tout simplement qu'il existe des ennemis assez nombreux et puissants pour valoir la perte d'un foutu tapis.

Chains pointa le doigt devant eux, vers le sud.

— C'est lui, l'homme qui attend de te parler, à moins d'un kilomètre. Je te conseille vivement d'adopter un langage courtois.

3

Les truands de Camorr grouillaient à *La Dernière Erreur* ; une taverne mal famée pour les escrocs, où les Gens Bien de toutes sortes pouvaient boire et discuter librement de leurs affaires, et où les citoyens respectables se faisaient repérer comme des serpents dans une crèche, avant d'être rapidement escortés jusqu'à la sortie par des gros bras à l'air brutal et à l'imagination des plus limitées.

Ici, des bandes entières venaient boire, mettre au point leurs projets et frimer. Avec un verre dans le nez, les hommes se

disputaient à voix forte sur la meilleure façon d'étrangler quelqu'un par-derrière et sur les meilleurs poisons à mettre dans le vin ou la nourriture. Ils dénonçaient ouvertement la folie de la cour du duc, ses plans au sujet des impôts ou ses accords diplomatiques avec les autres villes de la mer de Fer. Ils recréaient des batailles entières avec des dés et des bouts d'os de poulet figurant leurs armées, proclamaient à grands cris que, *eux*, ils auraient pris à gauche quand le duc Nicovante avait pris à droite ; que, *eux*, ils auraient tenu bon quand les cinq mille lances de fer noires de la rébellion du Comte Dément avaient surgi sur la Colline de la porte des Dieux pour se jeter sur eux.

Aucun d'entre eux, quelle que fût la quantité d'alcool, de Mire ou des étranges poudres narcotiques jérémites qu'il ingurgitait, quels que fussent les exploits stratégiques ou diplomatiques qu'il prétendait pouvoir accomplir, n'aurait osé suggérer au capa Vencarlo Barsavi de changer ne serait-ce qu'un seul bouton de son gilet.

4

À Camorr, la Tour Brisée est un point de repère, s'élevant à trente mètres, juste à l'extrémité nord des Traquenards, ce quartier modeste et surpeuplé où les marins de mille ports passent sans cesse de bars en brasseries et en maisons de jeu, et ce tous les soirs. Ils passent au crible des taverniers, des putains, des agresseurs, des lanceurs de dés, des arpenteurs de pavés et autres voyous de bas étage jusqu'à ce que leurs poches soient aussi vides que leurs têtes sont lourdes, et qu'on puisse les renvoyer sur leurs bateaux soigner leur gueule de bois et leurs maladies. Ils viennent comme la marée et repartent de la même façon, ne laissant derrière eux qu'un résidu de pièces de cuivre et d'argent (et, parfois, du sang).

Les hommes sont parfaitement incapables d'altérer le Verre d'Antan. La Tour Brisée fut découverte, dans l'état qui est actuellement le sien, lorsque les humains s'installèrent pour la première fois à Camorr, se faufilant dans les ruines d'une

antique civilisation. De grandes estafilades gâtent le verre étrange et la pierre des étages supérieurs de la tour ; ces discontinuités ont été quelque peu recouvertes par un revêtement de bois, de peinture et d'autres matériaux humains. La robustesse de l'ensemble peut difficilement être mise en question, mais les réparations n'ont rien de joli, et les chambres disponibles sur les six étages du haut font partie des moins convoitées en ville, dans la mesure où on ne peut y accéder que par de multiples rangées d'escaliers extérieurs en colimaçon, grêles squelettes de bois se balançant les jours de grand vent et donnant la nausée. La plupart des résidents sont de jeunes fripouilles, issues de diverses bandes qui voient ces logements insensés comme un étrange symbole de leur honneur.

La Dernière Erreur occupe le rez-de-chaussée de la large base de la Tour Brisée et, après la tombée du faux-jour, elle abrite rarement moins de cent clients. Locke se cramponna au dos de la demi-cape du père Chains, tandis que le vieillard se taillait un chemin dans la foule qui se pressait à la porte. Locke connaissait bien les goulées d'air odorant qui émanaient du bar : une centaine d'alcools, l'haleine des hommes et des femmes qui les buvaient, la sueur – rance ou fraîche –, la pisse et la gerbe, les parfums épicés et la laine humide, la morsure âpre du gingembre et la fumée âcre du tabac.

— On peut faire confiance à ce garçon pour garder notre bouc ? hurla Locke au-dessus du tumulte.

— Bien sûr, bien sûr. (Chains fit un geste compliqué de la main pour saluer un groupe d'hommes disputant un bras de fer dans la salle commune du bar ; ceux qui n'étaient pas engagés en lutte sévère lui sourirent et lui rendirent son salut.) Primo, c'est son boulot. Deuzio, je le paie bien. Tertio, seul un fou voudrait dérober un bouc Agentillé.

La Dernière Erreur était une sorte de monument en l'honneur de l'échec des artifices humains aux moments critiques ; ses murs étaient recouverts d'une variété hallucinante de souvenirs, et chacun d'entre eux racontait une fable finissant par le verdict : « Pas assez bon ». Au-dessus du bar, une armure complète, percée au cœur d'un carreau d'arbalète. Des épées brisées et des casques fendus tapissaient les murs, assortis de

fragments de rame, de mât, d'espar et de lambeaux de voile. Une des plus fières revendications du bar était qu'il s'était procuré une liste de tous les navires qui avaient sombré à l'approche de Camorr pendant soixante-dix ans.

C'est dans tout ce bazar que le père Chains traîna Locke Lamora, comme s'il avait été une chaloupe tractée à la poupe d'un énorme galion. Sur le mur sud du bar se trouvait une alcôve surélevée, à laquelle des rideaux à moitié tirés accordaient de l'intimité. Des hommes et des femmes se tenaient devant au garde-à-vous, balayant sans cesse la foule de leurs regards durs, les mains jamais bien loin des armes qu'ils portaient sans s'en cacher – des dagues, des fléchettes, des massues de bronze et de bois, des épées courtes, des hachettes, et même des arbalètes, des fines ruellettes aux énormes équinicides qui donnaient l'impression (du moins aux yeux de Locke) de pouvoir transpercer la pierre.

Un de ces gardes arrêta le père Chains, et ils échangèrent quelques paroles à voix basse ; un autre garde se rendit dans l'alcôve, tandis que le premier l'observait attentivement. Quelques instants plus tard, le second garde réapparut et leur fit signe d'entrer ; c'est ainsi que Locke fut conduit pour la première fois en présence de Vencarlo Barsavi, le capa de Camorr, assis sur une chaise simple, à une table qui l'était tout autant. Plusieurs de ses sous-fifres étaient alignés contre le mur derrière lui, assez près pour répondre à ses injonctions, mais trop éloignés pour entendre les conversations calmes.

Barsavi était gros, aussi large que Chains, mais visiblement un peu plus jeune ; ses cheveux noirs et gominés étaient strictement tirés dans son cou, et ses triples barbes épousaient les contours de son visage, en trois tresses drues soigneusement superposées. Ces atours faciaux flottaient à chacun des mouvements de sa tête arrondie, et ils avaient l'air d'être assez durs pour blesser une peau nue.

Barsavi était vêtu d'un manteau, d'un gilet, d'un haut-de-chausses et de bottes taillées dans un cuir étrange d'aspect exceptionnellement raide et épais, même pour l'œil non exercé de Locke ; au bout d'un moment, le garçon se rendit compte qu'il devait s'agir de cuir de requin. Les boutons blancs

curieusement dépareillés qui décoraient son gilet et ses parements, et qui maintenaient en place les replis de ses foulards de soie rouge… étaient des dents humaines.

Les yeux rivés sur Locke, une fille de son âge était assise sur les genoux de Barsavi, les cheveux noirs et emmêlés, le visage en cœur. Elle aussi était étrangement parée ; sa jupe était ornée de soie blanche brodée et aurait pu seoir à n'importe quelle fille de noble, tandis que les bottines qui miroitaient sous son ourlet étaient en cuir noir, ferrées et munies de piques acérées aux pointes et aux talons.

— Voila donc le garçon, dit Barsavi d'une voix profonde et légèrement nasale, aux agréables accents verrariens. Le petit assidu qui a tant confondu notre cher Faiseur de voleurs.

— Lui-même, votre honneur, et qui maintenant nous confond nous – moi et mes autres protégés. (Chains se passa une main dans le dos et délogea Locke de derrière ses jambes.) Puis-je vous présenter Locke Lamora, jadis de la Colline des Ombres, présentement Initié de Perelandro ?

— Tiens ! *Ça*, c'est du dieu, pas vrai ? (Barsavi gloussa et s'empara d'une petite boîte en bois, posée sur la table à portée de main.) Il est toujours plaisant de te voir lorsque tu recouvres miraculeusement la vue, Chains. Sers-toi à fumer. C'est du noir jérémite, extra-fin, roulé de cette semaine.

— Je ne peux pas refuser, Ven.

Chains accepta un rouleau de tabac bien enveloppé de papier rouge. Pendant que les deux hommes se penchaient sur la flamme vacillante d'un cierge pour allumer leurs cigares (ce faisant, Chains laissa tomber le petit sac de pièces sur la table), la fille eut l'air de prendre quelque décision à l'égard de Locke.

— C'est un petit garçon fort laid, père. On dirait un squelette.

Le capa Barsavi expulsa ses premières bouffées de fumée, les commissures des lèvres retroussées.

— Et toi, tu es une petite fille fort inconsidérée ! (Le capa tira de nouveau sur le rouleau et recracha un filet de fumée translucide ; le produit était d'une douceur agréable et charriait un très léger parfum de vanille brûlée.) Je vous prie d'excuser ma fille – Nazca. Je ne peux rien faire pour la priver de ses privilèges, et elle a pris les manières d'une princesse pirate.

Surtout maintenant que nous avons tous peur d'approcher de ses nouvelles bottes.

— Je ne *suis jamais* sans défense, dit la petite fille en tapant des talons pour étayer ses dires.

— Et ce pauvre Locke est certainement loin d'être laid, ma chérie ; ce qu'il porte, c'est la marque de la Colline des Ombres. Un mois chez Chains, et il sera aussi rond et en forme qu'une pierre de catapulte.

— Hmmph. (La fille continua de toiser Locke quelques secondes, avant de relever subitement les yeux sur son père, qui tripotait ses barbes tressées d'un air absent.) Vous allez en faire un *pezon*, père ?

— Chains et moi avions ça en tête, ma douce, oui.

— Hmmph ! Alors je veux un autre cognac, pendant que vous faites la cérémonie.

Le capa Barsavi plissa les yeux ; des ridules, accentuées par des années de suspicion, se rassemblèrent autour de son regard dur et gris.

— Tu as déjà eu tes deux cognacs pour la soirée, chérie ; ta mère me tuerait si je te laissais en prendre un troisième. Demande aux hommes d'aller te chercher une bière.

— Mais je préfère…

— Ce que tu préfères, petit tyranneau, n'a rien à voir avec ce que je te *dis* de faire. Pour le restant de la soirée, tu peux boire ou de la bière, ou du vent ; le choix t'appartient entièrement.

— Hmmph ! Je vais prendre une bière, dans ce cas.

Barsavi tendit les bras pour la faire descendre de ses genoux, mais elle sauta juste avant que ses mains aux doigts épais et chargés de cals ne l'atteignent. « Clac-clac-clac », firent ses talons sur le sol de bois dur de l'alcôve, comme elle se dirigeait vers un de ses larbins préférés pour lui donner ses ordres.

— Et si un seul autre de mes hommes se prend un coup de pied au menton, chérie, je te promets que tu chausseras des sandales de roseau pendant un mois, lui cria Barsavi, avant de tirer une autre bouffée de tabac et de se tourner vers Locke et Chains. Un vrai baril de feu grégeois, celle-là. La semaine dernière, elle a refusé de dormir tant qu'on ne lui permettrait pas de laisser un petit garrot sous ses oreillers. « Comme les

gardes du corps de papa », elle disait. Je ne pense pas que ses frères se rendent déjà compte que le prochain capa Barsavi pourrait très bien porter une robe d'été et un bustier.

— Je comprends pourquoi les histoires du Faiseur de voleurs sur notre garçon vous ont peut-être amusé, dit Chains en agrippant les épaules de Locke.

— C'est sûr. Depuis que mes enfants ont appris à parler, il est devenu très dur de me choquer. Mais tu n'es pas venu là pour parler d'eux : tu m'as amené ce petit homme pour qu'il fasse son dernier vœu de *pezon*. Quelques années en avance, dirait-on. Viens ici, Locke.

Le capa Barsavi tendit la main droite et releva doucement la tête de Locke en lui tenant le menton, avant de plonger son regard dans le sien.

— Quel âge as-tu, Locke Lamora ? Six ans ? Sept ? Déjà responsable d'une rupture de la Paix, d'une taverne incendiée et de six ou sept morts. (Le capa eut un petit sourire narquois.) J'ai des assassins de cinq fois ton âge qui feraient bien d'être aussi audacieux. Chains t'a-t-il raconté comment ça se passait, avec ma ville et mes lois ?

Locke opina du bonnet.

— Tu sais qu'une fois que tu auras prononcé ce vœu, je ne pourrai pas lésiner avec toi, plus jamais. Tu as passé le temps des imprudences. Si Chains a besoin de te mettre à terre, il le fera. Si je lui dis de te mettre à terre, il le fera.

Locke opina derechef. Nazca revint se placer à côté de son père, tétant une petite outre à bière en cuir usé ; elle regarda Locke par-dessus le récipient, qu'elle devait tenir à deux mains.

Le capa Barsavi claqua des doigts ; un des lèche-bottes disparut derrière un rideau.

— Alors, je ne vais pas t'ennuyer davantage avec mes menaces, Locke. Ce soir, tu es un homme. Tu feras un travail d'homme et tu subiras le sort d'un homme si tu te mets à dos tes frères et tes sœurs. Tu seras l'un d'entre nous, tu feras partie des Gens Bien ; on te confiera les paroles et les signes, et tu en useras discrètement. Tout comme Chains, ton *garrista*, m'est inféodé, tu l'es aussi, par son intermédiaire. Je serai le seul duc de Camorr que tu reconnaîtras. À genoux.

Locke s'agenouilla devant Barsavi ; le capa tendit la main gauche, paume vers le bas. Il portait un anneau très orné, composé d'une monture de fer-blanc dans laquelle était sertie une perle noire ; à l'intérieur de cette perle se trouvait une tache rouge – sûrement intégrée là par quelque procédé mystérieux –, qui devait être du sang.

— Embrasse l'anneau du capa de Camorr.

Locke s'exécuta ; la perle était fraîche contre ses lèvres sèches.

— Prononce le nom de l'homme à qui tu fais allégeance.

— Le capa Barsavi, murmura Locke.

À cet instant, le sous-fifre du capa revint dans l'alcôve, et tendit à son maître un petit verre en cristal rempli d'un liquide brun mat.

— Bien, dit Barsavi. Comme tous mes *pezons*, tu vas porter un toast. (D'une des poches de son gilet, le capa retira une dent de requin, légèrement plus grande que la marque funèbre qui pendait au cou de Locke. Barsavi la fit tomber dans le verre et la fit tournoyer quelques instants. Puis, il tendit le verre à Locke.) C'est du rhum au sucre noir de la mer de Bronze. Bois le tout, y compris la dent – mais sans l'avaler, quoi que tu fasses. Garde-la dans ta bouche. Retire-la quand tu auras fini le rhum. Et essaie de ne pas te blesser.

L'arôme cinglant d'alcool fort qui émanait du verre piqua le nez de Locke ; son estomac se souleva, mais il serra les mâchoires et porta son regard sur la forme légèrement déformée de la dent qui nageait dans le rhum. Priant silencieusement son nouveau bienfaiteur pour qu'il ne se couvre pas de ridicule, il versa d'un trait le contenu du verre dans sa bouche, dent comprise.

Déglutir ne fut pas aussi facile qu'il l'avait espéré : il coinça la dent contre son palais avec la langue, délicatement, et il en sentait la pointe acérée racler ses incisives. L'alcool le brûlait ; il commença à avaler de petites goulées qui ne tardèrent pas à le faire tousser violemment. Au bout de quelques secondes interminables, il frémit et absorba ce qu'il restait de rhum, soulagé d'avoir soigneusement maintenu la dent en place.

Elle se tordit dans sa bouche. Elle se tordit physiquement,

comme si une main invisible la faisait bouger, et lui infligea une blessure cuisante à la joue gauche. Locke cria, toussa et recracha la dent ; il la recueillit dans sa paume, maculée de salive et de sang.

— Ahhhhh ! fit le capa Barsavi tout en récupérant la dent pour la glisser à nouveau dans son gilet sans même la nettoyer. Alors, tu vois… ton sang te lie à mon service. Ma dent a goûté ta vie et ta vie m'appartient. Alors, ne soyons plus des inconnus l'un pour l'autre, Locke Lamora. Soyons capa et *pezon*, telle est la volonté du Gardien Véreux.

Sur un geste de Barsavi, Locke se remit maladroitement sur ses pieds, pestant déjà intérieurement contre la sensation à présent familière de l'alcool qui lui montait rapidement à la tête. Sa gueule de bois ne lui avait pas permis de se remplir l'estomac, et la pièce tourbillonnait déjà un peu autour de lui. Lorsqu'il porta de nouveau son regard sur Nazca, il vit qu'elle lui souriait par-dessus son outre de bière, avec l'air de tolérance obséquieuse que les autres enfants de la Colline des Ombres avaient autrefois témoignée, à ses compagnons de la Rue et lui.

Avant même de se rendre compte de ce qu'il faisait, Locke s'agenouilla également devant elle.

— Si vous êtes le prochain capa Barsavi, déclara-t-il rapidement, je ferais mieux de jurer de vous servir aussi. Ce que je fais. Madame. Madame Nazca. Je veux dire madame Barsavi.

La fille recula d'un pas.

— J'ai déjà des serviteurs, mon garçon. J'ai des *assassins*. Mon père possède cent bandes et deux mille couteaux !

— Nazca Belonna Jenavais Angeliza de Barsavi ! tonna son père. Il semblerait que tu ne voies pour l'instant que la valeur de serviteurs *forts*. En temps voulu, tu apprendras à voir ce que valent ceux qui sont *courtois*. J'ai honte de toi.

Déconcertée, la fille porta successivement son regard sur Locke et sur son géniteur. Peu à peu, ses joues s'empourprèrent. Après un court instant de réflexion boudeuse, elle tendit avec raideur son outre à Locke.

— Tu peux boire un peu de ma bière.

Locke réagit comme s'il s'était agi du plus grand honneur qu'on lui ait jamais accordé, se rendant alors compte (même s'il

ne le formula pas aussi clairement) que l'alcool avait convoqué une espèce de gouvernement fantoche dans son crâne, et que cela avait abrogé ses prudentes inhibitions – surtout avec les filles. La bière était sombre et amère, légèrement salée. Nazca buvait comme une Verrarienne. Locke prit deux gorgées pour être poli, puis rendit l'outre à la fillette, en la saluant, le cou plutôt mou. Elle était trop énervée pour lui répondre et elle ne fit que hocher la tête.

— Ha ! Excellent ! (Le capa Barsavi en mâchouilla d'hilarité son fin cigare.) Ton premier *pezon* ! Bien sûr, tes deux frères vont en vouloir aussi, dès qu'ils entendront parler de ça.

5

Pour Locke, le voyage de retour se passa dans une brume indistincte, chaude et humide ; il s'accrochait au cou de son bouc Agentillé, tandis que Chains, agité de gloussements, les ramenait vers le nord en direction du quartier des Temples.

— Oh, mon garçon ! marmonna-t-il. Mon adorable, adorable et charmant ivrogne de garçon. C'était que des conneries, sais-tu.

— Quoi donc ?

— La dent de requin. À Karthain, le capa Barsavi a embauché un Mage Esclave pour qu'il enchante ce truc. Ça fait des lustres. Personne ne peut le prendre en bouche sans se blesser. Il ne l'a jamais quitté depuis ; toutes ces années à étudier le théâtre du Trône Thérin l'ont rendu substantiellement obsédé par le spectacle.

— Alors, ce n'était pas… genre, le destin, ou les dieux, rien de tout ça ?

— Non, ce n'était qu'une dent de requin assaisonnée d'un peu de sorcellerie. Un bon tour, je dois le reconnaître. (Chains se frotta la joue, de compassion et en souvenir.) Non, Locke, tu n'appartiens pas à Barsavi. C'est un bon allié à avoir de son côté et un homme que l'on doit avoir l'air de servir à chaque instant. Mais une chose est sûre, c'est que tu ne lui appartiens pas. Au

bout du compte, moi non plus.

— Alors, je ne suis pas obligé de…

— De respecter la Paix Secrète ? D'être un bon petit *pezon* ? Seulement pour rire, Locke. Seulement pour te mettre à l'abri du besoin. À moins qu'on t'ait cousu les paupières avec du cuir vert pendant ces deux derniers jours, tu dois maintenant avoir compris que j'ai l'intention de faire de toi, Calo, Galdo et Sabetha rien moins qu'un putain de carreau de baliste fiché au cœur de la précieuse Paix Secrète de Vencarlo, confia Chains avec un sourire carnassier.

LIVRE II
COMPLICATION

J'ai des couleurs à offrir au caméléon
Je peux changer de forme au besoin, comme Protée
Au féroce Machiavel je pourrais faire la leçon.

Shakespeare, *Henri VI,* 3e partie, acte III, scène 3

Chapitre 4

À LA COUR DU CAPA BARSAVI

1

— Dix-neuf mille neuf cent vingt, annonça Moucheron. Voilà. Je peux aller me *suicider*, maintenant, s'il vous plaît ?

— Quoi ? Je pensais que ça t'enthousiasmerait de nous aider à compter le butin, Moucheron.

Jean était assis en tailleur au milieu de la salle à manger, dans la cave de verre de la maison de Perelandro ; la table et les chaises avaient été retirées pour faire de la place à une grande quantité de pièces d'or, entassées en petites piles brillantes autour de Jean et Moucheron, presque cernés.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous ramèneriez ça à la maison en tyrins.

— Eh bien, c'est rare, le fer-blanc. Personne n'irait en décaisser cinq mille couronnes et personne ne serait assez stupide pour le transporter comme ça. Meraggio effectue tous ses gros décaissements en tyrins.

Un cliquetis se fit entendre dans l'entrée de la cave et Locke fit son apparition, déguisé en Lukas Fehrwight. Il se débarrassa de ses optiques factices, desserra le nœud de son foulard et, d'un coup d'épaules, laissa tomber sans ambages son manteau sur le sol. Il avait le visage tout rouge et agitait une feuille de parchemin pliée décorée d'un sceau de cire bleue.

— Sept mille cinq cents de plus, mes garçons ! Je lui ai dit que nous avions trouvé les galions qui conviendraient, mais que nous avions déjà des problèmes de liquidités – des pots-de-vin à régler, des équipages à enrôler et à faire cuver, des officiers à apaiser, d'autres convoyeurs à chasser – et il a tout simplement

déboursé, sans cesser de sourire. Par les dieux ! Il y a longtemps que j'aurais dû trouver cette combine. On n'a même pas besoin de s'embêter à affréter des navires bidons, ni paperasse, ni rien, parce que Salvara *sait* que c'est un mensonge. On n'a rien d'autre à faire que se détendre et compter l'argent.

— Si ça détend autant, pourquoi c'est pas *toi* qui comptes, dans ce cas-là ?

Moucheron se releva d'un bond et se pencha en arrière jusqu'à ce que son dos et son cou produisent une série de petits craquements.

— Je serais heureux de le faire, Moucheron ! (Locke sortit une bouteille de vin rouge d'un placard en bois et se servit la moitié d'un verre, avant de le couper avec l'eau de pluie tiède d'un pichet, jusqu'à donner une douce teinte rose à son breuvage.) Comme ça, demain, ce sera toi qui joueras les Lukas Fehrwight. Je suis sûr que don Salvara ne verrait pas la différence. Tout est là ?

— Cinq mille couronnes sous la forme de vingt mille tyrins, dit Jean. Moins quatre-vingts pour les frais de clerc, les gardes et la location d'un haquet pour tout rapporter de chez Meraggio.

Les Salauds Gentilshommes usaient d'un stratagème de substitution simple pour rapporter de grandes quantités de choses de valeur à leur cachette de la maison de Perelandro : lors de courts arrêts, les coffres-forts remplis de pièces disparaissaient d'un chariot, et des tonneaux étiquetés comme transportant des denrées ou des boissons ordinaires repartaient sur un autre. Même un petit temple délabré a besoin d'un ravitaillement régulier en provisions de base.

— Bon, dit Locke, laisse-moi me débarrasser des habits de ce pauvre maître Fehrwight, et je te donnerai un coup de main pour tout bazarder dans la chambre forte.

En fait, il y avait trois chambres fortes accolées à l'arrière de la cave, derrière les dortoirs. Deux d'entre elles étaient de larges puits tapissés de Verre d'Antan qui s'enfonçaient d'environ trois mètres ; personne ne savait à quoi ils avaient servi. Dotés à leur sommet d'une simple porte de bois montée sur charnières, ils ressemblaient beaucoup à des silos à grain miniatures, fichés dans le sol et remplis à bonne hauteur de pièces de monnaie de

toutes sortes.

De grandes quantités d'or et d'argent finissaient dans ces puits ; de petites étagères de bois montées sur le pourtour de la chambre forte étaient jonchées de petits sacs ou de piles de monnaie plus facilement utilisable. Il y avait des bourses bon marché garnies de barons de cuivre, de jolis portefeuilles de cuir remplis de rouleaux de solons d'argent, et de petits bols de demi-cuivres poinçonnés, tous disposés de façon à pouvoir être emportés rapidement en cas de besoin ou de nouveau plan d'arnaque. Il y avait même des petits tas de pièces étrangères : des marks du royaume des Sept Essences, des solaris du Tal Verrar, et ainsi de suite.

Même à l'époque du père Chains, aucune serrure ne protégeait les puits ou la pièce qui les abritait. Ce n'était pas seulement parce que les Salauds Gentilshommes se faisaient mutuellement confiance, ni parce que l'existence de cette cave luxueuse était un secret farouchement gardé (ce qui ne faisait aucun doute). La raison principale relevait du fonctionnel : aucun d'entre eux – ni Calo, ni Galdo, ni Locke, ni Jean, ni Moucheron – ne pouvait concevoir de faire quoi que ce fût avec cette réserve toujours grandissante de métaux précieux.

En dehors du capa Barsavi, ils devaient être les voleurs les plus riches de Camorr ; le petit registre de parchemin posé sur l'une des étagères comptabiliserait plus de quarante-trois mille couronnes lorsque le deuxième billet à ordre de don Salvara serait échangé contre des pièces. Ils étaient aussi riches que l'homme qu'ils étaient en train de dévaliser, et bien plus riches que la plupart de leurs pairs, ainsi que de certains des combinats et des maisons commerçantes les plus célèbres de la ville.

Pourtant, pour tout le monde, les Salauds Gentilshommes étaient une bande sans prétention de chapardeurs ordinaires ; assez discrets et compétents, ils récoltaient régulièrement, mais ils étaient loin d'être des vedettes. Ils pouvaient vivre confortablement pour dix couronnes par tête chaque année, et dépenser bien plus que cette somme aurait invité une curiosité des moins désirées – celle de toutes les autorités de Camorr, légales ou autres.

Ils avaient frappé trois grands coups en quatre ans et ils

travaillaient en ce moment à leur quatrième ; pendant quatre ans, la grande majorité de l'argent avait simplement été comptée et balancée dans les ténèbres des chambres fortes.

La vérité, c'était que Chains les avait superbement entraînés à la tâche qui consistait à soulager la noblesse de Camorr du fardeau d'une partie de la richesse qu'elle accumulait, mais qu'il avait peut-être négligé de discuter de l'usage éventuel des sommes concernées. À part le financement de vols à venir, les Salauds Gentilshommes n'avaient véritablement aucune idée de ce qu'ils finiraient par faire de tout ce butin.

En moyenne, leur dîme au capa Barsavi s'élevait à environ une couronne par semaine.

2

— Réjouissez-vous ! hurla Calo en faisant irruption dans la cuisine, juste au moment où Locke et Jean remettaient la table à manger à sa place habituelle. Les frères Sanza sont de retour !

— Je me demande vraiment si cette combinaison particulière de mots a déjà été prononcée par quelqu'un dans cette ville avant aujourd'hui, dit Jean.

— Seulement dans les appartements de jeunes dames encore célibataires, rétorqua Galdo en posant un petit sac de toile sur la table.

Locke le secoua pour l'ouvrir et en étudia le contenu – quelques médaillons incrustés de pierres semi-précieuses, un service de fourchettes et de couteaux en argent de facture moyenne, et un assortiment d'anneaux, allant de celui bon marché, en cuivre gravé, à celui tressé d'or et de platine, incrusté de particules d'obsidienne et de diamant.

— Oh, très joli ! dit Locke. Très plausible. Jean, tu veux bien sortir deux-trois autres trucs de la Boîte à Pipeau, et m'attraper… vingt solons, ça ira ?

— Vingt solons, ça le fait carrément.

Pendant que Locke faisait signe à Calo et Galdo de l'aider à remettre les chaises en place autour de la table, Jean repartit

dans la chambre forte, là où se trouvait un coffre en bois haut et étroit, calé contre le mur de gauche. Il leva le couvercle sur ses gonds grinçants et se mit à farfouiller à l'intérieur, l'air pensif.

La Boîte à Pipeau était remplie d'environ soixante centimètres de bijoux, de bibelots, d'objets de décoration et de babioles brillantes. Il y avait des statues de cristal, des miroirs au cadre d'ivoire sculpté, des colliers, des anneaux et des chandeliers de cinq métaux précieux différents. Il y avait même quelques bouteilles de médicaments et de potions alchimiques, enveloppées dans du feutre afin de les protéger, étiquetées avec de petites vignettes de papier.

Dans la mesure où les Salauds Gentilshommes ne pouvaient pas vraiment se permettre de parler de la véritable nature de leurs opérations au capa, et où ils n'avaient ni le temps ni l'envie de bel et bien cambrioler des maisons et de se faufiler dans des cheminées, la Boîte à Pipeau était un des piliers de leur duperie en cours. Ils la remplissaient une ou deux fois par an, partant dans de folles dépenses chez les prêteurs sur gages et sur les marchés de Talisham ou d'Ashmere, là où ils pouvaient ouvertement se procurer tout ce qu'ils désiraient. Ils ne l'approvisionnaient que légèrement et prudemment d'objets ramassés à Camorr, généralement de choses que les Sanza volaient par lubie ou sur lesquelles Moucheron mettait la main au cours de sa formation continue.

Jean choisit deux coupes à vin en argent, une paire d'optiques à monture dorée et son étui de cuir fin, ainsi qu'une des petites bouteilles enveloppées de feutre. Il s'empara soigneusement de ces objets d'une main, avant de compter vingt solons sur une étagère, de refermer la Boîte à Pipeau d'un coup de pied et de filer dans la salle à manger. Moucheron avait rejoint le groupe et faisait danser fièrement un solon sur les phalanges de sa main droite ; cela ne faisait que quelques semaines qu'il maîtrisait ce tour, après de longs mois passés à observer les Sanza, qui parvenaient à le faire avec les deux mains à la fois et à changer de sens dans un ensemble parfait.

— On a qu'à dire que c'était une petite semaine, dit Jean. Personne n'en attend trop des monte-en-l'air quand les nuits sont humides comme ça, de toute façon ; ça pourrait faire fausse

note, si on en ramenait trop. Son Honneur comprendra sûrement.

— Bien sûr, convint Locke. C'est une pensée des plus raisonnables.

Il tendit la main et s'empara de la bouteille enveloppée de feutre pour l'examiner de près ; l'étiquette manuscrite l'identifiait comme contenant du lait sucré d'opium, un vice pour dames riches que l'on obtenait à partir de pavot jérémite séché. Il retira l'étiquette et le feutre, avant de fourrer la bouteille de verre à facettes et son bouchon de bronze dans son sac de toile. Le reste du butin suivit.

— Parfait ! Maintenant, reste-t-il encore une trace de Lukas Fehrwight sur moi ? Du maquillage ou de la momerie ?

Il tendit les bras et fit plusieurs tours sur lui-même ; Jean et les Sanza lui assurèrent que, pour l'instant, il était Locke Lamora à cent pour cent.

— Bien. Alors, si on est tous ceux qu'il faut qu'on soit, allons payer nos taxes.

Locke souleva le sac d'objets « volés » et le lança négligemment à Moucheron ; le garçon couina, fit tomber sa pièce et attrapa le sac dans un cliquetis étouffé de métal.

— C'est bon pour mon éducation morale, j'imagine ?

— Non, répondit Locke. Cette fois, je fais seulement mon tire-au-cul. Au moins, tu n'auras pas à t'occuper de la perche de la barge.

3

La troisième heure de l'après-midi avait sonné lorsqu'ils sortirent du temple de Perelandro, par leurs tunnels d'évasion respectifs et les sorties latérales. Une bruine tiède tombait d'un ciel nettement séparé en deux comme par la règle et le stylet des dieux – des nuages bas et sombres emplissaient le nord, tandis que le soleil amorçait tout juste sa descente dans le sud-ouest clair et lumineux. Partout, la pluie fraîche faisait monter son arôme sur la pierre chaude, lavant brièvement l'air des miasmes

citadins habituels. Les Salauds Gentilshommes se retrouvèrent sur les quais sud-ouest du quartier des Temples, où ils hélèrent une gondole de louage.

L'embarcation était longue, peu profonde et fort abîmée. Un rat récemment tué était arrimé à l'espar de proue, juste sous une petite idole en bois représentant Iono ; c'était censé être une protection infaillible contre les dessalages et autres malheurs. L'homme qui maniait l'aviron était perché sur la poupe tel un perroquet, vêtu d'une veste de coton à rayures rouges et orange, protégé de la pluie par un chapeau de paille à large bord retombant sur ses maigres épaules. Il se trouvait qu'il s'agissait d'un sauteur de canaux et d'un voleur à la tire de leur connaissance, Vitale Vento le Nerveux, de la bande des Visages Gris.

Vitale gréa un parapluie de cuir moisi afin de protéger un peu ses passagers de la bruine, avant de se mettre à ramer doucement vers l'est, entre les hautes rives de pierre du quartier des Temples et la luxuriance sauvage de la Mara Camorrazza. La Mara avait autrefois été un jardin-labyrinthe, propriété d'un riche gouverneur de l'ère du Trône Thérin ; à présent, elle était en grande partie abandonnée par la garde de la ville et hantée par les tire-laine. La seule raison qui poussait les honnêtes gens à oser s'aventurer dans ses redoutables passages verts était sa situation au cœur d'un réseau de passerelles reliant huit autres îles.

Jean s'installa pour lire un minuscule ouvrage de poésie qu'il avait glissé à sa ceinture, tandis que Moucheron continuait ses exercices de manipulation, cette fois avec une pièce de cuivre : celle-ci paraîtrait moins incongrue en public. Locke et les frères Sanza parlèrent boutique avec Vitale, dont le travail, entre autres, était d'indiquer les barges de marchandises particulièrement peu gardées – ou lourdement chargées – à ses complices. À plusieurs reprises, il fit des signes de main à des guetteurs embusqués sur la rive, pendant que les Salauds Gentilshommes faisaient semblant de ne rien remarquer.

Ils se rapprochèrent de la Colline des Ombres ; même de jour, ces hauteurs étaient plongées dans les ténèbres. Fortuitement, le crachin tomba plus dru et le vieux royaume des

tombes se dissipa derrière un voile de brume. Vitale gouverna l'embarcation sur la droite. Il les pilota bientôt vers le sud, entre la Colline des Ombres et les Goulets, aidé par le courant du canal qui se jetait dans la mer, à présent animé des rides des gouttes de pluie.

Comme ils filaient vers le sud, le trafic s'éclaircit et le canal devint moins fréquentable ; ils passaient de la houlette officielle du duc de Camorr à la férule privée du capa Barsavi. À bâbord, les forges du quartier de Fumehouille crachaient des colonnes de noirceur, s'étendant avant de se dissoudre peu à peu sous la pression de la pluie. Le vent du Duc ferait tout retomber sur Pleutcendres, l'île la plus laide de la ville, où les bandes et les sans-abri se disputaient l'espace dans des villas moisissantes et noircies de fumée d'un âge opulent aujourd'hui révolu depuis des siècles.

À bâbord, une barge qui remontait vers le nord les croisa, charriant avec elle une puanteur de vieille merde et de mort récente. Ce qui ressemblait à un équipage entier de chevaux morts y était étendu, travaillé par une demi-douzaine d'équarrisseurs ; certains découpaient les carcasses à l'aide de lames dentelées longues comme le bras, tandis que d'autres déroulaient et ajustaient frénétiquement des bâches maculées de sang sous la pluie.

Aucun Camorrien n'aurait pu désirer adéquation plus parfaite entre la vue et l'odeur du Chaudron. Si la Lie était rongée par la pauvreté, si les Traquenards jouissaient de peu de respectabilité, si la Mara Camorrazza était ouvertement dangereuse et si Pleutcendres était sale et partait en pièces, le Chaudron était tout cela, avec en sus une prédilection pour le désespoir humain. Son arôme ressemblait à celui d'un tonnelet de mauvaise bière que l'on aurait renversé dans la réserve d'un croque-mort un jour de canicule. La plupart des défunts de ce quartier n'arrivaient jamais aux fosses à pauvres que creusaient les détenus sur les Collines du Tertre du Mendiant. On les jetait dans les canaux ou on se contentait de les brûler. Aucune Veste Jaune n'avait osé pénétrer le Chaudron, sauf en peloton, et ça même avant la Paix Secrète ; aucun temple n'avait été entretenu ici depuis cinquante ans ou plus. C'étaient les bandes de Barsavi

les moins sophistiquées et les moins retenues qui dirigeaient cette zone. Des tavernes à bagarres, des antres à Mire et des cercles de jeu itinérants, des trous à rats où s'entassaient des familles.

Il était généralement considéré qu'un tiers des Gens Bien de Camorr était parqué dans le Chaudron – mille assassins et propres-à-rien qui se chamaillaient constamment et qui terrorisaient leurs voisins, sans rien accomplir ni aller nulle part. Locke était sorti de Prendfeu, et Jean, du confortable Recoin Nord. Calo et Galdo avaient été des garçons de la Lie avant leur séjour à la Colline des Ombres. Seul Moucheron était issu du Chaudron. Depuis les quelques années qu'il était un Salaud Gentilhomme, il n'en avait jamais parlé.

Il le contemplait, à présent ; il regardait les quais affaissés et les strates de logements ; il regardait les vêtements suspendus aux cordes à linge qui absorbaient l'eau. Les rues étaient brunes de la brume malsaine des feux de cuisine que l'on éteignait à grande eau. Les digues s'effritaient, le Verre d'Antan était en grande partie noyé sous la crasse et des tas de pierres. La pièce de Moucheron cessa de danser sur ses phalanges et arrêta sa course sur le dos de sa main gauche.

Quelques minutes plus tard, Locke fut secrètement soulagé de dépasser le cœur du Chaudron et d'atteindre la haute et fine digue qui marquait la limite est des Taudis de Bois. Une fois le Chaudron en poupe, le cimetière maritime de Camorr avait l'air franchement joyeux en comparaison.

C'était bel et bien un cimetière : une large baie protégée, plus grande que le Marché Changeant, remplie des épaves dansantes et ondulantes de centaines de bateaux. Elles reposaient coque en l'air, coque en bas, ancrées ou dérivant librement, certaines se contentant de pourrir, d'autres éventrées par des collisions ou des boulets de catapulte. Une couche de débris de bois plus petits flottait à la surface de l'eau entre les herbes marines, telle l'écume sur une soupe froide, allant et venant avec le ressac. À la tombée du faux-jour, un bris ridait parfois les eaux, déplacé par le passage invisible de créatures venues de la baie de Camorr. De grandes portes de fer interdisaient l'accès de chaque canal majeur, mais le sud des Taudis de Bois était ouvert sur la mer.

Au cœur de ces Taudis gisait une vaste carcasse démâtée, de soixante mètres de long et la moitié de large, fermement ancrée par des chaînes qui s'enfonçaient dans les eaux, deux en poupe, deux en proue. Camorr n'avait jamais rien construit de si lourd et disgracieux. Pour reprendre les termes de Chains à Locke de nombreuses années auparavant, ce vaisseau était l'un des produits les plus optimistes du distant Tal Verrar. De larges tauds de soie en recouvraient à présent les hauts ponts plats du château ; sous ces dais, on pouvait organiser des fêtes dont la décadence rivalisait avec celle des pavillons de plaisir de Jerem. Mais, à ce moment-là, seules s'y trouvaient les formes voilées d'hommes armés, qui scrutaient l'endroit sous la pluie – Locke en discernait au moins une douzaine, par groupe de deux ou trois, arc long ou arbalète à la main.

On distinguait une activité humaine çà et là dans les Taudis. Certains vaisseaux parmi les moins endommagés abritaient des familles errantes, et d'autres étaient ouvertement utilisés comme points d'observation par des équipes d'hommes à l'air rude. Vitale sinuait sur les canaux entre les épaves les plus importantes et, chaque fois que la gondole les croisait, il adressait soigneusement aux hommes qui montaient la garde d'ostensibles gestes de la main.

— Le Roi Gris en a encore eu un, cette nuit, marmonna-t-il en poussant avec effort sur l'aviron. Y a des tas de types chatouilleux avec de gros surins qui nous matent, en ce moment, y a pas plus clair.

— Encore un ? fit Calo en plissant les yeux. On n'était pas encore au courant. C'est tombé sur qui ?

— Tesso le Grand, des Couronnes Lourdes. Ils l'ont retrouvé à Eau de Rouille, pendu dans une vieille échoppe. Pendu, les couilles tranchées. Il a perdu tout son sang, apparemment.

Locke et Jean échangèrent un regard et Vitale le Nerveux grogna :

— Vous vous connaissiez, non ?

— D'une certaine façon, répondit Locke. Il y a quelque temps.

Locke réfléchit. Tesso était – avait été – le *garrista* des Couronnes Lourdes, gros gagneur de Barsavi et ami proche du fils cadet du capa, Pachero. Personne dans Camorr n'aurait dû

être en mesure de l'approcher (sauf Barsavi et l'Araignée) et, pourtant, ce foutu cinglé invisible qui se faisait appeler « le Roi Gris » l'avait approché d'une façon des plus indiscutables.

— Ça en fait six, c'est ça ? demanda Jean.

— Sept, dit Locke. Il n'y a pas eu autant de putain de *garristas* morts depuis nos cinq ans.

— Hé ! fit Vitale. Et dire que je t'enviais, autrefois, Lamora, même avec la toute petite bande que tu trimballes.

Locke lui lança un regard noir, désireux de mettre les pièces du puzzle en place mais sans y arriver tout à fait. Sept chefs de bande en deux mois ; tous jouissaient de la Distance, mais ils n'avaient sinon guère de choses en commun. Locke avait toujours trouvé du réconfort dans son manque d'importance pour le capa, mais il commençait à se poser des questions. Se pourrait-il qu'il se trouve sur la liste de quelqu'un ? Avait-il une valeur insoupçonnée aux yeux de Barsavi, que le Roi Gris désirerait barrer d'un carreau d'arbalète ? Combien d'autres se trouvaient entre lui et ce carreau ?

— Merde, dit Jean. Comme si les choses avaient besoin de se compliquer.

— On devrait peut-être s'occuper des… affaires en cours. (Galdo s'était déplacé contre le flanc de la gondole et regardait tout autour.) Et peut-être aussi qu'on devrait se faire oublier quelque temps. Voir Tal Verrar ou Talisham… ou au moins *te* faire oublier, Locke.

— N'importe quoi. (Locke cracha par-dessus bord.) Désolé, Galdo. Je sais que ça paraît sage, mais fais les comptes. Le capa ne nous pardonnerait jamais de nous tailler alors qu'il est acculé. Il abrogerait la Distance et nous mettrait sous la coupe du pire enfoiré de merde qu'il pourrait trouver. Tant qu'il reste, on ne peut pas fuir. Putain, Nazca me briserait les genoux à coups de maillet avant que quiconque puisse intervenir.

— Je compatis, les gars. (Vitale changea son aviron de main, poussant de façon méthodique pour que la gondole contourne un débris trop gros pour être ignoré.) C'est pas facile de bosser sur les canaux, mais au moins, personne ne désire me voir mort pour d'autres raisons que d'habitude. Vous vouliez que je vous débarque à la Tombe ou sur le quai ?

— Il faut qu'on voie Harza, répondit Locke.

— Oh, sûr qu'il va être d'une humeur délicieuse, aujourd'hui. (Vitale se mit à ramer dur en direction de la limite nord des Taudis, vers quelques pontons de pierre en saillie devant une rangée de boutiques et d'immeubles.) Va pour le quai, alors.

4

La boutique de prêteur sur gages de Harza Pas-Question était l'un des points de repère importants du domaine du capa Barsavi. De nombreux commerces payaient légèrement mieux et il y en avait un bien plus grand nombre géré par des propriétaires moins bourrus, mais aucun qui fût situé à un jet de pierre du siège du pouvoir du capa. Les Gens Bien qui monnayaient leur butin obtenu de façon créative auprès de Harza pouvaient être sûrs que leur présence serait rapportée à Barsavi. Renforcer l'impression qu'on était un voleur actif et responsable ne faisait jamais de mal.

— Oh, évidemment ! dit le vieux Vadran comme Jean tenait ouverte la porte blindée et munie de barreaux aux quatre autres Salauds Gentilshommes. Un jour pareil, normal que seuls les *garristas* les moins importants osent montrer leur trombine. Entrez, mes vilains fils de putes camorriennes. Passez vos doigts graisseux de Thérins sur ma jolie marchandise. Faites dégouliner la flotte sur mon beau plancher.

Qu'il vente ou qu'il neige, la boutique de Harza était toujours fermée comme un cercueil. Des draps poussiéreux étaient tirés sur les étroites fenêtres à barreaux, et l'endroit sentait l'encaustique, le moisi, l'encens éventé et la vieille sueur. Harza lui-même était un vieillard à la peau de neige et aux grands yeux larmoyants. Toutes les rides de son visage semblaient inexorablement glisser vers le sol, comme façonnées par un dieu légèrement éméché qui aurait un petit trop pétri la glaise vers le bas. Pas-Question tenait son nom de sa politique de fermeté à l'égard du crédit ou des prêts. Une fois, Calo avait fait remarquer que, si jamais le prêteur se prenait une flèche en plein crâne, il

s'assiérait sur place et attendrait qu'elle tombe d'elle-même plutôt que de payer un medekiner, ne serait-ce que pour un bout de gaze.

Dans le coin droit de la boutique, un jeune costaud à l'air blasé, avec des anneaux de bronze bon marché à chaque doigt et des frisettes graisseuses sur les yeux, changea de position sur le grand tabouret de bois qu'il occupait. Une massue ferrée pendait d'une boucle à sa ceinture, et il adressa un lent signe de tête aux visiteurs, sans sourire, comme s'ils étaient trop stupides pour comprendre quelle était sa fonction.

— Locke Lamora, dit Harza. Flacons de parfum et lingerie féminine. Couverts et coupes à boire. Métal ébréché et écorné que je ne pourrai plus jamais revendre à quiconque a de la classe. Vous vous croyez malins, vous autres cambrioleurs et monte-en-l'air. Vous voleriez la merde au cul des chiens si vous aviez le bon sac pour la ramener chez vous.

— C'est marrant que tu dises ça, Harza, parce qu'il se trouve que ce sac-là (Locke prit le sac de toile des mains de Moucheron et le lui montra) contient…

— Autre chose qu'un étron. J'entends tinter à l'intérieur. Donne, et voyons si tu m'as accidentellement apporté quelque chose digne d'être acheté.

Les narines de Harza se dilatèrent comme il ouvrait le sac et faisait glisser son contenu sur un coussinet de cuir posé sur le comptoir. L'évaluation des marchandises volées semblait être la seule forme de satisfaction sensuelle qu'il restait à ce vieillard, et il se mit à la tâche avec enthousiasme, frétillant de tous ses doigts crochus.

— C'est de la daube. (Il s'empara des trois médaillons subtilisés par Calo et Galdo.) Une pâte alchimique pourrie et des agates du fleuve. Même pas bon à donner aux boucs. Deux cuivres la pièce.

— C'est rude, dit Locke.

— C'est juste, dit Harza. Oui ou non ?

— Sept cuivres pour les trois.

— Deux fois trois, ça fait six, reprit Harza. Dis oui ou tu peux aller presser les burnes d'un requin.

— J'imagine que je vais dire oui, alors.

— Hmmm… (Harza observa attentivement les coupes d'argent que Jean avait choisies dans la Boîte à Pipeau.) Abîmées, bien entendu. Bande de crétins, vous ne pouvez pas voir une jolie chose en argent sans vouloir la foutre dans une saloperie de sac qui accroche. Je suppose que je peux les polir et les envoyer en amont. Un solon trois cuivres la pièce.

— Un solon quatre.

— Trois solons une cuivre pour le tout.

— Ça marche.

— Et ça ? (Harza ramassa la bouteille de lait d'opium, dévissa le couvercle, renifla, grogna dans sa barbe et referma la fiole.) Ça vaut plus cher que ta vie, mais je peux pas faire grand-chose avec. Ces salopes d'emmerdeuses aiment faire le leur ou payer un alchimiste pour qu'il le leur fasse. Elles n'achètent jamais les mélanges déjà composés par des étrangers. Je peux peut-être le refourguer à un pauvre type qui a besoin de vacances loin du raisin ou de la Mire. Trois solons trois barons.

— Quatre solons deux.

— Je paierais même pas quatre et deux aux dieux. Morgante lui-même, avec une épée enflammée et dix vierges nues accrochées à mon haut-de-chausses, pourrait éventuellement en retirer quatre solons un. Trois et quatre, point barre.

— Parfait. Et ça, seulement parce qu'on est pressés.

Harza tenait le compte avec une plume d'oie et un bout de parchemin. Il fit courir ses doigts sur la pile d'anneaux bon marché de Calo et Galdo et rit.

— C'est forcément une blague. J'ai autant besoin de cette camelote que d'un lot de bites de clebs arrachées.

— Oh, arrête-toi…

— Les bites de clebs, j'aurais au moins pu les refiler aux équarrisseurs. (Harza balança un à un les anneaux de bronze et de cuivre aux Salauds Gentilshommes.) Je suis sérieux. Ne me ramenez pas ce genre de saloperies. J'ai des boîtes et des boîtes de ces putains de trucs que je n'arriverai pas à vendre de ce côté-ci de la mort.

Il tomba sur l'anneau de platine et d'or tressé incrusté de particules de diamant et d'obsidienne.

— Mmmm… Ça, ça a de la gueule, au moins. Cinq solons tout

ronds. L'or est bon, mais le platine, c'est de la pacotille verrarienne, aussi authentique qu'un œil de verre. Et je chie des diamants plus gros que ça cinq ou six fois par semaine.

— Sept et trois, dit Locke. Je me suis décarcassé pour mettre la main sur cet objet-là.

— Alors, il faut que je paie plus, tout ça parce ton cul et ta cervelle ont été intervertis à la naissance ? C'est pas mon avis. Si c'était le cas, j'en aurais entendu parler. Prends tes cinq et estime-toi heureux.

— Je peux t'assurer, Harza, que les gens qui viennent dans cette boutique ne s'estiment pas particulièrement…

Et ainsi de suite – une estimation apparemment sommaire, les flots d'insultes, un assentiment à regret de Locke, et le grincement des dents rescapées du vieillard lorsqu'il prenait les articles et les posait derrière le comptoir. Bien vite, Harza remit les quelques choses qui ne l'intéressaient pas dans le sac de toile.

— Bon, mes loupiots, on dirait qu'on s'en tire pour seize solons cinq. J'imagine que c'est mieux que de conduire un chariot à merde, non ?

— Ou que de tenir un commerce comme celui-là, oui, dit Locke.

— Très drôle ! hurla le vieil homme tout en comptant seize pièces d'argent ternies et cinq petits disques de cuivre. Je vous donne le légendaire trésor perdu de Camorr. Prenez votre barda et barrez-vous jusqu'à la semaine prochaine. En supposant que le Roi Gris ne vous chope pas avant.

5

Lorsqu'ils sortirent de la boutique de Harza en gloussant, la pluie n'était à nouveau plus qu'une bruine.

— Chains avait l'habitude de dire qu'il n'y a pas meilleure liberté que celle d'être constamment sous-estimé, dit Locke.

— Par les dieux, oui ! (Calo leva les yeux vers le ciel et tira la langue.) Si on était plus libres, on s'envolerait dans les airs

comme des oiseaux.

À l'extrémité nord des Taudis, un long et haut pont de bois, assez large pour laisser passer de front deux personnes, menait à la forteresse aquatique du capa. Quatre hommes à découvert montaient la garde sur la rive, leurs armes clairement visibles sous leurs légères capes de toile cirée. Locke présumait qu'il y en avait au moins autant dissimulés dans les environs, à bonne portée d'arbalète. Il fit les signes de main du mois tout en s'approchant, suivi par sa bande. Ici, tout le monde se connaissait, mais les formalités n'étaient pas négociables, surtout dans de telles circonstances.

— Bonjour, Lamora. (Le plus vieil homme du détachement, un type maigre et nerveux, avec des tatouages passés de requins courant sur son cou et ses joues jusqu'aux tempes, tendit le bras et s'ébranla. Ils se prirent mutuellement l'avant-bras gauche.) Tu as entendu, pour Tesso ?

— Ouais, bonjour à toi, Bernell. Quelqu'un de chez les Visages Gris nous a raconté sur le chemin. Alors, c'est vrai ? Pendu, les couilles, toute l'affaire ?

— Les couilles, toute l'affaire. Tu peux imaginer comment le patron prend ça. D'ailleurs, puisqu'on en parle, Nazca a laissé des ordres. Ce matin même : à ton prochain passage, elle voulait te voir. Elle a dit de ne pas te laisser payer tes taxes avant qu'elle ne t'ait causé. Tu es ici pour les taxes, c'est ça ?

Locke secoua une petite bourse grise. Les vingt solons de Jean plus les seize et la monnaie de Harza.

— Nous sommes effectivement ici pour accomplir notre devoir civique.

— Bien. Peu viennent pour d'autres raisons. Écoute, je sais que tu as la Distance, que Nazca est ton amie et tout et tout, mais tu devrais peut-être y aller *vraiment* mollo aujourd'hui, d'accord ? Y a des tas de *pezons* dans le coin, certains voyants, et d'autres pas si voyants que ça. Ça a jamais été aussi serré.

Le capa est en train d'enquêter auprès des Couronnes Lourdes en ce moment même, à propos de leurs activités d'hier soir.

— Enquêter ?

— À la bonne vieille mode. Alors, sois poli et ne fais pas de

mouvements brusques, d'accord ?

— Pigé, dit Locke. Merci de me prévenir.

— Pas de problème. Ça coûte cher, les carreaux d'arbalète. Ce serait une honte de les gâcher sur quelqu'un comme toi.

Bernell leur fit signe d'entrer et ils s'engagèrent sur la passerelle de bois, d'environ cent mètres de long. Elle donnait sur la poupe du large vaisseau immobile, où deux portes de bois-sorcier renforcées de fer avaient remplacé les planches extérieures de la coque. Deux autres gardes se trouvaient là, un homme et une femme, des cernes marqués sous les yeux. La femme cogna quatre fois à leur approche, et les portes s'ouvrirent à peine quelques secondes plus tard. Réprimant un bâillement, la femme se colla contre la cloison extérieure et remonta le capuchon de sa cape de toile cirée sur sa tête. Des nuages noirs arrivaient du nord par vagues et la chaleur du soleil commençait à faiblir.

La salle de réception de la Tombe Flottante était environ quatre fois plus haute que Locke, car les ponts horizontaux du vieux galion avaient été abattus depuis longtemps – à l'exception du château supérieur et des tillacs de taille, qui servaient à présent de toit. Les murs et le plancher étaient de bois dur couleur café. Les cloisons étaient recouvertes de tapisseries noir et rouge, sur lesquelles étaient brodées au fil or et argent des bordures représentant des dents de requin.

Une demi-douzaine de tueurs à gages se tenaient face aux Salauds Gentilshommes, arbalète levée. Ces hommes et femmes portaient des bracelets de cuir et des pourpoints, par-dessus des tuniques de soie renforcées de bandes de métal léger. Leur cou était enserré d'un collier de cuir rigide. Un vestibule plus distingué aurait été décoré de lampes-lueur et d'arrangements floraux, mais les murs de celui-là étaient tapissés de paniers en osier contenant des carreaux d'arbalète et de râteliers de lames de rechange.

— Du calme, dit une jeune femme placée derrière le troupeau de gardes. Je sais qu'ils ont l'air foutrement douteux, mais je ne vois pas de Roi Gris parmi eux.

Elle portait un haut-de-chausses d'homme et un chemisier lâche de soie noire aux manches bouffantes, sous un baudrier de

duel à côtes de cuir qui donnait l'impression d'avoir vu plus de combats que de penderies. Ses bottes ferrées (elle n'en avait jamais perdu le goût) cliquetèrent sur le sol comme elle s'avançait entre les sentinelles. Son sourire accueillant ne remontait pas tout à fait jusque dans ses yeux, lesquels lançaient des regards nerveux derrière ses optiques ordinaires à la monture noire.

— Mes excuses pour l'accueil, mes amours, dit Nazca Barsavi, s'adressant à tous les Salauds mais en posant une main sur l'épaule gauche de Locke (elle faisait cinq bons centimètres de plus que lui). Et je sais qu'on est à l'étroit, ici, mais j'ai besoin que vous attendiez ici, tous les quatre. Réservé aux *garristas*. Papa est de sale humeur.

On entendit un cri étouffé derrière les portes qui donnaient sur les appartements intérieurs de la Tombe Flottante, suivi par le faible bourdonnement d'une voix que l'on hausse – des cris, des jurons, puis un autre cri.

Nazca se massa les tempes, remit en place quelques boucles de ses cheveux noirs, et soupira.

— Il est en train d'expliquer vigoureusement qu'il veut que certains membres des Couronnes Lourdes lui… fassent des aveux complets. Il a Sage le Gentil avec lui, là-dedans.

— Treize dieux ! dit Calo. On est content d'attendre.

— Certes. (Galdo mit la main dans son manteau et en sortit un jeu de cartes humide.) On peut sûrement se divertir, ici. Indéfiniment, au besoin.

En voyant un des frères Sanza leur présenter des cartes, tous les gardes reculèrent d'un pas. Certains d'entre eux combattaient visiblement l'idée de relever leurs arbalètes.

— Oh, non, pas vous aussi, bande de nœuds, dit Galdo. Écoutez, c'est des conneries ces histoires. Tout le monde à cette table avait la poisse, ce soir-là…

Derrière les larges et lourdes portes se trouvait un court passage, sans surveillance. Nazca referma les portes du vestibule derrière elle et Locke, puis se tourna vers celui-ci. Elle tendit la main et repoussa ses cheveux humides. Elle ne souriait pas.

— Bonjour, *pezon*. Je vois que tu n'as pas beaucoup mangé,

ces derniers temps.

— Je fais des repas réguliers.

— Tu devrais essayer la quantité autant que la régularité. Il me semble bien t'avoir déjà dit que tu ressembles à un squelette.

— Et il me semble bien que je n'avais encore jamais vu une fille de sept ans ivre se donner en spectacle devant tout le monde.

— Ouais. Peut-être. J'étais ivre et arrogante à cette époque, mais aujourd'hui je suis seulement arrogante. Papa va mal, Locke. Je voulais te voir avant que tu ne le voies… Il veut… discuter de certaines choses avec toi. Je veux que tu saches que, quoi qu'il te demande, je ne veux pas que tu… pour moi… Eh bien, accepte, c'est tout. Fais-lui plaisir, tu comprends ?

— Aucun *garrista* aimant la vie n'a jamais essayé de faire autrement. Tu crois que je suis d'humeur à débarquer un jour comme aujourd'hui pour l'asticoter délibérément ? Si ton père me dit : « Aboie comme un chien », je réponds : « Quelle race, votre honneur ? ».

— Je sais. Pardonne-moi. Mais voilà où je veux en venir. Il n'est pas lui-même. Il a peur, maintenant, Locke. Absolument, authentiquement peur. Il était morose quand maman est morte, mais merde, maintenant, il… il pleure dans son sommeil. Il prend du vin et du laudanum tous les jours pour se calmer les nerfs. Avant, j'étais la seule à ne pas être autorisée à quitter la Tombe, mais à présent il veut qu'Anjais et Pachero restent ici, eux aussi. Cinquante gardes en service à tout moment. Le duc mène une vie plus tranquille. Papa et mes frères sont restés debout toute la nuit à se disputer à ce sujet.

— Eh bien, ah… Écoute, je suis navré, mais je ne pense pas que je puisse t'aider à ce propos. Cela dit, que penses-tu qu'il va me demander ?

Nazca le fixa, la bouche à demi ouverte, comme si elle se préparait à prendre la parole. Elle eut l'air d'y réfléchir à deux fois, et ses lèvres se contractèrent en un rictus.

— Putain, Nazca, je sauterais dans la baie pour aller matraquer un requin si tu voulais que je le fasse, vraiment, mais tu devrais d'abord me dire sa taille et s'il a mangé. Pigé ?

— Oui, écoute, c'est juste… Ce sera moins maladroit s'il te le

dit lui-même. Rappelle-toi seulement ce que je viens de te dire. Écoute-le. Fais-lui plaisir et après, toi et moi, on pourra débrouiller le tout. S'il y a un après.

— « S'il y a un après » ? Nazca, tu m'inquiètes.

— On en est là, Locke. Ça se passe vraiment mal. Le Roi Gris a fini par s'en prendre à papa. Tesso avait soixante couteaux, dont dix étaient constamment avec lui. Il était à fond dans les bonnes grâces de papa. Il y avait de grands plans pour lui dans un avenir proche. Mais ça fait si longtemps que papa fait la loi que je… que je ne peux pas me permettre d'affirmer s'il sait quoi faire à propos de cette histoire. Alors, il veut juste tirer le rideau et nous cacher ici. Mentalité de siège.

— Hmmmm… soupira Locke. Je ne peux pas dire que ce qu'il a fait jusqu'ici était imprudent, Nazca. Il…

— Papa est fou de croire qu'il peut se contenter de nous garder tous ici, enfermés pour toujours dans cette forteresse ! Il avait l'habitude de passer trois ou quatre nuits par semaine à *La Dernière Erreur*. Il avait l'habitude de marcher sur les quais, de marcher sur la Mara, d'arpenter les Goulets quand ça lui chantait. Il avait l'habitude de lancer des cuivres à la Procession des Ombres. Si le duc de Camorr peut s'enfermer dans son cabinet et régner légitimement, le capa de Camorr ne le peut pas. Il faut qu'il soit vu.

— Et risquer de se faire assassiner par le Roi Gris.

— Locke, ça fait deux mois que je suis coincée dans cette putain de baignoire en bois et laisse-moi te dire qu'on n'est pas plus en sécurité ici que si on partait se baigner à poil dans la fontaine la plus dégueu des cours les plus sombres du Chaudron. (Nazca croisa les bras sous sa poitrine si fort que sa cuirasse de cuir en craqua.) Comment le pourrions-nous ? Qui est ce Roi Gris ? Où est-il ? Qui sont ses hommes ? On n'en a pas la *moindre* idée. Pourtant, cet homme vient se servir et tue nos gens à loisir, au hasard, comme il l'entend. Quelque chose ne va pas. Il dispose de ressources que nous ne comprenons pas.

— Il est intelligent et il a de la chance. Aucune de ces deux choses ne dure éternellement, tu peux me croire.

— Pas seulement intelligent et chanceux, Locke, même si je conviens qu'il y a des limites aux deux. Alors quels tours a-t-il

dans son sac ? Que sait-il ? Qui connaît-il ? S'il ne s'agit pas d'une trahison, c'est que nous sommes nécessairement dépassés. Et je suis raisonnablement sûre que personne ne nous a encore trahis.

— Personne encore ?

— Ne joue pas au con avec moi, Locke. Les affaires pourraient continuer, avec papa et moi enrôlés ici. Mais s'il ne laisse pas Anjais et Pachero dehors pour diriger la ville, tout le régime partira à la baille. Les *garristas* pourraient trouver prudent que certains Barsavi restent ici, mais ils trouveraient lâche que nous nous cachions *tous*. Et ils ne se contenteront pas de murmurer dans notre dos, ils iront activement courtiser un autre capa. Peut-être un groupe d'autres capas. Ou peut-être le Roi Gris.

— Alors, naturellement, tes frères ne laisseront jamais votre père les enfermer ici.

— Ça dépend du degré de folie qui s'emparera du vieux, Locke. Mais même s'ils restent libres de courir les rues, seule la plus petite partie du problème aura été résolue. Nous serons, une fois de plus, dépassés. Trois mille couteaux sous nos ordres et le fantôme aura encore l'avantage sur nous.

— Qu'est-ce que tu suspectes ? De la sorcellerie ?

— Je suspecte tout. On raconte que le Roi Gris peut tuer un homme rien qu'en le touchant. On raconte que les lames ne le blessent pas. Je suspecte les dieux eux-mêmes. Et c'est pour ça que mes frères pensent que je suis cinglée.

» Quand ils regardent la situation, tout ce qu'ils voient, c'est une guerre régulière. Ils pensent qu'on peut tout simplement jouer sur la durée, enfermer le vieux et la petite et attendre de savoir où on peut répliquer. Mais ce n'est pas ça que je vois. Moi, je vois un chat avec sa patte au-dessus de la queue d'une souris. Et si le chat n'a pas encore sorti ses griffes, ça n'a rien à voir avec les réactions de la souris. Tu ne comprends donc pas ?

— Nazca, je sais… Écoute, tu es dans tous tes états. Je l'écouterai. Je suis une tombe. Tu peux me crier dessus autant que tu voudras. Mais qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je ne suis qu'un voleur. Je suis le plus petit voleur de ton père. S'il existe une bande plus petite que la mienne, j'irai taper le carton dans la gueule d'un requin-loup, je…

— J'ai besoin que tu m'aides à commencer à calmer papa, Locke. J'ai besoin qu'il redevienne quelque chose qui ressemble à ce qu'il est quand il est normal, de façon que je puisse l'amener à considérer sérieusement mes arguments. Voilà pourquoi je te demande de rentrer là-dedans et de t'efforcer de lui faire plaisir. *Surtout* fais-lui plaisir. Montre-lui un *garrista* loyal qui fera tout ce qu'on lui dira, au moment où on lui dira. Quand il recommencera à établir des plans d'avenir sensés, je saurai qu'il aura repris un état d'esprit que je peux gérer.

Au bout du court passage se trouvaient deux autres lourdes portes de bois, presque identiques à celles qui donnaient sur le hall d'entrée. Celles-là, toutefois, étaient munies de barreaux et fermées à l'aide d'un mouvement d'horlogerie verrarien compliqué, installé sur des barres transversales en fer poli. Nazca saisit deux clés qui pendaient à son cou et s'interposa brièvement entre Locke et les portes, afin de l'empêcher de voir les serrures qu'elle choisissait. Une cascade de cliquetis et un bruit de machine se firent entendre à l'intérieur des portes. Les verrous cachés se déverrouillèrent un à un et les barres transversales glissèrent jusqu'à ce que les portes s'ouvrent par le milieu.

Un autre cri, fort et pénétrant sans les portes fermées pour l'étouffer, retentit dans la pièce au-delà.

— C'est pire que ça en l'air, déclara Nazca.

— Je sais ce que Sage fait pour ton père, Nazca.

— Le savoir, c'est une chose. En général, Sage ne s'occupe que d'un ou deux sujets à la fois. Papa a fait travailler ce gros salaud à la chaîne, aujourd'hui.

6

— J'ai expliqué clairement que tout ça ne me plaît pas, dit le capa Barsavi. Alors, pourquoi est-ce que tu me forces à continuer ?

Le jeune homme aux cheveux sombres était attaché à un chevalet de bois. Il était pendu la tête en bas, des fers aux

jambes, les bras ligotés et tendus au maximum. Le poing épais du capa vint s'abattre sur le flanc du captif, juste sous l'aisselle, produisant un son rappelant celui d'un marteau sur de la viande. Des gouttelettes de sueur volèrent et le prisonnier hurla, se débattant dans ses liens.

— Pourquoi m'insultes-tu de la sorte, Federico ? (Un autre coup de poing au même endroit, les deux premières phalanges du vieil homme cruellement crispées.) Pourquoi n'as-tu même pas la courtoisie de m'offrir un mensonge convaincant ?

Le capa Barsavi fouetta violemment la gorge de Federico du plat de la main. Le prisonnier lutta pour reprendre son souffle et renifla dans un bruit humide, comme le sang, la salive et la sueur lui coulaient dans le nez.

Le cœur de la Tombe Flottante ressemblait un peu à une opulente salle de bal aux bords incurvés. Des globes de verre suspendus à des chaînes d'argent diffusaient une chaude lueur ambrée. Des escaliers donnaient accès aux galeries du dessus, et de ces galeries au pont recouvert de tauds de soie de la vieille épave. Contre le mur du fond, une petite plate-forme surélevée abritait le large siège de bois sur lequel Barsavi recevait généralement ses visiteurs. La pièce était décorée avec goût, de façon mesurée et majestueuse, mais, ce jour-là, elle empestait la peur, la sueur et les hauts-de-chausses souillés.

La structure qui retenait Federico se dépliait du plafond. Un demi-cercle complet de ces choses pouvait être descendu au besoin, car Barsavi s'occupait parfois de ce genre d'histoire à une échelle qui récompensait la standardisation de ses procédures. Six étaient à présent vides et éclaboussées de sang. Seules deux étaient occupées.

Lorsque Locke et Nazca entrèrent, le capa leva les yeux. Il fit un léger signe de tête et leur signifia d'attendre contre le mur. Le vieux Barsavi restait imposant, mais le passage du temps était évident. Sa silhouette était maintenant plus ronde et plus douce, ses trois barbes tressées soutenues par trois mentons frémissants. Des cercles noirs lui ceignaient les yeux, et ses joues avaient adopté le rouge malsain que l'on déverse des bouteilles. Empourpré par ses efforts, il s'était défait de son pardessus et œuvrait en maillot de corps de soie.

Non loin, les bras croisés, se tenaient Anjais et Pachero Barsavi, les frères aînés de Nazca. Anjais était une version miniature du capa, avec trente ans de moins et deux barbes, tandis que Pachero ressemblait à Nazca, grand, élancé et les cheveux bouclés. Les deux frères portaient des optiques car, quel que fût le problème oculaire dont la vieille madame Barsavi avait souffert, elle l'avait transmis à ses trois enfants encore en vie.

Deux femmes étaient adossées au mur du fond. Elles n'étaient certes pas grêles. Leurs bras nus et tannés étaient bardés de muscles et couverts de cicatrices et, même si elles irradiaient une bonne santé presque animale, elles n'étaient plus des petites filles depuis longtemps. Cheryn et Raiza Berangia, vraies jumelles, étaient les plus grandes *contrarequiallas* que la ville de Camorr avait jamais connues. Elles ne se battaient qu'en binôme, et avaient offert à la Foire Changeante près de cent représentations contre des requins, des diables de mer, des linophrynes et d'autres prédateurs de la mer de Fer.

Depuis presque cinq ans, elles officiaient en tant que bourreaux et gardes du corps personnels du capa Barsavi. Leurs longues crinières sauvages de cheveux noir fumée étaient retenues par des filets d'argent où des dents de requins cliquetaient agréablement. Une dent, disait-on, pour chaque homme ou femme que les jumelles Berangia avaient tués au service de Barsavi.

Enfin, et ce n'est pas le personnage le moins important de cette réunion exclusive, Sage le Gentil, un homme à la tête ronde, de taille et d'âge moyens. Ses cheveux coupés ras avaient le jaune beurre de certaines familles thérines des villes occidentales de Karthain et Lashain. Ses yeux semblaient toujours humides d'émotion, même si son expression ne changeait jamais. C'était peut-être l'homme au caractère le plus égal de Camorr : il pouvait arracher les ongles avec le désintérêt serein d'un homme qui cire ses bottes. Le capa Barsavi était un tortionnaire compétent, mais lorsqu'il était coincé, Sage ne le décevait jamais.

— Il ne sait rien ! hurla à tue-tête le dernier captif, encore indemne, alors que Barsavi continuait de gifler Federico. Capa, votre honneur, s'il vous plaît, personne ne sait rien ! Par les

dieux ! Personne ne se souvient !

Barsavi traversa la pièce d'un pas furieux et fit taire le second prisonnier en lui écrasant longuement et cruellement la trachée.

— Ces questions t'étaient-elles adressées ? Es-tu pressé de participer à la séance ? Tu étais assez calme quand j'ai jeté tes six copains à l'eau. Pourquoi pleures-tu sur le sort de celui-ci ?

— S'il vous plaît, sanglota l'homme en aspirant l'air comme Barsavi relâchait son étreinte juste assez pour lui permettre de parler. S'il vous plaît, ça ne sert à rien. Vous devez nous croire, capa Barsavi, s'il vous plaît. On vous aurait dit tout ce que vous vouliez si on le savait. On ne se rappelle pas ! Tout simplement, on ne se…

Le capa le réduisit au silence d'une violente manchette au visage. Pendant un moment, on n'entendit plus dans la pièce que les sanglots effrayés et les halètements des deux captifs.

— Je dois vous croire ? Je ne dois *rien* faire, Julien. Tu me sers de la merde et tu me racontes que c'est du steak ? Vous êtes nombreux, pourtant, et vous ne pouvez même pas monter une histoire qui se tient. Une tentative sérieuse de me mentir m'aurait exaspéré quand même, mais j'aurais pu la *comprendre*. À la place, vous clamez que vous ne vous *rappelez rien*. Vous, les huit hommes les plus puissants des Couronnes Lourdes, après Tesso lui-même. Ses élus. Ses amis, ses gardes du corps, ses loyaux *pezons*. Et vous pleurez comme des bébés qu'il n'y en a aucun parmi vous qui se rappelle où il était hier soir – au moment même où il se trouve que Tesso *est mort*.

— Mais c'est tout simplement comme ça que ça s'est passé, capa Barsavi. S'il vous plaît, c'est…

— Je repose la question : vous avez bu, hier soir ?

— Non, pas du tout !

— Vous avez fumé des trucs ? Tous, ensemble ?

— Non, rien de ce genre. Certainement pas… pas ensemble.

— Mire, alors ? Un petit quelque chose de chez les alchimistes pervers de Jerem ? Un peu de poudre à plaisir ?

— Tesso n'a jamais autorisé…

— Bon alors !

Barsavi propulsa son poing dans le plexus solaire de Julien, presque nonchalamment. Pendant que l'homme hoquetait de

douleur, Barsavi s'éloigna et leva les bras dans un geste de jovialité théâtrale.

— Dans la mesure où nous avons éliminé toute explication humainement possible pour un tel manquement au devoir, à l'exception de la sorcellerie ou d'une intervention divine… Oh, excusez-moi ! Vous n'avez pas été enchantés par les dieux en personne, tout de même ? Il aurait été difficile de les louper.

Julien se tortilla contre ses liens, le visage tout rouge, la tête branlante.

— S'il vous plaît… s'il vous plaît…

— C'est pas les dieux, donc. C'est bien ce que je pensais. Que disais-je… Je disais que votre petit jeu me soûle comme rarement. Le Gentil !

L'homme au visage rond posa le menton contre sa poitrine et se leva, paumes offertes comme pour recevoir un cadeau.

— Je veux quelque chose de créatif. Si Federico ne veut pas parler, donnons à Julien une autre chance de se délier la langue.

Federico se mit à crier avant même que Barsavi ait fini de parler – c'était la plainte aiguë et entrecoupée de hoquets de ceux qui savent qu'ils sont condamnés. Locke serra les dents pour s'empêcher de trembler. Tant de rencontres avec un massacre en toile de fond… Les dieux savent faire montre de perversité.

Sage le Gentil se dirigea vers une petite table placée contre un des murs de la pièce, sur laquelle se trouvaient une pile de petits verres et un gros sac d'étoffe muni d'un cordon. Il y jeta plusieurs verres et se mit à le cogner sur la table. Il était impossible d'entendre le bruit du verre qui se brisait par-dessus les hurlements de bête de Federico, mais on pouvait l'imaginer assez facilement. Au bout de quelques instants, le Gentil eut l'air satisfait et il avança lentement en direction de Federico.

— Non, non, non, non, non ! S'il vous plaît, non non…

D'une main, le Gentil immobilisa le jeune désespéré, lui enfila rapidement le sac sur la tête, lui recouvrit le visage jusqu'au cou et serra étroitement le cordon. Le sac étouffa les cris Federico, redevenus aigus et indistincts. Puis, le Gentil se mit à pétrir la poche, doucement au début, presque tendrement. Les longs doigts du bourreau pressèrent le contenu et le firent

descendre et remonter sur le visage de sa victime. Des taches rouges commencèrent à apparaître à la surface de l'étoffe. Le Gentil manipulait le contenu du sac comme un sculpteur donnant forme à l'argile. Par bonheur, la gorge de Federico lâcha à ce moment précis et, pendant les courts instants qui suivirent, l'homme ne poussa plus que quelques gémissements rauques. En silence, Locke pria pour qu'il se soit déjà réfugié au-delà de la douleur, dans le refuge temporaire de la démence.

Le Gentil massa l'étoffe avec plus de vigueur. À présent, il appuyait à l'endroit où devaient se trouver les yeux, puis sur le nez, la bouche, le menton. Le sac était de plus en plus rouge et humide, jusqu'à ce qu'enfin les spasmes de Federico cessent totalement. Lorsque le Gentil relâcha son étreinte, il avait l'air d'avoir écrasé des tomates. Avec un sourire triste, il laissa ses mains faire des traces carmin sur le bois, et il s'approcha de Julien, le regard fixe, sans rien dire.

— Si je t'ai convaincu d'une chose ce soir, c'est sûrement de l'étendue de ma détermination, déclara le capa Barsavi. Tu ne veux pas parler ?

— S'il vous plaît, capa Barsavi, murmura Julien. S'il vous plaît, ce n'est pas nécessaire. Il n'y a rien que je puisse vous dire. Demandez-moi n'importe quoi d'autre, tout ce que vous voulez. Ce qui s'est passé hier soir est un grand trou. Je ne m'en souviens pas. Je vous le dirais, s'il vous plaît, par les dieux, je vous en prie, croyez-moi, je vous dirais n'importe quoi. Nous sommes des *pezons* loyaux, les plus loyaux que vous ayez.

— J'espère sincèrement que non.

Barsavi semblait avoir pris une décision ; il fit un signe aux sœurs Berangia et pointa Julien du doigt. Les dames brunes œuvrèrent rapidement et en silence, défaisant les nœuds et les fers qui le retenaient à l'armature de bois tout en laissant les cordes qui le retenaient des chevilles au cou. Sans effort, elles prirent délicatement l'homme tremblant dans leurs bras, une aux épaules, l'autre aux pieds.

— Loyaux ? Allons donc. Nous sommes de grandes personnes, Julien. Refuser de me dire la vérité sur ce qui s'est passé la nuit dernière ne ressemble pas à un acte de loyauté. Tu me laisses tomber, alors je te rends la monnaie de ta pièce. (Au

fond à gauche de la grande pièce, on avait fait coulisser un panneau de bois de la taille d'un homme. À peine un mètre séparait le groupe de la surface sombre des eaux qui se trouvaient sous la Tombe. Autour de cette ouverture, le sol était trempé de sang.) Maintenant, c'est moi qui *te* laisse tomber.

Julien hurla une dernière fois, comme les sœurs Berangia le balançaient tête la première par l'ouverture. Il tomba bruyamment dans l'eau et ne refit pas surface. Le capa aimait garder une déplaisante créature sous la Tombe, retenue là par de lourds filets en corde renforcée de fil de fer cernant le galion à la façon d'un crible.

— Le Gentil, tu peux disposer. Les garçons, quand je vous appellerai, vous pourrez ramener des gens ici pour nettoyer, mais pour l'instant, allez attendre sur le pont. Raiza, Cheryn, allez avec eux.

Lentement, le capa Barsavi marcha jusqu'à son vieux siège, simple et confortable, et s'y installa. Il respirait fort et vacillait d'autant plus dans ses efforts pour ne pas le montrer. Une coupe à vin en bronze de la capacité d'une grande soupière était posée sur la petite table qui se trouvait à côté du siège. Le capa but une longue gorgée et eut l'air de ruminer au-dessus des exhalaisons quelques instants, les yeux fermés. Il finit par reprendre vie et fit signe à Locke et Nazca de s'avancer.

— Bon. Mon cher maître Lamora. Combien d'argent m'as-tu apporté cette semaine ?

7

— Trente-six solons, cinq cuivres, votre honneur.

— Mmm… Petite semaine, on dirait.

— Oui, avec toutes mes excuses, capa Barsavi. La pluie, eh bien… parfois c'est la mort pour les monte-en-l'air.

— Mmmm… (Barsavi reposa la coupe de vin et replia sa main droite dans la gauche, caressant doucement ses phalanges rougies.) Tu m'as déjà apporté plus, bien sûr. Plusieurs fois. De meilleures semaines.

— Ah… oui !

— Il y en a qui ne le font pas, tu sais. Ils essayent de m'apporter exactement le même montant, semaine après semaine, jusqu'à ce que je finisse par perdre patience et que je les corrige. Tu sais ce que ça doit avoir, ce genre de *garrista*, Locke ?

— Ah ! Une… vie très ennuyeuse ?

— Ha ! Oui, exactement. Comme c'est *stable* de leur part d'avoir exactement le même revenu chaque semaine, de façon à me donner exactement le même pourcentage. Comme si j'étais un gamin qui ne le remarquerait pas. De l'autre côté, il y a les *garristas* comme toi. Je sais que tu m'amènes un pourcentage honnête, parce que tu n'as pas peur d'entrer ici et de t'excuser de ramener moins que la semaine précédente.

— Je, ah, j'espère vraiment que je ne suis pas considéré comme étant timide sur le partage quand la balance penche de l'autre côté…

— Pas du tout. (Barsavi sourit et se réinstalla dans son siège. De grands « plouf » sinistres et des coups étouffés se faisaient entendre juste sous le plancher, à proximité de l'écoutille par laquelle avait disparu Julien.) Tu es, peut-être, le *garrista* à mon service sur la correction duquel je peux le plus compter. Comme une horloge verrarienne. Tu apportes ta part toi-même, promptement et sans qu'on te convoque. Depuis quatre ans, chaque semaine que les dieux font. Infaillible, depuis la mort de Chains. Pas une fois tu n'as suggéré que quelque chose pourrait être plus important que ta visite personnelle devant moi, ce sac à la main.

Le capa Barsavi indiqua le petit sac de cuir que Locke tenait dans sa main gauche et il fit un signe à Nazca. Son rôle officiel dans l'organisation Barsavi était celui de *finankier*, ou gardienne du grand livre. Elle pouvait débiter à toute allure le total des paiements effectués par toutes les bandes de la ville, détaillés semaine par semaine et année après année, sans erreur. Locke savait qu'elle tenait les comptes à jour sur des parchemins pour l'usage privé de son père, mais, à ce qu'en savaient les sujets du capa, chaque article de son légendaire trésor n'était catalogué que derrière ses adorables yeux glacés. Locke lui lança la bourse

de cuir et elle l'attrapa au vol.

— Tu n'as jamais pensé à envoyer un *pezon* faire un travail de *garrista,* dit Barsavi.

— Eh bien, ah, vous êtes trop gentil, votre honneur. Mais vous avez rendu cela facile, aujourd'hui, puisque seuls les *garristas* ont le droit de passer la porte.

— Ne tergiverse pas. Tu sais de quoi je parle. Nazca, chérie, laisse-nous seuls, à présent.

Nazca fit un vigoureux signe de tête à son père, avant d'en faire un bien plus mou et rapide à Locke. Elle se retourna et repartit vers les portes du vestibule, ses talons ferrés claquant sur le bois.

— J'ai beaucoup de *garristas*, dit Barsavi une fois qu'elle fut partie. Plus costauds que toi. Beaucoup sont plus populaires, beaucoup sont plus charmants, beaucoup ont des bandes plus importantes et plus rentables. Mais j'en ai très peu qui s'efforcent constamment d'être si courtois, si prudents.

Locke resta silencieux.

— Jeune homme, même si je m'offusque de bien des choses, sois assuré que la courtoisie n'en fait pas partie. Viens, sois tranquille. Je ne cherche pas à te piéger.

— Navré, capa. C'est juste que… on vous a déjà vu exprimer votre mécontentement de façon très… ahhh…

— De façon détournée ?

— Chains m'en a assez dit sur les Érudits du Collegium Thérin pour comprendre que leur principale façon de parler, c'est le… traquenard, dit Locke.

— Ha ! Oui. Si quelqu'un te dit que les vieilles habitudes ont la vie dure, Locke, il te ment : on dirait bien qu'on ne s'en sépare jamais. (Barsavi gloussa et reprit une gorgée de vin avant de continuer.) C'est une… époque inquiétante, Locke. Ce foutu Roi Gris a enfin commencé à me mettre les nerfs. La perte de Tesso est particulièrement… Bon, j'avais des plans pour lui. Maintenant, je suis obligé d'initier d'autres plans plus tôt que je n'en avais l'intention. Dis-moi, *pezon*… Que penses-tu d'Anjais et Pachero ?

— Heu ? Ah ! Eh bien… mon opinion sincère, votre honneur ?

— Toute et entière, *pezon*. Sur mon injonction.

— Ah ! Ils sont très respectés et ils font bien leur travail. Personne ne se moque d'eux dans leur dos. Jean dit qu'ils savent vraiment ce qu'ils font dans un combat. Les Sanza redoutent de jouer honnêtement aux cartes avec eux, ce qui n'est pas peu dire.

— Ça, deux douzaines d'espions peuvent me le dire quand ça me chante. Je sais tout ça. Quelle est ton opinion *personnelle* sur mes fils ?

— Ah… (Locke déglutit et regarda le capa Barsavi droit dans les yeux.) Eh bien, ils sont dignes de respect. Ils sont bons dans leurs domaines, et ils savent se battre. Ce sont des travailleurs relativement assidus et ils sont assez intelligents… mais… votre honneur, je vous demande pardon, ils taquinent Nazca alors qu'ils devraient écouter ses avertissements et suivre ses conseils. Elle a la patience et la subtilité qui… qui…

— Leur font défaut ?

— Vous saviez ce que j'allais dire, n'est-ce pas ?

— J'ai dit que tu étais un *garrista* prudent et pondéré, Locke. Ce sont là les caractéristiques qui te distinguent, même si elles impliquent bien d'autres qualités. Depuis l'époque de tes premières prodigieuses bourdes, tu as donné l'image même d'un voleur prudent et qui contrôle fermement sa propre avidité. Tu es *certainement* très sensible à un manque de précaution chez les autres. Mes fils… ont vécu toute leur vie dans une ville qui les craint à cause de leur nom. Ils attendent de la déférence à la façon des aristocrates. Ils sont imprudents, un peu effrontés. J'ai besoin de procéder à des aménagements afin de m'assurer qu'ils reçoivent de bons conseils dans les mois et les années à venir. Je ne vivrai pas éternellement, même une fois que je me serai occupé du Roi Gris.

La certitude joviale dont avait été empreinte la voix du capa Barsavi avait fait dresser les cheveux de Locke sur sa tête. Le capa était assis dans une forteresse qu'il n'avait pas quittée depuis plus de deux mois, à boire du vin dans une atmosphère encore rance du sang de huit membres de l'une de ses bandes les plus loyales et puissantes.

Locke était-il en train de parler à un homme disposant d'un subtil plan à long terme ? Ou Barsavi avait-il fini par craquer, tel le verre dans un incendie ?

— J'aimerais bien t'avoir dans une position où tu puisses donner à Anjais et Pachero les conseils dont ils ont besoin, déclara le capa.

— Ah… Votre honneur, c'est extrêmement… flatteur, mais… Je m'entends assez bien avec Anjais et Pachero, mais je ne suis pas exactement ce qu'on appellerait un ami proche. On joue parfois aux cartes, mais… Soyons honnêtes : je ne suis tout simplement pas un *garrista* très important.

— En effet. Même avec le Roi Gris au travail dans ma ville, j'en ai encore beaucoup qui sont plus forts que toi, plus hardis que toi, plus populaires. Je ne dis pas ça pour te blesser, parce que j'ai déjà parlé de tes qualités. Et c'est de *ces* qualités dont j'ai cruellement besoin. Pas de dureté, d'audace ou de charme, mais de prudence froide et sans faille. De pondération. Tu es le plus prudent de mes *garristas*. Tu penses que tu es le plus petit uniquement parce que tu es celui qui fait le moins de bruit. Dis-moi, maintenant : qu'est-ce que tu penses de Nazca ?

— Nazca ? (Soudain, il se tint encore plus sur ses gardes.) Elle est… brillante, votre honneur. Elle peut réciter des conversations que nous avons eues il y a dix ans sans manquer une parole, surtout si elle me gêne. Vous trouvez que je suis prudent ? Comparé à elle, je suis aussi irresponsable qu'un éléphant dans un labo d'alchimiste.

— Oui, dit le capa. Oui. C'est elle qui devrait être le prochain capa Barsavi quand je ne serai plus là, mais ça n'arrivera pas. Ça n'a rien à voir avec le fait que c'est une femme, tu sais. Ses frères aînés ne supporteraient pas que leur petite sœur les traite de haut. Et je préférerais que mes enfants ne s'entretuent pas pour les miettes d'héritage que je compte leur léguer, ce qui fait que je ne peux pas les écarter en sa faveur.

» Ce que je peux faire, et ce que je dois faire, c'est m'assurer que lorsque l'heure sera venue, ils puissent entendre la voix de la sobriété et qu'ils ne puissent pas s'en débarrasser. Toi et Nazca, vous êtes de vieux amis, oui ? Je me rappelle la première fois que vous vous êtes rencontrés, il y a tant d'années… quand elle avait l'habitude de s'asseoir sur mes genoux et de faire semblant de commander mes hommes. Tu t'es toujours arrêté pour la voir, tu lui as toujours dit des choses gentilles ? Toujours été son bon

pezon ?

— Ah… je l'espère, votre honneur !

— Je sais que c'est ce que tu as fait. (Barsavi but une longue goulée de vin, avant de reposer fermement sa coupe, un sourire magnanime sur son visage rond et ridé.) Donc, je te donne la permission de courtiser ma fille.

Là, c'est l'heure de flageoler, non ? firent les genoux de Locke, mais son bon sens lança une contre-proposition : se figer sans rien faire, comme un homme qui se promène dans l'eau et qui voit un grand aileron noir foncer droit sur lui.

— Oh ! finit-il par dire. Je ne… Je ne m'attendais pas…

— Bien sûr que non, dit Barsavi. Mais en cela, nos desseins sont complémentaires. Je sais que, toi et Nazca, vous ressentez des choses l'un pour l'autre. Une union te ferait entrer dans la famille Barsavi. Tu deviendrais la responsabilité d'Anjais et Pachero… et eux, la tienne. Ne vois-tu pas ? Un frère par alliance leur serait bien plus difficile à ignorer que même leurs *garristas* les plus puissants.

Barsavi mit son poing gauche dans le droit et eut de nouveau un grand sourire, tel un dieu rubicond dispensant ses bienfaits depuis son trône céleste.

Locke prit une grande inspiration. Il n'y avait rien d'autre à faire ; la situation nécessitait un assentiment absolu, aussi sûrement que si le capa lui pointait une arbalète sur la tempe. Des hommes mouraient pour refuser des choses moindres à Barsavi. Refuser la propre fille du capa serait un suicide bien salissant. Probablement pas ici et pas maintenant, mais si Locke contrecarrait son plan, il ne passerait pas la nuit.

— Je… je suis honoré, capa Barsavi. Très profondément honoré. J'espère que je ne vous décevrai pas.

— Me décevoir ? Certainement pas. Cela dit, je sais que plusieurs de mes autres *garristas* lorgnent Nazca depuis quelque temps. Mais si l'un d'entre eux avait dû attirer son regard, ce serait déjà fait, non ? Quelle surprise, quand ils vont apprendre la nouvelle ! Ils ne l'auront pas vue venir, celle-là !

Et comme cadeau de mariage, la jalousie d'un nombre inconnu de soupirants éconduits ! se dit Locke.

— Comment, alors… quand et comment devrai-je

commencer, votre honneur ?

— Eh bien, pourquoi ne te donnes-tu pas quelques jours pour y réfléchir ? proposa Barsavi. Je lui parlerai, dans l'intervalle. Bien entendu, pour l'instant, il ne faut pas qu'elle quitte la Tombe Flottante. Une fois qu'on se sera occupés du Roi Gris… Eh bien, je m'attendrai à ce que tu commences à la courtiser de façon plus publique et plus colorée.

— Vous êtes donc en train de me dire qu'il faudrait que je me mette à voler plus, dit Locke avec beaucoup de précautions.

— Considère qu'il s'agit de mon défi pour toi, pour accompagner ma bénédiction, dit Barsavi avec un sourire satisfait. Voyons si tu peux rester prudent tout en devenant plus productif. Je suppose que tu le peux – et je sais que tu ne voudrais décevoir ni moi *ni* ma fille.

— Certainement pas, votre honneur. Je… je ferai vraiment de mon mieux.

Le capa Barsavi fit signe à Locke de s'avancer et tendit la main gauche, doigts écartés, paume vers le bas. Locke s'agenouilla près de son siège, prit sa main dans les siennes et embrassa son anneau – petite perle noire au cœur carmin bien connu.

— Capa Barsavi, dit-il, le regard baissé.

Le capa le fit se relever en le prenant par les épaules.

— Je te donne ma bénédiction, Locke Lamora, la bénédiction d'un vieil homme qui s'inquiète pour ses enfants. Je t'ai placé au-dessus de beaucoup de gens dangereux en faisant ça pour toi. Il t'est sûrement déjà venu à l'idée que mes fils vont hériter d'une bien périlleuse fonction. Et s'ils ne font pas assez attention, ou s'ils ne sont pas assez durs pour cette tâche… eh bien, il s'est déjà passé des choses plus étranges. Un jour, cette ville pourrait être dirigée par le capa Lamora. As-tu déjà rêvé de ça ?

— En vérité, je n'ai jamais désiré le pouvoir d'un capa, parce que je ne voudrai jamais des problèmes d'un capa, murmura Locke.

— Eh bien, encore cette fameuse prudence ! (Le capa sourit et fit un signe en direction des portes, donnant ainsi à Locke la permission de se retirer.) Les problèmes d'un capa sont tout à

fait réels. Mais tu m'as aidé à me débarrasser de l'un d'eux.

Locke retourna dans le vestibule, des pensées plein la tête. Derrière lui, le capa était assis sur son siège, le regard dans le vide, silencieux. Après cela, les seuls bruits furent ceux des pas de Locke et le « ploc ploc » du sang gouttant du sac imbibé qui recouvrait la tête de Federico.

8

— Eh bien, Nazca, si j'avais mille ans et que j'aie déjà vu tout ce qu'il y avait à voir six fois de suite, ç'aurait quand même été le *dernier putain de truc* auquel je me serais attendu…

Elle l'attendait dans le passage qui donnait sur le vestibule ; une fois que les rouages eurent scellé la porte de la salle principale derrière eux, elle lui lança un regard contrit et ironique.

— Mais tu ne vois pas que ça aurait été encore plus étrange si je te l'avais expliqué avant ?

— Tout ce bordel aurait bien du mal à être plus louftingue, Nazca. Écoute, s'il te plaît, ne prends pas mal ce que je vais te dire. Je…

— Je ne prends rien mal, Locke…

— Tu es une bonne amie, et…

— Je ressens la même chose, et pourtant…

— C'est dur de le tourner comme il faut…

— Non, ce n'est pas dur. Écoute. (Elle le prit par les épaules et se pencha légèrement pour le regarder dans les yeux.) Tu es un bon ami, Locke. Probablement le meilleur. Mon loyal *pezon*. Je t'apprécie énormément, mais pas… comme mari éventuel. Et je sais que tu…

— Je… ah…

— Locke, reprit Nazca. Je sais que la seule femme qui a les clés de ce cœur à part est à des milliers de kilomètres d'ici. Et je sais que tu préférerais être malheureux à cause d'elle, qu'heureux avec quelqu'un d'autre.

— Vraiment ? (Locke serra les poings.) On dirait que c'est un

joli putain de secret de polichinelle. Je parierais que le duc reçoit des rapports quotidiens. On dirait que ton père est le seul à ne *pas* savoir.

— Ou à s'en moquer. (Nazca haussa les sourcils.) Locke, c'est de capa à *pezon*. Ce n'est pas personnel. Il donne les ordres et tu les exécutes. Dans la plupart des cas.

— Mais pas celui-ci ? Je pensais que tu serais contente. Il recommence à faire des projets d'avenir.

— J'ai dit des plans *raisonnables*. (Nazca sourit, un vrai sourire, cette fois.) Allez, *pezon*. Joue le jeu quelques jours. On peut faire semblant et réfléchir tous les deux à un moyen de nous sortir de tout ça. C'est de toi et de moi qu'on parle, pas vrai ? Le vieux ne peut pas gagner, et il ne saura même pas qu'il a perdu.

— Ouais. Si c'est toi qui le dis.

— Ouais, c'est moi qui le dis. Reviens après-demain. On magouillera. On sortira de ce traquenard. Va t'occuper de tes gars, maintenant. Et sois *prudent*.

Locke retourna dans le hall d'entrée et Nazca tira les portes derrière lui. Il la regarda tandis que l'espace entre les portes se réduisait, la mettant progressivement hors de vue jusqu'à claquer dans un cliquetis de serrures. Il aurait pu jurer l'avoir vue lui faire un clin d'œil juste avant que les lourdes portes ne se referment entre eux.

— … Et ça, c'est la carte que tu as choisie. Le six de flèche, annonça Calo en sortant une carte pour la montrer aux gardes de l'entrée.

— Merde alors ! dit l'un d'entre eux. C'est de la sorcellerie.

— Nan, c'est juste le doigté Sanza. (Calo mélangea à nouveau son jeu d'une main et le présenta à Locke.) Tu veux tenter le coup, patron ?

— Non merci, Calo. Faites vos valises, les mecs. Nos affaires ici sont finies pour la journée, alors arrêtons d'embêter les types aux arbalètes.

Il ponctua cette phrase de gestes de la main : *« Complications majeures. On en cause ailleurs. »*

— La vache, j'ai les crocs, dit Jean en saisissant le message. Pourquoi on n'irait pas se prendre un truc à *La Dernière Erreur*

pour le ramener dans nos chambres ?

— Ouais, dit Moucheron. De la bière et des tartes à l'abricot !

— C'est une combinaison tellement écœurante que je me sens étrangement obligé d'y goûter.

Jean donna une taloche sur la nuque du plus petit des Salauds Gentilshommes, avant de prendre la tête, et la bande se dirigea vers le chemin de bois qui reliait la Tombe Flottante au reste du monde.

9

En dehors du capa Barsavi (qui croyait que la bande de Locke se contentait de faire les marches quelques jours par semaine et ce même avec Chains dans la tombe), personne chez les Gens Bien de Camorr ne savait que les Salauds Gentilshommes avaient encore leur base dans la maison de Perelandro. Calo, Galdo et Moucheron louaient des chambres en différents endroits dans les Traquenards et autour, et déménageaient tous les deux ou trois mois. Pendant plusieurs années, Locke et Jean avaient entretenu la fiction selon laquelle ils logeaient ensemble. Sur un énorme coup de chance (quoiqu'il restât à déterminer si ce fut pour le meilleur ou pour le pire), Jean s'était débrouillé pour leur procurer les chambres du septième étage de la Tour Brisée.

La nuit était sombre et pluvieuse et aucune bande n'avait particulièrement envie d'utiliser l'escalier extérieur grinçant qui vacillait sur la face nord de la tour. La pluie crépitait contre les volets de bois. Le vent soupirait en passant par les fissures et les crevasses du vieil édifice. Les Salauds Gentilshommes s'assirent sur des poufs à la lueur de lampions et s'occupèrent de ce qu'il leur restait de bière, la variété pâle et douce que la plupart des natifs camorriens préféraient à la verrarienne, noire et amère. L'atmosphère était étouffante, mais au moins relativement sèche.

Locke leur avait raconté toute l'histoire pendant le dîner.

— Eh bien, dit Galdo, c'est le délire le plus déliramment

délirant qui ait jamais déliré dans nos affaires.

— Je répète que nous devrions mettre prématurément fin au plan Salvara et nous préparer à déguerpir. Cette histoire de Roi Gris commence à devenir stressante, et, si Locke doit se retrouver au milieu de tout ça, il ne faut pas que notre attention se disperse.

— C'est quand qu'on met les voiles ? demanda Calo.

— On met les voiles tout de suite, répondit Jean. Maintenant, ou après avoir récupéré un billet de plus auprès de don Salvara. Pas plus tard.

— Mmmm… (Locke observa le dépôt dans sa coupe de fer-blanc.) On a travaillé dur pour ce coup-là. Je suis persuadé qu'on peut faire durer sur encore cinq ou dix mille couronnes, au moins. Peut-être pas les vingt-cinq mille qu'on espérait lui extorquer, mais assez pour être fiers de nous. Pour cet argent, je me suis fait démolir et Moucheron a sauté d'un toit, vous savez.

— Et j'ai roulé deux bornes dans un foutu tonneau !

— Allons, Moucheron, ce n'est pas comme si ce vilain vieux tonneau t'avait sauté dessus dans une ruelle et t'avait forcé à rentrer dedans, dit Galdo. Et je suis d'accord avec Jean. Je l'ai dit cet après-midi, Locke. Même si tu ne l'envisages pas sérieusement, on peut au moins prendre des dispositions pour te faire disparaître en cas d'urgence ? Peut-être même hors de la ville.

— Je n'arrive toujours pas à croire qu'un Sanza préconise la prudence, dit Locke en souriant. Je croyais qu'on était plus riches et plus intelligents que les autres.

— Ça te fera une belle jambe quand on te tranchera la gorge, Locke. (Calo reprit l'argument de son frère.) J'ai changé d'idée à propos du Roi Gris, y a pas plus clair. Peut-être bien que ce cinglé a *vraiment* l'avantage sur les trois mille qu'on est. Tu pourrais être une de ses cibles. Et si Barsavi veut que tu sois encore plus impliqué dans son cercle, ça appelle les ennuis.

— On pourrait mettre de côté les histoires de gorges tranchées, juste un instant ? (Locke se leva et se tourna vers la fenêtre aux volets clos qui donnait sur la mer. Il feignit d'y regarder, les mains jointes dans le dos.) Qui sommes-nous, après tout ? Je reconnais que j'étais presque prêt à me jeter dans

cette foutue baie, lorsque le capa m'a balancé la patate chaude. Mais j'ai eu le temps de réfléchir, alors écoutez-moi bien : le vieux renard est bien coincé. Il nous mange dans la main. Honnêtement, les gars. On est tellement bons dans ce boulot qu'il demande à la Ronce de cette putain de Camorr d'*épouser sa fille*. On est tellement à la fraîche que c'en est comique.

— Néanmoins, c'est une complication qui pourrait foutre nos arrangements en l'air *définitivement*, pas une réussite qui peut nous faire crier victoire.

— Bien sûr que si, Jean. Je vais même le faire tout de suite. Ne voyez-vous pas ? Ce n'est rien que nous ne fassions chaque jour. C'est un boulot pile-poil pour les Salauds Gentilshommes – seulement là, nous avons aussi Nazca qui travaille avec moi pour réussir le coup. On ne peut pas perdre. Je ne suis pas plus susceptible de l'épouser que d'être nommé héritier du duc Nicovante demain matin.

— Tu as un plan ? demanda Jean, avec des yeux qui disaient qu'il était curieux mais méfiant.

— Pas le moindre. Je n'ai pas la moindre putain d'idée de ce qu'on va faire. Tous mes meilleurs plans commencent exactement comme ça. (Locke but sa dernière goutte de bière et lança la coupe de fer-blanc contre le mur.) J'ai bu ma bière et j'ai mangé mes tartes à l'abricot, et je dis merde aux deux, au Roi Gris *et* au capa Barsavi. Personne ne nous filera assez les jetons pour qu'on abandonne le plan Salvara, et personne ne va nous coller ensemble, Nazca et moi, contre notre volonté. On va faire ce qu'on fait toujours : attendre l'ouverture, foncer, et leur mettre au cul.

— Euh… bon, soupira Jean. Tu nous laisseras au moins prendre quelques précautions ? Et tu feras attention, avec les allées et venues ?

— Naturellement, Jean, naturellement. Tu nous attrapes des places sur des bateaux convenables. Dépense ce qu'il faut. Je me fous de leur destination tant que ce n'est pas Jerem. On peut se perdre n'importe où quelques semaines et revenir en douce quand ça nous chante. Calo, Galdo, vous, vous allez à la porte du Vicomte demain. Graissez la patte aux types en jaune de façon que l'on puisse quitter la ville à une heure indue si le besoin s'en

fait sentir. Ne soyez pas timides avec l'or et l'argent.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Moucheron.

— Tu peux surveiller nos arrières. Garde les yeux grands ouverts. Rôde autour du temple. Repère tous ceux qui font tache, tous ceux qui s'attardent un peu trop. Si quelqu'un essaye de garder l'œil sur nous, je vous promets, je vous *garantis* qu'on se terrera et qu'on disparaîtra comme de la pisse dans l'océan. Jusque-là, faites-moi confiance. Ces quelques prochains jours, je vous assure que j'effectuerai la plupart de mes déplacements grimé en Lukas Fehrwight. Je peux aussi alterner avec d'autres déguisements.

— Alors, je suppose que tout est dit, dit tranquillement Jean.

— Jean, je suis ton *garrista*, ou je peux juste être le mec qui paye les bières et les tartes lorsque tous les autres ne savent mystérieusement plus ce qu'ils ont fait de leur bourse. (Locke embrassa l'assemblée d'un regard exagérément mauvais.) Ça ne peut pas être les deux. C'est l'un, ou c'est l'autre.

— Je suis nerveux parce que je n'aime pas avoir aussi peu d'informations, déclara Jean. Je partage les doutes de Nazca. Le Roi Gris a un atout dans sa manche, quelque chose que nous ne comprenons pas. Nous jouons un jeu très délicat, et notre situation est très… floue.

— Je sais, enchaîna Locke. Mais j'écoute mes tripes, et mes tripes me disent qu'on s'en sortira haut la main. Écoute. Plus on fait ça, et plus j'en apprends sur ce pour quoi Chains nous éduquait. Et voilà ce que c'est : il ne nous entraînait pas à vivre dans un monde ordonné où on pourrait choisir le moment d'être malin. Il nous formait à une situation *pourrie de tous les côtés*. Eh bien, on y est, et je dis que nous sommes à la hauteur de la tâche. Pas besoin de me rappeler que nous sommes dans le pétrin jusqu'au cou. Je veux juste que vous vous souveniez que c'est nous, les enfoirés de requins.

— Putain, ouais ! s'écria Moucheron. Je savais qu'il y avait une raison pour que je te laisse diriger cette bande !

— Bon, je ne peux pas discuter avec l'évidente sagesse d'un garçon qui saute du toit des temples, dit Jean. Mais j'espère que mes arguments ont été notés.

— Très bien notés, dit Locke. Reçus, reconnus et dûment

considérés avec la plus grande gravité. Scellés, notariés, et fermement imprimés sur mon essence rationnelle.

— Par les dieux, ça t'amuse vraiment, tout ça, pas vrai ? Tu ne parles comme ça que lorsque tu vois réellement le monde sous un jour radieux.

Jean soupira, mais ne put s'empêcher de laisser un tout petit sourire lui remonter les commissures des lèvres.

— Locke, tu dois comprendre que, si tu te retrouves vraiment en danger, nous ignorerons les ordres de notre *garrista,* que nous matraquerons la tête dure de notre *ami*, et que nous le ferons sortir en douce de Camorr dans une boîte. J'ai juste la matraque qu'il faut pour ça.

— Et moi, j'ai une boîte, dit Galdo. Ça fait des années que je cherche un prétexte pour l'utiliser.

— Noté également, dit Locke. Avec mes remerciements. Mais, à la grâce du Gardien Véreux, je choisis d'avoir confiance en *nous*. Je choisis de faire confiance au jugement de Chains. Je choisis de poursuivre ce que l'on faisait. Demain, j'ai du travail en tant que Fehrwight, et je retournerai voir Nazca après-demain. Le capa s'y attend, et je suis sûr qu'elle aura trouvé des idées, d'ici là.

Locke repensa à la dernière vision qu'il avait eue d'elle, à son clin d'œil alors que les deux grandes portes de bois sombre se refermaient en claquant. La sauvegarde des secrets de son père était toute la vie de Nazca. Cela avait-il du sens pour elle de lui en cacher un ?

Interlude

LE GARÇON QUI PLEURAIT APRÈS UN CADAVRE

1

Le lendemain de la visite à *La Dernière Erreur*, le père Chains n'accorda aucun répit à Locke dans son éducation ; la tête encore vrombissante d'une gueule de bois due au rhum de sucre brun, Locke amorça la découverte du clergé de Perelandro et de celui du Bienfaiteur. Il y avait des signes de main et des intonations rituelles, des façons de saluer et des significations cachées derrière les détails vestimentaires. Quatre jours après que Chains l'eut pris sous son aile, Locke commença à faire les marches en tant qu'« Initié de Perelandro », vêtu de blanc et essayant d'avoir l'air convenablement humble et pathétique.

Au fil des semaines, l'enseignement de Chains prit de l'ampleur. Locke faisait deux heures de lecture et d'écriture chaque jour. Sa calligraphie s'améliora peu à peu, jusqu'à ce que les frères Sanza déclarent qu'il n'écrivait plus « comme un chien avec une flèche dans le crâne ». Locke fut assez ému par leurs félicitations pour saupoudrer leurs couches de poivre rouge. La paranoïa rampante que Locke avait héritée de ses expériences de la Colline des Ombres et de l'épidémie de Prendfeu coupa court à leur tentative d'expédition punitive. Les Sanza comprirent avec stupéfaction qu'il était tout simplement impossible de le coincer à l'improviste ou de le surprendre dans son sommeil.

— Ces deux-là n'ont encore jamais rencontré leur égal en espièglerie, déclara Chains comme ils faisaient les marches un jour d'activité particulièrement réduite. Ils se méfient de toi, maintenant. Quand ils commenceront à venir te demander des *conseils*, eh bien… c'est là que tu sauras que tu les as apprivoisés.

Locke avait souri sans répondre. Le matin même, Calo avait proposé au plus petit Salaud Gentilhomme de l'aider pour ses additions s'il voulait bien leur expliquer comment il faisait pour déjouer sans cesse leurs petits traquenards.

Locke leur révéla bien peu de chose sur ses moyens de survie, mais il accepta l'aide des deux Sanza pour son étude de l'arithmétique. À chaque réussite, Chains lui soumettait pour seule récompense un problème plus complexe. Dans le même temps, il commença son éducation en vadran parlé. Chains donnait des ordres simples dans cette langue et, une fois que Locke fut devenu raisonnablement compétent, il interdisait parfois aux trois garçons de parler un autre idiome pendant plusieurs heures. Même la conversation du dîner était menée dans la langue dure et illogique du Nord. Pour Locke, il semblait parfois impossible de dire quoi que ce soit en vadran qui ne sonnât pas énervé.

— Vous n'entendrez pas ça chez les Gens Bien, pas souvent, mais vous l'entendrez parler sur les quais et chez les commerçants, ça, y a pas plus sûr, dit Chains. Et si vous entendez quelqu'un l'utiliser, ne faites pas savoir que vous le comprenez, à moins d'y être absolument obligé. Vous seriez surpris de voir à quel point ces types du Nord sont arrogants quand il s'agit de leur langue. Si vous vous contentez de faire les innocents, vous n'imaginez pas ce qu'ils pourront laisser filtrer comme renseignements.

Ils poursuivirent leur apprentissage des arts culinaires. Chains faisait travailler Locke aux fourneaux comme un esclave un soir sur deux, et le tandem Calo-Galdo le menait vigoureusement par le bout du nez.

— Ça, c'est du *vicce alo apona*, le cinquième Bel Art de Camorr, déclara Chains. Les chefs cuisiniers de guilde apprennent les huit arts mieux qu'ils n'apprennent à se servir de leur queue, mais, toi, pour l'instant, tu vas seulement apprendre la base. Ce que les autres font de mieux, c'est de la pisse à côté de nos bases. Seules Karthain et Emberlain s'en rapprochent. La plupart des Vadrans ne feraient pas la différence entre de la haute cuisine et une merde de rat frite à l'huile de lampe. Bon, ça, c'est du poivre pincée-d'or, ça, c'est de l'huile d'olive

jereshtienne et, juste derrière, je range les zestes de citron-cannelle séchés…

Locke fit du poulpe à l'étouffée et des pommes de terre bouillies. Il trancha des poires, des pommes et un fruit alchimique hybride qui donnait un jus à l'arôme de miel. Il épiça, assaisonna et se mordit les lèvres de concentration acharnée. Il fut fréquemment l'architecte de désastres répugnants que l'on jetait au bouc derrière le temple. Mais, ainsi qu'il progressait dans le reste, il s'améliorait régulièrement aux fourneaux. Bientôt, les Sanza cessèrent de le taquiner et commencèrent à l'accepter comme assistant pour leurs propres créations délicates.

Un soir, environ un an après son arrivée à la maison de Perelandro, Locke et les Sanza collaborèrent sur un plat de petits requins farcis. Il s'agissait de *vicce enta merre*, le premier Bel Art, la préparation des créatures marines. Calo vida les petits requins à peau douce et les farcit de poivrons rouges et jaunes, lesquels avaient été eux-mêmes farcis de chair à saucisse et de fromage sanguin par Locke. Les minuscules yeux morts des créatures furent remplacés par des olives noires. Une fois que les garçons eurent arraché leurs petites dents, les bouches des squales furent fourrées de carottes et de riz glacés, les queues et les ailerons coupés pour être mis dans le bouillon.

— Ahhh ! fit Chains une fois ce repas compliqué englouti dans quatre gosiers approbateurs. Ça, c'était vraiment excellent, les garçons. Mais, pendant que vous débarrassez et que vous faites la vaisselle, je veux vous entendre parler uniquement vadran…

Et ainsi de suite. Locke continua d'apprendre à dresser une table et à servir les individus de haut rang. Il apprit à tirer une chaise et à servir le thé et le vin. À table, lui et les Sanza suivaient des rituels élaborés avec la gravité de medekiners ouvrant un patient. Il y avait des cours d'habillage : nouer une cravate, boucler ses chaussures, porter des atours onéreux telles les chausses. En fait, il y avait une variété d'instructions étourdissante dans quasiment toutes les activités humaines – à l'exception de la rapine.

Comme le premier anniversaire de l'arrivée de Locke au

temple approchait, tout cela changea.

— Je dois quelques faveurs, les garçons, dit Chains un soir, alors qu'ils étaient tous accroupis dans le jardin sans vie du toit (c'était là qu'il préférait parler des problèmes les plus importants de leur vie commune, du moins quand il ne pleuvait pas). Des faveurs que je ne peux pas refuser lorsque certaines personnes viennent me les demander.

— Des gens comme le capa ? demanda Locke.

— Pas cette fois. (Chains tira une longue bouffée sur son habituelle cigarette d'après-dîner.) Cette fois-ci, je suis redevable aux alchimistes noirs. Vous les connaissez, n'est-ce pas ?

Calo et Galdo opinèrent du bonnet, mais de façon hésitante. Locke, lui, hocha la tête.

— Eh bien, reprit Chains, il y a une guilde officielle des alchimistes, mais ils sont très pointilleux sur le genre de personnes qu'ils laissent entrer, et sur le genre de travail qu'ils leur laissent accomplir. Les alchimistes noirs sont en quelque sorte la raison pour laquelle les règles de la guilde sont si strictes. Ils mènent négoce sous de fausses enseignes, avec des gens comme nous. Des drogues, des poisons, en veux-tu en voilà. Ils appartiennent au capa, de la même façon que nous, mais personne ne s'appuie véritablement sur eux. Ce n'est pas… le genre de personnes que l'on voudrait se mettre à dos.

» Jessaline d'Aubart est probablement la meilleure d'entre eux. Je, euh, j'ai eu l'occasion de me faire empoisonner, autrefois. Elle s'en est occupée pour moi. Alors je suis en dette auprès d'elle, et elle a fini par me demander rétribution. Ce qu'elle veut, c'est un cadavre.

— Le Tertre du Mendiant, dit Calo.

— Et une pelle, dit Galdo.

— Non, elle a besoin d'un cadavre frais. Encore chaud et juteux, en fait. Voyez, une charte ducale donne droit à un certain nombre de dépouilles fraîches chaque année aux guildes des alchimistes et des medekiners. Directement prises aux gibets, afin d'être ouvertes et tripotées. Les alchimistes noirs ne jouissent pas d'une telle courtoisie, et Jessaline a quelques théories qu'elle désirerait voir mises à l'épreuve. Alors j'ai décidé

que vous alliez travailler ensemble sur votre premier vrai boulot. Je veux que vous dénichiez un cadavre, plus frais que le pain du matin. Mettez la main dessus sans attirer d'attentions incongrues, et ramenez-le ici de façon à ce que je puisse le remettre à Jessaline.

— Voler un cadavre ? Ça ne va pas du tout être marrant, dit Galdo.

— Voyez ça comme une évaluation de vos compétences, rétorqua Chains.

— Sommes-nous susceptibles de voler beaucoup de cadavres, plus tard ? demanda Calo.

— Ce n'est pas pour mettre à l'épreuve vos capacités à déterrer des gens, petit abruti effronté, dit aimablement Chains. Je désire voir la façon dont vous *travaillez ensemble* sur quelque chose de plus sérieux que notre dîner. J'envisage de vous fournir tout ce que vous demanderez, mais je ne vous donnerai pas de pistes. Il faut que vous démêliez ça tout seuls.

— Tout ce qu'on demande ? répéta Locke.

— Dans les limites du raisonnable. Et laissez-moi mettre l'accent sur le fait que vous ne pouvez pas produire vous-mêmes le cadavre. Il faut que vous le trouviez honnêtement, mort de la main d'un autre.

En prononçant cette phrase, la voix de Chains fut si énergique que les frères Sanza fixèrent Locke d'un air inquiet quelques secondes, avant d'échanger un regard, sourcils froncés.

— Cette dame le veut pour quand ? demanda Locke.

— Elle serait ravie de l'avoir dans une ou deux semaines.

Locke acquiesça, avant de regarder ses mains quelques instants.

— Calo, Galdo, dit-il, vous pouvez faire les marches, demain, pendant que je réfléchis à tout ça ?

— Oui, répondirent-ils sans hésiter, et le père Chains ne manqua pas de remarquer l'espoir qu'il y avait dans leur ton.

Il se rappellerait ce moment à jamais : le soir où les Sanza concédèrent que Locke serait le cerveau de leur opération. Le soir où ils étaient *soulagés* qu'il le soit.

— Honnêtement mort, pas tué par nous et même pas encore raide, dit Locke. D'accord. Je sais qu'on peut y arriver. Ce sera

facile, je ne sais simplement pas encore ni comment ni pourquoi.

— Ta confiance me réchauffe le cœur, dit Chains, mais je veux que tu te souviennes que la laisse est très courte. Si jamais une taverne brûle ou une émeute éclate autour de toi, je te jetterai de ce toit avec des lingots de plomb autour du cou.

De nouveau, Calo et Galdo regardèrent fixement Locke.

— Laisse courte, convint Locke. D'accord. Mais ne vous inquiétez pas. Je ne suis plus aussi irresponsable qu'avant. Vous savez, quand j'étais gamin.

2

Le lendemain, pour la toute première fois, Locke arpenta le quartier des Temples seul, encapuchonné dans une robe blanche et propre de l'ordre de Perelandro, aux manches brodées d'argent. Il arrivait à la ceinture de tout le monde autour de lui. Il fut sidéré de la courtoisie que l'on témoignait à sa robe (une courtoisie, comprenait-il clairement, qui dans bien des cas ne s'adressait que partiellement au pauvre crétin qui la portait).

La plupart des Camorriens considéraient l'ordre de Perelandro avec un mélange de cynisme et de pitié coupable. La charité sans bornes du dieu et de son clergé ne parlait tout simplement pas au rude caractère de la ville. Pourtant, la réputation de monstre de piété du père Chains apportait certains dividendes. Des hommes qui raillaient certainement les sourires niais des prêtres en blanc du Dieu Mendiant avec leurs amis jetaient néanmoins des pièces dans le tronc de Chains, en détournant le regard, lorsqu'ils passaient devant son temple. Il s'avérait qu'ils laissaient également un petit Initié en robe passer dans la rue sans le harceler : sur le chemin de Locke, les groupes se séparaient sans heurts et les commerçants lui adressaient des signes de tête presque polis.

Pour la première fois, il comprenait le frisson intense que procurait le fait de se déplacer en public dans un déguisement efficace.

Le soleil montait péniblement au zénith, les foules étaient

denses, et la ville animée des échos et des murmures de ses masses. Locke trotta d'un air déterminé vers le sud-ouest du quartier des Temples, là où un passechat de verre enjambait le canal pour mener à la Vieille Citadelle.

Les passechats étaient eux aussi un legs des Eldren qui avaient régné ici avant la venue des hommes. Il s'agissait d'étroites arches de verre pas plus larges que les hanches d'un homme ordinaire, disposées par deux au-dessus de la plupart des canaux de Camorr ainsi qu'à plusieurs endroits le long de l'Angevin. Bien qu'ils eussent l'air lisses, leur surface luisante était aussi rêche que du cuir de requin. Pour ceux qui jouissaient d'une dose raisonnable d'agilité et de confiance, ils représentaient un moyen pratique de traverser les canaux en de nombreux endroits. Le trafic se faisait toujours en sens unique. Un décret ducal établissait clairement que quiconque se déplaçait dans la mauvaise direction pouvait être poussé par celui qui était dans le bon sens.

Alors qu'il filait sur ce pont en réfléchissant furieusement, Locke se souvint de certains cours d'histoire que Chains lui avait fait entrer dans le crâne. Le quartier de la Vieille Citadelle avait autrefois été la résidence des ducs de Camorr, des siècles auparavant, quand toutes les villes-États revendiquées par le peuple thérin s'agenouillaient devant un trône unique basé dans la cité impériale de Therim Pel. Cette branche de la noblesse camorrienne, à qui sa superstition faisait redouter les tours de verre parfaites abandonnées par les Eldren, avait érigé un énorme palais de pierre en plein cœur du sud de Camorr.

Lorsque l'un des arrière-arrière-prédécesseurs de Nicovante (sur des points plus précis comme celui-ci, les connaissances pourtant prodigieuses de Locke se dissolvaient dans une brume de totale indifférence) emménagea dans la tour de verre argentée que l'on appelait le Bief du Corbeau, la vieille forteresse familiale était devenue le Palais de la Patience – l'âme de la justice municipale de Camorr, pour ce qu'elle valait. Les Vestes Jaunes et leurs officiers y avaient leur quartier général, tout comme les magistrats du duc, douze hommes et femmes qui présidaient les affaires qu'on leur soumettait, vêtus de robes écarlates et de masques de velours, leurs véritables identités ne

devant jamais être révélées au public. Chacun d'entre eux portait le nom d'un mois de l'année – le juge Parthis, le juge Festal, le juge Aurim, et ainsi de suite –, même si tous officiaient tout au long de l'année.

Il y avait des cachots, les gibets du Pont Noir, qui menait aux portes du palais, et il y avait *d'autres choses*. Tandis que la Paix Secrète avait considérablement réduit le nombre de personnes qui faisaient le petit saut rapide du haut du Pont Noir (et les dieux savaient que Nicovante adorait attribuer publiquement ça à sa magnanimité), les serviteurs du duc avaient conçu d'autres châtiments, spectaculaires dans leur intelligence cruelle, mais techniquement non létaux.

Le palais était un gros tas carré de pierre piquetée, noire et grise, de dix étages. Les énormes blocs qui en composaient les murs avaient été disposés pour former des mosaïques simples à présent érodées et fantomatiques. Les rangées de fenêtres à hautes arches qui décoraient un niveau sur deux de la tour étaient munies de vitraux, à motifs rouges et noirs. La nuit, une lumière brillait de façon sinistre derrière chacune d'elles, veilleuses rouges dans les ténèbres qui portaient leurs regards dans toutes les directions. Ces fenêtres n'étaient jamais obscures. Le message était clair.

Il y avait quatre tours circulaires au toit ouvert, une à chaque coin du palais, qui donnaient l'impression de flotter dans les airs à partir du huitième ou du neuvième niveau. Sur leurs flancs étaient suspendues des cages à corbeaux en fer noir, dans lesquelles des prisonniers choisis pour être spécialement maltraités étaient aérés quelques heures ou même quelques jours, les pieds dans le vide. Pourtant, même ces cages étaient des places au paradis comparées aux cages-araignées, un spectacle que Locke put contempler (entre les dos et les épaules des adultes) en descendant du passechat pour se mêler à la foule de la Vieille Citadelle.

Sur la tour sud-est du Palais de la Patience, une demi-douzaine de cages se balançaient dans le vent au bout de longues chaînes d'acier, comme de petites araignées sur leur fil de soie. Deux d'entre elles bougeaient, l'une remontant lentement, l'autre descendant vivement. Les prisonniers

condamnés aux cages-araignées n'avaient droit à aucun instant de paix, ce qui faisait que ceux qui purgeaient une peine de travaux forcés peinaient aux énormes cabestans situés au sommet de la tour, œuvrant par équipes sans discontinuer jusqu'à ce que l'occupant de la cage soit jugé suffisamment contrit et délirant. Oscillantes, grinçantes et exposées aux éléments de toutes parts, les cages montaient et descendaient sans cesse. La nuit, on entendait fréquemment leurs hôtes hurler et supplier, même à un quartier ou deux de là.

La Vieille Citadelle n'était pas un quartier très cosmopolite. Devant le Palais de la Patience, il y avait des docks et des étables réservés aux Vestes Jaunes, les bureaux des percepteurs du duc, des scribes et des autres fonctionnaires, ainsi que des cafés miteux, où les notaires indépendants et les scribes de loi essayaient de racoler les familles et les amis des détenus. Quelques échoppes de prêteurs sur gages et autres boutiques s'accrochaient tenacement à la partie nord de l'île mais, pour la plupart, elles étaient tenues à l'écart par les affaires plus lugubres du gouvernement du duc.

L'autre point de repère important du quartier était le Pont Noir qui enjambait le large canal courant entre la Vieille Citadelle et la Mara Camorrazza, une grande arche de pierre noire – érigée là par les humains –, décorée de lampes rouges munies de voiles noirs cérémoniels que l'on pouvait abaisser de quelques secousses sur une corde. Les pendaisons étaient orchestrées à partir d'une plate-forme de bois qui dépassait du côté sud du pont. En principe, les ombres tourmentées des condamnés étaient emportées vers la mer s'ils mouraient au-dessus de l'eau. D'aucuns pensaient qu'elles investissaient alors le corps d'un requin, ce qui expliquait pourquoi la baie de Camorr avait un tel problème avec ces créatures – et cette idée n'était pas vivement désavouée. Du point de vue de la plupart des Camorriens, les retournements de situation étaient de bonne guerre.

Locke observa très longuement le Pont Noir, usant de la capacité à manigancer que Chains avait si vigoureusement réprimée depuis des mois. Il était bien trop jeune pour une telle introspection, mais le processus de machination lui procurait un

réel plaisir, comme une petite balle de chaleur et de picotements au creux de son estomac. Il n'avait pas de nom pour ce qu'il était en train de faire mais, à mesure que ses pensées tourbillonnantes se télescopaient, un plan commença à prendre forme et, plus il y pensait, plus il était content de lui. Heureusement que son capuchon blanc dissimulait ses traits à la plupart des passants : ils auraient vu un Initié de Perelandro regarder fixement les gibets, un grand sourire aux lèvres.

3

— J'ai besoin du nom des personnes qui vont être pendues ces deux prochaines semaines, dit Locke le lendemain, comme lui et Chains faisaient les marches du temple.

— Si tu étais entreprenant, et tu l'es certainement, tu pourrais te les procurer toi-même, et laisser ton pauvre vieux gros maître en paix.

— Je voudrais bien, mais j'ai besoin que quelqu'un d'autre le fasse. Ça ne marchera pas si je suis vu près du Palais de la Patience avant les pendaisons.

— Qu'est-ce qui ne marchera pas ?

— Le plan.

— Oh-ho ! Dis donc, mon culotté petit tire-laine de la Colline des Ombres, tu penses que tu peux me cacher des choses ? Quel plan ?

— Le plan pour voler un cadavre.

— Ahem ! Y aurait-il autre chose que tu voudrais me dire à ce propos ?

— Il est brillant.

Un passant lança quelque chose dans le tronc. Locke s'inclina et Chains agita les mains dans la direction générale de l'homme, chaînes cliquetantes, et il hurla :

— Cinquante ans de santé à vous et à vos enfants, et la bénédiction du seigneur des Oubliés !

» Ç'aurait pu être mille ans, murmura-t-il une fois l'homme parti, mais ça sonnait comme une demi-cuivre poinçonnée. Bon,

ton plan brillant, maintenant. Je sais que tu as déjà eu des plans audacieux, mais je ne suis pas entièrement sûr que tu en aies eu de *brillants*.

— C'est le premier, alors. Parole d'honneur ! Mais j'ai besoin de ces noms.

— Si c'est comme ça, c'est comme ça. (Chains se pencha en arrière et s'étira, grognant de satisfaction en entendant son dos craquer.) J'irai te les chercher ce soir.

— Et j'aurai besoin d'argent.

— Ah ! Eh bien, je m'y attendais. Prends ce dont tu as besoin dans la chambre forte et note ça sur le registre. Déconne avec, cependant…

— Oui, je sais. Lingots de plomb, des cris, la mort.

— Quelque chose dans le genre. Tu es un peu petit, mais j'imagine que Jessaline pourrait apprendre une chose ou deux avec ton cadavre, de toute façon.

4

À Camorr, le Jour de la Pénitence était le jour traditionnel des pendaisons. Chaque semaine, on faisait sortir du Palais de la Patience un groupe maussade de prisonniers, entourés de prêtres et de gardes. Le grand saut avait lieu à midi.

À la huitième heure de la matinée, quand les fonctionnaires du palais ouvraient leurs volets de bois et s'installaient pour une longue journée de : « Au nom du duc, allez vous faire foutre » à tous leurs visiteurs, trois Initiés en robe de Perelandro firent avancer une petite charrette à bras dans la cour. Le plus petit des trois se dirigea vers le premier clerc disponible. Son visage mince arrivait à peine à dépasser le comptoir de la guérite.

— Ça alors, c'est bien bizarre, dit le clerc, une femme d'une bonne quarantaine d'années, modelée comme un sac de pommes de terre, mais en moins sympathique. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Il y a un homme qui se fait pendre, répondit Locke. Aujourd'hui à midi.

— Sans blague. Tu sais quoi, je croyais que c'était un secret d'État.

— Il s'appelle Antrim. Antrim le Manchot. Il a…

— Une seule main. Oui, il plonge aujourd'hui. Incendie volontaire, vol, trafic d'esclaves. Un homme charmant.

— J'allais dire qu'il avait une femme, dit Locke. Elle a quelque chose à faire. À son propos.

— Écoute, ce n'est plus l'heure des appels. Saris, Festal et Tathris ont apposé leurs sceaux sur l'arrêt de mort. Antrim le Manchot appartient à Morgante, maintenant, et ensuite à Aza Guilla. Même un des adorables petits anchois du Dieu Mendiant ne peut l'aider à ce stade.

— Je sais. Je ne veux pas qu'il soit épargné. Sa femme se fiche qu'il finisse pendu. Je suis ici pour le corps.

— Vraiment ? (Pour la première fois, une lueur d'authentique curiosité illumina les yeux du clerc.) Ça, c'est *vraiment* bizarre. Et que se passe-t-il avec le corps ?

— Sa femme sait qu'il mérite d'être pendu, mais elle veut qu'il ait une autre chance. Vous savez, avec la dame du Long Silence. Alors elle nous a payés pour prendre le corps et le mettre dans notre temple. Pour qu'on puisse brûler des cierges et prier en intercession au nom de Perelandro pendant trois jours et trois nuits. Après cela, nous l'inhumerons.

— Tiens, tiens, fit le clerc. En général, les cadavres sont détachés au bout d'une heure et jetés dans les fosses du Tertre du Mendiant. C'est plus que ce qu'ils méritent, mais c'est soigné. D'habitude, on ne les laisse pas partir avec ceux qui en veulent.

— Je sais. Mon maître est aveugle, il ne peut pas quitter notre temple, sinon il serait venu vous expliquer lui-même. Mais nous sommes tout ce qu'il a. Je suis censé dire qu'il sait que cela vous cause du souci.

La petite main de Locke apparut sur le comptoir de la guérite et, lorsqu'il la retira, une petite bourse de cuir y était déposée.

— C'est très prévenant de sa part. Nous connaissons tous la dévotion du vieux père Chains. (Le clerc fit rapidement passer la bourse derrière le comptoir et lui imprima une secousse. Elle tinta, et la fonctionnaire grogna :) Ça pose encore un petit problème, cela dit.

— Mon maître vous serait reconnaissant pour toute l'aide que vous pourriez nous apporter.

Une autre bourse fit son apparition sur le comptoir, et le clerc eut un franc sourire.

— C'est du domaine du possible, dit-elle. Pas encore tout à fait certain, bien entendu.

Locke fit surgir une troisième bourse, et le clerc opina du bonnet.

— Je parlerai aux Maîtres des Cordes, mon petit.

— Nous avons même apporté notre propre charrette, déclara Locke. Nous ne voulons causer aucun désagrément.

— Je suis sûre que ce ne sera pas le cas. (Elle se radoucit l'espace d'une seconde.) Je ne voulais pas être inconvenante avec ce que j'ai dit à propos du Dieu Mendiant, mon garçon.

— Ça ne m'a pas dérangé, madame. C'est notre office, après tout. (Il la gratifia de ce qu'il pensait être son petit sourire le plus attendrissant.) Ne m'avez-vous pas donné ce que je vous ai demandé parce que j'ai mendié, simplement par pure bonté, sans que l'argent n'ait rien eu à y voir ?

— Voyons, bien sûr que si.

Elle lui fit un gros clin d'œil.

— Vingt années de santé à vous et à vos enfants ! dit Locke en s'inclinant et en disparaissant rapidement derrière le comptoir. Et la bénédiction du seigneur des Oubliés !

5

Ce fut une pendaison claire et nette. Les Maîtres des Cordes étaient des plus compétents. Ce n'était pas la première exécution dont Locke était le témoin, ni la dernière. Lui et les frères Sanza eurent même l'occasion de faire tous les gestes révérenciels appropriés, lorsqu'un des condamnés, à la dernière minute, implora la bénédiction de Perelandro.

Pour ce genre d'occasion, le trafic était interrompu sur le Pont Noir. L'heure passée, une petite foule de gardes, de spectateurs et de prêtres se mit à grouiller dans les environs.

Sous le pont, les cadavres oscillaient dans la brise et les cordes couinaient. Locke et les Sanza se tenaient respectueusement sur le côté, avec leur petite charrette.

Enfin, les Vestes Jaunes commencèrent à remonter les corps un à un, sous l'œil vigilant de plusieurs prêtres d'Aza Guilla. Les dépouilles furent déposées avec soin sur un fardier ouvert, tiré par deux chevaux ébène drapés du noir et de l'argent de l'ordre de la déesse de la Mort. Le dernier cadavre à être remonté était celui d'un homme sec et nerveux – longue barbe, tête rasée ; sa main gauche finissait en moignon rouge plissé. Quatre Vestes Jaunes le portèrent jusqu'à la charrette. Les garçons les y attendaient, accompagnés d'une prêtresse d'Aza Guilla. Lorsque son masque impénétrable aux mailles argentées se pencha sur lui, Locke sentit un frisson lui courir dans le dos.

— Petits frères de Perelandro, dit la prêtresse, quelle intercession désirez-vous plaider au nom de cet homme ?

Sa voix était celle d'une très jeune femme, dont l'âge n'excédait sans doute pas quinze ou seize ans. Dans tous les cas, cela ne faisait que renforcer son étrangeté aux yeux de Locke dont la gorge s'assécha.

— Nous plaidons pour tout ce qui sera accordé, répondit Calo.

— Il ne nous appartient pas de présumer de la volonté des Douze, poursuivit Galdo.

La prêtresse inclina très légèrement la tête.

— On m'a dit que la veuve de cet homme a demandé des funérailles dans la maison de Perelandro avant l'inhumation.

— Apparemment, elle pensait qu'il en aurait peut-être besoin, sauf votre respect, dit Calo.

— Ce n'est pas sans précédent. Mais il est bien plus courant pour les éplorés de chercher l'intercession auprès de notre Dame.

— Notre maître a… solennellement promis à cette pauvre femme que nous prendrions tout cela sous notre aile, parvint à dire Locke. Nous, nous ne vous voulons certainement aucun mal, ni à la Dame Très Équitable, mais nous devons tenir notre parole.

— Bien sûr. Je ne voulais pas insinuer que vous aviez fait

quelque chose de mal. La Dame finira par juger cet homme, quelles que soient les choses dites ou faites avant que son enveloppe charnelle repose dans sa tombe. (Elle fit un geste de la main, et les Vestes Jaunes déposèrent le cadavre sur la charrette. L'un d'entre eux déplia un suaire de coton bon marché et le jeta sur le corps d'Antrim, ne laissant que sa tête découverte.) La bénédiction de la dame du Long Silence repose sur vous et votre maître.

— Bénédiction du seigneur des Oubliés ! dit Locke, comme lui et les Sanza s'inclinaient bas. (Un cordon brodé d'argent passé autour de son cou indiquait que la prêtresse était plus qu'une simple Initiée.) À vous, à vos frères et à vos sœurs.

Les Sanza saisirent chacun une poignée à l'avant de la charrette, et Locke s'installa à l'arrière, pour pousser et garder la charge en équilibre. Il regretta instantanément d'avoir pris cette place. La pendaison avait rempli le haut-de-chausses de l'homme de sa propre merde, et l'odeur montait. Il grinça des dents et héla :

— À la maison de Perelandro, en toute dignité.

Progressant lentement et d'un pas lourd, les Sanza tirèrent la charrette du côté ouest du Pont Noir, avant de tourner vers le nord pour se diriger vers le pont bas et large qui donnait sur le quartier est du Marché Changeant. C'était un chemin de retour un peu détourné, mais pas du tout suspect – au moins jusqu'à ce que les trois garçons en robe blanche s'éloignent de quiconque les avait vus quitter le site de l'exécution. Se hâtant légèrement (et jouissant de la déférence que le mort leur conférait – sauf peut-être Locke, qui se trouvait de fait sous le vent du dernier acte futile du pauvre homme), ils prirent à gauche et firent route vers les ponts de la Fauria.

Une fois arrivés, ils poursuivirent au sud et traversèrent le quartier Videnza, une île relativement propre et spacieuse, quadrillée par les Vestes Jaunes. En son centre se trouvait un marché d'artisans-marchands au nom reconnu qui dédaignaient le chaos bouillonnant du Marché Changeant. Ils opéraient au rez-de-chaussée de leurs jolies maisons basses, toujours fraîchement passées au mortier et leurs montants de bois, à la chaux. Les toits de tuiles de ce quartier, par tradition, étaient

vernissés de couleurs éclatantes et irrégulières : bleus et pourpres, rouges et verts, ils attiraient l'œil et luisaient comme du verre sous le soleil chaud et intense.

À l'entrée nord du marché, Calo s'esquiva rapidement et se fondit dans la foule. Locke surgit de l'arrière en marmonnant des prières de gratitude et prit sa place. Ainsi disposés, ils acheminèrent leur étrange chargement vers la boutique d'Ambrosine Strollo, première dame des ciriers, fournisseur du duc en personne.

— S'il y a bien un tantinet de vraie camaraderie à Camorr, avait dit Chains, un tout petit endroit où l'on ne prononce pas le nom de Perelandro avec une espèce de dédain navré, c'est le Videnza. Les commerçants sont une bande de grigous et les artisans ont plein de choses à faire. Toutefois, ceux qui vivent bien de leurs activités *sont* susceptibles d'être quelque peu heureux. Ils ont tout ce qu'il y a à gagner ici-bas, pour des gens de peu. En supposant que nous jouions pas aux cons avec eux.

Locke fut impressionné par la façon dont lui et Galdo furent accueillis lorsqu'ils tirèrent la charrette devant la maison de trois étages de Mme Strollo. Ici, les commerçants et les clients baissaient la tête au passage du cadavre. Beaucoup d'entre eux firent même le geste muet de la bénédiction au nom des Douze, se touchant d'abord les yeux avec les deux mains, puis les lèvres, et enfin le cœur.

— Mes chéris, dit madame Strollo. Quel honneur, et quelle commission *inhabituelle* doit être la vôtre !

C'était une femme mince d'un âge assez avancé, une sorte d'opposé cosmique à la clerc que Locke avait rencontrée le matin même. Strollo exsudait une déférence empressée. Elle se comportait comme si les deux petits Initiés rubiconds, qui transpiraient abondamment sous leur robe, étaient de vrais prêtres d'un ordre plus puissant. Si elle sentait le désastre qu'il y avait dans le haut-de-chausses d'Antrim, elle s'empêchait d'en faire part.

Elle était assise à l'étal qui donnait sur la rue, sous un grand store de bois que l'on abaissait la nuit pour protéger l'endroit des mécréants. Il faisait environ trois mètres de large sur un mètre cinquante de haut, et Mme Strollo était entourée de bougies,

empilées par centaines, telles les maisons et les tours d'une fantastique ville de cire. Les globes alchimiques avaient en grande partie remplacé les cierges en tant que luminaires de choix, que ce soit chez les nobles ou les gens de peu. Les rares ciriers qui restaient ripostaient en mélangeant à leurs créations des parfums toujours plus charmants. De plus, il y avait les besoins cérémoniels des temples et des croyants de Camorr, des besoins dont on pensait universellement qu'il était impossible de les satisfaire avec du verre froid de façon adéquate.

— Nous prierons pour cet homme pendant trois jours et trois nuits avant ses funérailles, déclara Locke. Mon maître a besoin de nouveaux cierges pour la cérémonie.

— Le vieux Chains, tu veux dire ? Pauvre cher homme. Voyons voir… Il va vous falloir de la lavande, pour la propreté, une fleur sanguine d'automne pour la bénédiction et des roses soufrées pour la Dame Très Équitable ?

— S'il vous plaît, répondit Locke en tirant une humble bourse de cuir que les pièces d'argent faisaient tinter. Et aussi des votifs nature. Une demi-douzaine de tout ça.

Madame Strollo choisit soigneusement les cierges et les enveloppa dans de la toile cirée (« Un cadeau de la maison, marmonna-t-elle lorsque Locke commença à ouvrir la bouche. Et je vais peut-être bien en mettre plus qu'une demi-douzaine de chaque dans le paquet. ») Locke tenta de contester pour la forme, mais, comme elle finissait d'envelopper les marchandises, la vieille femme se fit bien commodément sourde pendant quelques cruciales secondes.

Locke sortit trois solons de la bourse (en prenant soin de lui laisser voir qu'il en restait encore une douzaine d'autres nichés à l'intérieur) et, tout en s'éloignant, souhaita à Mme Strollo cent ans complets de santé pour elle-même et ses enfants, au nom du seigneur des Oubliés. Il rangea le paquet de cierges sur la charrette, le fourrant juste sous la couverture, à côté des yeux vides et vitreux d'Antrim.

À peine venait-il de se retourner pour reprendre sa place auprès de Galdo qu'un garçon, plus grand que lui et vêtu de vêtements sales et dépenaillés, lui rentra dedans et l'envoya valser sur le dos.

— Oh ! s'exclama le garçon, qui se trouvait être Calo Sanza. Mille pardons ! Je suis si maladroit. Là, laisse-moi t'aider à te relever…

Il attrapa la main tendue de Locke et le remit d'un coup sec sur ses pieds.

— Douze dieux ! Un Initié ! Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Je n'avais tout simplement pas vu que vous étiez là. (Caquetant d'inquiétude, il frotta la poussière qui se trouvait sur la robe de Locke.) Vous allez bien ?

— Oui, oui.

— Pardonnez ma maladresse. Je ne voulais pas vous insulter.

— Tout va bien. Merci de m'avoir aidé à me relever.

Sur ce, Calo simula une révérence et s'enfuit dans la foule. Il fut hors de vue en quelques secondes. Locke se dépoussiéra théâtralement, tandis qu'il comptait lentement dans sa tête jusqu'à trente. Arrivé à trente et un, il s'assit subitement à côté de la charrette, mit sa tête encapuchonnée dans ses mains et se mit à renifler. Juste quelques secondes plus tard, il sanglotait à grand bruit. Réagissant au signal, Galdo s'approcha, s'agenouilla auprès de lui et lui mit une main sur l'épaule.

— Les garçons, dit Ambrosine Strollo. Les garçons ! Que se passe-t-il ? Vous êtes blessés ? Est-ce que ce balourd a cassé quelque chose ?

Galdo fit semblant de chuchoter quelque chose à l'oreille de Locke. Celui-ci lui rendit son chuchotement et Galdo en tomba sur le fondement. Il leva les mains et tira sur son capuchon en une excellente simulation de frustration, les yeux écarquillés.

— Non, madame Strollo, répondit-il. C'est pire que ça.

— Pire ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— L'argent, babilla Locke en relevant la tête pour qu'elle voie les larmes qui coulaient sur ses joues et sa moue artiste. Il a pris ma bourse. Il m'a fait les p-poches.

— C'était le paiement de la veuve de cet homme, déclara Galdo. Pas seulement pour les cierges, mais aussi pour la bénédiction et les funérailles. On devait le ramener au père Chains avec le…

— … Avec le c-corps ! s'écria Locke. J'ai échoué !

— Douze ! grommela la vieille dame. Quel incroyable petit

salaud ! (Elle se pencha par-dessus le comptoir de sa vitrine et hurla d'une voix étonnamment forte :) AU VOLEUR ! ARRÊTEZ-LE, AU VOLEUR ! (Comme Locke se prenait la tête dans les mains, elle leva la tête et cria :) LUCREZIA !

— Oui, mamie, dit une voix depuis une fenêtre ouverte. C'est quoi, cette histoire de voleur ?

— Réveille tes frères, mon enfant. Fais-les descendre tout de suite et dis-leur d'apporter leurs bâtons ! (Elle se retourna pour regarder Locke et Galdo.) Ne pleurez pas, mes chéris. On va tout arranger.

— C'est quoi, cette histoire de voleur ?

Un sergent de la garde dégingandé accourut, matraque dégainée, sa cape jaune moutarde battant derrière lui, deux subordonnés sur les talons.

— Tu fais un bel agent de police, Vidrik. Tu as laissé ces petits salauds de détrousseurs du Chaudron s'introduire ici et dévaliser des clients juste devant ma boutique !

— Quoi ? Où ? Eux ? (Le sergent de la garde regarda les garçons en détresse, la vieille femme furieuse et le cadavre recouvert. Ses sourcils faillirent fuir son front.) Ah, cet… dites-moi, cet homme est *mort*…

— Bien sûr qu'il est mort, tête de pioche. Ces garçons l'emmènent à la maison de Perelandro pour la bénédiction et les funérailles ! Ce petit tire-laine vient juste de voler le sac qui contenait le paiement de sa veuve !

— Quelqu'un a volé les Initiés de Perelandro ? Les garçons qui aident le Prêtre Aveugle ? (Un homme rougeaud au ventre volontaire et escorté d'une escouade entière de mentons s'avança en branlant, une canne dans une main et une hachette à l'aspect redoutable dans l'autre.) Enfoirés de merde ! Quelle infamie ! Dans le Videnza, en plein jour !

— Je suis désolé, sanglota Locke. Je suis vraiment désolé, je ne me suis pas rendu compte… J'aurais dû la serrer plus, je ne me suis tout simplement pas rendu compte… Il a été si rapide…

— Mais non, mon garçon, ce n'est pas ta faute, le rassura Mme Strollo.

Le sergent de la garde souffla dans son sifflet. Le gros à la canne continua de cracher du vitriol, et deux jeunes hommes

firent leur apparition au coin de la maison des Strollo, armés de matraques renforcées de bronze. Il y eut encore une rapide série de cris, jusqu'à ce qu'ils admettent que leur grand-mère était indemne. Lorsqu'ils découvrirent la raison de son appel, eux aussi proférèrent des menaces, des malédictions et des promesses de vengeance.

— Allons, dit Mme Strollo. Allons, les garçons. Je vous fais cadeau des cierges. Ce genre de choses n'arrive pas dans le Videnza. Nous ne le tolérerons pas. (Elle remit les trois solons que Locke lui avait donnés sur le comptoir.) Combien y avait-il dans la bourse ?

— Quinze solons avant de vous payer, répondit Galdo. Il y en a donc eu douze de volés. Chains va nous expulser de l'ordre.

— Ne soyez pas bêtes, intima Mme Strollo en rajoutant deux pièces sur la pile, pendant que la foule commençait à grossir autour de sa boutique.

— Bons dieux oui ! hurla le gros. On ne peut pas laisser ce petit diable nous déshonorer de la sorte ! Madame Strollo, combien donnez-vous ? Je donnerai plus !

— Que les dieux t'emportent, vieux porc égoïste, ce n'est pas un concours…

— Je vous donne un panier d'oranges, déclara une femme dans la foule. Pour vous et le Prêtre Aveugle.

— J'ai un solon à donner, dit un autre commerçant en s'avançant, pièce en main.

— Vidrik ! (Mme Strollo se désintéressa de la dispute qui l'opposait à son voisin rougeaud.) Vidrik, c'est ta faute ! Tu dois à ces Initiés au moins quelques cuivres !

— Ma faute ? Attendez voir…

— Non, c'est *toi* qui attends ! Quand on parlera du Videnza, maintenant on dira : « Ah, c'est là qu'on dévalise les prêtres, n'est-ce pas ? C'est là où on agresse les Initiés de Perelandro sans défense ! » Pour l'amour des Douze ! Comme dans Prendfeu ! Ou pire ! (Elle cracha.) Tu donnes quelque chose pour te faire pardonner, ou alors je cours bassiner ton capitaine et tu finiras à ramer dans un tire-merde jusqu'à ce que tu grisonnes et qu'on voie la racine de tes dents !

Grimaçant, le sergent de la garde s'avança et tendit la main

vers sa bourse, mais il y avait déjà beaucoup de monde autour des deux garçons. On les aida à se relever et Locke reçut trop de tapes réconfortantes dans le dos pour pouvoir les compter. On les couvrit de pièces, de fruits et de menus présents. Un commerçant mit sa pièce la plus précieuse dans la poche de son manteau, puis leur céda sa bourse. Locke et Galdo adoptèrent des expressions convaincantes de surprise et de confusion. À chaque cadeau, ils protestèrent du mieux qu'ils le purent – pour la forme.

6

Il fallut attendre la quatrième heure de l'après midi avant de pouvoir bien planquer le corps d'Antrim le Manchot dans le sanctuaire humide de la maison de Perelandro. Les trois garçons en robe blanche (Calo les avait rejoints en toute sécurité aux limites du quartier des Temples) descendirent les marches à pas feutrés et prirent place aux côtés du père Chains, assis à sa place habituelle, un bras solidement charpenté sur le bord de son tronc de cuivre.

— Alors, dit-il, est-ce que Jessaline va regretter de m'avoir sauvé la vie ?

— Pas du tout, répondit Locke.

— C'est un chouette cadavre, dit Calo.

— Il sent un peu, dit Galdo.

— Autrement, reprit Calo, c'est un cadavre *fantastique*.

— Pendu à midi, intervint Locke. Encore frais.

— Je suis très content. Très, très content. Mais il faut vraiment que je vous demande… Pourquoi diable est-ce que tout le monde lance des pièces dans mon tronc depuis une demi-heure en me disant : « Désolé pour ce qui s'est passé au Videnza » ?

— C'est parce qu'ils sont désolés pour ce qui s'est passé au Videnza, répondit Galdo.

— Ce n'était pas un incendie de taverne, sur la tête du Bienfaiteur, dit Locke.

— Qu'est-ce que vous avez fait avec ce cadavre avant de le fourguer dans le temple ? demanda Chains en parlant lentement, comme à un animal familier qui se serait mal comporté.

— On a fait du blé. (Locke lança la bourse que lui avait donnée le commerçant dans le tronc, où elle produisit un gros bruit métallique.) Vingt-trois solons trois, pour être précis.

— Et un panier d'oranges, dit Calo.

— Un paquet de cierges, ajouta Galdo, deux boules de pain au poivre noir, un carton paraffiné de petite bière et quelques globes-lueur.

Chains resta silencieux un instant, puis il jeta un œil dans le tronc, affectant de rajuster son bandeau pour mieux le soulever légèrement. Calo et Galdo firent un court résumé du plan que Locke avait préparé et exécuté avec leur aide, gloussant tout le long.

— Qu'on me fouette au sang avec une gaffe, dit Chains lorsqu'ils eurent fini. Je ne me rappelle pas t'avoir dit que ta laisse était assez lâche pour que tu ailles jouer les camelots dans les rues, Lamora.

— Il fallait qu'on se débrouille pour récupérer notre argent, dit Locke. Ça nous a coûté quinze argents pour sortir le corps du Palais de la Patience. Maintenant, on est créditeurs, avec en plus des cierges, du pain et de la bière.

— Et des oranges, dit Calo.

— Et des globes-lueur, dit Galdo. Ne les oubliez pas. C'est joli.

— Gardien Véreux ! dit Chains. Ce matin encore, je croyais que c'était *moi* qui prodiguais l'éducation, ici.

Après ça, ils observèrent pendant quelques instants un silence complice, pendant que le soleil amorçait sa descente à l'ouest et que les ombres longues commençaient à ramper sur la ville.

— Bon, qu'est-ce que ça peut foutre, de toute façon. (Chains agita bruyamment ses fers pour faire circuler son sang.) Je vais reprendre ce que je vous ai donné à dépenser. Calo, toi et Galdo pouvez prendre une pièce d'argent pour faire ce qui vous chante. Locke, tu peux prendre le solde et le mettre de côté pour… ce que tu dois. C'était volé comme il fallait.

À cet instant, un homme bien habillé vêtu d'un manteau vert forêt et d'un chapeau à coins s'avança sur les marches du temple. Il lança une poignée de pièces dans le tronc. Elles sonnèrent comme un mélange de cuivre et d'argent. L'homme tira son chapeau aux trois garçons et dit :

— Je suis du Videnza. Je veux que vous sachiez que je suis furieux de ce qui est arrivé.

— Cent ans de santé pour vous et vos enfants ! déclama Locke. Et la bénédiction du seigneur des Oubliés !

Chapitre 5

Le Roi Gris

1

— Il semble que vous dépensiez beaucoup de notre argent très rapidement, Lukas, dit donna Sofia Salvara.

— Les circonstances nous sourient, donna Sofia. (Locke lui lança un sourire qui était une mesure de grand triomphe selon les critères de Fehrwight : un petit rien aux lèvres pincées, qui aurait pu être une grimace de douleur chez n'importe qui d'autre.) Tout avance avec la plus agréable célérité. Les navires, les hommes, le chargement et, bientôt, tout ce que nous aurons à faire, c'est emporter votre garde-robe pour une petite traversée !

— Certes, certes.

Étaient-ce des cernes noirs qu'elle avait sous les yeux ? Y avait-il la moindre trace de méfiance dans son attitude à son égard ? Elle n'était manifestement pas à son aise. Locke nota mentalement d'éviter de la pousser trop loin, trop vite. C'était une danse délicate que de jouer franc-jeu et de sourire avec une personne qui savait qu'il était un usurpateur, mais qui ignorait que *lui* savait qu'*elle* savait.

Donna Sofia poussa un infime soupir et apposa son sceau personnel sur la cire bleue et chaude qui se trouvait au bas du parchemin posé devant elle. Au-dessus, elle ajouta à l'encre quelques lignes gracieuses – sa signature – dans l'écriture cursive thérine qui était devenue une espèce de mode chez les nobles lettrés ces dernières années.

— Si vous me dites que vous avez besoin de quatre mille aujourd'hui, ce sera donc quatre mille.

— Je vous suis des plus sincèrement reconnaissants, ma

dame.

— Eh bien, vous rembourserez certainement bien vite, dit-elle. Et plusieurs fois de suite, si nos espoirs voient le jour.

En prononçant cette phrase, elle sourit avec une véritable bonne humeur qui rida les commissures de ses yeux, et elle lui tendit le billet à ordre qu'elle venait juste d'avaliser.

Oh-oh ! se dit Locke. *C'est bien mieux. Plus les cibles pensent contrôler les choses, plus elles se font facilement manipuler*. Encore une vieille maxime du père Chains, qui s'était vérifiée trop de fois pour que Locke les compte.

— Je vous en prie, faites mes plus chaleureuses amitiés à votre époux lorsqu'il reviendra de la ville, ma dame, dit Locke en s'emparant du parchemin scellé. À présent, je le crains, je dois aller voir des gens pour… des paiements qui ne devront apparaître sur aucun registre officiel.

— Bien sûr. Je comprends tout à fait. Conté va vous raccompagner.

L'homme d'armes bourru et vieillissant était un peu pâle, et Locke eut l'impression que quelque chose l'empêchait légèrement – quoique visiblement – de marcher normalement. Oui, le pauvre gars se tenait une certaine partie de son anatomie, salement abîmée. À ce souvenir, l'estomac de Locke se souleva de compassion inconsciente.

— Dites-moi, Conté, commença-t-il poliment. Vous sentez-vous tout à fait bien ? Vous avez l'air… pardonnez-moi de m'exprimer ainsi… troublé, depuis un ou deux jours.

— Ça va bien, dans l'ensemble, maître Fehrwight. (Les rides semblèrent se durcir autour de sa bouche.) C'est peut-être un peu à cause du temps.

— Rien de sérieux ?

— Une petite fièvre, peut-être. Ça arrive, à cette période de l'année.

— Ah ! Un des tours de votre climat. Je n'ai moi-même rien ressenti de tel.

— Eh bien, faites attention à vous, dans ce cas, maître Fehrwight, dit Conté sans aucune expression sur le visage. Camorr peut être un endroit très dangereux, et des façons les plus *inattendues*.

Oh-oh-OH ! se dit Locke. Ainsi, ils l'avaient lui aussi mis dans la confidence. Et, pour laisser filtrer ne serait-ce que la plus petite menace, l'homme devait avoir une propension à la fierté au moins aussi impérieuse que celle de Sofia. Ça valait la peine d'être noté, ça.

— Je suis la prudence incarnée, mon cher Conté. (Locke fourra le billet à ordre dans son gilet noir et ajusta ses multiples foulards, alors qu'ils approchaient de la porte d'entrée du manoir Salvara.) Je garde mes appartements fort bien éclairés, pour éloigner les miasmes, et je porte des anneaux de cuivre après le faux-jour. C'est juste ce qu'il faut pour les fièvres dues aux chauds et froids. Je parierais que quelques jours en mer vous feraient le plus grand bien.

— Sans doute, dit Conté. La traversée. La traversée… me tarde vraiment.

— Les grands esprits se rencontrent ! (Locke attendit que l'homme ouvre la large porte de verre et de fer et, lorsqu'il sortit dans l'air humide du faux-jour, il fit un signe de tête raide, mais affable.) Demain, je prierai pour votre santé, mon bon ami.

— Trop aimable, maître Fehrwight. (L'ex-soldat avait posé la main sur un de ses couteaux, peut-être inconsciemment.) Je peux vous assurer sans mentir que je prierai pour *la vôtre*.

2

Locke se dirigea vers le sud d'un pas tranquille et traversa l'Isla Durona jusqu'au parc des Deux Argents, tout comme il l'avait fait avec Calo quelques nuits plus tôt. Le vent du Pendu soufflait plus fort qu'à l'accoutumée et, comme il progressait dans le parc à la lueur délavée du Verre d'Antan, le sifflement du vent et le bruissement des feuilles ressemblaient aux soupirs de grandes créatures, dissimulées dans la verdure tout autour de lui.

Presque dix-sept mille couronnes en trois jours et demi. Le plan Salvara était bien en avance sur leurs prévisions, qui comptaient deux semaines entre le premier contact et l'envol

final. Locke était certain de pouvoir ponctionner une fois de plus don Lorenzo en toute sécurité… de pousser le total à vingt-deux ou peut-être vingt-trois mille, avant de disparaître. Se terrer, se calmer quelques semaines, rester prudent et laisser l'embrouille du Roi Gris se tasser d'elle-même.

Et, comme un miracle en bonus, se débrouiller pour convaincre le capa Barsavi de le désengager de Nazca, et ça, sans froisser le froc du vieux. Locke soupira.

Lorsque le faux-jour mourut et que la véritable nuit prit le relais, la lueur n'eut pas tant l'air de se dissiper que de se retirer, comme si on la faisait jalousement revenir dans le verre. Les ombres s'étendirent jusqu'à engloutir tout le parc. Des lanternes émeraude prenaient vie çà et là dans les arbres, d'une lueur douce et sinistre, étrangement reposante. Elles donnaient juste assez de lumière pour que l'on puisse voir les chemins de gravier qui serpentaient entre les arbres et les haies. Locke eut l'impression que le ressort qui l'habitait se détendait tout, tout doucement. Il écoutait le crissement étouffé de ses pas sur le gravier et, pendant quelques instants, il fut surpris d'éprouver une sensation dangereusement proche du bien-être.

Il était vivant ; il était riche ; il avait pris la décision de ne pas se débiner en rampant loin des ennuis qui rongeaient ses Salauds Gentilshommes. Et, pendant un bref instant, au milieu des quatre-vingt-huit mille personnes, des bruits, des machines et des commerces nauséeux, puants et omniprésents qui composaient cette ville, il fut seul avec la douce oscillation des arbres du parc des Deux Argents.

Seul.

Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque, et la vieille peur glacée, compagne éternelle de ceux qui ont été élevés dans la rue, remua soudain en lui. C'était une nuit d'été dans le parc des Deux Argents, le parc ouvert le plus sûr de la ville, quadrillé à chaque instant par deux ou trois escadrons de Vestes Jaunes, portant des lanternes au bout de leurs bâtons. Rempli, parfois au point que c'en était comique, de fils et filles des classes aisées en balade, main dans la main, qui écrasaient les insectes, en quête d'intimité dans l'ombre et les recoins.

Rapidement, Locke scruta les chemins tortueux autour de lui.

Il était *vraiment* seul. Tout était silencieux dans le parc, en dehors du soupir des feuilles et du bourdonnement des insectes. Il n'entendait aucune voix, aucun bruit de pas. D'une torsion de son avant-bras droit, il fit tomber dans sa main, pommeau vers le bas, un mince stylet d'acier noirci caché dans la manche de son manteau. Il le maintint droit contre son bras, invisible, et se précipita vers la porte sud du parc.

La brume montait, comme si l'herbe déversait des vapeurs grises dans la nuit. Locke frissonna en dépit de l'atmosphère chaude et lourde. La brume était parfaitement naturelle, pas vrai ? Toute la ville en était emmitonnée deux nuits sur trois. Un homme pouvait y perdre la trace du bout de son nez, parfois. Mais pourquoi…

La porte sud du parc. Il se tenait devant la porte sud du parc, face à une allée pavée vide qui donnait sur un pont recouvert par la brume. Ce pont était l'Arche des Eldren ; ses lanternes rouges douces et sinistres luisaient dans le brouillard.

L'Arche des Eldren, qui menait au nord, sur l'Isla Durona.

Il ne savait comment il avait pu faire demi-tour. Comment cela était-ce possible ? Son cœur battait si vite, puis… *Donna Sofia*. Quelle rusée, rusée salope. Elle lui avait fait quelque chose… Elle avait mis une saleté alchimique sur le parchemin. L'encre ? La cire ? Était-ce un poison qui embrumait les sens avant de faire effet ? Était-ce une quelconque autre drogue, destinée à le rendre malade ? Une vengeance méprisable, qu'il était parfaitement possible de nier, pour la rassasier momentanément ? Il farfouilla à la recherche du parchemin, loupa la poche intérieure de son manteau, conscient qu'il bougeait un peu trop lentement et maladroitement pour que cette confusion soit entièrement le fruit de son imagination.

Des hommes se déplaçaient à couvert des arbres.

Un à sa gauche, un autre à sa droite… L'Arche des Eldren n'était plus là. Il était revenu au cœur des chemins sinueux, le regard perdu dans des ténèbres que seule violait la lueur émeraude des lanternes. Il hoqueta, s'accroupit, brandit son stylet, étourdi. Les hommes étaient vêtus de capes. Des deux côtés. Il y eut un bruit de pas sur le gravier, pas les siens. La forme sombre des arbalètes, les silhouettes à contre-jour des

hommes… La tête lui tournait.

— Maître Ronce, dit une voix, étouffée et distante, nous vous demandons une heure de votre attention.

— Gardien Véreux ! hoqueta Locke.

Puis, même les couleurs passées des arbres semblèrent s'évanouir, et la nuit devint noire.

3

Lorsqu'il revint à lui, il était déjà assis. C'était une sensation étrange. Il s'était déjà réveillé de ténèbres provoquées par des blessures ou des drogues, mais là, c'était différent. C'était comme si quelqu'un avait tout simplement remis les mécanismes de sa conscience en marche, à l'instar des érudits qui manipulent les faussets des horloges à eau verrariennes.

Il se trouvait dans la salle commune d'une taverne, assis à une table. Il pouvait voir le comptoir, l'âtre et les autres tables, mais l'endroit était froid, humide et vide, empreint d'une odeur de moisissure et de poussière. Une lueur orange vacillante fusait de derrière lui – une lanterne à huile. Les fenêtres étaient graisseuses et embrumées ; elles reflétaient la lumière. Il ne voyait rien de ce qu'il y avait au dehors.

— Il y a une arbalète dans ton dos, dit une voix juste quelques centimètres derrière lui. (C'était la voix d'un homme plaisamment cultivé, sans aucun doute camorrienne mais avec quelques écarts sur certaines prononciations. Un natif qui aurait passé du temps ailleurs ? La voix lui était totalement inconnue.) Maître Ronce.

Locke eut l'impression que des glaçons glissaient le long de son épine dorsale. Il se tritura furieusement les méninges pour se rappeler ses dernières secondes dans le parc – un des hommes ne l'avait-il pas appelé comme ça, lui aussi ? Il déglutit.

— Pourquoi m'appelez-vous comme ça ? Mon nom est Lukas Fehrwight. Je suis un citoyen d'Emberlain et je travaille pour la maison de Bel Auster.

— Je pourrais y croire, maître Ronce. Ton accent est

convaincant et ta volonté de supporter cette laine noire est rien moins qu'héroïque. Il est sûr que don Lorenzo et donna Sofia ont eu confiance en Lukas Fehrwight, jusqu'à ce que tu ne les désabuses toi-même.

Ce n'est pas Barsavi, se dit désespérément Locke. Ce ne serait pas possible… Barsavi mènerait la discussion lui-même, s'il savait. Il la conduirait au cœur de la Tombe Flottante, avec tous les Salauds Gentilshommes attachés à un poteau et tous les couteaux de Sage le Gentil brillants et affûtés.

— Mon nom *est* Lukas Fehrwight, insista Locke. Je ne comprends pas ce que vous voulez ni ce que je fais ici. Avez-vous fait quelque chose à Graumann ? Est-il en sécurité ?

— Jean Tannen est en parfaite sécurité, répondit l'inconnu. Et tu le sais pertinemment. Comme j'aurais voulu voir ça de près, quand tu es entré dans le bureau de don Salvara avec ce stupide portefeuille à insigne sous ta cape noire. Détruire la confiance qu'il portait à Lukas Fehrwight comme un père raconte tendrement à ses enfants que le Bienheureux Porteur n'existe pas ! Tu es un artiste, maître Ronce.

— Je vous l'ai déjà dit, mon nom est *Lukas*, Lukas Fehrwight, et…

— Si tu me dis encore une fois que ton nom est Lukas Fehrwight, je te mets un carreau dans le triceps gauche. Je ne voudrais pas te tuer, juste te compliquer la vie. Un joli gros trou, peut-être un os cassé. Ça ruinerait ce joli costume et ça mettrait peut-être du sang sur cet adorable parchemin. Je suis sûr que les clercs de Meraggio *adoreraient* t'entendre expliquer ça. Les billets à ordre attirent tellement plus l'attention quand ils sont maculés de raisiné.

Locke resta silencieux un bon moment.

— Non, ça non plus, ça ne va pas aller, Locke. Tu t'es certainement rendu compte que je ne suis pas un des hommes de Barsavi.

Treize ! se dit Locke. *Où diable est-ce que j'ai fait une erreur ?* Si cet homme disait la vérité, s'il ne travaillait pas pour le capa Barsavi, il n'y avait qu'une seule autre possibilité. Le vrai Araignée. La vraie Division Minuit. Son utilisation du faux portefeuille à insigne avait-elle été signalée ? Le faussaire de

Talisham avait-il tenté de se faire un peu plus d'oseille en bavardant avec les agents secrets du duc ? Cela semblait être l'explication la plus plausible.

— Tourne-toi. Lentement.

Locke se leva et s'exécuta, avant de se mordre la langue pour éviter de crier sa surprise.

L'homme qui était assis à la table devant lui pouvait avoir entre trente et cinquante ans. Il était mince, grand et élancé ; il avait les tempes grisonnantes. La marque de Camorr était sur son visage : il en avait la peau olive foncé, les tempes et les pommettes hautes, le nez aquilin.

Il portait un pourpoint de cuir gris sur une tunique de soie de la même couleur. Sa cape et son manteau étaient eux aussi gris, tout comme le capuchon qu'il avait rabattu derrière sa tête. Ses mains, soigneusement croisées devant lui, étaient engoncées dans des gants d'épéiste gris, en cuir de chevreau abîmé et crevassé par l'usage. L'homme avait un regard de chasseur, froid, calme et calculateur.

La lueur orange de la lanterne se reflétait dans ses pupilles noires. Pendant une seconde, il sembla à Locke qu'il voyait, non pas un reflet, mais une révélation ; que le feu sombre brûlait *derrière* les yeux de cet homme. Malgré lui, il frissonna.

— *Toi,* souffla-t-il, abandonnant l'accent de Lukas Fehrwight.

— En personne, dit le Roi Gris. J'ai du dédain pour l'aspect théâtral que confèrent ces vêtements, mais cela est nécessaire. S'il y a quelqu'un à Camorr qui doit comprendre ce genre de choses, c'est bien *toi,* maître Ronce.

— Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle tu continues à m'appeler comme ça, dit Locke en changeant d'appui aussi discrètement qu'il le put, sentant le poids réconfortant de son second stylet dans l'autre manche de son manteau. Et je ne vois pas cette arbalète dont tu m'as parlé.

— J'ai dit qu'elle était dans ton dos.

Le Roi Gris fit un geste en direction du mur du fond, un petit sourire amusé aux lèvres. Méfiant, Locke tourna la tête.

Un homme se tenait contre le mur de la taverne, juste à l'endroit où Locke avait porté son regard un instant avant. Un homme en cape et capuchon, aux larges épaules, qui s'adossait

paresseusement contre le mur avec une arbalète au creux de son bras, un carreau négligemment pointé sur la poitrine de Locke.

— Je… (Locke se retourna, mais le Roi Gris n'était plus assis à la table. Il se trouvait à quatre mètres de là, à gauche de Locke, derrière le comptoir abandonné. Sur la table, la lanterne n'avait pas bougé et Locke voyait que l'homme avait un grand sourire.) Ce n'est pas possible.

— Bien sûr que si, maître Ronce. Réfléchis-y. Les probabilités sont *infimes*.

De sa main gauche, le Roi Gris décrivit un arc, comme s'il lavait la vitre d'une fenêtre. Locke porta de nouveau son regard sur le mur et vit que l'arbalétrier avait encore une fois disparu.

— Putain, merde alors ! fit Locke. Tu es un Mage Esclave.

— Non, dit le Roi Gris. Je suis un homme sans cet avantage, je ne suis pas différent de toi. Mais j'emploie un Mage Esclave.

Il indiqua la table où il avait été précédemment assis.

Là, sans déplacement subit ni trou dans les perceptions de Locke, était assis un homme élancé qui n'avait certainement pas encore dépassé la vingtaine. Son menton et ses joues étaient couverts d'un duvet de pêche, et ses cheveux désertaient déjà le haut de son crâne. Ses yeux luisaient d'amusement, et Locke vit tout de suite en lui la présomption autoritaire et décontractée que la plupart des sangs-bleus congénitaux portent comme une seconde peau.

Il était vêtu d'un manteau gris extrêmement bien coupé aux flamboyantes manchettes de soie rouge. La peau nue de son poignet gauche était tatouée de trois anneaux. À sa main droite, un lourd gantelet de cuir et, perché dessus, dévisageant Locke comme s'il n'était rien d'autre qu'un rat des champs atteint de folie des grandeurs, se trouvait le plus féroce faucon de chasse que le Salaud Gentilhomme eut jamais vu. L'oiseau de proie le fixait, ses yeux tels deux têtes d'épingle noires cerclées d'or. Son bec incurvé semblait aussi acéré qu'une dague. Ses ailes brunes et grises étaient délicatement repliées et ses serres… qu'est-ce qui n'allait pas avec ses serres ? Ses ergots étaient énormes, distendus, étrangement étirés.

— Mon associé, le Fauconnier, dit le Roi Gris. Un Mage Esclave de Karthain. Mon Mage Esclave. La clé de bien des

problèmes. Et maintenant que nous nous sommes présentés, parlons de ce que je voudrais que tu fasses pour moi.

4

— Faut pas faire les cons avec ces mecs-là, lui avait autrefois dit Chains, des années auparavant.

— Pourquoi ?

À l'époque, Locke avait douze ou treize ans ; il était plus sûr de lui qu'il ne l'avait jamais été dans sa vie, ce qui n'est pas peu dire.

— Je vois que tu as encore fait l'impasse sur tes cours d'histoire. Je te donnerai plus de choses à lire dans peu de temps. (Chains soupira.) Les Mages Esclaves de Karthain sont les seuls sorciers du continent parce qu'ils n'autorisent personne d'autre à étudier leur art.

— Et personne ne résiste ? Personne ne riposte ni ne se cache d'eux ?

— Bien sûr que si, ici et là. Mais que peuvent faire deux, cinq ou dix sorciers planqués contre quatre cents mages avec une ville-État sous leur férule ? Ce que les Mages Esclaves font aux renégats et à ceux qui ne sont pas des leurs… fait ressembler le capa Barsavi à un prêtre de Perelandro. Ils sont jaloux, complètement dénués de pitié et libres de toute concurrence. Ils ont obtenu le monopole qu'ils désiraient. Personne n'abritera de sorciers contre la volonté des Mages Esclaves – personne. Pas même le roi des Sept Essences.

— C'est curieux qu'ils s'appellent encore Mages Esclaves, dit Locke.

— C'est de la fausse modestie. Je pense que ça les amuse. Ils fixent des prix si ridicules pour leurs services, que c'est moins un travail de mercenaires pour eux qu'une blague cruelle aux dépens de leurs clients.

— Des prix ridicules ?

— Un novice pourrait te revenir à cinq cents couronnes la journée. Un artisan pourrait t'en coûter mille. Ils affichent leur

rang avec des tatouages autour de leurs poignets. Plus il y a de cercles noirs, plus tu es poli.

— Mille couronnes par *jour* ?

— Tu comprends maintenant pourquoi ils ne sont pas partout, embauchés dans toutes les cours ou auprès de tous les nobles ou des seigneurs de bas étage ayant un trésor à gaspiller. Même en temps de conflits et autres crises extrêmes, on ne peut se les procurer que pour une durée très limitée. Quand tu en croises un, tu peux être sûr que le client le paye pour qu'il travaille sérieusement et activement.

— D'où viennent-ils ?

— De Karthain.

— Ha ha ! Je veux dire leur guilde. Leur monopole.

— C'est simple. Un soir, un puissant sorcier vient frapper à la porte d'un sorcier moins puissant que lui. « Je monte une guilde très fermée », dit-il. « Joins-toi à moi tout de suite où je te fais frire la gueule, là, d'un coup. » Alors naturellement, l'autre mage dit…

— « Vous savez, j'ai toujours voulu rejoindre une guilde ! »

— C'est ça. Ces deux-là vont en voir un troisième. « Rallie la guilde, disent-ils, ou bats-toi contre nous deux, deux contre un, ici et maintenant. » On répète ça autant de fois qu'il le faut, jusqu'à ce que trois ou quatre cents membres de guilde aillent frapper à la porte du dernier mage indépendant du coin, et que tous ceux qui ont dit non soient morts.

— Ils doivent avoir des faiblesses, dit Locke.

— Bien sûr qu'ils ont des faiblesses, mon garçon. Ce sont des mortels, tout comme nous. Ils mangent, ils chient, ils vieillissent, ils meurent. Mais ce sont de foutus frelons. Fais le malin avec l'un d'entre eux et le reste se radine pour te pourrir. Que les Treize viennent en aide à celui qui tue un Mage Esclave, volontairement ou non !

— Pourquoi ?

— C'est la plus ancienne règle de leur guilde, une règle qui ne souffre aucune exception. Tue un Mage Esclave, et tous les autres laissent tomber ce qu'ils sont en train de faire pour te courir après. Ils te débusqueront par tous les moyens nécessaires. Ils tueront tes amis, ta famille, tes associés. Ils

brûleront ta maison. Ils détruiront tout ce que tu as construit. Avant d'enfin te laisser mourir, ils s'arrangeront pour que tu saches que ta lignée a été balayée de la surface de la terre, racine et branches.

— Personne n'a le droit de s'opposer à eux, alors ?

— Oh, tu peux t'opposer à eux, si, si ! Tu peux essayer de riposter, pour ce que ça vaut quand tu en as un en face de toi. Mais si tu vas jusqu'à en tuer un, eh bien, le jeu n'en vaut tout simplement pas la chandelle. Le suicide serait préférable : au moins tu saurais qu'ils n'iront pas tuer tous ceux que tu as aimés et à qui tu as fait confiance.

— Wow !

— Oui. (Chains hocha la tête.) La sorcellerie est assez impressionnante, mais c'est leur putain d'attitude qui les rend aussi pénibles. Et c'est pour ça que, quand tu seras face à face avec l'un d'entre eux, tu t'inclineras, tu raseras les murs et tu feras attention à tes « monsieur » et à tes « madame ».

5

— Chouette piaf, sale con ! fit Locke. (Le Mage Esclave lui lança un regard glacé, déconcerté.) Alors ça doit être *toi,* la raison pour laquelle personne n'arrive à trouver ton patron. La raison pour laquelle aucun des membres des Couronnes Lourdes ne pouvait se rappeler ce qu'il faisait quand Tesso le Grand s'est fait clouer à un mur.

Le faucon poussa un cri strident et Locke broncha. La colère de cette créature était extrêmement expressive. C'était plus que l'alerte d'un animal agité… D'une manière ou d'une autre, c'était personnel. Locke haussa les sourcils.

— Mon familier n'apprécie pas le ton de ta voix, dit le Fauconnier. Moi, pour ma part, j'ai toujours trouvé son jugement impeccable. Si j'étais toi, je tiendrais ma langue.

— Ton patron veut que je fasse quelque chose pour lui, dit Locke. Ce qui veut dire qu'il faut que je reste opérationnel. Et que la manière dont je m'adresse à son enfoiré de valet

karthanien n'a que peu d'importance. Il y avait des amis à moi, parmi les *garristas* que tu as tués. À cause de toi, j'ai comme perspective une saloperie de mariage arrangé ! Alors, bouffe du chanvre et chie des cordes, Mage Esclave.

Le faucon jaillit de son perchoir en hurlant. Locke leva son bras gauche devant son visage et l'oiseau le percuta de plein fouet. Ses serres s'y accrochèrent et pénétrèrent le tissu de la manche du manteau. Le volatile s'agrippa au bras de Locke, atrocement, et battit des ailes pour se stabiliser. Locke cria et leva la main droite pour lui donner un coup de poing.

— Fais ça et meurs, dit le Fauconnier. Observe bien les ergots de mon familier.

Locke se mordit l'intérieur des joues pour combattre la douleur et s'exécuta. Les ergots de la créature n'avaient rien de commun. Il s'agissait plus de crochets lisses et incurvés qui s'étrécissaient en pointes d'aiguille à leur extrémité. Sur les pattes se trouvaient d'étranges sacs palpitants et, même avec les connaissances limitées de Locke sur les oiseaux de proie, cela n'avait pas du tout l'air normal.

— Vestris est un faucon-scorpion, déclara le Roi Gris. Un hybride, obtenu par alchimie et sorcellerie. Un parmi les nombreux qui font l'amusement des Mages Esclaves. Elle ne porte pas seulement des ergots, mais aussi des dards. Si elle en arrivait à ne plus être aussi tolérante avec toi, tu ferais peut-être dix pas avant de t'écrouler.

Du sang commença à goutter du bras de Locke. Il grogna. L'oiseau lui donna un coup de bec, manifestement ravi.

— Bon, dit le Roi Gris. Ne sommes-nous pas tous ici entre adultes et oiseaux ? La fonctionnalité est un état si relatif, Locke. Je détesterais avoir à te montrer une fois de plus *à quel point*.

— Je m'excuse, dit Locke entre ses dents serrées. Vestris est un petit oiseau ravissant et tout à fait persuasif.

Le Fauconnier ne dit rien, mais Vestris relâcha son emprise sur le bras gauche de Locke, déchaînant d'autres piques de douleur. Locke serra sa manche de laine ensanglantée pour masser sa blessure. Vestris voleta jusqu'au gant de son maître, et se remit à fixer Locke.

— Tout ne se passe-t-il pas comme je l'avais dit, Fauconnier ?

(Le Roi Gris fit un grand sourire à Locke.) Notre Ronce sait comment recouvrer l'équilibre. Il y a deux minutes, il était trop effrayé pour réfléchir. Maintenant, il nous insulte et il est sans doute en train de manigancer un moyen de se sortir de cette situation.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'arrêtes pas de m'appeler Ronce, dit Locke.

— Bien sûr, que tu comprends, rétorqua le Roi Gris. Je ne vais le dire qu'une fois, Locke. Je connais l'existence de ton petit terrier sous la maison de Perelandro. Ta chambre forte. Ta fortune. Je sais que tu ne passes aucune de tes nuits à la cambriole, contrairement à ce que tu racontes à tous les autres Gens Bien. Je sais que tu violes la Paix Secrète pour monter des plans compliqués auprès de nobles qui sont trop idiots pour ne pas marcher, et je sais que tu connais ton travail. Je sais que ce n'est pas *toi* qui as lancé ces rumeurs ridicules sur la Ronce de Camorr, mais toi et moi savons qu'elles font allusion à tes exploits, indirectement. Enfin, j'imagine que le capa Barsavi vous ferait des choses très intéressantes, à toi et à tous tes Salauds Gentilshommes, si les choses que je sais devaient lui être confiées.

— Oh, arrête ! dit Locke. Tu n'es pas exactement en position d'aller poliment lui murmurer à l'oreille et d'être pris au sérieux.

— Ce n'est pas *moi* qui irais lui murmurer à l'oreille si tu échouais dans la tâche que j'ai à te donner, dit le Roi Gris en souriant. J'ai d'autres hommes qui sont assez proches de lui pour aller murmurer à ma place. Je suis sûr que je me suis clairement fait comprendre.

Pendant quelques instants, Locke lui lança un regard noir, puis il s'assit en soupirant et retourna sa chaise pour faire reposer son bras blessé sur le dossier.

— Je vois où tu veux en venir. Et en échange ?

— En échange du travail que je te demande d'effectuer, je te promets que le capa Barsavi ne saura rien de la double vie que tu t'es très intelligemment arrangée, ni de celle de tes compagnons les plus proches.

— Donc, c'est comme ça que ça se passe, dit lentement Locke.

— Sauf en ce qui concerne mon Mage Esclave, je suis

quelqu'un d'économe, Locke. (Le Roi Gris sortit de derrière le comptoir et croisa les bras.) Toi, tu es payé en vies, pas en espèces.

— C'est quoi, le boulot ?

— La plus simple des duperies, répondit le Roi Gris. Je veux que *tu* deviennes *moi*.

— Je, ah, je ne comprends pas !

— Il est temps pour moi de quitter ce jeu d'ombres. Barsavi et moi devons parler face à face. Très prochainement, je vais arranger une conférence clandestine avec le capa, une conférence qui le fera sortir de la Tombe Flottante.

— Je voudrais bien voir ça !

— Fais-moi confiance. Je suis l'architecte de ses soucis actuels. Je t'assure, je sais ce qui peut le faire sortir de sa forteresse moisie. Mais ce n'est pas à moi qu'il parlera. Ce sera à toi. La Ronce de Camorr. Le plus grand mime que cette ville ait jamais engendré. Toi, dans mon rôle. Juste pour un soir. Une interprétation de virtuose.

— Une représentation à la demande. Pourquoi ?

— J'aurai des obligations ailleurs, à ce moment-là. La conférence fait partie de considérations plus larges.

— Le capa Barsavi et toute sa famille me connaissent personnellement !

— Tu as déjà convaincu les Salvara que tu es deux hommes différents. Et le même jour, pas moins. Je te préparerai pour ce que je veux que tu dises et je te fournirai une garde-robe appropriée. Avec ton talent et mon anonymat actuel, personne ne se rendra même jamais compte que tu es impliqué, ni que tu n'es pas le véritable Roi Gris.

— Un plan amusant. Ça a des couilles et ça m'attire. Mais tu réalises certainement que je vais avoir l'air d'un con, quand le capa ouvrira les pourparlers, avec une douzaine de carreaux d'arbalète dans la poitrine.

— Ce n'est pas un problème. Tu seras tout à fait bien protégé contre la bêtise habituelle du capa. J'enverrai le Fauconnier avec toi.

Locke porta de nouveau son regard sur le Mage Esclave, qui lui sourit d'un air de magnanimité feinte.

— Tu crois vraiment, poursuivit le Roi Gris, que je t'aurais laissé garder cet autre stylet que tu as dans la manche de ton manteau, si les armes que tu utilises pouvaient me toucher ? Essaye de me blesser. Je te laisse emprunter une arbalète ou deux, si tu veux. Un carreau ne marchera pas plus. Quand tu rencontreras le capa, cette protection sera aussi la tienne.

— C'est donc vrai, dit Locke. Ces histoires ne sont pas que des racontars. Ton larbin te donne plus que la capacité de me fermer la cervelle comme si j'avais bu toute la nuit.

— Oui. Ce sont mes hommes qui ont commencé à faire circuler ces histoires, dans un but précis : je voulais que les bandes de Barsavi redoutent tellement ma présence qu'ils n'osent pas s'approcher de toi quand l'heure sera venue de lui parler. Après tout, j'ai le pouvoir de tuer un homme rien qu'en le touchant. (Le Roi Gris sourit.) Et, quand tu seras moi, toi aussi.

Locke fronça les sourcils. Ce sourire, ce visage… Ce Roi Gris avait quelque chose de foutrement familier. Rien d'immédiatement évident, juste la sensation persistante que Locke s'était déjà trouvé en sa présence. Il s'éclaircit la voix :

— C'est très attentionné de ta part. Et qu'est-ce qui se passe, une fois que j'ai fini le boulot ?

— On se sépare, répondit le Roi Gris. Toi, tu retournes à tes affaires, et moi, aux miennes.

— Je sais pas pourquoi, mais je trouve ça difficile à croire.

— Tu sortiras vivant de ton entrevue avec Barsavi, Locke. Ne crains pas pour ce qui se passera après. Je t'assure que ce ne sera pas aussi terrible que tu l'imagines. Si je voulais simplement le supprimer, peux-tu nier que j'aurais pu le faire plus tôt ?

— Tu as tué sept de ses *garristas*. Tu l'enfermes dans la Tombe Flottante depuis des mois. Pas aussi terrible que je le pense ? Après la mort de Tesso, il a tué huit membres de ses Couronnes Lourdes. Il n'acceptera rien moins que du sang, si ça vient de *toi*.

— C'est Barsavi qui s'est lui-même enfermé dans la Tombe Flottante, Locke. Et, comme je l'ai dit, tu peux être sûr que je m'occuperai de cet aspect-là de la situation. Le capa *acceptera* ce que j'ai à lui offrir. Nous allons régler la question de Camorr une bonne fois pour toutes, à la satisfaction de chacun.

— Je t'accorde que tu es dangereux, dit Locke, mais tu dois être cinglé.

— Interprète mes actes comme tu l'entends, Locke, à condition que tu fasses ce que je te demande.

— Il semblerait que je n'ai pas le choix, dit amèrement Locke.

— Ce n'est pas un accident. Sommes-nous d'accord ? Tu feras ce travail pour moi ?

— Je recevrai des instructions sur ce que tu veux que je dise au capa Barsavi ?

— Oui.

— Il y aura une autre condition.

— Vraiment ?

— Si je fais ça pour toi, il faudra que j'aie un moyen de te parler, ou du moins de te faire parvenir un message, à mon bon vouloir. Il pourrait se passer quelque chose qui ne pourrait attendre que tu déboules de nulle part comme une fleur.

— C'est peu probable, dit le Roi Gris.

— C'est une nécessité. Tu veux que je réussisse ou pas ?

— Très bien. (Le Roi Gris fit un signe de tête.) Fauconnier !

Le Fauconnier se leva. Vestris ne quitta pas Locke des yeux. Le maître du faucon mit sa main libre dans son manteau et en tira une bougie, un petit cylindre de cire sur lequel courait une étrange traînée pourpre.

— Allume ça dans un endroit isolé, dit le Mage Esclave. Tu devras être absolument seul. Prononce mon nom, j'entendrai et j'arriverai promptement.

— Merci. (Locke prit la bougie avec sa main droite et la glissa dans son manteau.) Fauconnier. Facile à retenir, ça.

Vestris ouvrit le bec, mais ne fit aucun bruit. Elle le referma et cligna des yeux. Un bâillement ? Sa façon de glousser aux dépens de Locke ?

— Je garderai un œil sur toi, déclara le Mage Esclave. Tout comme Vestris ressent ce que je ressens, je vois ce qu'elle voit.

— Ceci explique pas mal de cela.

— Si nous sommes d'accord, nos affaires ici sont terminées, dit le Roi Gris. J'ai quelque chose d'autre à faire et il faut que ce soit fait ce soir. Merci, maître Ronce, pour vous être rendu à la raison.

— Disait l'homme à l'arbalète à l'homme à la bourse. (Locke se leva et glissa sa main gauche dans une poche de son manteau. Son avant-bras le lançait encore.) Alors, quand cette réunion est-elle censée avoir lieu ?

— Dans trois soirs, répondit le Roi Gris. Aucune interruption dans ton plan Salvara, j'en suis sûr.

— Je ne pense pas que tu t'en soucies vraiment, mais non, effectivement.

— Tout va pour le mieux, donc. Nous allons te renvoyer à tes affaires.

— Vous n'allez pas…

Mais il était trop tard. Le Fauconnier faisait déjà des gestes avec sa main libre et bougeait les lèvres, formant des mots sans tout à fait les prononcer. La pièce se mit à tourner. La lueur orange de la lanterne devint un trait de couleur contre les ténèbres de la pièce, et il ne resta plus que l'obscurité.

6

Lorsque Locke reprit connaissance, il se tenait sur le pont qui reliait les Traquenards à la Rangée du Numismate. D'après lui, il ne s'était pas écoulé une seconde, mais, quand il leva les yeux, il vit que les nuages avaient disparu, que les étoiles avaient tourné dans le ciel et que les Lunes se trouvaient bas à l'ouest.

— Putain de *merde* ! siffla-t-il. Ça fait des heures ! Jean va taper une crise.

Il réfléchit rapidement. Calo et Galdo avaient prévu de passer la soirée à faire la tournée des Traquenards avec Moucheron. Ils avaient probablement fini à *La Dernière Erreur*, à jouer aux dés, à boire et à essayer de ne pas se faire virer pour tricherie aux cartes. Jean avait eu l'intention de passer la nuit à faire semblant de loger dans les chambres de la Tour Brisée, au moins jusqu'au retour de son ami. Locke débuterait ses recherches par là. Soudain, il se souvint qu'il était encore déguisé en Lukas Fehrwight. Il se frappa le front.

Il ôta son manteau et ses foulards, fit glisser ses faux optiques

de l'arête de son nez et les fourra dans une poche. Il toucha délicatement les blessures qu'il avait sur le bras gauche ; profondes et encore douloureuses, mais le sang avait coagulé, et au moins ne dégoulinait-il pas partout où il passerait. *Que les dieux maudissent le Roi Gris*, se dit Locke. *Et qu'ils m'accordent la chance d'équilibrer les comptes de cette nuit.*

Il s'ébouriffa les cheveux, déboutonna sa veste, sortit sa chemise et se baissa pour plier et cacher les ridicules langues de ruban de ses chaussures. Ses foulards et ses ceintures décoratives partirent dans le manteau, qu'il plia et attacha par les manches. Dans l'obscurité, le vêtement ressemblait à merveille à un simple vieux sac de toile. Débarrassé des atours de Lukas Fehrwight, il pouvait au moins passer temporairement inaperçu. Satisfait, il se retourna et marcha d'un pas rapide vers le sud du pont, en direction des lumières encore vives et des bruits des Traquenards.

En fait, Jean Tannen déboula d'une ruelle et le prit par le bras, alors qu'il tournait dans la rue située au nord de la Tour Brisée, là où l'entrée principale de *La Dernière Erreur* s'ouvrait sur les pavés.

— Locke ! Qu'est-ce que t'as foutu toute la nuit ? Tu vas bien ?

— Jean, par les dieux, toujours content de te voir ! Je ne vais pas bien, et il se trouve que toi non plus. Où sont les autres ?

— Comme je ne te voyais pas revenir, dit Jean d'une voix basse près de l'oreille de Locke, je les ai retrouvés à *La Dernière Erreur* et je les ai envoyés dans nos chambres avec Moucheron. J'ai fait toutes les ruelles du coin en essayant de rester hors de vue. Je ne voulais pas qu'on soit tous éparpillés dans la ville la nuit. Je… on craignait…

— J'ai été enlevé, Jean. Mais on m'a laissé repartir. Montons dans les chambres. Nous avons un nouveau problème, frais comme la rosée et chaud comme l'enfer.

7

Cette fois-ci, ils laissèrent les fenêtres de leurs chambres ouvertes, après avoir baissé de minces feuilles de lacis translucide pour empêcher les insectes de venir les piquer. Lorsque Locke eut fini de relater les événements de la soirée, le ciel virait au gris, avec des stries rouges visibles juste sous le rebord de la fenêtre à l'est. Les yeux voilés de son auditoire étaient cernés de noir, mais personne ne manifesta sa fatigue.

— Au moins, maintenant, on sait qu'il ne tentera pas de me tuer comme il l'a fait avec les autres *garristas,* conclut Locke.

— Pas avant trois nuits, en tout cas, dit Galdo.

— On peut tout simplement pas faire confiance à cet enfoiré, dit Moucheron.

— Oui, mais pour l'instant, il faut qu'on lui *obéisse*, répliqua Locke.

Locke avait changé de vêtements. Il avait à présent une allure modeste bien plus appropriée. Jean avait insisté pour lui laver le bras avec du vin affermi, presque bouilli sur un âtre de pierre alchimique. Une compresse imbibée de cognac recouvrait à présent ses blessures, et il la plongea dans la lumière d'un petit globe-lueur blanc. Tous les medekiners de Camorr savaient que la luminosité repoussait les atmosphères malodorantes et aidaient à prévenir les infections lentes.

— Ah bon ? (Calo gratta son menton mal rasé.) À ton avis, jusqu'où on peut se débiner, si on cavale comme des dératés ?

— Avec le Roi Gris, qui sait ? soupira Locke. Avec le Mage Esclave, pas assez loin, jamais.

— Alors, on s'assoit et on le laisse te tirer les ficelles comme un marionnettiste, dit Jean.

— J'ai été plutôt captivé par l'idée qu'il n'aille rien raconter de nos entourloupes au capa Barsavi, oui, dit Locke.

— C'est n'importe quoi, cette histoire, dit Galdo. Tu as bien dit que tu as vu trois anneaux, autour du poignet du Fauconnier ?

— Le poignet qui ne portait pas ce foutu faucon-scorpion, oui.

— Trois anneaux, grommela Jean. C'est n'importe quoi. Garder un de ces types à son service… Ça doit faire deux mois, maintenant, que les premiers ragots sur le Roi Gris circulent.

Depuis que le premier *garrista* y a eu droit… C'était qui, déjà ?

— Gil l'Élagueur, de la Meute du Rhum, répondit Calo.

— La thune impliquée doit être… absurde. Je doute même que le duc puisse entretenir un Mage Esclave de ce rang aussi longtemps. Alors c'est qui ce connard de Roi Gris, et comment fait-il pour payer une telle somme ?

— Ça n'a pas d'importance, dit Locke. À trois nuits d'ici, ou deux et demi, maintenant que le soleil se lève, il y aura deux Rois Gris, et je serai l'un d'eux.

— Treize ! dit Jean, en se prenant la tête dans les mains pour se frotter les yeux.

— La mauvaise nouvelle, c'est ça. Le capa Barsavi veut que j'épouse sa fille, et maintenant le Roi Gris veut que je me fasse passer pour lui au cours d'une rencontre secrète avec Barsavi. (Locke sourit.) La bonne nouvelle, c'est que je n'ai pas versé de sang sur ce billet à ordre de quatre mille couronnes.

— Je le tuerai, dit Moucheron. Donnez-moi des carreaux empoisonnés et une ruellette, et je lui trépane les mirettes.

— Moucheron, dit Locke. À côté de ce que tu viens de dire, sauter du toit d'un temple sonne raisonnable.

— Mais qui pourrait s'y attendre ? (Moucheron, assis sous lune des fenêtres est de la chambre, tourna la tête pour y regarder quelques instants, comme il le faisait par intermittence depuis le début de la soirée.) Écoutez, tout le monde sait qu'un de vous quatre pourrait le tuer. Mais personne ne s'attendrait à ce que ce soit moi ! Surprise totale, un coup en pleine poire, plus de Roi Gris !

— En supposant que le Fauconnier autorise ton carreau à atteindre son client, il nous cuisinerait sur place après ça, dit Locke. En plus, je doute fort que cette saloperie de piaf volettera autour de la tour, là où on peut le repérer et l'éviter.

— On sait jamais, dit Moucheron. Je crois que je l'ai déjà vu, lors du premier contact avec don Salvara.

— Moi aussi, j'en suis quasiment persuadé. (Calo faisait courir un solon sur ses phalanges sans le regarder.) Pendant que je t'étranglais, Locke. Quelque chose a volé au-dessus de nous. Maousse et trop rapide pour un roitelet ou un moineau.

— Donc, il nous a vraiment surveillés et il sait vraiment ce

qu'il y a à savoir sur nous, dit Jean. Il serait peut-être plus sage de se tenir à carreau pour l'instant, mais il faut qu'on prépare des petites surprises.

— Est-ce qu'on devrait cesser le plan Salvara maintenant ? demanda Moucheron docilement.

— Hmmm ? Non, répondit Locke en hochant vigoureusement la tête. Il n'y a absolument aucune raison de faire ça pour l'instant.

— Comment tu sais ça ? fit Galdo.

— La raison pour laquelle nous avions évoqué la fin de ce jeu était qu'il fallait baisser la tête et éviter de se faire tuer par le Roi Gris. Maintenant, on peut être sûrs que ça n'arrivera pas – du moins pas avant trois jours. Alors, le jeu continue.

— Pendant trois jours, oui. Jusqu'à ce que tu ne serves plus à rien au Roi Gris. (Jean cracha.) Prochaine étape dans les plans, quels qu'ils soient : merci de votre coopération et, à titre de remerciements, un couteau dans le dos pour tout le monde.

— C'est une possibilité, déclara Locke. Alors, voilà ce qu'on va faire. Jean, aujourd'hui, tu traînes dans le coin après t'être reposé. Annule les arrangements maritimes. Si on doit foncer, ça prendra trop de temps de trouver un bateau. De la même façon, lâche plus d'or à la porte du Vicomte. Si on sort, ce sera par voie terrestre, et je veux que cette porte s'ouvre plus vite et plus grand que celle d'un bordel.

» Calo, Galdo, trouvez-nous un chariot. Planquez-le derrière le temple. Installez-y des bâches et des cordes pour pouvoir faire rapidement les paquetages. Trouvez-nous aussi des vivres pour la route. Des trucs simples, des trucs consistants. Des capes de rechange. Des vêtements ordinaires. Vous savez quoi faire. Si un type des Gens Bien vous repère en train de travailler, vous pourrez peut-être lui lâcher qu'on prépare un gros coup pour les jours à venir. Barsavi appréciera, si ça lui vient aux oreilles.

» Moucheron, demain, toi et moi, on va écumer la chambre forte. On sortira toutes les pièces et on les mettra dans des sacs de toile pour pouvoir les transporter facilement. Si on doit cavaler, je veux être en mesure de foutre tout ce bazar à l'arrière de notre chariot en seulement quelques minutes.

— Ça se tient, dit Moucheron.

— Donc, les Sanza restent ensemble, reprit Locke. Moucheron, tu restes avec moi. Personne ne reste longtemps seul, sauf Jean. C'est toi qui es le moins susceptible d'avoir des ennuis, si le Roi Gris n'a pas une armée cachée dans la ville.

— Oh, tu me connais ! (Jean mit les mains dans son dos, jusqu'à atteindre la veste de cuir ample qu'il portait par-dessus sa tunique de coton. Il tira deux hachettes assorties. Chacune mesurait quarante-cinq centimètres de long et avait une poignée enrobée de cuir ; elles étaient dotées d'une lame droite et noire qui s'amincissait comme celle d'un scalpel. Des tares rondes d'acier noirci – chacune aussi grosse qu'un solon d'argent – les équilibraient. Les Sœurs Vicieuses – les armes de prédilection de Jean.) Je ne voyage jamais seul. On est toujours trois.

— Parfait, dans ce cas. (Locke bâilla.) Si on a besoin d'autres idées lumineuses, on pourra les trouver quand on se réveillera. Bloquons la porte avec quelque chose de lourd, fermons les fenêtres et mettons la viande dans le torchon.

Les Salauds Gentilshommes venaient juste de se relever péniblement pour mettre ce plan sensé à exécution quand Jean leva la main pour leur intimer le silence. Les marches derrière la porte nord de la chambre craquaient sous le poids de nombreux pieds. Un instant plus tard, quelqu'un frappait.

— Lamora, appela une forte voix masculine. Ouvre ! C'est de la part du capa !

Jean glissa ses hachettes dans une main, qu'il mit dans son dos, puis se colla contre le mur nord, quelques dizaines de centimètres à droite de la porte. Calo et Galdo prirent les dagues qu'ils avaient sous leurs chemises, Galdo repoussant Moucheron derrière lui. Locke se plaça au centre de la pièce, se rappelant que ses stylets étaient encore enveloppés dans le manteau de Fehrwight.

— Combien vaut une miche de pain au Marché Changeant ? cria-t-il.

— Pile une cuivre, mais les miches ne sont pas rassies, fut la réponse.

Locke se détendit un tout petit peu – c'était les échanges corrects pour la semaine, et s'ils étaient venus pour lui faire quelque chose de sanglant, eh bien, ils se seraient contentés de

défoncer la porte. Il fit signe à tout le monde de rester calme, tira le verrou et ouvrit juste assez la porte pour pouvoir jeter un coup d'œil.

Quatre hommes se trouvaient sur le palier, vingt mètres au-dessus de *La Dernière Erreur*. Le ciel avait la couleur des eaux troubles des canaux derrière eux, et seules quelques étoiles vacillantes apparaissaient, ici et là. Ces hommes avaient l'air rude et se tenaient là tranquillement et aux aguets comme des combattants aguerris, vêtus de tuniques à col de peau, des bandeaux rouges sous leurs calots de cuir noirs : les Mains Rouges, la bande à laquelle Barsavi faisait appel lorsqu'il avait besoin d'effectuer un travail rapide et musclé.

— Je te demande pardon, mon frère. (L'homme qui était apparemment le chef des Mains Rouges mit un bras contre la porte.) Le grand ponte veut voir Locke Lamora séance tenante ; il se fout de savoir dans quel état il est, et un refus le mettrait vraiment en rogne.

Interlude

JEAN TANNEN

1

L'année suivante, Locke grandit, mais pas autant qu'il l'aurait voulu. Bien que ce fût difficile de le déterminer avec précision, il était évident qu'il était un peu trop avorton pour paraître son âge.

— Tu as sauté quelques repas dans tes jeunes années, lui dit Chains. Ça s'est beaucoup mieux passé depuis ton arrivée ici, c'est sûr, mais je pense que tu seras toujours un peu… du côté taille moyenne.

— Toujours ?

— Ne le prends pas trop mal. (Chains posa les mains sur son ventre rond et gloussa.) Un petit bonhomme peut se sortir de mauvais pas dont un homme plus grand serait incapable de se tirer.

Il y eut encore des cours, sans cesse des cours. Encore des additions, encore de l'histoire, encore des cartes, encore des langues. Une fois que Locke et les Sanza eurent maîtrisé les conversations en vadran, Chains commença à les initier à l'art de l'accentuation. Ils passaient quelques heures par semaine en compagnie d'un vieux repriseur de voiles vadran, qui les réprimandait sur leur « mutilation baragouinante » de la langue du Nord, tout en faisant passer ses longues et redoutables aiguilles par des mètres et des mètres de voiles pliées. Ils discutaient des sujets qui passaient par la tête du vieillard, qui corrigeait fastidieusement chaque consonne trop courte et chaque voyelle trop longue. Il devenait également plus rubicond et belliqueux à chaque séance, car Chains payait ses services

avec du vin.

Il y avait des évaluations, certaines triviales, d'autres très difficiles. Chains n'avait de cesse de mettre ses garçons à l'épreuve, presque impitoyablement, mais, lorsqu'il en avait terminé avec ses énigmes, il les emmenait toujours sur le toit du temple pour leur expliquer ce qu'il avait attendu d'eux, ce que signifiaient les difficultés qu'il leur imposait. Cette ouverture après les faits rendit ses jeux plus faciles à supporter, et cela eut pour effet supplémentaire d'unir Locke, Calo et Galdo contre le monde dans lequel ils vivaient. Plus Chains leur serrait la vis, plus les liens entre les garçons étaient étroits, plus ils travaillaient habilement et moins ils avaient à échafauder leurs plans à voix haute.

L'arrivée de Jean Tannen changea tout ça.

C'était le mois de Saris de la soixante-dix-septième année d'Iono, la fin d'un automne inhabituellement sec et froid. Des tempêtes s'étaient abattues sur la mer de Fer mais avaient épargné Camorr, grâce à quelque ruse des vents ou des dieux ; Locke ne se souvenait pas d'avoir passé soirées plus agréables. Il faisait les marches avec le père Chains en se tordant les doigts, impatient de voir le faux-jour se lever, quand il repéra le Faiseur de voleurs sur la place, qui se dirigeait vers la maison de Perelandro.

Deux années avaient amoindri la crainte que Locke ressentait autrefois à l'égard de son ancien maître, mais il était indéniable que le vieux maigrichon possédait encore un certain magnétisme excentrique. Le Faiseur écarta ses doigts grêles en saluant bas, et ses yeux brillèrent lorsqu'ils se posèrent sur Locke.

— Mon cher petit embrouilleur, quel plaisir de te voir mener une vie productive dans l'ordre de Perelandro.

— Il doit son succès à la discipline que tu lui as très tôt inculquée, bien entendu. (Le sourire de Chains s'élargit sous son bandeau.) C'est ce qui m'a aidé à en faire le jeune homme probe et résolu qu'il est aujourd'hui.

— Probe ? (Le Faiseur de voleurs fixa Locke en plissant les yeux, affectant de se concentrer.) Hé ! J'aurais même du mal à dire s'il a pris deux centimètres. Mais c'est sans importance. Je

t'ai apporté le garçon dont nous avons discuté, celui du Recoin Nord. Avance, Jean. Tu ne peux pas plus te cacher derrière moi que derrière une pièce de cuivre.

Effectivement, un garçon se tenait derrière le Faiseur de voleurs. Lorsque le vieillard le poussa pour que tout le monde puisse le voir, Locke constata qu'il avait à peu près son âge, environ dix ans, et que, pour tout le reste, c'était son parfait opposé. Le nouveau était gros, rougeaud et avait la forme d'une poire sale coiffée d'une serpillière graisseuse de cheveux noirs. Il ouvrait grands les yeux et lançait des regards nerveux tout autour de lui. Il serrait et desserrait les poings en permanence.

— Ahhh ! fit Chains. Ahhh ! Je ne le vois pas, mais bon, les qualités que le seigneur des Oubliés désire voir habiter ses serviteurs ne peuvent être perçues des hommes. Es-tu pénitent, mon garçon ? Es-tu sincère ? Es-tu aussi probe que ceux que notre charitable maître céleste a déjà pris sous son aile ?

Il donna une tape dans le dos de Locke, ce qui fit cliqueter ses fers. Locke, pour sa part, dévisageait le nouveau venu sans rien dire.

— Je l'espère, monsieur, répondit Jean d'une voix douce et voilée.

— Eh bien, dit le Faiseur de voleurs, l'espoir est ce sur quoi nous bâtissons tous notre vie, n'est-ce pas ? Le bon maître Chains est ton maître, à présent, mon garçon. Je te confie à lui.

— Pas à moi, non, mais au pouvoir supérieur que je sers, rectifia Chains. Oh, avant que tu ne partes, il se trouve que j'ai découvert cette bourse sur les marches de mon temple, un peu plus tôt dans la journée. (Il tendit un petit sac de cuir bien rempli, truffé de pièces, et l'agita dans la direction générale du Faiseur de voleurs.) Serait-ce à toi, par hasard ?

— Ma foi oui ! Oui ! (Le Faiseur de voleurs prit la bourse des mains de Chains et la fit disparaître dans les poches de son manteau usé.) Quelle heureuse coïncidence !

Il s'inclina de nouveau, se retourna et partit en direction de la Colline des Ombres en sifflant un air indistinct.

Chains se leva, se massa les jambes et frappa dans ses mains.

— Allez, les devoirs publics sont finis pour aujourd'hui. Jean, voici Locke Lamora, un de mes Initiés. Aide-le à transporter le

tronc dans le sanctuaire, je te prie. Attention, c'est lourd.

Le gros et le maigre hissèrent le tronc sur les marches, jusqu'au sanctuaire humide ; le Prêtre Aveugle les suivit en tâtonnant avec ses chaînes, tirant avec lui la longe à l'intérieur. Locke actionna le mécanisme mural qui refermait les portes et Chains s'installa sur le sol, au centre du sanctuaire.

— Le gentil monsieur qui vient de te confier à moi m'a dit que tu savais parler, lire et écrire trois langues, déclara Chains.

— C'est ça, monsieur, confirma Jean en regardant autour de lui avec inquiétude. Le thérin, le vadran et l'issavrain.

— Très bien. Et tu peux faire des additions complexes ? Tenir un grand livre ?

— Oui.

— Excellent. Alors tu vas pouvoir m'aider à compter le butin du jour. Mais d'abord, viens ici et donne-moi la main. Voilà. Voyons voir si tu as les dons nécessaires pour devenir un Initié de ce temple, Jean Tannen.

— Que… que dois-je faire ?

— Contente-toi de mettre les mains sur mon bandeau… Non, calme-toi. Ferme les yeux. Concentre-toi. Laisse les pensées vertueuses qui t'habitent remonter à la surface…

2

— Je ne l'aime pas, dit Locke. Je ne l'aime pas du tout.

Chains et lui étaient en train de préparer le petit déjeuner, tôt le lendemain matin. Locke faisait mijoter une soupe aux oignons émincés et aux petits cubes bruns et irréguliers de bouillon de bœuf réduit, tandis que Chains essayait de défaire le sceau de cire d'un pot de miel. Ses doigts et ses ongles ayant échoué, il le tailladait avec un stylet et marmonnait dans sa barbe.

— Tu ne l'aimes pas du tout ? C'est plutôt idiot, dans la mesure où il n'a pas encore passé un seul jour ici, dit Chains d'une voix distante.

— Il est gros. Il est mou. Ce n'est pas l'un d'entre *nous*.

— Bien sûr que si. Nous lui avons montré le temple et le

terrier. Il a fait vœu d'être mon *pezon*. J'irai voir le capa avec lui dans un jour ou deux.

— Je ne veux pas dire l'un d'entre nous, les Salauds Gentilshommes, je veux dire l'un d'entre *nous,* nous. Ce n'est pas un voleur. C'est un gros, mou…

— Commerçant. Fils de commerçants, voilà ce qu'il est. Mais c'est un voleur, maintenant.

— Il n'a rien volé ! Il n'a charmé aucune serrure, fait le Mariolle devant personne ! Il a dit qu'il a passé quelques jours dans la Colline avant d'être amené ici. Donc, ce n'est pas l'un d'entre *nous*.

— Locke ! (Chains se détourna de son affaire avec le pot de miel et le toisa en fronçant les sourcils.) Jean Tannen est un voleur parce que je vais le former à l'être. Tu te rappelles, c'est ce que j'enseigne ici, à des voleurs d'une espèce toute particulière. Ça ne t'est pas sorti de l'esprit ?

— Mais il est…

— Il est plus éduqué que beaucoup d'entre vous. Son écriture est nette et propre. Il comprend les affaires, les grands livres, les transferts d'argent et bien d'autres choses encore. Ton ancien maître savait que j'en voudrais sur-le-champ.

— Il est gros.

— Moi aussi. Et toi, tu es moche. Calo et Galdo ont des engins de siège en guise de nez. Des boutons poussaient sur le visage de Sabetha la dernière fois qu'on l'a vue. Tu as un vrai argument ?

— Il nous a tenus éveillés toute la nuit. Il *pleurait* et il voulait pas la fermer.

— Je suis désolé, dit une petite voix derrière eux. (Locke et Chains se retournèrent – le dernier bien plus lentement que le premier. Jean Tannen se tenait à la porte des dortoirs, les yeux rougis.) Je n'ai pas fait exprès. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Ha ! (Chains retourna à son stylet et à son pot de miel.) On dirait bien que les garçons qui vivent dans des terriers de verre ne devraient pas parler aussi fort de ceux qui sont dans la pièce d'à côté.

— Eh bien, ne recommence pas, Jean, dit Locke en sautant du marchepied en bois qu'il utilisait encore pour atteindre le

haut de l'âtre de cuisson. (Il se rendit à l'un des placards à épices et se mit à farfouiller dans les jarres, en quête d'on ne sait quoi.) Tu la boucles et tu nous laisses pioncer. Calo, Galdo et moi, on pleurniche pas.

— Je suis désolé, dit Jean, l'air une fois de plus au bord des larmes. Je suis désolé, c'est juste… ma mère. Mon père. Je… je suis orphelin.

— Et alors ? (Locke s'empara d'une petite bouteille de verre remplie de radis macérés dans du vinaigre, fermé d'un bouchon de pierre semblable à ceux des potions alchimiques.) *Moi aussi*, je suis orphelin. On est *tous* orphelins, ici. Écrase-toi là-dessus et laisse-nous pioncer. Les pleurnicheries ne ramèneront personne à la vie.

Locke se retourna et recula de deux pas vers l'âtre de cuisson, ce qui fit qu'il ne vit pas Jean franchir la distance qui les séparait. En revanche, il sentit le bras de Jean s'enrouler par-derrière, autour de son cou. Il était peut-être mou, mais il était foutrement lourd, pour un garçon de dix ans. Locke lâcha les radis macérés. Jean le souleva vivement du sol, le fit tournoyer et le projeta.

Les pieds de Locke quittèrent le plancher en même temps que la jarre de radis s'y écrasait. Une seconde confuse plus tard, le crâne de Locke rebondissait sur la lourde table à manger de bois-sorcier. Il tomba au sol, atterrissant douloureusement sur un postérieur plutôt osseux.

— Écrase-toi toi-même ! (Jean n'avait plus aucune retenue, à présent. Il hurlait, rubicond, et des larmes lui noyaient les yeux.) Ta gueule toi-même ! Ferme ta sale gueule ! *Jamais* tu parles de ma mère et de mon père !

Locke leva les mains et tenta de se relever. Un des poings de Jean grossit dans son champ de vision jusqu'à donner l'impression de cacher la moitié du monde. Le coup lui obscurcit la vue et le retourna comme une crêpe. Lorsqu'il revint à un semblant de conscience, il se retenait à un pied de table. La pièce dansait le menuet autour de lui.

— Wrrblg, fit-il, la bouche pleine de sel et de douleur.

— C'est bon, Jean, dit Chains en éloignant le petit costaud de Locke. Je pense que le message a été plutôt bien transmis.

— Ouille ! J'ai vraiment eu mal, dit Locke.

— Ce n'est que justice. (Chains libéra Jean, tremblant, qui serrait les poings et lançait des regards noirs à Locke.) Tu l'as vraiment mérité.

— Huh… quoi ?

— Bien sûr qu'on est tous orphelins, ici, dit Chains. Ça faisait longtemps que mes parents étaient morts quand, toi, tu es né. Ça fait des années que tes parents sont partis. Pareil pour Calo, Galdo et Sabetha. Mais ça ne fait que cinq nuits que Jean a perdu sa famille.

— Oh ! (Locke se releva en gémissant.) Je ne savais… je ne savais pas.

— Bon, alors ! (Chains parvint enfin à ouvrir le pot de miel. Le sceau de cire se brisa à grand bruit.) Quand tu n'es pas au courant de tout, c'est le bon moment de fermer ton claque-merde et d'être poli.

— C'était un incendie. (Jean inspira profondément plusieurs fois, sans quitter Locke des yeux.) Ils sont morts brûlés. Tout le magasin. Tout a disparu.

Il fit volte-face et repartit dans les dortoirs en se frottant les yeux, la tête baissée.

Chains tourna le dos à Locke et se mit à remuer le miel, brisant ainsi les petites plaques de cristallisation.

Un écho métallique se fit entendre : la porte secrète qui menait au temple venait d'être actionnée. Un instant plus tard, Calo et Galdo firent leur apparition dans la cuisine, tous deux vêtus de la robe blanche des Initiés, brandissant une grosse et tendre miche de pain.

— Nous revoilà, dit Calo.

— Avec du pain !

— Comme si ça se voyait pas !

— C'est *toi* qu'on voit pas !

Les jumeaux s'arrêtèrent net lorsqu'ils virent Locke se relever en s'appuyant au bord de la table, les lèvres enflées, des gouttes de sang aux commissures des lèvres.

— Qu'est-ce qu'on a loupé ? demanda Galdo.

— Les garçons, dit Chains, j'ai peut-être oublié de vous dire quelque chose quand je vous ai présenté à Jean et quand je lui ai

fait faire le tour du propriétaire, hier soir. Votre ancien maître de la Colline des Ombres m'a prévenu que, bien que Jean soit en général de compagnie amène, il est également doté d'un tempérament des plus colorés.

Chains secoua la tête et aida Locke à se tenir debout.

— Lorsque le monde s'arrêtera de valser, dit-il, n'oublie pas qu'il y a du verre cassé et des radis à ramasser.

3

Ce soir-là, Locke et Jean maintinrent une distance de sécurité entre eux deux, sans rien dire. Calo et Galdo échangèrent des regards exaspérés plusieurs centaines de fois par minute, mais ne firent eux-mêmes aucun effort pour lancer la conversation. Les préparations pour le repas se firent dans un silence presque parfait, avec un Chains apparemment heureux de satisfaire un public si maussade.

Une fois que Locke et Jean se furent installés à table, Chains mit une boîte en ivoire gravée devant eux. Ces boîtes faisaient environ trente centimètres de long et autant de large, et étaient munies d'un couvercle à charnières. Locke les identifia immédiatement comme étant des boîtes à calcul, de délicats appareils verrariens qui usaient de rouages, de briquettes coulissantes et de boutons rotatifs en bois pour permettre à un utilisateur expérimenté de faire rapidement certaines opérations mathématiques. Il en avait appris les bases, mais cela faisait des mois qu'il n'en avait pas manié une.

— Locke et Jean, dit le père Chains, si vous voulez bien vous donner la peine. J'ai neuf cent quatre-vingt-quinze solons camorriens et je prends un bateau pour Tal Verrar. À mon arrivée, j'aimerais beaucoup les convertir en solaris, le solari valant en ce moment, ah, quatre cinquièmes d'une couronne lourde camorrienne. Combien de solaris me devront les changeurs avant de prendre leur commission ?

Sans attendre, Jean ouvrit le couvercle de sa boîte et se mit au travail, tripota les boutons, fit coulisser les briquettes et

glisser les petites baguettes de bois d'avant en arrière. Locke, troublé, l'imita. Ses manipulations nerveuses avec la machine furent à des lieues d'être assez rapides, car Jean annonça bientôt :

— Trente et un solaris lourds, avec environ un dixième de reste. (Il sortit le bout de sa langue et calcula quelques secondes de plus.) Quatre volanis d'argent et deux cuivres.

— Merveilleux, dit Chains. Jean, tu peux manger ce soir. Locke, j'ai bien peur que ce ne soit pas ton jour de chance. Merci d'avoir essayé, cela dit. Tu peux dîner dans tes quartiers, si tu veux.

— Quoi ? (Locke sentit le sang lui monter aux joues.) Mais ce n'est pas comme ça que ça marchait, avant ! Vous nous avez toujours donné des problèmes individuels ! Et je ne me suis pas servi de cette boîte depuis…

— Voudrais-tu un autre problème, dans ce cas ?

— Oui !

— Très bien. Jean, nous accorderais-tu de participer également ? Bon… Un galion jereshtien vogue sur la mer de Fer et son capitaine est du genre pénitent. À chaque heure pile, il demande à un marin de lancer une portion de biscuits de marine par-dessus bord comme offrande à Iono. Chaque portion pèse quatre cents grammes. Le capitaine est également un type remarquablement ordonné. Il conserve ses biscuits dans des barriques, un quart de tonne l'unité. Il navigue une semaine sans s'arrêter. Combien de barriques ouvre-t-il ? Et combien de biscuits reviennent au seigneur des Eaux Avides ?

À nouveau, les garçons manipulèrent leurs boîtes et, à nouveau, Jean releva la tête tandis que Locke était encore au travail, de petites perles de sueur clairement visibles sur son petit front.

— Il n'ouvre qu'une barrique, déclara Jean. Et il utilise soixante-sept kilogrammes deux cents de biscuits.

Le père Chains applaudit doucement.

— Très bien, Jean. Tu manges toujours avec nous, ce soir. Quant à toi, Locke, eh bien… je t'appellerai quand ce sera l'heure de faire la vaisselle.

— C'est ridicule, râla Locke. Il utilise la boîte mieux que moi !

Vous avez arrangé ça pour que je perde !

— Ridicule, c'est ça ? Tu prends des airs, ces jours-ci, mon cher garçon. Tu as atteint l'âge où bien des jeunes mettent leur meilleur jugement de côté et ce, pendant quelques années. Putain, c'est aussi arrivé à Sabetha ! C'est une des raisons pour lesquelles je l'ai envoyée où elle est pour l'instant. Quoi qu'il en soit, il me semble que tu relèves un peu beaucoup la tête pour quelqu'un qui porte une marque funèbre autour du cou.

Locke s'empourpra de plus belle. Jean risqua un regard dans sa direction. Calo et Galdo, qui étaient déjà au courant de l'existence de la dent de requin, fixaient obstinément leurs verres et assiettes vides.

— Le monde est truffé de devinettes qui mettront tes talents à l'épreuve. Est-ce que tu imagines que tu auras toujours l'occasion de trier celles qui te conviennent le mieux ? Si je voulais envoyer un garçon se faire passer pour l'apprenti d'un changeur, à qui crois-tu que je donnerais le boulot, si je devais choisir entre Jean et toi ? La question ne se pose même pas.

— Je… je suppose.

— Tu supposes trop. Tu dénigres ton nouveau frère parce que sa silhouette aspire au noble maintien qui est le mien. (Chains se caressa l'estomac et sourit.) Ne t'est-il même jamais venu à l'esprit que, en certaines instances, il a plus sa place que toi – justement à cause de ça ? Jean ressemble à un fils de commerçant, à un noble bien nourri, à un petit érudit replet. Son aspect pourrait le servir autant que le tien te sert.

— Je pense…

— Et si tu as besoin d'une autre démonstration pour te prouver qu'il peut faire des choses dont tu es incapable, eh bien, pourquoi ne lui enseignerais-je pas à te foutre une autre peignée ?

Spontanément, Locke essaya de se fondre dans sa tunique et de disparaître. En vain. Il baissa la tête.

— Je suis désolé, dit Jean. J'espère que je ne t'ai pas trop fait mal.

— Tu n'as pas à être désolé, grommela Locke. Je suppose que je l'avais vraiment bien cherché.

— La menace d'un estomac vide ravive très vite la sagesse,

railla Chains. Les épreuves sont arbitraires, Locke. On ne sait jamais quelle qualité particulière, en nous ou chez les autres, permettra de les surmonter. Par exemple, levez le doigt si votre nom de famille se trouve être Sanza.

Calo et Galdo s'exécutèrent, un peu hésitants.

— Tous ceux qui s'appellent Sanza peuvent se joindre à notre nouveau frère Jean Tannen pour le dîner de ce soir.

— J'adore qu'on se serve de moi comme exemple ! dit Galdo.

— Tous ceux qui s'appellent Lamora peuvent manger, mais, d'abord, ils serviront tous les plats et s'occuperont de Jean Tannen.

Ainsi, Locke s'affaira précipitamment, une expression de gêne soulagée sur le visage. Le repas était composé de chapon rôti farci à l'ail et aux oignons, accompagné de raisin et de figues échaudés dans une sauce au vin tiède. Le père Chains déclama toutes les prières d'usage et dédia la dernière à « Jean Tannen, qui a perdu une famille, mais qui en a retrouvé une bien vite ».

À cette phrase, les yeux de Jean s'embuèrent et le garçon perdit toute la bonne humeur que lui avait apportée la nourriture. Voyant cela, Calo et Galdo entreprirent de le dérider.

— C'était vraiment bien ce que tu as fait avec la boîte, affirma Calo.

— Y en a aucun ici qui peut travailler aussi vite avec ça, surenchérit Galdo.

— Et pourtant, on est bons pour les additions !

— Ou du moins, reprit Galdo, on pensait l'être, jusqu'à ce qu'on te rencontre.

— Ce n'était rien, dit Jean. Je peux être encore plus rapide. Je suis… Je voulais dire…

Il jeta un regard inquiet au père Chains avant de continuer :

— J'ai besoin de verres. Des optiques de lecture, pour voir les choses de près. Sans ça, je ne vois pas bien. Je, euh, je pourrais manipuler une boîte encore plus rapidement si j'en avais. Mais… j'ai perdu les miennes. Un des garçons de la Colline des Ombres…

— Tu en auras d'autres, lui dit Chains. Demain ou après-demain. Ne les porte pas en public. Ça pourrait nuire à notre image de pauvreté. Mais tu pourras les porter ici sans

problème.

— Tu n'y voyais même pas correctement, quand tu m'as battu ? demanda Locke.

— J'y voyais un peu, répondit Jean. Tout est un peu trouble. C'est pour ça que je me reculais autant.

— Une terreur en mathématiques et un petit bagarreur compétent, commenta Chains. Avec Jean Tannen, le Bienfaiteur vient de faire don aux Salauds Gentilshommes d'une bien intéressante combinaison. Et nous parlons *bien* d'un Salaud Gentilhomme, n'est-ce pas, Locke ?

— Oui, répondit Locke en essayant de cacher sa morosité. J'imagine que oui.

4

La nuit qui suivit fut claire et sèche. Les Lunes s'étaient toutes levées et brillaient dans les ténèbres telles des souveraines à la cour d'étoiles. Jean Tannen était assis sous un des parapets du toit du temple, un livre tendu à bout de bras devant lui. Dans des boîtes de verre, deux lampes à huile étaient posées à ses côtés et l'auréolaient de leur lueur jaune et chaleureuse.

— Je ne veux pas t'ennuyer, dit Locke, et Jean releva la tête, surpris.

— Grands dieux ! Tu es calme !

— Pas tout le temps. (Locke s'avança à quelques mètres du garçon plus imposant.) Quand ma connerie prend le dessus, je peux avoir une vraie grande gueule.

— Je… euh…

— Je peux m'asseoir ?

Jean acquiesça et Locke s'affala à côté de lui. Il plia les jambes et mit ses bras autour de ses genoux.

— Je suis désolé, dit Locke. Faut croire que je peux être une merde, parfois.

— Moi aussi, je suis désolé. Je ne voulais pas… Quand je t'ai frappé, c'est juste… je ne suis plus moi-même… quand je

m'énerve.

— Tu as fait ce qu'il fallait. Je ne savais pas pour ta mère et ton père. Je suis désolé. J'aurais dû… j'aurais dû m'en douter. J'ai eu beaucoup de temps… pour m'y habituer, tu sais.

Pendant quelques instants, les deux garçons ne dirent plus rien. Jean referma son livre et regarda le ciel.

— Tu sais quoi, je n'en suis même peut-être pas un. Un vrai orphelin, je veux dire, déclara Locke.

— Comment ça ?

— Eh bien, ma… ma mère est morte. Ça, je l'ai vu. Ça, je le sais. Mais mon père… il, euh, il est parti quand j'étais tout petit. Je ne me souviens pas de lui, je ne l'ai jamais connu.

— Je suis désolé, dit Jean.

— On est pas mal désolés, tous les deux, non ? Je crois que c'était peut-être un marin ou un truc dans le genre. Ou un mercenaire, tu vois ? Maman ne voulait jamais parler de lui. Je ne sais pas. Je pourrais me tromper.

— Mon père était un homme bon, dit Jean. Il était… Ils avaient tous les deux un magasin dans le Recoin Nord. Ils acheminaient des cuirs, des soies et parfois des pierres précieuses. Partout dans la mer de Fer, avec des incursions dans les terres. Je les aidais. Pas pour le transport, bien sûr, mais pour les comptes. La comptabilité. Et je m'occupais des chats. On en avait neuf. Maman disait… elle disait que j'étais le seul de ses enfants à ne pas marcher à quatre pattes.

Il renifla un peu et s'essuya les yeux.

— On dirait que je n'ai plus de larmes, dit-il. Je ne sais plus ce que je dois ressentir à propos de tout ça. Mes parents m'ont appris à être honnête, que les lois et les dieux abhorrent la rapine. Mais, maintenant, je découvre que la rapine a son propre dieu. Et je peux soit mourir de faim dans les rues, soit me sentir bien ici.

— Ce n'est pas si grave, dit Locke. Je n'ai jamais rien fait d'autre, autant que je me souvienne. La rapine est une activité honnête, quand on la regarde sous le même angle que nous. On y travaille parfois vraiment très dur. (Locke mit la main dans sa tunique et en sortit un sac de toile souple.) Voilà, dit-il en le tendant à Jean.

— Que… Qu'est-ce que c'est ?

— Tu as dit que tu avais besoin d'optiques, sourit Locke. Dans le Videnza, il y a un rémouleur de lentilles qui est encore plus vieux que les dieux. Il ne surveille pas la vitrine de sa boutique comme il le devrait. Il y avait une paire de verres ronds à monture dorée, et une demi-lune à la monture d'argent.

— Je… Merci, Locke ! (Il chaussa chaque paire et plissa les yeux en fronçant légèrement les sourcils.) Je ne… sais pas vraiment… Heu, je ne suis pas un ingrat, pas du tout, mais aucune de ces paires ne va faire l'affaire. (Il indiqua ses yeux et sourit d'un air penaud.) Les verres doivent être adaptés au problème de celui qui les porte. Il y a des gens qui ne voient pas de loin, et je pense que c'est pour eux que ceux-ci ont été faits. Mais je suis ce qu'ils appellent aveugle-de-près, pas aveugle-de-loin.

— Oh ! Merde ! (Locke se gratta la nuque et eut un sourire piteux.) Je n'en porte pas. Je ne savais pas. Je suis vraiment un crétin.

— Pas du tout. Je peux garder les montures et en faire quelque chose, peut-être. Ça se casse, les montures. Je peux tout simplement y mettre les bons verres. Ça m'en fera de rechange. Merci encore.

Après ça, les deux garçons se tinrent cois quelque temps, mais, cette fois-ci, le silence fut amical. Jean s'adossa au mur et ferma les yeux. Locke fixa les Lunes, s'efforçant de discerner les petites taches bleues et vertes dont Chains lui avait dit qu'il s'agissait des forêts des dieux. Finalement, Jean s'éclaircit la voix.

— Alors, tu es vraiment doué pour… voler ?

— Il faut bien que je sois doué pour quelque chose. C'est pas la bagarre, et c'est pas les maths, j'imagine.

— Tu, euh… Le père Chains m'a parlé du truc qu'on peut faire, si on prie le Bienfaiteur. Il a appelé ça une Offrande Mortuaire. Tu es au courant ?

— Oh ! fit Locke. Je sais tout là-dessus, sur la vie des treize dieux, si je mens je vais en enfer.

— J'aimerais bien faire ça. Pour ma mère et mon père. Mais je… je n'ai jamais rien volé. Tu peux peut-être m'aider ?

— T’apprendre à voler pour que tu puisses faire une Offrande valable ?

— Oui. (Jean soupira.) Je pense que si c’est là que les dieux m’ont mis, je ferais bien de me plier aux coutumes locales.

— Tu peux m’apprendre à me servir d’une boîte à calcul pour que je ne passe pas autant pour un con la prochaine fois ?

— Je pense, répondit Jean.

— Alors, c’est réglé ! (Locke se releva vivement et ouvrit grands les bras.) Demain, Calo et Galdo peuvent aller poser leur cul sur les marches du temple. Toi et moi, on sort et on pille !

— Ça m’a l’air dangereux, dit Jean.

— Pour d’autres, peut-être. Pour nous, Salauds Gentilshommes, eh bien, c’est notre métier, c’est tout.

— Notre ?

— Notre.

Chapitre 6

LIMITATIONS

1

Les Mains Rouges conduisirent Locke le long de la passerelle jusqu'à la Tombe Flottante, juste comme le soleil écarlate surgissait au-dessus des silhouettes sombres des bâtiments du quartier de Pleutcendres. À cette lueur, les Taudis de Bois se drapaient de sang et, lorsque Locke cligna des yeux pour se protéger de la lumière, même les ténèbres étaient striées de rouge.

Locke lutta pour garder ses esprits. La combinaison de fatigue et de nervosité lui donnait l'impression de flotter quelques centimètres au-dessus du sol, les pieds sans appui réel. Il y avait des sentinelles sur le quai, des sentinelles aux portes, des sentinelles dans le vestibule… plus qu'il n'y en avait jamais eu. Toutes arboraient une expression sinistre et silencieuse, tandis que les Mains Rouges guidaient Locke plus profondément dans la forteresse flottante du capa. Les portes à mécanismes intérieures n'étaient pas fermées.

Le capa Barsavi se trouvait au centre de sa grande salle d'audience et tournait le dos à Locke, la tête baissée, les mains dans le dos. Sur les hautes fenêtres de verre qui s'ouvraient sur le côté est de la coque du galion, les rideaux avaient été ouverts. Des doigts de lumière rouge étreignaient Barsavi, ses fils, un grand fût et un long objet recouvert, posé sur une civière en bois.

— Père, dit Anjais. C'est Lamora.

Le capa Barsavi grogna et se retourna. Il fixa Locke quelques secondes, avec des yeux morts et vitreux. Il fit un geste vague de la main gauche.

— Laissez-nous, intima-t-il. Partez tout de suite.

Les bras ballants, Anjais et Pachero se précipitèrent hors de la pièce, entraînant les Mains Rouges à leur suite. Un moment plus tard, l'écho des portes qui se refermaient et des serrures-horloges qui revenaient en position retentit dans le vestibule.

— Votre honneur, dit Locke. Que se passe-t-il ?

— Il la tuée. Ce fumier l'a tuée, Locke.

— Quoi ?

— Il a tué Nazca. La nuit dernière. Il nous a laissé… le corps, il y a quelques heures.

Locke, sidéré, regarda fixement Barsavi, conscient d'être bouche bée.

— Mais… elle était ici, n'est-ce pas ?

— Elle est partie. (Barsavi serrait et desserrait les poings.) Elle s'est esquivée, d'après ce qu'on en sait. À la deuxième ou troisième heure du matin. Elle… elle nous a été rendue passé la moitié de la quatrième heure.

— Rendue ? Par qui ? *Que s'est-il passé ?*

— Viens. Regarde.

Vencarlo Barsavi retira le tissu qui recouvrait la civière, et là se trouvait Nazca – la peau cireuse, les yeux fermés, les cheveux humides. Deux ecchymoses livides gâtaient la peau lisse de son cou. Locke sentit ses yeux lui piquer et il mordit sévèrement la première phalange de son index droit.

— Regarde ce que cette ordure a fait, dit doucement Barsavi. Elle était le souvenir vivant de sa mère. Ma fille unique. Je préférerais être mort que de voir ça. (Des larmes commencèrent à couler sur les joues du vieillard.) On l'a… nettoyée.

— Nettoyée ? Que voulez-vous dire ?

— On nous l'a rendue là-dedans, répondit le capa.

Il fit un geste en direction du fût, posé à quelques pieds du brancard.

— Dans un tonneau ?

— Regarde à l'intérieur.

Locke fit glisser le couvercle du tonneau et eut un mouvement de recul, comme la puanteur de son contenu lui envahissait les narines.

Il était plein d'urine. D'urine de cheval, sombre et trouble.

Locke s'écarta vivement du fût et se couvrit la bouche des deux mains, le cœur au bord des lèvres.

— Elle n'a pas seulement été tuée, déclara Barsavi. On l'a noyée. Noyée dans de la *pisse de cheval*.

Locke grogna, refoulant ses larmes.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-il. Je n'arrive tout simplement pas à y croire. Ça n'a aucun putain de sens.

Il se replaça à côté de la bière et regarda à nouveau le cou de Nazca. Les ecchymoses étaient en fait des bosses parvenues à maturité. Des égratignures rouges y menaient tout droit. Locke les fixa et se souvint de la sensation des serres dans sa chair. À son bras droit, la blessure le cuisait encore.

— Votre honneur, reprit-il, on vous l'a peut-être… rendue dans cette chose, mais je suis persuadé qu'elle ne s'y est pas noyée.

— Qu'est-ce que tu peux bien vouloir dire ?

— Les marques sur son cou, les petites écorchures à côté. (Locke improvisa, la voix égale, le visage neutre. *Qu'est-ce qui aurait l'air plausible ?*) J'ai déjà vu ce genre de choses, il y a des années, à Talisham, j'ai vu un faucon-scorpion assassiner un homme. Vous avez déjà entendu parler de ces trucs ?

— Oui, répondit le capa. C'est un hybride anormal, une espèce de créature que les sorciers de Karthain ont imaginée. C'est ça… les marques sur son cou ? Tu peux le confirmer ?

— Elle a été piquée par un faucon-scorpion, déclara Locke. Les marques de serres à côté des blessures sont claires. Elle est sûrement morte sur le coup.

— Alors, il l'a simplement… il l'a simplement fait *macérer* par la suite, murmura Barsavi. Pour alourdir l'insulte. Pour me blesser plus cruellement.

— Je suis désolé, dit Locke. Je sais que… que c'est une bien piètre consolation.

— Si tu es dans le vrai, ç'a été une mort bien plus rapide. (Barsavi tira le tissu sur le visage de sa fille et fit courir une dernière fois ses doigts dans ses cheveux avant de recouvrir entièrement le corps.) Si c'est le seul réconfort pour lequel je peux prier pour ma fille, c'est ce que je ferai. Ce fumier gris…

lorsque l'heure sera venue, on ne lui montrera pas autant d'égards.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? (Locke se passa les mains dans les cheveux, les yeux grands ouverts d'agitation.) Ça n'a aucun sens. Pourquoi elle, pourquoi maintenant ?

— Il peut te répondre lui-même, dit Barsavi.

— Quoi ? Je ne comprends pas.

Le capa Barsavi sortit un bout de parchemin plié de sa tunique. Il le passa à Locke, qui l'ouvrit et vit que le billet portait une écriture nette et égale :

« BARSAVI,

Toutes nos excuses pour la nécessité de ce qui vient d'être perpétré, même si tout a été organisé pour faciliter votre compréhension de notre pouvoir, et par conséquent votre coopération. Nous désirons sincèrement vous rencontrer, d'homme à homme et en toute courtoisie, afin de régler le problème de Camorr une fois pour toutes. Nous vous attendrons au Trou-Qui-Résonne, à la onzième heure du soir, le Jour du Duc, dans trois nuits. Nous serons seuls et sans armes, même si vous, pour votre part, pourrez amener autant de conseillers que vous le désirez, en leur donnant les armes que vous souhaitez Nous pourrons discuter de notre situation face à face et, à la gente faveur des dieux, peut-être pourrons-nous abjurer votre désir de perdre plus de vos loyaux sujets, ainsi que plus de votre chair et de votre sang. »

— Je n'arrive pas à y croire, dit Locke. Se rencontrer de bonne foi, après ça ?

— Ce ne peut pas être un Camorrien, dit Barsavi. Les années que j'ai passées ici ont fait de moi un Camorrien. J'appartiens plus à cet endroit que bien des hommes nés ici. Mais cet homme ? (Barsavi secoua vigoureusement la tête.) Il ne peut pas comprendre l'infamie dont il s'est rendu coupable pour « attirer mon attention », l'insulte que cela représente pour mes fils et moi-même que d'aller négocier avec lui. Il perd son temps, avec cette lettre – et regarde-moi ce pluriel de majesté. Quel maniérisme !

— Votre honneur… Et s'il *comprenait* ce qu'il vient de faire ?

— Cette possibilité est des plus éloignées, Locke. (Le capa gloussa tristement.) Ou sinon il ne l'aurait pas fait.

— Pas si on suppose que la rencontre au Trou-Qui-Résonne est une embuscade. Qu'il veut vous faire sortir de la Tombe Flottante, aller dans un endroit qu'il a préparé pour vraiment vous faire du mal.

— Encore ta prudence. (Barsavi sourit sans humour.) J'y ai pensé, Locke. Mais je n'y crois pas… Je crois qu'il pense vraiment que je négocierai de bonne foi s'il me fait assez peur. En fait, je vais me rendre au Trou-Qui-Résonne. On va se rencontrer. Et, comme conseillers, il y aura mes fils, les sœurs Berangia, ainsi qu'une centaine des meilleurs et des plus cruels agents. Et il y aura aussi toi et ton ami Jean.

Le cœur de Locke se mit à battre dans sa poitrine comme un oiseau pris au piège. Il voulut crier.

— Bien entendu ! fit-il. Bien entendu ! Jean et moi ferons tout ce que vous demandez. Je vous suis… reconnaissant.

— Bien. Parce que les seules négociations que l'on mènera se feront à coups de carreaux, de lames et de poings. S'il pense pouvoir *me* dicter des conditions sur le corps froid de ma fille unique, j'ai une surprise pour cet enfoiré gris.

Locke grinça des dents. « Je sais ce qui peut le faire sortir de sa forteresse moisie », avait dit le Roi Gris.

— Capa Barsavi, dit Locke, avez-vous réfléchi aux… eh bien, aux choses qu'on raconte sur le Roi Gris ? Il peut tuer un homme rien qu'en le touchant. Il peut traverser les murs. Les lames ou les flèches ne peuvent pas le blesser.

— Des histoires de pochards. Il fait comme moi avant, quand j'ai pris possession de cette ville pour la première fois : il se cache bien et il choisit soigneusement ses victimes. (Le capa soupira.) J'admets qu'il fait ça bien, peut-être aussi bien que moi à l'époque. Mais ce n'est pas un fantôme.

— Il y a une autre possibilité, dit Locke en passant sa langue sur ses lèvres. (*Quelles sont les choses proférées ici susceptibles de parvenir aux oreilles du Roi Gris ? Il a éventé les secrets des Salauds Gentilshommes bien comme il faut. Qu'il aille se faire foutre !*) Celle d'un Mage Esclave.

— Qui aiderait le Roi Gris ?

— Oui.

— Il persécute ma ville depuis des mois, Locke. Ça pourrait expliquer certaines choses, oui, mais le prix… le prix. Même moi, je ne pourrais pas me permettre de payer un Mage Esclave aussi longtemps.

— Les faucons-scorpions ne sont pas simplement créés par les Mages Esclaves. À ce que j'en sais, seuls les Mages Esclaves peuvent les garder. Est-ce qu'un Fauconnier… ordinaire entraînerait un oiseau capable de le tuer d'un seul coup de dard ? (*Bobarde bien,* se dit-il, *bobarde bien.)* Le Roi Gris n'a pas forcément eu besoin d'en entretenir un tout ce temps. Et si le Mage Esclave venait d'arriver ? Et si le Mage Esclave n'avait été embauché que pour les quelques prochains jours, pour la phase critique du plan du Roi Gris – quel qu'il soit ? Les rumeurs qui courent sur ses pouvoirs… auraient très bien pu être répandues pour préparer tout ça.

— Fantasque, dit Barsavi. Et pourtant, ça mettrait bien des choses au clair.

— Ça expliquerait pourquoi le Roi Gris est disposé à vous rencontrer seul et sans armes… Avec un Mage Esclave pour le protéger, il pourrait donner l'impression de ne présenter aucun danger, tout en étant à des lieues d'être inoffensif.

— Alors, ma réponse reste la même. (Barsavi mit un de ses poings dans l'autre.) Si un Mage Esclave peut venir à bout de cent lames, s'il peut venir à bout de toi, de mes fils, des sœurs Berangia, de ton ami Jean et de ses hachettes… ça veut dire que le Roi Gris a choisi ses armes mieux que moi. Pour ma part, je ne pense pas que ce soit le cas.

— Garderez-vous cette possibilité à l'esprit ? insista Locke.

— Oui. Je le ferai. (Barsavi mit une main sur l'épaule de Locke.) Tu dois me pardonner, mon garçon. Pour ce qui est arrivé.

— Il n'y a rien à pardonner, votre honneur. (*Quand le capa change de sujet,* se dit Locke, *ça veut dire qu'il faut changer de sujet.*) Ce n'était pas votre faute… ce qui s'est passé.

— C'est ma guerre. C'est moi que le Roi Gris désire vraiment démolir.

— Vous m'avez offert beaucoup, monsieur. (Locke passa de nouveau sa langue sur ses lèvres.) J'apprécierais vraiment de vous aider à tuer ce salopard.

— C'est ce que nous allons faire. À la neuvième heure du matin, le Jour du Duc, on commence le rassemblement. Anjais viendra vous chercher à *La Dernière Erreur*, Tannen et toi.

— Et les Sanza ? Ils sont bons, au couteau.

— Et aux cartes, c'est du moins ce qu'on raconte. Je les aime bien, Locke, mais ce sont des bricoleurs. Des amuseurs. Pour les affaires sérieuses, je prends des gens sérieux.

— Comme vous voulez.

— Bon. (Barsavi sortit un mouchoir de soie de la poche de sa tunique et s'épongea lentement le front et les joues.) Laisse-moi, s'il te plaît. Reviens demain soir, en tant que prêtre. Tous mes autres prêtres du Bienfaiteur seront présents. Nous lui offrirons… un rituel décent.

Malgré lui, Locke se sentit flatté. Le capa savait que tous les garçons du père Chains étaient des Initiés du Bienfaiteur et Locke un prêtre à part entière, mais il n'avait jamais demandé ses bénédictions au sens officiel du terme.

— Bien sûr, dit-il doucement.

Puis, il se retira, laissant pour la seconde fois le capa baigner dans la lumière sanglante du matin, seul au cœur de sa forteresse avec un cadavre pour compagnie.

2

— Messieurs, dit un Locke haletant en fermant la porte des chambres du septième étage derrière lui. Nous nous sommes assez montrés pour cette semaine. On va tous travailler hors du temple jusqu'à nouvel ordre.

Jean était assis face à la porte, ses hachettes sur les cuisses et un vieux volume usé des *Romances korishiennes* dans les mains. Moucheron ronflait sur une paillasse, étendu dans l'une de ces positions complètement irréfléchies qui n'épargnent une arthrite instantanée qu'aux jeunes idiots. Les Sanza étaient assis

contre le mur du fond et jouaient aux cartes sans conviction. À l'irruption de Locke, ils relevèrent la tête.

— Nous sommes libérés d'une complication, déclara Locke. Et jetés droit dans une autre. Ça rigole vraiment pas.

— C'est quoi, l'histoire ? demanda Jean.

— La pire. (Locke s'effondra sur une chaise, balança la tête en arrière et ferma les yeux.) Nazca est morte.

— Quoi ? (Calo se leva d'un bond, Galdo non loin derrière lui.) Qu'est-il arrivé ?

— Le Roi Gris. Ce doit être le fameux « autre chose » auquel il a fait allusion quand j'étais son invité. Il a renvoyé le corps à son père dans un tonneau rempli de pisse de cheval.

— Par les dieux, dit Jean. Je suis désolé, Locke.

— Et maintenant, poursuivit Locke, toi et moi sommes censés accompagner le capa pour sa vengeance, au cours d'une « conférence clandestine » qui aura lieu dans trois nuits. Tout ça se passera au Trou-Qui-Résonne, d'ailleurs. Et l'idée que se fait le capa de « clandestine », c'est cent couteaux qui se jettent sur le Roi Gris pour le tailler en pièces.

— Pour *te* tailler en pièces, tu veux dire, dit Galdo.

— Je suis bien conscient de qui est supposé se balader déguisé en Roi Gris, merci. Je me demande seulement si je devrai porter une cible autour du cou. Oh ! Je me demande aussi si je peux apprendre à me dédoubler d'ici le Jour du Duc.

— C'est une situation de cinglés, déclara Jean, écœuré, en refermant violemment son livre.

— C'était déjà dingue avant, maintenant c'est mauvais.

— Pourquoi le Roi Gris a-t-il fait tuer Nazca ?

— Pour attirer l'attention du capa. (Locke soupira.) Soit pour lui faire peur – ce qu'il n'est certainement pas parvenu à faire –, soit pour le gonfler au-delà de toute mesure – ce qu'il a fait.

— Il n'y aura plus jamais de paix, maintenant. Le capa va tuer le Roi Gris, ou mourra en tentant de le faire. (Calo arpentait furieusement la pièce.) Le Roi Gris doit sûrement se rendre compte de tout ça. Il n'a pas facilité les négociations, il les a rendues impossibles. À jamais.

— L'idée m'a traversé l'esprit, enchaîna Locke, que le Roi Gris ne nous dit peut-être pas tout sur son fameux plan.

— Direction la porte du Vicomte, dans ce cas, dit Galdo. On peut passer l'après-midi à s'occuper des vivres et des moyens de transport. On peut embarquer notre fortune. Putain, si on n'arrive pas à construire une nouvelle vie avec quarante mille couronnes en poche, on mérite pas de vivre. On pourrait acheter des titres à Lashain. Faire de Moucheron un comte et s'établir comme sa maisonnée.

— Ou faire de nous des comtes et établir Moucheron comme notre maisonnée, corrigea Calo. Le faire trotter un peu. Ça, ce serait bon pour son éducation morale.

— C'est impossible, dit Locke. Nous devons faire comme si le Roi Gris pouvait nous suivre où que nous allions, ou, peut-être cela serait-il plus exact, comme si son Mage Esclave pouvait le faire. Tant que le Fauconnier reste à son service, la fuite ne nous appartient pas. Du moins pas en tant que première option.

— Et en deuxième ? demanda Jean.

— La partie n'est pas finie en ce qui me concerne. On peut s'en tenir au plan initial : préparer ce qu'il faut et, si nous devons absolument et définitivement tailler la route, eh bien, on porte les chevaux s'ils courent pas assez vite.

— Ce qui ne laisse qu'une seule énigme : de quel rendez-vous devons-nous t'excuser le soir de la rencontre au Trou-Qui-Résonne ? demanda Jean.

— Y a pas d'énigme, rétorqua Locke. Le Roi Gris a l'avantage sur nous. Barsavi, on sait qu'on peut le bananer. Donc, je jouerai le rôle du Roi Gris et je nous démerderai un moyen d'esquiver nos devoirs envers le capa sans me faire exécuter.

— Ce serait un bon plan, dit Jean.

— Mais, et si ce n'était pas nécessaire ? fit remarquer Calo à son frère. Un de nous deux peut jouer le rôle du Roi Gris, et toi et Jean pouvez vous tenir aux côtés de Barsavi si le besoin s'en fait sentir.

— Oui, dit Galdo. C'est une excellente idée.

— Non, objecta Locke. D'une part, je suis meilleur comédien que vous, et vous le savez. Vous êtes tout simplement trop voyants, tous les deux. On ne peut pas risquer une chose pareille. D'autre part, pendant que je joue au Roi Gris, vous allez devoir vous faire oublier de tout le monde. Je préférerais que

vous attendiez avec un moyen de transport à l'un de nos points de rencontre, au cas où les choses tourneraient au vinaigre et que l'on doive filer.

— Et Moucheron ?

— Moucheron, répondit Moucheron, fait semblant de ronfler depuis plusieurs minutes. Et je connais le Trou-Qui-Résonne. Je me cachais parfois là-bas quand j'étais dans la bande de la Colline des Ombres. Je serai sous le plancher, à côté de la chute d'eau, aux aguets.

— Moucheron, dit Locke, tu vas…

— Si ça ne te plaît pas, il faudra que tu m'enfermes dans une boîte pour m'empêcher d'y aller. Tu as besoin d'un guetteur et le Roi Gris n'a pas dit que tu ne pouvais pas amener d'amis pour mater ce qu'il se passe. Moi, c'est mon métier. Je mate. Et aucun d'entre vous n'arrive à le faire comme moi, parce que vous êtes tous plus grands, plus lents, plus bruyants et…

— Par les dieux ! dit Locke. Mes jours de *garrista* sont comptés. Le duc Moucheron est en train de me dicter les termes de son adoubement. Très bien, votre Grâce. Je vais vous confier un rôle qui vous gardera à portée de main – mais vous materez là où je vous dirai de le faire, compris ?

— Compris !

— Alors, c'est réglé, dit Locke. Et, si personne ne ressent le besoin impérieux de me voir imiter une figure d'autorité ou un ami à moi qu'il aimerait voir assassiner, un peu de sommeil ne me ferait pas de mal.

— C'est vraiment chiant pour Nazca, dit Galdo. Quel fils de pute !

— Oui, convint Locke. En fait, je vais lui en parler dès ce soir. À lui ou à son sorcier domestique – le premier qui se présente.

— La bougie, dit Jean.

— Ouais. Une fois que toi et moi nous aurons fini ce qu'on a à faire, et après le faux-jour. Tu pourras m'attendre à *La Dernière Erreur*. Je vais m'asseoir ici, l'allumer et attendre qu'ils se pointent. (Locke sourit.) Ce coup-ci, ce sera à ces enculés de monter les marches.

3

Le jour tomba, clair et agréable – une soirée fraîche comme rarement à Camorr. Locke s'était installé dans les chambres du septième étage, fenêtres ouvertes et moustiquaires baissées. Le ciel pourpre se peuplait peu à peu de serpentins lumineux et fantomatiques.

La bougie du Fauconnier fumait sur la table, à côté des restes du petit repas de Locke et d'une bouteille de vin à moitié vide – l'autre moitié de la bouteille lui réchauffait les entrailles. Il était assis face à la porte et massait le pansement propre que Jean avait insisté pour appliquer autour de son bras gauche avant de prendre son poste à *La Dernière Erreur*.

— Gardien Véreux, dit Locke dans le vide, si je te gonfle pour une raison ou une autre, ce n'est pas la peine de faire tous ces efforts pour me châtier. Et, si je ne te gonfle pas, eh bien, je prie pour que tu me trouves encore amusant.

Il plia les doigts de sa main gauche, fit la grimace et leva une fois de plus son verre et la bouteille de vin.

— Un verre pour une amie absente, dit-il en remplissant sa coupe de vin rouge sombre, une nacozza résineuse issue des coteaux amont de don Salvara – un cadeau que celui-ci avait fait à Lukas Fehrwight quand il avait débarqué de sa barge de plaisance il y a si longtemps déjà… ou si peu ; une éternité semblait s'être écoulée.

» Nazca Barsavi nous manque déjà, et nous souhaitons qu'elle se porte bien. Elle était un *garrista* juste et elle a essayé de faire sortir son *pezon* et elle-même d'une situation intenable. Elle méritait mieux. Pisse-moi dessus tant que tu veux, mais fais ce que tu peux pour elle. Je te demande ça en tant que serviteur.

— Si tu veux évaluer le véritable repentir d'un homme, dit le Fauconnier, observe-le quand il croit dîner seul.

La porte d'entrée se refermait juste derrière le Mage Esclave. Locke ne l'avait entendue ni s'ouvrir ni se refermer. Et pour cause : il l'avait verrouillée. Le Fauconnier n'était pas accompagné de son volatile mais était vêtu du même manteau gris à basques amples, manchettes écarlates et boutons d'argent que Locke l'avait vu porter la veille au soir. Un calot de velours

gris était remonté sur son front, décoré d'une épingle d'argent retenant une plume, laquelle pouvait facilement être identifiée comme appartenant à Vestris.

— En ce qui me concerne, je n'ai jamais été très repentant, poursuivit-il. Et je n'ai jamais trop apprécié les escaliers, non plus.

— Mon cœur chavire d'entendre tes malheurs, dit Locke. Où est ton faucon ?

— Elle patrouille.

Soudain, Locke fut intensément conscient que le réconfort que lui avaient apporté les fenêtres ouvertes avait désormais disparu : si Vestris s'énervait, les moustiquaires ne l'empêcheraient pas d'entrer.

— J'avais espéré que ton maître t'accompagnerait peut-être.

— Mon *client* à d'autres obligations pour ce soir, répliqua le Mage Esclave. Je parle en son nom et je lui rapporterai tes paroles. En supposant que tu aies quelque chose d'intéressant à dire.

— J'ai toujours des choses à dire, dit Locke. Des choses comme « fou furieux ». Et « sale con ». Il ne vous est jamais venu à l'esprit, à toi ou à ton *client,* que la meilleure façon de s'assurer qu'un Camorrien ne négociera jamais avec vous de bonne foi, c'est de tuer quelqu'un de sa famille ?

— Bonté divine ! dit le Fauconnier. C'est une bien mauvaise nouvelle, assurément. Quand je pense que le Roi Gris était *absolument persuadé* que Barsavi interpréterait le meurtre de sa fille comme un geste amical… (Le sorcier haussa les sourcils.) Dis-moi, tu voulais le lui dire toi-même ou tu préfères que je file lui annoncer tes révélations ?

— Très drôle, espèce d'enfoiré de merde. Même si j'ai accepté sous la contrainte de me faire passer pour ton guignol de maître, il faudra que tu reconnaisses qu'avoir renvoyé sa fille à Barsavi dans une cuve de pisse me complique vraiment le boulot.

— Dommage. Mais ce boulot reste à faire, et les contraintes perdurent.

— Barsavi veut que je sois à ses côtés pour cette rencontre, Fauconnier. Il me la demandé ce matin. J'aurais peut-être pu m'en sortir avant ça, mais maintenant ? Le meurtre de Nazca

m'a mis dans un putain de pétrin.

— Tu es la Ronce de Camorr. Personnellement, je serais très déçu si tu ne parvenais pas à contourner cette difficulté. La convocation de Barsavi est une requête ; celle de mon client est une exigence.

— Ton client ne me raconte pas tout ce qu'il devrait.

— Tu pourrais supposer sans trop de risques qu'il sait ce qu'il fait mieux que toi.

Nonchalamment, le Fauconnier se mit à faire passer un mince fil étrangement argenté entre les doigts de sa main droite.

— Au nom des dieux ! siffla Locke. Je me fous peut-être de ce qui arrive au capa, mais Nazca était mon amie. Je peux tolérer les contraintes, mais pas la méchanceté gratuite. Vous n'étiez pas *obligés* de lui faire ce que vous avez fait, bande d'ordures.

Le Fauconnier écarta les doigts et le fil brilla. Il commença à bouger la main doucement, tendant certaines fibres et en déliant d'autres, aussi adroitement que les Sanza faisaient passer des pièces sur le dos de leurs mains.

— Je ne peux pas te dire le poids qui pèse sur ma conscience lorsque j'apprends que nous pourrions perdre ta gracieuse acceptation, déclara le sorcier.

Puis, le Fauconnier chuinta un mot, une seule syllabe, dans une langue que Locke ne comprenait pas, torve et dérangeante. Elle retentit dans la chambre comme si celui qui l'avait prononcée s'était trouvé loin de là.

Derrière Locke, les volets de bois claquèrent et il sursauta sur sa chaise.

Une à une, les autres fenêtres se refermèrent violemment et une main invisible fit cliqueter leurs petits fermoirs. Le Fauconnier modifia une fois de plus la position de ses doigts et une lueur se refléta sur la toile qu'il avait dans la main. Locke hoqueta : soudain, ses genoux le faisaient souffrir, comme s'ils avaient reçu un violent coup de côté.

— C'est la deuxième fois que tu fais le désinvolte avec moi, dit le Mage Esclave. Je n'arrive pas à trouver ça amusant, alors je vais appuyer les instructions de mon client en prenant bien mon temps.

Locke serra les dents. Des larmes irrépressibles lui

montèrent aux yeux tandis que la douleur s'amplifiait dans ses jambes, le lancinait, se répandait. À présent, il avait l'impression qu'une flamme froide écumait ses rotules. Incapable de supporter son propre poids, il tituba en avant. Il s'agrippa désespérément à ses jambes d'une main, tout en tentant de l'autre de se retenir à la table. Il darda un regard noir sur le Mage Esclave et essaya de parler, mais des spasmes secouèrent les muscles de son cou.

— Tu es un *objet*, Lamora. Tu appartiens au Roi Gris. Il se fout de savoir que Nazca Barsavi était ton amie. Elle n'a pas eu de chance de naître du père que les dieux lui ont donné.

Les spasmes progressèrent le long de l'épine dorsale de Locke, puis sur ses bras et ses jambes, où ils rejoignirent dans une fusion hideuse une douleur glaçante et lancinante. Il tomba à la renverse, suffocant et frémissant, un rictus sur le visage, les mains recroquevillées telles des serres au-dessus de sa tête.

— On dirait un insecte que l'on vient de jeter au feu. Et cela n'est qu'une démonstration mineure de mon art. Les choses que je pourrais te *faire* si je cousais ton véritable nom sur du tissu ou si je l'écrivais sur un bout de parchemin… « Lamora » n'est manifestement pas le nom qu'on t'a donné. Ça veut dire « ombre », en thérin. Mais ton prénom, là… ça devrait suffire, si je désirais en faire usage.

Le Fauconnier agita les doigts d'avant en arrière, trop vite pour que Locke les distingue, tendant et étirant les fils argentés, et le tempo des tourments de Locke s'accéléra au rythme des torsions que le sorcier leur imprimait. Ses talons martelaient le plancher. Ses dents crissaient. Ses jambes lui semblaient taillées au hachoir. Encore et encore, il tenta d'aspirer assez d'air pour crier, mais ses poumons refusèrent de bouger, sa gorge se tapissa d'épines, et les limites du monde devinrent noires et rouges…

La libération fut un choc. Il était étendu sur le sol, désarticulé, et sentait encore des douleurs fantômes agiter sa carcasse. De chaudes larmes coulaient sur ses joues.

— Tu n'es pas particulièrement intelligent, Locke Lamora. Un homme intelligent ne m'aurait jamais délibérément fait perdre mon temps. Un homme intelligent appréhenderait les nuances

de la situation sans avoir besoin de… réitération.

Un autre geste flou perçu du coin de l'œil et une nouvelle douleur éclata dans la poitrine de Locke, telle une floraison ignée autour de son cœur. Il la sentait là, qui brûlait l'essence même de son être. Il avait l'impression de vraiment pouvoir sentir l'odeur de la chair brûlée, et l'air chauffer ses poumons jusqu'à les rendre aussi ardents qu'un four à pain. Locke gémit, se tordit de douleur, rejeta la tête en arrière et finit par hurler.

— J'ai besoin de toi, dit le Fauconnier. Mais je te rendrai docile et reconnaissant de ma patience. Pour tes amis, c'est une autre histoire. Vais-je être contraint de faire la même chose à Moucheron et t'obliger à regarder ? Vais-je être contraint de faire ça aux Sanza ?

— Non… s'il te plaît non ! s'écria Locke, recroquevillé de douleur, les mains serrées sur sa poitrine. (Il déchira sa tunique, tel un animal rendu fou par le martyre.) Pas eux !

— Pourquoi pas ? Ils ne signifient rien pour mon client. On peut les sacrifier.

La douleur cuisante s'évanouit, choquant à nouveau Locke par son absence. Il se lova sur le côté, le souffle laborieux, incapable de croire qu'une chaleur si intense puisse s'évanouir aussi vite.

— Encore un mot d'esprit, dit le Mage Esclave. Encore une remarque impertinente, encore une exigence, encore une réplique reflétant moins qu'une *totale servilité*, et ils paieront le prix de ta fierté. (Il prit le verre de vin résiné posé sur la table et y but une gorgée. Puis, il fit claquer les doigts de son autre main et le liquide contenu dans la coupe disparut en un instant, évaporé sans l'ombre d'une flamme.) Avons-nous écarté tout malentendu ?

— Oui, répondit Locke. Parfaitement. Oui. S'il te plaît, ne leur fais pas de mal. Je ferai tout ce que je dois faire.

— Bien sûr que tu le feras. Bon, j'ai apporté les éléments du costume que tu porteras au Trou-Qui-Résonne. Tu les trouveras pile devant la porte. Ils ont juste ce qu'il faut de théâtral. Je ne prétendrai pas t'apprendre à préparer ta pantomime. Sois en position au Trou-Qui-Résonne à dix heures et demie le soir de la rencontre. Je te guiderai de là et je t'expliquerai quoi dire.

— Barsavi, toussa Locke. Barsavi… va vouloir me tuer.

— Douterais-tu que je puisse continuer à te corriger ici, à satiété, jusqu'à ce que la douleur te rende fou ?

— Non… non.

— Alors, ne doute pas de mes capacités à te protéger de toutes les fariboles dont le capa pourrait désirer faire usage.

— Me guider… comment ?

— *Je n'ai pas besoin d'air pour transmettre mes instructions*, lâcha violemment la voix du Mage Esclave dans la tête de Locke. *Quand tu auras besoin de savoir quoi dire au cours de ta rencontre avec Barsavi, je t'expliquerai tout. Quand tu devras demander quelque chose ou accorder quelque chose, je te ferai savoir comment procéder. Est-ce clair ?*

— Oui… oui. Parfaitement clair. Merci.

— Tu devrais être reconnaissant de ce que mon client et moi-même avons fait en ton nom. Bien des hommes patientent des années avant d'avoir l'occasion de se faire bien voir du capa Barsavi. On t'a servi cette occasion sur un plateau. Ne sommes-nous pas généreux ?

— Si… ça ne fait aucun doute.

— Exactement. Je suggère à présent que tu trouves un moyen de faire l'impasse sur ce qu'il te demande. Ça te laissera libre de te concentrer sur la tâche que nous t'avons confiée. Nous ne voudrions surtout pas que tu sois distrait à un moment crucial. Cela te causerait certainement quelque détresse.

4

La Dernière Erreur était à moitié vide, un phénomène dont Locke n'avait encore jamais été le témoin. Les conversations étaient étouffées, les regards durs et froids, des bandes entières brillaient par leur absence. Les hommes et les femmes portaient des vêtements plus chauds que ne l'exigeait la saison : demi-capes, manteaux et gilets à plusieurs épaisseurs – il était ainsi plus facile de dissimuler des armes.

— Il t'est arrivé quoi, bordel ?

Jean se leva pour aider Locke à s'asseoir. Il leur avait déniché une petite table dans un recoin de la taverne, avec une bonne vue sur les portes. Locke s'installa sur sa chaise. Un léger écho des douleurs infligées par le Fauconnier hantait encore ses articulations et les muscles de son cou.

— Le Fauconnier désirait exprimer plusieurs opinions et, apparemment, il ne me trouve pas aussi charmant que je pensais l'être, répondit Locke à voix basse. (Il tripota négligemment sa tunique déchirée et soupira.) Pour l'instant, une bière, et après, une pute.

Jean fit glisser une chope de bière camorrienne tiède sur la table et Locke en avala la moitié en deux gorgées.

— En fait, dit-il en s'essuyant la bouche, je suppose que ça en valait la peine, rien que pour lui dire ce que je lui ai dit. Je ne pense pas que les Mages Esclaves aient pour habitude de se faire insulter.

— Tu as progressé ?

— Pas d'un centimètre. (Locke but ce qu'il lui restait de bière et retourna la chope avant de la reposer sur la table.) Pas d'un putain de centimètre. Je me suis fait torturer la gueule, ce qui était instructif, d'un certain point de vue.

— Quelle enflure ! (Jean serra les poings.) Je pourrais lui faire tellement de choses, sans le tuer. J'espère vraiment que j'en aurai l'occasion.

— Réserve ça au Roi Gris, marmonna Locke. M'est avis que si on survit à ce qui va se passer le soir du Jour du Duc, il ne pourra pas éternellement se payer les services du Fauconnier. Quand le Fauconnier partira…

— On retourne causer au Roi Gris. Avec des couteaux.

— Et comment. On le filera s'il le faut. Ça fait longtemps qu'on a besoin de savoir quoi faire de tout notre argent… Eh bien, voilà une idée ! Quoi que ce fumier ait préparé, quand il ne pourra plus rémunérer son mage, on lui montrera si on aime se faire ruiner comme des balles de balle-aux-mains. Même si on doit le suivre sur la mer de Fer, contourner le cap de Nessek et pousser jusqu'à la mer de Bronze et Balinel.

— Ah, maintenant on a un plan ! Et qu'est-ce que tu vas faire, ce soir ?

— Ce soir ? grogna Locke. Je vais suivre le conseil de Calo. Je vais aller me balader chez les Muguettes et me retourner le cerveau. Elles pourront me le remettre en place demain matin quand elles en auront fini avec moi. J'imagine que ça implique un supplément, mais je paierai.

— Je dois être en train de perdre la tête, dit Jean. Ça fait quatre ans, et pendant tout ce temps, tu as…

— Je suis frustré, j'ai besoin de faire une pause, elle est à mille cinq cents bornes d'ici et il faut croire que je suis humain, après tout, nom des dieux. Ne m'attendez pas.

— Je viens avec toi, déclara Jean. Il n'est pas sage de sortir seul par une nuit pareille. La ville est sur les dents, maintenant que la nouvelle de ce qui est arrivé à Nazca a circulé.

— Pas sage ? (Locke rit.) Je suis l'homme le plus en sécurité de tout Camorr, Jean. Il est établi que je suis le seul individu que personne dans le coin ne veut encore tuer. Pas avant d'avoir fini de m'utiliser.

5

— Ça ne marche pas, dit-il, moins de deux heures plus tard. Je suis désolé, ce… n'est pas ta faute.

Il faisait chaud et la chambre, plongée dans le noir, était extrêmement agréable, et on entendait le doux « swish-swish-swish » du ventilateur de bois dont les pales étaient actionnées depuis un conduit dissimulé. À l'extérieur de la coquette *Maison des Muguettes,* située à l'extrémité nord des Traquenards, des roues hydrauliques tournaient et entraînaient les courroies et les chaînes qui faisaient fonctionner ses nombreux mécanismes de confort.

Locke était allongé sur un grand lit à baldaquin de soie, au doux matelas de plume et recouvert de draps de satin. Il était nu dans la délicate lueur rouge d'un globe alchimique tamisé, à peine plus intense que le clair de lune écarlate, et il admirait les courbes légères de la femme qui faisait courir ses mains au creux de ses cuisses. Elle sentait le vin de pomme chaud et le musc de

cannelle. Pourtant, il était loin d'être excité.

— Felice, s'il te plaît, dit-il. C'était une mauvaise idée.

— Tu es tendu, murmura Felice. Manifestement, quelque chose te préoccupe et cette blessure à ton bras… ça ne peut rien arranger. Laisse-moi essayer d'autres choses. Je suis toujours prête à relever un… défi professionnel.

— Je ne vois pas ce qui pourrait aider.

— Hmmm… (Locke discerna la moue dans sa voix, bien que son visage ne fût que douces entailles d'ombres dans la pénombre rouge.) Il y a des liqueurs, tu sais. Alchimiques, de Tal Verrar. Des aphrodisiaques. C'est pas donné, mais ça marche bien. (Elle lui caressa le ventre, jouant avec la fine ligne de poils qui courait en son centre.) Elles peuvent faire des *miracles*.

— Je n'ai pas besoin de liqueurs, dit-il d'un ton distant, lui prenant la main pour l'éloigner de sa peau. Par les dieux, je ne sais même pas de quoi j'ai besoin.

— Permets-moi une suggestion, dans ce cas.

Elle se déplaça sur le lit jusqu'à se trouver agenouillée à côté de sa poitrine. D'un geste confiant (il y avait vraiment du muscle sous ces courbes), elle le retourna sur le ventre et commença à pétrir les muscles de son cou et de son dos, alternant douces caresses et pressions appuyées.

— Suggestion… aïe… acceptée.

— Locke, dit Felice, abandonnant le ton haletant et soumis qui était devenu une des illusions bénies de son commerce. Tu sais que, quand ils nous donnent nos affectations, les serviteurs des salles d'attente nous disent exactement ce que demande chaque client, n'est-ce pas ?

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Eh bien, je sais que tu as spécifiquement demandé une rouquine.

— Ce qui… ouille, plus bas, s'il te plaît… ce qui veut dire… ?

— Nous ne sommes que deux, chez les Muguettes, répondit-elle. Et il nous arrive parfois d'avoir cette demande. Mais le truc, c'est qu'il y a des hommes qui veulent une rouquine *en général* et que d'autres veulent une rouquine *en particulier*.

— Oh…

— Ceux qui veulent une rousse en général s'amusent bien et

reprennent leur chemin. Mais toi… tu veux une rousse en particulier. Et ce n'est pas moi.

— Je suis désolé… J'ai dit que ce n'était pas ta faute.

— Je sais. C'est vraiment très gentil à toi.

— Je suis heureux de payer, de toute façon.

— Et ça aussi, c'est mignon. (Elle gloussa.) Mais la chambre se remplirait de malabars armés de massues si tu raquais pas, ce n'est pas seulement que tu ne veux pas vexer la pauvre chose que je suis.

— Tu sais, dit Locke, je crois que je te préfère comme ça que quand tu faisais la bécasse à mes pieds.

— Certains hommes aiment bien les gaupes qui vont droit au but. D'autres ne veulent entendre parler que de leur génie. (Elle travailla les muscles du cou de Locke avec ses paumes.) C'est seulement un boulot. Mais, comme je l'ai dit, tu donnes l'impression de te languir de quelqu'un. Et maintenant, tu viens de te le rappeler.

— Désolé.

— Il n'y a aucun besoin de continuer à me présenter tes excuses. Tu es celui dont l'amour de sa vie a fui à l'autre bout du continent.

— Par les dieux, grogna Locke, trouve-moi une seule personne à Camorr qui n'est pas au courant de ça, et je te jure que je te donne mille couronnes.

— C'est juste une histoire que je tiens d'un des Sanza.

— Un des Sanza ? Lequel ?

— Pourrais pas dire. C'est très dur de les différencier, dans le noir.

— Je vais leur trancher leurs putains de langues.

— Oh, tsk ! (Elle lui ébouriffa les cheveux.) Ne fais pas ça, je t'en prie. Nous au moins, on trouve cet organe utile.

— Hmmmph !

— Mon pauvre et délicat crétin ! Tu en pinces vraiment salement pour elle. Eh bien, qu'est-ce que je peux dire, Locke ? T'es baisé. (Felice rit doucement.) Mais tu baises pas.

Interlude

MON CHEF-D'ŒUVRE ? DEUX GNIARDS

1

L'été qui suivit l'arrivée de Jean chez les Salauds Gentilshommes, le père Chains l'emmena avec Locke sur le toit du temple, un soir après dîner. Chains fumait du tabac jérémite roulé, tandis que les rayons du soleil sombraient à l'horizon et que la brillance du feu captif du Verre d'Antan de la ville s'élevait pour les remplacer.

Ce soir-là, il désirait parler de la nécessité éventuelle de trancher des gorges.

— J'ai eu cette discussion avec Calo, Galdo et Sabetha l'an dernier, commença-t-il. Vous deux, vous êtes un investissement, à la fois en temps et en liquidités. (Il recracha des croissants effilochés de fumée pâle, ne réussissant pas, une fois de plus, à former des ronds parfaits.) Un gros investissement. L'œuvre de ma vie, peut-être. Mon chef-d'œuvre ? Deux gniards. Alors je veux que vous vous rappeliez que vous ne pourrez pas toujours esquiver les bagarres en souriant. Si quelqu'un vous agresse à l'acier, je veux que vous surviviez. Parfois, ça implique de rendre coup pour coup. Parfois, ça implique de se cavaler comme si on avait le feu au cul. Ça implique toujours de savoir faire le bon choix – et c'est pourquoi il faut qu'on parle de vos inclinations.

Chains fixa Locke tout en tirant une longue bouffée délibérée sur son rouleau de tabac – le dernier soupir d'un homme pataugeant dans des eaux déplaisantes et qui se prépare à sombrer.

— Nous savons tous les deux que tu as de multiples talents, Locke, d'authentiques dons pour bien des choses. Alors, je n'irai

pas par quatre chemins – si tu en arrives à échanger des phrases impolies avec un véritable adversaire, ton haut-de-chausses finira trempé de pisse et toi, bouillie rouge. Tu peux tuer, d'accord, les dieux eux-mêmes te l'accorderont, mais tu n'es tout simplement pas fait pour les rixes droit dans les yeux. Et tu le sais, n'est-ce pas ?

Le silence empourpré de Locke fut une réponse éloquente. Subitement il fut incapable de soutenir le regard du père Chains ; ses pieds étaient devenus fascinants.

— Locke, Locke, tout le monde ne peut pas se transformer en chien enragé dès qu'il a une lame dans la main, et il n'y a pas de quoi pleurnicher, alors, je ne veux pas voir tes lèvres trembloter comme les seins d'une vieille pute, tu veux bien ? Tu apprendras l'acier, tu apprendras la corde et tu apprendras la ruellette. Mais tu apprendras à te servir de tout ça en douce. Dans le dos, sur le côté, du dessus, dans le noir. (Chains s'empara d'un adversaire imaginaire par-derrière, la main gauche autour de sa gorge, la main droite plongeant une dague – le rouleau de tabac – à hauteur de reins.) Toutes les combines, parce que si tu te bats sagement, tu ne finiras pas en carpaccio.

Chains fit semblant d'essuyer le sang qui maculait sa « lame » au bout ambré, avant de tirer une autre bouffée.

— C'est tout. Mets ça dans ta poche, et ton mouchoir par-dessus, Locke. Il faut que nous fassions face à nos défauts à grands coups de boule. Pour une bande, le vieil adage, c'est : « Les mensonges vont se promener, mais la vérité reste à la maison. » (Il expulsa deux traits de fumée de ses narines et se réjouit en voyant les volutes de fumée tourbillonner autour de sa tête.) Et maintenant, arrête de te comporter comme s'il y avait une gonzesse à poil sur tes pompes, tu veux ?

Cela fit sourire Locke, faiblement, mais il leva simultanément les yeux et opina du bonnet.

— À ton tour, à présent, dit Chains en se tournant vers Jean. Nous savons tous que tu es du genre à fracasser des crânes si on te lâche la bride. Ici, nous avons un cerveau retors comme il se doit, en la personne de Locke – un menteur fantastique. Calo et Galdo ont la médaille d'argent dans toutes les activités, la médaille d'or dans aucune. Sabetha est la reine de toutes les

enjôleuses. Mais ce qu'on n'a *pas encore*, c'est un bon vieux bagarreur. Je pense que ce pourrait être toi, un cogneur violent pour éviter les ennuis à ses potes. Un vrai fumier enragé avec de l'acier dans la main. Ça te dit d'essayer ?

Les yeux de Jean furent immédiatement attirés par le spectacle hypnotisant de ses pieds.

— Euh, eh bien, si vous pensez que ce serait bien, je peux essayer…

— Je t'ai vu en colère, Jean.

— Je t'ai senti en colère, dit Locke en souriant.

— Accorde foi au fait que j'ai quatre fois ton putain d'âge, Jean. Tu ne fulmines pas et tu ne profères pas de menaces. Tu te glaces, et après tu fais en sorte que des choses se passent. Il y a des gens qui sont faits pour les situations rudes. (Il tira une fois de plus une bouffée de tabac et, d'une chiquenaude, fit tomber les cendres sur les pierres à ses pieds.) Je pense que tu as un don pour éclater les caboches. Ce n'est ni bien ni mal en soi, mais c'est quelque chose dont nous pouvons faire usage.

Jean sembla réfléchir quelques instants à cette proposition, mais Locke et Chains pouvaient voir dans ses yeux qu'il avait déjà pris sa décision. Sous ses mèches noires et emmêlées, son regard s'était fait dur et avide, et son hochement de tête ne fut qu'une formalité.

— Bien ! Bien ! Je me disais que cette idée te plairait, alors je me suis permis de prendre quelques dispositions. (Il sortit un portefeuille de cuir noir d'une des poches de sa veste d'intérieur et le tendit à Jean.) À midi et demi demain, tu es attendu à la maison des Roses de Verre.

Locke et Jean écarquillèrent les yeux en entendant prononcer le nom de l'école martiale la plus célèbre et la plus fermée de Camorr. Jean ouvrit le portefeuille écussonné. Il contenait un jeton plat, représentant une rose stylisée dans du verre dépoli, directement fondu sur la surface intérieure du cuir. Avec ça, Jean pouvait passer au nord de l'Angevin et franchir les postes de garde installés au pied des Collines d'Alcegrante. Cela le plaçait sous la protection directe de don Tomsa Maranzalla, maître de la maison des Roses de Verre.

— Cette rose te fera passer le fleuve et te donnera accès aux

quartiers huppés, mais ne fais pas le con. Fais ce qu'on te dit, vas-y directement et reviens-en directement. À partir de maintenant, tu iras là-bas quatre fois par semaine. Et, dans notre intérêt à tous, apprivoise le bazar que tu as sur la tête. Sers-toi de feu et d'une hache d'armes, s'il le faut.

Chains tira une ultime bouffée de fumée aux arômes de feuillages persistants sur le rouleau qui se consumait rapidement, avant d'en balancer d'une pichenette le mégot par-dessus le mur du toit. Sa dernière expiration de la soirée partit voleter au-dessus de la tête des deux garçons, cercle flageolant mais parfaitement formé.

— Merde alors ! Un présage ! (Chains tendit la main vers le rond errant comme s'il pouvait le reprendre pour l'examiner.) Soit ce plan est voué à fonctionner, soit les dieux se réjouissent de me voir te conduire à ta perte, Jean Tannen. J'adore quand je gagne à tous les coups. Dites-moi, vous n'avez pas du boulot, tous les deux ?

2

Dans la maison des Roses de Verre, le jardin avait faim.

L'endroit était Camorr en microcosme, une chose laissée derrière eux par les Eldren comme un jouet. Le Verre d'Antan qui en recouvrait les pierres le protégeait de tous les arts humains, un peu à la façon des Cinq Tours et d'une douzaine d'autres édifices partout sur les îles de la ville. Les hommes et les femmes qui résidaient dans ces lieux étaient des usurpateurs de gloire, et la maison des Roses de Verre était le site le plus glorieux et le plus dangereux sur les pentes d'Alcegrante. Le fait que ce fût don Maranzalla qui l'occupât témoignait de la haute et persistante estime dans lequel le tenait le duc.

Le lendemain, juste avant la demie de midi, Jean Tannen était planté devant la porte de la tour de don Maranzalla : cinq étages cylindriques de pierre grise et de verre argenté, une imposante place forte qui faisait passer les charmantes villas voisines pour des maquettes d'architecte. De grandes vagues de

chaleur blanche s'abattaient d'un ciel sans nuages, et l'atmosphère était lourde de l'haleine légèrement maltée du fleuve citadin, bouillant sous le soleil. À côté des énormes portes de chêne laqué de la tour, une fenêtre de verre dépoli s'ouvrait dans la pierre, derrière laquelle on pouvait discerner les vagues contours d'un visage – l'arrivée de Jean avait été remarquée.

Il était passé au nord de l'Angevin en empruntant un passechat pas plus large que ses hanches, agrippé d'une poigne humide aux mains courantes tout le long des deux cents mètres de traversée. Sur la rive sud de l'Isla Zantara – la deuxième île à l'est d'Alcegrante –, il n'y avait pas de pont large. Les passages en ferry coûtaient un demi-baron de cuivre. Pour ceux qui ne pouvaient pas se permettre de dépenser une telle somme, il restait la terreur extatique des passechats. Jean ne s'était jamais trouvé perché sur une de ces choses, et voir les hommes et les femmes plus expérimentés ignorer les cordes et progresser à toute vitesse lui avait rempli les tripes d'eau glacée. Retrouver la sensation apaisante de durs pavés sous ses chaussures fut une bénédiction.

Les Vestes Jaunes trempés de sueur affectés au corps de garde de l'Isla Zantara avaient laissé passer Jean bien plus rapidement qu'il ne l'avait cru possible et, quand ils avaient reconnu le sigle qu'il portait dans son petit portefeuille noir, il avait vu l'hilarité déserter leurs visages rudes. Après ça, les renseignements qu'ils lui fournirent furent des plus laconiques. Était-ce la pitié qui imprégnait leurs voix, ou la crainte ?

— Nous viendrons te chercher, mon garçon, si tu repasses par la Colline, lui déclara subitement l'un d'entre eux comme il commençait à avancer sur les pierres blanches et immaculées de la rue.

Un mélange de pitié *et* de crainte, donc. Jean était-il vraiment enthousiaste la veille ?

Des craquements et des grattements de contrepoids précédèrent l'apparition d'une fente sombre entre les portes jumelles qui se dressaient devant lui. Une seconde plus tard, elles s'ouvrirent lentement et majestueusement, actionnées par deux hommes vêtus de gilets rouge sang et de larges ceintures à nœuds. Jean vit que chaque porte de bois massif faisait quinze

centimètres d'épaisseur et était renforcée de bandes de fer. Une vague d'effluves le submergea : pierre humide et vieille sueur, viande rôtie et encens à la cannelle. Des odeurs de prospérité et de sécurité, de vie derrière ces murs.

Jean présenta son portefeuille aux hommes qui venaient de lui ouvrir et l'un d'entre eux lui fit un geste impatient de la main.

— Tu es attendu. Entre en tant qu'hôte de don Maranzalla et respecte sa demeure comme tu respecterais la tienne.

Sur le mur gauche de l'opulent vestibule, deux cages d'escalier, en fer noir, richement ornées menaient à l'étage. Jean suivit l'homme et monta une volée de marches étroites, en s'efforçant de contrôler sa sudation et ses halètements. Au-dessous, on referma à grand bruit les portes de la tour.

Ils progressèrent sur trois étages de verre brillant et de vieille pierre, décorés avec d'épais tapis rouges et d'innombrables tapisseries maculées que Jean identifia comme étant des pavillons de guerre. Don Maranzalla servait en tant que maître d'escrime personnel du duc et commandant de ses Vestes Jaunes depuis un quart de siècle. Ces restes de tissu sanglants étaient tout ce qui restait de trop nombreuses compagnies d'hommes que le destin avait lancées contre Nicovante et lui, au cours de batailles qui faisaient désormais partie de la légende : les Guerres de la mer de Fer, la Rébellion du Comte Dément, la Guerre de Mille Jours contre Tal Verrar.

Enfin, l'escalier tournant les mena dans une pièce, à peine plus grande qu'un placard, faiblement éclairée par la douce lueur rouge d'un lampion. L'homme mit une main sur une poignée de bronze et se retourna pour poser son regard sur Jean.

— Voici le Jardin Sans Parfum, déclara-t-il. Avance avec précaution et ne touche à rien, si tu aimes la vie.

Puis il poussa la porte du toit, dévoilant une scène si lumineuse et ahurissante que Jean en vacilla.

La maison des Roses de Verre était plus de deux fois plus large qu'elle n'était haute, ainsi le toit devait-il faire au moins trente mètres de diamètre, et un mur le ceignait. Pendant un moment effrayant, Jean crut se trouver face à un feu alchimique ardent aux cent couleurs. Toutes les histoires et les rumeurs n'avaient rien fait pour le préparer au spectacle de cet endroit

sous la lumière crue d'un soleil blanc d'été, comme si du diamant liquide puisait par un million de veines délicates et scintillait sur autant de facettes et d'arêtes. Tout un jardin de roses avait été aménagé ici – pétales, tiges et épines parfaits – fleurs figées et sans parfum, auxquelles le reflet du feu donnait vie – car elles étaient toutes taillées dans du Verre d'Antan, des centaines de milliers de fleurs parfaites jusqu'au moindre aiguillon. Ébloui, Jean s'avança maladroitement et tendit une main pour se stabiliser. Lorsqu'il se força à fermer les yeux, les ténèbres étaient peuplées d'images résiduelles, tels des éclairs de chaleur.

L'homme de don Maranzalla le prit par les épaules, délicatement, mais fermement.

— Ça peut être écrasant, au début. Tes yeux vont s'y faire dans un moment, mais retiens bien ce que je te dis et, par les dieux, ne touche à *rien*.

Comme les yeux de Jean récupéraient du choc initial, il commença à discerner des choses au-delà de l'éclat aveuglant. En réalité, chaque mur de roses était transparent. Le plus proche n'était qu'à deux pas. Et il était parfait, aussi parfait que l'affirmaient les rumeurs, comme si les Eldren avaient cristallisé chaque rosier et chaque fleur en un instant de plénitude estivale absolue. Pourtant, çà et là, des parcelles de couleur se laissaient entrevoir au cœur des sculptures, masses tourbillonnantes de translucidité rouge-brun semblables à des nuages de fumée rouille figés dans la glace.

Ces nuages étaient du sang humain.

Chaque pétale, chaque feuille et chaque épine étaient plus acérés que n'importe quel rasoir. Le simple fait de les effleurer déchirait la peau comme du papier, et les roses buvaient le sang, exactement comme dans les histoires, l'aspiraient au plus profond de leur réseau de tiges et de stolons de verre. Sans aucun doute, si on offrait assez de vies à ce jardin, toutes les fleurs et tous les murs prendraient un jour une riche teinte rouille. Selon certaines rumeurs, la roseraie n'absorbait que ce que l'on y versait, selon d'autres, les roses absorbaient véritablement le sang des blessures et pouvaient vider un homme à partir de n'importe quelle plaie, quelle que soit la taille

de la lésion.

Il fallait une concentration intense pour progresser dans les allées de ce jardin ; la plupart ne faisaient que deux ou trois pas de large, et un moment d'inattention pouvait se révéler mortel. Cela en disait long sur don Maranzalla : il trouvait que ce parc était l'endroit idéal pour apprendre à se battre aux jeunes gens. Pour la première fois, Jean fut envahi d'un sentiment de terreur respectueuse envers les créatures qui avaient disparu de Camorr mille ans avant sa naissance. Combien d'autres surprises venues d'ailleurs avaient-elles laissées derrière elles, attendant que les humains tombent dessus ? Qu'est-ce qui avait bien pu chasser des êtres assez puissants pour réaliser un tel ouvrage ? La réponse était trop affreuse pour y penser.

L'homme de Maranzalla relâcha son étreinte sur les épaules de Jean et retourna dans la pièce faiblement éclairée en haut de l'escalier. Cette pièce, Jean le voyait à présent, faisait saillie sur le mur de la tour à la façon d'une cabane de jardinier.

— Don Maranzalla t'attend au centre du jardin, déclara l'homme.

Puis, il referma la porte derrière lui, et Jean se crut seul sur le toit, le soleil nu au-dessus de sa tête et les murs de verre avides devant lui.

Pourtant, il n'était pas seul. Des bruits se faisaient entendre au cœur du jardin de verre, les sons aigus et cinglants de l'acier contre l'acier, les grognements sourds de l'épuisement, quelques ordres brusques intimés d'une voix empreinte d'autorité. Quelques minutes plus tôt, Jean aurait pu jurer qu'emprunter le passechat avait été la chose la plus effrayante qu'il eût jamais entreprise, mais, maintenant qu'il était face au Jardin Sans Parfum, il serait volontiers retourné au milieu d'une arche élancée, quinze mètres au-dessus de l'Angevin, et y aurait dansé sans se tenir aux mains courantes.

Cela dit, le portefeuille noir qu'il serrait dans sa main droite lui rappela que le père Chains pensait qu'il conviendrait à ce qui l'attendait dans le Jardin – quoi que ce fût. En dépit du péril scintillant qu'elles représentaient, les roses étaient inanimées et n'étaient pas doués de conscience. Comment pourrait-il avoir le cœur d'un tueur s'il craignait de marcher en leur sein ? La honte

le poussa en avant, pas à pas, et il progressa minutieusement sur les chemins tortueux du jardin, la sueur coulant sur son visage et lui piquant les yeux.

— Je suis un Salaud Gentilhomme, marmonna-t-il.

Ce passage entre les murs de rosiers froids et impatients fut les dix mètres les plus longs de sa courte existence.

Il ne permit pas aux arbustes de savoir quel goût il avait.

Au centre du jardin se trouvait une cour circulaire d'environ dix mètres de diamètre. Là, deux garçons d'à peu près son âge se tournaient autour, leurs rapières se précipitant l'une contre l'autre. Une demi-douzaine d'autres garçons les observaient avec inquiétude, en compagnie d'un grand sexagénaire. Cet homme portait les cheveux sur les épaules et ses moustaches avaient la couleur des cendres froides d'un feu de camp. La peau de son visage était comme du cuir sablé et, bien qu'il fût vêtu d'un pourpoint de gentilhomme du même rouge vif que celui des serviteurs du rez-de-chaussée, il le portait par-dessus un haut-de-chausses de soldat usé et des bottes tout abîmées.

Dans ce cours, il n'y avait pas un garçon dont les vêtements ne faisaient pas honte à ceux de leur maître. Il s'agissait d'enfants de *qualité*, habillés de vestes de brocart et de hauts-de-chausses faits sur mesure, de tuniques de soie et d'imitations cirées de bottes d'épéiste. Chacun portait également un manteau de buffle blanc et des bracelets du même cuir, incrustés d'argent. Exactement ce qu'il fallait pour amortir les coups des armes d'entraînement. Jean se sentit nu dès l'instant où il posa les pieds dans la trouée, et seule la menace des roses de verre l'empêcha de retourner vite se cacher.

Un des duellistes fut surpris de voir Jean sortir du jardin, et son adversaire utilisa à son profit sa fraction de seconde d'inattention. Habilement, il lui plongea sa rapière dans le haut du bras, perforant le cuir. Le garçon embroché laissa échapper un hurlement inconvenant et fit tomber sa lame.

— Mon seigneur Maranzalla ! (Un des garçons de l'assistance prit la parole, et il y avait plus de miel dans sa voix que sur les bâtons qu'on utilise pour appâter les ours.) Il est évident que Lorenzo a été distrait par le garçon qui vient juste de sortir du jardin ! Ce n'était pas une touche convenable.

Tous les garçons portèrent leur attention sur Jean, et il était impossible de déterminer ce qui suscita d'abord leur dédain non dissimulé : ses habits d'ouvrier, sa silhouette en poire, l'absence d'arme et d'armure ? Seul le garçon dont la manche s'auréolait d'un cercle de sang ne lui lança pas un regard ouvertement dégoûté : il avait d'autres problèmes. L'homme aux cheveux gris se racla la gorge, avant de parler de la voix profonde que Jean venait d'entendre. Il avait l'air amusé.

— Tu as été idiot de quitter ton adversaire des yeux, Lorenzo, alors, en un sens, tu as bien mérité ce qui t'est arrivé. Mais il est vrai, toutes choses étant égales par ailleurs, qu'un jeune gentilhomme ne devrait pas exploiter une distraction extérieure pour porter une touche. Vous essaierez de faire mieux la prochaine fois, tous les deux. (Sans le regarder, il fit un geste de la main en direction de Jean, et sa voix perdit de sa chaleur.) Et toi, mon garçon, va te perdre dans le jardin jusqu'à ce qu'on ait fini ici. Je ne veux pas te revoir avant que ces gentilshommes soient partis.

Persuadé que le feu qui lui montait aux joues aurait pu éclipser le soleil, Jean se précipita vite hors de vue. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il réalise avec horreur qu'il était retourné dans le labyrinthe de murs de verre sculpté sans hésiter. Se positionnant à quelques virages de la trouée, il resta là, envahi par la peur et le dégoût de soi, et essaya de se tenir immobile alors que la chaleur du soleil lui arrachait de grands fleuves de sueur.

Heureusement, il n'eut pas à attendre longtemps. Les chocs métalliques cessèrent et don Maranzalla congédia sa classe. Ils défilèrent devant Jean sans leurs manteaux, vestes ouvertes, et chaque garçon semblait à l'aise dans le dédale létal de fleurs transparentes. Aucun ne lui adressa la parole, car ils étaient dans la demeure de don Maranzalla et il aurait été présomptueux de leur part de réprimander un homme du peuple sur son domaine. Le fait que tous avaient trempé leur tunique de soie jusqu'à la rendre presque translucide, et que plusieurs d'entre eux étaient rubiconds et flageolaient sous la chaleur, ne fit pas grand-chose pour soulager sa détresse.

— Mon garçon, héla don Maranzalla une fois que la troupe de

jeunes gentilshommes fut sortie du jardin et eut pris l'escalier. Viens me voir, à présent.

Rassemblant autant de dignité qu'il le put, mais conscient qu'il s'agissait en grande partie de l'œuvre de son imagination, Jean rentra son ventre flasque et retourna dans la trouée. Don Maranzalla ne lui faisait pas face. Il tenait la rapière d'entraînement de petite taille qui venait de blesser le biceps du garçon imprudent. Dans ses mains, elle avait l'air d'un jouet, mais le sang qui en maculait l'extrémité était bien réel.

— Je, euh, je suis désolé, monsieur, Excellence Maranzalla. Je devais être en avance. Je, ah, je ne voulais pas vous distraire pendant le cours…

Maranzalla pivota sur ses talons, aussi précisément qu'une horloge verrarienne, tous les muscles de son buste aussi sinistrement immobiles que ceux d'une statue. Il baissa la tête pour dévisager le garçon, et le regard froid et scrutateur de ses yeux noirs et plissés occasionna à Jean la troisième grande frayeur de ce début d'après-midi.

Subitement, il se rappela qu'il était seul sur le toit avec un homme qui avait passé sa vie à massacrer des gens pour occuper la position qui était maintenant la sienne.

— Cela t'amuse-t-il, roturier, de parler avant que l'on ne t'adresse la parole, dans un endroit tel que celui-ci, à un homme tel que moi ? À un *don* comme moi ? demanda-t-il dans un souffle serpentin.

Les excuses couinantes de Jean moururent dans sa gorge en un hoquet indigne d'un homme. C'était le genre de bruit humide que pourrait faire une palourde si on en brisait la coquille pour la faire sortir par les fêlures.

— Parce que, s'il ne s'agit que d'imprudence, je ferai passer cette habitude à grands coups de pompes dans ton gros cul et ça, avant même que tu clignes des yeux. (À grandes enjambées, il alla jusqu'au mur de roses le plus proche et, avec un soin manifeste, glissa le bout de la rapière ensanglantée dans l'une des fleurs. Jean, fasciné et horrifié à la fois, regarda la tache rouge rapidement disparaître de la lame et être aspirée dans le verre, où elle se diffusa en vrilles roses et brumeuses, avant d'être emportée au cœur de la sculpture. Le don jeta l'épée

propre au sol.) C'est ça ? Tu es un imprudent gros gamin envoyé ici pour faire semblant d'apprendre à te battre ? T'es un sale petit garnement sorti du Chaudron, aucun doute. Le résidu d'une sale putain.

Au début, la paralysie qui s'était emparée de la langue de Jean refusa de se dissiper. Puis, il entendit le sang battre à ses oreilles comme les vagues venant s'abattre sur la rive. Ses poings se serrèrent d'eux-mêmes.

— Je suis né dans le *Recoin Nord* ! hurla-t-il. Et ma mère et mon père étaient dans les *affaires* !

Presqu'aussitôt qu'il eut fini de cracher sa phrase, son cœur lui donna l'impression de s'être arrêté. Mortifié, il mit ses mains dans son dos, baissa la tête et fit un pas en arrière.

Après quelques instants d'un silence pesant, Maranzalla rit à gorge déployée et fit craquer ses phalanges, produisant un son similaire à ceux que font les bûches de pin en brûlant.

— Pardonne-moi, Jean, dit-il. Mais je voulais voir si Chains disait la vérité. Par les dieux, tu as vraiment des couilles. Et un sacré caractère.

— Vous… Jean fixait Maranzalla, comprenant peu à peu. Vous *vouliez* me mettre en colère, Excellence.

— Je sais que tu es sensible au sujet de tes parents, mon garçon. Chains m'a beaucoup parlé de toi.

Il mit un genou à terre devant Jean, ce qui plaça ses yeux au niveau des siens, et il lui posa la main sur l'épaule.

— Chains n'est pas aveugle, dit Jean. Je ne suis pas un Initié. Et vous, vous pas vraiment… pas vraiment…

— Un vieux salopard ?

Malgré lui, Jean gloussa.

— Je, euh… Je me demande si je rencontrerai encore une fois dans ma vie quelqu'un qui est vraiment ce qu'il semble être, Excellence.

— C'est fait. Ils sont sortis de mon jardin il y a quelques minutes. Et je *suis* un vieux salopard, Jean. Tu vas détester ma sale gueule avant la fin de l'été. Tu me maudiras au faux-jour et tu me maudiras à l'aube.

— Oh ! dit Jean. Mais… c'est juste pour les affaires.

— Absolument, convint don Maranzalla. Je peux te confier

quelque chose, Jean ? Je ne suis pas né ici. Cet endroit m'a été donné pour services rendus. Et ne crois pas qu'il n'a pas de valeur pour moi… Ma mère et mon père ne venaient même pas du Recoin Nord. En fait, je suis né dans une ferme.

— Wow ! fit Jean.

— Oui, confirma don Maranzalla. Ici, dans ce jardin, peu importe qui étaient tes parents. Je te ferai travailler jusqu'à ce que tu sues du sang et que tu implores pitié. Je te tabasserai jusqu'à ce que tu inventes des dieux à qui adresser tes prières. La seule chose que ce jardin respecte, c'est la concentration. Peux-tu te concentrer à chaque instant de présence ici ? Peux-tu distiller ton attention, l'affiner au plus haut point, vivre absolument dans le présent et tenir toutes tes autres préoccupations à l'écart ?

— Je… Il me faudra essayer, Excellence. J'ai déjà traversé les jardins une fois. Je peux recommencer.

— Et tu recommenceras. Tu recommenceras mille fois. Tu courras au milieu de mes roses. Tu dormiras avec elles. Et tu apprendras à te concentrer. Je te préviens, il y a des hommes qui en ont été incapables.

Il se leva et décrivit un demi-cercle de la main.

— Tu pourras trouver ce qu'ils ont laissé derrière eux, çà et là. Dans le verre.

Jean déglutit nerveusement et hocha la tête.

— Bon, tu as essayé de t'excuser d'être arrivé en avance. À la vérité, ce n'était pas le cas. J'ai laissé mon cours précédent prendre plus de temps parce que j'ai tendance à faire plaisir à ces petits merdeux quand ils ont envie de se découper un brin. À l'avenir, viens sur le coup de une heure, pour être sûr qu'ils sont partis depuis longtemps. On ne peut pas leur permettre de voir que je t'enseigne vraiment à toi aussi.

Autrefois, Jean faisait partie d'une famille à la fortune substantielle, et il portait des vêtements aussi élégants que ceux qu'il avait vus sur ce toit. Il ressentait à présent la vieille douleur cuisante de la perte, se disait-il, et non plus la honte simple que lui inspiraient ses cheveux, ses habits ou même son ventre proéminent. Ces pensées étaient juste assez nobles et fières pour maintenir ses yeux au sec et garder une expression posée.

— Je comprends, Excellence. Je… ne désire pas vous gêner à nouveau.

— Me gêner ? Jean, tu as mal compris. (Maranzalla donna un coup de pied nonchalant dans la rapière miniature, qui partit en cliquetant sur les dalles du toit.) Ces petits arrogants qui font encore dans leurs couches viennent ici pour apprendre l'art pittoresque et bien élevé de l'escrime, avec ses nombreuses limitations chics et ses proscriptions à l'égard des engagements *déshonorants*.

» *Toi*, en revanche, dit-il en se retournant pour donner une tape ferme mais amicale au milieu du front de Jean, tu vas apprendre à *tuer des gens*.

Chapitre 7

PAR LA FENÊTRE

1

Locke résuma son plan au cours d'un long déjeuner tendu.

Les Salauds Gentilshommes étaient assis à la table à manger de leur terrier de verre, juste après midi, le Jour du Duc. Dehors, le soleil déversait son châtiment habituel, mais l'endroit était frais – anormalement, peut-être, même pour une salle souterraine. Chains avait souvent avancé que le Verre d'Antan ne truquait pas *que* la lumière.

Ils avaient préparé un festin plus digne d'une grande occasion que d'une réunion de mi-journée. Il y avait du ragoût de mouton aux oignons et au gingembre, des anguilles farcies dans une sauce au vin épicé et des tartes aux pommes vertes préparées par Jean (arrosées d'une bonne dose de cognac d'Austershalin).

— Je parie que même le cuisinier personnel du duc se ferait peler les couilles s'il faisait ça, avait-il dit. Ça revient à deux ou trois couronnes par tarte, selon mes estimations.

— Combien vaudront-elles une fois qu'on les aura mangées et qu'elles fileront par la sortie des artistes ? demanda Moucheron.

— Tu peux toujours voir, répondit Calo. Attrape une balance !

— Et une pelle, ajouta Galdo.

Les Sanza passèrent le repas à piocher dans des omelettes assaisonnées recouvertes de rognons de mouton émincés, un plat généralement apprécié de toute la tablée. Mais aujourd'hui, même s'ils convinrent tous qu'il s'agissait de leur plus belle réussite depuis des semaines, supérieure même au repas de fête dressé pour leur premier succès auprès des Salvara, toute saveur

semblait avoir disparu. Seul Moucheron mangeait d'un appétit vigoureux et il concentrait principalement son attention sur le plat de tartes.

— Regardez-moi, dit-il la bouche à moitié pleine. Je vaux plus à chaque bouchée !

Des demi-sourires saluèrent ses pitreries, mais rien de plus. Il grommela, contrarié, et abattit ses deux poings sur la table.

— Eh bien, si personne ne veut manger, dit-il, pourquoi ne continuons-nous pas à préparer la façon dont on va esquiver la hache, ce soir ?

— Certes, dit Jean.

— Je ne te le fais pas dire, dit Calo.

— Oui, dit Galdo. C'est quoi le jeu, et comment on y joue ?

— Bon ! (Locke repoussa son assiette, froissa sa serviette et la lança au milieu de la table.) Pour commencer, il faut qu'on utilise à nouveau les chambres de la Tour Brisée. On dirait bien que l'escalier n'en a pas encore fini avec nous.

Jean acquiesça.

— Qu'est-ce qu'on fait du quartier général ?

— C'est là où on sera, toi et moi, quand Anjais viendra nous chercher, à la neuvième heure. Et c'est là où on restera, une fois qu'on l'aura totalement convaincu que nous avons une raison tout à fait honnête pour ne pas venir avec lui.

— Et ce serait quoi, cette raison ?

— Une raison très truculente, répondit Locke. Cet après-midi, j'ai besoin que Galdo et toi passiez vite fait voir Jessaline d'Aubart. Il me faut l'aide d'un alchimiste noir sur ce coup-là. Voilà ce que vous allez lui dire…

2

L'officine illégale de Jessaline d'Aubart et de sa fille, Janellaine, était installée au-dessus des locaux d'un collectif de scribes, dans le quartier respectable du Tournant de la Fontaine. Calo et Galdo arrivèrent à l'étage des copistes juste après la deuxième heure de l'après-midi. Là, une douzaine d'hommes et

de femmes étaient penchés sur de larges écritoires de bois, manipulant des plumes, du sel, des fusains et des buvards comme des automates. Un astucieux arrangement de miroirs et de lucarnes permettait à la lumière du jour d'éclairer leur travail. À Camorr, il y avait peu de commerçants plus près de leurs sous que les écrivains publics.

Un escalier tournant se trouvait à l'arrière, gardé par une jeune femme d'apparence rude qui affectait de s'ennuyer, tout en tripotant les armes rangées sous son manteau de brocart brun. Les jumeaux Sanza s'identifièrent grâce à une combinaison de gestes de la main et de barons de cuivre qui disparurent dans ses poches. Elle tira sur un cordon de sonnette pendu à côté de l'escalier puis leur fit signe de monter.

Au premier étage, il y avait un salon sans fenêtre, aux murs et au plancher lambrissés d'un bois doré dur qui sentait encore un peu le pin laqué. Un haut comptoir coupait la pièce en deux. Il n'y avait pas de siège côté clients et rien n'était présenté côté commerçant – en dehors d'une porte fermée.

Jessaline était derrière le comptoir. C'était une femme saisissante qui devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Ses cheveux anthracite tombaient en cascade sur ses yeux noirs et méfiants cernés de rides d'expression. Janellaine, à moitié plus jeune, se tenait à la droite de sa mère, une arbalète pointée juste au-dessus des têtes de Calo et Galdo. C'était une assassin d'intérieur, légère et de moindre puissance, ce qui signifiait presque certainement que quelque poison hideux avait été appliqué sur le carreau. Aucun des deux Sanza ne s'inquiéta outre mesure : c'était de cette façon que les alchimistes noirs menaient habituellement leurs affaires.

— Madame d'Aubart et mademoiselle d'Aubart, dit Calo en saluant bas. Vos serviteurs.

— Sans compter qu'ils sont toujours tout à fait disponibles, ajouta Galdo.

— Maître Sanza et maître Sanza, dit l'aînée des Aubart. Heureuse de vous voir.

— Sans compter que nous sommes toujours tout à fait peu disposées, dit Janellaine.

— Vous voudrez peut-être nous acheter quelque chose, cela

dit ?

Jessaline croisa les mains sur le comptoir et leva un sourcil.

— Il se trouve qu'un de nos amis a besoin de quelque chose de spécial.

Calo pécha une bourse sous son gilet et l'exhiba sans l'ouvrir.

— De spécial ?

— Peut-être pas aussi spécial que spécifique. Il faut qu'il tombe malade. Très malade.

— Loin de moi l'idée de ruiner mon commerce, mes chéris, déclara l'aînée, mais trois ou quatre bouteilles de rhum feraient l'affaire pour une fraction du prix de tout ce que je pourrais vous fournir.

— Ah, non, pas ce genre de maladie, précisa Galdo. Il doit être très mal en point, prêt à partir frapper à la porte de la chambre à coucher de la déesse de la Mort pour lui demander s'il peut entrer. Et après, il doit être en mesure de récupérer ses forces après avoir joué au mal portant pendant quelque temps. Une espèce de maladie de pantomime, si vous voulez.

— Hmmm… fit Janellaine. Je ne sais pas si nous avons quelque chose qui fonctionne exactement comme ça, du moins disponible.

— Quand votre ami désirerait-il avoir sa solution ? demanda Jessaline.

— En quelque sorte, on espérait ressortir d'ici avec, répondit Calo.

— On ne brasse pas de miracles, ici, mes chéris. (Jessaline tambourina des doigts sur le comptoir.) Contrairement à ce que tout le monde croit. On préfère avoir un peu de délai pour ce genre de choses. Traficoter les tripes de quelqu'un, passer de la bonne santé à la maladie et guérir en l'espace de quelques heures… Eh bien, c'est délicat !

— Nous ne sommes pas des Mages Esclaves, ajouta Janellaine.

— Dieux merci, dit Galdo. Mais c'est très urgent.

— Bon, soupira Jessaline. On peut peut-être concocter quelque chose ensemble, ce sera un peu rudimentaire, mais ça pourrait fonctionner.

— Fleur de détrousseur-de-tertre, annonça sa fille.

— Oui, acquiesça Jessaline. Et du pin de Somnay, après.

— Je crois qu'on a les deux en boutique, dit Janellaine. Je vais vérifier ?

— Oui, et passe-moi cette ruellette pendant que tu vas derrière.

Janellaine donna l'arbalète à sa mère, puis déverrouilla la porte du fond et disparut en la refermant dernière elle. Jessaline posa doucement l'arme sur le comptoir, laissant une main aux longs doigts sur la crosse matelassée.

— Vous nous blessez, madame, dit Calo. On est aussi inoffensifs que des chatons.

— Encore plus, dit Galdo. Les chatons ont des griffes et ils pissent partout.

— Ce n'est pas à cause de vous, les garçons. C'est la ville. C'est comme si ça bouillait de partout, à cause de l'affaire Nazca. Le vieux Barsavi doit préparer un châtiment. Dieu sait qui est ce Roi Gris ou ce qu'il veut, mais aujourd'hui, je m'inquiète plus de qui pourrait monter mon escalier.

— C'est *vraiment* une période pourrie.

Janellaine revint en tenant deux petits sacs. Elle referma la porte, passa les sacs à sa mère et reprit possession de l'arbalète.

— Bon, dit la doyenne des Aubart. Voilà donc de quoi il s'agit. Votre ami prendra ceci, le sac rouge. C'est de la fleur de détrousseur-de-tertre, une espèce de poudre pourpre. Dans le sac rouge, souvenez-vous-en. Mettez-la dans l'eau. C'est un émétique, si jamais le mot a une quelconque signification pour vous.

— Rien d'agréable, en tout cas, dit Galdo.

— Cinq minutes après l'avoir bu, une douleur lui montera dans le ventre. Dix minutes, et ses genoux flageolent. Quinze minutes, et il commence à rendre les repas de la semaine. Ça sera pas joli. Ayez des seaux à portée de main.

— Et ça aura l'air absolument vrai ? demanda Calo.

— L'air ? Ça pourra pas être plus réel, mon amour. Vous avez déjà vu quelqu'un faire semblant de vomir ?

— Oui, répondirent les Sanza dans un ensemble parfait.

— Il fait ça avec des oranges mâchées.

— Eh bien, *là*, il ne simulera pas. N'importe quel medekiner

de Camorr jurera qu'il s'agit d'un mal authentique et naturel. On ne voit même pas la fleur de détrousseur-de-tertre quand elle remonte : elle se dissout rapidement.

— Et après, dit Calo, qu'est-ce qu'on fait de l'autre sac ?

— Ça, c'est de l'écorce de pin de Somnay. Effritez-la et faites-la macérer dans du thé. C'est l'antidote parfait contre la fleur pourpre. Ça annulera tout le processus. Mais la fleur aura déjà fait son œuvre, gardez bien ça à l'esprit. L'écorce ne remettra pas la nourriture dans l'estomac de votre ami, pas plus qu'elle ne lui rendra la vigueur qu'il aura perdue à cracher ses tripes. Il sera faible et endolori pendant au moins un jour ou deux.

— Ça m'a l'air merveilleux, dit Calo. Du moins en ce qui concerne notre définition à nous de ce mot. Combien vous devons-nous ?

— Trois couronnes, vingt solons, répondit Jessaline. Et c'est seulement parce que vous étiez les garçons du vieux Chains. Ça ne va pas très loin question alchimie, il ne s'agit que de raffinage et de purification, mais c'est dur de mettre la main sur ces poudres.

Calo compta vingt tyrins d'or dans sa bourse et les posa en pile sur le comptoir.

— Voilà cinq couronnes, dans ce cas. En comprenant bien qu'il serait dans le plus grand intérêt de tous ceux qui ont pris part à cette transaction de l'oublier.

— Sanza, dit Jessaline d'Aubart sans humour, dans ce magasin, toutes les transactions sont oubliées, du moins aux yeux du monde extérieur.

— Une de plus, alors, intervint Calo en rajoutant quatre tyrins sur la pile, pour pouvoir dire que c'est *super* oublié.

— Eh bien, si vous voulez vraiment enfoncer le clou…

Elle prit un racloir en bois sous le comptoir et s'en servit pour faire glisser les pièces dans ce qui semblait être un sac de cuir. Elle prit soin de ne pas toucher les pièces elle-même. Les alchimistes noirs vivaient rarement aussi vieux qu'elle quand ils modéraient leur paranoïa à l'égard de tout ce qui se tâte, se goûte ou se renifle.

— Avec nos remerciements, dit Galdo. Et également ceux de

notre ami.

— Oh, ne comptez pas là-dessus, gloussa Jessaline d'Aubart. Donnez-lui d'abord le petit sac rouge, et vous verrez dans quelle humeur reconnaissante ça va le mettre.

3

— Donne-moi un verre d'eau, Jean. (Locke regarda par la fenêtre de la chambre du septième étage qui ouvrait sur le canal, comme les bâtiments du sud de Camorr allongeaient leurs grandes ombres noires en direction de l'est.) C'est l'heure de prendre mon médicament. J'imagine qu'on approche de neuf heures moins vingt.

— C'est déjà prêt, dit Jean en lui passant une tasse de fer-blanc dans laquelle dansait un résidu lavande nébuleux. Ce truc s'est vraiment dissous en un clin d'œil, exactement comme les Sanza l'avaient affirmé.

— Eh bien, dit-il, à la santé des poches profondes piètrement surveillées. À la santé des vrais alchimistes, d'un estomac robuste, d'un Roi Gris maladroit et de la chance du Gardien Véreux !

— À la santé de notre survie pour cette nuit ! dit Jean en faisant mine de trinquer avec Locke.

— Mmm… (Locke but une gorgée hésitante, avant d'en avaler le contenu en une série de goulées régulières.) C'est pas mauvais du tout, en fait. Ça a un peu le goût de menthe, très rafraîchissant.

— Digne épitaphe, dit Jean en récupérant la tasse.

Locke regarda plus longuement par la fenêtre. Comme le vent du Duc en provenance de la mer soufflait toujours fort et que les insectes ne piquaient pas encore, la moustiquaire était levée. Par-delà la via Camorrazza, le quartier de l'Arsenal était en grande partie calme et silencieux. Avec la paix relative qui régnait entre les villes-États de la mer de Fer, tous les entrepôts, les grandes scieries et les docks humides travaillaient peu. Si nécessaire, ils pouvaient, en même temps, construire une

dizaine de navires et pourvoir à leurs besoins. À ce moment-là, Locke ne voyait qu'une seule coque squelettique s'élever dans les chantiers.

Au-delà, les vagues venaient mourir contre la base de l'Aiguille Sud. une digue de pierre renforcée de Verre d'Antan qui faisait plus d'un kilomètre de long. À son extrémité sud, une tour de garde érigée de main d'homme s'élevait dans les ténèbres qui s'épaississaient sur la mer. Au loin, on pouvait apercevoir les silhouettes floues des voiles sous les vrilles rouges des nuages.

— Oh ! fit-il. Je crois qu'il se passe quelque chose.

— Assieds-toi, dit Jean. Tu es censé te sentir tout mou dans très peu de temps.

— Ça arrive déjà. En fait… par les dieux, je crois que je vais…

C'est ainsi que cela commença. Une intense vague nauséeuse monta dans la gorge de Locke, et avec elle remonta tout ce qu'il avait ingéré dans la journée. Pendant quelques longues minutes, il resta agenouillé, agrippé à un seau en bois, aussi religieusement qu'un homme devant un autel priant pour une intercession des dieux.

— Jean, hoqueta-t-il lors d'une brève accalmie entre une série de haut-le-cœur étranglés. La prochaine fois que je conçois un plan comme celui-là, envisage de me planter une hachette dans le crâne.

— Ce ne serait guère efficace. (Jean remplaça le seau plein par un vide et donna une tape amicale dans le dos de Locke.) Émousser mes jolies lames bien affûtées sur une caboche aussi dure que la tienne…

Un à un, Jean ferma les volets des fenêtres. Dehors, le faux-jour s'installait à peine.

— Tout épouvantable qu'elle soit, il faut que l'odeur fasse impression lorsque Anjais se pointera, déclara-t-il.

Une fois que l'estomac de Locke se fut complètement vidé, les nausées rêches prirent le relais. Il tremblait, frémissait et gémissait en se tenant le ventre. Jean le traîna à bras-le-corps sur une paillasse, où il l'observa, véritablement inquiet.

— Tu es tout pâle et tout moite, marmonna-t-il. Pas mal du tout. Très réaliste.

— Joli, non ? Par les dieux ! murmura Locke. Combien de temps, encore ?

— Je peux pas dire exactement, répondit Jean. Ils devraient arriver ici incessamment. Donne-leur le temps d'en avoir assez de poireauter et de monter ici comme des furies.

Pendant ces quelques minutes, Locke fit la connaissance intime de l'idée de « petite éternité ». Enfin, des pas firent craquer les marches, et quelqu'un frappa violemment à la porte.

— Lamora !

C'était la voix d'Anjais Barsavi.

— Tannen ! Ouvrez ou je défonce cette putain de porte !

— Dieux merci ! coassa Locke comme Jean se levait pour déverrouiller la porte.

— On vous attendait devant *La Dernière Erreur* ! Vous venez ou… par les dieux, que foutre s'est-il passé ici ?

Anjais se mit un bras devant le visage comme il entrait dans l'appartement et était assailli par l'odeur de vomissure. Jean montra Locke du doigt, qui se tordait sur le lit en gémissant, à moitié enveloppé d'une maigre couverture en dépit de la chaleur humide de la soirée.

— Il est tombé malade il y a à peine une demi-heure, déclara Jean. Il a dégueulé partout dans la pièce. Je ne sais pas ce qu'il a.

— Par les dieux, il vire au vert !

Anjais fit quelques pas pour se rapprocher de Locke, le fixant d'un regard de compassion horrifiée. Il était vêtu pour aller au combat, d'une cuirasse de cuir bouilli, et portait un collier de cuir et une paire de bracelets de cuir clouté autour des jambons qui lui tenaient lieu d'avant-bras. Plusieurs hommes l'avaient accompagné dans l'escalier, mais aucun d'entre eux n'avait l'air pressé d'entrer dans la chambre.

— Pour le dîner, j'ai mangé du chapon, dit Jean. Lui, il a pris des rouleaux de poisson. C'est les dernières choses qu'on a mangées, et moi je vais bien.

— Par la pisse d'Iono. Des rouleaux de poisson. Moins frais qu'il ne s'y attendait, je parie.

— Anjais, coassa Locke en tendant une main tremblante vers lui. Ne… ne me laisse pas. Je peux toujours venir. Je peux encore me battre.

— Par les dieux, non ! (Anjais secoua la tête avec insistance.) Tu es dans un triste état, Lamora. Je crois que tu ferais mieux d'aller voir un medekiner. Tu en as fait appeler un, Tannen ?

— Je n'en ai pas eu l'occasion. J'ai été chercher les seaux et je me suis occupé de lui depuis le début.

— Bon, continue ! Vous restez là, tous les deux. Non, ne te fâche pas, Jean, il est clair qu'on ne peut pas le laisser tout seul. Reste et occupe-toi de lui. Va chercher un medekiner dès que tu pourras.

Anjais donna deux petites tapes sur l'épaule de Locke.

— On va s'occuper de l'autre enfoiré ce soir, Locke. Pas de soucis. On va le traiter bien comme il faut, et, quand on aura fini, j'enverrai quelqu'un voir comment tu vas. J'arrangerai le coup avec papa. Il comprendra.

— S'il te plaît… s'il te plaît. Jean peut m'aider à me tenir debout. Je peux encore…

— La discussion est close. Tu tiens pas sur tes quilles. T'es aussi malade qu'un poisson lâché dans un litron de vin. (Anjais recula vers la porte et lui adressa un petit geste compatissant avant de s'esquiver.) Si je mets personnellement la main sur cette charogne, je lui en collerai une de ta part. Locke. Sois tranquille.

Puis, la porte se referma en claquant, et Locke et Jean furent à nouveau seuls.

4

De longues minutes s'écoulèrent. Jean ouvrit les volets de la fenêtre qui donnait sur le canal et scruta les éclats du faux-jour. Au-dessous, Anjais et ses hommes s'écartèrent de la foule, avant de filer en direction du passechat de la via Camorrazza, vers le quartier de l'Arsenal. Anjais ne se retourna pas une seule fois et, très vite, les ombres et la distance l'engloutirent.

— Il est loin. Je peux t'aider à…, dit Jean en se détournant de la fenêtre.

Locke s'était déjà péniblement extrait du lit et arrosait d'eau

l'âtre de cuisson alchimique, l'air d'avoir vieilli de dix ans et maigri de dix kilos. C'était préoccupant : Locke ne pouvait pas se permettre de perdre autant de poids.

— Charmant ! Le boulot le moins compliqué et le moins important de la soirée est fini. Haut les cœurs, Salauds Gentilshommes ! dit Locke. (La lueur bouillante de l'âtre se refléta sur son visage comme il y plaçait une jarre d'eau. Dix ans de plus ? Vingt, plutôt.) Le thé, maintenant, que les dieux le bénissent, et il a intérêt à être aussi bon que la poudre pourpre.

Jean fit la grimace et s'empara de deux seaux de vomi, avant de revenir à la fenêtre. Le faux-jour mourait, à présent. Le vent du Pendu soufflait, fort et chaud, apportant une voûte de nuages bas avec lui, visible juste au-delà des Cinq Tours. Ce soir, les Lunes seraient dévorées par ces nuages, au moins pendant deux heures. Des rais de soleil faisaient leur apparition sur la ville, comme si un bijoutier invisible était en train d'installer sa marchandise sur une étendue d'étoffe noire.

— J'ai l'impression que la petite potion de Jessaline a fait remonter tous les repas de ces cinq dernières années, dit Locke. Plus rien à renvoyer que mon âme nue. Vérifie qu'elle ne flotte pas dans un de ces seaux, d'accord ?

Ses mains tremblaient, comme il écrasait l'écorce séchée de pin de Somnay dans la jarre d'eau. Il ne se sentait pas d'humeur à rater son infusion.

— Je crois que je la vois, dit Jean. Une sale petite chose toute crochue, d'ailleurs. C'est mieux si on l'envoie au large.

Jean jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer qu'aucun bateau ne croisait au-dessous, sur le chemin d'une surprise vraiment désagréable, avant de tout simplement bazarder les seaux, l'un après l'autre. Ils atteignirent l'eau à grand bruit quelque vingt mètres plus bas, mais Jean était certain que personne ne s'en était rendu compte – ni ne s'en souciait : les Camorriens passaient leur temps à jeter des choses dégoûtantes dans la via Camorrazza.

Satisfait de ses lancers, Jean ouvrit un placard dissimulé et en sortit leurs déguisements – des capes de voyage bon marché et deux calots de Tal Verrar à bords larges, fabriqués dans quelque cuir ignoble dont la texture graisseuse rappelait celle

d'une peau de saucisse. Il jeta une cape brun-gris sur les épaules de Locke. Avec gratitude, celui-ci la rattrapa en frissonnant.

— Tu as encore ton air de mémère attentive, Jean. Je dois vraiment avoir l'air d'avoir dégusté.

— À vrai dire, tu as l'air d'avoir été exécuté la semaine dernière. Ça ne me plaît pas de te le demander, mais est-ce que tu es sûr d'être à la hauteur pour ce soir ?

— Quelle que soit ma forme, il faudra que ce soit suffisant. (Locke enveloppa sa main droite de sa cape et récupéra la jarre de thé bouillant. Il avala une gorgée, écorce comprise, se disant que le meilleur endroit où mettre cette mixture serait son estomac vide.) Beurk ! Ça a le même goût qu'un coup dans le bide. J'ai gonflé Jessaline, récemment ?

Son expression était pittoresque, comme si la peau de son visage tentait de se décoller et de fuir ses os, mais il continua d'ingurgiter l'étrange décoction en refoulant l'envie de recracher les fragments d'écorce humides et grumeleux. Jean le stabilisa en lui posant les deux mains sur les épaules, secrètement inquiet qu'une autre crise de vomissements soit plus que ne pourrait en supporter Locke.

Au bout de quelques minutes, Locke reposa la jarre vide, s'assit et poussa un profond soupir.

— J'ai vraiment hâte de causer avec le Roi Gris quand toute cette merde sera terminée, murmura Locke. J'ai quelques questions à lui poser. Des questions philosophiques. Du genre : « Ça fait quoi d'être pendu à une fenêtre par les couilles, sale enfoiré de merde ? »

— On dirait plus de la physique que de la philosophie. Et, comme tu l'as dit, il faut d'abord qu'on attende que le Fauconnier s'en aille, dit Jean d'une voix posée et totalement dénuée d'expression, la voix qu'il avait toujours lorsqu'il parlait d'un plan n'ayant que de lointains rapports avec la prudence et le bon sens. Dommage qu'il soit impossible de prendre ce fumier par surprise dans une allée sombre.

— Si on lui donnait plus d'une seconde pour réfléchir, on perdrait.

— À moins de vingt mètres, réfléchit Jean. Un bon coup de Sœur Vicieuse. Une demi-seconde suffirait.

— Mais nous savons tous les deux que nous ne pouvons pas tuer un Mage Esclave, répliqua lentement Locke. On ne passerait pas la semaine. Karthain ferait de nous des exemples – avec Calo, Galdo et Moucheron en prime. Ce serait pas très malin, comme façon de s'en sortir. Un vrai suicide.

Locke porta son regard sur la lueur mourante de l'âtre et se frotta les mains.

— Je me demande, Jean. Je me demande vraiment. Est-ce que c'est comme ça que les gens se sentent quand on en a fini avec eux ? Une fois qu'on a pris ce qu'il y avait à leur prendre et qu'ils n'y *peuvent* plus rien ?

La lueur de l'âtre diminua significativement avant que Jean ne réponde.

— Je croyais que ça faisait longtemps qu'on était tombés d'accord pour dire qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, Locke. Rien de plus. C'est un moment incroyablement idiot pour commencer à se soucier de ça.

— S'en soucier ? commença Locke en clignant des yeux comme s'il venait juste de se réveiller. Non, détrompe-toi. C'est juste la sensation de s'être fait coincer. « Pas d'échappatoire », c'est pour les autres, pas pour les Salauds Gentilshommes. Je n'aime pas qu'on me piège.

Subitement, Locke lui fit signe de le remettre sur ses pieds. Jean n'était pas sûr de savoir si c'était le thé ou la cape, mais son *garrista* ne grelottait plus.

— Et comment, continua Locke, dont la voix se raffermissait. Et comment que ce n'est pas pour les Salauds Gentilshommes. Finissons-en avec ce boulot de chiottes. On pourra longuement réfléchir à notre sac à merde favori et à sa carpette une fois que j'aurai fait ses quatre volontés.

Jean sourit et fit craquer ses phalanges. Puis, il fit courir une main dans son dos, du vieux geste familier qui le faisait s'assurer que les Sœurs Vicieuses étaient prêtes à faire la tournée des grands ducs.

— Tu es sûr que tu es prêt pour la Grand-Route du Lierre ?

— Je pourrais pas être plus prêt. Putain, j'ai perdu un poids considérable depuis que j'ai bu cette potion. Descendre d'ici sera la chose la plus facile de la soirée.

5

Le treillage s'étendait jusqu'à une ruelle étroite, sur toute la partie ouest de la Tour Brisée. La claire-voie de bois était couverte de vieilles plantes grimpantes et encadrait les fenêtres de chaque étage. Bien que cela fût un peu chiant de l'escalader, c'était une méthode parfaite pour éviter les dizaines de visages familiers que l'on était sûr de croiser chaque soir à *La Dernière Erreur*. Les Salauds Gentilshommes empruntaient régulièrement la Grand-Route du Lierre.

Au dernier étage de la Tour Brisée, les volets côté ruelle s'ouvrirent en claquant. Toutes les lumières des chambres de Locke et Jean avaient été éteintes. Une grande silhouette sombre se glissa dans la masse enchevêtrée, vite suivie d'une forme plus petite. Les phalanges blanchies sous l'effort pour s'agripper, Locke referma doucement les volets derrière lui, puis s'efforça de convaincre son estomac chatouilleux de cesser de se plaindre le temps de la descente. Le vent du Pendu, sur le chemin qui l'emmenait vers la noirceur salée de la mer de Fer, tirait le calot et la cape du voleur de ses doigts invisibles aux relents de fermes et de marais.

Jean se tenait à un mètre sous Locke, et ils descendirent régulièrement, une prise de main ou de pied à la fois. Au cinquième étage, les fenêtres étaient sombres et les abattants fermés.

De minces rais de lumière ambrée filtraient autour des volets du quatrième étage. D'un commun et silencieux accord, les deux monte-en-l'air ralentirent et se firent aussi discrets que possible, tentant de n'être rien de plus que des taches grises et invisibles dans la nuit. Ils poursuivirent leur descente.

Les volets du quatrième étage s'ouvrirent violemment comme Jean arrivait à leur hauteur, sur leur gauche.

Un battant vint le heurter dans le dos et faillit le surprendre assez pour qu'il lâche prise. Il enroula fermement ses doigts autour du bois et du lierre, avant de jeter un regard sur la droite.

Locke posa le pied sur sa tête, mais remonta prestement.

— Je sais qu'il n'y a pas d'autre moyen de sortir d'ici, sale morue ! siffla une voix d'homme.

Il y eut un choc, puis des tremblements agitèrent le treillage. Quelqu'un était sorti par la fenêtre et tâtonnait dans l'enchevêtrement, juste au-dessous d'eux. Une femme brune passa la tête par l'ajour, déterminée à hurler une réplique, mais elle hoqueta en découvrant Jean par les fentes du volet. Cela attira l'attention de l'homme qui se cramponnait en dessous d'elle. Il était encore plus imposant que Jean.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, s'étrangla-t-il. Qu'est-ce que *vous* foutez là ?

— On fait marrer les dieux, pauvre con. (Jean donna un coup de pied pour tenter de faire descendre le nouveau venu le long du treillage, mais en vain.) Sois gentil, arrache-toi de là !

— Qu'est-ce que vous branlez devant cette fenêtre, hein ? Vous matez ? J'vais vous montrer, moi, bande d'enflures !

Grognant sous l'effort, il commença à remonter pour s'accrocher aux jambes de Jean. Jean se mit hors de portée *in extremis*, et le monde tourbillonna autour de lui comme il recouvrait l'équilibre. Un mur noir, un ciel noir, des pavés noirs et humides quinze mètres plus bas. Ç'aurait été une sale chute, le genre de chute qui ouvre les gens comme des œufs à la coque.

— Tirez-vous TOUT DE SUITE de ma putain de fenêtre, tous autant que vous êtes ! Ferenz, pour l'amour de Morgante, fous-leur la paix et *descends* ! tonitrua la femme.

— Merde ! marmonna Locke, un ou deux mètres à gauche au-dessus d'elle, son éloquence temporairement calmée par la peur. Madame, vous nous compliquez la soirée, alors, avant qu'on vienne compliquer la vôtre, bouclez-la et fermez cette nom de dieux de fenêtre !

Elle releva la tête, atterrée.

— Vous êtes deux ? Tous, là, descendez, descendez, DESCENDEZ !

— Fermez votre fenêtre, fermez votre fenêtre, fermez cette putain de *FENÊTRE* !

— Je vais vous tuer tous les deux, bande d'enfoirés, souffla Ferenz. J'vais vous faire tomber de ce putain de…

Un bruit de casse à glacer les sangs se fit entendre, et le treillage frémit sous le poids des trois hommes qui s'y agrippaient.

— Ah ! fit Locke. Ah, ça, ça m'étonne pas ! Merci infiniment, Ferenz.

Puis, un flot de grossièretés monosyllabiques fusa de quatre bouches. Ces paroles ne passeraient pas à la postérité. Apparemment, deux hommes prudents constituaient la limite de ce que pouvait supporter le treillage. Sous le poids de trois agités en colère, il commença à se détacher du mur de pierre, dans une série de craquements crépitants.

Ferenz s'abandonna au bon sens et à la force de gravité et il glissa à une vitesse prodigieuse en se brûlant les mains, arrachant presque du mur le treillage au-dessus de lui. La claire-voie finit par céder lorsqu'il parvint à six mètres du sol, basculant et le projetant dans les ténèbres de la ruelle, où il se retrouva rapidement recouvert de lierre et de bois. Sa chute avait arraché au moins dix mètres de treillage, juste au-dessous des pieds gigotants de Jean.

Sans perdre de temps, Locke donna un coup d'épaule sur sa droite et se laissa tomber sur le rebord de la fenêtre, repoussant brusquement la femme hurlante d'un petit coup de botte. Jean remonta avec effort, car le volet lui interdisait d'accéder directement au rebord. Comme le treillage entre ses mains commençait à se détacher du mur, il se propulsa sans grâce au-dessus du battant puis par l'ajour, emportant Locke avec lui.

Ils atterrirent en tas sur le plancher de bois dur, emberlificotés dans leurs capes.

— Tirez-vous *tout de suite* ! cria la femme en ponctuant chaque mot d'un coup de pied dans les côtes et le dos de Jean – heureusement, elle était pieds nus.

— Ce serait idiot, dit Locke, coincé quelque part sous son ami.

— Hé ! s'insurgea Jean. Hé ! Hé !

Il attrapa le pied de la femme et la poussa en arrière. Elle atterrit sur le lit. C'était ce que l'on appelait un « suspendu », un hamac deux places, en soie délicate mais résistante, accroché aux quatre coins du plafond. Elle s'y étala, et Locke et Jean

remarquèrent subitement qu'elle ne portait rien d'autre que ses sous-vêtements. Et en été, les sous-vêtements des Camorriennes étaient vraiment légers.

— Dehors, bande de salauds ! Dehors, DEHORS ! Je…

Comme Locke et Jean se remettaient difficilement sur leurs pieds, la porte qui faisait face à la fenêtre s'ouvrit violemment, et un homme aux larges épaules et aux muscles de pierre (Un docker ? Un forgeron ?) fit son apparition dans la chambre. Une satisfaction vengeresse brillait dans son regard et il suintait l'alcool fort – une odeur âcre et puissante même à dix pas.

Locke perdit une demi-seconde à se demander comment Ferenz avait fait pour remonter aussi rapidement, et une autre à se rendre compte que cet homme n'était pas Ferenz.

Il gloussa, brièvement mais sans pouvoir se contrôler.

Derrière lui, le vent nocturne fit claquer le volet contre la fenêtre.

Un bruit monta du fond de la gorge de la femme, qui n'était pas sans rappeler celui que font les chats quand ils tombent dans un puits très, très profond.

— Espèce de sale putain ! dit l'homme d'une voix épaisse et traînante. Espèce de sale, sale putain ! 'En étais sûr. J'savais qu't'étais pas seule. (Il cracha, puis secoua la tête en direction de Locke et Jean.) Et deux mecs à la fois, avec ça. Putain ! Tombe sous le sens. J'imagine qu'il faut bien ça pour me remplacer.

» J'espère que z'êtes bien marrés avec la femme d'un autre, les mecs, enchaîna-t-il en tirant vingt-cinq centimètres de stylet d'acier noirci de sa botte gauche, parce que maintenant, c'est moi qui vais *faire* de vous des femmes.

Jean se campa sur ses pieds et passa sa main gauche sous sa cape, prêt à en sortir les Sœurs. De la main droite, il maintint Locke un pas derrière lui.

— Attendez ! hurla Locke en faisant de grands gestes. Holà ! Je sais de quoi ça a l'air, mais vous vous trompez, mon ami. (Il montra la femme pétrifiée, agrippée au lit suspendu.) Elle était là *avant* qu'on arrive !

— Gathis, siffla la femme. Gathis, ces hommes m'ont attaquée ! Chope-les ! Sauve-moi !

Gathis chargea Jean en grognant. Il tenait son couteau

devant lui à la façon des bagarreurs aguerris, mais il était encore ivre et furieux. Locke s'écarta au moment où Jean attrapait Gathis par le poignet, faisait un pas pour se mettre à sa portée et, d'une vive balayette, l'envoyait s'étaler au sol.

Un craquement peu appétissant se fit entendre et Gathis laissa tomber sa lame. Jean lui tenait encore fermement le poignet, qu'il tordit pendant que l'homme roulait sur le dos. Un instant, Gathis fut trop sidéré pour crier. Puis, la douleur parvint enfin à ses sens embrumés et il rugit.

Jean le souleva de terre en tirant violemment sur sa tunique, avant de le projeter de toutes ses forces contre le mur de pierre, à gauche de la fenêtre. La tête du malabar rebondit sur la surface dure et il tituba. Trop vif pour qu'il le distingue, le poing de Jean vint rencontrer sa mâchoire dans un grand « crac », ce qui l'arrêta brusquement dans son élan. Il s'effondra au sol, aussi mou qu'un sac de pâte à pain.

— Oui ! Oui ! s'écria la femme. Oui ! Maintenant, foutez-le par la fenêtre !

— Pour l'amour des dieux, madame, l'interrompit sèchement Locke, vous pouvez choisir un des mecs qui se trouvent dans votre piaule et vous décider ?

— Si on le retrouve mort dans la ruelle qui se trouve sous la fenêtre, je reviendrai et je vous ferai la même chose, dit Jean.

— Si vous racontez à qui que ce soit que nous sommes entrés par là, ajouta Locke, vous *souhaiterez* que mon ami revienne vous faire la même chose.

— Gathis se souviendra, hurla-t-elle. C'est sûr, il se souviendra !

— Un grand garçon comme lui ? Allons donc. (Jean affecta de rajuster sa cape et de remettre son chapeau.) Il dira qu'on était huit et qu'on avait tous des massues.

Locke et Jean se précipitèrent par la porte qu'avait empruntée Gathis et qui donnait sur le palier du quatrième étage, côté nord de la tour. Le treillage endommagé, il n'y avait pas d'autre moyen que de progresser rapidement à pied et de prier le Gardien Véreux. Locke referma la porte derrière eux, laissant la femme médusée étendue sur son lit suspendu, un Gathis inconscient recroquevillé sous sa fenêtre.

— La chance des dieux doit être avec nous, dit Locke en filant dans l'escalier craquetant. Au moins, on n'a pas perdu ces conneries de chapeaux.

Une petite forme sombre les croisa en sifflant, ailes battantes, ombre élancée piquant entre eux et les lueurs de la ville.

— Eh bien, dit Locke, pour le meilleur et pour le pire, à partir de maintenant, je suppose que le Fauconnier nous prend sous son aile.

Interlude

SUR LE FLEUVE

1

L'après-midi où Locke apprit qu'il allait être envoyé en amont de l'Angevin pour passer quelques mois dans une ferme, Jean se trouvait dans la maison des Roses de Verre.

De rudes averses s'abattaient sur Camorr ce Jour Fainéant-là, et Chains avait emmené Locke, Calo et Galdo dans la salle à manger pour leur apprendre à jouer à riche-mendiant-soldat-duc – un jeu de cartes dont le but était de s'approprier malhonnêtement jusqu'aux dernières cuivres usées de son voisin. Bien entendu, les garçons en apprirent vite les ficelles.

— Deux, trois et cinq de flèche, annonça Calo, plus le sigle des douze.

— Va mourir, pauvre mec, rétorqua Galdo. J'ai une suite de calices et le sigle du soleil.

— Ça va pas t'aider, sale clochard. Aboule la maille.

— En fait, intervint le père Chains, une suite de sigles l'emporte sur un sigle isolé, Calo. Galdo devrait te battre, mais…

— Ça intéresse personne de savoir ce que j'ai en main ? demanda Locke.

— Pas particulièrement, répondit Chains, dans la mesure où rien dans ce jeu n'est plus fort que la poignée du duc.

Il retourna ses cartes sur la table et fit craquer ses phalanges de satisfaction.

— C'est de la triche, dit Locke. Ça fait six fois de suite, et ça fait deux fois que vous avez la poignée du duc.

— Bien sûr que je triche, dit Chains. C'est pas drôle de jouer,

si on triche pas. Quand vous comprendrez *comment* je triche, alors je verrai que vous faites des progrès.

— Vous n'auriez pas dû nous dire ça, déclara Calo.

— On va s'entraîner toute la semaine, enchaîna Galdo.

— D'ici le prochain Jour Fainéant, on va vous dépouiller, prophétisa Locke.

— Je ne pense pas, dit Chains en gloussant. Puisque, le Jour de la Pénitence, je t'envoie pour trois mois d'apprentissage.

— Vous quoi ?

— Tu te rappelles que j'ai envoyé Calo à Lashain faire semblant d'être un Initié de l'ordre de Gandolo, l'an dernier ? Et que Galdo est parti s'infiltrer dans l'ordre de Sendovani ? Eh bien, maintenant, c'est ton tour. Tu pars en amont, jouer au fermier quelques mois.

— Un *fermier* ?

— Oui, tu as peut-être entendu parler de ces gens-là. (Chains récupéra les cartes et les mélangea.) C'est de chez eux que vient notre nourriture.

— Oui, mais… je ne connais rien à l'agriculture.

— Forcément. Tu ne savais pas non plus cuisiner, servir, t'habiller en gentilhomme ou parler vadran, quand je t'ai acheté. Alors, maintenant, tu vas encore apprendre quelque chose de nouveau.

— Où ça ?

— Sur l'Angevin, à onze ou douze bornes d'ici en amont. C'est un petit village du nom de Villa Senziano. Ce sont des métayers, pour la plupart au service du duc ou d'un des arrivistes d'Alcegrante. Je serai déguisé en prêtre de la dama Elliza, et tu seras mon Initié, envoyé travailler la terre pour servir la déesse. C'est ça, qu'ils font.

— Mais je ne connais rien de l'ordre de la dama Elliza.

— Tu n'en auras pas besoin. L'homme auprès de qui tu seras sait que tu es un de mes petits salauds. Le pipeau, c'est pour les autres.

— Qu'est-ce qu'on va faire, en attendant ? demanda Calo.

— Vous vous occuperez du temple. Je ne serai parti que deux jours. Le Prêtre Aveugle peut très bien être malade et cantonné dans ses appartements. Ne faites pas les marches quand je ne

serai pas là. Les gens sont toujours pleins de compassion si je ne me montre pas, surtout quand j'ai une grosse toux à mon retour. Vous deux et Jean, vous pouvez vous amuser comme vous voulez, tant que vous ne ruinez rien.

— Mais tout le monde jouera mieux que moi aux cartes quand je reviendrai, s'inquiéta Locke.

— Oui. J'espère que tu feras bon voyage, Locke, dit Calo.

— Profite bien de l'air de la campagne, dit Galdo. Restes-y autant que tu veux.

2

Les Cinq Tours dominaient Camorr tels les doigts tendus d'un dieu. Cinq cylindres irréguliers de Verre d'Antan, ponctués de tourelles, de flèches et de passerelles, truffés de preuves fort étranges attestant que les créatures qui les avaient conçus ne partageaient pas l'esthétique des humains qui se les étaient appropriés.

À l'est se trouvait Pince-Aurore – cent vingt mètres de haut –, d'un rouge argenté naturel et luisant tel le reflet du soleil couchant sur des eaux calmes. Derrière : Lancenoire – un peu plus haute –, d'un verre couleur d'obsidienne dardant les arcs-en-ciel brisés des flaques d'huile. Tout au bout – en regardant les Cinq de façon que Pince-Aurore soit au centre –, se trouvait la Vigie Ouest, qui brillait d'un doux violet tourmaline, veinée d'un blanc de perle immaculé. Le Verre d'Antan, majestueux, se dressait tout autour, avec ses cannelures compliquées desquelles le vent tirait ses étranges mélodies. La plus haute et la plus grandiose de toutes : le Bief du Corbeau – le Palais du duc Nicovante –, luisant comme l'argent en fusion, couronné du célèbre Jardin Céleste dont les lierres les plus bas ballaient dans les airs à quelque deux cents mètres du sol.

Un réseau de câbles de verre (on avait découvert des kilomètres et des kilomètres de filins de Verre d'Antan dans les tunnels sous Camorr il y avait des siècles de cela) émaillait les toits et les sommets des tourelles des Cinq Tours. Des paniers se

déplaçaient sur ces câbles, tirés par des serviteurs actionnant d'énormes cabestans métalliques. Ces paniers transportaient à la fois des personnes et des marchandises. Même si de nombreux habitants affirmaient que les nobles des Cinq Familles étaient dérangés, ceux-ci considéraient que les traversées vacillantes et incertaines au milieu de ces espaces vides mettaient à l'épreuve leur honneur et leur courage.

Ici et là, sur plusieurs tours, de grandes cages à marchandises étaient remontées ou descendues à partir de plates-formes en saillie. Elles rappelaient à Locke – qui observait tout cela avec des yeux ronds, pas encore blasé par ces merveilles – les cages-araignées du Palais de la Patience.

Chains et lui étaient assis dans un chariot à deux roues doté d'un petit espace séparé derrière le siège, où le prêtre avait entassé plusieurs colis de vivres sous une vieille bâche de toile. Chains portait les robes brunes et amples, aux garnitures vert et argent propres aux prêtres de la dama Elliza, mère des Pluies et des Récoltes. Locke était vêtu d'une tunique simple et d'un haut-de-chausses ; il était pieds nus.

Chains faisait tranquillement trotter leurs deux chevaux (ils n'étaient pas Agentillés, car le Prêtre Aveugle n'aimait pas utiliser ces créatures aux yeux laiteux en dehors de la ville) sur les pavés tortueux de la rue des Sept Roues, le cœur du quartier des Chutes aux Moulins. En fait, plus de sept roues brassaient la blanche écume de l'Angevin. Il y en avait plus que Locke ne pouvait en compter.

Les Cinq Tours avaient été érigées sur un plateau qui surplombait la ville de plus de vingt mètres. Les pentes des îles d'Alcegrante s'appuyaient à la base de ce plateau. L'Angevin pénétrait dans Camorr à cette hauteur, juste à l'est des Cinq, et s'écrasait en chutes d'une hauteur de six étages et de plus de deux cents mètres de large. Les roues faisaient leur œuvre au sommet de ces chutes, dans un long pont de verre et de pierre investi par des moulins en bois.

Il y avait également des roues sous les chutes, en saillie des deux côtés du fleuve, qui utilisaient le courant immaculé et tumultueux pour actionner de multiples engins – des meules aux soufflets qui brassaient l'air sous les cuves des brasseurs.

C'était un quartier bondé à la fois d'ouvriers et d'hommes d'affaires, ainsi que de nobles escortés, en équipages dorés, se déplaçant de ci, de là pour inspecter leurs possessions ou donner leurs ordres.

À l'extrémité des Chutes aux Moulins, ils prirent vers l'est et franchirent un pont bas et large donnant sur le quartier de la Porte Cenza, ce qui était le chemin par lequel la majeure partie du trafic terrestre se dirigeant vers le nord quittait la ville. C'était un endroit fort agité que les Vestes Jaunes ne contrôlaient qu'à peine. Des caravanes de chariots arrivaient en ville, leurs pilotes à la merci des taxes du duc et des agents des douanes – des hommes et des femmes que l'on reconnaissait à leurs hauts calots noirs et à qui on faisait généralement allusion (quand ils étaient trop loin pour l'entendre) sous le nom de « vexateurs ».

Des commerçants sans envergure faisaient du battage pour une myriade de produits, de la cervoise tiède aux carottes cuisinées. Des mendiants invoquaient d'innombrables et improbables raisons pour leur pauvreté, revendiquant les blessures non refermées de guerres qui avaient manifestement pris fin bien avant leur naissance. Les Vestes Jaunes refoulaient les plus insistants ou les plus nauséabonds à l'aide de leurs bâtons de bois laqués noir. La dixième heure de la matinée n'avait pas encore sonné.

— Tu devrais voir cet endroit vers midi, dit Chains. Surtout pendant les récoltes. Et quand il pleut. Par les dieux !

Les atours cléricaux de Chains (accompagnés d'un solon d'argent glissé au cours d'une poignée de main) leur permirent de sortir de la ville sans plus d'embarras qu'un : « Bonne journée, Votre Sainteté ». La porte Cenza faisait cinq mètres de large et était munie de deux battants de bois de fer presque aussi hauts. Les corps de garde étaient occupés non seulement par la garde de la ville, mais aussi par des Vestes Noires – l'armée régulière de Camorr. On les voyait arpenter les murailles – lesquelles faisaient bien six mètres d'épaisseur.

Au nord, les faubourgs de Camorr se composaient d'une suite de quartiers d'immeubles de pierre et de bois peu protégés, agencés autour de cours et de places et plus aérés que ceux que l'on trouvait sur les îles de la ville elle-même. Un marais

s'étendait le long des rives du fleuve. Au nord et à l'est se trouvaient des collines agencées en terrasses, sillonnées des lignes blanches que formaient les rochers de séparation installés là par les familles qui y cultivaient. Selon l'orientation des vents, l'atmosphère était empreinte de divers parfums. Un instant, l'on sentait le sel marin et la fumée de bois, l'autre, le fumier et les oliveraies.

— C'est ici, derrière ces murailles, que se trouve ce que bien des gens qui vivent en dehors des grandes cités appelleraient « des villes », déclara Chains ; ces petites étendues éparses de bois et de pierre qui ne ressemblent probablement pas à grand-chose à tes yeux. Tout comme tu n'as jamais véritablement vu la campagne, la plupart d'entre eux n'ont jamais vraiment vu la ville. Alors, garde les yeux grands ouverts, la bouche bien fermée et fais attention aux différences jusqu'à ce que tu aies eu quelques jours pour t'acclimater à tout ça.

— C'est quoi, le véritable but de ce voyage, Chains ?

— Tu pourrais un jour avoir à faire semblant d'être quelqu'un issu d'une classe vraiment inférieure, Locke. Si tu apprends des choses sur la condition de fermier, tu apprendras sûrement des choses sur le métier de charretier, de godilleur, de forgeron de village, de medekiner pour chevaux et peut-être même de bandit de grand chemin.

Au nord, la route qui menait hors de Camorr était une ancienne voie qui datait du Trône Thérin, étendue de pierre surélevée flanquée de fossés. Elle était recouverte de gravillons et de limaille de fer, résidus des forges du quartier de Fumehouille. Ici et là, les averses avaient aggloméré ou fait rouiller ce revêtement et l'avaient transformé en ciment rougeâtre. Les roues résonnaient chaque fois qu'elles passaient sur de telles plaques.

— De nombreux Vestes Noires sont issus des fermes et des villages situés au nord de Camorr même, déclara lentement Chains. C'est là que vont les ducs de Camorr quand ils ont besoin de plus d'hommes et qu'ils ont besoin que ces hommes soient mieux entraînés qu'une troupe ordinaire de gens de peu. Le métier paie bien, et il y a aussi la promesse d'un lopin de terre pour ceux qui s'engagent pour vingt-cinq années complètes. En

supposant qu'ils ne se fassent pas tuer, bien entendu. Ils viennent du Nord, et ils y retournent.

— C'est pour ça que les Vestes Noires et les Vestes Jaunes ne s'aiment pas ?

— Hé ! (Les yeux de Chains pétillèrent.) Bien vu. Il y a du vrai, là-dedans. La plupart des Vestes Jaunes sont des gars des villes qui tiennent à le rester. Mais, plus que ça, les soldats peuvent être ce qu'il y a de plus rosse et de plus fermé en dehors de la garde-robe d'une dame bien née. Ils se chamaillent pour tout et n'importe quoi. Ils se disputeront à propos de la couleur de leur chapeau ou de la forme de leurs chaussures. Je le sais, tu peux me croire.

— Vous vous êtes fait passer pour l'un d'entre eux, autrefois ?

— Treize dieux, non ! *J'étais* l'un d'entre eux.

— Un Veste Noire ?

— Oui. (Chains soupira et se dandina sur le siège en bois dur.) Ça fait trente ans, maintenant. Plus de trente. J'étais piquier dans les troupes du duc Nicovante. La plupart des garçons de mon âge y allaient. Les guerres allaient bon train. Le duc avait besoin de chair à canon. Nous, on avait besoin d'argent et de nourriture.

— Quel village ?

Chains le gratifia d'un sourire torve.

— Villa Senziano.

— Oh !

— Dieux, on était une colonie à partir ! (Le chariot cahota sur la route pendant un long moment avant que Chains ne poursuive.) On a été trois à revenir. Ou du moins à s'en sortir.

— Seulement trois ?

— Que je sache, oui. (Chains se gratta la barbe.) L'un d'entre eux est l'homme à qui je vais te laisser. Vandros. Un chic type. Pas très littéraire, mais très doué question pratique. Il a purgé ses vingt-cinq ans et le duc lui a donné un bout de terrain en location.

— Location ?

— À l'extérieur de la ville, la plupart des gens ordinaires ne possèdent pas plus leurs propres terres que les citadins leurs immeubles. Un vieux soldat avec une location a le droit de

cultiver son lopin de terre jusqu'à sa mort. C'est une espèce d'indemnité de la part du duc. (Chains s'esclaffa.) Qu'il accorde en échange de notre jeunesse et de notre santé.

— Vous n'y êtes pas resté vingt-cinq ans, j'imagine.

— Non. (Chains se tripota un peu plus la barbe – un vieux tic nerveux.) Putain, j'aimerais bien m'en griller une. C'est une habitude fort peu appréciée dans l'ordre de la dama, vois-tu. Non, je suis tombé malade après une bataille. Quelque chose de plus grave que les merdes habituelles et les pieds endoloris. Une fièvre qui me rongeait. Je ne pouvais plus marcher et j'étais comme moribond, alors ils m'ont laissé derrière eux… moi et plein d'autres. Aux bons soins de quelques prêtres itinérants de Perelandro.

— Mais vous n'êtes pas mort.

— C'est fort astucieux de déduire ça à partir d'indices si maigres et après avoir vécu avec moi pendant trois ans, dit Chains.

— Et que s'est-il passé ?

— Bien des choses, répondit Chains, et tu sais comment ça finit. Je me retrouve dans ce chariot, en direction du Nord, et je te divertis.

— Bon, qu'est-il arrivé au troisième homme de votre village ?

— Lui ? Eh bien, il a toujours eu la tête bien sur les épaules, dit Chains. Il a fini sergent-étendard peu après que je suis tombé sous le coup de la fièvre. À la bataille de Nessek, il a aidé le jeune Nicovante à tenir le front lorsque le vieux duc a pris une flèche entre les deux yeux. Il a survécu, a été promu et a servi Nicovante dans les quelques guerres qui ont croisé leur chemin par la suite.

— Et où est-il ?

— En ce moment même ? Comment pourrais-je bien le savoir ? Mais, dit Chains, plus tard dans l'après-midi, il donnera à Jean Tannen ses cours d'armes habituels à la maison des Roses de Verre.

— Oh ! fit Locke.

— Drôle de vieux monde, dit Chains. Trois fermiers sont devenus trois soldats. Trois soldats sont devenus un fermier, un baron et un prêtre voleur.

— Et maintenant, je vais devenir fermier, pendant un temps.

— Oui. Un entraînement certes utile. Mais pas seulement.

— Quoi d'autre ?

— Une autre épreuve, mon garçon. Rien qu'une autre épreuve.

— Qui consiste en ?

— Pendant toutes ces années, j'ai été là pour surveiller ce que tu faisais. Il y avait aussi Calo, Galdo et Jean – Sabetha, de temps à autre. Tu t'es habitué à considérer le temple comme ta maison. Mais le temps est un fleuve, Locke, et on se retrouve toujours plus en aval qu'on ne le pense. (Il offrit à Locke un sourire véritablement affectueux.) Je ne pourrai pas être derrière toi en permanence, mon garçon. Maintenant, il faut qu'on voie ce que tu peux faire quand tu te retrouves tout seul dans un lieu nouveau et insolite.

Chapitre 8

LE TONNEAU FUNÉRAIRE

1

Cela commença avec la pulsation lente et régulière des tambours de deuil et la cadence mesurée des marcheurs qui sortaient de la Tombe Flottante pour se diriger vers le nord, torches rouges et fumantes en main, rangée double de lueurs carmin serpentant sous les nuages bas et sombres.

En son cœur, Vencarlo Barsavi, capa de Camorr, encadré de ses fils. Devant lui, un cercueil drapé de soie noire et d'étoffe dorée, porté de chaque côté par six portefaix, ayant masque et cape noirs, un pour chacun des douze dieux thérins. Derrière Barsavi, un énorme tonneau de bois sur un chariot tiré par six autres hommes, talonné par une prêtresse portant le suaire noir du Treizième, l'Innommé.

Les tambours résonnaient contre les murailles de pierre, dans les rues pavées, sur les ponts et les canaux. Les torches dardaient leurs reflets ignés sur chaque fenêtre et chaque fragment de Verre d'Antan. Quand ils l'osaient, les gens regardaient la procession, pleins d'appréhension. Sur son passage, quelques-uns verrouillaient leurs portes et fermaient leurs volets. Voilà comment se passent les choses à Camorr pour les riches et les puissants : la lente marche endeuillée sur la Colline aux Murmures, l'enterrement, la cérémonie, puis la fête endiablée et noyée par les larmes qui s'ensuivait. Une harangue au nom du défunt. Des festivités aigres-douces pour ceux qui n'ont pas encore été emportés pour être jugés par Aza Guilla, la dame du Long Silence. Le tonneau funéraire est ce qui alimente cette tradition.

Les files de marcheurs sortirent des Taudis de Bois juste après la dixième heure de la soirée et pénétrèrent dans le Chaudron, où aucun ivrogne ni enfant des rues n'osa se mettre sur leur chemin et où des bandes d'égorgeurs et de Mirés se tinrent silencieusement au garde-à-vous sur leur passage.

Ils traversèrent Fumehouille, puis se dirigèrent au nord dans Quiétude, en même temps qu'une brume chaude et argentée se levait dans les canaux autour d'eux. Pas un seul Veste Jaune ne croisa leur chemin. Pas un agent de police n'aperçut même la procession, car des dispositions avaient été prises afin de les garder occupés ailleurs cette nuit-là, pour que leur attention se concentre fermement sur la partie ouest de la ville. L'est était la propriété de Barsavi et de ses longues files de torches et, plus ils progressaient au nord, plus les familles honnêtes tiraient les verrous de leurs portes, tamisaient leurs lampes et priaient pour que ces marcheurs aient des affaires à mener loin de chez elles.

S'il y avait eu de nombreux curieux, ils auraient peut-être remarqué que la procession avait déjà omis d'obliquer vers la Colline des Ombres. Elle avait pris au nord et serpentait en direction de l'extrémité ouest du quartier d'Eau de Rouille, là où la grande structure abandonnée que l'on appelait le Trou-Qui-Résonne se dessinait dans les ténèbres et le brouillard.

Un observateur attentif aurait pu s'interroger sur la taille même de la procession – plus de cent hommes et femmes – et sur les accoutrements de ceux qui la composaient. Seuls les portefaix étaient vêtus pour des funérailles. Les porteurs de torche étaient vêtus pour la guerre, en armure de cuir bouilli aux clous noircis, équipés de colliers, casques, bracelets et gantelets, des couteaux, des massues, des haches et des écus à la ceinture. Ils étaient la crème des bandes de Barsavi, les plus rudes des Gens Bien, des hommes et des femmes aux regards froids et aux noms synonymes de meurtres. Ils venaient de tous ses quartiers et de toutes ses bandes – les Mains Rouges et la Meute du Rhum, les Visages Gris et les Gars de l'Arsenal, les Sauteurs de Canaux et les Fraudeurs Noirs, les Barons de Prendfeu et une douzaine d'autres.

Toutefois, la chose la plus intéressante au sujet de cette procession n'aurait pu être décelée par aucun badaud.

En fait, le corps de Nazca Barsavi reposait encore dans ses appartements froids de la Tombe Flottante, bien à l'abri sous des draps de soie alchimiquement traités pour empêcher la putréfaction de s'installer trop rapidement. Locke Lamora et une douzaine d'autres prêtres du Treizième, l'Innommé, le Gardien Véreux, avaient fait les prières pour elle la nuit précédente et l'avaient installée au centre d'un cercle de cierges sacrés, pour qu'elle y reste jusqu'à ce que son père en ait fini avec les affaires de cette soirée – lesquelles n'avaient rien à voir avec la Colline des Ombres. Le cercueil que l'on avait drapé de soies funéraires était vide.

2

— Je suis le Roi Gris, déclara Locke Lamora. Je suis le Roi Gris, que les dieux le fassent pourrir, je *suis* le Roi Gris.

— Un peu plus grave, dit Jean Tannen et bataillant avec une des manchettes grises du manteau de Locke. Et un peu plus râpeux. Mets-y un soupçon de Tal Verrar. Tu as dit qu'il avait un accent.

— Je suis le Roi Gris, dit Locke, et mon sourire sera bien plus large une fois que les Salauds Gentilshommes en auront fini avec moi.

— Oh, là c'est bon ! dit Calo, qui maculait les cheveux de Locke avec une pâte alchimique nauséabonde qui les teignait progressivement en gris. J'aime bien celui-là. Il est juste assez différent pour être remarqué.

Locke se tenait aussi raide qu'un mannequin de tailleur, entouré de Calo, Galdo et Jean, occupés avec ses vêtements, des cosmétiques et des aiguilles enfilées. Moucheron était adossé contre un des murs de leur petit repaire, yeux grands ouverts et oreilles dressées pour repérer tout intrus.

Les Salauds Gentilshommes se cachaient dans une boutique abandonnée du quartier étouffé par le brouillard d'Eau de Rouille, à juste quelques pâtés de maisons du Trou-Qui-Résonne. Eau de Rouille était une île morte,

déplaisante et presque inhabitée. La ville qui avait mis ses vieux préjugés de côté à l'égard des structures des Eldren redoutait encore Eau de Rouille de façon non équivoque. L'on racontait que les silhouettes noires qui se déplaçaient dans le lagon d'Eau de Rouille étaient loin d'être des choses aussi plaisantes que de simples requins mangeurs d'hommes, mais quelque chose de pire, quelque chose de *plus ancien*. Quelle que fût la véracité de ces rumeurs, c'était un endroit adéquatement désert pour que Barsavi et le Roi Gris y règlent leur étrange différend. En son for intérieur, Locke se disait qu'il avait été emmené quelque part dans ce quartier, le soir où le Roi Gris avait fait irruption dans sa vie pour la première fois.

Ses amis usaient de tout leur art de la mascarade pour transformer Locke en Roi Gris. Déjà, ses cheveux étaient gris, ses vêtements étaient gris, il était chaussé de lourdes bottes matelassées qui lui donnaient cinq centimètres de plus, et une moustache tombante grise était fermement collée au-dessus de ses lèvres.

— Ça m'a l'air bon, déclara Moucheron d'un ton approbateur.

— Foutrement tape-à-l'œil, mais Moucheron a raison, dit Jean. Maintenant que j'ai sanglé ce manteau ridicule à ta taille, tu as l'air plutôt impressionnant.

— Dommage que ce ne soit pas un de nos jeux, dit Galdo. Ça m'amuserait. Penche-toi un coup pour quelques rides, Locke.

Très précautionneusement, Galdo maquilla le visage de Locke à l'aide d'une substance chaude et cireuse qui lui pinça la peau. Le produit sécha et se solidifia en quelques secondes et, en un rien de temps, Locke arborait tout un aréopage de pattes doie et de rides d'expression. Il avait l'air d'avoir au moins quarante-cinq ans. En plein jour, le déguisement aurait très bien fonctionné. La nuit, il serait impénétrable.

— C'est de la virtuosité, dit Jean. Compte tenu du délai et des conditions dans lesquelles nous sommes obligés d'arranger le tout.

Locke remonta son capuchon et enfila ses gants de cuir gris.

— Je suis le Roi Gris, dit-il d'une voix grave en imitant l'accent bizarre du véritable Roi Gris.

— Putain, je suis prêt à le croire ! dit Moucheron.

— Eh bien, poursuivons avec le reste, dans ce cas. (Locke ouvrit et referma la bouche, sentant les rides factices s'étirer à chaque mouvement.) Galdo, passe-moi mes stylets, tu veux bien ? Je pense que j'en veux un dans ma botte et un autre dans ma manche.

Un murmure glacé monta : *« Lamora »* – la voix du Fauconnier. Locke se tendit, avant de réaliser que la voix n'était pas venue de nulle part.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jean.

— C'est le Fauconnier, répondit Locke. Il… il est en train de faire ce foutu truc…

— *Barsavi sera bientôt à portée de main. Toi et tes amis devrez être en position – avant longtemps.*

— On a un Mage Esclave impatient sur les bras, dit Locke. Vite, à présent. Moucheron, tu connais les règles du jeu et tu sais où te mettre ?

— J'ai tout bien capté, répondit Moucheron dans un grand sourire. Ce coup-ci, y a même pas de toit duquel sauter, alors ne t'inquiète de rien.

— Jean, ta place te convient ?

— Pas vraiment, mais y en a pas de meilleure. (Jean fit craquer ses phalanges.) Je serai en vue de Moucheron, sous le plancher. Si tout ce bazar tourne au vinaigre, rappelle-toi simplement de te jeter dans cette satanée chute d'eau. Je te couvrirai, vite et violemment.

— Calo, Galdo. (Locke se retourna vivement vers les jumeaux, qui avaient précipitamment empaqueté tous les outils et substances qu'ils avaient utilisés pour déguiser Locke pour la soirée,) C'est bon pour notre voyage au temple ?

— S'il le faut, ce sera plus facile que de déboutonner la robe d'une Muguette, déclara Galdo. Un bon gros butin enveloppé dans des sacs, deux chariots et des chevaux, des provisions pour une chouette virée sur la route.

— Et il y a des hommes à la porte du Vicomte qui nous feront sortir si vite que ce sera comme si on avait jamais mis les pieds à Camorr, surenchérit Calo.

— Bon. Bien. Merde ! (Locke frotta ses mains gantées.) On y est, j'imagine. Je suis à court de sorties rhétoriques. Allons voir

ces fumiers et espérons qu'ils la joueront réglo.

Moucheron s'avança et s'éclaircit la voix.

— Je ne fais ça, dit-il, que parce que j'adore vraiment me cacher les soirs sombres dans des bâtiments eldren qui mettent les miquettes.

— Tu es un menteur, enchaîna lentement Jean. Je ne fais ça que parce que j'ai toujours voulu voir Moucheron se faire dévorer par un fantôme eldren.

— Menteur, dit Calo. Je ne fais ça que parce que ça me file la *barre* de sortir une demi-tonne de foutues pièces de monnaie pour les foutre sur un chariot.

— Menteur ! s'esclaffa Galdo. Je ne fais ça que parce que quand vous serez tous occupés ailleurs, j'irai refourguer tous les meubles du terrier chez Harza Pas-Question.

— Vous êtes tous des menteurs, dit Locke comme ils posaient tous un regard plein d'attente sur lui. Nous ne faisons ça que parce que personne d'autre à Camorr n'est assez bon pour réussir ce coup et que personne d'autre n'est assez crétin pour se retrouver obligé de le faire.

— *Salaud !* hurlèrent les autres à l'unisson, un instant oublieux de l'endroit où ils se trouvaient.

— *Je vous entends crier*, intervint la voix fantomatique du Fauconnier. *Seriez-vous tous devenus fous ?*

Locke soupira.

— Y a Tonton qui aime pas qu'on le garde éveillé toute la nuit avec nos histoires, dit-il. Au boulot et, par la grâce du Gardien Véreux, on se reverra tous au temple lorsque ce bordel sera fini.

3

Le Trou-Qui-Résonne est un cube enduit d'un mortier fait de pierre grise et d'un Verre d'Antan terne qui ne luit pas pendant le faux-jour. En fait, sa surface ne renvoie jamais aucun reflet. Il fait à peu près trente mètres d'arête, percé d'une entrée pleine de dignité – une porte de taille humaine située à environ six mètres au-dessus du niveau de la rue, à laquelle on accède par un large

escalier.

En amont de l'Angevin, un aqueduc traverse les Chutes aux Moulins et oblique vers le sud dans l'Eau de Rouille, avant de déverser ses eaux dans un coin du Trou-Qui-Résonne. Tout comme le cube de pierre lui-même, cet aqueduc a la réputation de souffrir de quelque mal antique et on ne lui a jamais trouvé aucune utilité. Une petite chute d'eau passe par un trou du plancher et coule dans les catacombes qui se trouvent sous le Trou-Qui-Résonne, où on peut entendre les sombres gargouillis du courant. Certains de ces passages se vident dans le canal situé au sud-ouest d'Eau de Rouille, d'autres dans des endroits inconnus des hommes.

Locke Lamora se tenait dans le noir au centre du Trou-Qui-Résonne et écoutait les flots se répandre par la brèche du plancher, les yeux rivés sur la tache grise qui révélait l'emplacement de la porte donnant sur la rue. Sa seule consolation était que Jean et Moucheron, accroupis et invisibles dans les ténèbres humides du sous-sol, seraient probablement encore plus anxieux que lui. Du moins jusqu'à ce que les opérations commencent.

Ils sont proches, tonna la voix du Fauconnier, *très proches. Tiens-toi prêt.*

Locke entendit la procession du capa avant de la voir. Les roulements des tambours funéraires lui parvinrent étouffés et presque noyés par le bruit de la chute d'eau. Progressivement, ils se firent plus forts. Une lueur rouge sembla s'enflammer derrière la porte et permit à Locke de voir que la brume grise s'était épaissie. Des torches vacillaient doucement, comme aperçues de sous la surface de l'eau. L'intensité de l'aura rouge s'amplifia. Les contours indistincts de la pièce dans laquelle il se trouvait se révélèrent, empreints d'un léger carmin. Les roulements de tambour prirent fin et, à nouveau, Locke se retrouva seul avec les bruits de la chute d'eau. Il rejeta la tête en arrière, mit une main dans son dos et fixa la porte. Le sang lui battait aux tempes.

Deux petits feux rouges firent leur apparition à l'entrée, tels les yeux des dragons dans les histoires de Jean. Des ombres noires avançaient derrière eux et, comme les yeux de Locke

s'habituaient à ce flux de lueur écarlate, il vit le visage de deux hommes, deux hommes grands, portant une cape et en armure. Il voyait assez de leurs traits et de leur posture pour remarquer qu'ils avaient presque été surpris de le repérer. Ils hésitèrent, avant de poursuivre leur chemin, l'un se déplaçant sur sa gauche, l'autre sur sa droite. Pour sa part, Locke ne fit rien, ne bougea pas un muscle.

Deux autres torches suivirent, puis deux autres encore. Barsavi faisait monter ses hommes par paires. Bientôt, un demi-cercle imprécis d'hommes fit face à Locke, et leurs torches donnèrent à l'intérieur du Trou-Qui-Résonne des reliefs ombrés de rouge. Il y avait des sculptures sur les murs, d'étranges symboles antiques – la langue des Eldren, que les hommes n'avaient jamais décryptée.

Une dizaine d'hommes, deux dizaines. Le groupe d'hommes en armure se fit plus nombreux, et Locke vit des visages qu'il connaissait. Des égorgeurs, des briseurs de jambes, des mutilateurs. Des assassins. Une troupe pas commode. Exactement ce que Barsavi lui avait promis, lorsqu'ils avaient regardé ensemble la dépouille de Nazca.

Quelques minutes passèrent. Locke ne disait toujours rien. Des hommes et des femmes arrivaient encore. Les sœurs Berangia – même dans une ambiance plus tamisée, Locke aurait reconnu leur démarche assurée – se tenaient à la flèche de l'assemblée, sans rien dire, les bras croisés et les yeux luisant à la lueur des torches. Un ordre muet avait intimé à la troupe de Barsavi de ne pas se placer derrière Locke. Celui-ci restait isolé, tandis que la foule nombreuse des Gens Bien continuait à se présenter devant lui.

Enfin, l'attroupement d'égorgeurs commença à s'écarter. Locke entendit les échos de leurs souffles, de leurs murmures et des craquements du cuir rebondir sur les murs et se mêler aux bruits de la chute d'eau. Certains d'entre eux éteignirent leurs torches à l'aide de sacs de cuir humides. Peu à peu, une odeur de fumée monta. La lumière faiblit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un sbire de Barsavi sur cinq environ à avoir une torche allumée en main.

Il y avait bien assez de lumière pour voir le capa Barsavi

quand il passa le seuil. Ses cheveux gris étaient tirés en arrière en mèches huilées, ses trois barbes brossées de frais. Il portait son manteau de cuir de requin, ainsi qu'une cape de velours noir brodée d'or jetée sur l'épaule. Anjais se tenait à sa droite et Pachero à sa gauche, tandis qu'il s'avançait et, dans les reflets de leur regard, Locke ne discernait rien d'autre que la mort.

— *Mais rien n'est ce qu'il paraît*, revint dire la voix du Fauconnier. *Tiens-toi prêt.*

Barsavi fit halte devant la meute et, pendant un long moment, il se contenta de fixer Locke, l'apparition qui se trouvait devant lui, les yeux orange et froids qui luisaient dans les ténèbres du capuchon, la cape, le manteau et les gants gris.

— Sire, finit-il par dire.

— Capa, répliqua Locke en s'efforçant d'éprouver la majesté, de l'invoquer – de se sentir le genre d'homme qui se tiendrait devant cent tueurs avec un sourire aux lèvres. Le genre d'homme qui ferait venir Vencarlo Barsavi sur une route jonchée de cadavres, le dernier d'entre eux étant celui de sa fille unique. C'était ça, l'homme qu'il fallait que Locke soit, pas l'ami de Nazca mais son assassin ; pas le sujet malicieux du capa, mais son égal. Son *supérieur*.

Locke sourit, voracement, puis dégagea son épaule gauche de sa cape. De sa main gauche, il fit un signe au capa, le geste railleur d'une petite brute dans une ruelle défiant son adversaire de faire un pas et de porter le premier coup.

— Obligez-le, intima le capa, et une dizaine d'hommes et de femmes levèrent leurs arbalètes.

Gardien Véreux ! pensa Locke, *donne-moi la force !* Il grinça des dents, dans l'expectative. Il entendit craquer les muscles de ses mâchoires.

Les claquements et les sifflements des carreaux libérés retentirent dans la salle. Une dizaine de cordes tendues vibrèrent. Les carreaux furent trop rapides pour être aperçus, sombres images résiduelles qui brouillèrent l'espace, puis une dizaine de minces formes noires rebondirent dans le vide juste devant son visage, avant de tomber à terre à grand bruit, éparpillées à ses pieds comme des oiseaux morts.

Locke rit, d'un plaisir intense et authentique. L'espace d'un

court instant, il aurait embrassé le Fauconnier si celui-ci s'était trouvé devant lui.

— Voyons, dit-il. Je croyais que tu avais entendu les histoires.

— Je ne fais que vérifier tes états de service, répliqua le capa Barsavi. Votre *Majesté*.

Ce dernier mot était un sarcasme. Locke s'attendait au moins à une certaine méfiance à la suite du détournement de la volée de carreaux, mais Barsavi s'avança sans faire montre de la moindre crainte.

— Je suis ravi que tu aies répondu à ma convocation, dit Locke.

— La seule chose qui m'a fait venir ici, c'est le sang de ma fille, déclara Barsavi.

— Attarde-toi là-dessus si ça te chante, reprit Locke en priant silencieusement tandis qu'il temporisait. (*Nazca, par les dieux, je t'en prie pardonne-moi !)* As-tu été plus doux quand tu as pris possession de cette ville, il y a vingt-deux ans ?

— C'est ça que tu t'imagines être en train de faire ? (Barsavi s'arrêta et le dévisagea. Environ douze mètres les séparaient.) Me déposséder de ma ville ?

— Je t'ai fait venir ici pour parler de Camorr, dit Locke. Afin de régler ce problème pour notre satisfaction mutuelle.

Le Fauconnier ne l'avait toujours pas interrompu. Il supposait qu'il s'en tirait bien.

— La satisfaction ne sera pas mutuelle, rétorqua Barsavi.

Le capa leva la main gauche, et un homme sortit de la foule.

Locke observa attentivement cet homme. Il était assez âgé, mince et à la calvitie naissante, et il ne portait pas d'armure. Très curieux. Il donnait aussi l'impression de trembler.

— Fais comme on a dit, Eymon, dit le capa. Je tiendrai ma parole, plus que je ne l'ai jamais fait.

L'homme sans armure avança lentement, de façon hésitante, les yeux rivés sur Locke et manifestement effrayé. Mais il persévéra, allant droit sur Locke, tandis que cent hommes et femmes armés attendaient derrière lui sans rien faire.

— Je prie, dit Locke d'un ton badin, pour que cet homme n'envisage pas ce que je pense.

— Nous verrons tous ce qui l'occupe bien assez tôt, dit le

capa.

— Je ne peux être ni lacéré ni empalé, reprit Locke, et cet homme mourra en me touchant.

— C'est ce qui se raconte, répliqua le capa.

Eymon continua d'avancer. Il arriva à dix mètres de Locke, puis à cinq.

— Eymon, dit Locke, tu es en train de te faire avoir. Arrête-toi tout de suite.

Dieux ! pensa-t-il. *Ne fais pas ce que je pense que tu es en train de faire. Ne force pas le Fauconnier à te tuer.*

Eymon continuait d'avancer confusément. Il claquait des dents, le souffle court et laborieux. Il tendait les mains devant lui en tremblant, comme un homme sur le point de les plonger dans les flammes.

Gardien Véreux ! se dit Locke. *Je t'en prie, fasse qu'il ait peur. Fasse qu'il s'arrête. Fauconnier, Fauconnier, s'il te plaît, instille-lui l'effroi, fais tout ce que tu veux, mais ne le tue pas.* Un fleuve de sueur lui courait le long de l'épine dorsale. Il pencha légèrement la tête et riva son regard sur Eymon. Trois mètres les séparaient, à présent.

— Eymon, dit-il, s'efforçant d'adopter un ton désinvolte sans y parvenir tout à fait. Tu es prévenu. Tu cours un danger mortel.

— Ça ouais, dit l'homme d'une voix tremblotante. Ouais, ça, je le sais.

Puis, il couvrit la distance qui les séparait encore et il tendit les deux mains pour s'emparer du bras droit de Locke…

Merde ! pensa Locke, bien qu'il sût au plus profond de lui-même que ce ne serait pas lui qui tuerait cet homme, mais le Fauconnier…

Il sauta hors de portée d'Eymon.

Les yeux de ce dernier s'illuminèrent. Il hoqueta, puis, à la grande horreur de Locke, bondit en avant et attrapa son bras à deux mains, tel un vautour se jetant sur un repas trop longtemps attendu.

— Haaaaaaaaaaa ! hurla-t-il et, pendant un bref instant, Locke crut que quelque chose de terrible allait arriver à son agresseur.

Mais non. Eymon était encore en vie et sa poigne était très

ferme.

— Putain de merde ! grommela Locke en levant le poing gauche pour frapper le pauvre gars.

Mais il était déséquilibré et Eymon avait l'avantage sur lui. Le maigre bonhomme le repoussa violemment et se remit à crier :

— HAAAAAAAAAAAAAA !

C'était un cri de triomphe absolu qui sidéra Locke comme il tombait sur le cul.

Puis, des pieds bottés heurtèrent les pierres derrière Eymon. Des silhouettes sombres se regroupèrent vivement autour de Locke pour s'emparer de lui et, dans la lueur dansante lancée par une vingtaine de torches en mouvement, on le releva violemment. De fortes mains l'attrapèrent par les bras, les épaules et le cou.

Le capa Barsavi se fraya un chemin dans la foule impatiente, repoussa plus doucement Eymon sur le côté et, lorsqu'il se retrouva face à face avec Locke, ses traits gras et rudes s'illuminèrent à la pensée de ce qui allait se produire.

— Eh bien, Votre Majesté, dit-il, je parie que tu es un petit fumier bien confus, en ce moment.

Puis, les gens de Barsavi se mirent à rire et à s'exclamer. Le poing gros comme un jambon du capa vint se planter dans l'estomac de Locke, l'air s'échappa de ses poumons, et une douleur noire lui explosa dans la poitrine. C'est alors qu'il sut exactement à quel point il était dans la merde.

4

— Oui, je parie que tu te demandes tout un tas de foutues choses, à l'heure qu'il est, dit Barsavi en passant et repassant devant Locke, toujours immobilisé par six hommes, dont un faisait une fois et demie sa taille. Et moi aussi. Abaissons donc ce capuchon, les garçons.

Des mains rudes tirèrent sur le capuchon et le manteau de Locke, et le capa lui jeta un regard froid, tout en passant une main dans sa barbe.

— Gris, gris, gris ! Tu pourrais avoir ta place sur une scène. (Il rit.) Et t'es drôlement malingre, avec ça. Regardez le petit chétif qu'on s'est dégotté ce soir – le Roi Gris, souverain du brouillard, des ombres et de pas grand-chose d'autre.

Le capa lui donna un coup du revers de la main, souriant. Une douleur cuisante venait juste d'éclore lorsqu'il recommença, dans l'autre sens. Locke renversa la tête en arrière. Quelqu'un l'attrapa par les cheveux et l'obligea à regarder le capa en face. Les pensées de Locke filaient à toute allure. Les hommes du capa étaient-ils parvenus à localiser le Fauconnier ? L'avaient-ils déconcentré ? Le capa était-il assez fou pour véritablement supprimer un Mage Esclave, s'il en avait l'occasion ?

— Oh, nous savons que tu ne peux pas être blessé, continua Barsavi, et nous savons que tu ne peux pas être transpercé, ce qui est encore plus dommage. Mais contusionné, si. C'est curieux, quand même, les sorts de Mage Esclave. Ils sont foutrement *précis*, n'est-ce pas ?

Et il redonna un coup dans l'estomac de Locke, dans un murmure d'amusement général. Les jambes de Locke se dérobèrent sous lui, et ceux qui le soutenaient le relevèrent, pendant que des éclairs de douleur se diffusaient dans son abdomen.

— Un de tes hommes est passé à ma Tombe Flottante ce matin même, déclara Barsavi.

Un petit frisson parcourut l'épine dorsale de Locke.

— On dirait bien que je ne suis pas la seule personne que tu as gonflée quand tu m'as renvoyé ma Nazca dans cet état-là, reprit Barsavi d'un ton dédaigneux. On dirait bien que quelques-uns de tes hommes n'ont pas signé en même temps que ta joyeuse troupe pour cette saloperie de *profanation*. Alors, ton homme et moi, on a causé un brin. Et on a établi un prix. Et puis il m'a raconté tout un tas de choses *fascinantes* sur ton espèce de sort. Et sur cette histoire comme quoi tu pouvais tuer un homme rien qu'en le touchant ? Oh, il m'a dit que c'était des conneries.

Grillé, fit une petite voix dans le crâne de Locke, qui n'était très certainement pas celle du Fauconnier. *Grillé, grillé*. Bien sûr que le Fauconnier ne s'était pas fait déconcentrer, ni emporter

par les hommes de Barsavi. *C'est comme si j'avais déjà une putain de corde au cou.*

— Je n'étais que trop disposé à faire confiance à ce type, jusque-là, dit Barsavi. J'ai conclu un marché avec Eymon. Je suis sûr que tu ne le reconnais pas. Eymon est en train de mourir. Il a la phtisie, des tumeurs à l'estomac et dans le dos. C'est le genre de choses qu'un medekiner est incapable de soigner. Il lui reste peut-être deux mois, peut-être moins.

Le capa donna une tape dans le dos d'Eymon, aussi fièrement que si le gringalet avait fait partie de sa propre famille.

— Alors je lui ai dit : « Pourquoi tu n'irais pas attraper ce sale petit fils de pute, Eymon ? S'il peut vraiment te tuer rien qu'en te touchant, eh bien, tu partiras rapidement et sans douleur. Et s'il ne le peut pas… (Barsavi sourit et ses joues rubicondes se couvrirent de rides monstrueuses.) Alors… »

— Mille couronnes lourdes, gloussa Eymon.

— Pour commencer, ajouta Barsavi. C'est une promesse que j'ai l'intention de tenir. Une promesse que j'ai l'intention de *développer*. J'ai dit à Eymon qu'il mourrait dans sa propre villa, avec des pierres précieuses, de la soie et une demi-douzaine de Muguettes de son choix pour lui tenir compagnie. J'*inventerai* des plaisirs pour lui. Il mourra comme un putain de *duc*, parce que ce soir je le déclare l'homme le plus brave de Camorr.

Il y eut un rugissement général d'approbation. Les hommes et les femmes applaudirent et les poings martelèrent les armures et les boucliers.

— Tout à fait le contraire, murmura Barsavi, d'une petite frappe de merde qui assassine ma fille unique. Qui ne l'a même pas fait de ses propres mains. Qui a laissé un quelconque enfoiré de sbire pratiquer sa magie tordue sur elle. Un *empoisonneur*. (Barsavi cracha au visage de Locke et la salive chaude roula sur la joue du Roi Gris.) Ton homme m'a dit, bien entendu, que ton Mage Esclave avait lancé son sort et qu'il n'était plus à ton service depuis la fin de l'entrevue d'hier soir. Que tu étais tellement confiant que tu ne voulais plus le payer. Eh bien, pour ma part, je te félicite de ton sens des économies.

Barsavi fit un signe à Anjais et Pachero. La mine lugubre, les deux hommes avancèrent. Ils ôtèrent leurs optiques et les

mirent dans la poche de leur veste, un geste sinistre qu'ils firent inconsciemment dans un ensemble parfait. Locke ouvrit la bouche pour prendre la parole – et la prise de conscience de sa situation le figea.

Il pouvait révéler sa véritable identité – faire en sorte que le capa lui enlève sa fausse moustache et efface ses rides, tout déballer –, mais qu'y gagnerait-il ? On ne le croirait jamais. *Il avait déjà montré qu'il bénéficiait de la protection d'un Mage Esclave*. S'il avouait être Locke Lamora, les cent hommes et femmes ici présents iraient ensuite traquer Jean, Moucheron et les Sanza. Tous les Salauds Gentilshommes seraient traqués dans les rues. Ils seraient tous condamnés.

S'il voulait les sauver, il fallait qu'il se fasse passer pour le Roi Gris jusqu'à ce que le capa en ait fini avec lui. Puis, il prierait pour mourir vite et sans douleur. Que Locke Lamora disparaisse comme ça un soir. Que ses amis se faufilent au loin pour un avenir meilleur. Refoulant de chaudes larmes, il s'efforça de sourire, regarda les deux fils Barsavi et dit :

— Je vous en prie, les deux sales chiots, voyons si vous pouvez faire mieux que votre père.

Anjais et Pachero savaient frapper un homme pour le tuer, mais, à cet instant précis, ce n'était pas leur intention. Ils lui froissèrent les côtes, lui cognèrent les bras, lui donnèrent des coups de pied dans les cuisses, le giflèrent dans tous les sens et lui donnèrent des coups de poing dans le cou jusqu'à ce que chaque souffle soit une épreuve. Enfin, Anjais le releva et le tint par le menton afin qu'ils puissent se regarder dans les yeux.

— Au fait, dit Anjais, ça, c'est de la part de Locke Lamora.

Anjais soutint le menton de Locke d'un doigt et lui lança une beigne de l'autre main. Une douleur blanche fusa dans le cou de Locke et des étoiles montèrent dans les ténèbres teintées de rouge autour de lui. Il cracha du sang, toussa et passa sa langue sur ses lèvres enflées et endolories.

— Maintenant, dit Barsavi, voici la vengeance d'un père pour la mort de Nazca.

Il frappa trois fois dans ses mains.

Derrière lui, des hommes jurèrent et de lourds bruits de pas se firent entendre sur les marches de pierre. Une demi-douzaine

d'autres hommes passèrent la porte, transportant un grand tonneau, de la taille de celui dans lequel Nazca Barsavi avait été renvoyée à son père. Le tonneau funéraire. La foule autour de Barsavi et ses fils se dispersa hâtivement pour laisser passer les porteurs. Ils le déposèrent sur le sol à côté du capa et Locke entendit un bruit de liquide.

Oh, treize dieux ! se dit-il.

— Peux pas être blessé, peux pas être transpercé, dit le capa comme s'il réfléchissait à voix haute. Mais tu peux tout à fait te faire tabasser. Et tu as certainement besoin de respirer.

Deux des hommes du capa firent sauter le couvercle du tonneau et Locke y fut traîné. Une puanteur d'urine de cheval à piquer les yeux envahit l'atmosphère et il hoqueta.

— Regardez le Roi Gris pleurer, murmura Barsavi. Regardez le Roi Gris sangloter. Un spectacle que je chérirai jusqu'à la dernière heure de mon dernier jour. (Il haussa la voix.) Nazca a-t-elle sangloté ? Nazca a-t-elle pleuré tandis que tu lui donnais la mort ? Je ne sais pas pourquoi, mais je ne crois pas.

Le capa hurlait, à présent :

— Regardez-le une dernière fois ! Il a ce que Nazca a eu. Il meurt comme elle est morte, mais de *ma main* !

Barsavi attrapa Locke par les cheveux et lui tourna le visage vers le tonneau. Pendant un court instant d'irrationalité, Locke fut heureux de ne rien avoir à vomir dans le ventre. Ses haut-le-cœur secs provoquaient des spasmes de douleurs dans ses muscles stomacaux maltraités.

— D'un simple geste, dit le capa en ravalant de vrais sanglots. D'un simple geste, espèce de fils de pute. Pas de poison pour toi. Pas d'échappatoire rapide avant que je t'y plonge. Il faut que tu y goûtes, tout le long. Tout le long pendant que tu t'y *noies*.

Puis il prit Locke par le manteau, en grognant. Ses hommes se joignirent à lui et, ensemble, ils le hissèrent sur le bord, avant de le plonger dedans tête la première, dans une ordure tiède et épaisse qui étouffa les bruits du monde autour de lui, dans des ténèbres qui brûlèrent ses yeux et ses blessures, l'engloutissant tout entier.

Les hommes de Barsavi remirent violemment le couvercle en place. Plusieurs d'entre eux le fixèrent à coup de maillets et de

manches de hache jusqu'à ce qu'il soit bien scellé. Le capa donna un coup de poing sur le haut du tonneau et eut un grand sourire. Des larmes lui roulaient encore sur les joues.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne crois pas que ce sale con ait mené les négociations aussi bien qu'il l'avait espéré !

Autour de lui, les hommes et les femmes braillèrent de joie, les bras levés, agitant leurs torches et projetant des ombres sauvages sur les murs.

— Emmenez-moi ce fumier et jetez-le à la mer, dit le capa en indiquant la chute d'eau.

Une dizaine de paires de mains impatientes s'emparèrent du tonneau. Riant et plaisantant, un groupe d'hommes le hissa et le transporta dans le coin nord-ouest du Trou-Qui-Résonne, où l'eau coulait du plafond et disparaissait dans le noir par une crevasse d'environ deux mètres cinquante de large.

— Un, fit le chef, deux…

Et, arrivés à trois, les hommes firent basculer le tonneau dans les ténèbres. Celui-ci plongea dans l'eau dans un gros « plouf ». Puis ils levèrent les bras en hurlant à nouveau de triomphe.

— Ce soir, hurla Barsavi, le duc Nicovante dort bien en sécurité dans son lit, enfermé dans sa tour de verre ! Ce soir, le Roi Gris dort dans la *pisse,* dans une tombe que je lui ai préparée ! Qui dirige Camorr ?

— BARSAVI !

La réponse monta de toutes les gorges présentes dans le Trou-Qui-Résonne, se répercutant contre les pierres surnaturelles de la structure.

Le capa était au milieu d'une mer de bruits, de rires et d'applaudissements.

— Ce soir, cria-t-il, envoyez des messagers dans tous les recoins de MON domaine ! Envoyez des courriers dans Prendfeu ! Réveillez le Chaudron, les Goulets, la Lie et tous les Traquenards ! Ce soir, j'ouvre mes portes ! Les Gens Bien de Camorr sont invités dans ma Tombe Flottante ! Ce soir, nous allons tellement festoyer que les honnêtes gens mettront la barre à leurs portes, que les Vestes Jaunes ramperont dans leurs casernes, que les dieux eux-mêmes baisseront les yeux sur nous et s'écrieront : « Qu'est-ce que c'est que ce foutu bordel ? ».

— BARSAVI ! BARSAVI ! BARSAVI ! scandèrent ses hommes.

— Ce soir, dit-il enfin, nous allons faire la fête. Ce soir, Camorr a vu le dernier des rois.

Interlude

LA GUERRE DES DEMI-COURONNES

1

Le temps passant, Locke et les autres Salauds Gentilshommes furent occasionnellement autorisés à sortir écumer les rues, vêtus d'habits ordinaires. Locke et Jean approchaient de leurs douze ans. Les Sanza étaient visiblement plus âgés. Lorsqu'ils ne faisaient pas les marches ou qu'ils n'étaient pas absents en raison des « apprentissages » que leur trouvait le père Chains, il était plus difficile de les garder en permanence cloîtrés dans la maison de Perelandro.

Lentement mais régulièrement, Chains envoyait ses garçons au dehors, pour qu'ils soient initiés dans tous les grands temples des onze autres dieux thérins. L'un d'entre eux entrait dans un temple sous un faux nom, aidé par des pistons ou les pièces de monnaie que Chains pouvait glisser dans certaines paumes. Une fois dans la place, le jeune Salaud Gentilhomme ne manquait jamais de satisfaire ses supérieurs avec son écriture, ses connaissances théologiques, sa discipline et sa sincérité. Les promotions venaient rapidement, aussi vite qu'il était possible d'en obtenir. Bientôt, le nouvel arrivant était initié à ce que l'on appelait les « rites intérieurs », les expressions et les activités que les prêtres ne partageaient qu'entre eux et avec leurs prosélytes.

Ces choses n'étaient pas des secrets à proprement parler, car le concept d'une personne assez audacieuse pour offenser les dieux en recherchant faussement une initiation était complètement étranger à tous les prêtres des ordres thérins. Même ceux qui étaient au fait de l'idée légèrement hérétique du

Treizième, et même la minorité qui y croyait vraiment, ne parvenaient pas à imaginer que quelqu'un puisse *vouloir* faire ce que Chains et ses garçons étaient en train de faire.

Invariablement, après plusieurs mois d'excellents résultats, chaque remarquable jeune Initié mourait dans un brutal accident. Calo préférait la noyade, car il pouvait retenir son souffle très longtemps et il aimait bien nager sous l'eau. Galdo choisissait de tout simplement disparaître, de préférence pendant un orage ou quelque autre événement dramatique. Locke élaborait des petites momeries compliquées dont la mise en place lui prenaient des semaines. Une fois, il disparut de l'ordre de Varna (maîtresse des Épidémies, dame des Maladies Omniprésentes) en laissant sa robe d'Initié chiffonnée sur son pupitre, déchirée et éclaboussée de sang de lapin, et quelques lettres dans la ruelle qui passait derrière le temple.

Ainsi illuminé, chaque garçon rentrait et apprenait aux autres ce qu'il avait vu et entendu.

— L'idée, dit Chains, n'est pas de faire de vous tous des candidats au Grand Conclave des Douze, mais de vous permettre d'enfiler les masques et les robes dont vous avez besoin et de vous faire passer pour prêtre sur une brève durée. Quand on est prêtre, les gens ont tendance à voir la robe, pas l'homme.

Mais il n'y avait aucun apprentissage en cours pour le moment. Jean s'exerçait à la maison des Roses de Verre, et les autres garçons l'attendaient à l'extrémité sud du Marché Changeant, sur une jetée de pierre délabrée au bout d'une courte ruelle. C'était une agréable journée de printemps, fraîche et venteuse. Le ciel était à moitié occulté par des croissants de nuages gris et blancs venus du nord-ouest, annonciateurs d'orages.

Locke, Galdo et Calo observaient les résultats d'une collision entre le bateau d'un marchand de volailles et un transporteur de chats. Plusieurs cages s'étaient ouvertes lorsque les petites embarcations s'étaient rentrées dedans et, à présent, les commerçants agités reculaient et avançaient précautionneusement tandis que la bataille entre les volatiles et les félins progressait. Quelques poulets avaient pris la fuite dans l'eau et battaient inutilement des ailes en décrivant de petits

cercles, en gloussant : la nature avait conspiré pour les rendre encore plus inaptes à la nage qu'au vol.

— Eh bien ! dit une voix derrière eux. Regardez-moi ça. Ces petits propres-à-rien m'ont l'air de promettre.

Locke et les Sanza se retournèrent dans un ensemble parfait et virent une demi-douzaine de garçons et de filles de leur âge qui se tenaient derrière eux, éparpillés dans la ruelle. Ils étaient plus ou moins habillés comme les Salauds Gentilshommes, dans des vêtements sans prétention, de coupe ordinaire. Celui qui avait l'air d'être le chef portait une épaisse crinière de cheveux noirs et bouclés, tirés en arrière et noués à l'aide d'un ruban de soie noire, grande marque de distinction pour un enfant des rues.

— Vous êtes des amis des amis, les gars ? Vous êtes des gens comme il faut ?

Le chef des nouveaux venus avait les mains sur les hanches. Derrière lui, une petite fille fit plusieurs gestes de la main, identification commune des sujets du capa Barsavi.

— Nous sommes des amis des amis, déclara Locke.

— Et y a pas plus comme il faut comme gens, ajouta Galdo en faisant les gestes de réponse appropriés.

— C'est bien, les gars. On est les seconds des Couronnes Lourdes, dans les Goulets. On s'appelle les Demi-Couronnes. C'est quoi, votre allégeance ?

— Les Salauds Gentilshommes, répondit Locke. Du quartier des Temples.

— Vous êtes les seconds de qui ?

— On n'est les seconds de personne, dit Galdo. C'est juste les Salauds Gentilshommes, point barre.

— Pigé, fit le chef des Demi-Couronnes en souriant amicalement. Je m'appelle Tesso Volanti. Voici mon équipe. On est ici pour prendre votre oseille. À moins que vous ne désiriez vous agenouiller et nous donner votre préférence.

Locke se renfrogna. « Préférence », dans le jargon des Gens Bien, ça signifiait que les Salauds Gentilshommes proclameraient que les Demi-Couronnes étaient meilleurs et plus forts qu'eux. Qu'ils les laisseraient passer dans la rue et qu'ils toléreraient toutes les injures que les Demi-Couronnes

jugeraient bon de leur lancer.

— Je m'appelle Locke Lamora, dit Locke en se relevant lentement. Et, à l'exception du capa, les Salauds Gentilshommes ne s'agenouillent devant personne.

— Vraiment ? demanda Tesso, faussement choqué. Même à six contre trois ? C'est blabla, si votre réponse est non.

— Tu dois avoir des problèmes d'audition, dit Calo comme lui et son frère se levaient de conserve. Il a dit que vous aurez notre préférence quand vous trierez les petits pois dans nos merdes pour les sucer au dîner.

— Allons, ça, ce n'était pas nécessaire, dit Tesso. Alors, je vais faire un peu de bruit avec vos crânes.

Avant même qu'il ait fini sa phrase, les Demi-Couronnes s'avançaient. Locke était le plus petit des enfants impliqués, même en incluant les filles et, tandis qu'il entrait dans la mêlée en agitant ses petits poings, il frappait principalement dans le vide et fut vite jeté à terre. Une fille plus âgée que lui s'assit sur son dos, et une autre donna des coups de pied dans les gravillons de la ruelle pour les lui projeter au visage.

Le premier garçon à s'approcher de Calo encaissa un genou dans l'entrejambe et s'effondra en gémissant. Juste derrière lui venait Tesso, accompagné d'une rude droite qui le fit reculer. Galdo attrapa Tesso par la taille, en hurlant, et ils chutèrent au sol en s'efforçant de reprendre pied le plus vite possible. « C'est blabla », ça signifiait : « pas d'armes et aucun coup destiné à tuer ou estropier ». Tout le reste était autorisé. Les Sanza étaient des bagarreurs compétents, mais même si Locke avait été en mesure d'assurer sa part de la rixe, le nombre d'adversaires aurait joué contre eux. Au bout du compte, après quelques minutes de lutte, de jurons et de coups de pied, les trois Salauds Gentilshommes se retrouvèrent jetés au milieu de la ruelle, poussiéreux et endoloris.

— C'est bon, les gars. La préférence, c'est bien ça ? Allez-y, on vous écoute.

— Pliez-vous en deux et léchez-vous le cul, dit Locke.

— Oh, ça, c'est la mauvaise réponse, simplet, dit Tesso. (Et, pendant qu'un de ses comparses tenait les bras de Locke, le chef des Demi-Couronnes le fouilla, en quête de pièces de monnaie.)

Hmm… Rien. Dans ce cas, mes chéris, on reviendra vous chercher demain. Et le surlendemain. Et le lendemain. Jusqu'à ce que vous vous agenouilliez, on vous surveillera et on vous rendra la vie impossible. Souviens-toi de mes paroles, Locke Lamora.

Les Demi-Couronnes s'en allèrent en riant. Quelques-uns massaient leurs ecchymoses et leurs entorses, mais elles étaient moins bien nombreuses que celles qu'ils avaient infligées à leurs adversaires. Les Sanza se relevèrent en gémissant et aidèrent Locke à se remettre sur ses pieds. Méfiants, ils retournèrent ensemble en claudiquant à la maison de Perelandro et se faufilèrent dans le terrier de verre, par un caniveau équipé d'une porte secrète.

— Vous n'allez pas croire ce qui s'est passé, dit Locke comme lui et les Sanza entraient dans la salle à manger.

Chains était assis à la table de bois-sorcier et compulsait un ensemble de parchemins, écrivant soigneusement sur l'un d'entre eux à l'aide d'une plume finement taillée. La contrefaçon de documents douaniers était une sorte de passe-temps, qu'il pratiquait de la façon dont certains hommes entretiennent leur jardin ou élèvent des chiens. Il en avait un portfolio rempli et se faisait parfois du bel argent en les vendant.

— Mmmm, fit Chains, vous vous êtes fait tanner le cul par une bande de Demi-Couronnes.

— Comment avez-vous appris ça ?

— Je suis passé à *La Dernière Erreur,* hier soir. J'en ai entendu parler par des Couronnes Lourdes. Ils m'ont raconté que leurs seconds allaient peut-être ratisser le quartier, histoire de trouver d'autres jeunots à bousculer.

— Pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?

— Je me suis dit que si vous étiez suffisamment prudents, ils ne parviendraient jamais à avoir le dessus. On dirait que votre attention était ailleurs.

— Ils ont dit qu'ils voulaient notre préférence.

— Ouais, fit Chains. C'est un jeu de gosses. La plupart des seconds n'ont pas l'occasion de faire de vrais coups, alors ils s'entraînent en marchant sur les pieds de leurs homologues. Vous devriez être fiers de vous, vous vous êtes enfin fait

remarquer. Maintenant, vous avez une petite guerre sur les bras, jusqu'à ce que l'un de vous implore pitié. Blabla seulement, cela dit.

— Alors, dit lentement Locke, qu'est-ce qu'on doit faire ?

Chains tendit la main et s'empara du poing de Locke, avant de mimer un coup porté à la mâchoire de Calo.

— Recommencez tant que ce sera nécessaire, dit Chains, jusqu'à ce que vos problèmes recrachent leurs dents.

— On a essayé, ça. Et ils nous sont tombés dessus pendant que Jean n'était pas là. Et vous savez que je ne suis pas très fort pour ce genre de choses.

— Bien sûr que je le sais. Alors la prochaine fois, assure-toi d'avoir Jean à vos côtés. Et sers-toi de ce petit cerveau retors qui est le tien. (Chains commença à faire fondre un cylindre de cire à cacheter au-dessus d'une petite bougie.) Mais je ne veux rien voir de trop élaboré, Locke. N'amène pas la garde, les temples ou l'armée du duc dans cette histoire. Essaie de faire en sorte que vous ressembliez à la bande de chapardeurs ordinaires que je décris à tout le monde.

— Oh, génial ! (Locke croisa les bras, tandis que Calo et Galdo se nettoyaient mutuellement leur visage abîmé à l'aide d'un tissu humide.) Alors, c'est seulement une autre foutue épreuve.

— Comme il est intelligent, marmonna Chains en versant de la cire liquide dans un minuscule récipient d'argent. Bien sûr que c'en est une. Et je serai personnellement très fâché si ces petits merdeux ne vous supplient pas d'accepter *leur* préférence avant la Mi-Été.

2

Le lendemain, Locke et les frères Sanza étaient assis sur la même jetée, à la même heure. Dans tout le Marché Changeant, les commerçants abaissaient leurs bâches de toile et relevaient leurs marquises, car les averses qui s'étaient abattues sur la ville toute la nuit et la moitié de la matinée avaient cessé depuis longtemps.

— Je dois avoir des hallus, clama la voix de Tesso Volanti, parce que je n'arrive pas à croire que vous autres, bande de jojos, êtes vraiment assis là où on vous a raclé le groin hier.

— Et pourquoi pas, rétorqua Locke, puisqu'on est plus près de chez nous que vous et que dans deux minutes tes couilles auront pris la place de tes amygdales ?

Les trois Salauds Gentilshommes se levèrent. En face d'eux se trouvait la même demi-douzaine de Demi-Couronnes, des sourires impatients aux lèvres.

— Je vois que vous n'avez pas progressé en additions depuis qu'on s'est quittés, dit Tesso en faisant craquer ses phalanges.

— C'est marrant que tu dises ça, répliqua Locke, dans la mesure où la donne a changé.

Il pointa du doigt derrière les Demi-Couronnes. Tesso, méfiant, tourna la tête mais, lorsqu'il vit Jean Tannen dans la ruelle, il se mit à rire.

— C'est encore en notre faveur, je dirai. (Il s'avança nonchalamment dans la direction de Jean, qui se contenta de le regarder, un sourire terne aux lèvres.) Et c'est qui, celui-là ? Un balourd tout rougeaud. Je vois des lunettes dans la poche de ta veste. Qu'est-ce que tu crois faire, gros porc ?

— Je m'appelle Jean Tannen et je suis l'embuscade.

De longs mois d'entraînement avec don Maranzalla avaient peu changé l'apparence de Jean, mais Locke et les Sanza savaient bien qu'une sorte d'alchimie avait pris place sous ce doux extérieur. Tesso s'avança à sa portée, souriant, et les bras de Jean se déchaînèrent tels les pistons de bronze d'un moteur à eau verrarien.

Tesso recula en chancelant, bras et jambes ballant comme les membres d'une marionnette prise par la bise. Sa tête pencha vers l'avant, et il s'effondra comme une masse, les yeux roulant dans leurs orbites.

Un enfer miniature se déchaîna dans la ruelle. Trois garçons des Demi-Couronnes se ruèrent sur Locke et les Sanza. Les deux filles s'approchèrent de Jean avec méfiance. L'une d'entre elles tenta de lui jeter une poignée de gravillons au visage. Il fit un pas de côté, lui prit le bras et l'envoya aisément contre un des murs de pierre de la ruelle. C'était une des leçons de don Maranzalla :

quand tu te bats les mains vides, laisse les murs et les rues faire le travail. Comme elle rebondissait sans pouvoir se retenir, Jean l'intercepta d'un vif crochet du gauche et la projeta tête la première sur le gravier.

— Ce n'est pas poli de frapper les filles, dit sa compagne en décrivant un cercle autour de lui.

— C'est encore moins poli de frapper mes amis, répliqua Jean.

Elle riposta en pivotant sur son talon gauche pour lancer un rapide coup de pied en direction de la gorge de Jean. Il reconnut l'art que l'on appelait *« chasson »*, une espèce de boxe aux pieds importée de Val Terrar. Il fit dévier le coup avec la paume de sa main droite et la fille tourbillonna en en enchaînant un deuxième, utilisant l'élan du premier pour balancer sa jambe de façon circulaire. Mais Jean s'avança avant qu'elle ne le touche. Sa cuisse, et non son pied, vint heurter le flanc de Jean, et il enroula son bras autour. Tandis qu'elle vacillait en tentant de reprendre son équilibre, il la gratifia d'un brutal coup aux reins, avant de balayer sa jambe droite sous elle. Il la projeta sur le dos dans le gravier, où elle resta à se tordre de douleur.

— Mesdames, dit Jean, je vous prie d'accepter mes plus plates excuses.

Locke, comme d'habitude, se fit malmener, jusqu'à ce que Jean attrape son adversaire par l'épaule pour le faire se retourner. Il enroula ses bras puissants autour de sa taille et lui planta un coup de tête dans le plexus solaire. À peine le Demi-Couronne avait-il poussé un hoquet de douleur que Jean se releva brusquement, lui frappant le menton avec le haut de son crâne. Le garçon recula, sonné et, à cet instant, la question fut réglée. Calo et Galdo étaient de la même force que leurs antagonistes. Lorsque Jean se dressa subitement devant eux (Locke à ses côtés faisant tout son possible pour avoir l'air dangereux), les Demi-Couronnes reculèrent maladroitement et mirent les mains en l'air.

— Eh bien, Tesso ? fit Locke une fois que le garçon aux cheveux bouclés se fut relevé quelques minutes plus tard, le nez en sang et titubant. Tu donnes ta préférence maintenant ou je laisse Jean te tabasser une seconde fois ?

— Je reconnais que c'était bien joué, dit Tesso comme sa bande claudicante se regroupait en demi-cercle derrière lui. Mais je dis qu'il y a égalité à un partout. On se reverra bientôt.

3

Et ainsi la bataille se poursuivit, comme les jours rallongeaient et comme le printemps se faisait été. Chains dispensa les garçons de faire les marches avec lui une fois passée la première heure de l'après-midi, et ils commencèrent à écumer le nord de Camorr, pourchassant vigoureusement les Demi-Couronnes.

Tesso réagit en déchaînant toute la puissance de sa bande. Les Couronnes Lourdes étaient la plus grande bande de Camorr, et leurs seconds avaient un réservoir similaire de recrues, certains arrivant tout frais de la Colline des Ombres. Mais, malgré leur supériorité numérique, il était dur de riposter aux prouesses de Jean Tannen, et c'est pour cela que la nature du conflit changea.

Les Demi-Couronnes se séparèrent en groupes plus petits, tentant d'isoler et de prendre les Salauds Gentilshommes en embuscade lorsqu'ils n'étaient pas réunis. Le plus souvent, Locke gardait sa bande non loin de lui, mais des commissions individuelles étaient parfois inévitables. Locke se fit rosser assez méchamment à plusieurs reprises. Un après-midi, il vint voir Jean en se plaignant d'une lèvre fendue et de deux tibias couverts de bleus.

— Écoute, dit-il. Ça fait quelques jours qu'on n'a pas vu traîner Tesso. Alors, voilà ce qu'on va faire. Demain, je vais rôder juste au sud du marché et faire comme si j'étais sur un coup. Toi, tu seras caché loin de là, deux ou trois cents mètres, peut-être. Quelque part où il lui sera impossible de te repérer.

— Je ne te rejoindrai jamais à temps, dit Jean.

— Le but n'est pas que tu me rejoignes avant que je me fasse cogner, expliqua Locke. Le but, c'est que quand tu *arriveras* là-bas demain, tu lui fasses sa fête. Tu le dérouilles si fort qu'on

l'entendra crier de Talisham. Tu lui rentres dedans comme jamais tu lui es rentré dedans.

— Avec plaisir, dit Jean. Mais ça n'arrivera pas. Quand ils me verront arriver, ils fileront, c'est tout, comme d'habitude. La seule chose que je ne peux pas faire, c'est courir aussi vite qu'eux.

— Laisse-moi seulement m'occuper de ça, dit Locke. Et apporte ta boîte à couture. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

C'est ainsi que Locke Lamora se retrouva tapi dans une ruelle un jour couvert, tout près de l'endroit où l'histoire avec les Demi-Couronnes avait commencé. Le Marché Changeant était en pleine effervescence, car les gens essayaient de faire leurs emplettes avant que le ciel ne se vide de ses eaux. Ailleurs, observant Locke sous le couvert confortable de l'anonymat que lui conférait une petite coquille de noix, se terrait Jean Tannen.

Locke ne dut rôder de façon voyante qu'une demi-heure avant que Tesso ne le trouve.

— Lamora, dit-il, je croyais que tu avais bien compris la leçon. Je ne vois aucun de tes amis dans le coin.

— Tesso ! Salut ! (Locke bâilla.) Je pense que c'est aujourd'hui que tu me donneras ta préférence.

— Mon cul, rétorqua le garçon plus âgé. Moi, je crois que quand j'en aurai fini, je vais te retirer tes vêtements et les foutre dans le canal. Ça va être vraiment drôle. Putain, plus longtemps tu refuseras de t'agenouiller, plus tu m'amuseras.

Il s'avança avec confiance pour attaquer, conscient que Locke n'avait pas pu une seule fois ne serait-ce que lui tenir tête dans une bagarre. Locke le toisa, en agitant étrangement la manche gauche de son manteau. Cette manche faisait en fait un mètre cinquante de plus qu'à l'accoutumée, grâce aux modifications opérées par Jean Tannen. Locke l'avait habilement gardée pliée contre son flanc afin de dissimuler sa véritable nature à Tesso.

Bien que Locke n'eût que peu de compétences martiales, il pouvait être étonnamment rapide. Le revers de cette manche toute particulière était lesté d'un petit poids de plomb cousu à l'intérieur afin de lui permettre de la lancer. Il la projeta et la fit

s'enrouler autour de la poitrine de Tesso, juste sous ses bras. Le lest de plomb la fit se tendre étroitement, et Locke la rattrapa de sa main libre.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? râla Tesso.

Il frappa Locke juste au-dessus de l'œil droit. Le Salaud Gentilhomme tressaillit mais ignora la douleur. Il glissa la manche trop longue dans une boucle de tissu qui pendait de la poche gauche de son manteau, la replia sur elle-même et tira sur un deuxième cordon situé juste au-dessous. L'entrelacement de cordons noués que Jean avait cousu dans la doublure de son manteau se resserra brutalement. À présent, les deux garçons étaient poitrine contre poitrine, et seul un couteau aurait pu libérer Tesso de la boucle de tissu épais qui les liait.

Locke enroula ses bras autour de la taille de Tesso pour faire bonne mesure, avant d'entortiller ses jambes autour de celles de son adversaire, juste au-dessus de ses genoux. Tesso se débattit et gifla Locke, s'efforçant de se dégager de lui. Ayant raté son coup, il se mit à donner des coups de poing dans les dents de Locke et sur le haut de son crâne, de lourds coups qui firent voir des étincelles à leur destinataire.

— Qu'est-ce que c'est que ce *bordel*, Lamora ? (Tesso grogna sous l'effort que lui imposait le poids supplémentaire de Locke. Finalement, comme Locke l'avait prévu et espéré, il tomba en avant. Locke atterrit sur le dos dans le gravier, Tesso sur lui. L'air déserta les poumons de Locke et le monde entier donna l'impression de frémir.) C'est ridicule. Tu ne peux pas te battre contre moi. Et maintenant tu ne peux plus courir ! Laisse tomber, Lamora !

Locke cracha au visage de Tesso.

— Je ne suis pas obligé de me battre contre toi, et je ne suis pas obligé de courir. (Il eut un sourire sauvage.) Il faut juste que je te garde ici… jusqu'à ce que Jean arrive.

Tesso s'étrangla et regarda autour de lui. Dans le Marché Changeant, une petite coquille de noix avançait droit sur eux. À bord, la forme replète de Jean était clairement visible. Il tirait fort sur les rames.

— Oh, merde ! Espèce de petit *salaud* ! Laisse-moi partir, laisse-moi partir, laisse-moi partir !

Tesso ponctua ces injonctions d'une volée de coups de poing. Locke fut roué de coups sur les yeux, le nez et le cuir chevelu. Bien vite, il saigna du nez, des lèvres, des oreilles et de quelque part sous les cheveux. Tesso lui en envoyait de sévères et, pourtant, le gamin continuait à s'accrocher comme un dément à son aîné. La tête lui tournait de douleur et de triomphe. Il se mit littéralement à rire, d'un rire aigu, jubilatoire et peut-être un peu fou.

— Je ne suis obligé ni de me battre ni de courir, caqueta-t-il. J'ai changé les règles du jeu. Il faut juste que je te garde ici… trou du cul. Ici… jusqu'à ce que… Jean arrive.

— Bordel de *merde* ! siffla Tesso, avant de redoubler ses assauts contre Locke, cognant, crachant et mordant, malmenant de façon terrible le crâne et le visage de son cadet sans défense.

— Continue de frapper, postillonna Locke. Allez, continue de frapper. Je peux encaisser toute la journée. Allez, continue… de me frapper… jusqu'à ce que… *Jean arrive !*

LIVRE III
RÉVÉLATION

« La Nature ne nous trompe jamais. Nous sommes toujours ceux qui nous trompons. »

Jean-Jacques Rousseau,
Émile, ou De l'éducation

Chapitre 9

UN CONTE ÉTRANGE POUR LA COMTESSE D'AMBREVERRE

1

C'était la demie de la dixième heure de la soirée, le Jour du Duc. Des nuages bas et sombres tombaient sur Camorr, voilant les étoiles et les Lunes, et donna Sofia Salvara se faisait hisser dans le ciel pour prendre un thé tardif avec donna Angiavesta Vorchenza, comtesse douairière d'Ambreverre, au sommet de la tour de Verre d'Antan de la grande dame.

La cage à passagers cliquetait et tanguait et Sofia se tenait aux barreaux de fer noir. Elle avait les yeux rivés sur le sud, et le poisseux vent du Pendu faisait flotter son manteau à capuchon. Toute la ville s'étendait sous elle, noire et grise où que portât le regard, baignant dans les lueurs du feu et de l'alchimie. Avoir la chance de contempler ce spectacle d'une des Cinq Tours lui inspirait toujours une tranquille fierté. Les Eldren avaient édifié des merveilles pour que les hommes les revendiquent. Des ingénieurs avaient construit des bâtiments de pierre et de bois dans les ruines eldren pour s'approprier la ville. Les Mages Esclaves prétendaient manier les pouvoirs dont les Eldren devaient avoir joui autrefois. Mais c'était l'alchimie qui chassait les ténèbres chaque soir, l'alchimie qui illuminait les foyers les plus ordinaires et les plus grandes tours – sans distinction –, plus propre et plus sûre qu'un feu naturel. C'était son art qui apprivoisait la nuit.

Enfin, sa longue ascension prit fin. La cage s'arrêta dans un bruit métallique près d'une plate-forme d'embarcation installée aux quatre cinquièmes de la hauteur totale de l'édifice des Ambreverre. Le vent soupirait mélancoliquement dans les

étranges arches cannelées qui se trouvaient au sommet de la tour. Deux valets de pied en gilet crème et gants et haut-de-chausses d'un blanc immaculé l'aidèrent à sortir de la cage, tout comme ils auraient pu le faire si elle était descendue d'un équipage.

— Dame Salvara, dit celui de gauche, ma maîtresse vous souhaite la bienvenue à Ambreverre.

— Très aimable, dit donna Sofia.

— S'il vous agrée de patienter sur la terrasse, elle vous rejoindra dans un moment.

Le même valet de pied la précéda sur le chemin bordé d'une demi-douzaine de serviteurs parés des mêmes livrées, haletant aux côtés du dispositif compliqué d'engrenages, de leviers et de chaînes qu'ils actionnaient pour faire monter et descendre la cage. Eux aussi s'inclinèrent sur son passage. Elle les gratifia d'un sourire et d'un salut de la main. Il n'était jamais inutile d'être aimable avec les domestiques qui avaient la charge de cette opération-là.

La terrasse de donna Vorchenza consistait en un large croissant de Verre d'Antan transparent faisant saillie sur la face nord de la tour, ceint de garde-fous de bronze. Donna Sofia regarda tout en bas, ce qu'on lui avait toujours conseillé de s'abstenir et ce qu'elle faisait toujours. Elle et le valet de pied donnaient l'impression de marcher dans le vide, quarante étages au-dessus des cours pavées et des entrepôts situés au pied de la tour. Les lampes alchimiques étaient des petites taches de lumière, et les équipages des carrés noirs plus petits que l'ongle.

Sur sa gauche, visibles par une série de hautes fenêtres cintrées dont les appuis se situaient à la hauteur de sa hanche, se trouvaient des appartements faiblement éclairés et des petits salons installés dans la tour elle-même. Peu de membres de la famille de donna Vorchenza étaient encore en vie et elle n'avait pas d'enfants. Elle était la dernière représentante d'un clan autrefois puissant et il faisait peu de doute (chez les nobles cupides et ambitieux des pentes d'Alcegrante, tout du moins) qu'à sa mort, Ambreverre reviendrait à quelque nouvelle famille. La plus grande partie de sa tour était sombre et silencieuse, presque toute son opulence rangée dans des coffres et des

placards.

Toutefois, la vieille dame savait encore comment recevoir pour le thé. Dans le coin le plus au nord-ouest de sa terrasse transparente, avec une vue imprenable sur la campagne plongée dans les ténèbres au nord de la ville, un auvent de soie flottait dans le vent du Pendu. De grandes lanternes alchimiques de bronze doré étaient suspendues à ses quatre coins et répandaient une lueur chaleureuse sur la petite table et les deux chaises à haut dossier disposées dessous.

Le valet de pied posa un épais coussin noir sur la chaise de droite et la tira pour Sofia. Dans un frou-frou de jupons, elle s'y installa et le remercia d'un signe de tête. L'homme s'inclina et s'éloigna sans se presser, prenant position assez loin pour ne pas entendre les conversations, mais assez près pour qu'on puisse lui faire signe de venir.

Sofia n'eut pas à attendre longtemps son hôtesse. Quelques minutes après son arrivée, la vieille donna Vorchenza fit son apparition par une porte de bois qui s'ouvrait dans le mur nord de la tour.

L'âge a pour effet d'exagérer les traits physiques de ceux qui vivent assez pour en subir les rigueurs. Les replets tendent à le devenir encore plus et les maigres tendent à dépérir. Le temps avait étréci Angiavesta Vorchenza. Elle n'était pas tant flétrie qu'effondrée, une caricature vivante et grêle semblable à une idole qu'une volonté implacable continuerait d'animer. Le souvenir de ses soixante-dix ans s'estompait en elle, pourtant elle se déplaçait encore sans escorte au bras ni canne à la main. Elle était excentriquement vêtue d'une redingote de velours noir au col et aux manchettes de fourrure. Fuyant les jupons en cascade que les dames de son temps avaient affectionnés, elle portait en fait des culottes et des pantoufles argentées. Ses cheveux blancs étaient tirés en arrière et retenus à l'aide d'épingles laquées. Ses yeux noirs luisaient derrière ses verres en demi-lune.

— Sofia, dit-elle en s'avançant d'un pas gracieux sous l'auvent, quel plaisir de vous voir ici à nouveau ! Ça fait des mois, ma chère enfant, des mois. Non, asseyez-vous donc, tirer moi-même une chaise ne me terrorise aucunement. Ah !

Dites-moi, comment va Lorenzo ? Et nous devons assurément parler de votre jardin.

— Lorenzo et moi allons bien, si l'on ne doit parler que de nous. Et le jardin prospère, donna Vorchenza. Merci de le demander.

— Si l'on ne doit parler que de vous ? Alors il y a quelque chose d'autre. Quelque chose, si je peux me permettre cette indiscrétion, d'extérieur ?

À Camorr, le thé du soir était une tradition féminine pour les occasions où l'on désirait avoir les conseils d'une autre, ou juste avoir une oreille compatissante pour exprimer ses regrets ou ses plaintes – le plus fréquemment à propos des hommes.

— Vous pouvez vous permettre, donna Vorchenza, je vous en prie. Et oui, oui, « extérieur » est un mot qui convient très bien.

— Mais ce n'est pas Lorenzo ?

— Oh, non ! Lorenzo me donne satisfaction sous tous les rapports possibles. (Sofia soupira et regarda l'illusion de vide sous ses pieds et sa chaise.) C'est… peut-être nous deux qui avons besoin d'un conseil.

— Un conseil, gloussa donna Vorchenza. Un conseil. Les années jouent une espèce de tour alchimique, elles transmutent les bredouillis en état de respectabilité. Donnez un conseil à quarante ans, et vous êtes une bécasse. Donnez-le à soixante-dix ans, et vous êtes une sage.

— Donna Vorchenza, dit Sofia, vous m'avez grandement aidée dans le passé. Je ne voyais pas… Eh bien, il n'y avait personne d'autre pour l'instant avec qui je me sentais bien pour parler de ce problème.

— Vraiment ? Voyez-vous, ma chère enfant, je ne demande qu'à aider du mieux que je le peux. Mais voici notre thé… Allons, laissons-nous aller quelques instants.

Un des serviteurs en livrée de donna Vorchenza fit rouler un chariot à cloche d'argent jusqu'à elles et l'installa à côté de la petite table. Lorsqu'il ôta la cloche, Sofia vit que le chariot contenait un service à thé en argent luisant et une pâtisserie – une réplique culinaire parfaite de la tour Ambreverre, d'à peine vingt-cinq centimètres de haut, avec les minuscules taches de lumière alchimique qui parsemaient les tourelles. Les petits

globes de verre n'étaient pas plus gros que des grains de raisin.

— Vous voyez le peu de vrai travail que je donne à mon pauvre chef, dit donna Vorchenza en caquetant. Il souffre, au service d'un palais si simple et ordinaire. Il se venge avec ces surprises. Je ne peux pas lui commander un œuf dur, mais il arrivera à se procurer un poulet dansant pour le poser directement sur mon assiette. Dites-moi, Gilles, cet édifice est-il réellement comestible ?

— C'est ce dont on m'a assuré, ma dame Vorchenza, sauf les petites lumières. La tour elle-même est en pain d'épices. Les tourelles et les terrasses sont faites de gelée de fruits. Les immeubles et les équipages à la base de la tour sont principalement constitués de chocolat. Le cœur de la tour est en crème d'eau-de-vie de pommes, et les fenêtres…

— Merci, Gilles, c'est bien assez pour un synopsis architectural. Mais on recrache les petites lumières quand on a fini, vous dites ?

— Ce serait plus bienséant, ma dame, dit le serviteur, un homme rebondi aux traits délicats dont les frisettes tombaient sur les épaules, si vous me laissiez les enlever avant consommation…

— Bienséant ? Gilles, vous nous priveriez de l'amusement qu'il y aurait à les recracher depuis la terrasse comme des petites filles. Je vous remercie de ne pas y toucher. Et le thé ?

— Comme vous le désirez, donna Vorchenza, dit-il d'un ton doucereux. Thé de Lumière.

Il souleva une théière en argent et versa un trait brillant de liquide brun pâle dans une tasse. Les tasses gravées à l'eau-forte de donna Vorchenza avaient la forme de gros boutons de tulipe aux soucoupes d'argent. Comme le thé reposait dans le récipient, il commença à luire faiblement, diffusant une prometteuse radiance orange.

— Oh, très joli, dit donna Sofia. J'en ai entendu parler… Verrarien, n'est-ce pas ?

— Lashanien.

Donna Vorchenza prit la tasse que tenait Gilles et la saisit à deux mains.

— C'est la toute dernière fureur. L'esprit de compétition rend

fous leurs Maîtres Infuseurs. À la même époque l'an prochain, on aura quelque chose d'encore plus étrange pour prendre le thé en tête-à-tête. Mais pardonnez-moi, ma chère. J'espère sincèrement que vous ne répugnez pas à boire les produits de votre art, à la façon dont vous travaillez avec eux dans votre jardin ?

— Pas du tout, répondit Sofia comme le serviteur posait sa tasse devant elle avant de s'incliner.

Elle prit la tasse dans ses mains et inspira profondément. Le thé sentait la vanille et la fleur d'oranger. Lorsqu'elle en but une gorgée, les arômes coururent agréablement sur sa langue et la vapeur aromatisée s'insinua dans ses narines. Gilles disparut dans la tour, tandis que les dames commençaient à boire. Pendant quelques instants, elles profitèrent de leur thé dans un silence approbateur et, pendant ces quelques instants, Sofia fut presque heureuse.

— Maintenant on va voir, dit donna Vorchenza en posant sa tasse à moitié vide devant elle, si ça continue à luire quand ça sort de l'autre côté.

Donna Sofia gloussa malgré elle, et les rides du fin visage de son hôtesse se relevèrent comme elle souriait.

— Que vouliez-vous me demander, ma chère ?

— Donna Vorchenza, commença-t-elle, avant d'hésiter. On… on raconte communément que vous avez un, ah, moyen de communiquer avec… la police secrète du duc.

— Le duc a une police secrète ? dit donna Vorchenza en se mettant une main sur la poitrine en une expression d'incrédulité polie.

— La Division Minuit, donna Vorchenza, la Division Minuit et son chef…

— L'Araignée du duc. Oui, oui. Pardonnez-moi, chère enfant. Je sais de quoi vous parlez. Mais cette idée que vous avez… « On raconte communément », vous dites. On pense bien des choses, communément, mais peut-être n'y pense-t-on pas communément *en faisant le tour*.

— C'est très curieux, dit Sofia Salvara, lorsque des donnas sont venues vous voir pour un problème, à plusieurs reprises, leurs problèmes sont… parvenus aux oreilles de l'Araignée. C'est

du moins ce qu'il semblait. Et… les hommes du duc sont intervenus pour aider à résoudre ces problèmes.

— Oh, ma chère Sofia ! Quand les ragots viennent à moi, je les distille. Je lâche une parole ou deux dans la bonne oreille et le ragot acquiert une vie propre. Tôt ou tard, il est voué à attirer l'attention d'une personne qui entreprendra quelque chose.

— Donna Vorchenza, reprit Sofia, j'espère que je peux dire sans aucune intention de vous offenser que vous me dissimulez des choses.

— J'espère que je peux vous dire sans aucune intention de vous offenser, ma chère enfant, que vous disposez de bases plutôt minces pour faire une telle suggestion.

— Donna Vorchenza. (Sofia s'agrippa au bord de la table si fort que plusieurs de ses phalanges craquèrent.) Lorenzo et moi sommes en train de nous faire dévaliser.

— Dévaliser ? Que voulez-vous donc bien dire ?

— Et des hommes de la Division Minuit sont impliqués. Ils ont… prétendu les choses les plus extraordinaires et nous ont aussi demandé d'en faire. Mais quelque chose est… Donna Vorchenza, il doit y avoir un moyen de confirmer qu'ils sont bien qui ils affirment être.

— Vous dites que des hommes de la Division Minuit sont en train de vous voler ?

— Non, répondit Sofia en se mordant la lèvre supérieure. Non, ce n'est pas la Division Minuit à proprement parler. Ils sont… censés surveiller la situation et attendre l'occasion d'agir. Mais il est presque certain que quelque chose ne va pas. Ou qu'ils ne nous disent pas ce qu'ils devraient peut-être nous révéler.

— Ma chère Sofia, dit donna Vorchenza, ma pauvre enfant inquiète, vous devez me dire exactement ce qui s'est passé et n'omettre aucun détail.

— C'est… difficile, donna Vorchenza. La situation est plutôt… gênante. Et compliquée.

— Nous sommes seules ici sur cette terrasse, ma chère. Vous avez déjà fait le plus dur, en venant me voir. Maintenant, vous devez tout me dire. *Tout !* Ensuite, je ferai en sorte que ce ragot-là en particulier arrive promptement aux bonnes oreilles.

Sofia but une autre petite gorgée de thé, s'éclaircit la voix et s'affaissa sur sa chaise avant de regarder donna Vorchenza droit dans les yeux.

— Vous avez sûrement, commença-t-elle, entendu parler du cognac d'Austershalin, donna Vorchenza ?

— J'ai fait plus qu'en entendre parler, ma chère. J'en ai même peut-être quelques bouteilles cachées dans mes casiers.

— Et vous savez comment ils le font ? Vous connaissez le secret qui l'entoure ?

— Oh, je crois comprendre l'essence de la mystique d'Austershalin. Les viticulteurs tatillons, habillés en noir, d'Emberlain sont bien servis par les histoires qui entourent leurs affaires.

— Alors, vous pouvez comprendre, donna Vorchenza, la façon dont Lorenzo et moi avons réagi lorsque l'occasion que je vais vous raconter est censée nous être tombée dans les bras par la grâce des dieux…

2

La cage contenant donna Salvara couinait et cliquetait sur le chemin de la descente, se faisant de plus en plus petite et se fondant dans le décor gris de la cour. Donna Vorchenza se tenait à côté de la plate-forme d'embarquement et scruta la nuit pendant plusieurs minutes, pendant que son équipe de serviteurs actionnait la machinerie du cabestan. Gilles fit rouler devant elle le chariot d'argent sur lequel étaient posés la théière presque vide et le gâteau représentant Ambreverre à moitié mangé, et elle se tourna vers lui.

— Non, dit-elle. Envoyez le gâteau en haut, dans le solarium. C'est là que nous serons.

— Qui, ma dame ?

— Reynart. (Elle repartait déjà à grandes enjambées vers la porte de ses appartements en terrasse. Ses pantoufles firent résonner leur « flap-flap » dans le passage.) Trouvez Reynart. Je me fiche de savoir ce qu'il est en train de faire. Trouvez-le et

envoyez-le-moi, dès que vous vous serez occupé du gâteau.

Dans l'enfilade d'appartements, par une porte verrouillée et un escalier en courbe… Donna Vorchenza jura dans sa barbe. Ses genoux, ses pieds, ses chevilles.

— Saloperie de vulnérabilité, grommela-t-elle. Je pisse sur les dieux pour nous avoir fait don des rhumatismes.

Elle avait le souffle court. Elle défit les boutons de son manteau ourlé de fourrure tout en continuant de monter les marches.

Au sommet, celui de la tour même, se trouvait une lourde porte de chêne renforcée de joints et de bandes de fer. La donna produisit une clé pendue à son poignet droit sur un cordon de soie. Elle l'inséra dans la serrure en argent située au-dessus de la poignée, tout en appuyant précautionneusement sur une assiette décorative en bronze disposée dans une niche. Une série de cliquetis résonnèrent contre les murs et la porte s'ouvrit vers l'intérieur.

Oublier l'assiette de bronze serait une mauvaise idée. Elle avait exigé une puissance quelque peu excessive pour le piège à arbalète installé trois décennies auparavant.

Il s'agissait donc du solarium, huit étages encore au-dessus du niveau de la terrasse. La pièce occupait tout le diamètre de la tour en son point culminant, quinze mètres bord à bord. Le sol était recouvert d'un épais tapis. Une longue galerie incurvée aux rampes de bronze, avec un escalier à chaque extrémité, s'étendait sur toute la moitié nord de l'espace. Cette galerie abritait une rangée de hautes étagères de bois-sorcier, divisées en des milliers et des milliers de cagibis et de compartiments. Le dôme hémisphérique transparent laissait voir les nuages bas, tel un lac de fumée bouillonnante. Donna Vorchenza tapota les globes alchimiques pour leur donner vie, comme elle montait l'escalier qui donnait sur la galerie des archives.

C'est là qu'elle travaillait, absorbée, indifférente au passage du temps pendant que ses doigts fins allaient de compartiment en compartiment. Elle tira quelques piles de parchemins et les mit de côté, en parcourut rapidement d'autres avant de les remettre en place, marmonnant des souvenirs et des conjectures dans sa barbe. Elle ne sortit de sa rêverie que lorsque la porte du

solarium cliqueta une seconde fois.

L'homme qui entra était grand et ses épaules, larges. Il avait un visage anguleux de Vadran et des cheveux blond glacé tirés vers l'arrière en une queue-de-cheval que retenait un ruban. Il portait un pourpoint de cuir à côtes sur des manches noires à crevés, avec un haut-de-chausses noir et des bottes hautes noires elles aussi. Les petites épingles sur son col lui donnaient le rang de capitaine de la compagnie du Verre Nocturne, les Vestes Noires. Les Gardes du duc. Une rapière à quillons droits était accrochée à sa hanche droite.

— Stephen, dit donna Vorchenza sans préambule, est-ce qu'un de vos garçons ou filles a récemment rendu visite à don et donna Salvara, sur l'Isla Durona ?

— Les Salvara ? Certainement pas, ma dame.

— Vous êtes sûr ? Absolument sûr ? (Parchemins à la main, sourcils froncés, elle descendit lentement les marches, ne conservant qu'à peine l'équilibre.) J'ai désespérément besoin d'entendre maintenant la vraie vérité de votre bouche, plus que jamais.

— Je connais les Salvara, ma dame. Je les ai tous les deux rencontrés au festin du Jour des Changements de l'an dernier. Je suis monté dans le Jardin Céleste dans la même cage qu'eux.

— Et vous n'avez envoyé aucun agent de la Division Minuit leur rendre visite ?

— Douze dieux, non ! Pas un seul. Pour aucune raison.

— Alors, quelqu'un est en train de salir notre beau nom, Stephen. Et je pense que nous tenons enfin la Ronce de Camorr.

Reynart la dévisagea, puis sourit.

— Vous plaisantez. Non ? Pincez-moi, je rêve. Quelle est la situation ?

— Commençons par le début. Je sais que vous réfléchissez plus rapidement quand on s'occupe de votre foutue gourmandise. Jetez un coup d'œil dans le monte-plats. Moi, je vais m'asseoir.

— Oh mon Dieu ! dit Reynart en regardant dans le conduit muni de chaînes qui abritait le passe-plat. On dirait que quelqu'un a déjà fait un sort à ce pauvre pain d'épices. Je vais abréger ses souffrances. Il y a du vin et des verres, aussi… On

dirait un de vos délicieux blancs.

— Les Dieux bénissent Gilles. J'avais oublié de lui demander ça, j'étais si pressée d'aller aux archives. Soyez un gentil subordonné zélé et servez-nous un verre.

— « Un gentil subordonné zélé », certes. Pour ce gâteau, je serais prêt à laver vos pantoufles.

— Je garderai cette promesse en réserve pour la prochaine fois que vous me fâcherez, Stephen. Oh, remplissez le verre, je n'ai plus treize ans ! À présent, prenez un siège et écoutez-moi ça. Si tout cela a un sens, et je pense que ce sera immanquablement le cas, notre salaud vient juste de nous être livré au beau milieu d'une de ses machinations.

— Comment ça ?

— Je répondrai à cette question par une question, Stephen. (Elle but une grande goulée de vin blanc et se radossa à son siège.) Dites-moi, que savez-vous du folklore qui entoure le cognac d'Austershalin ?

3

— Il se fait passer pour l'un de nous, médita Reynart après qu'elle eut fini de raconter son histoire. Il ne manque vraiment pas d'air, cet enfoiré. Mais êtes-vous sûr qu'il est la Ronce ?

— Si ce n'est pas lui, nous nous trouvons maintenant confrontés à un *autre* voleur aussi talentueux et audacieux qui fait les poches de mes pairs. Et je trouve que c'est un peu gros, comme supposition. Même pour une ville aussi truffée de fantômes que celle-ci.

— Ça ne pourrait pas être le Roi Gris ? Il est tout aussi insaisissable, selon les rapports.

— Mmmm… Non, le Roi Gris a assassiné des hommes de Barsavi. Le mode opératoire de la Ronce se focalise sur la tromperie. Pas une goutte de sang versée à ce jour, pour autant que je sache. Et je ne pense pas que ce soit une coïncidence.

Reynart repoussa son assiette vide et but une gorgée de vin.

— Donc, si on peut prêter foi à l'histoire de donna Salvara,

nous sommes face à une bande d'au moins quatre hommes. La Ronce lui-même – appelons-le Lukas Fehrwight, pour les besoins de cette discussion. Son serviteur Graumann. Et les deux hommes qui se sont introduits dans le manoir des Salvara.

— C'est un début, Stephen. Mais je dirais que cette bande est probablement composée de cinq ou six éléments.

— Comment arrivez-vous à ce nombre ?

— Je crois que le faux agent de la Division Minuit disait la vérité quand il a raconté à don Salvara que l'attaque à proximité du temple des Eaux Fortunées avait été arrangée. Il fallait qu'elle le soit, pour un plan aussi complexe. Donc nous avons deux complices de plus : les agresseurs masqués.

— En supposant qu'ils n'ont pas juste été embauchés pour l'occasion.

— J'en doute. Regardez la pénurie totale d'informations jusqu'à maintenant… Pas un rapport, pas une seule fanfaronnade, pas le moindre murmure de quiconque, nulle part. Pas un brin de renseignement désignant qui que ce soit qui prétendrait même *travailler* avec la Ronce de Camorr. Pourtant, chaque jour, les voleurs se vantent à haute voix pendant des heures pour déterminer qui parmi eux pisse le plus loin. C'est des plus inhabituels.

— Eh bien, dit Reynart, si on tranche tout simplement la gorge d'un mercenaire une fois qu'il a fait le boulot, on n'est pas non plus obligé de le payer.

— Mais c'est toujours la Ronce que nous avons face à nous, et je maintiens qu'un tel acte ne ferait pas partie de ses façons de procéder.

— Alors sa bande agit seule. Ça aurait un sens. Mais ils ne sont toujours peut-être pas six. Les deux de la ruelle peuvent être les deux qui sont entrés dans le manoir déguisés en agent de la Division Minuit.

— Oh, mon cher Stephen. Une conjecture intéressante. Disons quatre minimum, six maximum pour une première estimation, sinon on va passer la nuit à dessiner des diagrammes. J'imagine qu'avec un nombre plus important, il leur aurait été difficile de se cacher aussi bien qu'ils l'ont fait jusqu'à présent.

— Soit, admettons. (Reynart réfléchit un instant.) Je peux vous donner quinze ou seize épées dans l'heure. Quelques-uns parmi mes gars sont en planque ce soir dans les Traquenards et le Chaudron, dans la mesure où on a reçu des rapports sur les funérailles de Nazca Barsavi. Je ne peux pas les convoquer rapidement. Mais donnez-moi jusqu'en milieu de matinée et je pourrais avoir tout le monde à disposition, équipé et prêt à en découdre. On a le Verre Nocturne pour nous appuyer. Même pas besoin d'impliquer les Vestes Jaunes. On sait qu'ils sont peut-être compromis, de toute façon.

— Tout ça serait bien, Stephen, si je voulais les serrer tout de suite. Mais non… Je pense qu'on a quelques jours, au moins, pour tisser une toile serrée autour de cet homme. Sofia a dit qu'ils avaient convenu d'une mise de fonds initiale de vingt-cinq mille couronnes. Je suspecte la Ronce de vouloir attendre dans le coin pour percevoir les autres six ou huit mille qui lui sont dues.

— Laissez-moi au moins garder une escouade sur le qui-vive, alors. Je les affecterai au Palais de la Patience. Infiltrés chez les Vestes Jaunes. Ils pourront être prêts à filer en cinq minutes.

— Très prudent. Procédez ainsi. Maintenant, quant à la façon dont nous nous jetterons sur la Ronce lui-même, envoyez quelqu'un chez Meraggio demain, le plus subtil que vous ayez. Voyez si Fehrwight y a ouvert un compte, et, si oui, quand il a commencé à être actif.

— Calviro. J'enverrai Maraliza Calviro.

— Excellent choix. En ce qui me concerne, tous ceux que Fehrwight a présentés aux Salvara sont suspects. Faites une enquête sur le scribe de loi qu'elle nous a dit que son mari avait rencontré juste après l'agression simulée derrière le temple.

— Eccari, c'était ça ? Evante Eccari ?

— Oui. Et ensuite, je veux que vous vérifiiez ce qui se passe au temple des Eaux Fortunées.

— Moi ? Ma dame, vous savez entre tous que je ne pratique pas, j'ai juste hérité de l'apparence.

— Mais vous pouvez simuler la foi, et c'est de l'apparence dont j'ai besoin. Elle vous empêchera d'être trop voyant. Surveillez l'endroit. Cherchez quiconque sort du lot. Cherchez

des bandes ou des activités louches. Il existe une infime probabilité pour que quelqu'un au temple ait été avisé de la fausse agression. Même si ce n'est pas le cas, il nous faut l'éliminer en tant qu'éventualité.

— C'est comme si c'était fait, dans ce cas. Et pour leur auberge ?

— *La Masure,* oui. Envoyez une personne, et une personne seulement. J'ai deux informateurs dans la valetaille. L'un d'entre eux pense qu'il fait ses rapports aux Vestes Jaunes, l'autre qu'il travaille pour le capa. Je vous ferai transmettre les noms. Pour l'instant, je veux juste savoir s'ils sont encore là-bas, dans la suite du Balestron. S'ils y sont, vous pouvez placer quelques-uns de vos hommes déguisés en membres du personnel. Observation seulement, pour le moment.

— Très bien. (Reynart se leva et se débarrassa des miettes tombées sur son haut-de-chausses.) Et le collet ? En supposant que vous obteniez ce que vous désirez, où et quand voulez-vous qu'on le resserre ?

— Courir après la Ronce a toujours été comme essayer d'attraper un poisson à mains nues, répondit la donna. Je le veux grillé dans un coin, dans un endroit où il lui sera impossible de s'échapper, séparé de ses amis et complètement cerné par les nôtres.

— Les nôtres ? Comment… *Oh !* Le Bief du Corbeau !

— Oui. Très bien, Stephen. Le Jour des Changements, dans juste une semaine et demie. Le festin personnel du duc. À cent cinquante mètres de haut, entouré des pairs de Camorr et de cent gardes. Je donnerai des instructions à donna Sofia pour qu'elle invite ce Lukas Fehrwight à dîner avec le duc, en tant qu'invité des Salvara.

— En supposant qu'il ne se doute pas d'un piège…

— Je pense que c'est exactement le genre de geste qu'il appréciera. Je pense que l'audace de notre mystérieux ami servira notre plan. Je ferai en sorte que Sofia fasse semblant d'avoir de gros soucis financiers. Elle pourra raconter à Fehrwight que les derniers milliers de couronnes ne seront pas disponibles avant la fin du festival. Un appât à double tranchant, sa cupidité main dans la main avec sa vanité. J'imagine qu'il se

délectera de cette tentation.

— Dois-je mettre tout le monde sur le coup ?

— Bien entendu. (Donna Vorchenza but de son vin et sourit lentement.) Je veux que la Division Minuit le débarrasse de son manteau. Je veux que la Division Minuit le serve avant le repas. S'il se sert d'un pot de chambre, je veux que la Division Minuit le referme derrière lui. Nous le prendrons dans le Bief du Corbeau. Ensuite, on regardera au sol pour voir qui cavale, et où ils cavalent.

— Rien d'autre ?

— Non. Partez vous en occuper, Stephen. Revenez et faites-moi votre rapport dans quelques heures. Je serai encore debout – j'attends des messages en provenance de la Tombe Flottante une fois que la procession de Barsavi sera rentrée. Dans l'intervalle, j'enverrai une note au vieux Nicovante sur ce que nous suspectons.

— Votre serviteur, ma dame.

Reynart s'inclina brièvement avant de quitter le solarium, à grandes et rapides enjambées.

Avant même que la porte ne se fût refermée, donna Vorchenza s'était levée et se dirigeait vers un petit bureau de scribe enchâssé dans une alcôve située à gauche de la porte. Là, elle sortit une demi-page de parchemin, gribouilla quelques lignes hâtives, plia la feuille et la scella à l'aide d'un bon morceau de cire bleue extraite d'un tube en papier. Ce produit était alchimique et durcissait après quelques instants d'exposition à l'air. Elle préférait ne permettre à aucune source de flamme vive de pénétrer dans cette pièce, à cause de toutes les décennies d'archives soigneusement indexées qui y étaient entreposées.

Dans le bureau se trouvait un anneau sigillaire personnel que donna Vorchenza ne portait jamais en dehors du solarium. Sur ce sceau figurait un insigne qui n'apparaissait nulle part sur les armoiries de la famille Vorchenza. Elle appliqua l'anneau dans la cire qui se figeait rapidement, avant de l'en retirer dans un petit bruit de succion.

Lorsqu'elle ferait passer le message par le passe-plat, un de ses valets de nuit courrait immédiatement à la plate-forme d'embarquement nord-est de sa tour et se ferait descendre

jusqu'au Bief du Corbeau par voiture-câble. Là, il remettrait directement le message entre les mains du duc, même si celui-ci s'était retiré dans ses appartements.

Telle était la coutume avec ces notes toujours scellées à la cire bleue. Seule une araignée stylisée permettait d'en identifier la provenance.

Interlude

LE MAÎTRE DE L'ÉCOLE DES ROSES

1

— Non, ça, c'est mon cœur. Frappe. Frappe. Ici, maintenant. *Frappe !*

Une pluie grise et froide tombait sur la maison des Roses de Verre. Jean Tannen et don Maranzalla pataugeaient dans deux centimètres et demi de pluie d'hiver camorrienne. L'eau courait en ruisseaux et coulait sur toutes les roses du jardin. Elle ruisselait dans les yeux de Jean comme il frappait de sa rapière, encore et encore, visant la cible de cuir rembourré que son maître avait fixée au bout d'un bâton, pas plus grosse que le poing d'un homme.

— Frappe ici. Et ici. Non, trop bas. Ça, c'est le foie. Tue-moi maintenant, pas dans une minute. Il aurait pu me rester une meilleure botte. En haut ! En haut sur le cœur, sous les côtes. C'est mieux.

Une lueur gris-blanc explosa dans les nuages tourbillonnants, ondulant comme un feu voilé par la fumée. Le tonnerre claqua un instant plus tard, retentissant, le bruit que font les dieux quand ils piquent une crise. Jean pouvait à peine imaginer à quoi cela devait ressembler au sommet des Cinq Tours. Celles-ci n'étaient à présent plus qu'une série de colonnes grises et estompées, perdues dans le ciel derrière l'épaule droite de don Maranzalla.

— Assez, Jean, assez. Tu t'en sors pas trop mal avec un cochonnier. Je veux que tu t'y habitues au besoin. Mais il est temps de voir les autres choses pour lesquelles tu es doué. (Don Maranzalla, engoncé dans une cape de toile cirée brune fort

malmenée, pataugea dans l'eau pour se diriger vers une grande boîte en bois.) Tu ne pourras pas trimbaler une lame longue, dans les endroits que tu vas fréquenter. Va me chercher l'homme aux blessures.

Jean se hâta dans le labyrinthe de verre tortueux, en direction de la petite pièce qui donnait sur les étages inférieurs de la tour. Il respectait encore les roses, seul un idiot n'aurait pas fait de même, mais il était tout à fait habitué à leur présence, maintenant. Elles ne lui donnaient plus l'impression de surgir brusquement devant lui comme des créatures affamées. Elles étaient juste un obstacle duquel il fallait se garder d'approcher les doigts.

L'homme aux blessures, rangé dans la petite pièce défraîchie située en haut de l'escalier, était un mannequin de cuir rembourré, planté sur un pieu de fer. En le portant maladroitement sur son épaule droite, Jean ressortit sous la pluie battante et retourna au centre du Jardin Sans Parfum. L'homme aux blessures effleura plusieurs fois les murs de verre, mais les roses n'étaient nullement friandes de cuir inerte.

Don Maranzalla avait ouvert le coffre de bois et farfouillait à l'intérieur. Jean installa l'homme aux blessures au centre de la cour. Le pieu de métal vint se glisser dans un trou creusé dans la pierre et s'y fixa d'une torsion, faisant brièvement jaillir une petite fontaine.

— Ça, c'est quelque chose de vilain, dit Maranzalla en faisant tournoyer une chaîne d'un mètre vingt de long enveloppée de cuir très fin, probablement du chevreau. Ça s'appelle un fouet d'huissier. Enrobé pour qu'il ne fasse pas de bruit. Si tu le regardes de près, tu verras qu'il y a des crochets à chaque bout, de façon que tu puisses l'accrocher à ton bide comme une ceinture. Facile à cacher sous des vêtements plus épais… même si tu aurais besoin d'un plus long pour qu'il fasse le tour de ta taille.

Il avança d'un pas assuré et lança une des extrémités de la chaîne gainée en direction de la tête de l'homme aux blessures. Elle rebondit contre le cuir dans un grand claquement humide.

Jean s'amusa quelques minutes à malmener l'homme aux blessures avec le fouet, sous le regard de don Maranzalla.

Marmonnant dans sa barbe, celui-ci enleva la chaîne rembourrée des mains de Jean et lui tendit une paire de lames assorties. Elles faisaient environ trente centimètres de long, à un seul tranchant, avec un fil large et incurvé. Leur poignée était rattachée à une lourde garde, piquée de petites pointes de bronze.

— C'est des vraies saloperies, ces deux trucs. Connues généralement sous le nom de « crocs de voleur ». Aucune subtilité, avec ça. On peut poignarder, trancher ou tout simplement cogner. Ces petits morceaux peuvent arracher le visage d'un homme, et ces gardes peuvent en gros tout arrêter, à l'exception d'une charge de taureau. Essaie voir.

La démonstration de Jean avec les lames fut encore meilleure que sa prestation au fouet. Maranzalla l'applaudit d'un air approbateur.

— C'est bien, en haut sur l'estomac, sous les côtes. Plante trente centimètres d'acier là-dedans, chatouille le cœur d'un homme avec, et tu gagnes la dispute, mon garçon.

Comme il reprenait les lames assorties à Jean, il s'esclaffa.

— Qu'est-ce que tu dis de ce cours de crocs, hein, mon garçon ? Hein ?

Jean le dévisagea, intrigué.

— Tu n'as pas entendu parler de ça, avant ? Ton capa Barsavi, il n'est pas de Camorr, à la base. Il a enseigné au Collegium Thérin. Alors, quand il traîne des gens pour parler avec lui, ce sont des « cours d'étiquette ». Quand il les ligote et qu'il les fait parler, ce sont des « cours de chant ». Et quand il leur tranche la gorge et qu'il les jette dans la baie en pâture aux requins…

— Oh ! fit Jean. J'imagine que ça doit être des « cours de crocs ». Je comprends.

— C'est ça. Je n'invente rien, tu sais. C'est votre genre à vous, ça. Je serais prêt à parier que le grand ponte est au courant, mais personne ne lui dit des choses pareilles en face. C'est tout le temps comme ça, qu'on soit égorgeur ou soldat. Alors… mon prochain joli jouet…

Maranzalla tendit à Jean une paire de hachettes au manche de bois. Leur lame était incurvée d'un côté et portait un contrepoids rond de l'autre.

— Y a pas de nom fantaisiste pour ces éclateurs de crânes. J'imagine que tu as déjà vu une hachette. Tu choisis si tu utilises la lame ou le marteau. Il est possible d'éviter de tuer un homme avec le marteau, mais si tu frappes assez fort, c'est tout aussi brutal que la lame, alors jauge soigneusement quand tu ne t'attaques pas à un homme aux blessures.

Presque immédiatement, Jean réalisa qu'il aimait sentir les hachettes dans ses mains. Elles étaient assez longues pour être plus efficaces que des armes de poche comme les petites lames ou les matraques que la plupart des Gens Bien portaient habituellement. Pourtant, elles étaient assez petites pour être maniées rapidement et utilisées dans des endroits confinés. De plus, il lui semblait tout à fait possible de les cacher sous un manteau ou une veste.

Il s'accroupit. La posture du combattant au couteau semblait naturelle avec ces choses-là en main. Il bondit vers l'avant et il taillada l'homme aux blessures des deux côtés, incrustant les lames des hachettes dans les côtes du mannequin. D'un coup de taille lancé par le haut et dirigé sur le bras droit de l'homme aux blessures, il fit tout trembler. Il enchaîna cette botte d'un coup en revers à la tête, se servant cette fois d'un marteau plutôt que d'une lame. Pendant plusieurs minutes, il taillada et lacéra l'homme aux blessures, ses bras s'activant comme des pistons, un sourire grandissant aux lèvres.

— Hmmm… Pas mal, dit don Maranzalla. Pas mal du tout pour un novice complet. Je te l'accorde. Tu as l'air très à l'aise avec elles.

Sur un coup de tête, Jean se retourna et s'éloigna d'un côté de la cour, mettant cinq mètres entre lui et l'homme aux blessures. La pluie battante dardait ses doigts gris entre eux, et il se concentra intensément – puis il ajusta et lança, projetant une hachette dans les airs de toute la force de son bras, de ses hanches et de la partie supérieure de son corps. La hachette vint se planter dans la tête de l'homme aux blessures, où elle resta fichée dans les couches de cuir sans même un frémissement.

— Oh, Dieux ! dit don Maranzalla. (La foudre perturba les cieux une fois de plus et le tonnerre claqua sur le toit.) Dieux, oui ! *Ça*, c'est une fondation sur laquelle on peut bâtir quelque

chose.

Chapitre 10

COURS DE CROCS

1

Sous le Trou-Qui-Résonne, dans les ténèbres, Jean Tannen se déplaça avant même que le tonneau, faiblement éclairé du dessus par la lueur rouge des torches de Barsavi, ne vienne s'écraser dans les eaux noires.

Au-dessous de l'antique cube de pierre se trouvait un réseau de chevrons suspendus, façonnés dans du bois-sorcier noir et arrimés à l'aide de cordons de Verre d'Antan. Ils étaient gluants et l'âge avait rendu leurs proportions incertaines, mais ils avaient tenu bon aussi longtemps que les pierres du dessus et ils conservaient leur solidité.

La chute d'eau qui se déversait du toit aboutissait ici, dans un des chenaux tourbillonnants qui se trouvaient sous les chevrons. Ces chenaux formaient un véritable labyrinthe. Certains étaient aussi lisses que du verre, d'autres aussi turbulents que des rapides d'eau vive. Quelques roues et même d'autres appareils plus étranges tournaient lentement dans les coins des chevrons inférieurs. Lorsqu'il s'était installé pour sa longue attente, Jean les avait brièvement étudiés à la lueur d'un petit globe alchimique. Moucheron, à juste titre réticent à s'éloigner trop de la compagnie de Jean, s'était accroupi sur un chevron, environ six mètres sur la gauche de son compagnon.

Il y avait de petits conduits dans le sol de pierre du Trou-Qui-Résonne, de petites ouvertures carrées d'environ cinq centimètres de côté, irrégulièrement disposées et dont la fonction restait mystérieuse. Jean s'était positionné entre deux de ces conduits, conscient qu'il serait impossible d'entendre quoi

que ce soit de l'activité du dessus, à cause du bruit de la chute d'eau tout près de son oreille.

Sa compréhension de la situation à l'étage était imparfaite mais, comme de longues minutes s'écoulaient, que la lueur rouge prenait de l'intensité et que le capa Barsavi et Locke se mettaient à discuter, la gêne de Jean se mua en appréhension. Il y eut des cris, des jurons, le martèlement de bottes sur la pierre… des acclamations. Locke était prisonnier. Où était cet enfoiré de Mage Esclave ?

Jean se hâta le long de son chevron, cherchant la meilleure façon d'atteindre la chute d'eau. Il y avait bien un mètre cinquante ou deux mètres des chevrons au bord de la faille pierreuse par laquelle s'écoulait l'eau, mais s'il restait à l'écart de cette dernière, il pouvait réussir – c'était le chemin le plus rapide pour remonter, le seul chemin vers le haut à partir de cet endroit. Dans la lueur rouge qui filtrait par les petits trous dans le sol, Jean fit signe à Moucheron de ne pas bouger.

Au-dessus d'eux, d'autres éclats approbateurs retentirent, puis la voix du capa monta, forte et distincte, par l'un des trous :

— Emmenez-moi ce fumier et jetez-le à la mer.

Jetez-le à la mer ? Le cœur de Jean battit à tout rompre. Ils avaient déjà tranché la gorge de Locke ? Ses yeux le piquèrent à la pensée que la prochaine chose qu'il verrait serait un corps inerte chuter dans le courant blafard des eaux jaillissantes, un corps inerte tout de gris vêtu.

Puis le tonneau fit son apparition, lourd objet sombre qui plongea à grand fracas dans le canal noir au pied de la chute d'eau, soulevant un geyser. Jean cligna des yeux deux fois avant de comprendre ce qu'il venait juste de voir.

— Oh dieux ! marmonna-t-il. Un prêté pour un rendu ! Barsavi s'est senti obligé d'être poétique.

Au-dessus montèrent d'autres acclamations, d'autres martèlements de bottes. Barsavi hurlait des choses. Ses gens lui hurlaient leurs réponses. Puis, les faibles rais de lumière rouge faiblirent. Des ombres passèrent devant eux et elles s'éloignèrent en direction de la porte qui donnait sur la rue. Barsavi partait. Jean décida de prendre le risque d'essayer de récupérer le tonneau.

On entendit un autre gros « plouf », audible même en dépit du sifflement et du grondement de la cascade. Qu'est-ce que c'était que ce truc ? Jean passa la main sous sa veste, en retira son globe-lueur et l'agita. Une petite étoile blanche fleurit dans les ténèbres. Son autre main fermement agrippée au chevron humide, Jean lança le globe dans le chenal dans lequel le tonneau avait dû tomber, environ douze mètres sur sa droite. Le lampion heurta l'eau et ne bougea plus, offrant à Jean assez de lumière pour distinguer ce qui se passait.

Le petit chenal faisait environ deux mètres quarante de large et était bordé de pierres. Le tonneau dansait lourdement à sa surface, aux trois quarts submergé.

Moucheron, dont on ne voyait que la partie supérieure, s'agitait comme un beau diable. Le globe-lueur de Jean avait touché l'eau environ dix mètres à droite de sa tête. Moucheron avait sauté dans l'eau de sa propre initiative.

Putain, ce garçon semblait constitutionnellement incapable de rester perché quelque part plus d'une seconde.

Jean jeta des regards affolés autour de lui. Il lui faudrait un moment pour atteindre un endroit d'où il pourrait plonger dans le chenal de droite sans se briser les jambes sur une pierre de séparation.

— Moucheron, hurla Jean, estimant que le grabuge au-dessus couvrirait sa voix. Moucheron ! Ta lampe ! Sors-la, maintenant ! Locke est dans ce tonneau !

Moucheron farfouilla dans sa tunique, en sortit un globe-lueur et le secoua. Dans l'éclat subit de lumière blanche, Jean voyait clairement la silhouette dansante du tonneau noir. Il jaugea la distance qui l'en séparait, prit une décision et s'empara d'une de ses hachettes.

— Moucheron, cria-t-il, n'essaye pas de t'occuper des côtés. Attaque le dessus plat du tonneau.

— Et comment ?

— Reste juste où tu es.

Jean se pencha sur sa droite, pendu au chevron par le bras gauche. Il souleva sa hachette avec la main droite, murmura un « s'il te plaît » silencieux au Bienfaiteur, et lança. La hachette vint se ficher en frémissant dans le bois noir du tonneau.

Moucheron recula en cillant, avant de progresser à grands remous pour décoincer l'arme.

Jean commença à déplacer sa masse le long du chevron, mais les mouvements qu'il repéra du coin de l'œil le firent se figer. Il scruta les ténèbres sur sa gauche. Quelque chose bougeait à la surface d'une des autres voies navigables de ce foutu labyrinthe. Plusieurs choses – des formes noires filantes, grosses comme des chiens. Leurs pattes soyeuses s'écartaient largement lorsqu'elles glissaient sous la surface des eaux sombres, avant de se resserrer pour propulser en l'air leur propriétaire par-dessus les pierres tout aussi facilement qu…

— Merde alors, grommela-t-il. Merde alors, c'est pas possible.

Les diables salins, en dépit de leur taille et de leur aspect effrayant, étaient des créatures timides. Ces énormes araignées tapies dans les crevasses des côtes rocheuses situées au sud-ouest de Camorr, qui se nourrissaient de poissons et de mouettes, étaient parfois les proies des requins ou des raies si elles s'aventuraient trop loin de la rive. Les marins leur lançaient des pierres et des flèches par terreur superstitieuse.

Seul un idiot s'approcherait d'une de ces créatures, avec leurs crocs aussi longs qu'un doigt d'adulte et leur venin, qui ne provoquait pas toujours la mort mais qui pouvait faire ardemment prier qu'elle survienne. Pourtant, les diables salins étaient tout à fait satisfaits de fuir les humains. C'étaient des chasseurs embusqués, solitaires, incapables de se tolérer entre eux en quartiers confinés. Pendant ses jeunes années, Jean avait fait dans ses braies en lisant les observations des érudits et des naturalistes à leur propos.

Toutefois, une meute entière de ces saloperies se trouvait là, côte à côte, tels des chiens de chasse, grouillant sur la pierre et dans l'eau. Elles avançaient sur Moucheron et le tonneau.

— Moucheron ! hurla Jean. Moucheron !

2

Moucheron en avait entendu encore moins que Jean des manigances qui se déroulaient à l'étage supérieur. Pourtant, lorsque le tonneau vint s'échouer dans les ténèbres, il avait immédiatement compris qu'il n'avait pas plongé là par hasard. Installé directement au-dessus du canal qui partait de la cascade, il s'était simplement laissé choir dans les eaux agitées.

Il avait replié les jambes et heurté l'eau comme un boulet de catapulte, cul le premier. Même si sa tête avait été plongée sous l'eau, il découvrit rapidement qu'il avait pied. Le canal n'était profond que d'environ un mètre vingt.

À présent, tenant fermement la hachette de Jean, il tailladait frénétiquement le couvercle plat devant lui. Il avait posé son globe-lueur sur le passage de pierre qui longeait le canal – celui de Jean produisait assez de lumière sous la surface.

— Moucheron ! hurla le gaillard, d'une voix soudainement angoissée. Moucheron !

Le garçon se tourna sur sa droite et aperçut ce qui se rapprochait de lui dans l'ombre. Un frisson de pure répulsion lui courut le long de l'épine dorsale, et il regarda frénétiquement autour de lui pour s'assurer qu'il n'était menacé que d'un seul côté.

— Moucheron, sors de l'eau ! Monte sur les pierres !

— Et Locke ?

— Il n'a aucune envie de sortir de ce tonneau en ce moment, tonitrua Jean. Tu peux me croire !

Comme Moucheron se hissait tant bien que mal hors des remous de l'eau alchimiquement illuminée, le tonneau recommença à danser en direction de l'extrémité sud du bâtiment, là où le canal débouchait sur les dieux savaient quoi. Trop aux abois pour penser clairement à sa propre sécurité, Jean progressa à grand-peine le long de la traverse, les pieds glissant dans une boue millénaire. Il courut dans la direction de la cascade en agitant follement les bras pour conserver son équilibre. Quelques secondes plus tard, il brisa son élan en enroulant ses bras autour d'une poutre verticale. Ses pieds ripèrent brièvement, mais il s'accrocha fermement à sa perche. Sa folle course l'avait amené à côté de la chute d'eau. Puis, il se propulsa dans les airs en remontant soigneusement ses jambes

sur sa poitrine. Il toucha l'eau en faisant autant de bruit que le tonneau et vint heurter le fond du chenal.

Il refit surface en crachant, sa seconde hachette déjà en main. Moucheron était accroupi sur le bord de pierre du canal et agitait son globe alchimique devant les araignées. Jean vit que les diables salins se trouvaient à environ quatre mètres cinquante du garçon. Ils étaient dans l'eau et progressaient de façon plus méfiante, mais continuaient d'approcher. Leurs carapaces étaient bariolées de noir et de gris, leurs multiples yeux avaient la couleur des nuits les plus ténébreuses, aux étoiles avivées par les reflets sinistres de la lampe de Moucheron. Leurs pédipalpes velus battaient l'air devant leurs têtes, et leurs dures mandibules noires étaient agitées de mouvements convulsifs.

Quatre de ces saloperies ! Jean hissa sa carcasse hors du canal du côté de Moucheron, en recrachant de l'eau. Il eut l'impression de voir quelques yeux noirs et inhumains porter leurs regards sur lui.

— Jean, gémit Moucheron. Jean, ces trucs ont l'air d'avoir les nerfs.

— Ce n'est pas naturel, dit Jean comme il accourait près de Moucheron. (Le garçon lui lança son autre hachette. Les araignées s'étaient rapprochées à trois mètres, dans l'eau. Lui et Moucheron semblaient cernés par trente-deux yeux noirs impassibles, trente-deux pattes palpitantes hérissées de poils noirs.) Pas naturel du tout. Les diables salins ne se comportent pas comme ça.

— Oh, parfait ! (Moucheron tenait le globe alchimique à bout de bras comme s'il pouvait entièrement se cacher derrière.) Explique-leur.

— Je soupçonne que le seul langage qu'ils comprendront sera celui des hachettes.

À peine Jean venait-il de prononcer ces paroles que les araignées se jetèrent à l'eau dans un ensemble sinistre. À présent, le tonneau avait dérivé à un mètre sur la droite de Jean et Moucheron. Une forme noire passa en dessous. De multiples pattes noires pointèrent hors de l'eau, battant l'air en quête de proies. Moucheron poussa un cri de dégoût et d'horreur. Jean se

fendit, frappant des deux hachettes en de rapides coups vers le bas. Les membres de deux araignées s'ouvrirent dans un craquement à retourner l'estomac, crachant un sang bleu nuit. Jean recula d'un bond.

Les deux araignées indemnes se hissèrent hors de l'eau quelques secondes avant leurs congénères blessées et foncèrent sur Jean, leurs pattes hérissées claquant sur les blocs de pierre humide. Conscient qu'il serait en dangereux déséquilibre s'il tentait de frapper les deux en même temps, Jean opta pour un plan plus écœurant.

La Sœur Vicieuse qu'il tenait dans sa main droite s'abattit en un arc brutal, coupant en deux la tête du premier diable salin, droit entre ses rangées symétriques d'yeux noirs. Ses pattes furent secouées des spasmes réflexes de la mort. Moucheron en fit tomber son globe alchimique et recula d'un bond. Jean se servit de l'élan donné par sa main droite pour relever la jambe gauche. L'araignée de gauche redressa la tête, crocs écartés, juste au moment où il rabattait le talon de sa botte sur ce qu'il imaginait être sa tête. Les yeux du diable salin cédèrent comme des fruits en gelée. Jean frappa de toutes ses forces et eut l'impression de piétiner un sac de cuir humide.

Un sang chaud maculait sa botte quand il la dégagea et, à présent, les araignées se rassemblaient derrière leurs camarades mortes au combat, sifflant et crépitant de colère.

L'une prit la tête et se jeta sur Jean, pattes écartées et tête levée pour dévoiler ses crocs incurvés. Jean abattit les Sœurs Vicieuses comme deux marteaux, garde en avant, et fracassa la tête de l'araignée sur les pierres humides, l'immobilisant tout net. Des humeurs jaillirent. Jean les sentit éclabousser son cou et son front et fit de son mieux pour l'ignorer.

Restait une saloperie de monstre en vie. Furieux de s'être ainsi fait retarder, Jean hurla et sauta en l'air. Bras écartés, il atterrit les deux pieds au centre de la carapace de la dernière créature. Elle explosa dans un bruit mouillé, repliant ses pattes agitées en un angle surnaturel. Elles battirent contre les jambes de Jean en une ultime pulsion de vie, alors qu'il enfonçait toujours ses talons dans la bête en grognant.

— Pouah ! s'écria Moucheron, qui s'était pris une bonne

giclée de liquide bleu faisant autrefois partie intégrante d'un diable salin.

Jean ne perdit pas une seconde avant de lancer au garçon une de ses Sœurs maculée de sang et de se jeter une fois de plus à l'eau. Le tonneau s'était éloigné d'environ trois mètres au sud. Jean s'en approcha à grands mouvements frénétiques et le stabilisa de sa main gauche. Puis, il lança son bras du bas vers le haut, comme un piston, tailladant le bois du couvercle avec sa hachette.

— Moucheron, hurla-t-il, sois gentil, assure-toi qu'on n'a plus aucune de ces saloperies aux fesses !

Un grand « plouf » se fit entendre derrière Jean, comme Moucheron sautait de nouveau dans le chenal. Quelques secondes plus tard, le garçon refit surface à côté du tonneau et le maintint en place de ses bras grêles.

— J'en vois plus, Jean. Magne-toi !

— Je – « crac, crac, crac » – me magne, bordel.

Enfin, la lame de sa hache traversa le bois. L'urine de cheval se déversa dans l'eau et Moucheron s'étrangla. Œuvrant comme un possédé, Jean élargit le trou, puis parvint à faire levier pour ôter totalement le couvercle. Une vague de substance jaune, poisseuse et nauséabonde se répandit sur sa poitrine. Jetant sa hachette au loin sans y réfléchir à deux fois, il mit la main à l'intérieur et en extirpa le corps inerte de Locke Lamora.

Affolé, Jean l'inspecta, à la recherche d'entailles, de plaies ou d'hématomes. Son cou semblait n'avoir subi aucun dommage.

Après avoir précipitamment déposé Locke sur le passage de pierre à côté des araignées mortes ou agonisantes – certaines d'entre elles frémissaient encore –, Jean se hissa hors de l'eau pour s'accroupir près de son *garrista*. Il lui arracha son manteau et sa cape. Moucheron fit son apparition à ses côtés juste à temps pour les tirer d'un coup sec et les jeter à l'eau. Jean déchira la veste grise de Locke et commença à lui frapper la poitrine.

— Moucheron, haleta-t-il, ramène-toi et fais bouger ses jambes. Il n'a plus d'humeurs chaudes. Ramenons un rythme dans tout ça et nous pourrons peut-être les raviver. Dieux, s'il survit, je jure de me procurer dix livres de medekine et de les

apprendre tous par cœur.

Moucheron sortit péniblement de l'eau et se mit à faire bouger les jambes de Locke, l'une après l'autre, pendant que Jean appuyait tour à tour sur son estomac, lui martelait le torse et le giflait.

— Allez, bordel de dieux, grommela Jean, sois donc têtu, espèce de petit maigrichon de…

Le dos de Locke s'arqua convulsivement et une toux humide explosa dans sa gorge. Ses mains s'agrippèrent faiblement à la pierre et il roula sur le côté gauche. Jean se rassit et soupira de soulagement, sans remarquer la flaque de sang d'araignée dans laquelle il venait de s'installer.

Locke vomit dans l'eau, hoqueta et frissonna, puis vomit de nouveau. Moucheron s'agenouilla à côté de lui, le maintenant par les épaules. Pendant plusieurs minutes, Locke resta étendu là, tremblant, respirant fort et toussant mollement.

— Oh, dieux ! finit-il par dire d'une petite voix rauque. Oh, dieux. Mes yeux. J'y vois à peine. C'est de l'eau ?

— Oui, de l'eau courante.

Jean tendit la main et prit Locke par le bras.

— Alors, mettez-moi là-dedans. Treize dieux, *débarrassez*-moi de cette immondice !

Locke roula dans le canal à grand bruit avant même que Jean ou Moucheron pussent bouger pour l'aider. Il plongea plusieurs fois la tête sous le cours sombre, puis se mit à s'arracher ce qu'il lui restait de vêtements, jusqu'à ce qu'il ne porte plus rien qu'un maillot de corps blanc et son haut-de-chausses gris.

— Ça va mieux ? demanda Jean.

— J'imagine que je n'ai pas le choix. (Locke eut un nouveau haut-le-cœur.) Mes yeux me piquent, mon nez et ma gorge me brûlent, j'ai mal à la poitrine, j'ai un mal de crâne gros comme Therim Pel, je me suis fait baffer par toute la famille Barsavi, je suis recouvert de pisse de cheval et on dirait bien que le Roi Gris vient juste de réussir quelque chose d'assez intelligent à nos dépens. (Il posa la tête contre le bord pierreux du passage et toussa quelques fois de plus. Lorsqu'il releva les yeux, il remarqua enfin les carcasses des araignées et recula vivement.) Beurk ! Dieux ! On dirait que j'ai raté des choses, moi aussi.

— Des diables salins, dit Jean. Une meute entière, à l'œuvre ensemble. Ils sont venus chercher la bagarre, tout furieux. Comme suicidaires.

— Ça n'a aucun sens, dit Locke.

— Il y a une chose qui pourrait expliquer cela, répliqua Jean.

— Une conspiration des dieux, marmonna Locke. Oh ! *De la sorcellerie !*

— Oui. Ce foutu Mage Esclave. S'il peut apprivoiser un faucon-scorpion, il pourrait…

— Mais si c'était juste cet endroit ? l'interrompit Moucheron. Vous avez entendu les histoires.

— Pas besoin de se faire de la bile à propos des histoires, dit Locke, quand il y a un mage en vie connu pour nous avoir dans le nez. Jean a raison. Je ne me suis pas fait fourrer dans ce tonneau parce qu'on critiquait ma façon de jouer la comédie, et ces putes à crocs n'étaient pas là en colonie de vacances. Vous étiez tous les deux censés être tués, vous aussi, ou, si vous ne l'étiez pas…

— Trop effrayés pour rester…, dit Jean, déconcentrés. Pour que tu te noies plus facilement.

— Ça m'a l'air plausible. (Locke frotta à nouveau ses yeux endoloris.) C'est étonnant, chaque fois que je pense que ma tolérance à l'égard de cette histoire a atteint ses ultimes limites, je découvre quelque chose de nouveau à détester. Calo et Galdo… Il faut qu'on les rejoigne.

— Ils pourraient être dans une merde impossible, convint Jean.

— Ils y sont déjà, mais nous y ferons plus facilement face quand on sera tous ensemble.

Locke tenta de se hisser hors de l'eau, mais en vain. Jean tendit la main et le remonta par l'encolure de son maillot. Locke le remercia d'un signe de tête et se releva lentement, tout tremblant.

— J'ai bien peur que mes forces ne m'aient déserté. Je suis navré, Jean.

— Ne le sois pas. Tu as pris pas mal de gnons, ce soir. Je suis simplement ravi que nous t'ayons fait sortir de cette chose avant qu'il ne soit trop tard.

— Je vous suis redevable à tous les deux, croyez-moi.

C'était… Ç'aurait été… (Locke secoua la tête.) C'était une vraie merde.

— Je ne peux que l'imaginer, dit Jean. On y va ?

— À toute allure. On repasse par où vous êtes venus, sans bruit. Les hommes de Barsavi sont peut-être encore dans le coin. Et gardez l'œil ouvert, des fois qu'il y ait des, ah, oiseaux.

— Et comment ! On est venus par une espèce de comble, à l'ouest du chenal. (Jean se frappa le front et regarda autour de lui.) Quel con, j'ai égaré les Sœurs.

— T'en fais pas, dit Moucheron en les lui tendant. Je me suis dit que tu voudrais les récupérer, alors je les ai surveillées.

— Je te remercie infiniment, Moucheron, dit Jean. Je suis d'humeur à m'en servir sur des gens avant la fin de la nuit.

3

Eau de Rouille était aussi morte qu'à l'accoutumée lorsqu'ils sortirent en catimini des combles et grimpèrent péniblement sur la rive du canal juste à l'ouest du Trou-Qui-Résonne. La procession de Barsavi avait disparu. Les trois Salauds Gentilshommes s'accroupirent bas et scrutèrent le ciel voilé, mais ils ne virent pas l'ombre d'un faucon en maraude.

— Direction Fumehouille, dit Locke. Après, le Tertre du Mendiant. On peut voler un bateau et se faufiler chez nous par le caniveau.

Le caniveau qui courait sur le flanc sud du quartier des Temples, juste sous la maison de Perelandro, était muni d'un mécanisme coulissant dissimulé à l'intérieur de la cage qui l'abritait. Les Salauds Gentilshommes pouvaient l'ouvrir et le fermer à volonté.

— Bonne idée, dit Jean. Ça ne me plaît pas de me balader dans les rues et sur les ponts.

Ils rampèrent vers le sud, remerciant les brumes basses et chaudes qui tourbillonnaient autour d'eux. Jean avait sorti ses hachettes et regardait à droite et à gauche, aussi attentif qu'un chat sur une corde à linge. Il conduisit ses amis sur un pont,

Locke trébuchant sans cesse et tombant derrière eux, puis sur la côte sud-est de la Quiétude. Là, sur leur gauche, la masse noire du Tertre du Mendiant se dressait dans les brumes, et la puanteur humide des fosses communes envahissait l'atmosphère.

— Pas un seul garde, murmura Locke. Pas un seul enfant de la Colline des Ombres. Pas un chat. Même pour ce quartier, c'est sacrément bizarre.

— Qu'est-ce qui ne l'a pas été ce soir ?

Jean instaura une allure aussi rapide qu'il le put, et ils traversèrent bientôt un autre pont, au sud en direction de Fumehouille. Locke avait du mal à suivre. Il tenait ses côtes et son ventre douloureux. Moucheron fermait la marche, sans jamais cesser de regarder par-dessus son épaule.

À l'extrémité nord-est de Fumehouille se trouvait une rangée de docks délabrés, d'escaliers affaissés et de quais de pierre endommagés. Les bateaux et les barges les plus grands et les plus beaux étaient verrouillés et enchaînés, mais quelques coquilles de noix ballottaient ici et là, retenues par de simples cordes. Dans une ville remplie d'esquifs comme ceux-là, aucun voleur sain d'esprit ne prendrait la peine d'en subtiliser un – la plupart du temps.

Ils embarquèrent maladroitement dans le premier batelet muni d'une rame. Locke s'effondra en poupe, tandis que Moucheron s'emparait de la perche et que Jean détachait l'amarre.

— Merci, Moucheron. (Jean se serra dans le fond humide de la petite embarcation de bois. Tous trois étaient bien à l'étroit.) Je prendrai ta place dans un instant.

— Quoi ? Aucune vanne sur mon éducation morale ?

— Ton éducation morale est finie. (Jean regarda le ciel alors que les docks s'éloignaient et que Moucheron les emmenait au centre du canal.) Maintenant, tu vas apprendre une chose ou deux sur la guerre.

4

Invisibles, sans qu'ils soient dérangés, Jean leur fit remonter la rive nord du canal, juste au sud de leur temple. La maison de Perelandro n'était rien de plus qu'une empreinte sombre et massive, noyée dans les ténèbres du brouillard argenté.

— Vite, vite, marmonna le gaillard tout en les positionnant de front par rapport au caniveau.

Celui-ci se trouvait à environ un mètre au-dessus de l'eau, avec une ouverture d'un mètre cinquante de diamètre. Il donnait plus ou moins directement sur un passage dissimulé, juste derrière l'échelle qui menait au temple lui-même. Moucheron glissa une main derrière les barreaux de fer situés au bout du caniveau et actionna la serrure cachée. Puis, il tira un petit stylet de sa tunique et se prépara à grimper.

— J'y vais en premier, dit-il, juste avant que Jean ne l'attrape par le col.

— Je ne pense pas. Ce sont les Sœurs Vicieuses qui vont passer d'abord. Toi, tu t'assois et tu stabilises le bateau.

Moucheron s'exécuta en faisant la moue et Locke sourit. Jean se hissa dans le caniveau et commença à ramper dans les ténèbres.

— Tu peux avoir l'honneur de prendre la deuxième place, Moucheron, dit Locke. J'aurai peut-être besoin d'un coup de main pour remonter.

Lorsqu'ils furent tous trois bien engagés dans le tuyau, Locke se retourna et donna un petit coup de pied au bateau pour le renvoyer au milieu du canal. Le courant l'emporterait dans la via Camorrazza, perdue dans les brumes, jusqu'à ce que quelqu'un vienne le heurter avec une embarcation plus imposante ou le réclame comme manne tombée du ciel. Puis, Locke fit coulisser les barreaux derrière lui. Les Salauds Gentilshommes ne manquaient pas de les huiler afin de garder leurs allées et venues silencieuses.

Ils rampèrent dans les ténèbres, escortés par les faibles échos de leurs respirations et un doux frottement de tissu. Un petit cliquetis se fit entendre lorsque Jean actionna l'entrée secrète du terrier, puis un rai de lumière pâle et argentée les éclaira.

Jean déboucha sur le plancher de bois du sombre passage. Juste à sa droite, des échelons menaient à l'entrée qui se trouvait sous ce qui était autrefois la paillasse du père Chains. En dépit de tous les efforts de Jean pour se déplacer en silence, le sol craquait légèrement sous ses pas. Locke se glissa dans le conduit à sa suite, les tempes battantes.

L'éclairage était trop faible. Locke avait toujours connu ces murs dorés.

Jean progressa à pas de loup, ses hachettes aux poings. Au bout du passage, il passa le coin à toute allure, s'accroupit bas… avant de se relever, raide comme un piquet.

— *Merde !* grogna-t-il.

La cuisine avait été complètement dévastée.

Les meubles à épices avaient été renversés. La verrerie et la vaisselle brisées jonchaient le sol. Les placards étaient ouverts, vides. Le baril d'eau avait été renversé sur les dalles. Les chaises à dorures étaient en charpie, balancées en tas dans un coin. Le beau chandelier qui s'était depuis toujours balancé au-dessus de leurs têtes était totalement ruiné. Il tenait à présent par quelques câbles. Ses planètes et ses constellations étaient fracassées, ses chemins armillaires tordus au-delà de toute restauration possible. Le soleil qui avait brillé en son cœur était cassé comme un œuf. Les huiles alchimiques qui l'avaient illuminé de l'intérieur s'étaient répandues sur la table.

Locke et Jean étaient à l'entrée du passage, sous le choc, les yeux ronds. Moucheron passa le coin et s'arrêta net entre eux deux.

— Je… Dieux ! *Dieux !*

— Calo ? (Locke abandonna toute idée de discrétion.) Galdo ! Calo ! Vous êtes là ?

Jean tira le rideau qui dissimulait la porte donnant sur la Garde-Robe. Il ne dit rien et ne fit aucun bruit, mais les Sœurs Vicieuses lui échappèrent des mains et tombèrent sur le sol dans un grand bruit.

La Garde-Robe avait été mise à sac, elle aussi. Toutes les rangées de vêtements de prix et de costumes, tous les chapeaux et les cravates, les hauts-de-chausses et les culottes courtes, tous les gilets et les vestes, les milliers de couronnes d'accessoires –

tout avait disparu. Les miroirs étaient brisés. La boîte à fards était retournée, son contenu éparpillé et disloqué sur le sol.

Calo et Galdo étaient étendus là, sur le dos, les yeux levés sur la pénombre. Leurs gorges étaient tranchées d'une oreille à l'autre, deux entailles bien nettes – deux blessures jumelles.

5

Jean tomba à genoux.

Moucheron essaya de se faufiler pour passer devant Locke, qui le repoussa brusquement dans la cuisine de toute la faible force qu'il put réunir.

— Non, Moucheron, ne…

Mais il était déjà trop tard. Le garçon s'assit lourdement contre la table en bois-sorcier et fondit en larmes.

Dieux, pensa Locke comme il passait devant Jean en titubant pour entrer dans la Garde-Robe, *dieux, j'ai été idiot ! Nous aurions dû faire nos bagages et partir*.

— Locke…, murmura Jean, puis il s'étala sur le sol, les doigts raidis, tremblant et frémissant comme un homme en crise.

— Jean ! Dieux, quoi maintenant…

Locke s'accroupit aux côtés du gaillard et mit une main sous son menton long et lourd. Le cœur de Jean battait la chamade… Il releva la tête vers Locke, les yeux écarquillés, la bouche s'ouvrant et se refermant, incapable de prononcer un mot. Locke réfléchissait à toute allure.

Du poison ? Un piège ? Une combine alchimique laissée derrière dans la pièce ? Pourquoi n'était-il pas affecté – se sentait-il déjà si malheureux que les symptômes n'avaient pas encore attiré son attention ? Il jeta des regards affolés dans la pièce et ses yeux se posèrent sur un objet sombre posé entre les jumeaux Sanza.

Une main – une main humaine amputée, grise, sèche et parcheminée. Elle était posée la paume face au plafond et les doigts légèrement repliés. On avait utilisé un fil noir pour coudre un nom sur la peau morte de la paume. L'écriture était fruste

mais toutefois lisible, car elle était auréolée d'une très légère touche de feu bleu pâle :

JEAN TANNEN

« Les choses que je pourrais te faire si je cousais ton véritable nom. » Spontanément, les paroles du Fauconnier revinrent à l'esprit de Locke. Jean gémit de nouveau, le dos arqué de douleur, et Locke se dirigea vers la main tranchée. Une douzaine de plans tourbillonnaient dans sa tête – la réduire en purée à coups de hachette, l'ébouillanter sur la pierre d'âtre alchimique, la lancer dans le fleuve… Il ne connaissait pas grand-chose aux pratiques de la sorcellerie, mais agir était sûrement mieux que ne rien faire.

De nouveaux bruits de pas se firent entendre sur le verre brisé de la cuisine.

— Ne bouge pas, mon garçon. Je ne crois pas que ton gros ami puisse t'aider pour le moment. C'est ça, reste assis ici.

Locke ramassa une des hachettes de Jean, la prit dans sa main gauche et marcha jusqu'à la porte de la Garde-Robe.

Un homme se tenait à l'entrée du couloir. Locke ne l'avait jamais vu. Il portait une cape de toile cirée rouge brunâtre dont le capuchon était baissé, révélant de longs cheveux noirs très fins et une moustache noire tombante. Il portait une arbalète de la main droite, presque nonchalamment, pointée sur Moucheron. Il écarquilla les yeux lorsque Locke fit son apparition sur le pas de la porte de la Garde-Robe.

— Y un truc qui colle pas, dit-il. Tu n'es pas censé être ici.

— Tu es l'homme du Roi Gris, dit Locke.

Il avait la main gauche collée contre le mur derrière la porte, comme s'il se soutenait, dissimulant la hachette.

— *Un* homme du Roi Gris. Il en a quelques-uns.

— Je te donnerai la somme que tu me demanderas, dit Locke. Dis-moi où il est, ce qu'il fait et comment je peux éviter le Mage Esclave.

— Tu ne peux pas. Je te donne cette réponse gratuitement. Et la somme que je demanderai ? Tu n'as pas ce genre de moyens.

— J'ai quarante-cinq mille couronnes lourdes.

— Tu avais, corrigea l'arbalétrier, assez aimable. Plus maintenant.

— Un carreau, dit Locke. Nous sommes deux. (Jean gémit sur le sol derrière lui.) La situation donne à réfléchir.

— Tu n'as pas l'air d'être en si bonne forme que ça, et le petit ne ressemble pas à grand-chose. J'ai dit : « ne bouge pas », mon garçon.

— Un carreau ne suffira pas, dit Moucheron, le regard empreint d'une colère glacée que Locke ne lui avait jamais connue. T'as pas idée d'avec qui t'es en train de jouer au con.

— Un carreau, répéta Locke. Il était pour Moucheron, n'est-ce pas ? Si je n'étais pas là, la première chose que tu aurais faite, c'est lui tirer dessus. Mais maintenant nous sommes deux, et tu es toujours armé pour un.

— Du calme, messieurs, dit l'homme du Roi Gris. Je ne vous vois pas pressés d'avoir un trou au milieu du visage.

— Tu ne sais pas qui tu as en face de toi. Ce qu'on a fait. Moucheron secoua légèrement le poignet, et quelque chose tomba de sa manche dans sa main. Locke le vit à peine faire – qu'était-ce ? Une Ruse de l'Orphelin ? Oh, dieux… ça ne serait d'aucune utilité contre un carreau d'arbalète…

— Moucheron…, marmonna-t-il.

— Dis-lui, Locke. Dis-lui qu'il ne sait pas avec qui il est en train de jouer au *con*. Dis-lui qu'il ne sait pas ce qu'il va prendre ! On peut se le faire.

— Si l'un d'entre vous bouge d'un poil, je tire.

L'arbalétrier recula d'un pas, cala son arme avec son bras gauche et visa tour à tour Locke et Moucheron.

— Moucheron, ne…

— On peut se le faire, Locke. Toi et moi. Il ne peut pas nous arrêter tous les deux. Putain, je parie qu'il ne peut pas arrêter *un seul* d'entre nous.

— Moucheron, écoute…

— Écoute ton ami, mon garçon.

L'intrus transpirait derrière son arme.

— Je suis un Salaud Gentilhomme, déclara Moucheron, fermement et avec colère. Personne ne fait le con avec nous. Personne ne tire avantage de nous. Tu vas *payer* !

Moucheron se releva d'un bond, levant la main qui tenait la Ruse de l'Orphelin, un air de détermination ardente et absolue sur son fin visage. L'arbalète claqua et les vibrations de sa corde détendue retentirent, incroyablement fortes, sur les murs de verre de la cuisine.

Le carreau qui avait été censé toucher Moucheron entre les deux yeux l'atteignit au cou.

Il sursauta comme s'il venait de se faire piquer par un insecte. Ses jambes se dérobèrent sous lui en plein bond et il tourna sur lui-même, son inutile petite Ruse de l'Orphelin s'échappant de ses mains dans sa chute.

L'homme du Roi Gris laissa tomber son arbalète et porta la main à la lame qu'il portait à la ceinture, mais Locke fut précédé dans l'embrasure de la porte par la hachette qu'il avait gardée cachée et qu'il venait de lancer de toute sa rage. Jean aurait pu fendre le crâne de l'homme avec cette lame. Locke ne parvint qu'à le lui fêler sévèrement avec le marteau de l'arme. Mais ce fut suffisant : il fut touché juste sous l'œil droit et tressaillit en poussant un cri de douleur.

Locke ramassa l'arbalète et se jeta sur l'intrus en hurlant. Il écrasa la crosse de l'arme sur le visage de l'homme dont le nez se brisa dans un jet de sang. L'arbalétrier tomba, la tête contre le Verre d'Antan du mur du passage. Dans sa chute, il leva les mains devant lui pour essayer de repousser le prochain coup de Locke. Les cris des deux hommes se mêlaient et résonnaient dans cet espace confiné.

Locke mit fin à l'histoire en enfonçant une des extrémités incurvées de l'arbalète dans la tempe de son adversaire. La tête de ce dernier roula, le sang éclaboussa le verre et il s'effondra dans le coin du passage, immobile.

Locke jeta l'arbalète, tourna les talons et courut vers Moucheron.

Le carreau avait transpercé le cou du gamin à droite de la trachée, et il s'enfonçait jusqu'à la penne dans une cascade grandissante de sang sombre. Locke s'agenouilla et souleva la tête de Moucheron, sentant le bout du carreau d'arbalète dépasser dans la nuque du garçon. Une chaleur poisseuse se répandit sur les mains de Locke. Il la sentait s'échapper à chaque

souffle rauque de son compagnon. Moucheron avait les yeux grands ouverts, et ils étaient rivés sur lui.

— Pardonne-moi, marmonna Locke dans un sanglot. Que les dieux me maudissent, Moucheron, c'est ma faute. On aurait pu fuir. On aurait dû. Ma fierté… toi, Calo et Galdo. Ce carreau aurait dû être pour moi.

— Ta fierté, murmura Moucheron. Justifiée. Salaud… Gentilhomme.

Locke appliqua la main sur la blessure de Moucheron, s'imaginant qu'il pourrait, sans savoir comment, arrêter la course du sang, mais le garçon laissa échapper un cri et Locke retira ses doigts tremblants.

— Justifiée, cracha Moucheron. (Du sang coulait aux commissures de ses lèvres.) Suis-je… pas un second ? Pas… apprenti. Vrai Salaud Gentilhomme ?

— Tu n'as jamais été un second, Moucheron. Tu n'as jamais été un apprenti. (Locke sanglota, tenta de repousser les cheveux du garçon et fut horrifié par l'empreinte de main sanguinolente qu'il laissa sur son front pâle.) Espèce de brave petit idiot. Espèce de brave petit con. C'est ma faute, Moucheron, s'il te plaît… s'il te plaît, dis-moi que c'est ma faute.

— Non, murmura Moucheron. Oh dieux !… mal… ça fait si mal…

Le garçon cessa de respirer dans les bras de Locke. Il ne dit rien de plus.

Locke leva les yeux au ciel. Il lui semblait que le plafond de verre surnaturel qui avait illuminé sa vie d'une lueur chaleureuse pendant toutes ces longues années prenait à présent un malin plaisir à ne lui montrer rien d'autre que du rouge sombre : le reflet du plancher sur lequel il était assis avec le corps inerte de Moucheron, perdant toujours son sang, dans ses bras.

Il aurait pu rester là, prisonnier d'une chimère de douleur toute la nuit – mais Jean poussa un fort gémissement dans la pièce attenante.

Locke reprit ses esprits, frémit et reposa la tête de Moucheron aussi délicatement qu'il le put. Il se releva péniblement et ramassa une fois de plus la hachette de Jean. Ses

gestes étaient lents et incertains comme il retournait dans la Garde-Robe et brandissait la hachette, avant de l'abattre de toute la force qu'il put rassembler sur la main sortilège posée entre les corps de Calo et Galdo.

La faible incandescence bleue s'estompa lorsque la lame de la hachette mordit dans la chair desséchée. Jean hoqueta de plus belle derrière Locke, ce que celui-ci prit comme un signe encourageant. Méthodiquement, vicieusement, il tailla la main en morceaux plus petits. Il trancha la peau parcheminée et les os fragiles jusqu'à ce que les fils noirs qui avaient tracé le nom de Jean se délient et que la lueur bleue se dissipe complètement.

Il resta là à regarder les Sanza, jusqu'à ce qu'il entende Jean bouger derrière lui.

— Oh, Moucheron ! Oh, bons dieux ! (Le gaillard se releva maladroitement et gémit.) Pardonne-moi, Locke. Je ne pouvais simplement pas… pouvais pas faire un geste.

— Il n'y a rien à pardonner. (Locke parlait comme si le son de sa propre voix le faisait souffrir.) C'était un piège. Il y avait ton nom dessus, sur cette chose que le mage a laissée là pour nous. Ils se sont dit que tu reviendrais.

— Une… une main tranchée ? Une main humaine avec mon nom cousu dessus ?

— Oui.

— La Poigne du Pendu, dit Jean en regardant les fragments de chair et les corps des Sanza. Je… j'ai lu des choses à ce propos, quand j'étais plus jeune. Dieux !

— Ça t'a éliminé de l'histoire tout net, dit froidement Locke. Pour qu'un assassin seul, caché à l'étage, puisse descendre, tuer Moucheron et t'achever.

— Juste un ?

— Juste un. (Locke soupira.) Jean. Dans les salles du temple en haut. Notre huile de lampe… s'il te plaît, descends-la.

— L'huile de lampe ?

— Toute l'huile de lampe, dit Locke. Vite.

Jean observa une pause dans la cuisine, s'agenouilla et ferma les yeux de Moucheron de la main gauche. Puis, il se releva péniblement en essuyant ses larmes et courut chercher ce que Locke lui avait demandé.

Locke retourna lentement dans la cuisine, tirant le corps de Calo Sanza derrière lui. Il disposa la dépouille à côté de la table, lui croisa les bras sur la poitrine, s'agenouilla et lui embrassa le front.

L'homme dans le coin gémit et bougea la tête. Locke se leva, lui donna un coup de pied au visage, puis retourna dans la Garde-Robe pour aller chercher le corps de Galdo. Sans délai, il installa proprement les Sanza au milieu de la cuisine mise à sac, Moucheron à leurs côtés. Incapable de supporter les regards vitreux des jumeaux, Locke recouvrit toutes les dépouilles de nappes de soie sorties d'un buffet fracassé.

— Je vous promets une Offrande Mortuaire, mes frères, murmura Locke une fois qu'il eût fini. Je vous promets une Offrande qui attirera l'attention des dieux. Une Offrande qui fera que les mânes de tous les ducs et de tous les capas de Camorr auront l'impression d'être des miséreux. Une Offrande dans le sang, l'or et le feu. Je le jure par Aza Guilla qui nous réunit, par Perelandro qui nous a abrités et par le Gardien Véreux qui met ses doigts sur les plateaux de la balance lorsque nos âmes sont jugées. Je le jure à Chains, qui nous a mis en sécurité. Je demande pardon pour n'avoir pas su faire de même.

Locke se força à se relever et se remettre au travail.

De vieux vêtements avaient été lancés dans les recoins de la Garde-Robe. Locke les ramassa, en même temps que quelques ingrédients de la boîte à fards renversée. Une poignée de fausses moustaches, quelques fausses barbes, un peu d'adhésif de théâtre. Il lança le tout dans le couloir d'entrée du terrier, avant de jeter un œil dans la chambre forte. Comme il s'en était douté, elle était complètement vide. Il ne restait pas une seule pièce, que ce soit dans le puits ou sur les étagères. Il ne faisait aucun doute que les sacs chargés plus tôt sur le chariot avaient eux aussi disparu.

Dans les dortoirs, à l'arrière du terrier, il récupéra des draps et des couvertures, puis des parchemins, des livres et des rouleaux. Il les jeta en vrac sur la table de la salle à manger. Enfin, il se dressa devant l'assassin à la solde du Roi Gris, les mains et les vêtements maculés de sang, et il attendit le retour de Jean.

6

— Réveille-toi, intima Locke. Je sais que tu m'entends.

L'assassin à la solde du Roi Gris cligna des yeux, cracha du sang et tenta de reculer plus dans le coin en poussant avec ses talons.

Locke le toisait, curieux retournement. L'assassin était bien musclé, faisait une tête de plus que Locke, et ce dernier était particulièrement peu imposant après les événements de la soirée. Mais tout ce qui était effrayant en lui était concentré dans ses yeux, et ils étaient rivés sur l'assassin, pleins d'une haine dure et rayonnante.

Jean se tenait quelques pas derrière lui, un sac sur l'épaule, ses hachettes rangées dans sa ceinture.

— Veux-tu vivre ? demanda Locke.

L'assassin ne répondit rien.

— C'était une question simple et je ne la répéterai pas. Veux-tu vivre ?

— Je… oui, dit doucement l'homme.

— Alors, je suis ravi de te priver de cette préférence.

Locke s'agenouilla près de lui, passa la main sous sa propre tunique et en tira une pochette de cuir qu'il portait au cou.

— Autrefois, reprit Locke, lorsque j'ai été assez vieux pour comprendre ce que j'avais fait, j'ai eu honte d'être un meurtrier. Même après avoir payé ma dette, j'ai porté ceci. Toutes ces années, pour m'en souvenir.

Il tira la pochette, cassant le cordon. Il l'ouvrit et en sortit une petite dent de requin blanc. Il attrapa la main droite de l'assassin, lui mit la poche et la dent dans la paume, avant de serrer les doigts brisés de l'homme. L'assassin se tordit et hurla. Locke lui donna un coup de poing.

— Mais maintenant, dit-il, maintenant je vais redevenir un meurtrier. Je vais me mettre à massacrer jusqu'à ce que tous les hommes du Roi Gris ne soient plus. Tu m'entends bien, enfoiré ? J'aurai la peau du Mage Esclave et celle du Roi Gris, et si toutes

les autorités de Camorr, de Karthain et de l'Enfer lui-même s'y opposent, ce ne sera *rien* – rien qu'un plus long sillage de cadavres entre moi et ton maître.

— Tu es fou, murmura l'assassin. Tu ne vaincras jamais le Roi Gris.

— Je ferai plus que le vaincre. Quoi qu'il trame, je le *déferai*. Quoi qu'il désire, je le *détruirai*. Toutes les raisons pour lesquelles tu es venu ici pour assassiner mes amis s'évaporeront. Tous les hommes du Roi Gris mourront pour rien, à commencer par toi.

Jean Tannen s'avança et attrapa l'assassin d'une main, le relevant sur les genoux. Il le traîna dans la cuisine sans faire attention à ses supplications. Il le projeta contre la table, à côté des trois corps recouverts et de la pile de tissus et de papier. L'homme prit conscience d'une odeur écœurante d'huile de lampe.

Sans un mot, Jean assena le marteau d'une de ses hachettes sur le genou droit de l'assassin. L'homme hurla. Un autre coup lui brisa la rotule gauche, et le meurtrier se roula en boule pour se protéger – mais rien d'autre ne suivit.

— Quand tu verras le Gardien Véreux, dit Locke en tortillant quelque chose dans ses mains, dis-lui que Locke Lamora apprend lentement, mais qu'il apprend bien. Et quand tu verras mes amis, tu leur diras qu'il y en a d'autres comme toi qui arrivent.

Il ouvrit les mains et laissa un objet tomber à terre. C'était un morceau de corde nouée, gris charbon. Des filaments blancs en dépassaient à l'une des extrémités. Une allumette farceuse alchimique – lorsque les fils blancs étaient exposés à l'air quelques instants, ils provoquaient une étincelle, allumant ainsi le cordon gris plus lourd et au temps de combustion plus long dans lequel ils étaient enveloppés. Elle atterrit au bord d'une flaque d'huile de lampe.

Locke et Jean remontèrent par l'écoutille secrète dans le vieux temple, laissant le rabat de l'échelle se refermer à grand bruit derrière eux.

Dans le terrier de verre sous leurs pieds, les flammes commencèrent à monter.

D’abord les flammes, puis les cris.

Interlude

L'HISTOIRE DES VIEUX JOUEURS DE BALLE-AUX-MAINS

1

La balle-aux-mains est un passe-temps thérin, aussi adulé par les gens des villes-États du Sud qu'il est méprisé par les Vadrans dans leur royaume au Nord (bien que les Vadrans du Sud semblent assez l'apprécier). Les érudits accordent peu de foi à l'idée selon laquelle ce jeu trouverait son origine aux heures du Trône Thérin, prétendant que l'empereur dément Sartirana avait pour habitude de se distraire en faisant rouler les têtes tranchées des victimes qu'il avait exécutées. Toutefois, ils ne la rejettent pas en bloc, car il est rarement sage de sous-estimer les excès du Trône Thérin sans la plus incontestable des preuves.

La balle-aux-mains est un sport fruste pour classes frustes, qui se dispute entre deux équipes sur toute surface raisonnablement plane. La balle elle-même est une masse de latex végétal et de cuir d'environ quinze centimètres de diamètre. Le terrain fait entre vingt et trente mètres de long, des lignes droites étant tracées (généralement à la craie) à ses deux extrémités. Chaque équipe tente de faire passer la balle derrière la ligne de but de l'autre. La balle doit être tenue à deux mains pendant que le joueur court, marche ou plonge sur la ligne de but.

La balle est libre d'être passée de joueur en joueur, mais on ne doit pas la toucher avec une partie du corps située au-dessous de la taille et on ne doit pas lui permettre de toucher le sol, auquel cas elle reviendrait à l'équipe adverse. Un arbitre neutre, baptisé « Juge », essaie d'appliquer ces règles de tout match, avec des degrés divers de réussite.

Les matches se disputent parfois entre deux équipes représentant des quartiers ou des îles entières de Camorr, et les beuveries, les paris et les bagarres qui entourent ces événements débutent toujours plusieurs jours avant et prennent fin lorsque la rencontre n'est plus qu'un souvenir. En vérité, les matches sont fréquemment un îlot de calme relatif et de bonne volonté au milieu d'une mer de chaos.

On raconte qu'autrefois, pendant le règne du premier duc Andrakana, une rencontre fut arrangée entre le Chaudron et Prendfeu. Un jeune pêcheur, Markos, était considéré comme le meilleur joueur de balle-aux-mains du Chaudron, tandis que son meilleur ami, Gervain, était réputé comme étant le Juge le plus compétent et le plus juste de la ville. Naturellement, l'arbitrage de cette rencontre fut confié à Gervain.

Le match eut lieu dans l'un des parcs publics abandonnés du quartier de Pleutcendres. Mille spectateurs hurlants et à peine sobres s'entassaient de chaque côté des maisons en ruine et des ruelles qui entouraient l'espace vert. Ce fut une confrontation acharnée, très serrée tout le temps. À la toute fin, le Chaudron était distancé d'un point et les derniers grains s'écoulaient dans le sablier qui chronométrait la partie.

Markos, hurlant comme un possédé, prit la balle en main et se fraya violemment un chemin dans une ligne entière de défenseurs du Chaudron. Avec un œil au beurre noir, les mains rougies et du sang coulant de ses coudes et de ses genoux, il se jeta désespérément sur la ligne de but comme la toute dernière seconde de la rencontre touchait à sa fin.

Markos était étendu sur les pierres, bras tendus, et la balle touchait la ligne sans véritablement la dépasser. Gervain dispersa les joueurs qui s'étaient agglutinés là, regarda Markos quelques secondes, avant de dire :

— Elle n'a pas franchi la ligne. Pas de point.

Il fut impossible de distinguer l'émeute et les festivités qui s'ensuivirent. D'aucuns affirment que les Vestes Jaunes tuèrent une dizaine d'hommes en les réprimant, d'autres disent qu'il y eut plutôt une centaine de morts. Au moins trois des capas de la ville périrent dans la petite guerre qui éclata au sujet de paris

renoncés, et Markos jura de ne plus jamais adresser la parole à Gervain. Ils avaient péché sur le même bateau depuis leur enfance. À présent, le Chaudron dans son ensemble prévenait les membres de la famille de Gervain que leurs vies vaudraient moins qu'une peau de saucisse si l'un d'entre eux remettait une fois le pied dans leur quartier.

Vingt ans passèrent, trente, trente-cinq. Le vieux Andrakana mourut, et le premier duc Nicovante prit son essor dans la ville. Pendant tout ce temps. Markos et Gervain ne se revirent plus. Gervain voyagea dans Jeresh pendant plusieurs années, où il ramait sur des galères et chassait les mantes pour gagner sa vie. Finalement, nostalgique, il paya sa traversée de retour vers Camorr. Sur le quai, il fut sidéré de voir un homme descendre d'un petit bateau de pêche, un homme usé, gris et barbu tout comme lui, mais qui n'était certainement personne d'autre que son vieil ami Markos.

— Markos ! s'écria-t-il. Markos, du Chaudron ! Markos ! Les dieux sont miséricordieux ! Tu te souviens sûrement de moi ?

Markos se retourna et regarda le voyageur qui se tenait devant lui. Puis, sans prévenir, il tira un long couteau de pêcheur de sa ceinture et l'enfonça jusqu'à la garde dans l'estomac de Gervain. Comme Gervain le dévisageait, sous le choc, Markos le poussa sur le côté, et l'ancien Juge de balle-aux-mains sombra dans les eaux de la baie de Camorr, pour ne plus jamais refaire surface.

— Elle a pas franchi la ligne, mon *cul* ! cracha Markos.

Les Verrariens, les Karthaniens et les Lashaniens hochent la tête d'un air entendu lorsqu'ils entendent cette histoire. Ils l'estiment apocryphe, mais elle confirme quelque chose dont ils sont conscients dans leurs cœurs : que les Camorriens sont de foutus cinglés.

Les Camorriens, en revanche, la considèrent comme un avertissement important : ne pas tergiverser avec la vengeance – ou, si on ne peut obtenir satisfaction immédiatement, considérer les mérites d'une mémoire à rallonge.

Chapitre 11

À LA COUR DU CAPA RAZA

1

Il leur fallut voler un autre bateau, Locke s'étant si inconsidérément débarrassé du premier. Une autre nuit, cela l'aurait fort amusé.

Ainsi que Moucheron, Calo et Galdo, se dit-il.

Locke et Jean dérivèrent au sud entre les Goulets et la Mara Camorrazza, voûtés dans de vieilles capes trouvées sur le sol de la Garde-Robe, isolés du reste de la ville dans la brume. Les douces lueurs vacillantes et les murmures au loin semblaient à Locke être les reliefs d'une vie étrangère qu'il avait quittée longtemps auparavant, non des éléments de la ville dans laquelle il avait vécu depuis toujours.

— Je suis si stupide, marmonna-t-il.

Il était étendu sur un plat-bord. La tête lui tournait et il sentait des nausées sèches remonter au creux malmené de son estomac.

— Si tu dis ça encore une fois, dit Jean, je te fous à la baille et je te fais passer le bateau sur la cafetière.

— J'aurais dû nous faire fuir.

— Peut-être, dit Jean. Mais peut-être aussi que tout ce qui nous arrive de terrible ne vient pas directement d'un de tes choix, mon frère. Peut-être que les malheurs surviennent quoi que l'on fasse. Peut-être que si on avait fui, ce Mage Esclave nous aurait pourchassés sur la route et qu'il aurait éparpillé nos os quelque part entre ici et Talisham.

— Et pourtant…

— Nous sommes en vie, dit Jean avec force. Nous sommes

vivants et nous pouvons les venger. Tu as eu une bonne idée quand tu as liquidé l'homme du Roi Gris dans le terrier. Les questions, maintenant, c'est : « Pourquoi ? » et « Qu'est-ce qu'on fait ensuite ? » Arrête de te comporter comme si tu avais inhalé de la fumée de Pierre Spectrale. J'ai besoin de ton intelligence, Locke. J'ai besoin de la Ronce de Camorr.

— Si tu le rencontres, fais-le moi savoir. C'est un putain de conte de fées.

— Il est assis dans ce bateau avec moi. Si tu n'es pas lui maintenant, tu dois le devenir. La Ronce est l'homme qui peut battre le Roi Gris. Je ne peux pas y arriver seul. Je sais au moins ça. Pourquoi le Roi Gris voulait-il nous infliger ça ? Qu'est-ce que ça lui rapporte ? Réfléchis, bordel !

— Il y a trop de suppositions, dit Locke. (Sa voix reprit un peu de vigueur comme il méditait.) Mais… Précise la question. Examinons les moyens. On a vu un de ses hommes sous le temple. On en a vu un autre quand j'ai été capturé pour la première fois. Donc nous savons qu'ils sont au moins deux à travailler pour lui, en plus du Mage Esclave.

— Est-ce qu'il te donne l'impression d'être un ouvrier peu soigneux ?

— Non. (Locke se frotta les mains.) Non, tout ce qu'il a fait me semble être aussi compliqué qu'une horloge verrarienne.

— Pourtant, il n'a envoyé qu'un seul homme dans le terrier.

— Oui – les Sanza étaient déjà morts. J'étais censé être mort, tu te serais jeté dans le piège du Mage Esclave, et ç'aurait été un carreau d'arbalète pour Moucheron. Bien arrangé. Rapide et cruel.

— Mais pourquoi ne pas envoyer deux hommes ? Pourquoi pas trois ? Pourquoi ne pas s'assurer *absolument* de la fin de l'histoire ? (Jean donna quelques coups tranquilles dans l'eau pour conserver leur position à contre-courant.) Je n'arrive pas à croire qu'il est subitement devenu paresseux, à l'apogée de sa machination.

— Peut-être, dit Locke. Peut-être… qu'il avait besoin de ses autres hommes ailleurs, désespérément besoin. Peut-être qu'il ne pouvait se permettre d'en dépêcher qu'un. (Locke hoqueta et écrasa son poing droit dans la paume de sa main gauche.)

Peut-être que ce n'était pas l'acmé de sa machination, après tout.

— C'était quoi, alors ?

— Pas quoi. *Qui ?* À qui s'en est-il pris pendant tous ces mois ? Jean, Barsavi croit que le Roi Gris est mort. Qu'est-ce qu'il va faire, ce soir ?

— Il… il va organiser une nouba. Exactement comme il avait l'habitude de le faire le Jour des Changements. Il va faire la fête.

— Dans la Tombe Flottante, dit Locke. Il va ouvrir grandes les portes, faire amener des tonneaux – dieux, de vrais tonneaux, cette fois-ci. Il va convoquer toute sa cour. Tous les Gens Bien, bourrés comme des cochons, affalés sur la chaussée et les quais des Taudis de Bois. Comme au bon vieux temps.

— Donc le Roi Gris a simulé sa propre mort pour inciter Barsavi à organiser une fête ?

— Il ne s'agit pas de la fête, dit Locke. C'est les gens. Les Gens Bien. C'est ça, dieux, c'est ça ! Barsavi va apparaître devant tous ses gens ce soir pour la première fois depuis des mois. Tu comprends ? Toutes les bandes, tous les *garristas* vont être les témoins de ce qui va se passer là-bas.

— Ce qui fait quoi, pour le Roi Gris ?

— Ce fumier est doué pour le théâtral. Je dirais que Barsavi est dans une sacrée merde. Rame, Jean. Emmène-moi tout de suite dans le Chaudron. J'ai besoin d'être à la Tombe Flottante, sans délai.

— Aurais-tu perdu la tête ? Si le Roi Gris et ses hommes sont encore à l'affût, ils te tueront certainement. Et si Barsavi te voit, tu es censé être à moitié mort d'intoxication alimentaire ! Tu *es* presque mort, et plus que ça !

— Ce n'est pas Locke Lamora qu'ils verront, déclara-t-il en farfouillant parmi les quelques objets qu'il était parvenu à récupérer dans la boîte à fards. (Il se mit une fausse barbe sur le menton et sourit, ce qui lui fit mal à la mâchoire.) Mes cheveux vont être gris pendant quelques jours, puisque le baume dissolvant est en ce moment même en train de brûler. Je vais leur appliquer un peu de suie, remonter mon capuchon, et je ne serai plus qu'un inconnu maigrichon au visage couvert de bleus, venu là boire un coup de vin gratis chez le capa.

— Tu devrais te reposer. Tu t'es presque fait démolir à mort.

Tu ressembles à rien. Je ne voulais pas dire que tu devais filer sur-le-champ.

— Il est vrai que j'ai mal à des endroits que je ne savais pas posséder, dit Locke en appliquant de la pâte adhésive sur son menton. C'est tout le matériel de déguisement qu'il nous reste. Nous n'avons plus d'argent, plus de garde-robe, plus de temple, plus d'amis. Et toi, tu disposes seulement de quelques heures, au mieux, pour te terrer et nous trouver un endroit où nous planquer avant que les hommes du Roi Gris ne réalisent qu'il manque un des leurs à l'appel.

— Cela dit…

— Jean, tu voulais la Ronce de Camorr. Tu l'as. (Locke pressa la fausse barbe sur son menton et appuya jusqu'à ce que l'adhésif cesse de le titiller, indiquant par là qu'il était sec.) Emmène-moi dans le Chaudron et fais-moi descendre. Quelque chose est sur le point de se passer sur la Tombe Flottante, et j'ai besoin de savoir quoi. Tout ce que ce fumier nous a fait prendra effet dans les quelques prochaines heures – si ce n'est pas déjà en train de se produire.

2

On pouvait dire, à des degrés divers de véracité, que Vencarlo Barsavi s'était surpassé en organisant les festivités destinées à célébrer sa victoire sur l'assassin de sa fille.

La Tombe Flottante était grande ouverte. Les gardes restaient à leur poste, mais la discipline était agréablement relâchée. L'on hissa d'énormes lanternes alchimiques sous les tauds de soie des ponts supérieurs du galion prisonnier du port. Elles illuminaient les Taudis de Bois sous le ciel sombre et luisaient comme des phares dans le brouillard.

On avait envoyé des messagers à *La Dernière Erreur* pour en ramener de la nourriture et du vin. La taverne fut vite vidée de tout ce qui y était comestible, de la plupart de ses tonneaux et de tous ses clients. Ceux-ci se précipitaient nombreux, ivres ou sobres, unis dans la curiosité et l'impatience.

Les gardes sur le quai dévisageaient les invités qui entraient, mais ne faisaient guère plus. Les hommes et les femmes qui ne portaient pas ostensiblement d'armes étaient admis sans rien de plus qu'une fouille de routine. Ivre de triomphe, le capa avait décidé d'être magnanime de plus d'une façon. Cela profita à Locke. Encapuchonné, barbu et complètement grimé, il s'insinua en même temps qu'un grand groupe d'Egorgeurs du Chaudron qui se frayaient rudement un chemin sur la passerelle qui menait au galion de Barsavi, illuminé telle une galère de plaisance issue de quelque conte romantique des pachas de la mer de Bronze.

La Tombe Flottante était remplie d'hommes et de femmes. Le capa Barsavi était installé sur son siège surélevé, entouré de ses agents les plus proches : ses fils rubiconds et hurlants, les plus puissants de ses *garristas* survivants et les attentives et tranquilles jumelles Berangia. Locke dut pousser, jurer et jouer des coudes pour se ménager un passage au cœur de la forteresse. Il se cala dans un coin près des portes principales de la salle de bal et observa, endolori et mal à l'aise, mais heureux de pouvoir bénéficier d'une position avantageuse.

Les balcons se remplissaient de gros bras issus de toutes les bandes de Camorr. Le tapage empirait de minute en minute. La chaleur était incroyable, ainsi que l'odeur. Locke se sentait acculé contre le mur par le poids des effluves : laine humide et coton imbibé de sueur, vin et haleines avinées, gomina et cuir.

La première heure du matin venait juste de passer lorsque Barsavi se dressa brusquement et leva une main.

La foule se fit attentive. Les Gens Bien s'intimèrent le silence et pointèrent le capa du doigt. Il fallut moins d'une minute pour que les échos de la fête ne fussent plus qu'un murmure. Barsavi hocha la tête d'un air approbateur.

— J'espère que vous vous amusez bien ?

Une explosion d'acclamations, d'applaudissements et de martèlements de pieds. En son for intérieur, Locke s'interrogeait sur la sagesse de telles démonstrations sur un bateau. Il prit bien soin d'applaudir en même temps que la foule.

— C'est merveilleux de quitter l'orage, n'est-ce pas ?

Encore une ovation. La barbe de Locke, à présent trempée de

sueur, le démangeait. Une douleur subite lui monta à l'estomac, juste là où les plus jeunes Barsavi lui avaient témoigné d'un coup de poing une considération toute particulière. La chaleur et les odeurs déclenchaient d'étranges chatouillis nauséeux au fond de sa gorge, et il avait assez connu cette sensation pour le restant de ses jours. Aigri, il toussa dans ses mains et pria pour jouir d'encore quelques heures de force.

Une des sœurs Berangia s'avança aux côtés du capa, ses bracelets de dents de requin brillant à la lueur des chandeliers, et lui chuchota à l'oreille. Il l'écouta quelques secondes, puis sourit.

— Cheryn, hurla-t-il, propose que je leur permette, à sa sœur et elle, de nous divertir. Le devrais-je ?

Les vivats qui s'ensuivirent furent deux fois plus importants (et deux fois plus authentiques aux oreilles de Locke) que tout ce qui avait été entendu jusqu'ici. Les murs de bois résonnaient de la clameur. Locke tressaillit.

— C'est la Foire aux Mâchoires, alors !

Pendant les quelques minutes suivantes, tout ne fut que chaos. Des dizaines d'hommes de Barsavi repoussèrent les fêtards, dégageant une zone carrée de dix mètres de côté au centre de la salle. Les noceurs furent refoulés sur les escaliers jusqu'à ce que les balcons craquent sous leur poids. Des judas furent ouverts afin que ceux qui se trouvaient sur le pont supérieur pussent suivre les événements. Locke fut repoussé plus fermement que jamais dans son coin.

Des hommes équipés de grands crochets soulevèrent des panneaux de bois installés dans le sol, révélant les eaux sombres de la baie de Camorr. Un frisson d'impatience et d'inquiétude parcourut la foule à la pensée de ce qui pouvait bien nager là-dessous. *Les esprits non apaisés de huit Couronnes Lourdes, pour commencer*, se dit Locke.

En même temps que l'on ôtait les derniers panneaux centraux, presque tous ceux qui étaient présents purent voir les petites plates-formes de soutien sur lesquels ils reposaient, pas plus larges qu'une main ouverte. Elles étaient séparées d'environ un mètre cinquante. C'était l'arène de Barsavi, réservée à ses Foires aux Mâchoires privées, un défi pour toute

contrarequialla, même un binôme aussi aguerri que les sœurs Berangia.

Cheryn et Raiza, bien habituées à déchaîner les foules, se défirent de leurs pourpoints, de leurs bracelets et de leurs colliers de cuir. Elles prirent gracieusement leur temps, tandis que les sujets du capa sifflaient leur assentiment, levaient des verres et parfois même leur hurlaient des propositions malvenues.

Anjais se précipita, un petit sachet de poudre alchimique à la main. Il en versa le contenu dans l'eau, avant de reculer prudemment. Il s'agissait de l'« appel », un puissant mélange qui suscitait l'ire des requins et l'entretenait tout au long de la rencontre. Le sang dans l'eau pouvait attirer et provoquer la rage des requins, mais l'appel les rendrait complètement ivres de l'envie d'attaquer – de bondir, se débattre et se tortiller pour attraper les femmes qui sautaient de plate-forme en plate-forme.

Les sœurs Berangia avancèrent presque jusqu'au bord du bassin artificiel, leurs armes traditionnelles à la main, les haches à tête de pic et les javelots courts. Anjais et Pachero se tenaient derrière elles, juste sur leur gauche. Le capa était resté sur sa chaise, applaudissant, un grand sourire aux lèvres.

Un aileron noir fendit la surface. Une queue battit violemment et l'atmosphère dans la foule se fit encore plus électrique. Locke la sentait le submerger – mélange de peur et de désir, sensation puissante et animale. Les spectateurs s'étaient reculés à environ deux mètres des bords du bassin, mais quelques-uns dans les premiers rangs étaient encore tendus, suscitant les délices et la dérision des autres.

En fait, les requins ne devaient pas faire plus d'un mètre cinquante ou deux mètres de long. Il y en avait à la Foire Changeante qui atteignaient deux fois cette taille. Rien d'aussi grand n'aurait pu être utilisé dans le bassin privé du capa. Pourtant, un tel squale pouvait facilement estropier d'un bond et, s'il entraînait quelqu'un dans l'eau avec lui, sa taille à elle seule ne pèserait que peu dans un combat aussi inégal.

Les sœurs brandirent leurs armes, puis se tournèrent dans un ensemble parfait vers le capa. Celle de droite (Raiza ? Cheryn ? Locke n'avait jamais saisi ce qui les différenciait et, à cette

pensée, son cœur saigna pour les Sanza) lui fit signe. Manipulant savamment la foule, Barsavi leva les mains et embrassa sa cour du regard. Sous les hourras, il descendit se placer entre les deux dames et chacune d'elles lui baisa la joue.

Quelque chose agita l'eau sous eux trois. Une ombre lisse balaya l'extrémité du bassin, avant de replonger dans les profondeurs. Locke sentit cinq cents cœurs manquer de battre et autant de souffles s'arrêter. Sa propre concentration sembla atteindre des sommets, et il embrassa chaque détail de ce moment comme s'il s'était figé devant lui, du sourire impatient sur le visage rond et rougeaud de Barsavi au reflet dansant du chandelier sur la surface de l'eau.

— Camorr ! hurla la sœur Berangia placée à la droite du capa.

Une fois de plus, le rugissement de la foule mourut, cette fois-ci comme si une gigantesque trachée venait d'être tranchée. Cinq cents paires d'yeux étaient fixées sur le capa et ses gardes du corps.

— Nous dédions cette mort, poursuivit-elle, au capa Vencarlo Barsavi, notre seigneur et protecteur !

— Et il le mérite, dit l'autre.

Le requin fit brutalement irruption hors de l'eau juste devant elles, monstre lustré, sombre et diabolique, aux yeux noirs sans paupières et à la gueule béante. Un geyser de trois mètres de haut l'accompagna, et il accomplit un demi-saut périlleux dans les airs, chutant en avant, chutant…

Droit sur le capa Barsavi.

Barsavi mit les bras devant lui pour se protéger. Le requin s'abattit, la gueule grande ouverte sur l'un d'eux. Le corps musculeux du squale s'écrasa à grand fracas sur le sol de bois, entraînant d'un coup sec Barsavi avec lui. Ses mâchoires implacables se refermèrent étroitement, et le capa hurla comme le sang bouillonnait juste sous son épaule droite, coulant sur le sol et le museau arrondi du requin.

Ses fils se précipitèrent pour lui venir en aide. La sœur Berangia de droite regarda le requin, changea d'appui d'un mouvement fluide pour se mettre en garde, brandit sa hache luisante et tourna sur elle-même avec toute la force de la partie supérieure de son corps pour accompagner son attaque.

Sa lame fendit la tête de Pachero Barsavi juste au-dessus de son oreille gauche. Les optiques du grand jeune homme volèrent dans les airs et il tituba, le crâne enfoncé, mort avant que ses genoux ne touchent le pont.

Les hurlements de la foule enflèrent. Locke pria le Bienfaiteur de le protéger assez longtemps pour comprendre ce qui allait se passer.

Anjais, bouche bée, regardait son père se battre et son frère abattu. Avant qu'il pût prononcer un seul mot, l'autre Berangia se plaça derrière lui, lui mit le manche de son javelot sous le menton et lui enfonça la pointe de sa hache dans la nuque. Il cracha du sang et culbuta en avant, inerte.

Le requin se tordait et déchirait le bras droit du capa. Barsavi hurlait. Il lui frappa le museau de la main gauche jusqu'à ce que le cuir abrasif de la créature la fasse saigner. Dans une dernière et écœurante torsion, le requin arracha complètement le bras de Barsavi et glissa de nouveau dans l'eau, laissant derrière lui une large traînée de sang sur le pont de bois. Un jet de sang fusant de son moignon, Barsavi tournoya en regardant les corps de ses fils. Terrifié, il ne comprenait pas ce qui se passait. Il essaya à grand-peine de se relever.

D'un coup de pied, une des sœurs Berangia le fit brutalement retomber sur le pont.

Un grand tumulte retentit derrière le capa vaincu. Plusieurs Mains Rouges se précipitèrent, armes tirées, en hurlant des choses incompréhensibles aux jumelles. Pour Locke, ce qui survint ensuite fut un mystère violent et embrumé, mais les sœurs Berangia à moitié dévêtues s'occupèrent d'une demi-douzaine d'hommes en armure avec une brutalité que le requin leur aurait enviée. Les javelots fusèrent, les haches tournoyèrent, les gorges s'ouvrirent et le sang gicla. Le visage déchiqueté et à vif, le dernier membre des Mains Rouges s'effondra sur le pont, peut-être cinq secondes après que le premier eut chargé.

Les combats se poursuivaient sur les balcons, à présent – Locke voyait des gens se frayer un chemin dans la foule, des gens vêtus de capes de toile cirée et armés d'arbalètes et de longs couteaux. Quelques gardes de Barsavi se tenaient à l'écart sans

rien faire, d'autres tentaient de fuir, d'autres encore se faisaient assaillir par-derrière et éliminer sur-le-champ par les agresseurs vêtus de capes. Les cordes des arbalètes chantaient. Les carreaux vrombissaient dans les airs. Un fracas retentit sur la gauche de Locke. Les grandes portes de la salle de bal s'étaient bruyamment closes, apparemment d'elles-mêmes, et les mécanismes d'horloge qu'elles renfermaient vibraient et cliquetaient. Les gens y tambourinèrent en vain.

Un des hommes de Barsavi força son chemin parmi une foule de Gens Bien paniqués en jouant des coudes, avant de lever son arbalète sur une des sœurs Berangia, qui se tenait au-dessus du capa blessé telle une lionne surveillant sa proie. Des recoins ténébreux du plafond, une zébrure sombre s'abattit sur lui. Un cri strident et inhumain retentit. Le tir partit de travers, sifflant au-dessus des têtes des jumelles pour venir toucher le mur du fond. Le garde frappa furieusement la forme brune, qui repartit dans les airs, portée par de longues ailes incurvées – puis, il porta une main à son cou, tituba et tomba face contre terre.

— Restez où vous êtes, tonna une voix d'un ton d'autorité assurée. Restez où vous êtes et oyez.

Cet ordre eut un effet plus important que Locke ne l'eut imaginé. Il sentit même sa propre peur s'amenuiser, sa folle envie de fuir disparaître. Les gémissements et les cris de la foule moururent, et un calme sinistre tomba rapidement sur ce qui, moins de deux minutes auparavant, avait été la cour en liesse du capa Barsavi.

Les cheveux se dressèrent sur la nuque de Locke. Le changement dans la foule n'était pas naturel. Il aurait pu ne pas le remarquer, mais il avait déjà été sujet à la même influence – il y avait de la sorcellerie dans l'air. Il frissonna malgré lui. *Dieux, j'espère que venir assister à ça était une idée aussi sage quelle en avait l'air.*

Soudain, le Roi Gris fut parmi eux.

C'était comme s'il venait d'entrer par une porte qui s'ouvrait de nulle part, juste à côté de la chaise du capa. Il portait sa cape et son manteau et s'avança avec l'assurance tranquille d'un chasseur au milieu des corps des Mains Rouges. Il était flanqué du Fauconnier, qui tenait levé un poing ganté. Vestris vint s'y

poser, replia les ailes et poussa un cri strident de triomphe. Des hoquets et des murmures montèrent de la foule.

— Aucun mal ne vous sera fait, déclara le Roi Gris. J'ai déjà occasionné tous les dégâts que j'étais venu faire ce soir.

Il vint se placer entre les sœurs Berangia et regarda le capa Barsavi, qui se tordait et gémissait à ses pieds sur le pont.

— Bonsoir, Vencarlo. Dieux, je t'ai déjà vu en meilleure forme.

Puis, le Roi Gris repoussa son capuchon et, une fois de plus, Locke vit son regard intense, les traits durs de son visage, ses cheveux noirs striés de gris, sa silhouette farouche et élancée. Et il hoqueta, car il identifia enfin ce qui l'avait tenaillé au cours de sa première rencontre avec le Roi Gris – cette étrange familiarité.

Toutes les pièces de ce curieux puzzle étaient étalées devant lui. Le Roi Gris se tenait entre les Berangia, et il était à présent manifeste aux yeux de Locke qu'ils étaient frère et sœurs – presque de parfaits triplés.

3

— Camorr ! hurla le Roi Gris. Le règne de la famille Barsavi est fini !

Ses gens avaient fermement pris le contrôle de la foule. Ils étaient peut-être deux douzaines, en plus des sœurs Berangia et du Fauconnier. Le Mage Esclave incurvait, tordait et repliait les doigts de sa main gauche et il marmonnait dans sa barbe tout en embrassant la pièce du regard. Quel que fût le sort qu'il tramait, il parvenait à calmer la foule, mais il ne faisait aucun doute que les trois anneaux noirs que l'on voyait sur son poignet nu attiraient également l'attention des fêtards.

— En fait, poursuivit le Roi Gris, c'est la famille Barsavi qui est finie. Tu n'as plus ni fils ni fille, Vencarlo. Je voulais que tu saches, avant de mourir, que j'avais nettoyé la maladie sortie de tes entrailles de la face du monde.

» Dans le passé, hurla-t-il, tu m'as connu comme le Roi Gris.

Eh bien, je suis sorti de l'ombre, maintenant… Il ne faudra plus prononcer ce nom. Dorénavant, tu m'appelleras… « capa Raza ».

Raza, se dit Locke. *En trône thérin, ça veut dire « vengeance ». Pas très subtil.*

À son grand regret, il apprenait peu à peu que, chez le Roi Gris, très peu de chose l'était.

Le capa Raza, comme il se faisait désormais appeler, se pencha sur Barsavi, affaibli par la perte de sang, gémissant. Raza tendit la main et ôta l'anneau personnel du capa de sa main blême. Il le tint en l'air pour que la foule le contemple, avant de le passer à son auriculaire gauche.

— Vencarlo, dit le capa Raza, j'ai attendu tant d'années de te voir dans cet état. À présent, tes enfants sont morts et ta fonction me revient, en même temps que ta forteresse et ton trésor. Tout l'héritage que tu pensais léguer à quelqu'un de ton sang est entre mes mains. Je t'ai rayé de l'Histoire elle-même. Cela t'agrée-t-il, mon Érudit ? Je viens de t'effacer comme un trait de craie sur une ardoise.

» Te rappelles-tu la mort lente de ta femme ? À quel point elle faisait confiance aux sœurs Berangia ? Comme elles venaient lui servir ses repas ? Ce ne sont pas des tumeurs à l'estomac qui l'ont tuée. C'était de l'alchimie noire. Je voulais simplement un petit amuse-gueule pendant toutes ces longues années passées à élaborer la mort que je te réservais. (Le capa Raza eut un sourire diaboliquement hilare.) Elle s'est accrochée, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que ça a été très douloureux. Eh bien, ce n'était pas un fait des dieux. Comme tous les autres que tu as aimés… elle est morte à cause de toi.

— Pourquoi ? demanda Barsavi d'une faible voix.

Le capa Raza s'agenouilla à côté de lui, lui prit presque tendrement le crâne et murmura longuement à son oreille. Lorsqu'il eut fini, Barsavi leva les yeux sur lui, mâchoire pendante, des yeux grands ouverts d'incrédulité, et Raza hocha lentement la tête.

Il tira sèchement la tête de Barsavi en arrière en le prenant par les barbes. Un stylet tomba de sa manche dans sa main, et il l'enfonça sous les mentons exposés de Vencarlo Barsavi, jusqu'à la garde. Barsavi rua faiblement, une seule fois.

Le capa Raza se releva en dégageant sa lame. Les sœurs Berangia attrapèrent leur ancien maître par ses revers et le firent glisser dans les eaux sombres de la baie, qui recueillirent sa dépouille aussi promptement qu'elles l'avaient fait pour ses victimes et ses ennemis au cours de ses longues années de règne.

— C'est un capa qui dirige Camorr, dit Raza. Et maintenant, c'est moi. Maintenant, c'est moi !

Il brandit le stylet ensanglanté et embrassa la pièce du regard, comme pour inciter la foule à le contredire. Comme aucune contestation ne naquit, il poursuivit :

— Il n'est pas seulement dans mes intentions de déposer Barsavi, mais aussi de le remplacer. Mes raisons ne regardent que moi. Il y a maintenant des choses à régler entre vous, tous les Gens Bien de Camorr, et moi.

Il regarda lentement autour de lui, bras croisés et menton relevé tel celui des statues de généraux victorieux.

— Il faut que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire et que vous preniez une décision.

4

— Rien de ce que vous avez accompli ne saurait vous être repris, continua-t-il. Je ne reviendrai sur rien de ce pour quoi vous avez travaillé ou souffert. J'admire les dispositions de Barsavi autant que je détestais l'homme qui les avait prises. Alors, voilà ce que j'ai à dire :

» Tout reste en l'état. Tous les *garristas* et leur bande contrôleront les mêmes territoires. Ils paieront le même tribut, le même jour, une fois la semaine. La Paix Secrète reste en vigueur. Tout comme cela entraînait la mort de la violer sous la férule de Barsavi, il sera aussi létal de le faire sous la mienne.

» Je revendique toutes les attributions et tous les pouvoirs de Barsavi. Je revendique tout ce qui lui était dû. En toute justice, je suis par conséquent contraint de revendiquer ses dettes et ses responsabilités. Si un homme peut me prouver que Barsavi lui devait quelque chose, le capa Raza lui en sera redevable. Le

premier s'appelle Eymon Danzier… Approche, Eymon.

Un murmure monta dans la foule et celle-ci s'écarta sur la droite du capa Raza. Au bout de quelques instants, le maigrichon dont Locke se souvenait très bien depuis la rencontre au Trou-Qui-Résonne fut poussé en avant, manifestement terrifié. Ses genoux osseux jouaient des castagnettes.

— Sois tranquille, Eymon. (Raza leva la main gauche, paume vers le bas, comme Barsavi l'avait fait autrefois pour tous ceux présents dans l'assistance.) Agenouille-toi devant moi et fais de moi ton capa.

Tremblant, Eymon mit un genou à terre, prit la main de Raza et embrassa l'anneau. Ses lèvres trempèrent dans le sang de Barsavi.

— Capa Raza, dit-il d'un ton presque implorant.

— Tu as agi de façon très brave au Trou-Qui-Résonne, Eymon. Tu as fait une chose que peu d'hommes auraient faite à ta place. Barsavi avait raison de te promettre beaucoup pour cela. J'honorerai cette promesse. Tu auras droit à mille couronnes, à une suite et à de tels plaisirs que les hommes qui ont encore de nombreuses années devant eux prieront les dieux de les mettre à ta place.

— Je… je… (Les larmes jaillissaient littéralement des yeux d'Eymon.) Je n'étais pas sûr que vous… Merci, capa Raza. Merci.

— Je te souhaite tous les plaisirs, pour le service que tu m'as rendu.

— Alors… ce n'était pas… ce n'était pas vous, au Trou-Qui-Résonne, si je peux me permettre de vous le demander, capa Raza.

— Oh, non, Eymon ! (Raza rit, d'un rire profond et agréable.) Non, ce n'était qu'une illusion.

Dans le coin opposé de la salle de bal de la Tombe Flottante, l'illusion en question fulminait silencieusement dans sa barbe, serrant et desserrant les poings.

— Ce soir, vous m'avez vu avec du sang sur les mains, hurla Raza, et vous les avez vues ouvertes dans ce que j'espère être considéré comme une authentique générosité. Je ne suis pas difficile à vivre. Je veux que nous prospérions ensemble. Servez-moi comme vous serviez Barsavi, et je saurai qu'il en sera

ainsi. Je vous le demande, *garristas*, qui pliera le genou, embrassera mon anneau et me reconnaîtra comme son capa ?

— La Meute du Rhum, hurla une petite femme élancée qui se tenait sur le devant de la foule amassée dans la salle de bal.

— Les Découpeurs du Faux-jour, s'écria un autre homme. Les Découpeurs du Faux-jour disent oui !

Ça n'a aucun putain de sens, se dit Locke. *Le Roi Gris a assassiné leurs anciens* garristas. *Sont-ils en train de lui jouer un tour ?*

— Les Bâtards Sages !

— Les Barons de Prendfeu.

— Les Yeux Noirs.

— Les Couronnes Lourdes, dit une autre voix, au milieu d'un chœur de confirmation retentissante. Les Couronnes Lourdes se tiennent aux côtés du capa Raza !

Locke faillit éclater de rire. Il mit un poing devant sa bouche et transforma son hilarité en toussotement étouffé. Soudain, tout était devenu évident : le Roi Gris ne s'était pas contenté de liquider les *garristas* les plus loyaux de Barsavi. Il devait avoir conclu des accords avec leurs subordonnés, à l'avance. Dieux, il y avait eu plus d'hommes du Roi Gris dissimulés dans cette pièce que d'agents à découvert… Ils avaient attendu que le vrai spectacle commence.

La demi-douzaine d'hommes et de femmes s'avança et s'agenouilla devant Raza sur le bord du bassin, là où le requin n'avait même pas montré un aileron depuis qu'il avait arraché le bras de Barsavi. *Cet enfoiré de Mage Esclave a vraiment un fluide avec les animaux*, se dit Locke, plein de colère et de jalousie. Il se sentait véritablement tout petit face à chaque nouvelle démonstration de l'art du Fauconnier.

Un à un, les *garristas* s'agenouillèrent et jurèrent obéissance au capa, embrassant son anneau et disant : « capa Raza » d'un ton véritablement enthousiaste. Cinq autres s'avancèrent pour s'agenouiller juste après eux, cédant apparemment à la tournure que prenaient les événements. Locke fit un rapide calcul. Juste avec les serments qu'on venait de lui présenter, Raza pouvait à présent compter sur cinq ou six cents membres des Gens Bien. Son pouvoir coercitif avait substantiellement pris de l'ampleur.

— Nous sommes donc présentés, déclara Raza à toute l'assemblée. Nous nous connaissons et vous connaissez mes intentions. Vous êtes libres de retourner à vos affaires.

Le Fauconnier fit quelques gestes de sa main libre. Les mécanismes d'horloge contenus dans la porte du couloir cliquetèrent et les portes se rouvrirent.

— Je donne trois nuits aux indécis, cria le capa. Trois nuits pour venir me voir ici, plier le genou et prononcer leur serment comme ils l'ont prononcé devant Barsavi. Je désire ardemment être indulgent, mais je vous préviens que ce n'est pas le moment de me mettre en colère. Vous avez vu mon œuvre. Vous savez que je jouis de ressources qui faisaient défaut à Barsavi. Vous savez que je peux être sans pitié lorsque l'on me pousse au déplaisir. Si vous n'êtes pas heureux de servir sous mes ordres, si vous pensez qu'il serait plus sage ou plus excitant de vous opposer à moi, je vous suggère une chose : emportez ce que vous possédez et quittez la ville par les portes qui donnent sur les terres. Si vous désirez que l'on se sépare, mes gens ne vous feront aucun mal. Pendant trois nuits, je vous donne congé et ma parole.

» Après ça, enchaîna-t-il en baissant la voix, après ça, je ferai les exemples qui s'imposent. Partez à présent et parlez à vos *pezons*. Parlez à vos amis et aux autres *garristas*. Répétez-leur ce que j'ai dit. Dites-leur que j'attends leur serment.

Quelques-uns dans la foule s'égaillèrent et sortirent. D'autres, peut-être plus sages, s'alignèrent devant le capa Raza. L'ancien Roi Gris accueillit chaque serment au centre d'un cercle de cadavres. Les Mains Rouges et les fils Barsavi continuaient de se vider de leur sang là où ils étaient tombés.

Locke attendit plusieurs minutes que la bousculade s'amenuise, que le flot solide d'humanité chaude et odorante se réduise à quelques ruisseaux épais, avant de se diriger vers les portes. Il avait les pieds aussi lourds que la tête. La fatigue semblait gagner rapidement.

Il y avait des corps çà et là sur le sol – les gardes de Barsavi, ceux qui lui étaient restés loyaux. Locke les voyait à présent, à mesure que la foule se dispersait. Juste à côté des grandes portes du couloir était étendu Bernell, qui avait vieilli au service du

capa Barsavi. Il avait la gorge tranchée. Il baignait dans une flaque de son propre sang et ses couteaux de combat étaient encore dans leurs fourreaux. Il n'avait pas eu le temps de les en sortir.

Locke soupira. Il fit une pause dans le couloir et se retourna pour observer le capa Raza et le Fauconnier. Le Mage Esclave paraissait lui rendre son regard et, pendant un très court instant, le cœur de Locke s'emballa. Mais le sorcier ne dit rien et ne réagit pas. Il se contenta de continuer à surveiller le rituel alors que les nouveaux sujets du capa Raza embrassaient son anneau. Vestris bâilla, claquant brièvement du bec comme si les affaires de ceux qui étaient dépourvus d'ailes l'ennuyaient à mourir. Locke se dépêcha de sortir.

Tous les hommes qui surveillaient les fêtards comme ils quittaient le galion et s'engageaient sur la passerelle en direction du quai étaient des agents de Raza. Ils n'avaient pas pris la peine de déplacer les corps qui étaient étendus à leurs pieds. Quelques-uns observaient froidement la scène. D'autres hochaient la tête d'un air plein de sympathie. Locke en reconnut plus d'un.

— Trois soirs, mesdames et messieurs, dit l'un d'entre eux. Dites-le à vos amis. Vous appartenez au capa Raza, à présent. Pas la peine de s'inquiéter. Contentez-vous de faire comme vous avez toujours fait.

Alors maintenant nous avons quelques réponses, pensa Locke. *Pardonne-moi encore, Nazca. Je n'aurais rien pu faire même si j'avais eu le courage d'essayer.*

Il tint son estomac douloureux comme il avançait en traînant les pieds, la tête baissée. Aucun garde ne regarda deux fois ce vieux mendiant sale, maigre et barbu. Il y en avait des milliers comme lui à Camorr, mille poissards interchangeables, irrécupérables et sans le sou, au dernier des niveaux de misère que la pègre avait à offrir.

Maintenant, se cacher. Et ourdir.

— Profite de ce que tu as volé ce soir, sale fils de pute, murmura Locke dans sa barbe lorsqu'il eut dépassé le dernier garde de Raza. Profite bien – pour que je voie mieux le sentiment de perte dans tes yeux quand je te planterai une

putain de dague dans le cœur.

5

Mais on ne va pas bien loin si nos idées de vengeance sont tout ce que l'on a. Les douleurs lancinantes dans son estomac refirent surface environ à mi-chemin de sa lente traversée solitaire du quartier de Pleutcendres.

Son ventre se retournait, grognait et le faisait souffrir. La nuit parut se faire plus sombre autour de lui, et les horizons étroits et voilés de brouillard de la ville étaient étrangement inclinés, comme s'il était ivre. Locke tituba et s'étreignit la poitrine, transpirant et grommelant.

— Saleté de Miré, dit une voix dans les ténèbres. Sûrement en train de chasser les dragons, les arcs-en-ciel et le trésor perdu de Camorr.

Un rire suivit cette déclaration et Locke progressa en chancelant, prenant bien soin de ne pas devenir la cible de vilenies. Il ne s'était jamais senti aussi las. C'était comme si toute vigueur en lui n'était qu'un tas de braises mourantes, plus grises à chaque seconde.

À mesure que la concentration de Locke perdait de son acuité, Pleutcendres, jamais accueillant, se transformait en conglomérat cauchemardesque de formes ténébreuses. Il respirait difficilement et transpirait à grosses gouttes. Il avait l'impression que quelqu'un lui entassait méthodiquement du coton sec derrière ses yeux. Ses pieds se faisaient plus lourds à chaque foulée. Il leur intimait d'avancer, pas traînant après pas traînant, noyé dans les ombres menaçantes et déchiquetées des bâtiments effondrés. Des choses invisibles cavalaient dans la nuit ; des espions cachés murmuraient sur son passage.

— Que diable… Dieux, je… dois… Jean, marmonna-t-il, comme il trébuchait sur un pan de mur écroulé grand comme un homme, avant de s'étaler dans les ténèbres poussiéreuses. L'endroit sentait le calcaire, les feux de cuisine et l'urine. Locke n'avait pas la force de se relever.

— Jean, hoqueta-t-il une dernière fois, avant de sombrer face contre terre, inconscient avant même que sa tête ne vienne heurter le sol.

6

Ses lanternes devinrent visibles à la troisième heure de la matinée, peut-être un kilomètre et demi au sud et au large de la Lie, où un noyau de ténèbres plus épaisses glissait au-dessus de l'eau, se faufilant lentement et sans grâce. Les voiles blanches et fantomatiques du navire claquaient dans la brise comme il approchait du Vieux Port. La vigie blasée postée dans la tour de trois étages bâtie à l'extrémité de l'Aiguille Sud fut la première personne à le repérer.

— Sacré mauvais marin, celui-là, dit le garde le plus jeune, longue-vue en main.

— Sûrement un Verrarien, marmonna son aîné, qui torturait méthodiquement un bout d'ivoire à l'aide d'un fin couteau de sculpteur. (Il voulait faire ressembler son œuvre à une terrasse qu'il avait vue au Temple d'Iono, ornée d'adorables reliefs et de représentations fantasques de noyés que le seigneur des Eaux Avides avait emportés. Ce qu'il avait l'air d'obtenir était plus semblable à un étron blanc grandeur nature.) Mieux vaut confier un voilier à un pochard aveugle et manchot qu'à un Verrarien.

Rien dans les autres manœuvres du vaisseau ne présenta grand intérêt, jusqu'à ce que les lanternes fassent subitement leur apparition et que leur lueur d'un jaune profond se reflète à la surface sombre de la mer.

— Des lanternes jaunes, sergent, dit le jeune. Des lanternes jaunes.

— Quoi ? (Le vieux reposa son morceau d'ivoire, arracha la longue-vue des mains de son cadet et observa longuement le bateau qui se présentait dans le port.) Merde ! C'est bien du jaune.

— Un vaisseau infesté, murmura l'autre garde. Je n'en avais jamais vu.

— Soit c'est un vaisseau infesté, soit c'est un peigne-cul jérémite qui connaît pas les bonnes couleurs pour entrer dans un port. (Il replia la longue-vue et se dirigea vers un cylindre de bronze, monté près de l'angle du mur ouest du poste de garde et pointé sur les tours faiblement éclairées du quartier de l'Arsenal.) Fais sonner la cloche, mon garçon. Fais-moi sonner cette foutue cloche.

Le jeune garde passa la main de l'autre côté du petit parapet pour y attraper une corde. Il se mit à faire tinter la lourde cloche de bronze du poste de garde en une suite soutenue de deux coups consécutifs : « ding-ding, ding-ding, ding-ding ».

Une lueur bleue vacillante s'alluma dans une des tours de l'Arsenal. Le sergent de garde actionna la poignée du cylindre de bronze, remontant ainsi les volets qui dissimulaient l'éclat du globe alchimique exceptionnellement puissant qui s'y trouvait. Il pouvait envoyer un certain nombre de messages simples aux postes de l'Arsenal. À leur tour, ces derniers les transmettraient à d'autres yeux attentifs. Avec de la chance, ils pourraient atteindre le Palais de la Patience ou même le Bief du Corbeau en deux minutes.

Du temps passa. Le vaisseau infesté se fit plus imposant et plus distinct.

— Allez, bande de débiles ! grommela le sergent de garde. Réveillez-vous. Arrête-moi cette putain de cloche, mon garçon. Je pense qu'on a été entendus.

Les sifflets aigus de la Garde de Quarantaine retentirent dans la ville voilée par la brume. Ces sons furent rejoints sans délai par le fracas des tambours – l'appel nocturne des Vestes Jaunes. De vives lueurs blanches prirent vie dans les tours de l'Arsenal et le sergent de garde put distinguer de minuscules silhouettes noires courir le long du front de mer.

— Oh, maintenant on va avoir un beau spectacle ! marmonna-t-il.

D'autres lueurs apparurent au nord-est. De petites tours parsemaient l'Aiguille Sud et la Lie, dominant le Vieux Port, où Camorr avait légalement installé le point d'ancrage des navires infestés. Chaque petite tour abritait une machine de guerre capable de projeter vingt-cinq kilos de rocher ou de feu grégeois

en direction de la mer. Le point d'ancrage se trouvait à cent cinquante mètres au sud de la Lie, juste au-dessus de soixante brasses d'eau, dans l'arc de feu d'une douzaine d'engins qui pouvaient en l'espace de quelques minutes couler ou incendier tout ce qui flottait.

Une galère sortit par les portes de l'Arsenal entre les tours abondamment illuminées. C'était un de ces petits patrouilleurs rapides que l'on surnommait « goélands » car les mouvements de leurs rames rappelaient ceux d'une paire d'ailes. Les goélands avaient à leur bord quarante épéistes, quarante archers et deux balistes lourdes appelées *« scorpias »*. Il n'y avait de place pour aucun chargement et ils n'avaient qu'un seul mât, garni d'une simple voile ferlée. Ils étaient destinés à un seul usage : approcher tout navire menaçant la ville de Camorr et tuer tout le monde à son bord si les sommations n'étaient pas respectées.

Des embarcations plus petites avec lanternes rouges et blanches installées en proue firent irruption à l'extrémité nord de l'Aiguille Sud, avec à leur bord des pilotes du port et des équipes de Vestes Jaunes.

De l'autre côté de la longue digue, le goéland commençait juste à prendre de la vitesse. Ses gracieuses rangées de rames battaient les flots noirs dans un sillage d'écume. Une houache frisottante grossissait derrière la galère. Un bruit de tambour retentit au-dessus des eaux, accompagné d'ordres que l'on hurlait.

— Juste, tout juste, marmonna le sergent de garde. Ça va être juste. Ce pauvre mec ne navigue pas bien. On va peut-être devoir lui balancer une pierre en proue avant qu'il ne ralentisse.

On pouvait apercevoir quelques petites silhouettes sombres se déplacer contre la pâle ondulation des voiles du navire infesté – trop peu, semblait-il, pour pouvoir les manœuvrer correctement. Pourtant, comme le vaisseau glissait dans le Vieux Port, il commença à montrer des signes de ralentissement. On hissa ses huniers, quoique de façon traînarde et paresseuse, et on entretoisa les voiles restantes afin de briser l'élan du navire. Elles prirent du mou et, dans un craquement de poulies accompagné des cris étouffés des ordres, elles aussi

commencèrent à s'aligner sur les quais.

— Oh, il est élégant ! médita le sergent de garde. Ses lignes sont élégantes.

— Ce n'est pas un galion, dit le jeune homme.

— On dirait un de ces rafiots qu'ils sont censés construire à Emberlain. Je crois qu'ils appellent ça : « la mode frégate ».

Le navire infesté n'était pas seulement noir à cause des ténèbres. Il était peint en noir et décoré de la proue à la poupe de filigranes de bois-sorcier. Aucune arme n'était visible.

— Cinglés de mecs du Nord. Même leurs bateaux sont obligés d'être noirs. Mais il est sacrément joli. Et rapide, je parie. Quelle merde pour lui. Il va se retrouver coincé en quarantaine pendant des semaines, maintenant. Ces pauvres types auront de la chance s'ils s'en sortent vivants.

Le goéland contourna la pointe de l'Aiguille Sud, ses rames battant fort la surface de l'eau. À la lueur des lanternes de navigation de la galère, les deux gardes purent voir que les *scorpias* étaient chargées et entièrement servies et que les archers étaient postés sur leurs plates-formes surélevées, arc en main, impatients.

Quelques minutes plus tard, le goéland fit halte à la hauteur du bateau noir, lequel avait dérivé à environ quatre cents mètres de la rive. Un officier s'avança à grandes enjambées sur le long éperon de proue du goéland et porta un gueulard à sa bouche.

— Quel vaisseau ?

— *Satisfaction*. Emberlain.

La réponse monta dans un cri :

— Dernier port d'escale ?

— Jerem !

— C'est pas mignon, ça ? marmonna le sergent de garde. Ces pauvres types pourraient avoir attrapé n'importe quoi.

— Que transportez-vous ? demanda l'officier du goéland.

— Uniquement des provisions de bord. Nous devions prendre cargaison à Ashmere.

— Effectif ?

— Soixante-huit ! Vingt morts à présent.

— Vous arborez donc les lanternes d'infection par véritable besoin ?

— Oui, pour l'amour des dieux. Nous ne savons pas de quoi il s'agit… Les hommes sont brûlants de fièvre. Le capitaine est mort et le medekiner est décédé hier. Nous implorons votre aide.

— Vous pouvez vous amarrer au point d'ancrage des navires infestés, hurla l'officier camorrien. Vous ne devrez pas vous approcher de notre côte à moins de cent cinquante mètres sous peine d'être coulés. Toute embarcation mise à l'eau sera coulée ou incendiée. Quiconque tentera de nager jusqu'à la rive sera abattu – en supposant qu'il échappe aux requins.

— S'il vous plaît, envoyez-nous un medekiner. Envoyez-nous des alchimistes, pour l'amour des dieux.

— Vous n'êtes pas autorisés à jeter vos cadavres par-dessus bord, poursuivit l'officier. Vous devez les garder à bord. Tout paquet ou objet apporté de quelque façon que ce soit sur la rive en provenance de votre bateau sera brûlé sans être examiné. À toute tentative de faire de tels envois, vous pouvez être incendiés ou coulés. Est-ce que vous comprenez ?

— Oui, mais, s'il vous plaît, n'y a-t-il rien d'autre que vous pourriez faire ?

— On pourra faire venir des prêtres sur la rive et nous pourrons vous faire parvenir par cordes de l'eau douce et des provisions de secours – ces cordes vous seront lancées d'un bateau amarré et devront être coupées après usage si nécessaire.

— Et rien d'autre ?

— Vous n'êtes pas autorisés à vous approcher de nos côtes, sous peine d'être attaqués, mais vous pouvez faire demi-tour et partir quand vous le désirez. Puissent Aza Guilla et Iono vous aider en ces heures difficiles. Je prie pour que la miséricorde soit sur vous et vous souhaite une prompte délivrance au nom du duc Nicovante de Camorr.

Quelques minutes plus tard, le mince bateau noir s'arrima à son point d'ancrage, voiles ferlées. Ses lanternes jaunes luisaient au-dessus des eaux noires du Vieux Port et il resta à tanguer là doucement, tandis que la ville dormait dans les brumes argentées.

Interlude

LA DAME DU LONG SILENCE

1

Jean Tannen entra au service de la déesse de la Mort environ six mois après que Locke fut revenu de son séjour au sein du clergé de dama Elliza, qu'il avait rallié avec les instructions habituelles lui enjoignant d'apprendre ce qu'il pouvait avant de rentrer à la maison cinq ou six mois plus tard. Jean utilisait le nom d'emprunt de Tavrin Callas, et il voyagea au sud de Camorr pendant plus d'une semaine pour rejoindre le grand temple d'Aza Guilla, connu sous le nom de : « maison de la Révélation ».

À la différence des autres onze (ou douze) ordres du clergé thérin, les serviteurs d'Aza Guilla commençaient leur initiation dans un endroit unique. Les montagnes côtières qui s'élevaient au sud de Talisham finissaient en vastes falaises blanches et escarpées se dressant cent ou cent vingt mètres au-dessus de la mer de Fer. La maison de la Révélation était creusée dans une de ces falaises, face à la mer, à une échelle qui rappelait l'œuvre des Eldren mais qui n'était due – progressivement, minutieusement et à long terme – qu'aux arts humains.

Imaginez un certain nombre de galeries rectangulaires, directement creusées dans la falaise, reliées entre elles uniquement par l'extérieur. Quel que soit l'endroit de la maison de la Révélation où l'on voulait se rendre, il fallait s'aventurer au-dehors, sur les passerelles et les escaliers taillés dans la pierre, quel que fut le temps ou l'heure de la journée. On ne connaissait pas les garde-fous dans la maison de la Révélation. Les Initiés, comme les professeurs, se hâtaient de jour comme de

nuit, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, sans autres barrières entre eux et une chute dans la mer que leur confiance et la chance.

Une cloche de bronze était installée au sommet de chacune des douze grandes colonnes évidées situées à l'ouest de la maison de la Révélation. Sur les murs de derrière, ces tubes de roche ouverts, d'environ deux mètres de diamètre et vingt mètres de haut, étaient dotés de petites prises pour les pieds et les mains. À l'aube et au crépuscule, les Initiés étaient censés y grimper et s'assurer que chaque cloche retentissait douze fois, une pour chaque dieu du panthéon. Le carillon était toujours quelque peu décousu. Quand Jean pensait pouvoir s'en tirer, il faisait sonner sa cloche treize fois.

Trois Initiés trouvèrent la mort en tentant d'accomplir ce rituel avant que Jean eût passé son premier mois au temple. Ce chiffre lui parut étonnamment peu élevé, étant donné que nombre des devoirs pieux imposés aux nouveaux serviteurs d'Aza Guilla (sans compter l'architecture de leur foyer) étaient clairement conçus pour encourager les rencontres prématurées avec la déesse de la Mort.

— Ici, nous nous consacrons à la mort considérée sous deux de ses aspects : la Mort Transition et la Mort Éternelle, déclara un des enseignants, une vieille prêtresse avec trois cols brodés d'argent sur sa robe noire. La Mort Éternelle est le royaume de la Dame Très Équitable. C'est un mystère qui n'est pas destiné à la pénétration ou à la compréhension de notre côté du suaire de la Dame. La Mort Transition, par conséquent, est le seul moyen par lequel nous pouvons éventuellement parvenir à un meilleur entendement de Sa Sombre Majesté.

» Votre séjour ici dans la maison de la Révélation vous rapprochera énormément et à de nombreuses reprises de la Mort Transition, et il est certain que quelques-uns parmi vous passeront dans l'au-delà avant d'avoir fini leur initiation. Cela pourrait être la conséquence de l'inattention, de la lassitude, de la malchance ou de la volonté impénétrable de la Dame Très Équitable elle-même. En tant qu'Initiés de la Dame, vous serez exposés à la Mort Transition et à ses conséquences pour le restant de vos jours. Vous devrez vous y habituer. Il est naturel pour la chair vivante de reculer face à la présence de la mort et

aux pensées morbides. Votre discipline devra l'emporter sur votre nature.

2

Comme dans la majorité des temples thérins, les Initiés du Premier Mystère Intérieur étaient censés exercer leur écriture, leur arithmétique et étudier la rhétorique au point de pouvoir accéder à des niveaux plus élevés d'études sans distraire leurs homologues plus avancés. Jean, avantagé par son âge et sa formation, fut introduit au Deuxième Mystère Intérieur seulement un mois et demi après son arrivée.

— Dorénavant, dit le prêtre qui dirigeait la cérémonie, vous vous cacherez le visage. Vous n'aurez les traits ni de garçons ni de filles, ni d'hommes ni de femmes. Le clergé de la Dame Très Équitable n'a qu'un visage, et celui-ci est impénétrable. Nous ne devons pas être considérés comme des individus, comme des semblables. Les charges des serviteurs de la déesse de la Mort doivent choquer, si nos ouailles sont censées accorder leurs pensées aux siennes.

Le Visage Triste était le masque d'argent de l'ordre d'Aza Guilla. Celui des Initiés ressemblait sommairement à un visage humain, avec une représentation rudimentaire du nez et des trous en guise d'yeux et de bouche. Pour les prêtres à part entière, il s'agissait d'un hémisphère légèrement ovoïde en fin lacis d'argent. Jean revêtit son Visage Triste, impatient de découvrir davantage de secrets de l'ordre, mais découvrit que ses devoirs n'avaient que peu changé depuis son mois passé en tant qu'Initié du Premier Mystère Intérieur. Il portait toujours des messages et écrivait toujours sur des rouleaux de parchemin, balayait les sols et récurait les cuisines ; et il s'affairait toujours sur les précaires échelles de pierre sous les Cloches des Douze, la mer inamicale au-dessous de lui et le vent tirant sur ses robes.

Seulement maintenant, il avait l'honneur de faire toutes ces choses avec son masque d'argent, sa vision périphérique partiellement occultée. Deux Initiés du Deuxième Mystère

Intérieur vécurent une rencontre de première main avec la Mort Transition peu après sa promotion.

Environ un mois plus tard, Jean fut empoisonné pour la première fois.

3

— De plus en plus près, dit la prêtresse, dont la voix paraissait étouffée et distante. De plus en plus près, vers la Mort Transition, à l'extrême limite du mystère. Sens tes membres se refroidir. Sens le flot de tes pensées ralentir. Sens ton cœur devenir paresseux. Les humeurs chaudes se font endiguer. Le feu de la vie perd de son intensité.

Elle leur avait fait boire une sorte de vin vert, un poison que Jean ne put identifier. Chacun de la douzaine d'Initiés du Deuxième Mystère Intérieur qui assistaient au cours ce matin-là était prostré et agité de petits mouvements convulsifs. Les masques d'argent fixaient le plafond. Leurs porteurs ne pouvaient plus bouger le cou.

Leur instructrice n'avait pas tout à fait achevé de leur expliquer ce que le vin leur ferait avant de le leur faire boire. Jean soupçonnait que la bonne volonté dont les Initiés faisaient preuve autour de lui pour danser aux limites de la Mort Transition était plus théorique que pratique.

Bien sûr, faut voir qui c'est, le plus malin, se dit-il comme il s'étonnait du picotement dans ses jambes et de leur distance. *Gardien Véreux… ce clergé est cinglé. Donne-moi la force de vivre, et je retournerai chez les Salauds Gentilshommes… là où la vie a un sens.*

Oui, là où il vivait dans une cave secrète de Verre d'Antan sous un temple pourrissant, se faisant passer pour un prêtre de Perelandro tout en suivant des cours d'armes auprès du maître épéiste personnel du duc. Peut-être rendu ivre par la drogue qui agissait en ce moment sur lui, Jean gloussa.

Ce bruit parut retentir et se répercuter dans la salle de classe au plafond bas. La prêtresse se retourna lentement. Le Visage

Triste dissimulait sa véritable expression, mais, dans son esprit embrumé par le stupéfiant, Jean était persuadé de pouvoir sentir son regard brûlant posé sur lui.

— Une révélation, Tavrin ?

Il ne put s'en empêcher. Il gloussa de nouveau. Le poison semblait se jouer des inhibitions qu'il avait simulées depuis son arrivée au temple.

— J'ai vu mes parents mourir brûlés. J'ai vu mes chats mourir brûlés. Vous savez le bruit que ça fait, un chat, quand ça brûle ? (Encore un foutu gloussement. Il s'étrangla presque de surprise avec sa propre salive.) J'ai regardé et je n'ai rien fait. Vous savez où il faut poignarder un homme pour lui apporter la mort maintenant, dans une minute ou dans une heure ? Moi je le sais. (S'il avait été capable de bouger les membres, il se serait tordu de rire. Dans l'état actuel des choses, il tressaillit et tordit convulsivement ses doigts.) Une mort lente ? Deux ou trois jours de douleur ? Je peux administrer ça, aussi. Ha ! La Mort Transition ? On est de vieux amis !

Le masque de la prêtresse se riva sur lui. Elle fixa l'Initié un long moment, étiré par la drogue, tandis que Jean se disait : « *Oh, la barbe avec ce truc, j'ai vraiment tout fait foirer, maintenant !* »

— Tavrin, dit la prêtresse, lorsque les effets du vin se seront dissipés, tu resteras ici. Le Grand Responsable de la Discipline te parlera alors.

Jean resta étendu là le reste de la matinée, à la fois amusé et apeuré. Il était toujours secoué de gloussements, interrompus de crises de dépression avinée. *Une pleine saison de travail gâchée. Quel simulateur je fais.*

Ce soir-là, à sa grande surprise, il fut accepté dans le Troisième Mystère Intérieur d'Aza Guilla.

— Je savais que l'on pouvait s'attendre à des choses exceptionnelles de ta part, Callas, déclara le Grand Responsable de la Discipline, un vieil homme courbé dont la voix sifflait derrière le Visage Triste. D'abord l'extraordinaire diligence dont tu as fait preuve au cours de tes études profanes et ta maîtrise rapide des rituels extérieurs. Et maintenant, une vision… une vision pour ton premier Angoissement. Tu es élu, élu ! Un

orphelin qui a été témoin de la mort de ses parents… Tu étais destiné à servir la Dame Très Équitable.

— Quels… quels sont les devoirs supplémentaires d'un Initié du Troisième Mystère Intérieur ?

— L'Angoissement, voyons, répondit le Grand Responsable. Un mois d'Angoissement, un mois d'exploration vers la Mort Transition. Tu boiras à nouveau du Vin d'Émeraude, puis tu feras l'expérience d'autres façons de se rapprocher du moment abrupt où la Dame t'étreint. Tu seras pendu à de la soie jusqu'à presque en mourir. On te videra de ton sang. Tu ramasseras des serpents et tu nageras dans l'océan nocturne dans lequel nagent bien des serviteurs de la Dame. Je t'envie, petit frère. Je t'envie, toi, le nouveau-né devant nos mystères.

Jean s'échappa de la maison de la Révélation le soir même.

Il prépara son maigre baluchon et pilla les cuisines. Avant d'entrer dans la maison de la Révélation, il avait enterré un petit sac de pièces, sous un repère, à environ un kilomètre et demi des falaises, près du village de La Peine Soulagée, qui satisfaisait les besoins matériels de ce temple à flanc de falaise. Cet argent lui suffirait pour rentrer à Camorr.

Il gribouilla un mot et le laissa sur sa paillasse, dans la cellule flambant neuve qu'on lui avait accordée à l'occasion de sa promotion :

« Je vous suis reconnaissant pour cette occasion, mais je ne pouvais pas attendre. J'ai choisi d'aller chercher l'état de Mort Éternelle. Je ne peux me contenter des mystères inférieurs de la Mort Transition. La Dame m'appelle.

Tavrin Callas. »

Il emprunta les escaliers de pierre pour la dernière fois, comme les vagues venaient s'écraser dans les ténèbres au-dessous de lui. La douce lueur rouge des lampes tempête alchimiques le guida au sommet des falaises, où il disparut dans la nuit.

4

— Putain ! fit Galdo quand Jean eut fini de raconter son histoire. Je suis content d'avoir été envoyé dans l'ordre de Sendovani.

Le soir du retour de Jean, après que le père Chains eut cuisiné Jean en profondeur sur ce qu'il avait vécu dans la maison de la Révélation, il avait laissé les garçons monter sur le toit avec des gobelets d'argile remplis de vin chaud camorrien. Ils s'assirent sous les étoiles et les rares nuages argentés, dégustant leur alcool avec une nonchalance exagérée. Ils savouraient l'illusion qu'ils étaient des hommes, réunis là de leur plein gré, avec les heures de la nuit à occuper selon leur bon vouloir.

— Sans déconner, dit Calo. Dans l'ordre de Gandolo, on avait des pâtisseries et de la bière toutes les deux semaines, et une pièce de cuivre tous les Jours Fainéants, à dépenser comme on voulait. Vous savez, pour le seigneur de l'Argent et du Commerce.

— J'ai une affection particulière pour le clergé du Bienfaiteur, dit Locke, dans la mesure où nos devoirs principaux consistent à s'asseoir et à faire comme si le Bienfaiteur n'existait pas – quand on ne vole pas des trucs.

— Et comment, dit Galdo. La prêtrise mortuaire, c'est pour les débiles.

— Mais tout de même, demanda Calo, tu ne t'es pas demandé s'ils n'avaient pas raison ? (Il but une gorgée avant de poursuivre.) Qu'il est peut-être possible que tu sois voué à servir la Dame Très Équitable ?

— J'ai eu beaucoup de temps pour y réfléchir, sur le chemin du retour, répondit Jean. Et je pense qu'ils avaient raison. Seulement, peut-être pas de la façon dont ils voyaient la chose.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demandèrent en chœur les Sanza, comme cela leur arrivait souvent lorsqu'une authentique curiosité s'emparait d'eux en même temps.

Pour toute réponse, Jean passa une main dans son dos et sortit une hachette de sous sa tunique – un cadeau de don Maranzalla. Elle était ordinaire et sans fioritures, mais bien entretenue et idéalement équilibrée pour quelqu'un dont la

croissance n'était pas achevée. Jean la posa sur les pierres du toit du temple et sourit.

— Oh ! firent Calo et Galdo.

LIVRE IV

L'IMPROVISATION DE LA DERNIÈRE CHANCE

« Je lance la balle comme si j'avais le feu aux miches. »

Mitch Williams

Chapitre 12

LE GROS PRÊTRE VENU DE TAL VERRAR

1

Lorsque Locke se réveilla, il était étendu sur le dos et regardait la peinture crasseuse d'un plafond de plâtre. Cette peinture représentait des hommes et des femmes insouciants vêtus des robes de l'ère du Trône Thérin, réunis autour d'un tonneau de vin, des verres à la main et des sourires sur leurs visages poupons. Locke gémit et referma les yeux.

— Le revoilà parmi nous, dit une voix qu'il ne connaissait pas. Exactement comme je l'avais dit. C'est le cataplasme qui a parlé pour lui. Une medekine inhabituelle et des plus efficaces contre l'affaiblissement des flux corporels.

— Qui diable êtes-vous ? (Locke était d'humeur profondément peu diplomate.) Et où suis-je ?

— Tu es en sécurité, même si je n'irais pas jusqu'à dire que ta situation est confortable. (Jean Tannen posa une main sur l'épaule gauche de Locke et lui sourit. D'habitude plutôt soigné, il arborait à présent une barbe de plusieurs jours et son visage était maculé de saleté.) Et les anciens patients du célèbre maître Ibelius pourraient également contester ce que je viens de dire à propos de la sécurité.

Jean fit une rapide série de gestes de la main à l'attention de Locke : *« Nous sommes en sécurité. Parle librement. »*

— Allons, Jean, tes petits cadeaux suffisent amplement pour me remercier du travail de ces derniers jours. (La voix inconnue, semblait-il, émanait d'un homme aux airs de volatile et dont la peau ressemblait au bois d'une table usée par le temps. Ses yeux noirs lançaient des regards nerveux derrière des verres épais, les

plus épais que Locke eût jamais vus. Il portait une tunique de coton miteuse, maculée de ce qui aurait pu être de la sauce ou du sang séché, sous un gilet jaune moutarde à la mode vingt ans auparavant. Ses boucles grises paraissaient directement surgir de sa nuque, où il les avaient réunies en queue-de-cheval.) J'ai ramené ton ami sur les rives de la conscience.

— Oh, pour l'amour de Perelandro, Ibelius, il n'avait pas de carreau dans le crâne, il avait juste besoin de se reposer !

— Ses humeurs chaudes étaient à un niveau singulièrement bas. Les flux de sa charpente étaient entièrement vides de tout entrain. Il était pâle, ne réagissait plus, il était contusionné, déshydraté et sous-alimenté.

— Ibelius ? (Locke tenta de se lever et y réussit partiellement. Jean le prit par les épaules et l'aida à faire le reste du chemin. La pièce tangua.) Ibelius la sangsue canine du quartier d'Eau Rouge ?

Les sangsues canines étaient les homologues médicaux des alchimistes noirs. Sans références ni siège au Conclave des Medekiners, ils traitaient les blessures et les maladies des Gens Bien de Camorr. Un véritable medekiner pourrait regarder d'un œil soupçonneux une blessure infligée par une hache à deux heures du matin et appeler la garde de la ville. Une sangsue canine ne posait pas de questions, à condition d'être payée d'avance.

Le problème avec elles, bien sûr, c'était que l'on pariait sur leurs compétences. Certaines d'entre elles étaient vraiment des medekiners aguerris traversant une passe difficile ou bannis de leur profession pour des crimes tels que la profanation de sépultures. D'autres n'étaient que des improvisateurs, qui mettaient en application des années de savoir pratique acquis en soignant les résultats de bagarres de bar et d'agressions. Quelques-unes étaient complètement folles ou homicides, voire – et c'est charmant – les deux.

— Mes collègues sont des sangsues canines, renifla Ibelius. Moi, je suis un medekiner, formé au Collegium. Ta propre guérison en est la preuve.

Locke embrassa la pièce du regard. Il était étendu – nu à l'exception d'un pagne – sur une paillasse, dans le coin de ce qui

devait être une villa abandonnée dans Pleutcendres. Un rideau de toile était tendu sur l'unique porte. Deux lanternes alchimiques orange pâle éclairaient l'endroit. Locke avait la gorge sèche, il avait encore mal partout et il sentait plutôt mauvais. Son odeur n'était pas seulement celle d'un homme qui ne s'était pas lavé. Un étrange résidu translucide s'écaillait sur son ventre et son sternum. Il le tâta du bout des doigts.

— C'est quoi cette merde sur ma poitrine ?

— Le cataplasme, monsieur, le cataplasme. Un cataplasme de Varagnelli, pour être précis, bien que je doute que ce sujet vous soit familier. Je m'en suis servi pour circonscrire l'énergie déclinante de vos humeurs chaudes dans la région qui lui permettrait de vous faire le plus de bien – à savoir, votre abdomen. Nous ne voulions pas que votre énergie se dissipe.

— Qu'est-ce qu'il y avait, là-dedans ?

— Ce cataplasme est un conglomérat dont la formule ne se révèle pas, mais l'essence de sa fonction provient d'un mélange d'assistants du jardinier et d'essence de térébenthine.

— Assistants du jardinier ?

— Des vers de terre, dit Jean. Il parle de vers de terre pilés dans de l'essence de térébenthine.

— Et tu lui as permis de mettre ça sur moi.

Locke gémit et se renfonça dans sa paillasse.

— Seulement sur votre abdomen, monsieur, votre abdomen tant malmené.

— C'est lui, le medekiner, dit Jean. Moi, je ne suis bon qu'à briser les gens. Je ne les répare pas.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé, au fait ?

— Une consomption, une consomption absolue, complète comme je n'en avais jamais vu. (Ibelius souleva le poignet gauche de Locke pour lui prendre le pouls.) Jean m'a dit que vous aviez ingéré un émétique, le soir du Jour du Duc.

— Sans blague.

— Et que n'avez ni bu ni mangé par la suite. Qu'ensuite on vous a enlevé, sévèrement battu et presque tué en vous plongeant dans un tonneau d'urine de cheval. C'est vraiment fabuleusement ignoble, monsieur. Je compatis. Que vous souffriez d'une profonde blessure à l'avant-bras gauche, une

blessure qui maintenant cicatrise à merveille, et pas grâce à ce que vous avez subi. Que vous êtes resté actif toute la soirée en dépit de vos lésions et de votre épuisement. Que vous avez poursuivi ce que vous aviez entrepris dans la plus grande promptitude et sans vous reposer.

— Ça m'a l'air vaguement familier.

— Vous vous êtes tout simplement évanoui, monsieur. Vous avez véritablement poussé votre charpente trop loin. En termes ordinaires, votre corps vous a refusé la permission de continuer à accumuler les abus. (Ibelius gloussa.) Vous êtes tombé sur place.

— Ça fait combien de temps que je suis ici ?

— Deux jours et deux nuits, répondit Jean.

— Quoi ? Que les dieux me maudissent ! Dans le cirage tout le temps ?

— Absolument, dit Jean. Je t'ai vu t'effondrer. J'étais planqué à moins de trente mètres de toi. Il m'a fallu quelques minutes pour comprendre pourquoi un vieux mendiant barbu me paraissait familier.

— Argh ! fit Locke. Dis-moi qu'il y a quelque chose à boire dans le coin.

Jean lui tendit une outre de vin rouge. Le liquide était chaud et âcre, mouillé à en être plus rose que rouge, mais Locke en but la moitié en une rapide série de lampées dépourvues de toute dignité.

— Prenez garde, maître Lamora, prenez garde, prévint Ibelius. J'ai bien peur que vous n'ayez que peu conscience de vos limites naturelles. Faites-lui boire la soupe, Jean. Il lui faut recouvrer sa force animale ou ses humeurs faibliront à nouveau. Il est bien trop maigre. Il est à deux doigts de l'anémie.

Locke dévora la soupe qu'on lui offrit (du requin bouilli au lait dans un ragoût de pommes de terre. Fade, congelé, passé depuis plusieurs heures, et la chose vraiment la plus splendide qu'il se souvenait avoir jamais mangé) et il s'étira.

— Deux jours, dieux ! J'imagine que nous n'avons pas eu la chance de voir le capa Raza tomber dans un escalier et se briser le cou ?

— Même pas, dit Jean. Il est encore parmi nous. Lui et son

Mage Esclave. Ils ont été très occupés, ces deux-là. Ça t'intéressera peut-être de savoir que les Salauds Gentilshommes sont officiellement des parias, et que je vaux cinq cents couronnes pour l'homme qui me mettra la main dessus, de préférence après que j'ai cessé de respirer.

— Hmmm… dit Locke. Oserais-je vous demander, maître Ibelius, ce qui vous fait rester ici à me mettre des vers de terre sur le corps alors que nous sommes tous deux la clé de la faveur monétaire du capa Raza ?

— Ça, je peux l'expliquer, intervint Jean. À ce qu'il paraît, il y avait un autre Ibelius, qui travaillait pour Barsavi en tant que garde sur la Tombe Flottante. Un homme *loyal,* devrais-je dire.

— Oh ! fit Locke. Mes condoléances, maître Ibelius. Un frère ?

— Mon cadet. Le pauvre idiot. Je n'arrêtais pas de lui dire de trouver un autre travail. On dirait bien que nous avons énormément de chagrin en commun, grâce au capa Raza.

— Oui, dit Locke. Oui, maître Ibelius. Je vais faire mordre la poussière à cet enfoiré comme on le fait faire aux victimes depuis que le monde est monde.

— Ahhh ! fit Ibelius. C'est ce que dit Jean. Et c'est pourquoi je ne vous demande même rien pour mes services. Je ne peux pas dire que je pense que vous ayez de grandes chances de réussir, mais je suis des plus disposés à offrir mes soins et ma discrétion à tous les ennemis du capa Raza.

— Trop aimable, dit Locke. J'imagine que si on doit me barbouiller la poitrine de vers de terre et d'essence de térébenthine, je serai très heureux de vous voir… tout superviser.

— Votre serviteur, monsieur.

— Bon, Jean, reprit Locke. On dirait que nous avons un nouvel endroit où nous cacher, un medekiner, et nous sommes tous les deux. Quels sont nos autres atouts ?

— Dix couronnes, quinze solons, cinq cuivres, répondit Jean. La couche sur laquelle tu te trouves. Tu as boulotté le vin et picolé la soupe. J'ai les Sœurs Vicieuses, bien sûr. Quelques capes, quelques bottes, tes vêtements. Tout le plâtre délabré et la maçonnerie en ruine dont on pourrait rêver.

— Et c'est tout ?

— Oui, à l'exception d'une petite chose. (Jean exhiba le masque de lacis argenté d'un prêtre d'Aza Guilla.) L'aide et le réconfort de la dame du Long Silence.

— Comment as-tu démerdé ça ?

— Juste après t'avoir lâché à la frontière du Chaudron, répondit Jean, j'ai décidé de redonner un coup de rame dans le quartier des Temples et de me rendre utile.

2

Le feu n'était pas encore éteint dans la maison de Perelandro lorsque Jean Tannen débarqua, à moitié dévêtu, devant l'entrée de service de la maison d'Aza Guilla, deux pâtés de maisons au nord-est du temple que les Salauds Gentilshommes avaient appelé leur foyer.

Le Verre d'Antan et la pierre ne pouvaient pas brûler, bien entendu, mais ce que la maison de Perelandro renfermait était une autre histoire. Le Verre d'Antan réfléchissant et concentrant la puissance des flammes, tout dans le terrier serait réduit à l'état de cendres blanches, et la chaleur s'occuperait certainement de ce qui se trouvait dans le temple lui-même. Des Vestes Jaunes – une brigade entière d'« arroseurs » – fourmillaient devant le bâtiment. Ils n'avaient pas grand-chose à faire à part attendre que la chaleur et l'horrible fumée aux relents de mort cessassent de fuser par les portes du temple.

Jean abattit son poing sur la porte de bois verrouillée située derrière le temple de la déesse de la Mort et pria pour que le Gardien Véreux l'aide à conserver l'accent verrarien qu'il n'avait pratiqué que trop rarement ces derniers mois. Il s'agenouilla, pour se rendre encore plus pathétique.

Au bout de quelques minutes, un cliquetis se fit entendre et la porte s'ouvrit d'une fraction de centimètre. Un Initié, vêtu de robes noires et d'un masque d'argent simple, le dévisagea.

— Je m'appelle Tavrin Callas, dit Jean. Je demande votre aide.

— Êtes-vous mourant ? demanda l'Initié. Nous ne pouvons guère venir en aide à ceux qui sont encore en bonne santé. Si vous demandez du secours et de la nourriture, je vous suggérerais la maison de Perelandro, bien qu'il semble y avoir des… difficultés, ce soir.

— Je ne suis pas mourant, mais je demande *effectivement* secours et nourriture. Je suis un fidèle serviteur de la Dame Très Équitable, un Initié du Cinquième Mystère Extérieur.

Jean avait précautionneusement pesé ce mensonge. Le quatrième rang de l'ordre d'Aza Guilla correspondait à la prêtrise effective. Le cinquième serait un niveau réaliste pour quelqu'un à qui on assignerait des missions importantes de ville en ville. Tout grade plus élevé l'aurait forcé à se confronter aux prêtres et aux prêtresses supérieurs qui auraient entendu parler de lui.

— On m'a dépêché de Tal Verrar à Jeresh au nom de notre ordre, mais, sur le chemin, mon navire s'est fait prendre par des pirates jérémites. Ils ont volé mes robes, les sceaux relatifs à ma mission, mes papiers et mon Visage Triste.

— Quoi ? (L'Initié, une fille, se baissa pour aider Jean à se relever. Elle faisait le quart de son poids et ses efforts furent légèrement comiques.) Ils ont osé toucher à un envoyé de la Dame ?

— Les Jérémites n'entretiennent pas la foi des Douze, petite sœur, déclara Jean, qui se laissa relever. Ils prennent plaisir à tourmenter les âmes pieuses. J'ai été enchaîné à une rame pendant de longs jours. La nuit dernière, la galère qui m'a capturé a jeté l'ancre dans la baie de Camorr. J'avais pour tâche de passer les pots de chambre par-dessus bord pendant que les officiers débarquaient pour se livrer à la débauche. Dans l'eau, j'ai vu les ailerons de nos Frères Ténébreux. J'ai adressé une prière à la Dame et j'ai saisi ma chance.

Les frères et les sœurs d'Aza Guilla mentionnaient rarement aux étrangers (surtout à Camorr) qu'ils tenaient les requins pour les bien-aimés de la déesse de la Mort. Et leurs mystérieuses allées et venues et leurs attaques brutales et subites pour l'incarnation parfaite de la nature de la Dame Très Équitable. Les requins étaient de puissants présages aux yeux de la prêtrise

au masque d'argent. Le Grand Responsable n'avait pas plaisanté lorsqu'il avait suggéré que Jean se sente libre de nager dans l'océan après la tombée de la nuit. Seuls les impies, avait-il déclaré, se faisaient attaquer dans les eaux que surplombait la maison de la Révélation.

— Les Frères Ténébreux, dit l'Initiée, qu'une excitation grandissante gagnait. Et vous ont-ils aidé à vous échapper ?

— Vous ne devez pas considérer cela comme de l'aide, répondit Jean. La Dame n'aide pas, elle *permet*. Et c'est également ainsi avec les Frères Ténébreux. J'ai plongé dans l'eau et j'ai senti leur présence autour de moi. Je les sentais nager sous mes pieds et j'ai vu leurs ailerons déchirer la surface des eaux. Mes ravisseurs hurlaient que j'étais fou. Lorsqu'ils ont vu les Frères Ténébreux, ils se sont dit que je me ferais bientôt dévorer et ils ont ri. Moi aussi, j'ai ri… quand j'ai rampé sur la rive, sain et sauf.

— Louée soit la Dame, frère.

— Louée soit-elle, oui, dit Jean. Elle m'a délivré de mes ennemis. Elle m'a donné une deuxième chance d'accomplir ma mission. Je vous en prie, menez-moi à l'intendant de votre temple. Laissez-moi rencontrer votre Mère ou votre Père Divin. Je n'ai besoin que d'un Visage et de robes, ainsi que d'une chambre pour plusieurs nuits pendant que je mets de l'ordre dans mes affaires.

3

— C'était pas ça, l'ordre où tu as fait un apprentissage, il y a toutes ces années ? demanda Locke.

— Si, exactement.

— Eh bien, ne vont-ils pas envoyer des messages ? Ne vont-ils pas enquêter et découvrir qu'une curiosité divine a poussé Tavrin Callas à se jeter du haut d'une falaise ?

— Bien sûr que si, répondit Jean. Mais ça va leur prendre des semaines pour envoyer quelqu'un et obtenir une réponse… Et je n'ai pas l'intention de garder ce déguisement aussi longtemps.

En plus, ça les amusera un peu. Lorsqu'ils découvriront enfin que Callas est censé être mort, ils pourront invoquer toutes sortes de visions et de miracles. Une manifestation venue de par-delà la Terre de l'Ombre, pour ainsi dire.

— Une manifestation tout droit sortie du cul d'un magnifique menteur, dit Locke. Bien joué, Jean.

— Je suppose que je sais tout simplement comment parler aux prêtres de la Mort. On a tous nos petits dons.

— Dites-moi, les interrompit Ibelius. Je me vois contraint de vous demander si tout cela est bien sage. Cet… étalage des robes sacerdotales des prêtres de la déesse de la Mort elle-même ? Chatouiller le nez de… de la Dame Très Équitable ?

Ibelius porta les mains à ses yeux, ses lèvres, puis entrelaça ses doigts sur son cœur.

— Si la Dame Très Équitable désirait en prendre ombrage, dit Jean, elle a eu maintes occasions de m'aplatir comme une dorure pour me punir de mes audaces.

— De plus, dit Locke, Jean et moi avons juré allégeance au service divin du Bienfaiteur, père des Prétextes Nécessaires. Êtes-vous proche du Gardien Véreux, maître Ibelius ?

— S'en soucier ne fait jamais de mal, selon mon expérience. Je n'allume peut-être pas de cierges ni ne donne d'argent, mais… je ne dis aucun mal du Bienfaiteur.

— Eh bien, dit Locke, autrefois, notre mentor nous a dit que, étrangement, les Initiés du Bienfaiteur ne souffrent d'aucune retombée lorsqu'ils se trouvent obligés de se faire passer pour des membres d'autres clergés.

— Et c'est étrangement bienvenu, je dirais, ajouta Jean. Et, dans les circonstances actuelles, il y a fort peu de déguisements pratiques pour un homme de mon gabarit.

— Ah ! Je vois bien où vous voulez en venir, Jean.

— Il semblerait que la déesse de la Mort a été très occupée, dernièrement, dit Locke, avec un grand nombre de personnes qui n'ont rien à voir avec nous. Je suis bien réveillé, maintenant, Jean – et tout à fait remis, maître Ibelius. Pas besoin de vous lever… Je suis absolument certain que mon pouls est là où je l'ai laissé, à l'abri dans mon poignet gauche. Que peux-tu me dire d'autre, Jean ?

— La situation est tendue et sanglante, mais je dirais que c'est le capa Raza qui mène la danse. Il circule que nous sommes tous morts, sauf moi, avec ma tête joliment mise à prix. Nous sommes censés avoir refusé de prêter allégeance à Raza et tenté de riposter au nom de Barsavi, avant de nous faire tuer à juste titre dans cette entreprise. Tous les autres *garristas* ont prêté serment. Raza n'a pas attendu trois jours pour frapper. Les plus récalcitrants se sont fait trancher la gorge ce soir, cinq ou six d'entre eux. C'est arrivé il y a quelques heures.

— Dieux ! D'où tires-tu ces informations ?

— Quelques-unes d'Ibelius, qui peut se balader un peu à condition de se faire discret. D'autres de mon ministère. Il se trouve que j'étais dans les Taudis de Bois lorsqu'un tas de gens en quête de prières mortuaires se sont subitement pointés.

— Raza s'est donc mis les Gens Bien dans la poche.

— On pourrait dire ça. Ils sont en train de se faire à la situation. Tout le monde est susceptible de tirer un couteau au moindre pet de lapin, mais il gère. Il mène ses opérations depuis la Tombe Flottante, tout comme Barsavi. Il tient la plupart de ses promesses. Il est dur de discuter avec la stabilité.

— Et qu'advient-il de notre… autre souci ? (Locke fit le geste de main qui désignait la Ronce de Camorr.) T'as entendu parler de ça ? Des, ah, fissures dans la façade ?

— Non, murmura Jean. On dirait que Raza est satisfait de nous avoir éliminés en tant que monte-en-l'air et d'en rester là.

Locke soupira de soulagement.

— Mais il y a une autre étrangeté dans l'air, reprit Jean. Hier soir, Raza a fait amener environ une demi-douzaine d'hommes et de femmes, issus de différentes bandes et de différents quartiers. Il les a publiquement dénoncés comme étant des agents de l'Araignée.

— Vraiment ? Tu penses qu'ils l'étaient ou que c'est encore un autre de ses putains de stratagèmes ?

— Je pense qu'il est probable qu'ils l'aient été, répondit Jean. Ibelius m'a donné leur nom, et j'ai eu beaucoup de temps pour y réfléchir. Il n'y a tout simplement rien qui les relie entre eux. Rien qui n'ait un sens à mes yeux, en tout cas. Raza les a épargnés, mais il les a bannis. Il leur a dit qu'ils avaient un jour

pour mettre de l'ordre dans leurs affaires et quitter Camorr pour de bon.

— Intéressant. J'aimerais savoir ce que cela signifie.

— Peut-être rien, pour une fois.

— Il est sûr que ce serait agréable.

— Et le navire infesté, maître Lamora, intervint Ibelius avec empressement. Un navire singulier ! Jean a omis d'en parler, jusqu'ici.

— Un navire infesté ?

— Un vaisseau noir d'Emberlain, une petite embarcation élancée. Belle comme l'enfer, et tu n'es pas sans savoir que je sais à peine quelle partie d'un bateau est censée se trouver sous l'eau. (Jean frotta le duvet de son menton avant de poursuivre.) Il a mouillé au point d'ancrage des infestés la nuit où le capa Raza a rendu ses cours de crocs au capa Barsavi.

— C'est une… une coïncidence très intéressante.

— N'est-ce pas ? Les dieux adorent vraiment les présages. Il est censé y avoir déjà vingt ou trente morts. Mais voici le passage le plus curieux : le capa Raza a pris en charge l'approvisionnement caritatif.

— Quoi ?

— Oui. Ses hommes escortent les chargements jusqu'aux docks. Il donne de l'argent à l'ordre de Sendovani pour le pain et la viande. Ce sont eux qui remplacent l'ordre de Perelandro depuis, bon, tu sais quoi.

— Pourquoi foutre ses hommes escorteraient-ils de l'eau et de la nourriture jusqu'aux docks ?

— Je me posais moi-même la question, dit Jean. Alors, hier soir, j'ai essayé de fouiner un coup, en tant que prêtre officiel, tu vois. Il n'y a pas que de l'eau et de la nourriture dans ce qu'ils envoient.

4

Une pluie des plus douces tombait, à peine plus qu'un baiser céleste chaud et humide. C'était le soir du Jour du Trône, le soir

qui suivait l'avènement du capa Raza. Un prêtre d'Aza Guilla inhabituellement costaud, ses robes humides battant au vent, observait le navire infesté amarré dans la baie de Camorr. À la lueur jaune des lanternes du vaisseau, le masque du prêtre luisait d'un bronze doré.

Un petit vaisseau décrépit dansait sur l'onde tranquille, près du très long accul qui saillait de la Lie. Une corde courait de ce bateau au navire infesté. Les voiles du *Satisfaction* – ancré à portée maximale d'arc long –, étroitement ferlées, lui donnaient un air étrangement squelettique. Quelques ombres étaient visibles ici et là, sur le pont.

Sur l'accul, une petite équipe d'arrimeurs solidement charpentés déchargeait le contenu d'un chariot dans le petit bateau, surveillés par une demi-douzaine d'hommes et de femmes, tous armés. L'opération pouvait sans aucun doute être observée à la longue-vue de tous les postes de garde qui entourent le Vieux Port. Mais les hommes qui occupaient la plupart de ces postes (et cela resterait ainsi tant que le navire infesté ne partirait pas) ne se soucieraient pas trop de ce que l'on envoyait sur le vaisseau, à condition que rien n'en *revienne*.

Jean, en revanche, était très intéressé par le souci soudain du capa Raza pour le bien-être de pauvres marins venus d'Emberlain.

— Écoute, tu ferais mieux de faire demi-tour et de rentrer où tu crèches… Oh. Je vous demande pardon, Votre Sainteté.

Jean prit un moment pour savourer la gêne manifeste qui se lisait sur le visage des hommes et des femmes qui se retournaient sur son passage au bout de l'accul. Ils avaient l'air d'être rudes, de bons cogneurs, habitués à encaisser et distribuer les coups. Pourtant, la vue de son Visage Triste les faisait paraître aussi coupables que des gosses que l'on aurait surpris trop près du pot de miel.

Il ne reconnaissait aucun d'entre eux. Cela signifiait qu'ils faisaient presque certainement partie de la bande privée de Raza. Il les jaugea, en quête d'une chose incongrue ou inhabituelle susceptible de l'éclairer sur leurs origines, mais il y avait très peu à voir. Ils portaient un nombre considérable de bijoux : des boucles d'oreille, pour la plupart – sept ou huit par

oreille dans le cas d'une jeune femme. C'était une mode plus nautique que criminelle, mais cela pouvait peut-être ne rien signifier.

— Je suis juste venu prier, déclara Jean, pour l'intercession de la Dame Très Équitable auprès de ces malheureux. Ne faites pas attention à moi. Poursuivez votre labeur.

Jean encouragea la bande de travailleurs en leur tournant le dos. Il resta là à observer le vaisseau, dressant l'oreille afin de capter les bruits que faisait la main-d'œuvre derrière lui. Il entendait les grognements de ceux qui soulevaient des choses, des bruits de pas et le craquement des planches usées et rongées par les eaux. Le chariot lui avait paru plein de petits sacs de la taille d'une outre à vin de quatre litres. Dans l'ensemble, l'équipage les manipulait de façon désinvolte, mais au bout de quelques minutes…

— Bordel de dieux, Mazzik ! (Un étrange cliquetis retentit lorsqu'un des sacs vint tomber sur l'accul. Immédiatement, les poings du chef d'équipe se serrèrent et il releva les yeux sur Jean.) Je, euh… Je vous demande pardon, Votre Sainteté. Nous, euh, nous avons juré… Nous avons promis de faire en sorte d'acheminer en toute sécurité ces provisions sur le navire infesté.

Jean se retourna lentement et laissa l'homme encaisser de plein fouet l'effet de son regard anonyme. Puis, il secoua la tête, très légèrement.

— C'est un acte pénitent que vous accomplissez. Votre maître est fort charitable d'entreprendre l'œuvre qui reviendrait normalement à l'ordre de Perelandro.

— Ouais, euh… c'est vraiment dommage. Une vraie, euh, tragédie.

— La Dame Très Équitable entretient le jardin des mortels comme elle l'entend, déclara Jean. Et elle cueille les fleurs qui lui conviennent. Ne soyez pas malcontent de votre homme. Il n'est que naturel d'être déconfit en présence d'une chose… si inhabituelle.

— Oh, le navire infesté ! dit l'homme. Ouais, il, euh, nous file à tous la chair de poule.

— Je vous laisse à votre labeur, dit Jean. Faites-nous appeler

à la maison d'Aza Guilla, si les hommes qui se trouvent à bord de ce vaisseau devaient avoir besoin de nous.

— Euh… d'accord. M-merci, Votre Sainteté.

Comme Jean arpentait lentement l'accul et s'en revenait vers la rive, l'équipe finit de charger le petit bateau, et celui-ci fut libéré de ses amarres.

— Lofez ! tonna un des hommes au bout de l'accul.

Lentement, la corde se tendit. Et, comme les petites silhouettes noires qui se trouvaient à bord du *Satisfaction* imprimaient un rythme à leurs efforts, le bateau vogua à bonne allure dans le Vieux Port en direction de la frégate, traçant un sillage argenté et ondulant sur les eaux sombres.

Jean marcha au nord jusqu'à la Lie, adoptant la cadence digne d'un prêtre afin d'avoir le temps de ressasser encore et encore la question qui surgissait dans son crâne.

Qu'est-ce qu'un navire truffé de morts et de moribonds pourrait raisonnablement faire d'un sac d'argent ?

5

— Un sac d'argent ? Tu en es absolument sûr ?

— C'était du beau métal tout froid et apte à être dépensé, Locke. Tu te rappelles peut-être que nous en avions une chambre forte remplie, récemment. Je dirais que nous avons tous les deux l'oreille pour reconnaître le bruit que font des pièces qui s'entrechoquent.

— Hmmm… donc, à moins que le duc ne se soit mis à battre des couronnes lourdes dans le pain depuis ma maladie, ces provisions tiennent autant de la charité que ma foutue humeur.

— Je vais continuer à fureter et je vais voir si je peux dénicher autre chose, Locke.

— Tu vas… Bien, bien. Maintenant, il faut qu'on me sorte de ce lit et qu'on me fasse bosser sur quelque chose.

— Maître Lamora, s'écria Ibelius, vous n'êtes pas en état de sortir de ce lit et de vous déplacer à loisir ! C'est votre volition qui vous a amené ici, dans cet état d'épuisement !

— Maître Ibelius, avec tout le respect qui vous est dû, maintenant que je suis conscient, s'il faut que je rampe sur les genoux en ville pour faire quelque chose d'utile contre le capa Raza, je le ferai. C'est d'ici et maintenant que je commence à mener ma guerre.

Il se hissa hors de sa paillasse et tenta de se mettre debout. Une fois de plus, la tête lui tourna, ses jambes flageolèrent et il s'effondra sur le sol.

— D'ici ? fit Jean. Ça m'a l'air foutrement pas confortable.

— Ibelius, dit Locke, c'est intolérable. Je dois pouvoir me déplacer. Je requiers le retour de mes forces.

— Mon cher maître Lamora, répliqua Ibelius en tendant la main pour aider Locke à se relever. (Jean prit Locke de l'autre côté et ils ne tardèrent pas à le remettre sur sa couche.) Apprenez que ce que vous requérez et ce que votre charpente peut endurer peuvent être des choses totalement différentes. Si seulement je pouvais avoir un solon pour chaque patient qui est venu me parler comme vous le faites ! « Ibelius, je fume des poudres jérémites depuis vingt ans et maintenant j'ai mal à la gorge. Guérissez-moi ! » « Ibelius, j'ai bu, je me suis battu toute la nuit, et on m'a arraché un œil ! Rendez-moi la vue, bordel ! » Tiens, ne parlons même pas de solons, parlons plutôt d'un baron de cuivre par éclat de ce genre… Je pourrais encore prendre ma retraite à Lashain avec le statut de gentilhomme !

— Je ne peux pas faire grand-chose au capa Raza avec la face plantée dans la poussière de ce taudis, dit Locke, dont l'humeur s'échauffait une fois de plus.

— Alors, reposez-vous, monsieur, *reposez-vous*, rétorqua Ibelius, dont le teint s'empourprait à son tour. Ayez la grâce de ne pas m'adresser de propos cinglants tout ça parce que je n'ai pas le pouvoir des dieux au bout des doigts ! Reposez-vous et récupérez vos forces. Demain, lorsqu'il ne sera pas dangereux de se déplacer, je vous apporterai plus de vivres. Un appétit revenu sera un signe bienvenu. Avec du repos et de la nourriture, vous pourrez peut-être retrouver un niveau acceptable de vigueur en seulement un jour ou deux. Cela ne fait pas longtemps que vous vous êtes évanoui sur place ! Vous ne pouvez pas espérer esquiver à la légère et tout sourire ce genre d'effondrement

nerveux. Reposez-vous et soyez patient.

Locke soupira.

— Très bien. C'est seulement que je… ça me brûle de travailler à écourter le règne du capa Raza.

— Et j'ai grande hâte de vous voir vous y mettre, moi aussi, maître Lamora. (Ibelius ôta ses optiques et les frotta contre sa tunique.) Si je pensais que vous pourriez le supprimer tout de suite, avec autant de forces en vous qu'un chaton à moitié noyé, je vous mettrais dans un panier et je vous amènerais à lui moi-même. Mais ce n'est pas le cas, et il n'y a aucun cataplasme dans mes livres de medekine qui pourrait faire en sorte que ça le devienne.

— Écoute maître Ibelius, Locke, et arrête de bouder. (Jean lui donna une tape dans le dos.) Vois ça comme une chance de faire travailler ta cervelle. Je vais glaner toutes les informations que je pourrai et j'agirai à ta place. Toi, tu me prépares un plan pour piéger cet enfoiré et l'expédier en enfer. Pour Calo, Galdo et Moucheron.

6

Le lendemain soir, Locke avait recouvré assez de forces pour arpenter seul la chambre. Il avait les muscles en gelée, et il bougeait ses membres comme s'il les contrôlait de très, très loin – par messages héliographiques, peut-être, avant que ceux-ci ne se traduisent par des mouvements de tendons et d'articulations. Mais il ne tombait plus tête la première lorsqu'il se levait de sa couche, et il avait mangé une livre entière de saucisses rôties, accompagnées d'une boule de pain imbibée de miel, depuis qu'Ibelius avait rapporté ces provisions en fin d'après-midi.

— Maître Ibelius, dit Locke comme le medekiner prenait son pouls pour ce qu'il lui semblait être la treize millième fois. Nous faisons à peu près la même taille, vous et moi. Est-ce que vous auriez des manteaux de côté, par hasard ? Avec des hauts-de-chausses convenablement assortis, des gilets et des bagatelles de gentilhomme ?

— Ah ! fit Ibelius. J'en avais, d'une certaine manière, mais j'ai bien peur… j'ai bien peur que Jean ne vous ait pas dit…

— Ibelius va vivre ici pour l'instant, dit Jean. Au coin, dans une des autres chambres de la villa.

— Mes appartements, dans lesquels je menais commerce, eh bien… (Ibelius se renfrogna et Locke crut voir un fin brouillard se former derrière ses verres.) On les a brûlés, le matin qui a suivi l'avènement de Raza. Ceux d'entre nous qui étaient liés par le sang aux hommes de Barsavi… Nous n'avons pas été encouragés à rester à Camorr. Bien au contraire. Il y a déjà eu plusieurs assassinats. Je peux encore aller et venir si je fais attention, mais… j'ai perdu mes plus belles affaires, le peu que j'avais. Et mes patients. Et mes livres ! Une raison de plus pour vraiment vouloir voir quelque chose de mal arriver à Raza.

— Enfer et damnation ! dit Locke. Maître Ibelius, pourrais-je vous demander de me laisser seul juste quelques minutes avec Jean ? Ce dont nous devons parler est tout simplement… eh bien, c'est de la plus haute confidentialité et pour de très bonnes raisons. Je vous fais mes excuses.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien. (Ibelius se leva de son siège et ôta la poussière de plâtre qui maculait son pourpoint.) Je me dissimulerai dehors tant qu'il le faudra. L'air nocturne sera revigorant pour l'action des capillaires. Il rendra toute énergie à l'équilibre de mes humeurs.

Une fois qu'il fût parti, Locke passa la main dans ses cheveux graisseux et gémit.

— Dieux, un bain ne me ferait pas de mal. Là, tout de suite, je serais même prêt à passer une demi-heure sous la pluie. Jean, nous avons besoin d'argent pour frapper Raza. Cet enfoiré nous a pris quarante-cinq mille couronnes. On est assis là avec dix. J'ai besoin de redonner vie au plan Salvara, mais j'ai affreusement peur qu'il soit en lambeaux, avec moi hors jeu depuis ces derniers jours.

— J'en doute, dit Jean. J'ai dépensé un peu d'argent, la veille de ton réveil. Pour acheter du papier à lettres et un peu d'encre. J'ai envoyé un mot aux Salvara, de la part de Graumann, pour leur dire que tu serais occupé par des affaires très délicates pendant quelques jours, et qu'il se pourrait que tu ne sois pas

dans le coin.

— C'est vrai ? (Locke le regarda tel un condamné que l'on gracierait à la dernière minute et à qui on donnerait en plus un sac de pièces d'or.) C'est *vrai* ? Que les dieux te bénissent, Jean. Je t'embrasserais bien, mais tu es aussi crasseux que moi.

Locke fit furieusement les cent pas dans la pièce, tout du moins aussi furieusement qu'il le put, encore incertain et trébuchant. Caché dans ce foutu taudis, subitement arraché aux avantages qu'il avait considérés comme allant de soi pendant de nombreuses années – pas de cave, pas de chambre forte remplie de pièces, pas de Garde-Robe, pas de boîtes à fards… pas de bande. Raza avait tout pris.

Un paquet contenant des documents et des clés, enveloppé dans de la toile cirée, avait été rangé dans la chambre forte, avec les pièces. Ces documents concernaient les comptes ouverts à la maison comptable de Meraggio, au nom de Lukas Fehrwight, Evante Eccari et aussi sous toutes les fausses identités que les Salauds Gentilshommes avaient créées au fil des années. Il y avait des centaines de couronnes sur ces comptes mais, sans les documents *ad hoc,* elles restaient hors de portée des mortels. Ce paquet renfermait également les clés de la suite du Balestron à *La Masure*, où tous les vêtements de Lukas Fehrwight étaient impeccablement pliés dans un placard en cèdre – dans une boîte à mécanisme d'horlogerie qu'aucun charmeur de serrures, même possédant dix fois les compétences de Locke, n'aurait pu ouvrir.

— Merde ! dit Locke. On ne peut accéder à *rien*. On a besoin d'argent, et on peut en obtenir auprès des Salvara, mais je ne peux pas aller les voir dans cet état-là. Il me faut des habits de gentilhomme, de l'huile de rose, des fanfreluches… Fehrwight se doit de ressembler à Fehrwight. Je ne peux pas le faire apparaître avec dix couronnes.

Effectivement, les vêtements et les accessoires qu'il avait portés lorsqu'il était déguisé en commerçant vadran lui étaient facilement revenus à quatre-vingts couronnes lourdes… Pas le genre de somme qu'il pouvait tout simplement retirer d'une poche dans la rue – et les quelques tailleurs qui traitaient de ce genre de goûts particuliers travaillaient dans des échoppes aux

airs de forteresses, dans les meilleurs quartiers de la ville, là où les Vestes Jaunes patrouillaient non pas en escouades, mais en bataillons.

— Bordel de merde ! dit Locke. Comme je suis *mécontent*. Tout ne tient qu'à des fringues. Des fringues, des fringues, des fringues ! Comme c'est ridicule d'être coincé par une chose pareille.

— Tu peux prendre les dix couronnes, dit Jean. On peut bouffer longtemps avec les argents.

— Eh bien, c'est déjà quelque chose.

Il se rassit avec effort sur sa paillasse, le menton posé sur ses mains, les sourcils froncés et les commissures des lèvres tirées vers le bas. Jean se souvenait l'avoir vu adopter cette expression de concentration contrariée lorsqu'ils étaient enfants. Au bout de quelques minutes, Locke soupira et releva les yeux sur Jean.

— Puisque je peux me déplacer, je pense que demain, je vais prendre sept ou huit couronnes et sortir en ville.

— En ville ? Tu as un plan ?

— Non, répondit Locke. Pas l'ombre d'un. Pas la moindre putain d'idée. Mais n'est-ce pas comme cela que mes meilleurs stratagèmes commencent ? Je trouverai une ouverture… et après, je vais être méchant.

Interlude

CEUX QUI FAISAIENT APPARAÎTRE DU FER-BLANC

À Camorr, on raconte que la différence entre le commerce honnête et le commerce malhonnête réside dans le fait que lorsqu'un homme d'affaires ruine un concurrent, il n'a pas la courtoisie de lui trancher la gorge pour conclure.

Sous certains aspects, cela dessert les négociants, les spéculateurs et les prêteurs de la Rangée du Numismate, dont les efforts au fil des siècles ont aidé à sortir les villes-États thérines (toutes, pas seulement Camorr) des cendres de la chute du Trône Thérin et à en faire quelque chose qui ressemblait à une vivace prospérité… pour certains segments fortunés de la population.

L'échelle des opérations qui prennent place dans la Rangée du Numismate ferait tourner la tête de la plupart des petits boutiquiers : un commerçant déplace deux pierres sur une planche de calcul à Camorr ; des documents scellés sont ensuite distribués à Lashain, où quatre galions avec trois cents âmes à leur bord font voile jusqu'aux rives les plus au nord d'Emberlain, leurs cales truffées de biens défiant toute estimation. Des centaines de caravanes marchandes embarquent et accostent dans tout le continent chaque jour, toutes réassurées et réparties par des hommes et des femmes aux beaux habits qui tissent des relations commerciales sur des milliers de kilomètres tout en dégustant leur thé dans les arrière-salles d'entreprises comptables.

Mais il y a aussi les bandits, dont on prévient qu'ils se trouvent à certains endroits à certains moments pour s'assurer qu'une caravane arborant les couleurs d'un certain commerçant

disparaîtra. Il y a les conversations murmurées, consignées dans nul registre officiel, et l'argent qui change de mains, qu'aucune entrée notariée ne vient rapporter. Il y a les assassins, l'alchimie noire et les arrangements tranquilles entre bandes. Il y a l'usure, la fraude et les délits d'initiés. Il existe des centaines de pratiques financières si habiles et si mystérieuses que le peuple en ignore encore le nom – des manipulations d'argent métal et papier qui feraient saluer bas les Mages Esclaves devant la subtilité de leur fourberie.

Toutes ces choses composent le commerce et, à Camorr, lorsqu'on parle de pratiques commerciales justes ou torves, lorsqu'on parle de commerce à grande échelle, un nom vient tout de suite à l'esprit, avant et au-dessus de tous les autres : « le Meraggio ».

Giancana Meraggio est le septième de sa lignée. Sa famille possède et dirige son entreprise comptable depuis presque deux cent cinquante ans. Mais, en un sens, le prénom n'est pas important. « Le Meraggio » est devenu un bureau.

La famille Meraggio tient sa fortune originelle du décès soudain du populaire duc Stravoli de Camorr, trépassé d'une fièvre lors d'une visite d'État à Tal Verrar. Nicola Meraggio, capitaine commerciale d'un brick relativement rapide, précéda toutes les autres nouvelles de la mort du duc à Camorr, où elle dépensa ses dernières pièces de cuivre afin d'acheter et contrôler les réserves de crêpe funéraire noire de la ville. Lorsqu'elle revendit le tout à des prix d'extorsion de façon que les funérailles d'État puissent avoir dignement lieu, elle plaça une partie des bénéfices dans un petit café situé sur l'avenue que l'on finirait par appeler (en grande partie à cause à sa famille) : « la Rangée du Numismate ».

Comme pour exhiber les ambitions du clan, ce bâtiment n'a jamais gardé les mêmes dimensions très longtemps. Il s'étend subitement à intervalles irréguliers, avalant les constructions voisines, ajoutant des pavillons, des étages et des galeries, déployant ses murs comme un oisillon expulse lentement du nid ses rivaux non encore éclos.

Les premiers Meraggio se firent un nom en tant que commerçants et spéculateurs actifs. Des hommes et des femmes

proclamaient haut et fort leur capacité à faire plus de bénéfices auprès des fonds d'investissement que n'importe lequel de leurs rivaux. Le troisième Meragio éminent, Ostavo, est célèbre pour avoir chaque jour envoyé un bateau gaiement décoré dans les eaux les plus profondes de la baie de Camorr pour y jeter cinquante tyrins d'or. Il se tint à ce rituel une année entière.

— Je peux me permettre ça et toujours faire plus de bénéfice net quotidien que tous mes pairs, se vantait-il.

Les Meraggio qui lui succédèrent déplacèrent leurs activités de l'investissement à l'accumulation, au comptage, à la garde et au prêt. Ils furent parmi les premiers à prendre conscience des fortunes que l'on pouvait faire en facilitant le commerce plutôt que d'en être un rouage. Ainsi, le Meraggio siège à présent au cœur d'un réseau financier vieux de plusieurs siècles qui est dans les faits devenu le sang et les tendons des villes-États thérines. Sa signature sur un bout de parchemin peut avoir autant de poids qu'une armée sur un champ de bataille ou un escadron de navires sur la mer.

Ce n'est pas sans raison que l'on dit parfois qu'il y a deux ducs à Camorr : Nicovante, le duc de Verre, et Meraggio, le duc du Fer-Blanc.

Chapitre 13

ORCHIDÉES ET ASSASSINS

1

Le lendemain, Locke Lamora arriva devant les marches de l'entreprise comptable de Meraggio, juste comme l'énorme horloge à eau verrarienne du hall de l'immeuble sonnait la dixième heure de la matinée. Une pluie ensoleillée tombait, chaude et douce averse sous un ciel en majorité bleu pâle et dégagé. Le trafic de la via Camorrazza était dense. Des barges de marchandises et des bateaux de passagers se disputaient l'espace navigable avec l'enthousiasme que l'on réservait ordinairement aux batailles navales.

Locke (qui arborait toujours des cheveux gris et une fausse barbe, arrangée à présent en bouc) avait dépensé en partie l'une des couronnes de Jean afin de se procurer des vêtements convenablement propres, ressemblant à un messager ou à un scribe. Bien qu'il ne ressemblât certainement pas à un banquier, il était l'image même d'un employé respectable.

L'immeuble de Meraggio était le résultat à quatre étages de deux siècles de passades architecturales. Il avait des colonnes, des fenêtres cintrées, des façades de pierre et de bois laqué et des galeries d'attente extérieures à la fois décoratives et fonctionnelles. Ces galeries étaient couvertes par des bannes de soie aux couleurs des pièces de Camorr – cuivre brunâtre, or jaunâtre, gris argent et blanc laiteux. Il y avait cent Lukas Fehrwight en vue, même à l'extérieur, cent hommes d'affaires vêtus de manteaux somptueusement coupés. N'importe lequel de leurs ensembles représentait cinq ans de paie pour un artisan ordinaire ou un ouvrier.

Et, si Locke posait un doigt hostile sur ne serait-ce que la manche d'un manteau, les gardes de la maison Meraggio surgiraient des portes comme des abeilles d'une ruche que l'on aurait trop titillée. S'ensuivrait une course entre eux et les nombreuses escadres de gardes de la ville qui arpentaient ce côté-ci du canal – et le vainqueur aurait l'honneur de lui fracasser le crâne à coups de matraque.

Sept couronnes de fer-blanc, vingt tyrins d'or et quelques solons d'argent tintaient dans la bourse de Locke. Il n'avait aucune arme. Il n'avait qu'une vague idée de ce qu'il ferait ou dirait si son plan très osé partait de travers.

— Gardien Véreux ! murmura-t-il. Je vais dans cette maison comptable et je vais en ressortir avec ce dont j'ai besoin. J'ai besoin de ton aide. Et si je ne l'obtiens pas, eh bien, va te faire foutre. Je sortirai avec ce qu'il me faut de toute façon.

La tête haute, le menton relevé, il se mit à monter les marches.

2

— Un message privé pour Koreander Previn, annonça-t-il aux gardes de faction juste à l'entrée du hall tout en se passant une main dans les cheveux pour en chasser un peu d'eau.

Il y avait trois vigiles, vêtus de manteaux de velours marron, de hauts-de-chausses et de chemises de soie noirs. Leurs boutons dorés brillaient, mais les manches de leurs longs couteaux de combat et les massues accrochées à leurs ceintures étaient usés.

— Previn, Previn…, marmonna l'un d'entre eux tout en consultant un répertoire relié de cuir. Hmmm… Galerie publique, cinquante-cinq. Je ne vois rien sur lui qui dise qu'il n'accepte pas les visites. Vous savez où vous vous rendez ?

— Je suis déjà venu, répondit Locke.

— D'accord. (Le garde reposa le répertoire et s'empara d'une ardoise qui servait d'écritoire au parchemin posé dessus. Puis, il tira une plume d'un encrier posé sur une petite table.) Nom et

quartier ?

— Tavrin Callas, dit Locke. Recoin Nord.

— Vous savez écrire ?

— Non, monsieur.

— Apposez juste votre marque ici, dans ce cas.

Le garde lui tendit l'ardoise, pendant que le Locke inscrivait un grand « X » noir à côté de « TEVRIN KALLUS ». L'écriture du vigile était meilleure que son orthographe.

— Entrez, alors, dit le garde.

L'étage principal de la maison comptable de Meraggio – la galerie publique – était un champ de bureaux et de comptoirs, huit rangées de huit. Il y avait un commerçant, un changeur, un scribe de loi, un clerc ou quelque autre fonctionnaire derrière chaque grand bureau. Des clients étaient assis à la grande majorité d'entre eux, devisant sérieusement, attendant patiemment ou se disputant avec ferveur. Les hommes et les femmes qui se trouvaient derrière ces bureaux les louaient à Meraggio. Certains les occupaient chaque jour ouvrable, tandis que d'autres ne pouvaient que se permettre d'alterner avec des partenaires. Le soleil déversait sa lumière par de longues et claires lucarnes. On entendait le léger crépitement de la pluie, mélangé au babil furieux des affaires.

Des deux côtés, quatre niveaux de galeries aux balustrades de bronze s'élevaient jusqu'au plafond. C'était dans ces galeries privées, à la lumière agréablement tamisée, que les gens d'affaires les plus puissants, les plus riches et les plus établis étaient installés. Ils étaient qualifiés de : « membres de Meraggio », bien que Meraggio ne partageât aucun véritable pouvoir avec eux, se contentant de leur accorder une longue liste de privilèges qui les plaçaient au-dessus (à la fois littéralement et symboliquement) de ceux qui travaillaient à l'étage public.

Il y avait des gardes dans tous les coins de l'immeuble, détendus mais vigilants. Des serveurs en veste noire, haut-de-chausses noir et tablier marron se hâtaient ici et là. Une grande cuisine occupait l'arrière de Meraggio, ainsi qu'une cave à vins qui aurait fait la fierté de n'importe quelle taverne. Les affaires des hommes et des femmes de la maison comptable étaient souvent trop pressantes pour qu'ils perdent du temps à

sortir ou envoyer chercher leur nourriture. Quelques-uns des membres privés vivaient pratiquement sur place. Ils ne rentraient chez eux que pour dormir et se changer, et cela uniquement parce que Meraggio fermait ses portes peu après le faux-jour.

Progressant d'un air calme et assuré, Locke trouva le chemin du bureau cinquante-cinq. Koreander Previn était le scribe de loi qui avait aidé les Sanza à ouvrir les comptes parfaitement légaux d'Evante Eccari, quelques années auparavant. Locke se souvenait qu'il avait presque la même corpulence que lui. Il priait pour que l'homme ne se fût pas découvert un attrait pour les nourritures riches entre-temps.

— Oui, dit Previn, qui était heureusement resté aussi mince que naguère, que puis-je faire pour vous ?

Locke examina son manteau ample et ouvert. Il était vert pin avec des parements dorés sur des manchettes pourpre vif. L'homme avait l'œil pour des coupes convenables mais était apparemment aussi aveugle qu'une statue de bronze dès lors qu'il s'agissait des couleurs.

— Maître Previn, dit Locke, je m'appelle Tavrin Callas et je me trouve confronté à un problème très particulier, un problème que vous seriez peut-être tout à fait à même de résoudre, même si je dois vous prévenir qu'il est quelque peu en dehors des prérogatives habituelles de votre office.

— Je suis scribe de loi, dit Previn, et mon temps est en général mesuré, lorsque je suis assis avec un client. Êtes-vous en train de proposer d'en devenir un ?

— Ce que je propose, répondit Locke, ne mettrait pas moins de cinq couronnes lourdes dans vos poches, peut-être même pas plus tard que cet après-midi.

Il passa une main sur le bord du bureau de Previn et fit apparaître d'un tour de passe-passe une couronne de fer-blanc. Sa technique était peut-être un peu hésitante, mais Previn ne connaissait manifestement pas ce talent, car il haussa les sourcils.

— Je vois… Vous *avez* mon attention, maître Callas, dit Previn.

— Bien, bien. Sous peu, j'espère que j'aurai également votre

entière coopération. Maître Previn, je suis le représentant d'un combinat commercial que je préférerais, en tout bien tout honneur, ne pas citer. Bien que je sois d'extraction camorrienne, je vis et je travaille à Talisham. J'ai un dîner prévu ce soir, avec plusieurs contacts importants – l'un d'entre eux est un don – afin de discuter des affaires pour lesquelles on m'a envoyé ici. Je, ah… C'est fort gênant, mais je crains d'avoir été la victime d'un vol plutôt substantiel.

— Un vol, maître Callas ? Que voulez-vous dire ?

— Ma garde-robe, répondit Locke. Tous mes vêtements et toutes mes affaires ont été dérobés pendant mon sommeil. Le tavernier, qu'on confonde ce salaud, prétend qu'il ne peut endosser aucune responsabilité pour ce crime, et il n'a de cesse de dire que j'aurais dû verrouiller ma porte.

— Je peux vous recommander un avocat qui conviendrait, pour un tel cas. (Previn ouvrit un tiroir et commença à farfouiller dans les parchemins qui s'y trouvaient.) Vous pourriez traîner ce tavernier devant la cour des Réclamations Ordinaires, au Palais de la Patience. Ça pourrait peut-être ne prendre que cinq ou six jours, si vous arrivez à faire en sorte qu'un officier de la garde corrobore votre histoire. Et je peux obtenir tous les documents nécessaires pour…

— Maître Previn, pardonnez-moi. C'est une procédure sage. En d'autres circonstances je la suivrais volontiers et je vous demanderais tous les formulaires requis. Mais je ne dispose pas de cinq ou six jours. Je crains de n'avoir que quelques heures devant moi. Le dîner, monsieur, le dîner a lieu ce soir, comme je vous l'ai dit.

— Hmmm…, fit Previn. Ne pourriez-vous pas repousser ce dîner ? Vos associés se montreraient sûrement compréhensifs, dans une telle extrémité… une tournure si fâcheuse des événements.

— Oh, si seulement je le pouvais. Mais, maître Previn, comment puis-je me présenter devant eux, leur demander de confier des dizaines de milliers de couronnes aux projets de mon combinat, alors qu'on ne peut même pas me confier la sécurité de ma propre garde-robe ? Je suis… je suis fort gêné. Je crains de devoir perdre cette affaire, de la laisser me filer entièrement

entre les doigts. Le don en question, il… il est un peu excentrique. J'ai peur qu'il ne tolère pas l'incongruité d'une situation comme la mienne. J'ai peur, si je repousse une fois, qu'il ne désire pas que nous nous rencontrions à nouveau.

— Intéressant, maître Callas. Vos inquiétudes sont peut-être… justifiées. Je vous fais entièrement confiance pour être le meilleur juge du caractère de vos associés. Mais comment pourrais-je vous être utile ?

— Nous sommes de stature similaire, maître Previn, dit Locke. Nous sommes de stature similaire, et j'apprécie beaucoup votre œil subtil pour les coupes et les couleurs – vous avez un goût singulier. Ce que je propose, c'est l'emprunt d'un ensemble de vêtements convenable, avec les fanfreluches et les accessoires nécessaires. Je vous donnerai cinq couronnes comme assurance et, lorsque j'en aurai terminé et que je vous aurai rendu vos vêtements, vous pourrez garder le montant de cette assurance.

— Vous, ah… vous voulez que je vous *prête* quelques-uns de mes vêtements ?

— Oui, maître Previn, avec tous mes remerciements pour votre considération. Vous me seriez d'une incommensurable assistance. Mon combinat ne serait pas ingrat, dirais-je même.

— Hmmm… (Previn referma le tiroir de son bureau et mit ses doigts sous son menton, tout en fronçant les sourcils.) Vous proposez de me payer une assurance équivalant à environ un sixième de ce que valent les vêtements que je suis censé vous prêter pour que vous participiez à un dîner de fête avec un don. Un sixième, au minimum.

— Je, ah, vous assure, maître Previn, qu'à la seule exception de ce vol malvenu, je me suis toujours considéré comme la prudence incarnée. Je surveillerais vos vêtements comme si ma vie en dépendait – d'ailleurs, ma vie en *dépend*. Si ces négociations n'aboutissent pas, il est probable que je me retrouve sans travail.

— C'est… c'est très inhabituel, maître Callas. C'est une chose tout à fait singulière à demander. Pour quel combinat travaillez-vous ?

— Je… je suis gêné de le dire, maître Previn. De peur que ma situation lui fasse de l'ombre. Et je ne fais qu'essayer de remplir

mes obligations à son égard, vous comprenez.

— Je comprends, je comprends, et pourtant il doit être clair à vos yeux qu'aucun homme ne peut se prétendre sage s'il est disposé à donner trente couronnes en échange de cinq, sans… autre chose de plus que de ferventes manifestations d'honnêteté. Je vous demande vraiment pardon, mais c'est ainsi que cela doit se passer.

— Très bien, dit Locke. Je suis employé par le Combinat Commercial de la Mer de Fer Occidentale, enregistré à Tal Verrar.

— Le Combinat Commercial de la Mer de Fer Occidentale… hmmm. (Previn ouvrit un autre tiroir et compulsa une petite pile de documents.) J'ai le répertoire de Meraggio pour l'année en cours, la soixante-dix-huitième année d'Aza Guilla, et pourtant… Tal Verrar… Il n'y a rien sur un Combinat Commercial de la Mer de Fer Occidental.

— Ah, quelle plaie, ce vieux problème ! dit Locke. Nous avons été incorporés au cours du deuxième mois de l'année. Nous sommes encore trop jeunes pour être référencés. Ça nous a vraiment embêtés, croyez-moi.

— Maître Callas, dit Previn. Je compatis, vraiment, mais la situation est… Vous devez me pardonner, monsieur… Cette situation est par trop singulière pour que je ne ressente pas de gêne. Je crains de ne pouvoir vous aider, mais je prie pour que vous trouviez un moyen d'apaiser vos associés en affaires.

— Maître Previn, je vous en supplie, s'il vous plaît…

— Monsieur, cette entrevue est terminée.

— Alors, je suis condamné, dit Locke. Je suis complètement sans espoir. Je vous conjure, monsieur, de reconsidérer…

— Je suis scribe de loi, maître Callas, pas tailleur. Cette entrevue est terminée. Je vous souhaite bonne chance, et *bonjour*.

— N'y a-t-il rien que je puisse dire qui pourrait au moins soulever la possibilité de…

Previn s'empara d'une petite cloche de bronze posée sur son bureau. Il la fit tinter trois fois et des gardes commencèrent à faire leur apparition dans la foule proche. Locke reprit sa pièce de fer-blanc et soupira.

— Que l'on escorte cet homme hors de ces lieux, intima Previn, lorsqu'un des gardes de Meraggio mit une main sur l'épaule de Locke. Je vous prie de faire montre de la plus grande courtoisie à son égard.

— Certainement, maître Previn. Quant à vous, c'est par ici, monsieur, dit le garde comme pas moins de trois costauds aidaient Locke à se relever, avant de l'accompagner avec enthousiasme jusqu'au couloir principal de la galerie publique, dans le hall et sur les marches.

La pluie avait cessé de tomber et la ville sentait bon la vapeur montant des pavés chauds et propres.

— Ce serait mieux si on ne vous revoyait plus, déclara lun des gardes.

Ils étaient trois à le dévisager, tandis que les hommes et les femmes s'affairaient sur les marches autour de lui, l'ignorant ostensiblement. On ne pouvait pas en dire autant des Vestes Jaunes, qui observaient la scène d'un air intéressé.

— Merde ! marmonna Locke dans sa barbe.

Puis, il partit vers le sud-ouest d'un pas alerte. Il traverserait un des ponts de la Videnza, se dit-il, et il irait voir un des tailleurs qui se trouvaient là-bas…

3

L'horloge à eau sonnait midi lorsque Locke revint au pied des marches de Meraggio. Les vêtements clairs de « Tavrin Callas » avaient disparu. Locke portait à présent un pourpoint de coton sombre, un haut-de-chausses bon marché noir et des chausses de même couleur. Ses cheveux étaient dissimulés sous un calot de velours noir et, au lieu d'un bouc (qu'il avait ôté plutôt douloureusement – un jour, il prendrait l'habitude de toujours avoir du baume dissolvant sur lui), il arborait à présent une fine moustache. Il avait les joues rouges et ses habits étaient déjà trempés de sueur à plusieurs endroits. Il tenait un parchemin roulé (vierge) et il se donna un soupçon d'accent talishamien en entrant dans le hall pour s'adresser aux gardes.

— J'ai besoin d'un scribe de loi, déclara Locke. Je n'ai pas de rendez-vous et aucun associé ici. Attendre le premier qui soit disponible ne me dérange aucunement.

— Un scribe de loi, d'accord. (Le garde de faction consulta ses listes.) Vous pourriez essayer Daniella Montagu, galerie publique, bureau seize. Ou peut-être… Etienne Acalo, bureau trente-six. Dans tous les cas, patientez dans la zone délimitée.

— Très aimable à vous, dit Locke.

— Nom et quartier ?

— Galdo Avrillaigne, répondit Locke. Je suis de Talisham.

— Vous savez écrire ?

— Bien entendu, mais je n'ai pas fini mon chapitre.

Le garde au répertoire le fixa plusieurs secondes, jusqu'à ce qu'un de ses homologues placé derrière Locke se mette à ricaner. Les signes d'une compréhension tardive se firent jour sur le visage du garde, mais il n'eut pas l'air très amusé.

— Contentez-vous de signer ou apposez votre marque ici, maître Avrillaigne.

Locke accepta la plume qu'on lui tendit et inscrivit une signature fluide et compliquée à côté du « GALLDO AVRILLENE » écrit par le garde. Puis, il entra nonchalamment dans la maison comptable en faisant un signe de tête amical.

Locke fit une fois de plus rapidement le tour de la galerie publique tout en affectant une confusion bon enfant. Plutôt que de s'installer dans la zone d'attente délimitée par les rambardes de bronze, il se dirigea droit vers l'homme bien habillé assis derrière le bureau vingt-deux, lequel gribouillait furieusement sur un bout de parchemin et n'avait à cet instant pas de client pour le distraire. Locke s'installa dans le siège posé devant le bureau et s'éclaircit la voix.

L'homme leva les yeux. C'était un Camorrien élancé aux cheveux noirs lissés en arrière et qui portait des optiques devant ses grands yeux sensibles. Il portait un manteau crème à la doublure prune visible dans ses manchettes. Cette doublure était assortie à sa tunique et à sa veste. Les foulards de soie de son jabot étaient composés de plusieurs couches de crème et pourpre foncé. Un peu dandy, peut-être, et l'homme dépassait Locke de quelques centimètres, mais cela était une difficulté

relativement facile à contourner.

— Dites-moi, entonna Locke sur le ton enjoué de la conversation qui dénotait assurément qu'il n'était pas natif de la ville, que diriez-vous de vous retrouver avec les poches lestées de cinq couronnes de fer-blanc avant la fin de l'après-midi ?

— Je… ce… cinq… Monsieur, on dirait bien que vous m'avez pris au dépourvu. Que puis-je faire pour vous et, bien sûr, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Galdo Avrillaigne, répondit Locke. Je suis de Talisham.

— Mince alors, dit l'homme. Cinq couronnes, vous avez dit ? Je ne demande d'habitude pas autant pour mes services, mais j'aimerais entendre ce que vous avez en tête.

— Vos services, dit Locke, vos services professionnels, je veux dire, ne sont pas ce dont je vais avoir besoin, maître… ?

— Magris, Armand Magris. Mais vous… vous ne savez pas qui je suis, et vous ne voulez pas de mes…

— Du fer-blanc, j'ai dit. (Locke produisit la pièce qu'il avait posée sur le bureau de Koreander Previn deux heures auparavant. Il la fit surgir de son poing fermé et l'y fit rester. Il n'avait jamais développé la technique des Sanza pour faire danser les pièces sur ses phalanges.) Cinq couronnes de fer-blanc pour un service de rien du tout, bien qu'il soit quelque peu inhabituel.

— Inhabituel de quelle façon ?

— Je traverse une passe plutôt difficile, maître Magris, déclara Locke. Je suis le représentant commercial de Strollo et Fils, le confiseur le plus éminent de tout Talisham, fournisseur de bonbons et de douceurs. J'ai embarqué à Talisham pour rencontrer plusieurs clients potentiels ici à Camorr – des clients de haut rang, je peux vous le confier. Deux dons et leurs femmes, venus voir mes employeurs pour animer leurs tables de nouvelles expériences gustatives.

— Désirez-vous que je sorte les documents relatifs à un partenariat éventuel, ou pour quelque vente ?

— Rien de si ordinaire, maître Magris, rien de si ordinaire. Je vous prie d'écouter toute la portée de mon malheur. On m'a envoyé à Camorr par voie maritime avec plusieurs paquetages.

Ces paquetages contenaient des réalisations sucrées d'excellence et de délicatesse inégalées, des subtilités dont même les célèbres chefs cuisiniers de Camorr ne conçoivent pas l'existence : des sucreries fourrées de crème alchimique… des tartes à la cannelle glacées au cognac d'Austershalin… des merveilles. Des goûts qui exciteraient le plus blasé des palais. J'étais censé dîner avec nos clients potentiels et m'assurer qu'ils soient convenablement renversés d'enthousiasme par l'art de mes maîtres. Les sommes impliquées pour approvisionner ne serait-ce que les banquets des festivals, eh bien… C'est un engagement très important.

— Je n'en doute pas, dit Magris. Ça m'a l'air d'un travail bien agréable.

— Il le serait, sauf pour un fait des plus malheureux, dit Locke. Le navire qui m'a amené ici, bien qu'il fût aussi rapide qu'on me l'avait promis, était gravement infesté de rats.

— Oh, mon dieu… Sûrement, vos…

— Oui, reprit Locke. Mes marchandises. Mes très excellences marchandises étaient remisées dans des paquets plutôt légers. Je les gardais hors de la cale. Malheureusement, cela a paru donner aux rats plus de facilites pour accomplir leur méfait. Ils sont tombés sur mes confiseries comme des loups. Tout ce que je transportais a été détruit.

— Votre perte m'attriste, dit Magris. Comment puis-je vous venir en aide ?

— Mes marchandises étaient rangées avec mes vêtements, répondit Locke. Et cela représente la gêne ultime de ma situation. Entre les déprédations dues aux dents et aux, ah, déjections, si je peux me permettre une telle indélicatesse… ma garde-robe est entièrement détruite. Je m'étais vêtu de façon ordinaire pour la traversée, et il s'agit là du seul ensemble complet me restant.

— Douze dieux, c'est joliment épineux. Votre employeur a-t-il un compte ici chez Meraggio ? Disposez-vous de crédits auxquels vous pourriez faire appel pour le prix de vos habits ?

— Tristement, non, répondit Locke. Nous y avons réfléchi. J'en ai longuement discuté. Mais nous n'avons pas ce genre de compte pour m'aider à présent, et mon engagement pour le dîner de ce soir est des plus pressants, assurément des plus

pressants. Bien que je ne puisse présenter les confiseries, je peux au moins me présenter avec des excuses – je ne désire offenser personne. Un de nos clients potentiels est, ah, particulier et pointilleux. *Très* particulier et pointilleux. Il serait inconvenant de lui faire entièrement faux bond. Il ferait sans doute circuler la nouvelle au sein des cercles qu'il fréquente, dirait que le nom de Strollo et Fils n'est pas digne de confiance. Il y aurait des suppositions au sujet, non seulement de nos produits, mais aussi de notre civilité, vous voyez.

— Oui, certains dons sont… très fermement attachés à leurs coutumes. Toutefois, jusqu'ici, je ne parviens pas à voir où mon assistance vient s'intégrer au tableau.

— Nous sommes de stature similaire, monsieur. Fortuitement, nous sommes de stature similaire. Et votre goût, eh bien, il est exceptionnel, maître Magris. Nous pourrions être des frères séparés depuis longtemps, tant nous sommes semblables dans notre sens des coupes et des couleurs. Vous êtes légèrement plus grand que moi, mais je peux certainement supporter cela pour les quelques heures qui seront nécessaires. Je vous demanderais, monsieur, je vous *supplierais*, de m'aider en me prêtant un ensemble de vêtements convenable. Je dois dîner avec des dons, ce soir. Aidez-moi à avoir l'allure qui sied à mon rôle, pour que mes employeurs puissent sauvegarder l'honneur de leur nom dans cette affaire.

— Vous désirez… vous désirez le prêt d'un manteau, d'un haut-de-chausses, de chausses, de chaussures et de tous les accessoires nécessaires ?

— Effectivement, répondit Locke. Avec la promesse qui vient du fond du cœur de prendre soin de chaque point de couture comme s'il s'agissait du dernier au monde. De plus, je propose de vous laisser une assurance de cinq couronnes de fer-blanc. Gardez-la jusqu'à ce que je vous aie rendu l'intégralité de vos vêtements, et gardez-la par la suite. Cela représente certainement un mois ou deux de paie, pour très peu de travail.

— C'est, c'est… c'est une somme fort rondelette. Toutefois, reprit Magris l'air de vouloir réprimer un sourire, c'est… comme je suis sûr que vous le savez, plutôt bizarre.

— Je n'en suis que trop conscient, monsieur, que trop

conscient. Ne puis-je vous inspirer quelque pitié ? Je suis trop fier pour implorer, maître Magris. Il n'y a pas que mon travail qui soit en jeu. Il y a aussi la réputation de mes employeurs.

— Sans doute, dit Magris. Sans doute. Dommage que les rats ne parlent pas le thérin. Je parie qu'ils auraient fourni un excellent témoignage.

— Six couronnes de fer-blanc. Je peux pousser jusque-là. Je vous en conjure, monsieur…

— « Scouic-scouic », fit Magris. « Scouic-scouic », ils diraient. Et ce doit sûrement être des petits rats bien dodus, après tout ça. Des petits mécréants tout replets. Ils donneraient leur témoignage et après ils demanderaient à ce qu'on les remette sur un bateau en partance pour Talisham, pour continuer à festoyer. Vos Strollo et Fils pourraient avoir des employés loyaux à vie. Des employés plutôt petits, cela dit, bien entendu.

— Maître Magris, ceci est tout à fait…

— Vous ne venez pas vraiment de Talisham, n'est-ce pas ?

— Maître Magris, je vous en *prie*.

— Vous êtes une des petites épreuves de Meraggio, n'est-ce pas ? Exactement comme celle à cause de laquelle Willa s'est fait attraper le mois dernier. (Magris n'était plus capable de contenir son hilarité. En fait, il était manifestement très content de lui.) Vous pourrez informer le bon maître Meraggio que ma dignité ne prend pas la fuite à la vue d'un peu de fer-blanc. Je ne déshonorerai jamais mon établissement en participant à une telle farce. Vous lui ferez mes salutations, bien entendu ?

Locke avait déjà connu la frustration et il lui fut assez aisé de réprimer l'envie de sauter par-dessus le bureau de Magris pour l'étrangler. Soupirant intérieurement, il laissa son regard errer une fraction de seconde dans la salle – et là, embrassant l'endroit depuis une des galeries du deuxième étage, se tenait Meraggio en personne.

Giancana Meraggio portait une redingote à la mode du moment, ample et ouverte, aux manchettes évasées, dotée de boutons d'argent polis en des endroits inutiles. Son manteau, son haut-de-chausses et ses foulards étaient d'un bleu foncé agréable, la couleur du ciel juste avant le faux-jour. Il y avait peu

d'ostentation visible, mais ces atours étaient de bonne qualité, riches et subtils d'une façon qui reflétait leur valeur sans agresser les sens. Ce devait être Meraggio, car une orchidée était épinglée sur le revers droit de son manteau – c'était son seul maniérisme, une orchidée fraîche cueillie chaque jour pour décorer ses habits.

À en juger par les conseillers et les serviteurs qui se tenaient derrière lui, Locke estima que Meraggio et lui-même étaient de stature des plus similaires.

Le plan parut surgir de nulle part. Il balaya ses pensées comme un équipage pirate abordant un bateau. En un clin d'œil, il se retrouva sous son emprise, le stratagème était étalé là devant lui, aussi évident que le nez au milieu d'un visage. Il abandonna son accent talishamien et rendit son sourire à Magris.

— Oh, vous êtes trop intelligent pour moi, maître Magris. Bien trop malin. Félicitations. Vous n'avez eu que trop raison de refuser. Et n'ayez crainte. Je ferai directement mon rapport à Meraggio, présentement et personnellement. Votre perspicacité n'échappera pas à son attention. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser…

4

Il y avait une entrée de service dans une large ruelle derrière Meraggio, où l'on venait livrer les réserves pour les cuisines. C'était également là que les serveurs prenaient leurs pauses. Les nouveaux venus avaient droit à de maigres minutes, tandis que les membres plus anciens pouvaient avoir jusqu'à une demi-heure pour se prélasser et manger entre deux services. Un garde blasé et solitaire était adossé au mur, les bras croisés, à côté de la porte de service. Il reprit vie à l'approche de Locke.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Rien, à vrai dire, répondit Locke. Je voulais juste parler à un serveur ou peut-être à un des intendants de cuisine.

— C'est pas un jardin public, ici. Vous feriez mieux d'aller

vous balader ailleurs.

— Soyez gentil, dit Locke. (Un solon apparut dans sa main, commodément placé à portée du garde.) Je cherche un travail, c'est tout. Je veux juste parler à quelques serveurs et intendants, d'accord ? Ceux qui sont en pause. Je resterai à l'écart de tous les autres.

Juste à l'entrée de service, la salle de repos au plafond bas et aux murs nus sentait mauvais. Une demi-douzaine de serveurs silencieux se tenaient contre les murs ou faisaient les cent pas. Un ou deux dégustaient leur thé, pendant que les autres paraissaient savourer le plaisir simple de ne rien faire. Locke les jaugea rapidement, choisit celui qui était le plus proche de sa carrure et de sa taille et s'approcha vivement de lui.

— J'ai besoin de votre aide, dit-il. Ça vous rapportera cinq couronnes, et ça ne prendra que quelques minutes.

— Vous êtes qui, vous ?

Locke attrapa la main du serveur et y glissa une couronne de fer-blanc. L'homme retira vivement sa main, avant de regarder ce qui s'y trouvait. Ses yeux donnèrent l'impression crédible de vouloir jaillir hors de leurs orbites.

— La ruelle, dit Locke. Il faut qu'on parle.

— Dieux, je ne vous le fais pas dire ! dit le serveur, un homme dans la trentaine, à la calvitie naissante et au visage de bouledogue.

Locke le fit sortir par la porte de service et s'engager dans la ruelle, jusqu'à ce qu'ils soient à douze mètres du garde, hors de portée d'oreille.

— Je travaille pour le duc, annonça Locke. J'ai besoin de transmettre ce message à Meraggio, mais je ne dois pas être vu dans la maison comptable vêtu de la sorte. Il y a… des complications.

Locke agita les pages de parchemin vierge devant le serveur. Elles étaient roulées en cylindre serré.

— Je… je peux les remettre pour vous, dit le serveur.

— J'ai des ordres, rétorqua Locke. En mains propres, rien de moins. Il faut que je parvienne à cet étage et je ne dois pas me faire remarquer. Ça ne prendra que cinq minutes. Comme je vous l'ai dit, ça vous rapportera cinq couronnes. Du beau métal

froid bon à dépenser, cet après-midi même. Il faut que je ressemble à un serveur.

— Merde ! dit le serveur. D'habitude, on a des nippes de rechange rangées quelque part… des manteaux noirs et quelques tabliers. On pourrait vous en dégotter, mais c'est jour de lessive. Il n'y a plus rien nulle part.

— Bien sûr que si, dit Locke. Vous portez exactement ce dont j'ai besoin.

— Allons, allons, attendez un instant ! Ce n'est pas vraiment possible…

Locke s'empara une fois de plus de la main du serveur et y glissa quatre autres couronnes de fer-blanc.

— Avez-vous déjà tenu autant d'argent de toute votre vie ?

— Douze dieux non ! murmura l'homme. (Il se passa la langue sur les lèvres, dévisagea Locke une seconde ou deux, avant de lui faire un bref signe de tête.) Qu'est-ce que je dois faire ?

— Suivez-moi, c'est tout, répondit Locke. On va faire vite et bien.

— J'ai environ vingt minutes devant moi, déclara le serveur. Et après, il faut que je retourne à l'étage.

— Quand j'aurai fini, dit Locke, cela n'aura pas d'importance. Je ferai savoir à Meraggio que vous nous avez aidés. Vous serez tranquille.

— Euh… d'accord. Où allons-nous ?

— Juste au coin, là. Il nous faut une auberge.

L'Ombre bienvenue se trouvait juste à l'angle de la maison comptable de Meraggio. Elle était relativement propre, bon marché et exempte de luxe – le genre d'endroit qui abritait les messagers, les érudits, les scribes, les serviteurs et les petits fonctionnaires plutôt que la classe plus aisée des gens d'affaires. C'était un bâtiment carré de deux étages, édifié autour d'un espace central à la façon des villas du Trône Thérin. Au centre de cette cour se trouvait un grand olivier dont les feuilles bruissaient agréablement sous les rayons du soleil.

— Une chambre, dit Locke. Avec une fenêtre, juste pour la journée.

Il posa des pièces sur le comptoir. L'aubergiste se précipita,

clé à la main, pour guider Locke et le serveur jusqu'à une chambre au deuxième étage. La porte portait le numéro 9.

La chambre 9 disposait de deux lits pliants, d'une fenêtre recouverte de papier huilé, d'un petit placard et rien d'autre. Le patron de *L'Ombre bienvenue* les salua en partant, sans rien dire. Comme la plupart des aubergistes camorriens, les questions qu'il aurait pu se poser sur ses clients ou leurs affaires avaient tendance à s'évanouir lorsque l'argent venait heurter son comptoir.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Locke en tirant la porte et le verrou.

— Benjavier, répondit le serveur. Vous êtes, ah, sûr… que ça va se passer comme vous avez dit ?

Pour toute réponse, Locke sortit sa bourse et la mit dans la main de Benjavier.

— Il y a deux autres couronnes lourdes là-dedans, en sus de ce que vous toucherez. Plus un petit paquet d'or et d'argent. Ma parole vaut mon argent. Et vous pouvez garder la bourse, là, comme assurance jusqu'à ce que je revienne.

— Dieux ! dit Benjavier. C'est… Tout ceci est si bizarre. Je me demande ce que j'ai fait pour mériter une chance pareille.

— La plupart des hommes ne font rien pour mériter ce que les dieux leur envoient, déclara Locke. On se met au travail ?

— Oui, oui.

Benjavier dénoua son tablier et le lança à Locke. Puis, il se mit à l'ouvrage sur sa veste et son haut-de-chausses. Locke se débarrassa de son calot de velours.

— Des cheveux gris, dites-moi. Vous ne faites pas votre âge – votre visage, je veux dire.

— J'ai toujours bénéficié de traits juvéniles, dit Locke. Ça m'a quelque peu servi pour ce que je fais au nom du duc. J'aurai aussi besoin de vos chaussures – les miennes feraient plutôt fausse note avec de tels vêtements.

Œuvrant rapidement, les deux hommes se dévêtirent et Locke se rhabilla. Il se tint alors au milieu de la chambre, entièrement habillé comme un des serveurs de Meraggio, le tablier marron noué autour de la taille. Benjavier était affalé sur un des lits dans son maillot de corps et son pagne, jonglant avec

le sac de pièces sonnantes.

— Alors ? Je ressemble à quoi ?

— Vous avez l'air tout à fait élégant, répondit Benjavier. Vous vous fondrez à merveille dans le décor.

— Bien. Vous, de votre côté, vous m'avez l'air bien riche. Contentez-vous d'attendre ici avec la porte verrouillée. Je reviendrai très bientôt. Je cognerai exactement cinq fois, pigé ?

— Ça m'a l'air parfait.

Locke referma la porte derrière lui, se précipita dans les escaliers et fila dans la rue. Il prit le chemin le plus long pour retourner chez Meraggio, de façon à entrer par la porte de devant et éviter le garde posté à l'entrée de service.

— Vous n'êtes pas censé passer par là, déclara le garde au répertoire lorsque Locke fit irruption dans le hall, les joues rouges et en sueur.

— Je sais, désolé. (Locke agita son rouleau de parchemin vierge devant les yeux de l'homme.) On m'a envoyé chercher ça pour un des scribes de loi. C'est un des membres de la galerie privée, d'ailleurs.

— Oh, pardon ! Nous n'allons pas vous retarder. Passez.

Locke se mêla pour la troisième fois à la foule qui occupait l'étage de Meraggio, satisfait de voir le peu de regards qu'on lui adressait sur son passage précipité. Il se faufila habilement entre les hommes et les femmes bien habillés et s'écarta du chemin des serveurs qui portaient des plateaux d'argent recouverts de cloches, sans manquer de leur faire un signe de tête amical et familier. En quelques instants, il trouva ce qu'il était venu chercher : deux gardes affalés contre un des murs du fond, plongés en pleine conversation.

— Haut les cœurs, messieurs ! dit Locke en s'avançant vers eux. (Chacun d'eux devait peser trente kilos de plus que lui.) Y en a un de vous deux qui connaît un certain Benjavier ? Il est serveur avec moi.

— Je le connais de vue, répondit un des gardes.

— Il est grave dans la merde, déclara Locke. Il est à *L'Ombre bienvenue,* et il vient juste de foirer une des épreuves de Meraggio. Je suis censé l'escorter et vous emmener avec moi pour m'aider.

— Une des épreuves de Meraggio ?

— Vous savez, dit Locke. Le même truc qu'il a fait à Willa.

— Oh, elle ! Le clerc dans la section publique. Benjavier, vous dites ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a trahi le vieux et Meraggio est pas heureux. On ferait mieux de s'y mettre tout de suite.

— Eh… d'accord, d'accord !

— La sortie latérale, par le service.

Locke se plaça très précautionneusement pour donner l'impression de marcher sans méfiance aux côtés des gardes, alors qu'en fait il les suivait dans les cuisines, les couloirs de service et enfin la salle de repos. Il se glissa en tête, et les deux gardes étaient sur ses talons lorsqu'il sortit dans la ruelle, avec un signe désinvolte au garde affalé. L'homme ne sembla le reconnaître. Locke lui-même avait déjà vu passer des douzaines de serveurs. Un inconnu pouvait sans doute se faire temporairement passer pour l'un d'entre eux, et il n'avait besoin que de peu de temps.

Quelques minutes plus tard, il frappa sèchement à la porte de la chambre neuf de *L'Ombre bienvenue* – cinq fois. Benjavier entrouvrit légèrement la porte, pour la voir violemment repoussée par Locke, qui fit appel à certaines des manières qui lui avaient servi lorsqu'il avait sermonné don Salvara, déguisé en agent de la Division Minuit.

— C'était une épreuve de loyauté, Benjavier, dit Locke comme il faisait irruption dans la chambre, le regard glacé. Une épreuve de *loyauté*. Et tu as tout foiré. Emparez-vous de lui et tenez-le, les gars.

Les deux gardes s'avancèrent pour immobiliser le serveur à moitié nu qui les dévisageait, sidéré.

— Mais… mais je n'ai pas… mais, vous avez dit…

— Ton travail est de servir les clients de Meraggio et de mériter sa confiance. Mon travail à moi, c'est de trouver et de m'occuper des hommes qui ne sont *pas* dignes de sa confiance. Tu m'as vendu ton putain d'uniforme. (Locke s'empara violemment des couronnes de fer-blanc et de la bourse posées sur le lit. Il éparpilla les pièces contenues dans le sac de cuir tout en reprenant la parole.) J'aurais pu être un voleur. J'aurais pu

être un assassin. Et tu m'aurais laissé aller droit chez maître Meraggio, avec le déguisement idéal.

— Mais vous… Oh dieux, vous plaisantez ! Ce n'est pas possible.

— Ces hommes ont-ils l'air moins que sérieux ? Je suis navré, Benjavier. Rien de personnel… Tu as pris une bien piètre décision. (Locke gardait la porte ouverte.) Bon, qu'il sorte. On retourne chez Meraggio, aussi vite que possible.

Benjavier se débattit, grognant et hurlant.

— Non, non, vous ne pouvez pas, j'ai été loyal toute ma…

Locke l'attrapa par le menton et le regarda droit dans les yeux.

— Si tu réponds, dit-il, si tu donnes des coups de pied, si tu cries ou si tu continues à foutre le bazar, cette histoire ne s'arrêtera pas à Meraggio, tu saisis ? Nous ferons venir la garde. Nous te ferons traîner au Palais de la Patience avec des fers aux pieds. Maître Meraggio a plein d'amis au Palais de la Patience… Il se pourrait qu'on oublie ton histoire quelques mois. Tu pourrais te retrouver assis dans une cage-araignée à réfléchir à tes méfaits jusqu'aux premières pluies d'hiver. Je me fais bien comprendre ?

— Oui, sanglota Benjavier. Oh dieux, je suis désolé, je suis désolé…

— Ce n'est pas à moi qu'il faut que tu présentes tes excuses. Maintenant, comme je l'ai dit, nous devons vite le ramener. Maître Meraggio va vouloir discuter avec lui.

Locke prit la tête sur le chemin du retour. Benjavier hoquetait mais se laissait faire. Locke entra nonchalamment dans la salle de repos et passa juste devant le garde de la porte de service. Celui-ci était sidéré.

— Débarrassez cette salle. *Immédiatement !* tonna Locke. Quelques serveurs eurent l'air de vouloir s'y opposer, mais le spectacle de Benjavier, à moitié vêtu et fermement retenu par deux gardes, parut les convaincre que quelque chose se déroulait particulièrement mal. Ils se précipitèrent hors de la salle et Locke se retourna vers les gardes.

— Gardez-le ici, intima Locke. Je vais chercher maître Meraggio. Nous serons de retour dans quelques instants. Cette

salle devra rester vide jusqu'à ce que l'on revienne. Que les serveurs aillent se reposer ailleurs.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ? demanda le garde de la porte de service en passant la tête par l'entrée de la salle.

— Si tu tiens à ton boulot, dit Locke, surveille bien cette ruelle et ne laisse personne entrer. Meraggio va bientôt arriver et il va être de sale humeur. Il serait préférable de ne pas attirer son attention.

— Je crois qu'il a raison, Laval, dit un des gardes qui immobilisaient Benjavier.

— Euh… d'accord, d'accord.

Le garde de la porte de service prit la poudre d'escampette.

— Quant à toi, dit Locke en se rapprochant de Benjavier, comme je te l'ai dit, il n'y a rien de personnel. Je peux te donner un petit conseil ? Ne joue pas au plus fin. Ne raconte pas de conneries. On ne ment pas à Meraggio. Aucun d'entre nous ne le pourrait, même dans la meilleure des formes. Contente-toi de tout avouer direct. Sois tout à fait honnête. Tu comprends ?

— Oui, renifla Benjavier, oui, s'il vous plaît, je ferai n'importe quoi…

— Tu n'as pas besoin de faire *n'importe quoi*. Mais si tu veux que maître Meraggio se montre clément ou qu'il fasse preuve de compassion, par les dieux, tu ferais mieux de tout baver et fissa. Pas de jeux de cons, tu te rappelles ?

— D-d'accord, oui… Tout ce…

— Je reviens dans un instant, dit Locke, avant de tourner les talons pour se diriger vers la porte.

Comme il quittait la salle de repos, il se permit un petit sourire narquois de satisfaction. À présent, les deux gardes avaient l'air d'avoir aussi peur de lui que le serveur. Étrange, comme il est possible d'exsuder l'autorité à partir de rien de plus qu'un peu de crétinerie arrogante. Il se fraya un passage le long des issues de service et des cuisines, pour revenir à l'étage public.

— Dites-moi, dit Locke au premier garde qu'il croisa. Le maître Meraggio se trouve-t-il dans la galerie des membres ? demanda-t-il en agitant ses parchemins vierges roulés comme s'il s'était agi d'une affaire pressante.

— À ce que j'en sais, répondit le garde, je crois qu'il est au troisième niveau, en train de prendre connaissance des rapports.

— Mille mercis.

Adressant un signe de tête aux gardes, Locke grimpa le large escalier de fer noir qui donnait sur la première galerie des membres. Son uniforme semblait être une garantie suffisante de ses privilèges, mais il tenait ostensiblement les parchemins à deux mains devant lui, pour enfoncer le clou. Il scruta la galerie du premier étage, n'y vit aucun signe de sa proie, et continua de monter.

Il trouva Giancana Meraggio au troisième étage, comme le garde le lui avait indiqué. Meraggio embrassait la galerie publique du regard, perdu dans ses pensées. Il écoutait les deux *finankiers* placés dans son dos qui lui lisaient des chiffres inscrits sur des tablettes de cire – données auxquelles Locke ne comprenait pas grand-chose. Meraggio ne semblait pas avoir de garde du corps. Apparemment, il se sentait assez en sécurité, confiné dans les frontières de son royaume commercial. Tant mieux. Locke vint se placer juste à côté de lui, goûtant l'arrogance du geste, et attendit qu'on le remarque.

Les *finankiers* et plusieurs membres des galeries se trouvant à proximité commencèrent à se murmurer des choses. Au bout de quelques secondes, Meraggio se retourna et laissa tout le pouvoir de son regard de lampe tempête se poser sur Locke. Il ne fallut qu'un instant à ce regard pour passer de l'irritation à la suspicion.

— Vous ne travaillez *pas* pour moi, dit Meraggio.

— Je vous apporte les salutations du capa Raza de Camorr, dit Locke d'une voix calme et respectueuse. J'ai des choses très sérieuses à porter à votre attention, maître Meraggio.

Le maître de la maison comptable le dévisagea, avant de déchausser ses optiques et de les mettre dans la poche de son manteau.

— C'est donc vrai, alors. J'avais entendu dire que Barsavi avait suivi la voie de tout ce qui est chair… Et maintenant ton maître m'envoie un laquais. Comme c'est gentil de sa part. Que veut-il ?

— Ses affaires sont plutôt parallèles aux vôtres, maître

Meraggio. Je suis ici pour vous sauver la vie.

Meraggio poussa un grognement.

— Ma vie est loin d'être en danger, mon cher ami mal attifé. Ceci est ma maison et tous les gardes présents ici te couperaient les couilles en m'entendant prononcer deux mots. Si j'étais toi, je commencerais à expliquer où je me suis procuré cet uniforme.

— Je l'ai acheté, dit Locke. À l'un de vos serveurs, un homme du nom de Benjavier. Je savais qu'il était possible de traiter avec lui, parce qu'il fait déjà partie du complot destiné à vous ôter la vie.

— Ben ? Bordel de dieux… Quelles preuves as-tu ?

— J'ai dit à vos gardes de le retenir devant l'entrée de service, à moitié nu.

— Ça veut dire quoi, ça ? *Tu* as dit à *mes* gardes de le retenir ? Tu te prends pour qui ?

— Le capa Raza m'a confié la mission de vous sauver la vie, maître Meraggio. Je voulais dire exactement ce que je viens de vous annoncer. Quant à mon identité, il se trouve que je suis votre *sauveur*.

— Mes gardes et mes serveurs…

— Ne sont pas fiables, siffla Locke. Seriez-vous aveugle ? Je n'ai pas acheté ça chez le fripier. Je me suis présenté à votre entrée de service, j'ai donné quelques couronnes et votre homme Benjavier est sorti de son uniforme comme ça. (Locke fit claquer ses doigts.) Le garde de la porte de service m'a laissé entrer pour beaucoup moins – un solon seulement. Vos hommes ne sont pas de marbre, maître Meraggio. Vous portez trop de crédit à leur fidélité.

Meraggio le toisa. Le rouge lui montait aux joues. Il donnait l'impression d'être sur le point de frapper Locke. Il se contenta de tousser et tendit les mains, paumes ouvertes.

— Raconte-moi ce que tu es venu me dire, intima Meraggio. Dorénavant, je me ferai mon opinion.

— Vos *finankiers* m'étouffent. Donnez-leur congé et procurez-nous un peu d'intimité.

— Ne me dis pas ce que je dois faire dans ma propre…

— Je vous *dirai* quoi faire, bordel de dieux ! cracha Locke. Je suis votre putain de garde du corps, maître Meraggio. Vous êtes

en danger de mort. Chaque minute compte. Vous connaissez déjà l'existence d'au moins un serveur compromis et d'un garde facile. Combien de temps encore allez-vous m'empêcher de vous garder en vie ?

— Pourquoi le capa Raza s'inquiète-t-il de ma sauvegarde ?

— Votre confort personnel ne signifie rien pour lui, répondit Locke. La sauvegarde *du* Meraggio, en revanche, est d'une importance capitale. Un contrat a été lancé sur vous par des intérêts verrariens qui désirent voir l'affaiblissement des fortunes de Camorr. Raza est au pouvoir depuis quatre jours. Votre assassinat ébranlerait les fondations même de cette ville. S'ils se mettaient à chercher des réponses, l'Araignée et la garde atomiseraient les gens de Raza. Il ne peut tout simplement pas se permettre de laisser des gens vous nuire. Il doit entretenir la stabilité de cette ville, tout aussi sûrement que le duc.

— Et comment ton maître sait-il tout cela ?

— Un don des dieux, déclara Locke. Des lettres ont été interceptées, pendant que les agents de mon maître s'occupaient d'affaires sans rapport avec ça. S'il vous plaît, donnez congé à vos *finankiers*.

Meraggio réfléchit quelques secondes, avant de grogner et de faire un signe irrité à ses serviteurs leur intimant de partir. Ils se retirèrent, les yeux ronds.

— Quelqu'un de très vilain en a après vous, dit Locke. C'est un arbalétrier. L'assassin est lashanien. Ses armes sont censées avoir été altérées par la magie d'un Mage Esclave karthanien. Lui mettre la main dessus est un véritable calvaire et il touche presque toujours sa cible. Sentez-vous flatté. Nous pensons qu'il a demandé dix mille couronnes pour ses services.

— Ça fait beaucoup à avaler, maître…

— Mon nom n'a pas d'importance, dit Locke. Descendez avec moi dans la salle de repos derrière les cuisines. Vous pourrez vous-même parler avec Benjavier.

— La salle de repos derrière les cuisines ? (Meraggio fronça fort les sourcils.) Jusqu'ici, je n'ai aucune raison de croire que vous-même n'êtes pas en train d'essayer de me jouer un tour.

— Maître Meraggio, reprit Locke. Vous portez de la soie et du coton, pas une cotte de mailles. Je vous ai à portée de dague

depuis plusieurs minutes, maintenant. Si mon maître souhaitait vous voir mort, vos entrailles seraient en train de souiller le tapis. Vous n'êtes pas obligé de me remercier, vous n'êtes même pas obligé de m'apprécier, mais, pour l'amour des dieux, je vous prie d'accepter que l'on m'a ordonné de vous protéger et qu'on ne refuse pas les ordres du capa de Camorr.

— Hmmm… Un point pour vous. Est-ce un homme aussi redoutable que Barsavi, ce capa Raza ?

— Barsavi est mort en sanglotant à ses pieds, répondit Locke. Barsavi et tous ses enfants. Tirez-en vos propres conclusions.

Meragio rechaussa ses optiques, réajusta son orchidée et mit ses mains dans son dos.

— Nous allons nous rendre dans la salle de repos, dit-il. Passez devant moi.

5

Benjavier et les gardes eurent l'air terrifiés lorsque Meraggio fit violemment irruption dans la salle de repos, derrière Locke. Ils étaient manifestement plus habitués aux humeurs de leur patron que Locke ne l'était, et ce qu'ils voyaient sur son visage devait être quelque chose de réellement déplaisant.

— Benjavier, dit Meraggio. Benjavier, je n'arrive tout simplement pas à y croire. Après tout ce que j'ai fait pour toi… Après t'avoir pris sous mon aile et réglé cette sale histoire auprès du capitaine de ton ancien navire… Je n'ai pas de mots pour ça !

— Je suis désolé, maître Meraggio, dit le serveur, dont les joues étaient plus humides que le toit d'une maison en pleine tempête. Je suis affreusement désolé. Je n'avais aucune intention de…

— Aucune *intention* ? Ce que cet homme vient de me dire est-il vrai ?

— Oh oui, que les dieux me pardonnent, maître Meraggio, c'est vrai ! Tout est vrai. Je suis désolé, si désolé… Je vous en prie, croyez-moi…

— Tais-toi, que les dieux t'ôtent la vue !

Meraggio avait la mâchoire tombante, comme un homme que l'on vient de gifler. Il regardait autour de lui comme s'il voyait la salle de repos pour la première fois, comme si les gardes en livrée ne faisaient pas partie de son monde. Il paraissait prêt à tituber et à tomber en arrière. Mais il se retourna vivement sur Locke, les poings serrés.

— Dis-moi tout ce que tu sais, grogna-t-il. Par les dieux, tous ceux qui sont impliqués dans cette histoire vont apprendre à quel point j'ai le bras long, je le jure.

— Commençons par le commencement, dit Locke. Vous devez passer l'après-midi ailleurs. Vous avez des appartements privés au-dessus de la galerie du quatrième étage, non ?

— Bien entendu.

— Rendons-nous immédiatement là-bas, dit Locke. Que ce pauvre crétin soit jeté dans une réserve. Vous en avez certainement une qui fera l'affaire. Vous pourrez vous occuper de lui lorsque cette histoire sera derrière vous. Pour l'instant, le temps n'est pas votre ami.

Benjavier éclata une fois de plus en sanglots sonores et Meraggio hocha la tête, écœuré.

— Mettez Benjavier au sec et verrouillez la porte. Vous deux, vous gardez l'œil. Et *toi*…

Le garde de la porte de service avait une fois de plus passé la tête à l'entrée. Ses joues s'empourprèrent.

— Laisse un autre intrus, ne serait-ce qu'un gamin, passer par cette porte cet après-midi, et je te fais couper les couilles pour les remplacer par des charbons ardents. C'est clair ?

— P-parfaitement clair, m-maître Meraggio, monsieur.

Meraggio se retourna et sortit précipitamment de la pièce. Cette fois-ci, ce fut Locke qui dut se hâter pour rester à sa hauteur.

6

Les appartements privés fortifiés de Giancana Meraggio étaient de la même eau que ses vêtements, richement ornés et de

la plus subtile des façons. L'homme semblait trouver son bonheur en laissant les matériaux et l'artisanat servir de décorations essentielles.

La porte renforcée de fer se verrouilla derrière eux et la serrure-boîtier verrarienne cliqueta comme ses crabots s'insséraient dans le bois. Meraggio et Locke étaient seuls. L'élégante horloge à eau miniature posée sur le bureau laqué de Meraggio venait juste de remplir le récipient qui indiquait la première heure de l'après-midi.

— Bon, fit Locke. Maître Meraggio, vous ne pouvez pas quitter cet étage avant que notre assassin ne soit repéré. Ce n'est pas sûr. Nous pensons que l'attaque aura lieu entre la première et la quatrième heure de l'après-midi.

— Cela va poser problème, dit Meraggio. Il y a des choses dont il faut que je m'occupe. Mon absence sera remarquée.

— Pas nécessairement, répliqua Locke. Vous est-il venu à l'esprit que nous sommes de stature fort similaire ? Et qu'un homme, dans l'ombre d'une des galeries supérieures, pourrait très bien ressembler à un autre ?

— Tu… tu proposes de te faire passer pour moi ?

— Dans les lettres que nous avons interceptées, dit Locke, nous sommes tombés sur une information qui nous donne un avantage certain. L'assassin n'a pas reçu de description détaillée de votre personne. Plutôt, on lui a dit de planter son carreau dans le seul homme de la maison comptable portant *une assez grosse orchidée* sur le revers de son manteau. Si je devais me trouver vêtu comme vous l'êtes, à la place que vous occupez d'ordinaire dans la galerie, avec une orchidée épinglée sur mon manteau… Eh bien, ce carreau fondrait sur moi, et non sur vous.

— Je trouve difficile à croire que vous êtes assez angélique pour vouloir prendre ma place, à supposer que cet assassin soit aussi mortel que vous l'affirmez.

— Maître Meraggio, poursuivit Locke, je vous demande pardon, mais je ne me suis manifestement pas fait comprendre clairement. Si je ne fais pas ça à votre place, mon maître me tuera de toute façon. De plus, je suis peut-être plus entraîné à esquiver l'étreinte de la dame du Long Silence que vous ne l'imagineriez. Enfin, la récompense que l'on m'a promise pour

conclure cette histoire de façon satisfaisante… Eh bien, si vous étiez dans mes pompes, vous seriez vous aussi disposé à faire face à ce carreau.

— Que veux-tu que je fasse, dans l'intervalle ?

— Prenez vos aises dans ces appartements, répondit Locke. Verrouillez bien les portes. Distrayez-vous quelques heures. J'imagine que nous ne devrions pas attendre longtemps.

— Et qu'arrivera-t-il lorsque l'assassin tirera son carreau ?

— J'ai honte d'avoir à l'admettre, dit Locke, mais mon maître a placé au moins une demi-douzaine d'hommes à l'étage de votre établissement. Certains de vos clients n'en sont pas. Ce sont les garçons les plus malins et les plus brutaux dont dispose le capa Raza, experts en ce qui concerne les manœuvres vives et silencieuses. Lorsque notre assassin agira, ils seront après lui. Entre eux et vos gardes, il ne saura jamais ce qui lui tombe dessus.

— Et si tu n'es pas aussi rapide que tu l'imagines ? Et que ce carreau touche son but ?

— Alors, je serai mort, vous encore en vie, et mon maître sera satisfait, répondit Locke. Notre métier nous fait également prêter serment, maître Meraggio. Je servirai Raza jusqu'à la mort. Alors, on fait quoi ?

7

Locke Lamora sortit des appartements de Meraggio à une heure et demie, avec le plus beau des manteaux, la plus belle des vestes et le plus beau des hauts-de-chausses. Ils avaient le bleu foncé du ciel juste avant le faux-jour, et il se disait que cette teinte lui allait remarquablement bien. Contre sa peau, la tunique de soie blanche était aussi fraîche que l'eau d'automne – toute récemment sortie de la penderie de Meraggio, comme les chausses, les chaussures, les foulards et les gants. Il avait rabattu ses cheveux imprégnés d'huile de rose en arrière. Une petite bouteille de ce produit se trouvait dans sa poche, avec une bourse de tyrins d'or, subtilisée dans les tiroirs de la garde-robe

de Meraggio. L'orchidée était épinglée sur son sein droit et diffusait encore un frais et agréable arôme de framboise.

Les *finankiers* de Meraggio avaient été informés de la mascarade, en même temps que certains de ses gardes les plus fiables. Ils adressèrent un signe de tête à Locke comme il pénétrait d'un pas nonchalant dans la galerie privée du quatrième étage tout en chaussant les optiques de Meraggio. C'était une erreur. Le monde devint tout trouble. Locke maudit sa distraction en même temps qu'il les remettait dans son manteau – les vieux optiques de Fehrwight étaient munis de verres neutres, mais ceux de Meraggio avaient été conçus pour son handicap. Il devrait s'en souvenir.

L'air de rien, comme si cela faisait partie de son plan, Locke s'avança sur les marches de fer noir. Manifestement, il ressemblait assez, de loin, à Meraggio pour ne susciter aucun commentaire. Lorsqu'il parvint à l'étage de la galerie publique, il progressa suffisamment vite et négligemment pour ne susciter que quelques regards sur son passage. Il cueillit l'orchidée qui se trouvait sur son sein et la fourra dans une poche en entrant dans la cuisine.

À l'entrée de la réserve sèche, il fit un signe aux deux gardes et agita sans douceur un pouce sur son épaule.

— Maître Meraggio veut que vous surveilliez la porte de derrière. Donnez un coup de main à Laval. Personne n'entre, c'est lui qui l'a dit. Sous peine de… charbons ardents. Vous avez entendu ce qu'a dit le vieux. Il faut que je cause à Benjavier.

Les gardes se regardèrent et opinèrent du bonnet. L'autorité que Locke avait sur eux paraissait à présent si ferme qu'il pensait pouvoir se balader ici vêtu de sous-vêtements féminins et susciter les mêmes réactions. Dans le passé, Meraggio s'était certainement servi de quelques agents spéciaux pour appuyer ses opérations. Locke marchait sans doute sur les traces de ses prédécesseurs.

Locke entra dans la réserve et referma la porte derrière lui. Benjavier releva la tête. Un étonnement sans limites se lisait sur son visage. Il fut si surpris lorsque Locke lui lança une bourse pleine que le petit sac lui atterrit droit sur l'œil. Benjavier cria et s'effondra contre le mur, le visage dans les mains.

— Merde ! fit Locke. Toutes mes excuses, t'étais censé attraper ce truc.

— Que voulez-vous savoir ?

— Je suis venu m'excuser. Je n'ai pas le temps d'expliquer. Je suis désolé de t'avoir entraîné dans toute cette histoire, mais j'ai mes raisons et j'ai des besoins à satisfaire.

— Désolé de m'avoir entraîné dans toute cette histoire ? (La voix de Benjavier se brisa. Il renifla et cracha.) Qu'est-ce que vous racontez comme merde ? Qu'est-ce qui se passe ? Maître Meraggio pense que j'ai fait quoi ?

— Je n'ai pas le temps de te chanter une chanson. J'ai mis six couronnes dans ce sac. Y a des tyrins, pour que tu puisses plus facilement faire la monnaie. Ta vie ne vaudra pas un pet de lapin si tu restes à Camorr. Sors par les portes qui donnent sur les terres. Prends les fringues que j'ai laissées à *L'Ombre bienvenue*. Voilà la clé.

Cette fois-ci, Benjavier attrapa ce que Locke lui lança.

— Et maintenant, plus de foutues questions, dit Locke. Je vais te prendre par l'oreille et te traîner dans la ruelle. Tu vas faire comme si tu chiais dans ton froc. Quand on arrivera à l'angle et qu'on sera hors de vue, je te laisserai partir. Si tu portes un peu d'affection à la vie, tu détales à *L'Ombre bienvenue*, tu te sapes et tu te tires de cette ville. Prends vers Talisham ou Ashmere. Il y a plus d'une année de paie dans cette bourse. Tu devrais pouvoir faire quelque chose avec ça.

— Je ne…

— On y va tout de suite, intima Locke. Sinon, je te laisse crever ici. Comprendre est un luxe. Que tu n'as pas. Désolé.

Un instant après, Locke tirait le serveur par l'oreille dans la salle de repos. Ce moyen d'accompagnement était une prise bien connue des gardes de la ville. Benjavier s'acquitta de manière fort respectable de son rôle. Il gémissait, sanglotait et priait qu'on lui laissât la vie sauve. Les trois gardes de la porte de service dévisagèrent le loufiat sans compassion, comme Locke le traînait derrière lui.

— Je reviens dans deux minutes, dit Locke. Maître Meraggio veut que je discute encore un peu en privé avec ce pauvre crétin.

— Oh, dieux, s'écria Benjavier, ne le laissez pas m'emmener !

Il va me faire du mal… S'il vous plaît !

Les gardes gloussèrent, bien que celui qui avait empoché le solon de Locke ne semblât pas aussi rigolard que les deux autres. Locke tira Benjavier dans la ruelle jusqu'à l'angle. Dès qu'ils furent hors de vue des trois gardes, Locke le repoussa.

— Pars, dit-il. Cavale. Je leur donne peut-être vingt minutes pour se rendre compte à quel point ils ont été cons. Après, c'est des meutes de malabars que t'auras aux fesses. Reste pas là, *barre-toi* !

Benjavier le fixa, avant de secouer la tête et de s'éloigner d'un pas hésitant en direction de *L'Ombre bienvenue*. Locke tripota une pointe de sa fausse moustache en regardant le serveur s'en aller, puis il se retourna et se fondit dans la foule. Le soleil déversait sa chaleur et sa lumière avec l'intensité qui lui était coutumière. Locke transpirait dru sous ses nouveaux habits bien taillés mais il laissa quelques instants un sourire narquois et satisfait animer son visage.

Il se dirigea d'un pas nonchalant vers le parc des Deux Argents. Il s'y trouvait une échoppe de colifichets pour gentilshommes très près de la porte sud du parc, et des alchimistes noirs dans divers quartiers qui ne le connaissaient pas de vue. Un peu de dissolvant pour se débarrasser de sa moustache et un produit pour rendre à ses cheveux leur teinte naturelle. Ces choses-là faites, il redeviendrait Lukas Fehrwight, prêt à rendre visite aux Salvara et à les soulager d'encore quelques milliers de couronnes.

Chapitre 14

TROIS INVITATIONS

1

— Oh, Lukas ! (Le sourire de donna Sofia illumina son visage lorsqu'elle le rejoignit à la porte du manoir Salvara. Une lueur jaune se déversait sur lui dans la nuit. La onzième heure de la soirée venait juste de passer. Locke était resté caché la majeure partie de la journée qui avait suivi l'histoire chez Meraggio et avait envoyé un messager pour faire savoir à don et donna Salvara que Fehrwight passerait les voir tard dans la soirée.) Ça fait des jours ! Nous avons reçu le billet de Graumann, mais nous commencions à nous inquiéter pour nos affaires – et pour vous, bien sûr. Vous allez bien ?

— Ma dame Salvara, c'est un plaisir de vous revoir. Oui, oui, je vais très bien, merci de le demander. J'ai rencontré des personnes peu recommandables cette semaine, mais tout va se passer pour le mieux. Un bateau est réservé, chargement compris, et nous pouvons entreprendre notre traversée à son bord dès la semaine prochaine. Un second navire est quasiment à notre portée.

— Voyons, ne restez pas là sur les marches comme un messager. Entrez, je vous en prie. Conté ! Veuillez nous apporter des rafraîchissements. Je sais… allez nous chercher de mes oranges, les nouvelles. Nous serons dans la chambre intime.

— Bien sûr, ma dame. (Conté lança un regard plissé à Locke et le gratifia d'un demi-sourire réticent.) Maître Fehrwight, j'espère sans mentir que la nuit vous trouvera en bonne santé.

— Très bonne, Conté.

— Splendide. Je reviens dans l'instant.

Presque tous les manoirs camorriens possédaient deux salons près de leur vestibule. L'un était appelé la « chambre de prescription », où l'on tenait les rencontres avec les visiteurs étrangers et où l'on menait les affaires officielles. Il était arrangé avec froideur, immaculé et richement meublé. Même les tapis y étaient assez propres pour pouvoir manger dessus. La « chambre intime », par contraste, était réservée aux proches fiables et était traditionnellement meublée pour le confort, d'une manière qui reflétait la personnalité du seigneur et de la dame du manoir.

Donna Sofia conduisit Locke dans la chambre intime des Salvara, laquelle abritait quatre fauteuils de cuir matelassé à haut dossier, semblables à des caricatures de trônes. Là où la plupart des salons ne disposaient que de petites tables disposées près des sièges, celui-ci comportait quatre arbres en pot, chacun légèrement plus grand que la chaise qu'il côtoyait. Ces arbres sentaient la cardamome et cette odeur imprégnait l'atmosphère.

Locke étudia attentivement les arbres. Ce n'étaient pas des arbrisseaux, comme il l'avait d'abord imaginé. Il s'agissait, on ne sait comment, de miniatures. Leurs feuilles étaient à peine plus grandes que l'ongle du pouce. Leurs troncs n'étaient pas plus épais que les avant-bras d'un homme et leurs branches s'amincissaient pour n'être pas plus larges que des doigts. Au sein des confins tortueux de leurs rameaux, chaque arbre soutenait une petite étagère de bois et une lanterne alchimique suspendue. Sofia tapota les lampions pour leur donner vie, emplissant la pièce d'une lueur ambrée et d'ombres vertes. Les motifs projetés sur le mur par le feuillage étaient à la fois fantasques et apaisants. Locke fit courir un doigt sur les feuilles fines et douces de l'arbre le plus proche de lui.

— Votre œuvre, donna Sofia ? demanda-t-il. Même pour ceux d'entre nous qui connaissent bien les travaux de vos Maîtres Planteurs, c'est impressionnant… Nous, nous sommes tout commerce, tout terrain et tout rendement. Vous, en revanche, vous n'êtes que style.

— Merci, Lukas. Je vous en prie, prenez un siège. Réduire alchimiquement la charpente des arbres est un art ancien, mais c'est un art que je me trouve particulièrement apprécier, comme

une sorte de passe-temps. Et, comme vous pouvez le constater, ces articles sont également fonctionnels. Mais ils sont loin d'être les plus grandes merveilles de cette pièce – je vois que vous avez adopté nos coutumes camorriennes.

— Ça ? Eh bien, un de vos couturiers semblait me prendre en pitié. Il m'a proposé une affaire telle que ma bonne conscience m'a interdit de la refuser. Ceci est de loin mon plus long séjour à Camorr. Je me suis résolu à tenter de me fondre dans le paysage.

— Quelle splendeur !

— Oui, certes, dit don Salvara tout en attachant les boutons de ses manchettes. Bien mieux que vos accoutrements de prisonnier vadran. Ne le prenez pas mal. C'est vraiment l'idéal pour un climat nordique. Mais, par chez nous, ils donnent l'impression de vouloir étrangler celui qui les porte. Eh bien, Lukas, qu'en est-il de tout cet argent que nous dépensons ?

— Un galion est d'ores et déjà à nous, répondit Locke. J'ai un équipage et une cargaison adéquate. Je superviserai le chargement moi-même dans les prochains jours. Il sera prêt à partir la semaine prochaine. J'ai une piste prometteuse pour un second navire, prêt dans les mêmes délais.

— Une « piste prometteuse », reprit donna Sofia, ce n'est pas tout à fait la même chose que « est d'ores et déjà à nous », à moins que je ne me trompe totalement.

— Vous êtes dans le vrai, donna Sofia. (Locke soupira et essaya d'avoir l'air honteux de ramener encore le sujet sur le tapis.) Il y a un souci… C'est-à-dire, le capitaine du second navire est tenté par une offre censée lui faire transporter un chargement spécial à Balinel. C'est une traversée relativement longue, mais qui paie décemment. Il lui reste à répondre à mes propositions.

— Et je suppose qu'il serait peut-être nécessaire de jeter quelques milliers de couronnes supplémentaires à ses pieds pour lui faire entendre raison, dit don Lorenzo en prenant place près de son épouse.

— Je crains fortement, mon bon don Salvara, que ce ne soit bel et bien le cas.

— Hmmm… Bon, nous pourrons parler de ça dans un instant. Voilà Conté. J'aimerais vraiment vous dévoiler ce que ma dame

vient d'accomplir.

Conté portait trois bols d'argent sur un plateau de bronze. Chaque bol contenait la moitié d'une orange, déjà tranchée de façon que les segments de pulpe puissent être ôtés à l'aide d'une fourchette à deux dents. Conté posa un bol, une fourchette et une serviette de lin sur l'étagère sylvestre située à la droite de Locke. Les Salvara guettèrent ses réactions pendant que Conté dressait leurs moitiés d'orange.

Locke s'efforça de dissimuler l'agitation qu'il aurait pu ressentir. Il prit le bol d'une main et y pécha un quartier de pulpe d'orange à l'aide de sa fourchette. Lorsqu'il le mit sur sa langue, il fut surpris de la chaleur et de la titillation qui se répandirent dans sa bouche. Le fruit était saturé d'alcool.

— Diantre, cela a été trempé dans l'eau-de-vie, dit-il. C'est très agréable… Un cognac d'orange ? Un soupçon de citron ?

— Pas trempé, Lukas, dit don Lorenzo avec un sourire gamin qui ne pouvait être qu'authentique. On vous a servi ces oranges à leur état naturel. L'arbre de Sofia fabrique sa propre eau-de-vie et la mélange au fruit.

— Par les Saintes Essences, dit Locke. Quel étonnant hybride ! À ma connaissance, on cherchait à le faire avec le citronnier…

— Je ne suis parvenue à la formule correcte que le mois dernier, déclara Sofia, et certaines jeunes pousses étaient tout à fait inadaptées à la table. Mais celles-ci semblent s'être développées comme il le fallait. Encore quelques générations d'essais, et je pense que nous pourrons certainement les commercialiser.

— J'aimerais la baptiser « Sofia », dit don Lorenzo. L'orange Sofia de Camorr, une merveille alchimique qui fera pleurer tous les vignerons de Tal Verrar dans les jupons de leurs mères.

— En ce qui me concerne, j'aimerais l'appeler autrement, dit Sofia en tapotant le poignet de son époux d'un air taquin.

— Les Maîtres Planteurs, intervint Locke, vous trouveront aussi merveilleuse que vos oranges, ma dame. Comme je l'ai dit, c'est… peut-être y aurait-il plus d'ouvertures dans notre partenariat qu'aucun d'entre nous ne l'avait prévu. Votre, ah, style… la façon dont vous semblez rendre tout ce qui se trouve

autour de vous malléable… Si je peux me permettre, le caractère de la maison de Bel Auster pour le siècle à venir pourrait être plus façonné par votre touche que par nos vieilles traditions d'Emberlain.

— Vous me flattez, maître Fehrwight, dit donna Sofia, mais ne comptons pas nos navires avant qu'ils n'amarrent.

— Certes, confirma don Lorenzo. Et, sur ce, je reviens à ce qui nous intéresse… Lukas, je crains d'avoir de malheureuses nouvelles à vous annoncer. Malheureuses et quelque peu embarrassantes. J'ai subi… plusieurs revers ces derniers jours. Un de mes débiteurs en amont me doit encore une coquette somme. Plusieurs autres prévisions se sont révélées par trop optimistes. Nous ne sommes, pour faire bref, pas autant en fonds en ce moment que tout le monde pourrait l'espérer. Notre capacité à injecter quelques milliers de couronnes supplémentaires dans notre projet mutuel est fort compromise.

— Oh ! fit Locke. C'est… c'est, comme vous dites, malheureux.

Il glissa une autre tranche d'orange dans sa bouche et en aspira la douce liqueur, en usant comme d'un stimulus pour faire remonter les commissures de ses lèvres – ce qui était complètement contre nature.

2

Sur le front de mer à la Lie, un prêtre d'Aza Guilla se faufilait d'ombre en ombre, se déplaçant avec une grâce lente et patiente qui démentait sa taille.

Ce soir-là, la brume était fine et la chaleur humide de la nuit d'été, particulièrement oppressante. La sueur coulait à flots sur le visage de Jean, derrière le lacis d'argent de son Visage Triste. Le folklore camorrien soutenait que les semaines qui précédaient la Mi-Été et le Jour des Changements étaient toujours les plus chaudes de l'année. Sur l'eau, les lanternes jaunes à présent familières brillaient. Des cris et des clapotements se faisaient entendre comme les hommes qui se

trouvaient à bord du *Satisfaction* déchargeaient une autre livraison de « provisions caritatives ».

Jean doutait d'en apprendre plus sur les articles qui partaient sur ces bateaux à moins de pouvoir agir de façon plus voyante – attaquer un des équipages de chargement, par exemple, et cela serait loin de convenir. Alors ce soir, il avait décidé de concentrer son attention sur un entrepôt situé à environ un pâté de maisons des acculs.

La Lie n'était pas aussi délabrée que Pleutcendres, mais l'endroit en prenait bien le chemin. Les immeubles croulaient ou s'effondraient de tous côtés. Tout le quartier donnait l'impression de sombrer dans une sorte de marais composé de bois pourri et de brique désagrégées. Chaque année, ce marais engloutissait plus de mortier, les commerces légaux fuyaient ailleurs et de plus en plus de corps remontaient à la surface, dissimulés sous des tas de débris – ou pas du tout.

Pendant qu'il rôdait, en robe noire, Jean avait remarqué des bandes contrôlées par Raza qui entraient et sortaient de l'entrepôt et ce, pendant plusieurs nuits. Cette structure était abandonnée mais encore habitable, à la différence des bâtiments voisins, effondrés. Jean avait vu les lumières brûler derrière ses fenêtres presque jusqu'à l'aube, les groupes d'ouvriers affairés, de lourds sacs jetés sur leurs épaules, et même un chariot ou deux.

Mais pas ce soir. L'entrepôt avait été une véritable ruche. Il était à présent silencieux et plongé dans le noir. Cette nuit-là, il paraissait inviter à la curiosité et, tandis que Locke prenait le thé avec la haute société, Jean désirait mettre le nez dans les affaires du capa Raza.

Il y avait des moyens d'accomplir ce genre de choses. Ils faisaient appel à la patience, la vigilance et beaucoup de circonspection. Il avait plusieurs fois fait le tour de l'entrepôt, évitant tout contact dans la rue et se réfugiant dans le noir dès que cela lui était possible. Avec assez de ténèbres, même un homme de la taille de Jean pouvait se faire discret, et il ne faisait aucun doute qu'il pouvait se déplacer silencieusement.

Tourner et virer, tourner et virer. À sa satisfaction, il avait établi qu'aucun des toits alentour n'abritait de vigies dissimulées

et qu'il n'y avait pas non plus d'hommes planqués dans les rues. *Bien sûr,* se dit-il en son for intérieur tout en se collant contre le mur sud de l'entrepôt, *ils pourraient tout simplement être meilleurs que moi.*

— Aza Guilla, fais gaffe, grommela-t-il en se faufilant vers une des portes de l'entrepôt. Si ce soir tu ne me donnes pas tes faveurs, je ne pourrai jamais rendre cette superbe robe et ce masque à tes serviteurs. Je te prie humblement d'en tenir compte.

La porte n'avait pas de serrure. En fait, elle était légèrement entrebâillée. Jean fit glisser ses hachettes dans sa main droite et les remonta dans la manche de sa robe. Il voulait les avoir à portée mais sans qu'elles fussent visibles, juste au cas où il tomberait sur quelqu'un que ses atours fussent encore susceptibles d'impressionner.

La porte craqua légèrement, et il fut dans l'entrepôt, adossé contre le mur, attentif. Les ténèbres étaient épaisses, quadrillées par le lacis de son masque. Une étrange odeur flottait dans l'air, par-dessus celle attendue de poussière et de bois pourrissant – comme du métal brûlé.

Il maintint sa position, sans bouger, s'efforçant pendant de longues minutes de repérer tout bruit. Rien en dehors des craquements lointains et des soupirs des navires ancrés, portés par le vent du Pendu qui s'enfuyait vers la mer. Il passa la main gauche sous sa robe et en retira un globe-lueur alchimique fort similaire à celui qu'il avait emporté sous le Trou-Qui-Résonne. Il lui imprima une rapide série de secousses et l'objet s'illumina.

À la pâle lumière du globe, il vit que l'entrepôt était un grand espace dégagé. Des cloisons pourries et délabrées entassées contre le mur du fond avaient peut-être été celles d'un bureau, autrefois. Le sol était recouvert de poussière fortement tassée et, ici et là, dans les coins ou contre les murs, se trouvaient des piles de débris, certaines sous des bâches.

Jean ajusta soigneusement la position du globe, le gardant tout contre lui pour qu'il ne diffuse sa lueur que sur un arc frontal. Cela aiderait à dissimuler ses activités. Il n'avait pas l'intention de passer plus de quelques minutes à fouiner dans cet endroit.

Comme il progressait lentement en direction de l'extrémité nord de l'entrepôt, il prit conscience d'une autre odeur, laquelle lui hérissa les cheveux sur la nuque : on avait jeté quelque chose ici et on l'y avait laissé pourrir. De la viande, peut-être… mais cette odeur était doucereuse. Jean craignait de savoir ce que c'était avant même de découvrir les corps.

Il y en avait quatre, jetés sous une lourde bâche dans l'angle nord-est du bâtiment. Trois hommes et une femme. Ils étaient assez musculeux, vêtus de tuniques de corps et de hauts-de-chausses, de lourdes bottes et de gants de cuir. Cela étonna Jean jusqu'à ce qu'il examine leurs bras et qu'il voie les tatouages. Les artisans de Camorr avaient pour usage d'apposer le symbole de leur métier sur leurs mains ou leurs bras. Respirant par la bouche pour ne pas en sentir l'odeur, Jean déplaça les corps jusqu'à être sûr de ce que représentaient ces symboles.

Quelqu'un avait assassiné deux verriers et deux orfèvres. Trois des corps portaient des traces évidentes de coups de couteau, et le quatrième, la femme… arborait deux marques de coup violettes sur son visage cireux et exsangue.

Jean soupira et laissa la bâche recouvrir les corps. Ce faisant, il aperçut un reflet sur le sol. Il s'agenouilla et ramassa un bout de verre, sorte de tesson aplati. Il semblait avoir heurté le sol à l'état de fusion et avoir refroidi là. Un bref éclair dardé par le globe-lueur lui permit de voir les autres petits tessons dans la poussière, sous la bâche.

— Aza Guilla, murmura Jean. J'ai volé cette robe, mais n'en tiens pas rigueur à ces gens. Étant le seul prêtre qui vient à eux, je te prie de les juger légèrement, pour la peine de leur trépas et l'indignité de leur lieu de repos. Gardien Véreux, j'apprécierais grandement que tu soutiennes cette requête.

Un craquement se fit entendre lorsque les portes du mur nord de l'immeuble s'ouvrirent. Jean se prépara à bondir en arrière, mais y réfléchit à deux fois. Son globe-lueur avait sans doute déjà été repéré, et il serait plus adéquat de jouer le digne rôle d'un prêtre d'Aza Guilla. Ses hachettes ne bougèrent pas de sa manche droite.

Les dernières personnes qu'il s'attendait à voir passer la

porte nord de l'entrepôt étaient les sœurs Berangia.

Cheryn et Raiza portaient des capes de toile cirée, mais leurs capuchons étaient baissés et leurs bracelets de dents de requin luisaient à la lueur que projetait son globe. Toutes deux étaient équipées d'un globe similaire. Elles les agitèrent et un puissant éclat rouge inonda l'entrepôt, comme si elles abritaient du feu au creux de leurs mains.

— Prêtre curieux, dit l'une, bien le bonsoir à toi.

— Ce n'est pas le genre d'endroit, dit l'autre, où ton ordre vient rôder sans y être invité.

— Mon ordre s'occupe de la mort sous toutes ses formes. (Jean fit un geste en direction de la bâche avec son globe-lueur.) Un acte répugnant a été commis en ces lieux. Je faisais une prière mortuaire, ce qui est ce à quoi toute âme a droit avant de pénétrer le Long Silence.

— Oh, un acte répugnant ! On le laisse à ses occupations, Cheryn ?

— Non, répondit Raiza. Car ses occupations ont curieusement eu beaucoup de choses à voir avec les nôtres, ces dernières nuits, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, ma sœur. Rôdeur une fois ou deux, nous pourrions l'excuser. Mais ce prêtre a fait preuve d'insistance, n'est-ce pas ?

— D'une insistance inhabituelle. (Les Berangia avancèrent vers lui, lentement, comme des chats vers une souris moribonde.) D'une insistance exaspérante. Sur nos acculs et dans notre entrepôt.

— Oseriez-vous suggérer, dit Jean, que vous avez l'intention de vous mêler des affaires d'un envoyé de la dame du Long Silence ? D'Aza Guilla, la déesse de la Mort en personne ?

— Nous mêler des affaires des autres, c'est notre métier, j'en ai bien peur, dit celle située sur sa droite. Nous avons laissé cet endroit ouvert juste au cas où tu désirerais y mettre le nez.

— On espérait que tu ne pourrais pas résister.

— Et nous connaissons personnellement une chose ou deux sur la Dame Très Équitable.

— Les services que nous lui rendons sont un peu plus directs que les tiens.

Sur ce, une lueur rouge fusa sur l'acier nu. Chaque sœur avait tiré une lame incurvée de la longueur d'un bras – des crocs de voleur, l'arme que Maranzalla lui avait montrée tant d'années auparavant. Les jumelles Berangia poursuivirent leur approche.

— Bon, fit Jean. Si nous en sommes déjà au-delà des facéties, mesdames, permettez-moi de mettre fin à cette mascarade. (Jean jeta son globe-lueur à terre, leva les bras, ôta son capuchon noir et retira son masque.)

— *Tannen*, dit la sœur sur sa gauche. Eh ben, putain ! Alors tu n'as pas pris la porte du Vicomte, finalement.

Les sœurs Berangia se figèrent et le toisèrent. Puis, elles se déplacèrent sur sa gauche en un gracieux ensemble, pour se donner plus d'espace.

— Tu as du culot, quand même, dit l'autre, de te faire passer pour un prêtre d'Aza Guilla.

— J'vous demande pardon ? Vous étiez sur le point de *tuer* un prêtre d'Aza Guilla.

— Oui, eh bien, on dirait que tu nous as épargné ce blasphème-là, non ?

— C'est bien pratique, dit l'autre sœur. Je n'aurais jamais rêvé que ce serait si facile.

— Quoi qu'il advienne, rétorqua Jean, je vous garantis que ce ne sera pas du gâteau.

— Ça t'a plu, le boulot qu'on a fait dans votre petite cave de verre ? (C'était celle de gauche qui parlait à présent.) Tes deux copains, les jumeaux Sanza. Des jumeaux liquidés par des jumelles, la même blessure sur les deux gorges, la même position au sol. Ça paraissait approprié.

— Approprié ? (Jean sentit une rage nouvelle monter en lui et cogner dans son crâne. Ses dents crissèrent.) Écoute-moi bien, morue. Je me suis demandé ce que ça me ferait quand le moment viendrait enfin, et je dois dire que ça va me faire prendre un putain de pied.

Les sœurs Berangia se débarrassèrent de leurs capes de deux coups d'épaules presque identiques. Comme la toile cirée voletait au sol, elles lancèrent leurs globes-lueur et tirèrent leurs autres lames. Deux sœurs, quatre couteaux. Elles fixèrent Jean intensément dans la lumière rouge et blanche et s'accroupirent,

comme elles l'avaient fait cent fois devant des milliers de personnes hurlantes lors de la Foire Changeante – comme elles l'avaient fait cent fois devant des victimes implorantes à la cour du capa Barsavi.

— Sœurs Vicieuses, j'aimerais vous présenter aux Sœurs Vicieuses, dit Jean comme il laissait les hachettes tomber de la manche droite de sa robe.

3

— Mais ne le prenez pas trop mal, Lukas, dit donna Sofia en reposant son orange évidée sur son étagère. Nous disposons de quelques solutions.

— Il se peut que nous ne soyons à court des fonds nécessaires que pour quelques jours, déclara don Lorenzo. Je peux faire appel à d'autres ressources. Certains de mes pairs seraient prêts à me prêter quelques milliers de couronnes. On me doit même certaines vieilles faveurs.

— C'est… c'est un soulagement, mon seigneur et ma dame Salvara, un grand soulagement. Je suis ravi d'entendre que votre… situation n'est pas vouée à ruiner notre plan. Et je ne qualifierai pas cela de gênant, pas du tout… Si quelqu'un connaît les difficultés financières, voyez-vous, c'est bien la maison de Bel Auster.

— Je parlerai à plusieurs sources susceptibles de m'accorder un prêt, le prochain Jour Fainéant – qui est, bien entendu, le Jour des Changements. Avez-vous déjà participé aux célébrations officielles du festival, Lukas ?

— Je crains que non, don Lorenzo. Je ne suis jamais venu à Camorr à la Mi-Été.

— Vraiment ? (Donna Sofia haussa les sourcils à l'adresse de son époux.) Pourquoi n'amènerions-nous pas Lukas avec nous au festin du duc ?

— Excellente idée ! (Don Lorenzo fit un grand sourire à Locke.) Lukas, puisque nous ne pouvons de toute façon pas partir avant de nous être assurés quelques milliers de couronnes

supplémentaires, pourquoi ne seriez-vous pas notre invité ? Tous les pairs de Camorr seront présents. Tous les hommes et les femmes importants de la ville basse…

— Du moins, reprit donna Sofia, ceux qui jouissent actuellement des faveurs du duc.

— Bien entendu, dit Lorenzo. Mais venez, accompagnez-nous. Le festin aura lieu au Bief du Corbeau. Le duc n'ouvre sa tour qu'une fois par an, et seulement à cette occasion.

— Mon seigneur et ma dame Salvara, c'est… un honneur tout à fait inattendu. Mais, bien que je craigne de refuser votre hospitalité, je crains également que cela puisse peut-être… puisse peut-être interférer avec mes tâches en cours en notre nom.

— Oh, venez, Lukas ! dit Lorenzo. C'est dans cinq jours. Vous avez dit que vous superviseriez le chargement du premier galion pendant les jours à venir. Faites une pause… Venez profiter d'une occasion toute particulière. Sofia pourra vous présenter, pendant que je ferai pression sur mes pairs pour les prêts dont j'ai besoin. Avec cet argent en main, nous devrions être en mesure de prendre le départ dans quelques jours, c'est exact ? En supposant que vous nous ayez fait part de toutes les complications possibles ?

— Oui, Excellence Salvara, le problème du second galion est la seule complication à laquelle nous devons faire face, en dehors de votre, ah, perte de liquidités. Et, dans tous les cas, la cargaison qu'il emmène à Belinel n'arrivera pas en ville avant la semaine prochaine… Nous sommes peut-être encore une fois sous les bons auspices de la Fortune et des Essences.

— C'est réglé, alors ? (Donna Sofia prit la main de son époux dans la sienne et sourit.) Vous serez notre invité au Bief du Corbeau ?

— Il est considéré comme un grand honneur, confia don Lorenzo, de convier un invité intéressant et inhabituel à la fête du duc. Nous avons donc hâte de vous avoir avec nous pour plusieurs raisons.

— Si cela vous fait plaisir, dit Locke, eh bien, je… je crains de ne pas être un excellent noceur, mais je peux mettre mon travail

de côté pour une soirée.

— Vous ne le regretterez pas, Lukas, affirma donna Sofia. Je suis sûre que nous nous rappellerons tous ce festin avec allégresse lorsque nous entamerons la traversée.

4

De bien des façons, deux est le pire nombre d'adversaires en combat rapproché. Il est presque impossible de les amener à se resserrer et à se gêner mutuellement, surtout lorsqu'ils sont habitués à se battre de concert. Et, s'il y avait des gens à Camorr qui étaient bons en binôme, c'étaient bien les sœurs Berangia.

Jean comptabilisa son seul et unique avantage comme il faisait tournoyer ses hachettes et attendait qu'une des sœurs fasse la première passe : il les avait vues en action au moins une douzaine de fois, à la Foire Changeante et sur la Tombe Flottante. Cela n'allait peut-être pas l'aider beaucoup, dans la mesure où il n'était pas un requin, mais c'était déjà quelque chose.

— On a entendu dire que tu étais bon, dit la sœur sur sa gauche tandis que celle de droite fusait en avant, un couteau en position de garde, l'autre maintenu baissé pour l'attaque.

Jean esquiva sa botte sur le côté, bloqua le couteau d'attaque avec sa hachette gauche et lança un coup en visant les yeux de la fille de l'autre. La seconde lame de la jumelle était déjà en place, et la hachette rebondit contre la garde matelassée. Elle était tout aussi incroyablement rapide qu'il l'avait craint. Soit. Il lui donna un coup de pied dans le genou gauche, une ruse facile dont il avait usé au fil des années pour briser des dizaines de rotules.

Sans qu'il sache comment, elle sentit le coup arriver et plia la jambe pour le dévier. Elle fut touchée au mollet. Cela la déséquilibra, mais n'eut pas d'autre effet. Jean désengagea ses hachettes afin de porter une attaque où elle était censée tomber, mais elle transforma sa chute de côté en coup de pied latéral. Elle pivota sur sa hanche gauche trop rapidement pour que les yeux de Jean puissent la suivre, et sa jambe droite frappa en un

arc indistinct. Son pied vint s'écraser sur le front de son adversaire, juste au-dessus des yeux, et le monde entier s'écroula.

Du chasson. Bien sûr. Il se mettait à vraiment détester cet art.

Il recula en chancelant. Seuls ses instincts développés par l'entraînement le sauvèrent de l'enchaînement de la Berangia, un coup en ligne droite qui aurait dû lui atterrir sur le plexus solaire et faire pénétrer la lame jusqu'à la garde. Il baissa ses hachettes vers l'intérieur, une manœuvre à laquelle don Maranzalla avait fait plaisamment référence sous le nom de « patte de crabe ». Il accrocha sa lame avec la hachette droite et donna un coup sec sur le côté. Cela surprit vraiment la fille. Jean profita de cette fraction de seconde d'hésitation pour plonger le bout de son autre hachette à la base du cou de son adversaire. Il n'eut pas le temps de véritablement porter le coup, mais son attaque fut plutôt puissante. Elle recula en toussant et en titubant, et il eut subitement le champ libre. Il recula d'encore un mètre. Le mur de l'entrepôt se dressait derrière lui. À une distance de quelques centimètres, leurs couteaux étaient grandement supérieurs à ses hachettes. Il lui fallait de la place pour bouger.

La Berangia de gauche fila vers l'avant tandis que l'autre reculait, et Jean jura dans sa barbe. En gardant le dos au mur, il leur interdisait de le prendre de deux côtés différents, mais il ne pouvait pas courir. Elles pourraient alterner leurs attaques, l'une se retirant pour récupérer tandis que l'autre continuerait à l'épuiser jusqu'à ce qu'il fasse une erreur.

Une fois de plus, l'énervement le gagna. Hurlant, il lança ses deux hachettes sur sa nouvelle adversaire. Cela la prit par surprise. Elle fit un pas de côté à une allure qui égalait celle de sa sœur et les deux armes vrombirent aux oreilles de Jean ; l'une des filles lui attrapa les cheveux. Il la chargea, mains tendues devant lui : des mains vides seraient plus efficace contre des crocs de voleurs, lorsque les adversaires sont assez rapprochés pour qu'on puisse les embrasser. La sœur qui lui faisait face écarta une fois de plus ses lames, prête pour un rapide coup de grâce, mais il était aisé de sous-estimer la vitesse de Jean si on

ne l'avait jamais vu à l'œuvre. Ses mains vinrent enserrer les avant-bras de la jumelle. Puis, il se servit de son poids et de ses muscles pour la forcer à écarter les bras. Comme prévu, elle leva une jambe et se prépara à lui lancer un coup de pied.

Jean planta ses doigts dans les muscles durs de l'avant-bras de la Berangia pour maintenir fermement ses lames loin de lui et tira aussi fort qu'il le put. Elle bascula violemment en avant et, dans un claquement qui résonna dans l'entrepôt, son nez rencontra le front de Jean. Du sang chaud jaillit. Il éclaboussa la robe du faux prêtre, mais celui-ci avait bon espoir qu'Aza Guilla finît par lui pardonner ce petit outrage. Avant que son adversaire pût récupérer, Jean lui lâcha les bras, lui prit la tête à deux mains et poussa de toutes ses forces sur sa hanche, tel un lanceur de poids des jeux du Trône Thérin d'antan. Elle vola et percuta sa sœur, qui n'eut qu'à peine le temps de dégager ses lames pour éviter de l'embrocher, et les jumelles Berangia trébuchèrent sur la pile de cadavres que recouvrait la bâche.

Jean courut au centre de l'entrepôt, là où ses hachettes traînaient dans la poussière. Il les ramassa, les fit tournoyer une fois et tripota rapidement la petite attache placée sous son col et qui retenait sa robe. Pendant que les sœurs récupéraient, Jean se défit de sa robe d'un coup d'épaules et la laissa tomber au sol.

Les jumelles Berangia avancèrent une fois de plus sur lui, séparées d'environ trois mètres, l'air à présent vraiment fâchées. *Dieux,* se dit Jean, *la plupart des hommes interpréteraient un nez cassé comme un signe pour prendre leurs jambes à leur cou*. Mais les sœurs continuaient à foncer sur lui, leurs yeux sombres luisant de méchanceté. La sinistre lumière rouge et blanche se trouvait complètement derrière elles et paraissait les auréoler d'un feu ésotérique comme elles étalaient leurs armes pour de nouvelles passes.

Au moins avait-il la place de manœuvrer.

Sans échanger une parole, les sœurs Berangia se ruèrent sur lui. Leurs quatre lames luisaient. Cette fois, ce fut leur professionnalisme qui sauva Jean. Il sut avant que cela ne se produise que lune des deux feinterait et que l'autre porterait le coup. Celle de gauche, dont le nez était cassé, attaqua une fraction de seconde avant celle de droite. Sa hachette droite

levée en garde, il s'avança droit sur le chemin de celle de gauche. L'autre sœur, les yeux écarquillés de surprise, plongea dans l'espace qu'il venait de libérer, et Jean porta un revers de sa hachette droite, marteau en tête, qui la toucha au sommet du crâne. On entendit un craquement humide, et elle s'effondra violemment au sol, ses mains sans vie laissant échapper ses couteaux.

L'autre cria, et c'est à ce moment-là que l'erreur de Jean le rattrapa. Il ne faut que peu d'effort pour transformer une feinte en coup destiné à tuer. Les lames de la fille fusèrent juste au moment où il leva sa hachette droite. Il essuya et en fit dévier une, mais l'autre ripa atrocement sur ses côtes, juste sous le sein droit, déchirant peau, graisse et muscle. Il hoqueta et elle lui donna un coup de pied à l'estomac qui le fit tituber. Il bascula sur le dos.

Elle était juste au-dessus de lui. Le sang lui dégoulinait sur le visage et le cou, elle avait les yeux pleins d'une haine chauffée à blanc. Comme elle plongeait en avant, Jean donna un coup des deux jambes. L'air explosa hors des poumons de la Berangia et elle fut propulsée en arrière, mais il ressentit une vive douleur au biceps droit et une traînée de feu parut lui courir sur la cuisse gauche. *Putain !* Elle avait planté ses lames en lui lorsqu'il l'avait repoussée et lui avait ouvert une ligne déchiquetée en haut de la cuisse, avec son aide ! Il gémit. Tout cela devait vite finir, ou la perte de sang aurait raison de lui, aussi sûrement que les lames de la sœur survivante.

Celle-ci s'était déjà relevée. Dieux qu'elle était rapide ! Jean se mit péniblement à genoux, une douleur déchirant son flanc droit. Il sentait une chaude cascade ruisseler sur son estomac et ses jambes. Cette humidité, c'était le temps qui filait. Elle le chargea à nouveau. La lumière rouge se reflétait sur l'acier, et Jean fit son dernier mouvement.

Comme son bras droit ne paraissait pas assez fort pour lancer de façon convenable, il projeta sa hachette droite d'un revers, en plein dans le visage de son adversaire. L'arme n'était pas assez rapide pour blesser, sans parler de tuer, mais la jumelle broncha une seconde, et cela fut bien assez. Jean lui assena dans le genou droit un coup latéral de sa hachette gauche. L'articulation se

brisa avec le bruit le plus satisfaisant que Jean eût jamais entendu. La Berangia chancela. Un coup sec en arrière, un revers de la main, et la lame du faux prêtre vint profondément mordre l'avant de son autre genou. Elle abattit ses armes sur lui et il esquiva de côté. L'acier vrombit à ses oreilles comme sa porteuse basculait en avant, les jambes désormais incapables de supporter son poids. Elle cria une seconde fois.

Jean roula plusieurs fois sur sa droite – sage décision. Lorsqu'il se releva à grand-peine en se tenant le flanc droit, il vit la sœur survivante se traîner dans sa direction, une lame encore brandie.

— Tu saignes comme un porc, Tannen. Tu ne passeras pas la nuit, espèce de salaud.

— Salaud Gentilhomme, je te prie. Et il y a des chances pour que ça ne finisse pas comme tu le dis. Mais tu sais quoi ? Calo et Galdo sont en train de *se moquer* de toi, sale pute.

Il releva vivement le bras et laissa filer la hachette qui lui restait. Cette fois-ci, ce fut un vrai lancer, avec toute la force et la haine qu'il put y mettre. La lame toucha sa cible, droit entre les yeux de la sœur Berangia. Une expression de surprise absolue sur le visage, elle tomba en avant, telle une poupée de chiffons déchirée.

Jean ne perdit pas de temps à réfléchir. Il s'agenouilla et vérifia l'état dans lequel se trouvait la première sœur qu'il avait abattue. Le sang noir qui coulait de ses oreilles et de son nez lui dit que son attaque avait fait son œuvre. Puis, il réunit ses hachettes et enfila une des capes cirées des jumelles. La tête lui tournait. Il reconnaissait tous les symptômes dûs à la perte de sang dont il avait déjà eu le malheur de faire l'expérience.

Laissant le corps des sœurs à la lumière des globes-lueur tombés au sol, il retourna dans la nuit en titubant. Il éviterait le Chaudron, là où des ennuis étaient sûrs de survenir, et passerait directement par le nord des Taudis de Bois. S'il parvenait juste à rallier la masure de Pleutcendres, Ibelius s'y trouverait, et celui-ci aurait des trucs dans sa manche.

Toutefois, si cette sangsue canine essayait de lui mettre un cataplasme, Jean se sentait capable de lui briser les doigts.

5

Dans son solarium situé au sommet de la tour Ambreverre, donna Vorchenza passa minuit dans son siège préféré, à compulser les notes de la soirée. Il y avait les rapports de la lutte qui résultait de l'ascension du Roi Gris sur le trône de Barsavi – on continuait de retrouver des voleurs dans des bâtiments abandonnés, la gorge tranchée. Vorchenza hocha la tête. Avec l'histoire de la Ronce qui touchait enfin à sa fin, ce bazar était bien la dernière chose dont elle avait besoin. Raza avait identifié et banni une demi-douzaine des espions qu'elle avait infiltrés dans les bandes. Aucun d'entre eux n'avait connaissance de la présence d'autres agents… soit Raza était doué d'un fantastique sens de l'observation… soit il y avait une brèche à un niveau supérieur à celui des taupes de la rue.

Douze ! Et pourquoi les avait-il bannis, plutôt que de les mettre immédiatement à mort ? Était-il en train d'essayer de ne pas la froisser ? Il était certain qu'il n'y était pas parvenu. Il était temps de lui envoyer un message très clair de son cru… Convier ce capa Raza à une rencontre avec Stephen, accompagné de quarante ou cinquante Vestes Noires pour faire bonne mesure.

Les serrures compliquées de la porte du solarium cliquetèrent et s'ouvrirent. Elle ne s'était pas attendue à voir Stephen rentrer ce soir. Heureuse coïncidence. Elle pourrait partager ses réflexions au sujet du cas Raza…

L'homme qui entra dans le solarium n'était pas Stephen Reynart.

C'était un individu déguenillé, aux joues maigres et au regard sombre. Aux tempes, ses cheveux noirs étaient striés de gris et il entra dans sa pièce la plus intime d'un pas guilleret, comme si sa place avait été là. Il portait un manteau gris, et seuls les foulards de soie qu'il avait noués de façon décontractée autour de son cou étaient de couleur – rouge sang.

Le cœur de donna Vorchenza s'emballa. Elle mit une main sur sa poitrine et dévisagea l'inconnu, incrédule. Non seulement l'intrus était parvenu à ouvrir la porte et ce, sans prendre de

carreau d'arbalète dans le dos, mais il y avait un second homme avec lui – plus jeune, au regard vif et à la calvitie naissante, vêtu similairement de gris, que seules les manchettes écarlates de son manteau distinguaient.

— Qui diable êtes-vous ? tonna-t-elle, et, pendant un instant, sa voix affaiblie par l'âge retrouva un peu de son ancienne puissance crépitante. (Elle se leva de son siège, les poings serrés.) Comment êtes-vous parvenus ici ?

— Nous sommes vos serviteurs, ma dame Vorchenza, vos serviteurs venus enfin vous présenter comme il se doit leurs respects. Vous devrez nous excuser pour notre manque de courtoisie passé. Il se passe énormément de choses dans mon petit royaume, dernièrement.

— Vous parlez comme si je devais vous connaître, monsieur. Je vous ai demandé votre nom.

— J'en ai plusieurs, répondit l'homme le plus âgé, mais actuellement je suis le capa Raza. Voici mon associé, il se fait appeler le Fauconnier. Et quant à la façon dont nous sommes entrés dans ce solarium tout à fait charmant…

Il fit un geste en direction du Fauconnier, qui leva la main gauche, paume ouverte devant donna Vorchenza. Sa manche tomba, dévoilant les trois épais bracelets tatoués sur son poignet.

— Dieux, murmura Vorchenza, un Mage Esclave !

— Certes, dit le capa Raza. Pour lequel je vous demande de me pardonner, mais ses arts me paraissaient être la seule façon de m'assurer que vos serviteurs nous laisseraient monter ici et que nous entrerions dans votre sanctuaire sans vous déranger à l'avance.

— C'est maintenant que ça me dérange, cracha-t-elle. Qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Il est grand temps, poursuivit Raza, pour mon associé et moi-même d'avoir une conversation avec l'Araignée du duc.

— Mais de quoi parlez-vous, par les dieux ? Ceci est ma tour. À part mes serviteurs, il n'y a personne d'autre ici.

— Exact, dit le capa Raza, et il n'y a aucun besoin d'entretenir votre petite fiction devant nous, ma dame.

— Vous vous trompez gravement, répliqua-t-elle froidement

d'un ton égal.

— C'est quoi, ces dossiers, derrière vous ? Des recettes ? Et ces notes à côté de votre siège, que sont-elles ? Est-ce que Stephen Reynart vous fournit des rapports réguliers sur les formes et les couleurs des nouvelles robes de cette année, tout juste débarquées des docks ? Allons, ma dame. Je dispose de moyens très inhabituels pour réunir les informations et je ne suis pas un foutriquet. Je considérerai toute feinte supplémentaire de votre part comme une insulte délibérée.

— Je considère votre présence non sollicitée ici comme rien de moins, dit donna Vorchenza après un moment de réflexion.

— Je vous ai mécontentée, dit Raza, et je m'en excuse. Mais avez-vous les moyens d'appuyer ce mécontentement par la force ? Vos serviteurs dorment paisiblement. Votre Reynart et tous vos agents de la Division Minuit sont ailleurs, en train de fureter dans mes affaires. Vous êtes seule avec nous, donna Vorchenza, alors pourquoi ne pas deviser poliment ? Je suis venu ici pour être poli et pour parler franchement.

Elle le regarda froidement quelques instants, avant de faire un geste en direction d'un des fauteuils du solarium.

— Prenez un siège, maître Vengeance. Je crains de ne pas avoir de place confortable pour votre associé…

— Ça ira très bien, dit le Fauconnier. J'apprécie beaucoup les pupitres.

Il s'installa derrière le petit bureau installé près de la porte, tandis que Raza traversait la pièce pour venir s'asseoir en face de donna Vorchenza.

— Hmmm… Vengeance, effectivement. Et vous l'avez eue ?

— Oui, répondit gaiement le capa Raza. Je trouve que ça donne tout le plaisir que c'est censé procurer.

— Vous en vouliez au capa Barsavi ?

— Ha ! Lui en vouloir, oui. On pourrait dire que c'est la raison pour laquelle j'ai fait assassiner ses fils sous ses yeux, avant de le donner en pâture aux requins qu'il adorait tant.

— Une vieille histoire entre vous ?

— J'ai rêvé de la ruine de Vencarlo Barsavi pendant vingt ans, déclara Raza. Je l'ai désormais provoquée, et c'est moi qui le remplace. Je suis désolé si cette affaire a été… une gêne pour

vous. Mais c'est tout ce que je regrette.

— Barsavi n'était pas quelqu'un de gentil, dit Vorchenza. C'était un criminel impitoyable. Mais il était perspicace. Il comprenait de nombreuses choses qui restaient hors de portée des autres capas. L'arrangement que j'avais conclu avec lui portait ses fruits des deux côtés.

— Et il serait honteux de perdre tout cela, dit Raza. J'admire beaucoup la Paix Secrète, donna Vorchenza. L'admiration que je lui porte est tout à fait distincte du dégoût que m'inspirait Barsavi. J'aimerais que l'arrangement reste en l'état. J'ai donné des ordres à cet effet, la nuit même où j'ai pris la place de Barsavi.

— C'est ce que me racontent mes agents, dit donna Vorchenza. Mais je dois vous avouer que j'avais espéré l'entendre de votre bouche avant ce soir.

— Mon retard était inévitable, dit Raza. Me voilà. J'ai d'affreuses manières que je suis tout à fait disposé à reconnaître. Permettez-moi de me rattraper.

— De quelle façon ?

— Cela me ferait très plaisir d'avoir l'occasion d'assister au festin ducal du Jour des Changements. Je suis capable de me vêtir et de me comporter plutôt bien. Vous me présenterez comme un gentilhomme indépendant – je vous assure, dans le Bief du Corbeau, personne ne me reconnaîtra. Je regardais ces tours quand j'étais un enfant de Camorr. Je voudrais rendre hommage comme il se doit aux pairs de Camorr, rien qu'une fois. Je ne viendrai pas sans présents. J'ai quelque chose de plutôt somptueux en tête.

— Ce serait peut-être trop demander, dit lentement donna Vorchenza. Nos deux mondes ne sont pas censés se rencontrer, capa Raza. Je ne me rends pas à vos fêtes de voleurs.

— Vos agents si, pourtant, rétorqua-t-il gaiement.

— Plus maintenant. Dites-moi, pourquoi avez-vous prononcé leur bannissement ? Chez les gens comme vous, les renégats sont punis de mort, alors pourquoi ceux-là ne méritaient-ils pas un couteau en travers de la gorge ?

— Préféreriez-vous qu'ils soient morts, donna Vorchenza ?

— Pas vraiment, répondit-elle, mais vos motivations

m'intéressent davantage.

— Je trouvais pour ma part qu'elles étaient évidentes. Il me faut garder une certaine sécurité. Je ne peux tout simplement pas laisser vos agents faire ce qu'ils veulent, comme Barsavi. Bien sûr, je ne voulais pas vous contrarier plus que nécessaire, alors je me suis dit que les laisser vivre serait un geste amical.

— Hmmm…

— Donna Vorchenza, dit Raza, j'ai bien conscience du fait que vous commencerez presque immédiatement à infiltrer de nouveaux agents dans les rangs de mes gens. Ils sont les bienvenus. Que le stratège le plus subtil gagne. Mais nous avons mis de côté le sujet principal de cette conversation.

— Capa Raza, dit donna Vorchenza, vous ne m'avez pas l'air d'un homme qui a besoin de voir les sentiments enveloppés de délicatesse pour ne pas être choqué, alors j'irai droit au but. Que nous entretenions tous deux des relations de travail, c'est une chose. Pour préserver la Paix Secrète dans l'intérêt de Camorr dans son ensemble. Je suis même heureuse de vous rencontrer ici, en supposant que vous soyez invité et escorté comme il se doit. Mais je ne peux tout simplement pas vous présenter au duc. Je ne peux pas mettre un homme de votre rang en sa présence.

— Cela me déçoit, dit le capa Raza. Et pourtant il peut inviter Giancana Meraggio, n'est-ce pas ? Un homme qui a usé à plusieurs reprises des services de mon prédécesseur. Et de nombreux capitaines dans le transport et la finance qui ont profité des arrangements des bandes de Barsavi. La Paix Secrète enrichit bien des pairs à Camorr. Je suis, dans les faits, leur serviteur. C'est ma patience qui laisse l'argent dans leurs poches. Suis-je vraiment une créature si vile qu'il me soit impossible de rester quelque temps près des tables des rafraîchissements, me tenant en retrait et me contentant de profiter du spectacle ? Juste me promener dans le Jardin Céleste et satisfaire ma curiosité ?

— Capa Raza, dit donna Vorchenza, vous pincez des cordes de conscience qui ne produiront aucun son. Ce n'est pas parce que j'ai le cœur tendre que je suis l'Araignée du duc. Je ne désire aucunement vous insulter, vraiment, mais laissez-moi vous exposer ça en ces termes : vous êtes capa depuis à peine une

semaine. Je commence juste à me faire une opinion à votre sujet. Vous restez un inconnu, monsieur. Si vous régnez une année complète, que vous maintenez la stabilité chez les Gens Bien et que vous préservez la Paix Secrète, alors… peut-être pourrez-vous jouir de quelque considération en ce qui concerne ce que vous proposez.

— Et c'est comme ça que ça doit se passer ?

— C'est comme ça que ça doit se passer, pour l'instant.

— Hélas ! dit le capa Raza. Ce refus me peine plus que vous ne pourriez l'imaginer. J'ai des présents qui ne peuvent tout simplement pas attendre l'année prochaine que je les offre aux pairs de Camorr. Je me vois obligé, avec toutes mes excuses, de refuser votre refus.

— Que diantre voulez-vous dire ?

— Fauconnier…

Le Mage Esclave se leva. Il s'était emparé d'une plume et avait disposé une de ses feuilles de parchemin devant lui.

— Donna Vorchenza, dit-il tout en écrivant d'une écriture hardie et tout en boucles. Angiavesta Vorchenza, c'est bien cela ? Quel adorable nom. Fort adorable, fort véritable nom…

Dans sa main gauche, le fil argenté s'agitait. Ses doigts volaient, et sur la page, une étrange lueur bleu argent apparut, auréolant *ANGIAVESTA VORCHENZA*. À l'autre bout de la pièce, donna Vorchenza gémit et se prit la tête entre les mains.

— Je suis navré de plaider ma cause en usant de moyens moins qu'aimables, donna Vorchenza, dit le capa Raza, mais ne voyez-vous pas qu'il serait dans le plus grand intérêt du duc de m'avoir en tant qu'invité ? Vous ne voulez certainement pas le priver des cadeaux que je déposerai à ses pieds, avec tout le respect qui lui est dû ?

— Je… je ne peux pas dire…

— Si, dit le Fauconnier. Oh que si, cela vous plairait fort d'accepter cette idée ! De vous assurer que le capa Raza soit invité au festin du Jour des Changements dans un esprit des plus cordiaux de bonne entente.

Les mots inscrits sur les parchemins se mirent à luire plus intensément.

— Capa Raza…, dit lentement donna Vorchenza, vous devez…

bien sûr… accepter l'hospitalité du duc.

— Cela ne vous sera pas refusé, déclara le Fauconnier. Il *faut* que le capa Raza accepte votre invitation. Un refus ne vous siérait tout simplement pas.

— Je n'accepterai… pas… de réponse négative.

— Et je n'en donnerai pas, dit Raza. Vous êtes très aimable, donna Vorchenza. Des plus aimables. Et mes cadeaux ? J'ai quatre sculptures exquises que j'aimerais offrir au duc. Je n'ai aucun besoin de me mêler de cette histoire. Mes hommes peuvent tout simplement les déposer quelque part pendant le festin, avec votre coopération. Nous pourrons les porter à son attention lorsqu'il sera moins pris par le temps.

— Comme c'est adorable, dit le Fauconnier. Cette suggestion vous ravit.

— Rien… ne me plairait plus…, capa Raza. C'est très… correct de votre part.

— Oui, dit le capa Raza. C'est très correct de ma part. Juste le mot qui convient.

Il gloussa, avant de se lever de son siège et de faire un signe à l'adresse du Fauconnier.

— Donna Vorchenza, dit le Mage Esclave, cette conversation vous a grandement plu. Vous avez hâte de revoir le capa Raza le Jour des Changements et de lui apporter toute l'aide dont il aura besoin pour faire entrer ses présents dans le Bief du Corbeau.

Il plia le parchemin et le glissa dans la poche de son gilet, avant de recommencer à travailler le fil argenté.

Donna Vorchenza cligna plusieurs fois des yeux et inspira profondément.

— Capa Raza, dit-elle, êtes-vous vraiment obligé de partir ? Vous parler ce soir a été une agréable distraction.

— Pour ma part, j'ai trouvé que vous étiez une hôtesse des plus charmantes, ma dame Vorchenza. (Il la salua bas, le pied droit en avant, d'un geste parfaitement courtisan.) Mais des affaires pressantes m'attendent ailleurs. Je dois m'en occuper et vous laisser aux vôtres.

— Soit, mon bon garçon.

Elle commença à se lever, mais il lui fit signe de rester assise.

— Non, non. Ne vous dérangez pas pour nous. Nous pourrons

retrouver seuls notre chemin pour descendre de votre adorable tour. Je vous en prie, retournez à ce que vous étiez en train de faire avant que nous ne vous interrompions.

— C'était un plaisir, dit donna Vorchenza. Je vous verrai donc le Jour des Changements ? Vous acceptez l'invitation ?

— Oui, répondit le capa Raza. (Il se retourna et la gratifia d'un sourire, avant de passer le seuil du solarium.) J'accepte volontiers votre invitation. Et je vous verrai le Jour des Changements, au Bief du Corbeau.

Interlude

LES FILLES DE CAMORR

La première véritable révolution dans les affaires criminelles de Camorr eut lieu longtemps avant l'avènement du capa Barsavi. En fait ? elle précéda son ascension de presque cinquante ans, et fut le résultat d'un certain manque de maîtrise de soi de la part d'un maquereau du nom de Trevor Vargas le Scabreux.

Trevor le Scabreux avait un grand nombre d'autres surnoms, dont la plupart étaient utilisés en privé au sein de son petit cheptel de putains. Dire que c'était un meurtrier cinglé et sans retenue heurterait la sensibilité de la plupart des meurtriers cinglés et sans retenue. Comme souvent, il représentait un danger plus grand pour ses putes que les passes qu'elles effectuaient pour des cuivres et des argents. La seule chose qu'il leur apportait vraiment, c'était une protection contre ses propres poings, qu'elles pouvaient obtenir en ne lui donnant qu'une petite fraction de l'argent qu'elles ramassaient.

Un soir, une pute particulièrement exploitée refusa de participer au divertissement nocturne favori du maquereau, qui consistait à prendre son plaisir dans sa bouche et à lui tirer les cheveux jusqu'à ce qu'elle hurle de douleur. Sa dague de corset fusa avant même qu'elle ne s'en rende compte. Elle la planta juste à gauche de la virilité de Trevor, pile sur l'articulation de la cuisse, avant de taillader sur la droite. Il y eut des quantités effrayantes de sang, sans parler des hurlements, mais les tentatives de Trevor pour se défendre furent grandement entravées par la vitesse à laquelle sa vie se déversait entre ses jambes. Puis, (celle qui avait été) sa pute le traîna sur le sol et

s'assit sur son dos pour l'empêcher de ramper hors de la chambre. Ses forces le fuirent, il mourut très vite, et nul ne le regretta.

Le lendemain soir, le capa de Trevor envoya un autre homme prendre ses affaires en main. Les femmes de l'ancienne écurie de Trevor lui souhaitèrent la bienvenue, des sourires aux lèvres, et lui donnèrent la chance d'essayer gratuitement leurs services. Parce qu'il avait un petit tas de briques brisées là où la plupart des gens entretiennent leur cervelle, il accepta. Une fois soigneusement dévêtu et privé de ses armes, on le tua de plusieurs coups de poignard. Ceci attira vraiment l'attention de l'ancien capa de Trevor. Le surlendemain soir, il dépêcha cinq ou six hommes pour aplanir la situation.

Mais il était survenu une chose étrange : deux ou trois autres groupes de putains s'étaient débarrassés de leur souteneur. Et ce noyau en expansion avait pris possession d'un entrepôt au nord des Traquenards pour en faire son quartier général. Les hommes du capa n'y trouvèrent pas six ou sept morues effrayées, comme on le leur avait dit, mais presque deux douzaines de femmes en colère qui avaient jugé bon d'acheter des armes avec tout l'argent qu'elles avaient été en mesure de réunir.

Les arbalètes ont le don de grandement égaliser les chances, surtout à faible distance et avec l'avantage de la surprise. On ne revit plus jamais ces cinq ou six-là.

C'est ainsi que la guerre éclata pour de bon. Les capas qui avaient perdu des maquereaux et des filles tentèrent de corriger la situation, tandis que, chaque jour, le nombre de femmes qui se ralliaient à la rébellion grandissait. Elles louèrent les services d'autres bandes pour assurer leur protection. Elles établirent des maisons de plaisir selon leurs propres critères et se mirent à travailler sur ces bases. Les services qu'elles fournissaient, dans des chambres confortables et bien équipées, étaient bien supérieurs à ceux qu'on pouvait trouver auprès des bandes de putes encore dirigées par des hommes, et l'argent des clients potentiels commença à peser en faveur de ces dames.

Les filles de Camorr s'étaient efficacement liguées en guilde. Moins d'un an après la mort de Trevor le Scabreux, les quelques derniers macs qui s'accrochaient tenacement à leur moyen de

subsistance se firent convaincre (souvent à mort) de trouver un autre moyen de joindre les deux bouts.

Beaucoup de sang coula. Des dizaines de putes furent brutalement assassinées, et plusieurs de leurs bordels furent ravagés par des incendies. Mais, pour chaque fille de nuit qui tombait, un homme du capa subissait le même sort. Les dames rendaient coup pour coup, aussi violemment que n'importe quel capa dans l'histoire de Camorr. En fin de compte, une trêve incertaine se transforma en arrangement stable et mutuellement bénéfique.

Les putains de la ville se séparèrent à l'amiable en deux groupes, définis par leur territoire. Les Dockeuses prirent le secteur ouest de Camorr, tandis que les Muguettes régnaient à l'est. Les deux organisations se mélangeaient sans heurts dans les Traquenards, là où les affaires prospéraient le plus. Cela continua. Elles recrutèrent des gros bras loyaux et cessèrent de louer les services d'égorgeurs issus d'autres bandes. Bien que leurs vies ne pussent pas être considérées comme entièrement agréables – compte tenu de leurs activités –, au moins contrôlaient-elles à présent fermement leurs propres affaires et étaient-elles libres de faire respecter certaines règles de bienséance par leurs clients.

Elles érigèrent et entretinrent un duopole : en échange de leur promesse de ne pas intervenir dans toute autre forme de délit, elles s'assuraient le droit d'écraser sans pitié toute tentative de soutenir des femmes hors de leurs deux bandes, et elles usaient de ce droit. Naturellement, certains hommes n'accordèrent pas beaucoup d'attention aux règles établies par ces femmes. Ils essayaient de gifler les putes, de refuser de payer pour leurs services ou d'ignorer les critères imposés par ces dames en matière de propreté et d'ivresse. De rudes leçons furent dispensées. Comme de nombreux hommes l'apprirent à leurs dépens, il est impossible d'être intimidant lorsqu'une femme en colère tient votre bite dans une main et qu'elle a un stylet pointé sur vos reins dans l'autre.

Lorsque Vencarlo Barsavi écrasa ses rivaux et s'éleva en tant qu'unique capa de Camorr, même lui n'osa pas déranger l'équilibre établi entre les bandes traditionnelles et les deux

guildes de putains. Il rencontra des représentantes des Dockeuses et des Muguettes avec une grande politesse. Il convint de préserver leur statut quasi autonome et elles convinrent de payer régulièrement son assistance – des paiements sous forme de pourcentage sur les bénéfices, considérablement moins élevés que les autres droits que les Gens Bien de Camorr payaient au capa.

Barsavi avait réalisé ce que trop d'hommes en ville étaient lents à saisir, une idée qu'il fit appliquer des années après lorsqu'il fit des sœurs Berangia ses exécuteurs principaux. Il était assez sage pour comprendre que l'on ne pouvait sous-estimer les femmes de Camorr qu'à ses risques et périls.

Chapitre 15

LA MORSURE DE L'ARAIGNÉE

1

— Pouvez-vous m'assurer, demanda Ibelius, que vous ferez plus attention à vous que vous ne l'avez fait ou que votre ami Jean ne l'a fait pour lui-même la semaine passée ?

— Maître Ibelius, répondit Locke, vous êtes notre medekiner, pas notre mère et, comme je vous l'ai déjà dit une dizaine de fois cet après-midi, je suis entièrement préparé, corps et âme, pour cette histoire dans le Bief du Corbeau. Je suis la prudence incarnée.

— Ah, si c'est le cas, j'espère ne jamais rencontrer l'imprudence incarnée.

— Ibelius, gémit Jean, laissez-le tranquille. Vous le menez par le bout du nez sans même avoir la décence de l'épouser d'abord.

Jean s'assit sur la paillasse, hagard et plutôt ébouriffé. Les poils noirs qui lui poussaient sur le visage ne faisaient que renforcer son anormale pâleur. Ses blessures avaient failli lui coûter cher. De larges bandes de tissu étaient enroulées autour de sa poitrine et des bandages similaires lui enserraient la jambe sous le haut-de-chausses, ainsi que l'avant-bras droit.

— Ils sont pratiques, ces medekiners, dit Locke en ajustant les manchettes de son manteau (celui qui avait appartenu à Meraggio). Mais je crois que la prochaine fois, il faudra qu'on paie un supplément pour le modèle muet, Jean.

— Vous pourrez alors bander vous-même vos blessures, monsieur, et appliquer vos propres cataplasmes, même si je me permettrais d'avancer qu'il serait plus rapide et plus facile pour

vous deux de vous contenter de creuser votre tombe et de vous y installer à l'aise, jusqu'à votre inévitable transition vers des affaires plus tranquilles !

— Maître Ibelius, dit Locke en attrapant le vieillard par les bras, Jean et moi vous sommes plus reconnaissants pour votre aide que nous ne pouvons l'exprimer. Je pense que nous serions tous les deux morts, sans votre intervention. J'ai l'intention de vous récompenser pour la dure période passée ici avec nous dans ce taudis. Je suis censé toucher quelques milliers de couronnes très prochainement. Une partie vous appartient déjà. Vous aurez une nouvelle vie loin d'ici, avec les poches bien pleines. Et le reste servira à mettre le capa Raza sous terre. Haut les cœurs ! Regardez ce que Jean a déjà fait à ses sœurs.

— Un exploit que je ne suis plus en mesure de rééditer, dit Jean. Prends soin de toi, Locke. Je ne pourrai pas venir à ta rescousse si quelque chose part de travers, ce soir.

— Même si je ne doute pas qu'il essaye, dit Ibelius.

— Ne t'inquiète pas, Jean. Ce ne sera rien d'autre qu'un soir de routine avec le duc et toute sa foutue cour, réunis dans une tour de verre à deux cents mètres du sol. Qu'est-ce qui *pourrait* mal tourner ?

— Ce sarcasme m'avait l'air bien peu enthousiaste, dit Jean. Tu as vraiment hâte d'y être, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui, Jean. Chains ne se tiendrait plus de jubilation s'il était encore vivant. Je vais jouer à Lukas Fehrwight devant cet enfoiré de duc, sans parler des autres pairs de notre connaissance. Les de Marre, les Feluccia, le vieux Javarriz… Gloire au Gardien Véreux, ça va être *un putain de spectacle* ! En supposant que je sois au mieux de ma forme. Et après… de l'argent dans nos poches. Ensuite, la vengeance.

— Quand es-tu attendu au manoir des Salvara ?

— À la troisième heure de l'après-midi, ce qui signifie que je n'ai plus le temps de lambiner. Jean, Ibelius… À quoi je ressemble ?

— J'aurais du mal à reconnaître l'homme que nous avons installé sur ce lit de malade il n'y a pas si longtemps, répondit Ibelius. J'avoue que vous avez un surprenant talent. Je n'avais jamais envisagé que l'on puisse se grimer de telle façon.

— C'est à notre avantage, maître Ibelius, dit Jean. Très peu de gens ont envisagé ça. Vous avez l'air prêt pour la soirée, maître Fehrwight. Bon, maintenant, vous allez prendre le chemin le plus long pour l'Isla Durona, c'est ça ?

— Dieux oui ! dit Locke. Ma folie à ses limites. J'irai au nord par le cimetière et par Quiétude. J'imagine que je ne verrai pas un chat une fois que je serai sorti de Pleutcendres.

Tout en parlant, il s'enroula, malgré la chaleur étouffante, dans la cape de toile cirée que Jean avait rapportée de sa rencontre avec les sœurs Berangia. Elle dissimulerait ses jolis atours jusqu'à ce qu'il atteigne la Colline aux Murmures. Dans les recoins sombres de Pleutcendres, un homme habillé de ses plus beaux vêtements risquait de trop attirer l'attention des rôdeurs.

— Je pars pour le Bief du Corbeau, dans ce cas, déclara Locke. Jusqu'à pas d'heure. Jean, repose-toi bien. Maître Ibelius, prodiguez à Jean les soins d'une mère. J'espère rentrer avec de bonnes nouvelles.

— Revenez, ce sera déjà ça.

2

La Mi-Été, le Jour des Changements, dix-septième jour de Parthis, soixante-dix-huitième année d'Aza Guilla, la ville de Camorr sombra dans la folie.

Une Foire Changeante se tenait sur la large mare circulaire du marché, mais cette fois-ci elle était plus petite et plus dépenaillée que les festivités mensuelles. Au centre se trouvait un terrain de balle-aux-mains flottant érigé sur des barges plates liées entre elles. Les équipes avaient choisi leurs couleurs en piochant dans un tonneau. À présent assorties par le hasard, elles se mutilaient mutuellement dans l'ivresse, sous les acclamations d'une foule entièrement composée de gens de peu. Lorsqu'une équipe marquait, un petit bateau muni d'un tonnelet de bière attaché en son milieu longeait le stade et servait des louches à chaque joueur. Naturellement, les rencontres se

faisaient de plus en plus sauvages et sordides. De nombreux participants furent jetés à l'eau, pour y être repêchés par une équipe de Vestes Jaunes zélés, qui, en d'autres circonstances, n'aurait jamais songé à intervenir.

Le Jour des Changements, c'étaient les gens de peu qui dirigeaient les rues de Camorr. Ils organisaient des pique-niques ambulants, transportant des fûts de bière et des outres de vin. Des fleuves de fêtards se rencontraient et se bousculaient, se réunissaient et se séparaient. L'œil d'un dieu aurait permis de voir des hommes et des femmes indisciplinés circulant dans les rues de la cité, tel le sang dans les vaisseaux d'un homme ivre.

Dans les Traquenards, le commerce allait bon train. Les festivités attiraient les marins et les visiteurs de rives lointaines comme une flaque créée par la marée. Quelques heures d'hospitalité camorrienne, et les bambocheurs étaient peu susceptibles de faire la différence entre leur cul et leurs tympans. La marée de beuveries, de jeux de hasard et d'argent dépensé les submergeait. Ils se noyaient dans la débauche, tout à fait volontairement. Le lendemain, quelques navires partiraient pour d'autres ports. Peu d'entre eux disposeraient d'un équipage assez en forme pour monter ne serait-ce qu'un fanion, sans parler d'une voile.

Dans le Chaudron, les Goulets et la Lie, les gens du capa Raza célébraient les largesses de leur nouveau monarque. Sur son ordre, des dizaines et des dizaines de tonneaux de vin rouge bon marché avaient été apportés par dog-cart. Sur leurs perrons, les bandes trop pauvres ou trop paresseuses pour rallier ce carrefour scandaleux qu'étaient devenus les Traquenards buvaient jusqu'à l'inconscience. Les *garristas* de Raza se déplaçaient dans les quartiers qu'ils revendiquaient comme étant les leurs avec des paniers de pain, distribuant des miches à quiconque en demandait. En fait, chacune contenait une cuivre ou une argent. Lorsque ces cadeaux cachés furent découverts (par le biais de quelques malheureuses dents cassées), plus une seule miche de pain ne fut à l'abri des dépradations au sud du quartier des Temples.

La Tombe Flottante de Raza était ouverte aux visiteurs. Plusieurs de ses *garristas* et leurs bandes disputaient des parties

de cartes qui prirent des proportions épiques. À l'apogée de ces parties, quarante-cinq hommes et femmes se chamaillaient, se bousculaient, buvaient et se hurlaient dessus, à l'étage qui dominait les eaux sombres des Taudis, les eaux qui avaient englouti le capa Barsavi et toute sa famille.

Raza n'était nulle part en vue. Il devait s'occuper de certaines affaires dans le Nord ce soir-là, et n'avait révélé à personne qui fût extérieur à son entourage proche de vieux serviteurs qu'il se trouverait à la cour du duc, à les toiser du haut de la tour du Bief du Corbeau.

Dans le quartier des Temples, on célébrait le Jour des Changements de façon plus retenue. Sans cesse, les prêtres et les Initiés de chaque clergé échangeaient leurs places. Les robes noires d'Aza Guilla conduisaient un rituel majestueux sur les marches du temple d'Iono ; les serviteurs du seigneur des Eaux Avides faisaient de même chez la Dame Très Équitable. Dama Elliza et Azri, Morgante et Nara, Gandolo et Sendovani ; toutes les délégations du divin faisaient brûler des cierges et chantaient pour les cieux devant un autel différent, avant de s'en aller au bout de quelques minutes. Un certain nombre de bénédictions supplémentaires fut dispensé devant la maison incendiée de Perelandro, où un vieillard seul, vêtu des atours blancs du seigneur des Oubliés, récemment arrivé d'Ashmere, considéra le désordre du temple qui venait de lui échoir. Il n'avait aucune idée de la façon dont commencer à rédiger son rapport au Divin Chef de Perelandro, concernant la destruction qu'il avait découverte dans une cave de Verre d'Antan – dont il avait ignoré jusqu'alors l'existence.

Dans le Recoin Nord et le Tournant de la Fontaine, de jeunes couples aisés se rendaient au parc des Deux Argents, où faire l'amour la veille de la Mi-Été était censé porter chance. On racontait que toute union consommée là avant le faux-jour apporterait au couple tout ce qu'il désirait chez un enfant. C'était une gratification supplémentaire, à supposer que cela fût vrai, mais pour l'instant, la plupart des hommes et des femmes qui se dissimulaient au milieu des chemins de pierre pilée et des murs recouverts de végétation frissonnante ne désiraient rien que l'autre.

Sur les eaux du Vieux Port était ancrée la frégate *Satisfaction*, des drapeaux jaunes pendus à ses mâts, des lanternes jaunes allumées même de jour. Une dizaine de silhouettes se déplaçaient sur le pont, calmement, agissant furtivement pour préparer le navire aux affaires de la nuit. Des arbalètes étaient alignées sur les mâts, recouvertes de bâches. Des filets antiabordage avaient été tirés sous les rambardes du pont supérieur, installés pour pouvoir être ôtés rapidement et hors de vue. Des seaux remplis de sable avaient été disposés pour étouffer les flammes. Si les machines de guerre placées sur la rive tiraient, certaines d'entre elles projetteraient un feu alchimique contre lequel l'eau serait pire qu'inutile.

Dans les cales sombres situées sous le pont supérieur du navire, trois autres dizaines d'hommes et femmes profitaient d'un gros repas, afin d'avoir l'estomac plein au moment d'agir. Il n'y avait pas un seul invalide parmi eux – pas même un fiévreux.

Au pied du Bief du Corbeau, foyer et palais du duc Nicovante de Camorr, cent équipages étaient garés en spirale. Quatre cents gardes et cochers en livrée fourmillaient, profitant des rafraîchissements apportés en trottinant par des hommes et des femmes vêtus aux couleurs ducales. Ils attendraient là toute la nuit que leurs seigneurs et dames descendent – à Camorr, le Jour des Changements était le seul jour de l'année où presque tous les pairs, tous les petits nobles des îles d'Alcegrante et tous les derniers membres des Cinq Familles des tours de verre s'entassaient au même endroit, pour boire, festoyer, ourdir, comploter, offrir des compliments et assener des insultes, sous le regard chassieux du duc. Chaque année, la génération montante des dirigeants de Camorr regardait la vieille garde grisonner un peu plus sous ses yeux ; chaque année, ses saluts et ses courbettes se faisaient plus exagérés ; chaque année, les murmures à couvert devenaient plus venimeux. Peut-être Nicovante avait-il régné trop longtemps.

Six ascenseurs à chaîne desservaient le Bief du Corbeau. Ils montaient et descendaient, montaient et descendaient. Chaque cage qui s'ouvrait en grinçant au sommet de la tour déversait

une nouvelle flopée d'arrivants vêtus de manteaux colorés et de robes sophistiquées, dégorgeant sur la terrasse d'embarcation pour se mélanger au flot bavard des nobles et des flatteurs, des éminences grises et des prétendants, des commerçants et des fainéants, des ivrognes et des prédateurs courtisans. Des volées d'oiseaux décrivaient des cercles en nuées paresseuses et frémissantes, comme les rayons du soleil s'abattaient de toutes leurs forces sur l'assemblée. Les seigneurs et les dames de Camorr donnaient l'impression de se tenir sur un lac d'argent en fusion situé au sommet d'un pilier de chaleur blanche.

L'air se rida de vagues de chaleur quand la cage de fer qui abritait Locke Lamora et les Salvara se balança en cliquetant, venant se caler dans les mécanismes de verrouillage installés au bord de la terrasse du duc.

3

— Par les Saintes Essences ! dit Locke. Je n'ai jamais vu rien de tel. Je n'ai jamais été si haut dans les airs. Par les Mains-En-Dessous-Des-Eaux, je n'ai jamais été si haut en *société* ! Mon seigneur et ma dame Salvara, pardonnez-moi si je me tiens à vous comme si la noyade me guettait.

— Sofia et moi venons ici depuis que nous sommes enfants, déclara Lorenzo. Chaque année, ce même jour. Ce n'est extraordinaire que les dix ou onze premières fois, croyez-moi.

— Je vais être obligé de vous croire sur parole, Excellence !

Des serviteurs en livrée noir et argent décorées de rangées de boutons d'argent poli luisant au soleil, leur tinrent la cage ouverte, comme Locke suivait les Salvara sur la terrasse d'embarcation. Une escouade de Vestes Noires les croisa. Tous étaient vêtus d'uniformes de cérémonie, leurs rapières passées en bandoulière dans des fourreaux incrustés d'argent. Les soldats portaient de grands chapeaux de fourrure noire ; leurs médaillons arborant les armes du duché de Camorr leur tombaient juste au-dessus des yeux. Locke tressaillit en pensant

à ce qu'ils devaient ressentir, à faire les cent pas sous le regard impitoyable du soleil pendant d'interminables heures. Ses vêtements le faisaient abondamment transpirer, mais ses hôtes et lui avaient la possibilité de rentrer dans la tour.

— Don Lorenzo et donna Sofia ? Mon seigneur et ma dame Salvara ?

L'homme qui s'approcha en sortant de la foule était très grand et large d'épaules. Il dominait d'une bonne tête presque tous les Camorriens présents ; ses traits anguleux et ses cheveux singulièrement clairs étaient la marque de l'espèce la plus pure et la plus ancienne du sang vadran. Cet homme avait ses racines loin au nord-est, à Astrath ou Vintila, les terres situées au cœur du royaume des Sept Essences. Curieusement, il portait le noir de la compagnie du Verre Nocturne, avec des galons de col argentés de capitaine, et il avait le pur accent des classes aisées de Camorr.

— Eh bien, oui, répondit don Lorenzo.

— Votre serviteur, mes Excellences. Je m'appelle Stephen Reynart. Donna Vorchenza a dû vous parler de moi.

— Oh, bien sûr ! (Donna Sofia lui tendit la main. Reynart salua un pied en avant, lui prit la main et embrassa le vide juste au-dessus.) Je suis vraiment ravie de faire enfin votre connaissance, capitaine Reynart. Et comment se porte donna Vorchenza cet après-midi ?

— Elle *tricote*, ma dame, répondit Reynart avec un sourire satisfait qui dénotait quelque blague intime. Elle a réquisitionné un des salons du duc. Vous savez comme elle se sent lors des grandes réunions bruyantes.

— Je me dois, bien entendu, d'aller la voir, dit Sofia. J'adorerais lui dire bonjour.

— Je suis sûr que ce sera un sentiment partagé, ma dame. Mais puis-je me permettre une supposition ? Ne serait-ce pas maître Fehrwight, le commerçant d'Emberlain dont on m'a dit qu'il viendrait avec vous ? (Reynart salua une fois de plus, rien que du cou cette fois-ci et dit dans un vadran à couper au couteau :) Puissent les Essences couler avec douceur et les mers s'épancher avec calme, maître Fehrwight.

— Puissent les Mains-Sous-les-Vagues vous prodiguer bonne

fortune, répliqua Locke, véritablement surpris, dans un vadran plus fluide. (Par politesse, il enchaîna en thérin :) Un de mes compatriotes, capitaine Reynart ? Au service du duc de Camorr ? Comme c'est fascinant !

— Mon extraction est tout ce qu'il y a de plus vadran, déclara Reynart, mais alors que j'étais encore en bas âge, mes parents sont morts en mission commerciale dans cette ville. J'ai été adopté et élevé par donna Vorchenza, la comtesse d'Ambreverre, la tour brillante et dorée, là-bas. Elle n'avait pas d'enfants. Bien que je ne puisse hériter ni de son titre ni de ses propriétés, on m'a permis de servir dans la compagnie ducale du Verre Nocturne.

— Époustouflant ! Je dois avouer que vous êtes tout à fait impressionnant – l'image des rois des Essences eux-mêmes. Je parierais que le duc n'est que trop ravi de vous avoir à son service.

— J'espère de tout mon cœur que cela est le cas, maître Fehrwight. Mais venez donc. Je vous retiens. Je vous demande pardon, mon seigneur et ma dame Salvara. Je ne suis guère un digne sujet de conversation. Laissez-moi vous guider dans la Tour, avec votre permission.

— Je vous en prie, dit Sofia. (Elle se rapprocha de l'oreille de Locke et murmura :) Donna Vorchenza est très âgée, c'est un peu la grand-mère de toutes les dames d'Alcegrante. C'est elle qui arbitre tous nos ragots, pourrait-on dire. Elle ne va pas bien. Elle est de plus en plus distante chaque mois – mais elle nous reste très proche. J'espère que vous aurez l'occasion de faire sa connaissance.

— J'en ai fort hâte, ma dame Salvara.

Reynart les fit entrer dans la tour même du Bief du Corbeau, et le spectacle arracha un hoquet à Locke.

De l'extérieur, le Bief du Corbeau était argent opaque. De l'intérieur, du moins aux niveaux qu'il put voir, il était presque transparent. Une légère brume fumante semblait vivre dans le verre, voilant l'éclat du soleil et le réduisant à un cercle blanc qu'un œil non protégé pouvait facilement regarder, sans pour autant affecter le panorama depuis la tour. Un paysage vallonné et le large Angevin s'étendaient au nord, tandis que toutes les

îles de la ville basse se déployaient au sud telles des illustrations sur une carte. Locke n'avait pas assez de ses deux yeux. Il parvenait même à distinguer les minces silhouettes noires des mâts des navires qui dansaient par-delà l'extrémité sud de la ville. Son estomac papillonnait sous l'excitation du vertige.

Juste au-dessus d'eux : le Jardin Céleste. On racontait qu'il y avait des centaines de tonnes de terre fertile dans les pots et les bacs qui se trouvaient sur ce toit. Des vignes tombaient en cascades sur les côtés. Des buissons bien entretenus et de grands arbres jaillissaient du sommet de la tour comme une petite forêt ronde miniature. Dans les branches d'un de ces arbres, faisant face au sud à la mer de Fer, un siège en bois était installé, considéré comme le plus haut point de Camorr accessible aux personnes sensées. Le Jardin Céleste était sûrement rempli d'enfants : c'était là qu'on lâchait les jeunes nobles pour qu'ils se divertissent pendant que leurs parents s'occupaient sous leurs pieds des affaires de la cour.

Le plancher sur lequel Locke et ses hôtes se trouvaient ne couvrait pas les trente mètres de large de la tour. Il s'agissait d'un demi-cercle qui n'occupait que la moitié nord de l'édifice. Locke s'agrippa à une rambarde au sud-ouest et regarda en bas. Il y avait quatre autres galeries en arc de cercle, chacune disposée à environ six mètres au-dessous de l'autre et toutes bondées de monde. À nouveau, le vertige menaça de le submerger. Le regard fixé sur au moins vingt-cinq mètres de « vide », avec le flanc transparent de la tour et le spectacle effarant de la vue sud devant lui, il eut l'impression que le monde basculait sur son axe. La main de don Salvara posée sur son épaule le ramena à l'instant présent.

— Vous avez attrapé la maladie du Bief du Corbeau, Lukas. (Don Salvara rit.) Vous vous accrochez à cette rambarde comme à une amante. Venez prendre quelque rafraîchissement. Avec le temps, vos yeux vont s'habituer au panorama, et tout aura l'air parfaitement normal.

— Oh, seigneur Salvara, si seulement cela pouvait être vrai ! Je serais ravi de visiter les tables de banquet.

Lorenzo le guida parmi les nuées de soies, de coton, de cachemires et de fourrures rares, hochant la tête de ci, faisant un

signe de là. Sofia avait disparu, en même temps que Reynart.

Les tables de banquet, réparties sur quinze mètres de long (ou peut-être ne s'agissait-il que des apéritifs ; dans un festin comme celui-là, les légers rafraîchissements d'après-midi pouvaient rivaliser avec les plats principaux de toute occasion de moindre envergure), étaient recouvertes de nappes de lin aux bordures d'argent. Les chefs cuisiniers de guilde, les Maîtres des Huit Beaux Arts de Camorr, se tenaient au garde-à-vous, portant leur robe cérémonielle crème et leur toque d'érudit noire aux cordons dorés tombant derrière les oreilles. Chaque chef, homme ou femme, arborait des tatouages noirs compliqués sur chacun de ses doigts. Chaque motif symbolisait la maîtrise dans une des Huit Formes Gastronomiques.

Au bout d'une des tables de banquet se trouvaient les desserts (le Cinquième Bel Art) : des gâteaux à la crème de cerise enrobés de coques d'or comestibles, des tartes à la cannelle minutieusement assemblées en forme de navires et agrémentées de pâte de miel, une flotte entière de petits bateaux aux voiles en pâte d'amande et à l'équipage en grains de raisin. Il y avait des poires évidées dont on avait remplacé le cœur par des cylindres de pulpe de melon d'eau ou de la crème de cognac. Il y avait des pastèques pelées pour en laisser voir la chair rose, le blason de Camorr sculpté sur chaque face, des globes alchimiques sertis les faisant luire d'une appétissante lueur.

À l'autre bout de cette table étaient disposées les viandes. Chaque plateau d'argent était recouvert d'une *phantasmavola* – un Plat Impossible, un animal imaginaire formé par les moitiés de deux créatures différentes pendant la préparation et la cuisson. Locke vit un sanglier rôti à la tête de saumon, posé sur un monceau de caviar noir. Non loin se trouvait une tête de porc complète, avec une pomme des marais dans la bouche et un corps de chapon rôti. Le tout était recouvert de sauce caramel brune et de figues, et Locke céda à la sensation grondante qui montait au fond de son estomac. Il laissa un des chefs lui trancher une bonne portion du porc-chapon, qu'il dégusta dans un plat en argent avec une petite fourchette de même métal. Cela lui fondit dans la bouche comme du beurre, et les arômes lui firent tourner la tête. Il n'avait rien mangé d'aussi magnifique

depuis des semaines. Il savait qu'il aurait fallu tous ses talents et l'aide des frères Sanza au mieux de leur forme, pour préparer quelque chose d'aussi fin dans sa vieille cave de verre. Cette pensée enleva un peu de saveur à son repas et il finit rapidement.

Il fut heureux de faire l'impasse sur la tête de bouvillon au corps d'encornet.

Au centre des tables de banquet se trouvait le couronnement (à ce niveau-là, du moins). C'était une énorme délicatesse – peu subtile – de deux mètres quarante de long : une sculpture comestible de la ville de Camorr. Les îles, en ris de veau passé au four, étaient posées sur de petites plates-formes métalliques. Entre les plates-formes, les chenaux étaient inondés de quelque liqueur bleue servie à la louche par un chef installé sur le côté droit du diorama. Tous les ponts principaux de la cité étaient figurés par une réplique en sucre cristallisé. Tous les points de repère en Verre d'Antan étaient là en miniature, de la Tour Brisée au sud à la maison des Roses de Verre et aux Cinq Tours qui dominaient le tout. Locke observa cette œuvre très attentivement. Il y avait même un minuscule galion en chocolat glacé pas plus gros qu'une amande, qui flottait sur des Taudis de Bois en pudding noir.

— Comment allez-vous, Lukas ?

Don Salvara était de nouveau à ses côtés, un verre de vin à la main. Un serviteur vêtu de noir lui prit son plat vide des mains au moment même où il se retournait pour répondre.

— Je suis époustouflé, dit Locke sans trop exagérer. Je n'avais aucune idée de ce à quoi m'attendre. Par les Essences, il vaut peut-être mieux que je n'aie pas eu d'idées préconçues. La cour du roi des Essences doit ressembler à ça. Je n'arrive pas à concevoir d'autre endroit comparable.

— Vos gentes pensées honorent notre ville, dit Lorenzo. Je suis fort aise que vous ayez décidé de vous joindre à nous. Je viens juste de bavarder avec quelques-uns de mes pairs. J'aurai une discussion sérieuse avec un d'entre eux dans à peu près une heure. Je pense qu'il sera d'accord pour environ trois mille couronnes. Cela m'embête de le dire, mais il est plutôt influençable et il m'apprécie beaucoup.

— Lukas, s'écria donna Sofia comme elle refaisait surface avec Reynart sur les talons, est-ce que Lorenzo vous fait tout visiter comme il se doit ?

— Ma dame Salvara, je suis tout à fait sidéré par le spectacle de ce festin. J'oserais même dire que votre époux pourrait me laisser dans un coin avec le pouce dans la bouche que je m'amuserais de façon adéquate toute la soirée.

— Loin de moi cette pensée, bien sûr, dit don Salvara en riant. Je venais juste de deviser avec don Bellarigio, mon amour. Il est ici avec le sculpteur qu'il patronne depuis ces derniers mois, le Lashanien borgne.

Une équipe de serviteurs en livrée passa devant eux, quatre hommes portant quelque chose de lourd sur un brancard de bois. L'objet était une sculpture d'or et de verre, une pyramide luisante arborant le blason de Camorr. Des lampes alchimiques devaient se trouver à l'intérieur, car le verre brillait d'une magnifique teinte orange. Sous les yeux de Locke, la couleur vira au vert, puis au bleu, puis enfin au blanc, avant de revenir à l'orange.

— Oh mon dieu, comme c'est adorable ! (Donna Sofia était visiblement amoureuse de tout ce qui était alchimique.) Les teintes changeantes ! Oh, ces ajustements doivent être précis. Comme j'aimerais regarder à l'intérieur ! Dites-moi, est-ce que don Bellarigio pourrait me sculpter une de *ces choses* ?

Trois autres équipes firent passer trois autres sculptures devant leur groupe. Toutes changeaient de teinte selon un enchaînement différent.

— Je ne sais pas, répondit Reynart. Ce sont des cadeaux pour le duc, de la part d'un de nos… invités les plus inhabituels. Ils ont été inspectés par mes supérieurs. Il est sûr qu'ils sont magnifiques.

Locke s'en retourna près de la table de banquet et se retrouva subitement à deux mètres de Giancana Meraggio, qui portait une orchidée sur la poitrine, une assiette en argent de fruits dans une main et avait une superbe jeune fille dans une robe rouge au bras gauche. Meraggio regarda brièvement Locke, avant de reposer vivement les yeux sur lui. Il le dévisagea de son regard pénétrant et fixa les vêtements qu'il portait. Le maître changeur

ouvrit la bouche, la referma, parut y réfléchir à deux fois, et l'ouvrit de nouveau.

— Monsieur, dit-il d'un ton glacial. Je vous demande pardon, mais…

— Oh, mais c'est maître Meraggio ! (Don Salvara vint se placer à ses côtés. À la vue d'un don, Meraggio referma une fois de plus la bouche et s'inclina poliment, si ce n'est très sincèrement.)

— Don Salvara, dit Meraggio, et l'adorable donna Sofia. Quel plaisir de vous voir tous les deux ! Mes salutations à vous également, capitaine Reynart.

Il priva le grand Vadran de son attention d'un geste de la tête et se remit à fixer Locke.

— Maître Meraggio, dit celui-ci, si ce n'est pas une heureuse coïncidence ! C'est un plaisir d'enfin vous rencontrer. Je vous ai plusieurs fois cherché à votre maison comptable, mais je crains de ne jamais avoir eu l'occasion de vous présenter mes hommages en bonne et due forme.

— Vraiment ? Eh bien, j'étais sur le point de vous demander… Qui pouvez-vous bien être, monsieur ?

— Maître Meraggio, intervint don Salvara, permettez-moi de vous présenter Lukas Fehrwight, commerçant d'Emberlain, serviteur de la maison de Bel Auster. Il est venu discuter de l'importation d'une certaine quantité de petite bière. J'aimerais voir la façon dont ces blondes d'Emberlain tiennent la comparaison face à ce que nous faisons de mieux ici. Lukas, voici l'honorable Giancana Meraggio, maître de la maison comptable qui porte son nom, connu de beaucoup comme le duc de Fer-Blanc et ce pour de bonnes raisons. Toute la finance gravite autour de lui comme les constellations dans le ciel.

— Votre serviteur, monsieur, dit Locke.

— D'Emberlain ? De la maison de Bel Auster ?

— Eh bien oui, répondit donna Sofia. Il est ici au festin comme notre invité d'exception.

— Maître Meraggio, reprit Locke, j'espère que je ne me fais pas trop d'idées, mais est-ce que vous trouvez la coupe de mon manteau à votre goût ? Et le tissu ?

— C'est une question singulière, répondit Meraggio, un

sourire narquois aux lèvres, car les deux m'ont l'air étrangement familiers.

— Et c'est bien le but, dit Locke. Sur les conseils des Salvara, je me suis procuré un ensemble de vêtements à la mode camorrienne. J'ai demandé au tailleur de sélectionner une coupe particulièrement appréciée des gens connus en ville pour l'excellence de leur goût. Et c'est votre nom qu'il m'a donné, monsieur. Cet ensemble a été conçu à partir de *vos préférences personnelles* ! J'espère que vous ne me trouverez pas trop direct si je vous dis que je le trouve des plus excellemment confortables.

— Oh non, fit Meraggio, l'air affreusement confus. Oh, non ! Pas trop direct du tout… Très flatteur, monsieur. Je, euh… Je ne me sens pas tout à fait bien. La chaleur, vous comprenez. Je crois que je vais aller me servir un peu du punch que contient cette énorme délicatesse. Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, maître Fehrwight. Si vous voulez bien m'excuser, donna Sofia, don Lorenzo.

Meraggio s'en alla et regarda Locke par-dessus son épaule avant de secouer la tête. *Oh, Gardien Véreux*, se dit Locke, *t'es un putain de comique, pas vrai ?*

— Lukas, dit donna Sofia, vous êtes-vous assez restauré pour l'instant ?

— Je crois que tout va pour le mieux, ma dame Salvara.

— Bien ! Pourquoi ne pas venir débusquer donna Vorchenza avec moi ? Elle se cache dans une des autres galeries, penchée sur son tricot. Si elle est lucide aujourd'hui, vous l'adorerez, je vous le garantis.

— Donna Vorchenza se trouve dans les appartements les plus au nord de la galerie ouest, deux étages plus bas. Vous connaissez cet endroit ? demanda Reynart.

— Oh, oui ! répondit Sofia. Qu'en dites-vous, Lukas ? Allons lui présenter nos hommages. Lorenzo pourra vaquer aux affaires importantes dont il doit s'occuper.

— Tout ça ne m'est pas sorti de l'esprit, ma chérie, dit don Lorenzo d'un ton faussement irrité.

» Maître Fehrwight, j'espère pour ma part que la vieille Donna parle thérin, ce soir. Vous pourriez vous retrouver

présenté à une statue de pierre. Ou peut-être ne se comporte-t-elle ainsi que quand je suis là.

— J'aimerais pouvoir dire qu'il ne s'agit que de pure simulation, mon seigneur Salvara, dit Reynart. Je vais tourner un peu et essayer d'avoir l'air d'être vraiment en service. Transmettez mon affection à donna Vorchenza, ma dame Salvara.

— Bien entendu, capitaine. Vous venez, Lukas ?

Donna Sofia le guida vers un des larges escaliers de Verre d'Antan aux rampes de bois laqué. Des lampes alchimiques luisaient faiblement au pied des marches, posées dans des casiers décorés. Elles seraient merveilleuses, la nuit tombée. Cet étage était agencé de la même façon que celui du dessus. Une autre table de banquet de quinze mètres de long était jonchée de délicatesses et merveilleux, et une des pyramides d'or et de verre à l'étrange beauté avait été installée à côté d'elle. *Bizarre*, se dit Locke.

— Ma dame Salvara, dit-il en souriant et pointant du doigt, peut-être pourrait-on persuader quelques serviteurs d'emprunter une de ces sculptures pour vous lorsque nous partirons et que vous pourrez regarder à l'intérieur ?

— Oh, Lukas, si seulement – mais on ne remercie pas le duc de son hospitalité en empruntant ses décorations sur un coup de tête. Venez, il faut que nous descendions encore un étage. Lukas ? Lukas, qu'y a-t-il ?

Locke s'était figé, les yeux rivés sur l'escalier qui donnait sur le niveau inférieur. Quelqu'un montait : un homme mince et alerte, vêtu d'un manteau gris, de gants gris et d'un haut-de-chausses gris. Sa veste et son chapeau à quatre coins étaient noirs, ses foulards d'un riche carmin et il portait à la main gauche un anneau très familier par-dessus son gant en cuir – l'anneau de Barsavi, la perle noire du capa de Camorr.

Locke Lamora soutint le regard du capa Raza, le cœur battant comme le tambour d'une galère de guerre. Le seigneur de la pègre de Camorr fit halte, sidéré. Un étonnement démesuré palpita sur son visage, un air qui fit monter l'hilarité au fond de l'âme de Locke. Puis une fraction de seconde de haine pure. Raza crissa des dents et ses traits se durcirent. Enfin, il parut

reprendre le contrôle sur lui-même – il fit tournoyer une badine de bois-sorcier noir laqué au bout doré, la ficha sous son bras gauche et s'avança d'un pas décidé vers Locke et donna Sofia.

4

— Vous devez sûrement être une donna de Camorr, dit le capa Raza. Je ne crois pas avoir eu le plaisir de faire votre connaissance, gente dame.

Il se débarrassa vivement de son chapeau et s'inclina bas à l'angle idéal, le pied droit devant le gauche.

— Je suis donna Sofia Salvara de l'Isla Durona, déclara-t-elle.

Elle tendit la main droite et il la prit, faisant claquer son baiser au-dessus d'elle.

— Votre serviteur, ma dame Salvara. Je m'appelle Luciano Anatolius. Je suis charmé, ma dame, tout à fait charmé. Et votre compagnon ? Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Je ne le crois pas, monsieur, répondit Locke. Vous m'êtes étrangement familier, mais je suis sûr que je me rappellerais vous avoir déjà croisé.

— Maître Anatolius, voici Lukas Fehrwight, un commerçant d'Emberlain, de la maison de Bel Auster, dit Sofia. Mon invité personnel ici au festin du duc.

— Un commerçant d'Emberlain ? Mes salutations, monsieur. Eh bien, vous devez être un homme de *multiples ressources*, pour parvenir à vous frayer un chemin dans des cercles si fermés.

— Je fais ce qu'il faut, monsieur, je fais ce qu'il faut. J'ai des amis véritablement exceptionnels à Camorr, qui me procurent des avantages inattendus.

— Je n'en doute pas. La maison de Bel Auster, dites-vous ? Les célèbres marchands de liqueurs ? Quelle merveille. Comme tout le monde, j'aime bien boire un bon coup. En fait, je préfère faire tous mes achats au tonneau.

— Vraiment, monsieur ? sourit Locke. Eh bien, c'est une spécialité de ma firme. De nombreuses choses merveilleuses et

étonnantes sortent de nos tonneaux. Nous tirons fierté de toujours donner satisfaction – de fournir ce pour quoi on nous paie, de rendre ce que l'on nous offre, sans garder la monnaie –, si vous voyez où je veux en venir.

— Tout à fait, dit le capa Raza, souriant lui aussi. Une pratique commerciale admirable, chère à mon cœur.

— Mais certainement, dit Locke. Je me rappelle maintenant pourquoi vous m'êtes familier, maître Anatolius. N'auriez-vous pas une sœur ? Peut-être deux ? Il me semble me souvenir les avoir rencontrées à quelque occasion – la ressemblance me paraît *très* frappante.

— Non, répondit le capa Raza en se renfrognant. Je crains que vous ne vous trompiez grandement. Je n'ai pas de sœurs. Donna Sofia, maître Fehrwight, ce fut un plaisir singulier de faire votre connaissance, mais j'ai bien peur que des affaires pressantes m'appellent ailleurs. Je vous souhaite à tous deux de bien vous amuser au festin de ce soir.

Locke tendit la main et arbora un innocent sourire amical.

— C'est toujours un plaisir de faire de nouvelles connaissances, maître Anatolius. Peut-être nous reverrons-nous ?

Le capa Raza regarda la main tendue de Locke, puis parut revenir à lui. Il pouvait difficilement refuser une telle courtoisie sans provoquer de gros remous. Sa main forte s'empara de l'avant-bras de Locke, et Locke lui rendit son geste. Les doigts de la main libre de Locke se contractèrent. Si son stylet n'avait pas été commodément dissimulé dans une de ses bottes, il aurait été tenté au-delà de toute pensée rationnelle.

— Vous êtes très aimable, maître Fehrwight, répondit le capa Raza d'un air placide, mais j'en doute fort.

— S'il y a bien une chose que j'ai apprise dans cette ville, maître Anatolius, dit Locke, c'est qu'elle est pleine de surprises. Très bonne soirée à vous.

— Et à vous, commerçant d'Emberlain, dit Raza.

Il se fondit vite dans la foule. Locke le regarda jusqu'au bout. Raza se retourna une fois, leurs regards se croisèrent de nouveau, puis le capa fut loin, dans l'escalier qui donnait sur l'étage supérieur, son manteau gris battant sur son passage.

— Lukas, dit donna Sofia, aurais-je loupé quelque chose ?

— Loupé quelque chose ? (Locke la gratifia d'un autre sourire innocent à la Fehrwight.) Je ne crois pas, ma dame. C'est juste que cet homme ressemblait fort à quelqu'un que j'ai connu autrefois.

— Un ami d'Emberlain ?

— Oh non ! répondit Locke. Pas un ami. Et l'homme en question est mort – tout ce qu'il y a de plus mort. (Conscient de serrer les dents, il se força à se détendre.) Devrions-nous aller chercher votre donna Vorchenza, ma dame ?

— Ma foi oui, répondit Sofia. Oui, allons-y. Suivez-moi donc.

Passant devant lui, elle lui fit descendre l'escalier que Raza venait de monter, pour déboucher dans une autre galerie bondée de gens de qualité – « sang bleu et sang doré », comme le père Chains aurait pu le tourner. Plutôt qu'une table de banquet, ce niveau abritait un bar : douze mètres de bois-sorcier peuplés d'une dizaine d'hommes vêtus de la livrée ducale. Dans leurs dos, sur des tables et des étagères, des milliers et des milliers de bouteilles. Des lampes alchimiques avaient été disposées derrière elles, baignant la galerie de cascades de rubans colorés. D'énormes pyramides de verres de vin et de bière étaient installées sur les côtés du bar, isolées par des cordes de velours. Un geste dénué de professionnalisme pouvait faire tomber des centaines de couronnes de cristal fin. Des Vestes Noires se tenaient au garde-à-vous près des pyramides de verres, à des fins de sécurité supplémentaire. Et, justement, une autre adorable sculpture pyramidale avait été posée là, quelques mètres sur la droite du bar, derrière l'une des cordes de velours.

Donna Sofia le guida vers l'ouest, après le bar et la longue file de nobles qui attendaient de recevoir le courage liquide de leur choix. Quelques-uns avaient déjà manifestement du mal à pratiquer l'art qui consiste à se tenir debout et droit. Dans le mur ouest de la galerie se trouvait une lourde porte de bois-sorcier arborant le sceau d'argent des armes personnelles du duc Nicovante. Donna Sofia la poussa et mena son compagnon dans un couloir courbe illuminé par la douce lueur argentée de lanternes alchimiques. Il y avait trois portes dans ce couloir, et donna Sofia conduisit Locke à celle qui se trouvait au fond, près

de ce qu'il supposait être le côté nord de la tour.

— Et maintenant, dit-elle, un sourire narquois aux lèvres, ce sera soit donna Vorchenza, soit deux jeunes gens occupés à ce qu'ils ne devraient pas être en train de faire…

Elle ouvrit doucettement la porte et jeta un œil à l'intérieur, avant de tirer sur la manche de Locke.

— Tout va bien, murmura-t-elle. C'est elle.

Locke et Sofia contemplaient une pièce presque carrée au mur extérieur légèrement incurvé. À la différence des galeries publiques, le Verre d'Antan de ce secteur de la tour était opaque. La seule fenêtre se trouvait dans le mur nord, son store de bois était entrouvert pour laisser passer les rayons du soleil et l'air chaud de la fin d'après-midi.

Il y avait une chaise en bois à haut dossier dans cette pièce, sur laquelle était assise une vieille dame voûtée. Elle était penchée sur deux aiguilles luisantes, complètement absorbée par l'objet tricoté et non identifiable que ses efforts faisaient flotter sur ses genoux. Quelques pelotes de laine noire traînaient à ses pieds. Elle était vêtue de façon excentrique, d'un manteau d'homme noir et d'une paire de pantalons violet foncé comme en portaient traditionnellement les officiers de cavalerie. Ses petites pantoufles noires étaient recourbées aux extrémités, comme sorties d'un conte de fées. Ses yeux paraissaient lucides derrière ses verres en demi-lune, mais elle ne quitta pas son tricot du regard lorsque donna Sofia amena Locke au centre de la pièce.

— Donna Vorchenza ? (Donna Sofia s'éclaircit la voix et haussa la voix :) Donna Vorchenza ? C'est Sofia, ma dame… Je suis avec quelqu'un que je voudrais vous présenter.

« Snik-snik », faisaient les aiguilles de donna Vorchenza, « snik-snik », mais elle ne releva pas la tête.

— Donna Angiavesta Vorchenza, dit Sofia à Locke, comtesse douairière d'Ambreverre. Elle, ah… elle vient et elle part. (Sofia soupira.) Pourrais-je vous prier de rester ici avec elle juste un instant ? Je vais au bar. Elle boit parfois du vin blanc. Peut-être qu'un verre la ramènera parmi nous.

— Bien sûr, donna Sofia, dit Locke avec entrain. Je serais très heureux d'être aux petits soins pour la comtesse. Allez lui

chercher ce que vous estimerez approprié.

— Je peux vous apporter quelque chose, Lukas ?

— Non, oh non ! Vous êtes trop aimable, ma dame Salvara. Je prendrai peut-être quelque chose plus tard.

Sofia secoua la tête et se retira de la pièce, refermant la porte derrière elle dans un petit « clic ». Locke fit quelque temps les cent pas, les mains dans le dos.

« Snik-snik », faisaient les aiguilles, « snik-snik ». Locke leva un sourcil. La chose qui se déversait de ces aiguilles restait un parfait mystère. L'ouvrage n'était peut-être pas près d'être achevé. Il soupira, arpenta encore un peu la pièce et se retourna pour regarder par la fenêtre.

Les Collines brunes et vertes s'étendaient à l'horizon au nord de la ville. Locke distinguait les lignes que traçaient les routes, les toits bariolés des petites constructions et le bleu-gris de l'Angevin. Au loin, tout se fondait dans une chaleur brumeuse. Le soleil baignait l'ensemble d'une lumière chauffée à blanc. Il n'y avait pas un seul nuage.

Soudain, une violente douleur lui transperça la nuque, sur le côté gauche.

Locke tournoya et fit claquer sa main là où il avait mal. Ses doigts rencontrèrent un peu d'humidité. La donna Angianvesta Vorchenza, comtesse douairière d'Ambreverre, se tenait devant lui, ôtant l'aiguille à tricoter qu'elle venait de lui planter dans la nuque. À présent, ses yeux étaient pleins de vie derrière ses verres en demi-lune, et un sourire vint animer les rides de son visage.

— Gaaaaaaaaaaah-*ouuuuuuuille !* (Locke se massa le cou et parvint à conserver son accent vadran avec la plus grande des difficultés :) C'est quoi, ce *merdier* ?

— Du saule-chagrin, maître Ronce, répondit donna Vorchenza. Le poison du saule-chagrin, je suis sûre que vous en avez entendu parler. Il ne vous reste que quelques minutes à vivre… et j'aimerais beaucoup les passer à discuter avec vous.

5

— Vous… vous…

— Je vous ai suriné la nuque. Oui, eh bien, je dois avouer que ça m'a procuré beaucoup de plaisir, mon cher garçon. Que puis-je dire ? Vous nous avez bien fait courir.

— Mais… mais… Donna Vorchenza, je ne comprends pas. En quoi vous ai-je offensée ?

— Vous pourriez tout aussi bien laisser tomber cet accent vadran. Il est excellent, mais je crains fort que vous ne puissiez pas vous tirer de ce mauvais pas avec votre sourire et en bluffant, maître Ronce.

Locke soupira et se frotta les yeux.

— Donna Vorchenza, si cette aiguille était vraiment empoisonnée, pourquoi foutre prendrais-je la peine de vous révéler quoi que ce soit ?

— Ah, voilà une question sensée ! (Elle passa la main sous le devant de sa tunique et en sortit une petite fiole de verre au bouchon d'argent.) En échange de votre coopération, je suis prête à vous donner l'antidote. Vous m'accompagnerez pacifiquement, bien entendu. Vous êtes à des dizaines de mètres au-dessus du sol, et tous les agents de la Division Minuit sont ici en ce moment, déguisés en membres du personnel. Vous vous feriez traiter de façon plutôt ignominieuse si vous essayiez de courir plus de trois mètres dans ce couloir.

— La… Division Minuit… Vous voulez dire… c'est une putain de blague. C'est *vous*, l'Araignée ?

— Oui, répondit-elle, et, par les dieux, ça fait du bien d'enfin lancer ça à la face de quelqu'un qui peut l'apprécier.

— Mais, dit Locke, l'Araignée est… ou du moins je pensais que l'Araignée était…

— Un homme ? Vous comme le reste de cette ville, maître Ronce. J'ai toujours trouvé que les idées toutes faites étaient le déguisement ultime – pas vous ?

— Hmmm… (Locke gloussa vraiment. Une torpeur frissonnante se diffusait autour de sa blessure. Il était clair que ce n'était pas le produit de son imagination.) J'ai tendu la verge pour me faire fouetter, donna Vorchenza.

— Vous devez être brillant, maître Ronce, dit-elle. Je vous accorderai cela. Faire ce que vous avez fait, mettre mes gens sur les dents toutes ces années… Dieux, je regrette de ne pas vous avoir mis dans une cage à corbeaux. Un accord sera peut-être possible, une fois que vous aurez eu plusieurs années pour réfléchir. Ce doit être tout nouveau et très étrange, de voir que quelqu'un est enfin parvenu à *vous* tendre un piège.

— Oh, non ! (Locke soupira et se prit le visage à deux mains.) Oh, donna Vorchenza, je suis désolé de vous décevoir, mais la liste des gens qui n'ont pas été plus malins que moi semble rétrécir chaque putain de jour.

— Eh bien, dit donna Vorchenza, il est impossible que cela soit agréable. Mais reconnaissez-le, vous devez vous sentir plutôt bizarre à l'heure qu'il est. Vos jambes doivent vous paraître incertaines. Dites-moi seulement que c'est vrai. Révélez-moi l'endroit où vous avez entreposé les biens que vous avez volés, et nous pourrons peut-être discuter de toutes ces années au Palais de la Patience. Donnez-moi le nom de vos complices, et je suis sûre que nous pourrons parvenir à un arrangement.

— Donna Vorchenza, dit Locke avec force, je n'ai pas de complices et, même si j'en avais, je ne vous dirais certainement pas qui ils sont.

— Et Graumann ?

— Je paie Graumann, répondit Locke. Il croit que je suis vraiment un commerçant d'Emberlain.

— Et ces soi-disant bandits dans la ruelle qui longe le temple des Eaux Fortunées ?

— Je les paie aussi, et ça fait longtemps qu'ils sont repartis dare-dare à Talisham.

— Et les faux agents de la Division Minuit, ceux qui ont rendu visite aux Salvara ?

— Des homoncules, dit Locke. Il en sort de mon cul à chaque pleine lune. Ça fait des années que ça me gonfle.

— Oh, maître Ronce… Le saule-chagrin fera taire cette langue de façon plutôt permanente. Vous n'êtes pas obligé de me révéler vos secrets tout de suite. Contentez-vous de vous rendre, pour que je puisse vous donner cette fiole et qu'on continue cette

conversation dans un environnement plus agréable.

Locke dévisagea donna Vorchenza de longues secondes. Il soutint son regard antique, y vit une satisfaction manifeste, et son poing se serra tout seul. Peut-être donna Vorchenza était-elle si habituée à son statut privilégié qu'elle en avait oublié les années qui les séparaient. Peut-être n'avait-elle jamais conçu qu'un homme apparemment raffiné, même un criminel, puisse faire ce que Locke entreprit par la suite.

Il lui donna un coup de poing en pleine face, une droite cinglante qui aurait pu être comique s'il l'avait destinée à une femme plus jeune et plus en forme. Mais elle projeta la tête de donna Vorchenza en arrière. Ses yeux roulèrent dans ses orbites et ses jambes se dérobèrent sous elle. Locke la rattrapa dans sa chute, tout en s'emparant soigneusement de la fiole. Il la remit sur sa chaise, puis décapsula la fiole et en déversa le contenu dans sa gorge. Le fluide chaud avait le goût du citron. Il l'absorba délicatement et jeta la fiole. Puis, œuvrant dans la plus grande hâte, il se défit de son manteau et s'en servit pour ligoter donna Vorchenza sur son siège, nouant plusieurs fois les manches dans son dos.

Sa tête bascula en avant et elle gémit. Locke lui tapota l'épaule. Sur une impulsion, il fit rapidement courir ses mains (aussi poliment que possible) dans son gilet. Il grogna de satisfaction lorsqu'il en sortit une petite bourse de soie tintinnabulant de pièces.

— C'est pas ce que j'espérais, dit-il, mais on va dire que c'est un remboursement adéquat pour cette putain d'aiguille dans la nuque, hmmm ?

Locke se releva et arpenta la pièce quelques instants. Il retourna vers donna Vorchenza, s'agenouilla devant elle et dit :

— Ma dame, cela me blesse de devoir traiter une personne comme vous de façon si fruste. La vérité, c'est que je vous admire beaucoup et qu'en toute autre situation je serais très curieux de savoir où j'ai merdé et quand je vous ai rencardée. Mais vous devrez admettre que je serais cinglé de vous suivre. Le Palais de la Patience, ça le fait pas, voilà tout. Merci pour cet après-midi fort intéressant. Mes hommages à don et donna Salvara.

Sur ce, il ouvrit le store au maximum et sortit par la fenêtre.

De près, l'extérieur du Bief du Corbeau était en fait truffé d'aspérités – petites bosses et corniches – ceignant la tour à presque tous les étages. Locke se glissa sur une mince corniche d'environ dix centimètres de large. Il colla son ventre contre le verre chaud de la tour et attendit que le sang qui lui martelait les tempes cessât de ressembler au martèlement des poings d'une brute. Il n'en fut rien, et il soupira.

— Je suis le roi des cons, grommela-t-il, le roi de tous les cons.

Le vent chaud soufflait dans son dos comme il se déplaçait lentement sur la droite. La corniche s'élargit peu après, et il trouva une prise où caler une main. Sûr de ne pas tomber, Locke jeta un œil par-dessus son épaule, et le regretta sur-le-champ.

La tour de verre permettait de voir sans être vu. Dehors, le monde entier paraissait chuter en un vaste arc. Il n'était pas à deux cents mètres de haut, mais à trois cents, trois mille, trois cent mille – un nombre inimaginable de mètres que seuls les dieux étaient à même de défier. Il plissa les yeux et s'accrocha au mur de verre comme s'il pouvait s'y couler tel le mortier dans la pierre. Le porc et le chapon qu'il avait dans l'estomac firent des demandes enthousiastes pour remonter en un torrent nauséeux. Sa gorge lui donnait l'impression d'être sur le point d'accéder à leurs requêtes.

Dieux, pensa-t-il, *je me demande si je suis revenu sur une des sections transparentes de la tour. Je dois vraiment avoir l'air d'un putain de clown.*

Un craquement se fit entendre au-dessus de lui. Il leva les yeux et hoqueta.

Une des cages-ascenseurs descendait droit sur lui. Elle passerait à environ un mètre de l'endroit où il se tenait.

Elle était vide.

— Gardien Véreux ! murmura Locke. Je vais le faire, mais la seule chose que je demande, la *seule* chose, c'est que, quand ce sera fini, tu me fasses oublier cette merde. Vire-moi ce souvenir de la tête. Et je ne grimperai plus jamais plus haut qu'un mètre au-dessus du sol tant que je respirerai. Merci.

La cage craquait. Elle était à trois mètres de lui, un mètre

cinquante, puis le fond se trouva au niveau de ses yeux. Inspirant profondément des goulées d'air paniquées et irrégulières, Locke se retourna afin d'être le dos contre le verre. Sous ses pieds, le ciel et le monde parurent ne pas pouvoir tous deux entrer dans son champ de vision. Dieux, il ne voulait pas y penser ! La cage passait devant lui. Ses barreaux étaient juste là, à un mètre, au-dessus de quelque cinquante étages de vide.

Il hurla, et se propulsa loin du mur de verre de la tour. Lorsqu'il heurta le fer noirci de la cage, il s'y agrippa de tous ses membres comme un chat à une branche. La cage ballait d'avant en arrière et Locke fit de son mieux pour ignorer l'oscillation incroyable des cieux et de l'horizon. La porte de la cage – il fallait qu'il ouvre la porte. Elle fermait très bien, pour des raisons de sécurité, mais elle n'était pas dotée de serrures compliquées.

Manœuvrant de ses mains, tremblant comme en plein hiver, Locke fit glisser le verrou de la porte de la cage. Puis, il se faufila délicatement à l'intérieur et, dans une ultime poussée de vertige, tendit la main et referma violemment la porte derrière lui. Il s'assit dans la cage, aspirant l'air à grandes goulées, frémissant de soulagement et des effets secondaires du poison.

— Fichtre, marmonna-t-il. Eh bien ! Ça, c'était bien merdique.

Une cage-ascenseur montante bondée d'invités nobles parvint au niveau de Locke, six mètres sur sa droite. Ses occupants le regardèrent avec curiosité, et il leur fit un signe.

Redoutant que la cage s'arrête brusquement avant d'atteindre le sol et qu'elle ne se mette à remonter, il décida le cas échéant de tenter sa chance dans le Palais de la Patience. Mais la cage poursuivit son chemin jusqu'en bas. Vorchenza devait encore être attachée à sa chaise, hors service. Locke s'était relevé lorsque la cage parvint sur le plancher des vaches. Les hommes en livrée qui ouvrirent la porte le regardèrent avec des yeux ronds.

— Excusez-moi, dit l'un d'entre eux, mais étiez-vous… est-ce que vous avez… *dans* la cage, quand elle a quitté la plate-forme d'embarcation ?

— Bien sûr, répondit Locke. La forme que vous avez vue, bondissant comme une flèche hors de la tour ? Un piaf. Le plus

gros putain de piaf que j'ai jamais vu. Il m'a filé les jetons comme jamais, laissez-moi vous le dire. Sinon, y aurait-il un de ces équipages à louer ?

— Allez jusqu'à la rangée extérieure, répondit le serviteur. Cherchez ceux avec les drapeaux blancs et les lanternes.

— Mille mercis. (Locke farfouilla rapidement dans la bourse de donna Vorchenza. Elle contenait une quantité tout à fait satisfaisante d'or et d'argent. En sortant de la cage, il lança un solon à chaque homme en livrée.) C'était un piaf, on est d'accord ?

— Oui, monsieur, dit le deuxième homme en soulevant sa casquette. Le plus gros putain de piaf qu'on a jamais vu.

6

L'équipage qu'il avait loué déposa Locke à la Colline aux Murmures. Il paya bien, façon « Oubliez cette course », et se dirigea seul vers le sud en passant par Pleutcendres. C'était peut-être la sixième heure de la soirée lorsqu'il entra dans le taudis, passant brusquement la porte à rideau et hurlant :

— Jean, on a un putain de problème…

Le Fauconnier se tenait au centre de la petite pièce, souriant narquoisement à Locke, les mains repliées devant lui. Locke comprit le tableau en une fraction de seconde : Ibelius affalé, immobile contre le mur du fond, et Jean aux pieds du Mage Esclave, se tordant de douleur.

Vestris était perché sur l'épaule de son maître. Elle fixa le nouveau venu de ses yeux noir et or, avant d'ouvrir le bec et de pousser un cri perçant de triomphe. Locke tressaillit.

— Oh oui, maître Lamora ! dit le Fauconnier. Oui, je dirai que vous avez *effectivement* un putain de problème.

Interlude

LE TRÔNE SOUS LES CENDRES

Therim Pel s'appelait autrefois la « Perle des Eldren ». C'était la ville la plus grande et la plus majestueuse que la race perdue des Anciens laissa aux hommes qui revendiquèrent leurs terres longtemps après leur disparition.

Therim Pel était située aux sources du fleuve Angevin, là où elles se fondent en un torrent immaculé jaillissant des montagnes. Elle était dominée de leur majesté escarpée et entourée des riches champs qui s'étendaient dans toutes les directions à deux jours de chevauchée rapide. À l'automne, ces champs étaient couverts de blé ambre et ondulant. C'était un trésor digne d'un empire, et c'était exactement ce qu'était Pel Therim.

Toutes les villes du Sud pliaient le genou devant le Trône Thérin. Les ingénieurs impériaux construisirent des dizaines de milliers de kilomètres de routes et les relièrent entre elles. Les généraux de l'empire y affectèrent des patrouilles pour venir à bouts des bandits et entretenaient des garnisons dans les villes plus petites et les villages, pour s'assurer que les marchandises et les lettres circuleraient sans interruption, d'un bout à l'autre de l'empire, de la mer de Fer à la mer de Bronze.

Karthain et Lashain, Nessek et Talisham, Espara et Ashmere, Iridain et Camorr, Balinel et Issara, toutes ces puissantes villes-États étaient dirigées par des ducs qui tenaient leur couronne d'argent des mains de l'empereur en personne. Les quelques ducs subsistant aujourd'hui jouissent peut-être d'un grand pouvoir, mais ils sont autoproclamés. Les grandes lignées qui remontent à l'époque du Trône Thérin ont été éradiquées il y

a longtemps.

Le Trône Thérin commença à péricliter lorsque les Vadrans firent leur apparition au nord. Peuple de boucaniers, ils s'emparèrent des protectorats du Trône dans la moitié septentrionale du continent. Ils baptisèrent « Sept Saintes Essences » les sept grands fleuves qui se jetaient dans la mer au nord, et ils déjouèrent les efforts du Trône pour reprendre ses territoires, en écrasant toutes les armées qu'il dépêchait au nord. Affaibli, le Trône Thérin ne put soutenir la lutte et perdit ainsi de sa puissance – sans néanmoins être brisé.

Il fallut les Mages Esclaves de Karthain pour accomplir cela.

Les Mages Esclaves venaient de s'établir dans la ville de Karthain. Ils commençaient à étendre la portée de leur guilde unique et meurtrière à d'autres villes et ne montrèrent guère d'empressement à céder devant les exigences furieuses de l'empereur de Therim Pel. Celui-ci insistait pour qu'ils cessent leurs activités, et l'on raconte qu'ils lui répondirent par une petite missive donnant le tarif auquel Son Auguste Majesté pouvait louer leurs services. L'empereur envoya son cercle personnel de sorciers – ils furent exterminés jusqu'au dernier. Puis, l'empereur leva ses légions et marcha sur Karthain, jurant de massacrer tous les sorciers qui revendiquaient le titre de Mage Esclave.

La déclaration de guerre de l'empereur permit de mesurer la détermination de la nouvelle guilde, qui promit publiquement de terribles représailles contre quiconque oserait s'en prendre à un de ses membres.

Au cours de cette marche sur Karthain, les soldats de l'empereur parvinrent à en tuer environ une douzaine.

Quatre cents Mages Esclaves rencontrèrent les légions impériales, juste à l'est de Karthain. Les sorciers condescendirent à une bataille rangée. En moins de deux heures, un tiers des forces de l'empereur avait déjà été massacré. D'étranges brumes montaient du sol pour confondre leurs manœuvres. Des illusions et des phantasmes tourmentaient les soldats. Des volées de flèches cessaient leur course en plein vol et tombaient à terre ou se voyaient propulsées sur les archers qui venaient de les tirer. Les soldats se retournaient contre leurs

camarades, rendus fous et confus par une sorcellerie capable de manipuler les actions d'un homme comme s'il s'était agi d'une marionnette. L'empereur lui-même fut haché menu par sa garde personnelle. On raconte qu'aucun reste plus gros qu'un doigt ne fut retrouvé pour être mis sur son bûcher funéraire. L'empereur massacré, les généraux encore en vie se dispersèrent, et les soldats qui restaient cavalèrent comme des lapins jusqu'à Therim Pel.

Mais l'histoire ne s'arrêta pas là. Un conclave de Mages Esclaves décida de faire appliquer leurs règles, de les faire appliquer de telle façon que le monde entier frémisse à la pensée de les mettre en colère et ce, tant que perdurerait la mémoire des hommes.

Ils châtièrent la ville de Therim Pel.

La tempête de feu qu'ils conjurèrent fut terrible et aberrante. Quatre cents mages, œuvrant de concert, allumèrent quelque chose dans l'empire, que les historiens redoutent encore de décrire. Il est dit que les flammes étaient aussi blanches que le cœur même des étoiles, que la colonne de fumée noire monta si haut qu'on put la voir des confins de la mer de Fer, loin à l'est de Camorr, et aussi loin au nord que Vintila, capitale du jeune royaume des Sept Essences.

Même cette conjuration hideuse ne fut pas à même d'endommager le Verre d'Antan. Les structures de la ville édifiées par l'art des Eldren résistèrent. Mais toutes les autres choses que le feu touchait étaient dévorées : le bois, la pierre et le métal, le mortier, le papier et les êtres vivants, toutes les constructions, la culture, tous ceux parmi la population qui ne purent fuir avant que les mages ne se mettent à l'œuvre, furent réduits en une désolation de cendres grises de trente centimètres d'épaisseur, désert recouvrant une balafre calcinée.

Ces cendres tourbillonnèrent dans le vent brûlant, au pied du seul objet créé de la main de l'homme que les mages épargnèrent : le trône impérial. Celui-ci subsiste encore à ce jour dans la ville hantée de Therim Pel, entouré d'un champ de cendres que le temps et les pluies ont transformé en une sorte de ciment noir. Rien ne pousse à Therim Pel. Aucune personne sensée ne mettrait les pieds dans ce monument noir dédié à la

détermination des Mages Esclaves de Karthain.

Ce furent eux qui brisèrent le Trône Thérin avec leur feu inhumain. Eux qui jetèrent les villes-États du Sud dans des siècles de guerres et de querelles, tandis que le royaume des Sept Essences gagnait en puissance au Nord.

C'est cette image qui vient à l'esprit lorsque la plupart des gens envisagent de contrarier un Mage Esclave : celle d'un trône vide, seul au centre d'une mer de désolation desséchée.

Chapitre 16

LE ROUGE DE LA JUSTICE

1

Le Fauconnier bougea les doigts et Locke tomba à genoux, saisi d'une douleur par trop familière qui lui brûlait la moelle. Il bascula sur le plancher du taudis, à côté de Jean.

— Quel *plaisir*, dit le sorcier, de voir que tu as survécu à notre petit arrangement du Trou-Qui-Résonne. Je suis impressionné. Malgré ta réputation. Je m'étais dit qu'on était trop malins pour toi. Cet après-midi encore, je pensais ne chercher que Jean Tannen. Mais cela est bien mieux.

— T'es un putain de taré d'animal, cracha Locke.

— Non, rétorqua le Mage Esclave. J'obéis aux ordres du client qui me paie. Et mes ordres sont de m'assurer que l'assassin des sœurs de ce client prenne son temps pour mourir. (Le Fauconnier fit craquer ses phalanges.) Toi, je te considère comme une aubaine.

Locke hurla et tendit les bras en direction du Mage Esclave, s'efforçant de combattre la douleur, mais le Fauconnier marmonna dans sa barbe et la douleur explosa. Locke s'arc-bouta et tenta de respirer, mais les muscles qui se trouvaient sous et derrière ses poumons étaient aussi rigides que la pierre.

Lorsque le Mage Esclave le libéra de ses tourments, il s'effondra sur le sol en haletant. La pièce tournait.

— C'est très étrange, reprit le Fauconnier, comme les preuves de nos victoires peuvent devenir l'instrument de notre perte. Jean Tannen, par exemple – tu dois être un combattant fantastique pour avoir défait les sœurs de mon client, même si je

vois que tu n'en es pas sorti indemne. Et maintenant elles te frappent du pays des ombres. De très nombreux sorts sont possibles lorsque des gens comme moi mettent la main sur les résidus physiques d'un tiers – des rognures d'ongle, par exemple. Des boucles de cheveux. *Du sang sur la lame d'un couteau*.

Jean gémit, incapable de parler.

— Oh, oui ! fit le Fauconnier. Cela m'a beaucoup surpris de voir à qui ce sang me menait. À ta place, j'aurais fui avec la première caravane en partance pour l'autre bout du continent. On t'aurait peut-être même laissé en paix.

— Les Salauds Gentilshommes ne se laissent pas tomber, siffla Locke, et nous ne fuyons pas lorsque quelqu'un nous doit une vengeance.

— C'est exact, dit le Mage Esclave, et c'est aussi pour ça qu'ils meurent à mes pieds dans des saloperies de taudis dégueulasses comme celui-là.

Vestris voleta de son épaule et s'installa sur une haute étagère dans un coin de la pièce, toisant Locke d'un œil torve et hochant la tête d'excitation. Le Fauconnier plongea une main dans son manteau et en retira une feuille de parchemin, une plume et une petite bouteille d'encre. Il déboucha la bouteille et la posa sur la paillasse. Il y trempa la plume et sourit à Locke.

— Jean Tannen, dit le Fauconnier. Quel nom simple. Facile à écrire, encore plus facile à écrire qu'à coudre.

Sa plume courut sur le parchemin. Il écrivit en de larges volutes et son sourire s'agrandit à chaque lettre. Lorsqu'il eût fini, son fil d'argent serpenta autour des doigts de sa main gauche et il les bougea en suivant un rythme presque hypnotique. Une pâle lueur rose s'éleva de la feuille dans sa main, auréolant son visage.

— Jean Tannen, dit le Fauconnier. Lève-toi, Jean Tannen. Lève-toi. J'ai une tâche pour toi.

Frémissant, Jean se mit d'abord à genoux, puis se releva. Il se tint debout devant le Fauconnier. Locke, pour sa part, était toujours incapable de bouger.

— Jean Tannen, dit le Fauconnier, ramasse tes hachettes. Rien ne te ferait plus plaisir en ce moment que de ramasser tes

hachettes.

Jean passa la main sous la paillasse et en sortit les Sœurs Vicieuses. Il en glissa une dans une main et les commissures de ses lèvres se relevèrent.

— Tu aimes bien te servir de ces choses, n'est-ce pas, Jean ? (Le Fauconnier manipulait le fil d'argent de la main gauche.) Tu aimes sentir quand elles mordent dans les chairs… Tu aimes voir le sang gicler. Oh, oui… Ne t'inquiète pas. J'ai une tâche pour laquelle elles vont t'être utiles.

Le Fauconnier fit un geste en direction de Locke avec la feuille qu'il tenait dans la main droite.

— Tue Locke Lamora ! intima-t-il.

Jean tressaillit. Il fit un pas vers Locke, puis hésita. Il fronça les sourcils et ferma les yeux.

— Je prononce le nom qu'on t'a donné, Jean Tannen, déclara le Mage Esclave. Je prononce le nom qu'on t'a donné, le véritable nom, le nom de l'esprit. Je prononce ton nom. Tue Locke Lamora. Prends tes hachettes et *tue Locke Lamora*.

Jean fit un autre pas hésitant vers Locke. Ses hachettes se levèrent lentement. Il donnait l'impression de serrer les mâchoires. Une larme coula de son œil droit. Il inspira profondément, puis fit un pas de plus. Il sanglota et brandit les Sœurs Vicieuses.

— Non, dit le Fauconnier. Oh non ! Attends. Recule.

Jean s'exécuta, s'éloignant de Locke d'un bon mètre. Locke envoya des prières silencieuses de soulagement et de terreur pour ce qui allait venir.

— Jean a plutôt l'âme sensible, dit le Fauconnier, mais c'est toi la vraie mauviette, n'est-ce pas ? C'est *toi* qui m'as supplié de te faire ce que je voulais tant que je laissais tes amis tranquilles. C'est toi qui as plongé dans le tonneau sans dire un mot alors que tu aurais pu trahir tes amis et peut-être survivre… Oh non ! Je sais comment faire pour que tout se passe comme il faut. Jean Tannen, lâche tes hachettes.

Les Sœurs Vicieuses claquèrent sur le sol, juste aux pieds du Fauconnier. Un instant plus tard, le Mage Esclave parla dans une langue sinistre et manipula les fils qu'il tenait de la main gauche. Jean Tannen cria et s'effondra, tremblant faiblement.

— Ce serait bien mieux, je crois, dit le Fauconnier, si c'était *toi* qui tuais *Jean*, maître Lamora.

Vestris poussa un cri perçant à l'adresse de Locke. Ce cri avait d'étranges accents de rire moqueur.

Oh, putain ! se dit Locke. *Oh, dieux !*

— Bien sûr, reprit le Fauconnier, nous savons déjà que ton nom de famille est une escroquerie. Mais je n'ai pas besoin d'un nom complet. Même un fragment de nom véritable sera suffisant. Tu vas voir, Locke. Je te promets que tu vas voir.

Son fil argenté disparut. Il trempa une fois de plus sa plume et écrivit brièvement sur le parchemin.

— Oui, dit-il. Oui. Tu peux bouger à nouveau. Et, comme il parlait, il en fut ainsi. La paralysie disparut et Locke remua les doigts. Le Mage Esclave fit de nouveau remuer le fil argenté. Locke sentit un étrange *quelque chose* prendre forme dans l'atmosphère autour de lui, comme une sorte de pression, et le parchemin se remit à luire.

— À présent, enchaîna le Fauconnier. Je prononce ton nom, Locke. Je prononce le nom qu'on t'a donné, le véritable nom, le nom de l'esprit. Je prononce ton nom, Locke. (Le Fauconnier donna un coup de pied dans les Sœurs Vicieuses pour les rapprocher de Locke.) Lève-toi. Lève-toi et ramasse les hachettes de Jean Tannen. Lève-toi et tue Jean Tannen.

Locke se mit péniblement à genoux et se tint un instant appuyé sur les mains.

— Tue Jean Tannen !

Tremblant, il tendit la main droite vers l'une des hachettes de Jean, la fit glisser vers lui, rampa et s'en saisit. Il respirait difficilement. Jean était étendu aux pieds du Mage Esclave, à seulement un mètre ou un mètre vingt, le visage dans la poussière de plâtre du taudis.

— Tue Jean Tannen !

Locke observa une pause à côté du Fauconnier et tourna lentement la tête pour fixer Jean. Il avait ouvert un œil, et restait sans ciller. Il y avait de la vraie terreur dans ce regard. Les lèvres de Jean tremblotaient inutilement, essayant de former des mots.

Locke se releva à grand-peine et leva la hachette. Il hurla en silence.

Il donna un grand coup du lourd marteau de l'arme. L'attaque toucha sa cible, pile entre les jambes du Fauconnier. Le fil d'argent et le parchemin voletèrent des mains du Mage Esclave comme il hoquetait et tombait en avant en se tenant l'entrejambe.

Locke tourbillonna sur sa droite, s'attendant à un assaut immédiat du faucon-scorpion mais, à sa surprise, le volatile était tombé de son perchoir et se tordait sur le plancher, battant désespérément des ailes. Il poussa une série de cris aigus bien qu'étouffés.

En se relevant, Locke eut le sourire le plus cruel qu'il eût jamais arboré de toute sa vie.

— C'est comme ça que ça se passe, hein ? (Il sourit férocement au Mage Esclave, en levant lentement la hachette, marteau vers le bas.) Tu vois ce qu'il voit. Chacun ressent ce que l'autre ressent, c'est ça ?

Ces paroles lui procurèrent un chaud sentiment d'exultation, mais elles faillirent lui coûter le combat. Le Fauconnier parvint à se concentrer assez pour prononcer une seule syllabe et faire une griffe de ses doigts. Locke hoqueta et tituba en arrière, manquant lâcher la hachette. Il eut l'impression qu'on venait de lui planter une dague brûlante dans les reins. Cette douleur cuisante l'empêcha d'agir, et même de penser.

Le Fauconnier tenta de se lever, mais Jean Tannen roula subitement sur lui et tendit les mains vers le haut, l'attrapant par les revers. Le gaillard tira sec et fort, et le Fauconnier s'écrasa au sol, tête la première sur le plancher du taudis. La douleur qui ravageait les entrailles de Locke disparut et Vestris coassa une fois encore à ses pieds. Il ne perdit pas un instant de plus.

Il abattit la hachette comme un marteau, brisant l'aile gauche de Vestris dans un « crac » sec.

Le Fauconnier hurla et se tordit de douleur, se débattant assez pour se libérer de l'étreinte de Jean. Il agrippa son bras gauche et cria, les yeux grands ouverts par le choc. Locke lui assena un violent coup de pied au visage, et le Mage Esclave partit rouler dans la poussière, recrachant le sang qui s'était soudain mis à couler de son nez.

— Juste une question, espèce de gommeux, dit Locke. Je

reconnais que la partie Lamora de l'histoire est facile à repérer. La vérité, c'est que je ne connaissais pas la signification de ce nom quand je l'ai adopté. Je le tiens d'un vieux marchand de saucisses qui a été gentil avec moi autrefois, dans Prendfeu avant l'épidémie. J'aimais juste la façon dont ça sonnait.

» Mais, putain, dit-il lentement, qu'est-ce qui a bien pu te donner cette foutue idée que *Locke* était le prénom avec lequel je suis né ?

Il leva de nouveau la hachette, la retourna de façon que la lame pointe sur le sol, et l'abattit de toutes ses forces, séparant totalement la tête de Vestris du reste de son corps.

Le cri soudainement interrompu du volatile résonna et se mêla aux hurlements du Fauconnier, qui se prit la tête et battit frénétiquement des jambes. C'étaient des cris de folie pure et ce fut un soulagement pour Locke et Jean de les entendre s'éteindre, lorsqu'il sombra dans l'inconscience en sanglotant.

2

Lorsque le Fauconnier de Karthain revint à lui, il était étendu bras et jambes écartés sur le sol du taudis. Une odeur de sang flottait dans l'atmosphère – le sang de Vestris. Il ferma les yeux et se mit à pleurer.

— Il est bien attaché, maître Lamora, annonça Ibelius.

Lorsque la sangsue canine s'était réveillée du sort que le Mage Esclave lui avait lancé, il n'avait été que trop heureux d'aider à ligoter le Karthanien. Jean et lui avaient récupéré des pieux de métal. Ils les avaient plantés dans le sol et y avaient attaché le Mage Esclave à l'aide de longs fils de matelassier, poignets et chevilles étroitement serrés. Des liens plus petits avaient été noués autour et entre ses doigts. Il pouvait à peine les remuer.

— Bien, fit Locke.

Jean Tannen était assis sur la paillasse et regardait le Mage Esclave d'un air sombre et sans expression. Locke était près des pieds du Fauconnier et le fixait d'un œil où brillait une haine non

dissimulée.

Un petit feu d'huile brûlait dans une jarre de verre. Ibelius s'accroupit à côté et fit lentement chauffer une dague. Une fine fumée brune s'enroula jusqu'au plafond.

— Vous êtes des idiots, dit le Fauconnier entre deux sanglots, si vous envisagez de me tuer. Mes frères chercheront à se venger. Pensez aux conséquences.

— Je ne vais pas te tuer, rétorqua Locke. Je vais jouer à un petit jeu que je me complais à appeler « Hurle de douleur jusqu'à ce que tu répondes à mes questions ».

— Fais ce que tu veux, dit le Fauconnier. Le code de mon ordre m'interdit de trahir mes clients.

— Oh, tu ne travailles plus pour ton client, trou du cul, dit Locke. Tu ne travailleras plus jamais pour ton client.

— C'est prêt, maître Lamora, déclara Ibelius.

Le Mage Esclave inclina la tête pour regarder Ibelius. Il déglutit et se passa la langue sur les lèvres, jetant des regards affolés dans la pièce.

— Qu'est-ce qui se passe ? (Locke tendit la main et prit précautionneusement la dague des mains de la sangsue canine. La lame était chauffée au rouge.) T'as peur du feu ? Pourquoi donc ? (Locke sourit d'un air totalement dépourvu d'humour.) Le feu, c'est la seule chose qui va t'empêcher de *te vider de ton sang*.

Jean se leva de la paillasse et s'agenouilla sur le bras gauche du Fauconnier. Il s'appuya sur son poignet et Locke vint lentement se placer à côté de lui, une hachette dans une main, la dague luisante dans l'autre.

— J'approuve de tout cœur en théorie, dit Ibelius, mais en pratique, je crois que je vais… m'absenter.

— Je vous en prie, maître Ibelius, dit Locke.

Le rideau produisit un bruit de frou-frou et la sangsue canine sortit.

— Bon, fit Locke. Je peux comprendre que ce serait une mauvaise idée de te tuer. Mais quand je te laisserai enfin rentrer honteusement à Karthain, ce sera en tant qu'objet de leçon. Tu rappelleras à tes enculés de frères arrogants, cinglés et pomponnés ce qui peut arriver quand ils font les cons avec les

amis d'un mec de Camorr.

La lame de la hachette de Jean s'abattit en sifflant, tranchant le petit doigt gauche du Mage Esclave. Le Fauconnier hurla.

— Ça, c'est Nazca, dit Locke. Tu te souviens de Nazca ?

Il abattit l'arme une deuxième fois. L'annulaire roula dans la poussière et le sang gicla.

— Ça, c'est Calo.

Un autre coup, et le majeur s'envola. Le Fauconnier se tordit de douleur et tira sur ses liens en agitant la tête dans tous les sens.

— Et ça, c'est Galdo. Ces noms te sont-ils familiers, maître Mage Esclave ? Ces petites *notes de bas de page* sur ton putain de contrat ? Pour moi, le souvenir est tout à fait vivace. Ce doigt-là, maintenant – celui-là, c'est Moucheron. En fait, pour lui, ça aurait dû être le petit doigt, mais bon.

La hachette retomba. L'index gauche du Fauconnier partit rejoindre ses frères dans leur exil sanglant.

— Le reste, à présent, reprit Locke. L'autre main et les deux pouces ; tout ça, c'est pour Jean et moi.

3

Ce fut un travail ardu. Ils durent réchauffer la dague plusieurs fois pour cautériser les blessures. Lorsqu'ils finirent, le Fauconnier était à moitié fou de douleur, il avait les yeux fermés et ses dents crissaient. La pièce confinée puait la chair brûlée et le sang séché.

— Bon, fit Locke assis sur la poitrine du Fauconnier. Il est temps qu'on discute.

— Je ne peux pas, répliqua le Mage Esclave. Je ne peux pas… trahir les secrets de mon client.

— Tu n'as plus de client, dit Locke. Tu ne sers plus le capa Raza. Il s'est offert les services d'un Mage Esclave, pas d'un monstre aux doigts tranchés dont le meilleur ami est un piaf sans tête. Quand je t'ai coupé les doigts, je t'ai débarrassé de tes obligations envers le capa Raza – c'est du moins comme ça que

je le vois.

— Va te faire foutre, cracha le Fauconnier.

— Oh, parfait ! Tu as décidé d'être difficile. (Locke sourit à nouveau et lança la dague à Jean, qui la passa sur la flamme et se mit à la chauffer de nouveau.) Si tu étais quelqu'un d'autre, je menacerais tes couilles. Je ferais tout un tas de blagues sur les eunuques, mais je pense que tu pourrais le supporter. Tu n'es *pas* un homme ordinaire. Je pense que la seule chose qui te ferait vraiment souffrir au plus profond de ton âme, c'est que je t'enlève la langue.

Le Mage Esclave le fixa, les lèvres tremblantes.

— S'il te plaît, murmura-t-il enfin. Aie pitié, pour l'amour des dieux, aie pitié. Mon ordre est voué à servir – je remplissais un contrat.

— Quand ce contrat est devenu mes amis, dit Locke, tu as outrepassé tes prérogatives.

— S'il te plaît, susurra le Fauconnier.

— Non, rétorqua Locke. Je vais faire court. Je vais te cautériser, pendant que tu seras allongé là à te tordre de douleur. Je vais faire de toi un muet. J'imagine que tu seras capable de conjurer des trucs sans tes doigts, mais sans ta langue ?

— Je t'en prie !

— Parle, intima Locke. Dis-moi ce que je veux savoir.

— Dieux ! sanglota le Fauconnier. Que les dieux me pardonnent. Pose. Pose-moi tes questions.

— Si je te prends à mentir, dit Locke, c'est les couilles d'abord, et puis la langue. Ne surestime pas ma patience. Pourquoi le capa Raza voulait-il nous voir tous morts ?

— L'argent, répondit le Fauconnier. Le blé. Votre chambre forte. Je l'ai découverte au cours des premières enquêtes que j'ai menées sur vous. Il avait juste l'intention de se servir de vous comme appât pour le capa Barsavi, mais, lorsqu'il a vu l'argent que vous aviez déjà dérobé, il l'a voulu – pour me payer. Presque un mois supplémentaire, pour l'aider à terminer ce qu'il avait entrepris ici en ville.

— Tu as assassiné mes potes, dit Locke, et tu as essayé de nous assassiner, Jean et moi, pour le métal qui se trouvait dans

notre chambre forte ?

— Vous aviez l'air du genre susceptibles, murmura le Fauconnier. C'est pas drôle, ça ? On s'est dit qu'on s'en tirerait plus facilement si on s'arrangeait pour vous éliminer tous.

— Vous étiez dans le vrai, dit Locke. À présent, le capa Raza, le Roi Gris, quel que soit le nom de cette merde.

— Anatolius.

— C'est son vrai nom ? Luciano Anatolius ?

— Oui. Comment sais-tu ça ?

— Va te faire mettre, Fauconnier. C'est *moi* qui pose les questions. Anatolius. C'est quoi, son histoire avec Barsavi ?

— La Paix Secrète, répondit le Mage Esclave. On n'a pas instauré la Paix Secrète sans répandre beaucoup de sang ni sans difficulté. Il y avait un autre commerçant plutôt puissant, qui disposait de ressources suffisantes pour découvrir que Barsavi et l'Araignée du duc avaient conclu un accord. D'extraction ordinaire, il fut assez énervé de se voir exclu.

— Barsavi l'a tué, dit Locke.

— Oui. Avram Anatolius, un commerçant du Tournant de la Fontaine. Barsavi les a tués, lui et sa femme, avec leurs trois jeunes enfants – Lavin, Ariana et Maurin. Mais ses trois gosses plus âgés se sont enfuis avec une des servantes. Elle les a protégés, prétendant qu'ils étaient les siens. Elle les a emmenés en sécurité à Talisham.

— Luciano, Cheryn et Raiza.

— Oui… le fils aîné et les sœurs jumelles. Le désir de vengeance les consumait. Maître Lamora… votre amourette d'amateur avec cette notion impérieuse a tout à leur envier. Ils ont passé vingt-deux *ans* à préparer les événements des mois passés. Cheryn et Raiza sont revenues il y a huit ans sous de faux noms. Elles se sont établi des réputations de *contrarequiallas* et sont devenues les servantes les plus loyales de Barsavi.

» De son côté, Luciano… Luciano a pris la mer, pour se former aux arts de la guerre et du commandement – et pour amasser une fortune. Une fortune avec laquelle louer les services d'un Mage Esclave.

— Le capa Raza était un capitaine commerçant ?

— Non, répondit le Fauconnier. C'était un boucanier. Pas le

genre de crétin grotesque qu'on trouve sur la mer de Bronze. Calme, efficace, professionnel. Il frappait peu souvent, et il frappait bien. Il s'emparait de bonnes cargaisons sur les galions d'Emberlain. Il coulait les navires et ne laissait personne en vie pour donner son nom.

— Nom des dieux ! dit Jean. *Nom* des dieux ! C'est lui, le capitaine du *Satisfaction*.

— Oui, le navire prétendument infesté, confirma le Fauconnier. C'est étrangement facile de garder les gens loin de son vaisseau quand on le veut vraiment, n'est-ce pas ?

— Il a passé son temps à expédier sa fortune sous des prétextes de « provisions de charité », dit Jean. Ce doit être tout l'argent qu'il nous a volé, et tout ce qu'il a pris au capa Barsavi.

— Oui, convint tristement le Mage Esclave. Tout cela appartient à mon ordre, pour services rendus.

— Ça, ça reste encore à voir. Alors on fait quoi, maintenant ? J'ai vu ton maître Anatolius au Bief du Corbeau il y a quelques heures. Qu'est-ce qu'il s'imagine foutre ensuite ?

— Hmmm… (Pendant quelques instants, le Mage Esclave se tint coi. Locke le titilla avec la hachette de Jean, et il leur fit un étrange sourire.) Avez-vous l'intention de le tuer, Locke Lamora ?

— *Ilajusticca vei cala*, répondit Locke.

— Ton thérin est passable, déclara le Mage Esclave, mais ta prononciation est exécrable. Le Rouge de la Justice, certes. C'est donc lui que tu veux, plus que tout ? Tu veux qu'il hurle sous la lame de ton couteau ?

— Ce serait un bon début.

Subitement, le Fauconnier rejeta la tête en arrière et se mit à rire – d'un rire aigu teinté de folie. L'hilarité secoua sa poitrine et de froides larmes coulèrent de ses yeux.

— Quoi ? (Locke le titilla de nouveau avec la hachette.) Arrête de faire le cinglé et donne-moi cette putain de réponse.

— Je t'en fournis deux, dit le Fauconnier, et le choix que je t'offre te fera forcément du mal. Quelle heure est-il maintenant ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

— Je te dirai tout. S'il te plaît, dis-moi juste quelle heure il est.

— Il doit être sept heures et demi du soir, répondit Jean.

Le Mage Esclave se remit à rire. Un sourire naquit sur son visage hagard, incroyablement béat pour un homme qui venait juste de perdre ses doigts.

— Quoi ? C'est quoi ce bordel ? Crache une vraie réponse ou tu perds un autre truc.

— Anatolius, dit le Fauconnier. Il sera sur la Tombe Flottante. Il aura un bateau à lui derrière le galion. Il peut y accéder par l'une des écoutilles de secours de Barsavi. Au faux-jour, le *Satisfaction* lèvera l'ancre et prendra la mer. Il tirera d'abord vers l'est, par-delà l'extrémité sud des Taudis de Bois, là où ils s'ouvrent sur l'océan. Son équipage en ville aura discrètement investi le navire, une ou deux personnes à la fois, dans le bateau des provisions. Comme des rats qui quittent le navire. Il partira le dernier. C'est son style. Le dernier hors de danger. Ils le récupéreront au sud des Taudis.

— Son équipage en ville, répéta Locke, tu veux dire « les hommes de Roi Gris », ceux qui l'assistent depuis le début ?

— Oui, répondit le Mage Esclave. Minute bien ton arrivée… Et tu l'auras pour toi tout seul, ou presque, avant qu'il n'embarque sur le bateau.

— Cela ne me fait aucun mal, dit Locke. Cette pensée me fait plaisir.

— Laisse-moi t'exposer le second chapitre. Le *Satisfaction* prendra la mer en même temps que la partie la plus importante du plan d'Anatolius prendra effet.

— La partie la plus importante ?

— Réfléchis, Lamora. Tu ne peux pas être aussi crétin. Barsavi a tué Avram Anatolius, mais qui a *autorisé* cela ? Qui s'en est fait le complice ?

— Vorchenza, répondit lentement Locke. Donna Vorchenza, l'Araignée du duc.

— Oui, confirma le Fauconnier. Et derrière elle, qui est l'homme qui lui a donné l'autorité de prendre de telles décisions ?

— Le duc Nicovante.

— Oh oui ! murmura le sorcier, que ce sujet enflammait véritablement. Oh, oui ! Mais pas seulement lui. Qui était là pour

tirer profit de la Paix Secrète ? Qui cet arrangement protégeait-il, aux dépens d'hommes comme Avram Anatolius ?

— La noblesse.

— Oui. Les pairs de Camorr. Et Anatolius les veut.

— « Les » ? Qui c'est « les » ?

— Eh bien, tous, maître Lamora.

— Comment peut-on magouiller une chose pareille ?

— Avec des sculptures, maître Lamora, quatre sculptures inhabituelles présentées comme des cadeaux pour le duc. À présent disposées en divers endroits dans le Bief du Corbeau.

— Des sculptures ? Je les ai vues – d'or et de verre, avec des lampes alchimiques changeantes. Ton œuvre ?

— Pas mon œuvre, non, répondit le Fauconnier. Pas du tout mon genre. Les lampes alchimiques ne sont qu'un peu de momerie – c'est joli, je suppose. Mais il reste plein de place dans ces choses pour la vraie surprise.

— Quoi ?

— Des mèches alchimiques, dit le Fauconnier. Réglées pour enflammer de petites bâtées remplies de feu grégeois.

— Mais ce ne peut pas être tout.

— Oh non, maître Lamora ! (À présent, le sorcier souriait véritablement d'un air narquois.) Avant de louer mes services, Anatolius a dépensé une grande partie de sa fortune à mettre de grandes quantités d'une substance rare de côté.

— Fini de jouer, Fauconnier. C'est quoi, cette histoire ?

— De la Pierre Spectrale.

Locke se tint coi un long moment. Il hocha la tête comme pour s'éclaircir l'esprit.

— C'est du bluff !

— Des centaines de kilos de cette affaire, déclara le Fauconnier, répartis dans quatre sculptures. Lorsque le faux-jour tombera, tous les pairs de Camorr seront entassés dans ces galeries – le duc, son Araignée, tous les membres de sa famille, ses amis, ses serviteurs et ses héritiers. Savez-vous que la Pierre Spectrale, maître Lamora, est un tout petit peu plus légère que l'air ? Elle montera jusqu'à envahir tous les niveaux du festin du duc. Elle se dissipera par les conduits d'aération du toit et se répandra dans le Jardin Céleste, où tous les enfants de

la noblesse jouent pendant que nous devisons. Ceux qui se tiendront sur la plate-forme d'embarquement *pourraient* s'en sortir, caqueta-t-il, mais j'en doute fort.

— Au faux-jour, dit Locke d'une petite voix, la main sur la bouche.

— Oui, siffla le sorcier. Au faux-jour. Vous avez le choix, maintenant, maître Lamora. Au faux-jour, l'homme que vous désirez tuer le plus au monde se trouvera seul sur la Tombe Flottante. Au faux-jour, six cents personnes, au sommet du Bief du Corbeau, subiront un sort pire que la mort. Votre ami Jean me semble être bien mal en point. Je doute qu'il puisse vous venir en aide pour l'une ou l'autre de ces tâches. La décision vous appartient donc. Je vous souhaite bien du plaisir.

Locke se leva et lança à Jean sa hachette.

— Ça n'a rien à voir avec une décision, dit-il. Que les dieux te maudissent, Fauconnier, ça n'a rien d'une décision.

— Rends-toi au Bief du Corbeau, dit Jean.

— Bien sûr que j'y vais.

— Amuse-toi bien là-bas, dit le Fauconnier. À convaincre les gardes et les nobles de ta sincérité. Donna Vorchenza elle-même est plutôt convaincue que les sculptures en question sont totalement inoffensives.

— Eh bien, répliqua Locke en souriant ironiquement tout en se grattant la nuque, je suis assez populaire au Bief du Corbeau, en ce moment. Ils vont peut-être se réjouir de me voir.

— Comment penses-tu t'en sortir ? demanda Jean.

— J'en sais rien, répondit Locke. J'en ai pas la moindre putain d'idée. C'est le genre de truc qui m'a pas mal servi dans le passé. Il faut que je trisse. Jean, pour l'amour des dieux, cache-toi près de la Tombe Flottante, mais ne t'avise pas d'y entrer. Tu n'es pas en état de te battre. (Locke se tourna vers le Mage Esclave.) Il déchire, le capa Raza, avec une lame ?

— Mortel, répondit le Fauconnier en souriant.

— Bon. Écoute, Jean, je ferai ce que je peux au Bief du Corbeau et je me débrouillerai pour aller à la Tombe Flottante. Si j'suis à la bourre, j'suis à la bourre. On suivra Raza et on le retrouvera ailleurs. Mais si je suis à l'heure… S'il est encore là…

— Locke, tu peux pas être sérieux. Laisse-moi au moins venir

avec toi. Si Raza sait se servir d'une lame, il va te pourrir.

— Plus de discussion, Jean. Tes blessures sont trop graves pour que tu sois d'un quelconque secours. Je suis en forme, furieux et manifestement cinglé. Tout peut arriver. Mais il faut que j'y aille, maintenant. (Locke serra la main de Jean, avança sur le pas de la porte et se retourna.) Coupe-moi la langue de ce fumier.

— Tu avais promis, hurla le Fauconnier. Tu avais *promis* !

— Je t'ai promis, mon cul ! Mes amis morts, en revanche, je leur ai fait certaines promesses…

Locke tourbillonna sur lui-même et passa derrière le rideau. Derrière lui, Jean repassa la lame de la dague au feu. Les cris du Fauconnier suivirent le Salaud Gentilhomme dans la rue jonchée de débris, avant de s'évanouir dans le lointain comme il virait au nord et progressait d'un pas alerte vers la Colline aux Murmures.

4

La huitième heure de la soirée était passée depuis longtemps lorsque Locke posa une nouvelle fois le pied sur les pavés au pied des Cinq Tours de Camorr. Le voyage jusqu'au nord avait été problématique, entre les bandes de fêtards ivres, aux sens (et à la sensibilité) émoussés, et les gardes de faction dans les postes d'Alcegrante. Locke était finalement parvenu à convaincre ces derniers qu'il était un scribe de loi se dirigeant au nord pour retrouver une connaissance qui quittait le festin ducal ; il leur avait également donné des tyrins d'or comme « cadeau de Mi-Été », issus d'une petite réserve planquée dans sa manche. Il se sentit chanceux d'y arriver. Le faux-jour se lèverait d'ici à trois quarts d'heure. À l'ouest, le ciel se faisait déjà rouge et à l'est, bleu.

Il dépassa des rangées et des rangées d'équipages. Les chevaux martelaient le sol et hennissaient. Un grand nombre d'entre eux s'étaient soulagés sur les magnifiques pavés de la plus grande cour de Camorr. Des groupes de laquais, de gardes

et de domestiques se mélangeaient, partageant leur nourriture et contemplant les Cinq Tours, que l'aube dans sa gloire peignait d'étranges et nouvelles couleurs les murs de Verre d'Antan.

Locke réfléchissait tant à ce qu'il allait annoncer aux hommes près du treuil qu'il ne vit pas Conté avant que cet homme grand et robuste lui mette une main sur la nuque et qu'un de ses couteaux soit dardé dans son dos.

— Tiens, tiens, fit-il. Maître Fehrwight. Les dieux sont miséricordieux. Boucle-la et suis-moi.

Conté le guida-traîna jusqu'à un équipage arrêté non loin. Locke l'identifia comme celui qui l'avait transporté au festin avec Sofia et Lorenzo. Il s'agissait d'une boîte de bois laqué, dotée d'une fenêtre latérale faisant face à la porte. On avait soigneusement fermé les rideaux et les volets.

Conté jeta Locke sur un des bancs matelassés. Il tira le verrou derrière lui et s'assit sur le banc opposé, couteau tiré.

— Conté, je t'en prie, dit Locke sans même s'embarrasser de l'accent de Fehrwight. Il faut que je rentre dans le Bief du Corbeau. Tous les gens qui s'y trouvent courent un terrible danger.

Locke ne savait pas qu'une personne assise pouvait donner un aussi violent coup de pied. Conté se cala dans son siège de sa main libre et lui prouva que cela était possible. La lourde botte du garde du corps le refoula dans un coin de la voiture. Locke se mordit violemment la langue, sentit le goût du sang, et sa tête vint heurter la cloison.

— Où est le blé, petite merde ?

— On me l'a pris.

— Ça me ferait bien chier. Seize mille cinq cents couronnes lourdes ?

— Un peu moins. Tu oublies les repas et les divertissements à la Foire Ch…

La botte de Conté s'abattit de nouveau et Locke alla s'étaler dans le coin opposé de la voiture.

— Bordel de merde, Conté ! Je ne l'ai pas ! Je ne l'ai pas ! On me l'a pris ! Et en ce moment, ce n'est pas ça l'important !

— Laisse-moi te dire une chose, maître Lukas-connard-Fehrwight. J'étais sur la colline de la Porte des

Dieux. J'étais alors plus jeune que tu ne l'es maintenant.

— C'est cool, mais je m'en bats les c..., rétorqua Locke, ce qui lui fit écoper d'un autre coup de latte.

— J'étais sur la colline de la Porte des Dieux, poursuivit Conté. J'étais un putain de gniard, de loin le piquier qui chiait le plus dans son froc chez les hommes que le duc Nicovante avait amenés dans ce bordel. Ça se passait très mal. Mon étendard était dans la merde jusqu'au cou, les Verrariens et la cavalerie du Comte Dément. Nos cavaliers avaient battu en retraite, ma position se faisait dominer. Les pairs de Camorr ont rebroussé chemin et se sont occupés de leur sécurité – à une seule putain d'exception.

— C'est le truc le plus grotesquement sans rapport que j'aie jamais..., dit Locke en se dirigeant vers la porte.

Conté brandit son couteau et le convainquit de se rasseoir.

— Le baron Ilandro Salvara, reprit Conté. Il s'est battu jusqu'à ce que sa monture tombe sous lui. Il s'est battu jusqu'à encaisser quatre blessures et qu'on soit obligé de le traîner par les jambes loin du champ de bataille. Quand j'ai cessé d'être au service du duc, j'ai essayé la garde de la ville pendant quelques années. Quand tout ça a viré en sucette, j'ai supplié pour avoir une audience avec le vieux don Salvara et je lui ai dit que je l'avais vu sur la colline de la Porte des Dieux. Je lui ai dit qu'il avait sauvé ma putain de vie, et que je serais à son service le reste de la sienne, s'il voulait bien m'aider. Il m'a recueilli. Quand il est mort, j'ai décidé de rester et de servir Lorenzo. Si jamais tu bouges encore vers cette porte, laisse-moi te dire que je te *viderai* de cette saloperie d'entrain.

» Bon, Lorenzo, poursuivit Conté sans cacher sa fierté. C'est plus un homme d'affaires que son père. Mais il est fait du même bois. Il est allé dans la ruelle avec une lame à la main alors qu'il ne te connaissait même pas, quand il croyait que tu te faisais vraiment attaquer, par de vrais fumiers de bandits qui te voulaient du mal. Tu es *fier*, sale enfoiré ? Es-tu fier de ce que tu as fait à cet homme qui a essayé de sauver ta pauvre vie ?

— Je fais ce que je fais, Conté, répondit Locke d'un ton amer qui le surprit. Je fais ce que je fais. Lorenzo est-il un saint de Perelandro ? C'est un pair de Camorr. Il tire profit de la Paix

Secrète. Son arrière-arrière-grand-père à probablement tranché la gorge d'un autre pour revendiquer son titre. Lorenzo tire chaque jour bénéfice de ça. Les gens font du thé avec des cendres et pissent dans le Chaudron, pendant que Lorenzo et Sofia te font peler leurs pêches et torcher leurs culs. Ne me parle pas de ce que j'ai fait. Il faut que j'entre dans le Bief du Corbeau *sur-le-champ*.

— Arrête de me raconter des histoires sur l'endroit où tu as mis cet argent, dit Conté, ou je vais tellement te botter le cul que toute la merde qui en sortira désormais portera la marque de mes pompes.

— Conté, insista Locke, tout le monde dans le Bief est en danger. Il faut que je remonte là-haut.

— Je ne te crois pas, répliqua Conté. Je t'écouterais même pas si tu me racontais que je m'appelle Conté. Je t'écouterais même pas si tu me racontais que le feu brûle et que l'eau mouille ! Quoi que tu veuilles, pas moyen.

— Conté, je t'en prie. Je peux pas me barrer d'ici. Toute la putain de Division Minuit est présente ici ce soir. L'Araignée est là. La compagnie du Verre Nocturne est là. Trois cents pairs de Camorr sont là ! Je n'ai pas d'arme. Monte-moi là-haut toi-même mais, pour l'amour de ces connards de dieux, fais-moi monter là-haut. Si je ne monte pas avant le faux-jour, il sera trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Écoute le baratin que je vais servir à Vorchenza et tu capteras tout.

— Pourquoi faut-il que tu causes à cette vieille peau ? demanda Conté.

— J'ai fait une erreur, répondit Locke. On dirait que je sens plus les choses que toi. Écoute, je peux plus jouer au con. S'il te plaît, *s'il te plaît*, je t'en supplie. Je ne suis pas Lukas Fehrwight. Je suis un sale voleur. Ligote-moi, pointe-moi un couteau dans le dos. Je me fous de ce que tu me demanderas. S'il te plaît, ramène-moi au Bief du Corbeau. Je me fous de savoir comment. C'est toi qui me dis comment on fait.

— C'est quoi, ton vrai nom ?

— Quelle importance ?

— Crache ! fit Conté. Peut-être t'attacherai-je les mains et irai-je chercher des gardes, avant de te ramener au Bief.

— Je m'appelle, dit Locke dans un soupir résigné, Tavrin Callas.

Conté le regarda sévèrement quelques instants, puis grogna.

— Très bien, maître Callas. Tends tes mains et ne bouge plus. Je vais t'attacher si serré que je te garantis que tu vas déguster. Après, on va se promener.

5

On avait donné sa description à certains soldats du Verre Nocturne affectés à l'ascenseur à chaîne. Ils furent ravis lorsque Conté le poussa ligoté devant lui. Ils remontèrent, Locke, Conté dans son dos et deux Vestes Noires lui tenant les bras.

— S'il vous plaît, amenez-moi à donna Vorchenza, dit Locke. Si vous ne savez pas où elle est, trouvez un des Salvara. Ou même un capitaine de votre compagnie du nom de Reynart.

— Ta gueule, dit un Veste Noire. Tu t'arrêtes là où on t'emmène.

La cage s'emboîta dans les mécanismes qui lui étaient réservés sur la terrasse d'embarquement. Une foule nombreuse – des nobles et leurs invités – se retournèrent sur Locke et les trois hommes le faisant avancer de force. Comme ils passaient le seuil pour pénétrer dans la première galerie de la tour, le capitaine Reynart se trouvait là, une assiette de petites pâtisseries figurant des bateaux à la main. Il ouvrit grands les yeux. Il prit une dernière bouchée de voile en pâte d'amande, s'essuya la bouche et jeta son assiette dans les bras d'un serveur de passage, qui faillit tomber de surprise.

— Par les dieux ! dit-il. Où l'avez-vous trouvé ?

— Ce n'est pas nous, monsieur, répondit un Veste Noire. L'homme derrière nous affirme qu'il est au service du seigneur et de la dame Salvara.

— Je l'ai capturé près des équipages, déclara Conté.

— Fantastique ! dit Reynart. Faites-le descendre à l'étage en

dessous, dans l'aile est. Il s'y trouve une réserve vide démunie de fenêtres. Fouillez-le, enlevez-lui jusqu'à ses sous-vêtements et jetez-le dedans. Deux gardes à toute heure. On l'en sortira après minuit, quand le festin commencera à prendre fin.

— Reynart, tu ne peux pas faire ça, s'écria Locke qui luttait en vain contre les hommes qui le retenaient. Je suis revenu de mon plein gré. De mon plein gré, tu comprends ça ? Tout le monde ici est en danger. T'es au jus pour le taf de ta mère adoptive ? Il faut que je parle à Vorchenza !

— On m'a conseillé de développer une ouïe sélective quand il s'agit de ce que tu racontes. (Reynart fit un signe aux Vestes Noires.) La réserve, tout de suite.

— Reynart, non ! Les sculptures, Reynart ! Regarde dans ces putains de sculptures !

Locke hurlait. Des invités et des nobles y prenaient grand intérêt et Reynart lui mit violemment une main sur la bouche. D'autres Vestes Noires surgirent de la foule.

— Continue à mettre le bazar, dit Reynart. Continue et ces seigneurs et dames verront la couleur du sang.

Il retira sa main.

— Je sais qui elle est, Reynart ! Je sais qui est Vorchenza. Je vais le gueuler dans toutes les galeries. Je vais me débattre comme un diable et, avant que j'arrive dans cette réserve, tout le monde sera au courant. Jette un œil dans ces saloperies de sculptures, je t'en prie.

— C'est quoi, l'histoire avec les sculptures ?

— Il y a quelque chose dedans, bordel. C'est un complot. C'est le capa Raza qui les a fait apporter là.

— Ce sont des cadeaux pour le duc, rétorqua Reynart. Mes supérieurs les ont personnellement inspectées.

— On a fait des trucs à tes supérieurs, dit Locke. Le capa Raza a loué les services d'un Mage Esclave. J'ai vu ce qu'il pouvait faire dans la tête des gens.

— C'est ridicule, dit Reynart. J'arrive pas à croire que je te laisse raconter d'autres histoires. Faites-le descendre, mais d'abord, laissez-moi le bâillonner.

Reynart s'empara vivement d'une serviette de lin sur le plateau d'un serveur et commença à en faire une boule.

— Reynart, s'il te plaît, s'il te plaît, emmène-moi à Vorchenza. Pourquoi reviendrais-je si ce n'était pas important ? Tout le monde ici va crever si tu me jettes dans cette réserve. *S'il te plaît*, mène-moi devant Vorchenza.

Stephen lui lança un regard glacial, avant de reposer la serviette, appuya son doigt sur le visage de Locke.

— Je vais t'emmener voir la donna. Si tu dis un seul mot pendant qu'on t'y conduit, je te bâillonne, je t'assomme et je te fous dans la réserve. C'est clair ?

Locke acquiesça vigoureusement.

Reynart fit signe à d'autres Vestes Noires de les rejoindre. On guida Locke dans la galerie et on lui fit descendre deux volées d'escaliers, six soldats et Conté, tout sourire, à ses côtés. Reynart le précéda dans le couloir et la salle où il avait rencontré donna Vorchenza pour la première fois. Elle était assise sur sa chaise, son tricot éparpillé à ses pieds, un tissu humide aux lèvres, donna Salvara agenouillée près d'elle. Don Salvara regardait par la fenêtre, le pied posé sur le rebord. Tous trois eurent l'air vraiment très surpris lorsque Reynart projeta Locke dans la salle.

— Cette pièce est privée, dit Reynart à ses gardes. Désolé, pour vous aussi, dit-il quand Conté tenta de passer.

— Laissez entrer l'homme des Salvara, Stephen, intima donna Vorchenza. Il connaît déjà la plus grande partie de l'histoire, autant qu'il apprenne le reste.

Conté entra, salua Vorchenza et attrapa Locke par le bras droit pendant que Reynart refermait la porte derrière eux. Les Salvara dardèrent deux regards francs et mauvais sur Locke.

— Bonjour, Sofia. Salut, Lorenzo. Sympa de vous revoir, tous les deux, dit Locke de sa voix normale.

Donna Vorchenza se leva de sa chaise, anéantit de deux pas la distance qui la séparait de Locke et le gifla. La tête du prisonnier vola sur la droite et une douleur aiguë lui transperça le cou.

— Ouille ! fit-il. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Une dette, maître Ronce.

— Vous m'avez planté une putain d'aiguille empoisonnée dans la nuque !

— Il ne fait aucun doute que vous la méritiez, rétorqua donna

Vorchenza.

— Eh bien, pour ma part, je suis pas d'acc…

Reynart l'attrapa par l'épaule gauche, le fit se retourner et lui mit son poing dans la figure. Vorchenza était plutôt impressionnante pour quelqu'un de son âge et de sa stature, mais Reynart, lui, savait vraiment cogner. La pièce parut disparaître l'espace de quelques secondes. Lorsqu'elle reparut, Locke était affalé dans un coin, couché sur le côté. Il avait l'impression que de petits forgerons tapaient sur des enclumes commodément placées juste au-dessus de ses yeux. Locke se demanda comment ils avaient fait pour arriver là.

— Je t'ai dit que donna Vorchenza était ma mère adoptive, dit Reynart.

— Fichtre ! gloussa Conté. Ça, c'est ce que j'appelle une soirée privée.

— Est-il venu à l'esprit de l'un d'entre vous, répliqua Locke en se remettant péniblement sur ses pieds, de me demander pourquoi j'ai une fois de plus pointé ma gueule au Bief du Corbeau alors que je m'étais déjà fait la belle ?

— Vous avez sauté d'une des corniches extérieures, dit donna Vorchenza, et vous avez saisi une des cages-ascenseurs sur son passage, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Toutes les autres façons d'arriver en bas étaient trop malsaines pour qu'on les envisage.

— Vous voyez ? Je vous l'avais dit, Stephen.

— Je pensais que c'était peut-être possible, dit le Vadran, mais je me refusais à penser que cela avait été fait.

— Stephen n'aime pas l'altitude, déclara Vorchenza.

— C'est un homme de grande sagesse, dit Locke. Mais, s'il vous plaît, s'il vous plaît, écoutez-moi. Je suis revenu pour vous prévenir. Ces sculptures, le capa Raza vous en a donné quatre. Tout le monde dans cette tour est en putain de grave danger à cause d'elles.

— Des sculptures ? (Donna Vorchenza le dévisagea d'un air curieux.) Un gentilhomme nous a déposé quatre sculptures de verre et d'or comme cadeau pour le duc. (Elle porta son regard sur Stephen.) Je suis sûre que les hommes préposés à la sécurité ducale les ont inspectées et les ont approuvées. Je ne saurais

dire. Je ne suis intervenue dans cette histoire que parce qu'il s'agissait d'une faveur à l'égard de mes pairs.

— C'est ce que m'ont dit mes supérieurs, confirma Reynart.

— Oh, arrêtez ça ! dit Locke. Vous êtes l'Araignée. Je suis la Ronce de Camorr. Vous avez rencontré le capa Raza ? Vous avez rencontré un Mage Esclave qui se fait appeler le Fauconnier ? Ils vous ont parlé des sculptures ?

Don et donna Salvara fixaient donna Vorchenza. La vieille femme bégaya et toussa.

— Mince, dit Locke. Vous n'avez rien dit à Sofia et Lorenzo, n'est-ce pas ? Vous leur avez joué « l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours ». Navré. Mais je suis obligé de vous parler en tant qu'Araignée. Au faux-jour, tous ceux qui se trouvent dans le Bief du Corbeau se feront baiser.

— Je le savais, dit Sofia. Je le savais ! (Elle attrapa son mari par le bras et le serra assez pour qu'il plisse les yeux.) Ne te l'avais-je pas dit ?

— Je n'en suis pas encore si sûr, répondit Lorenzo.

— Si, intervint donna Vorchenza en soupirant. Sofia est dans le vrai, je *suis* l'Araignée du duc. Voilà, c'est dit. Si ça sort de cette pièce, des têtes tomberont.

Conté la regarda d'un air surpris, une étrange lueur d'approbation dans les yeux. Locke se remit sur ses pieds en chancelant.

— Pour en revenir aux sculptures, enchaîna donna Vorchenza, je les ai approuvées moi-même. Il s'agit *vraiment* de cadeaux pour le duc.

— Elles font partie d'un complot, contra Locke. C'est un piège. Ouvrez-en une et vous verrez ! Le capa Raza a l'intention de détruire tout le monde dans cette tour, hommes, femmes et enfants – ça va être pire qu'un meurtre.

— Le capa Raza était un parfait galant homme. Il était presque trop modeste pour accepter mon invitation à se joindre brièvement à nous ce soir. Il s'agit encore d'une de vos affabulations destinées à vous profiter.

— Oh, putain oui ! dit Locke. Je suis revenu ici après m'être enfui, je me suis fait exprès et intelligemment ligoter et traîner ici par tous ces fumiers de la compagnie du Verre Nocturne. Et

maintenant, je vous ai tous là où je vous voulais. Ces sculptures sont blindées de Pierre Spectrale, Vorchenza ! *De Pierre Spectrale*.

— De Pierre Spectrale ! dit donna Sofia, atterrée. Comment savez-vous ça ?

— Il n'en sait rien, intervint donna Vorchenza. Il ment. Les sculptures sont sans danger.

— Ouvrez-en une, dit Locke. Ce serait une façon facile de conclure cette discussion. Je vous en prie, le faux-jour arrive. Ouvrez-en une. Elles prendront feu au faux-jour.

— Ces sculptures sont une propriété ducale d'une valeur de plusieurs milliers de couronnes, déclara donna Vorchenza. Nous ne les endommagerons pas sur le coup de tête dément d'un criminel avéré.

— Des milliers de couronnes, dit Locke, contre des centaines de vies. Tous les pairs de Camorr vont se transformer en débiles dégoulinants, vous comprenez ça ? Arrivez-vous à imaginer ces enfants dans le jardin, les yeux blancs comme ceux d'un cheval Agentillé ? Voilà ce qu'on va tous devenir, hurla-t-il. *Agentillés*. Cette merde va nous *bouffer nos putains d'âmes*.

— C'est vraiment embêtant si on vérifie ?

Locke dévisagea Reynart avec gratitude.

— Non, Reynart. Je vous en prie. Je vous en prie, faites-le.

Donna Vorchenza se massa les tempes.

— Tout cela nous a totalement échappé, dit-elle. Stephen, jetez cet homme dans un endroit sûr, je vous prie, jusqu'après le festin. Une pièce sans fenêtre, s'il vous plaît.

— Donna Vorchenza, dit Locke, que signifie le nom d'Avram Anatolius pour vous ?

Son regard était glacial.

— Je ne saurais vous dire, répondit-elle. Que veut-il dire pour vous ?

— Le capa Barsavi a assassiné Avram Anatolius il y a vingt-deux ans, déclara Locke. Et vous le saviez. Vous saviez qu'il menaçait la Paix Secrète.

— Je ne vois pas quel rapport cela pourrait avoir avec quoi que ce soit, répliqua donna Vorchenza. Taisez-vous maintenant, ou nous vous ferons taire.

— Anatolius avait un fils, reprit un Locke que le désespoir faisait se hâter, tandis que Stephen faisait un pas dans sa direction. Un fils qui lui survécut, donna Vorchenza. Luciano Anatolius. Luciano, c'est le capa Raza. Luciano s'est vengé du capa Barsavi pour le meurtre de ses parents et de ses frères et sœurs, et maintenant, il a l'intention de se venger aussi de vous ! De vous et de tous vos pairs.

— Non, insista donna Vorchenza en se massant la tête à nouveau. Non, ce n'est pas ça. J'ai apprécié de passer du temps avec le capa Raza. Je ne peux concevoir qu'il fasse une telle chose.

— Le Fauconnier, reprit Locke. Vous rappelez-vous le Fauconnier ?

— L'associé de Raza, répondit Vorchenza d'un ton distant. Je… J'ai apprécié les moments que j'ai passés avec lui, aussi. Un jeune homme tranquille et poli.

— Il vous a fait quelque chose, donna Vorchenza, dit Locke. Je l'ai vu le faire, de mes yeux vu. A-t-il prononcé votre véritable nom ? A-t-il écrit quelque chose sur un bout de parchemin ?

— Je… Je… ne peux pas… C'est… (Donna Vorchenza eut un mouvement de recul. Ses rides se crispèrent comme sous la douleur.) Je dois inviter le capa Raza… Il serait impoli de ne pas l'inviter au… au festin…

Elle s'effondra sur son siège et hurla.

Lorenzo et Sofia se précipitèrent à son secours. Reynart attrapa Locke par sa veste et le projeta rudement contre le mur. Les pieds de Locke battirent quelques instants dans le vide, tandis que Reynart tonnait :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien, haleta Locke. Un Mage Esclave lui a lancé un sort. Réfléchis, bonhomme, est-elle rationnelle en ce qui concerne les sculptures ? Ce fumier lui a fait un truc au ciboulot.

— Stephen, dit donna Vorchenza d'une voix éraillée, reposez la Ronce. Il a raison. Il a raison… Raza et le Fauconnier… C'est comme si j'avais oublié, sans savoir comment. J'allais rejeter la demande de Raza… Le Fauconnier a fait quelque chose sur le bureau, et je… je…

Elle se releva une fois de plus, aidée de Sofia.

— Luciano Anatolius, avez-vous dit. Le capa Raza est le fils d'Avram Anatolius ? Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Je le sais parce que j'ai cloué ce Mage Esclave au plancher y a une heure ou deux, répondit Locke, tandis que Reynart le laissait glisser contre le mur. Je lui ai coupé les doigts pour le faire parler et, quand il a eu avoué tout ce que je voulais entendre, je lui ai tranché sa putain de langue avant de cautériser ce qu'il en restait.

Tout le monde dans la pièce le dévisagea.

— Je l'ai aussi traité de peigne-cul, enchaîna Locke. Il a pas apprécié.

— Tuer un Mage Esclave est pire que de s'infliger la mort, déclara donna Vorchenza.

— Il n'est pas mort, c'est juste qu'il s'en mord ses putains de doigts.

Donna Vorchenza secoua la tête.

— Stephen, les sculptures. Il y en a une à cet étage, n'est-ce pas ? À côté du bar.

— Oui, répondit Reynart en se dirigeant vers la porte. Que sais-tu d'autre sur elles, Ronce ?

— Elles sont dotées de mèches alchimiques, dit Locke. Et de pots en glaise remplis de feu grégeois. Arrivé le faux-jour, le feu grégeois monte, et toute cette tour se remplit de fumée de Pierre Spectrale. Anatolius prend le large, mort de rire.

— Ce Luciano Anatolius, dit Sofia, c'est celui qu'on a rencontré sur les marches ?

— Lui-même, répondit Locke. Luciano Anatolius, aussi connu comme le capa Raza, aussi connu comme le Roi Gris.

— Si ces choses sont alchimiques, intervint Sofia, il serait préférable que ce soit moi qui y jette un œil.

— Si c'est dangereux, j'y vais aussi, dit Lorenzo.

— Et moi aussi, dit Conté.

— Génial ! On peut tous y aller ! On va se marrer ! (Locke agita ses mains ligotées en direction de la porte.) Mais magnez-vous, bordel !

Conté le prit par le bras et le poussa, en queue de procession. Reynart et Vorchenza menèrent la marche devant les Vestes Noires médusés. Reynart leur fit signe de les suivre. Ils sortirent

du couloir et retournèrent dans la galerie principale.

La foule de fêtards aux visages rougeauds se sépara comme l'étrange défilé s'engageait à vive allure dans la galerie. Reynart courut jusqu'au Veste Noire qui se tenait à côté de la brillante pyramide de verres de vin.

— Ce côté du bar est momentanément fermé. Faites en sorte qu'il en soit ainsi, dit-il. (Se retournant vers ses autres soldats, il poursuivit :) Isolez cette zone sur cinq ou six mètres. Ne laissez personne s'en approcher, au nom du duc.

Donna Sofia se glissa sous la corde de velours et s'accroupit près de la sculpture. Les lampes tamisées continuaient de lancer des éclairs changeants derrière ses fenêtres de verre. Sa base faisait environ soixante-quinze centimètres de côté, pour un mètre de haut.

— Capitaine Reynart, dit-elle, vous avez des gants à votre ceinture, si je me rappelle bien. Pourrais-je vous les emprunter ?

Reynart lui passa une paire de gants de cuir noir, qu'elle enfila.

— Il est rarement sage de ne pas se méfier. L'usage de poisons de contact est enfantin, dit-elle d'un air absent, avant de faire courir ses doigts sur la surface de la sculpture tout en l'examinant de près. Elle changea de position plusieurs fois, ses sourcils se fronçant de plus en plus à chaque examen.

— Je ne vois aucune ouverture dans le boîtier, dit-elle en se relevant. Même pas un joint. Cet ouvrage est d'excellente facture. Si cet objet est censé produire de la fumée, je ne vois pas comment celle-ci pourrait s'en échapper.

Elle tapa d'un doigt ganté une des fenêtres de verre.

— À moins que… (Elle tapota de nouveau la fenêtre.) Ceci est ce qu'on appelle du « verre d'ornement », mince et fragile. Rarement utilisé en sculpture, et jamais en laboratoire, parce qu'il ne tolère pas la chaleur…

Elle tourna vivement la tête en direction de Locke. Ses frisettes d'un blond presque amande virevoltèrent tel un halo.

— Vous avez dit qu'il y a des pots de feu grégeois, là-dedans ?

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondit-il. De la bouche d'un homme fort peu pressé de perdre sa langue.

— Ce pourrait être ça, dit-elle. Dans un boîtier métallique, le

feu grégeois produirait une chaleur intense, suffisante pour faire éclater le verre – faire éclater le verre et libérer la fumée ! Capitaine, tirez votre rapière, je vous prie. Il me la faut.

Abandonnant tous ses doutes, Reynart tira son épée et la lui tendit précautionneusement, garde en avant. Sofia examina le bout en argent de l'arme, avant de s'en servir pour briser le verre. Celui-ci céda avec un tintement aigu. Elle retourna la rapière et se servit de la lame pour balayer les fragments irréguliers des bords de la fenêtre. Puis, elle rendit son arme à Reynart. Des marmonnements et des exclamations montèrent de la foule de spectateurs. Le petit cercle des Vestes Noires contrits de Reynart ne les contenait qu'à peine.

— Prudence, Sofia, dit don Lorenzo.

— C'est pas à un marin qu'on apprend à chier dans l'eau, grommela-t-elle comme elle jetait un œil par la fenêtre, laquelle faisait environ vingt centimètres à sa base et s'effilait légèrement vers son sommet.

Elle passa une main gantée à l'intérieur et toucha une des lampes alchimiques changeantes, avant de l'ôter d'une torsion du poignet.

— Elle n'est reliée à rien, déclara-t-elle en la posant près d'elle. Oh, dieux ! murmura-t-elle lorsqu'elle regarda à nouveau par la fenêtre sans être gênée par la lumière.

Elle porta la main à sa bouche et se releva en titubant, toute tremblante.

Donna Vorchenza s'avança pour se placer juste derrière elle.

— Alors ?

— C'est de la Pierre Spectrale, dit donna Sofia, horrifiée. Tout ce truc en est rempli. J'en vois là et je peux en sentir l'odeur. (Elle frémit, comme le font certaines personnes lorsqu'une araignée croise leur chemin.) Il y en a assez dans cette seule sculpture pour infecter toute la tour. On dirait que votre capa Raza tient à faire les choses à fond.

Par-delà la baie, donna Vorchenza contemplait le spectacle du nord de Camorr. Le ciel était nettement plus sombre qu'il ne l'était lorsqu'on avait traîné Locke lui rendre visite pour la seconde fois.

— Sofia, dit la comtesse d'Ambreverre, que pouvez-vous faire

contre ça ? Pouvez-vous empêcher leur mise à feu ?

— Je ne crois pas, répondit donna Salvara. Je n'ai pas pu repérer les mèches alchimiques. Elles doivent se trouver sous la Pierre Spectrale. Et il est également possible qu'elles s'enflamment si on y touche. Il me serait facile de fabriquer un tel objet dans mon labo. Essayer de le désamorcer pourrait être aussi dangereux que de le laisser s'embraser.

— Il faut qu'on les sorte de la tour, dit Reynart.

— Non, objecta Sofia. La fumée de Pierre Spectrale monte. Elle est plus légère que l'air qui nous environne. Je doute qu'on puisse les emporter assez loin le faux-jour venu. Si ces choses se déclenchent au pied du Bief du Corbeau, nous nous trouverons dans la colonne de fumée lorsque celle-ci s'élèvera. La meilleure chose à faire serait de les noyer. L'eau réduit à néant les effets de la Pierre Spectrale, au bout d'un moment. Le feu grégeois brûlerait quand même, mais la fumée blanche ne monterait pas. Si seulement nous pouvions les balancer dans l'Angevin !

— Nous ne pouvons pas, dit Vorchenza. Mais nous pouvons les plonger dans la citerne du Jardin Céleste. Elle ne fait que trois mètres de profondeur et cinq mètres de diamètre. Ça suffira ?

— Oui ! Maintenant, il nous faut simplement les monter là-haut.

— Stephen…, dit donna Vorchenza, mais le capitaine Reynart s'était déjà activé.

— Mes seigneurs et dames, hurla Reynart le plus fort qu'il put, nous avons impérieusement besoin de votre aide, au nom du duc Nicovante. Verre Nocturne, avec moi ! Je requiers le libre accès dans l'escalier, mes Excellences. Avec toutes mes excuses, je ne ferai preuve d'aucune gentillesse envers quiconque se mettra en travers de mon chemin.

» Il faut que nous dégagions toutes ces saloperies des galeries et que nous les portions dans le Jardin Céleste. (Il attrapa un de ses hommes par l'épaule.) Cours jusqu'à la terrasse d'embarcation et trouve le lieutenant Razelin. Dis-lui d'évacuer le Jardin Céleste, sur mon ordre. Dis-lui que je ne veux plus voir un seul gamin là-haut dans cinq minutes. Il saura quoi faire. Agis maintenant, tu t'excuseras plus tard.

— Détachez-moi les mains, dit Locke. Ces choses sont lourdes. Je ne suis pas un surhomme, mais je peux vous aider.

Donna Vorchenza lui jeta un regard curieux.

— Pourquoi êtes-vous revenu nous prévenir, maître Ronce ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de mener votre évasion à bien ?

— Je suis un voleur, donna Vorchenza, répondit-il doucement. Je suis un voleur et peut-être même un assassin, mais ça, c'est trop. De plus, j'ai l'intention de tuer Raza. Quand il veut quelque chose, il faut que je l'empêche de réussir. Aussi simple que ça.

Il tendit les mains et elle hocha lentement la tête.

— Vous pouvez nous aider, mais après, il faudra qu'on parle.

— Oui, il faut qu'on parle – et cette fois sans aiguilles, j'espère, dit Locke. Conté, soyez un ami et débarrassez-moi de ces liens.

Le leste garde du corps trancha les liens de Locke avec un de ses couteaux.

— Si t'essayes de jouer au con, grogna-t-il, je te fous dans la citerne et je leur dis de te foutre les sculptures sur la gueule.

Locke, Conté, Reynart, don Salvara et plusieurs Vestes Noires s'agenouillèrent pour soulever les sculptures. Sofia les observa une seconde ou deux en fronçant les sourcils, avant de forcer son chemin pour se mettre à côté de son époux et apporter son aide.

— Je vais aller trouver le duc, déclara Vorchenza. Je m'assurerai qu'il soit informé de ce qui se passe ici.

Elle fila dans la galerie.

— Bon, ce n'est pas si terrible, à nous huit, dit Reynart, mais ça va être chiatique. On a quand même pas mal de marches à monter.

Trébuchant ensemble, ils traînèrent la sculpture sur une volée de marches. D'autres Vestes Noires les attendaient sur le palier.

— Trouvez-moi toutes ces sculptures ! hurla Reynart. Huit hommes pour une ! Trouvez-les et montez-les au Jardin Céleste ! Au nom du duc, un bon coup de coude pour ceux qui se trouvent sur votre chemin ! Et, par les Dieux, ne les faites pas tomber !

Bientôt, de nombreux soldats ahanant et jurant montaient laborieusement les sculptures à la suite de l'équipe de Reynart. Locke haletait et transpirait ; autour de lui, les autres n'étaient pas en meilleure forme.

— Et si ce truc nous pète dans les mains ? marmonna un des Vestes Noires.

— D'abord, on se brûlerait les mains, répondit Sofia, rubiconde sous l'effort. On sombrerait tous dans l'inconscience avant de pouvoir faire six pas, et on finirait Agentillés. On se sentirait plutôt stupides, après, non ?

Ils dépassèrent la dernière galerie, s'éloignant encore plus du festin. Des gardes et des serviteurs se jetaient sur le côté en les voyant débarquer le long des issues de service. Tout au sommet du Bief du Corbeau, un large escalier de marbre enroulait ses marches jusqu'au Jardin Céleste, en colimaçon au creux de murs extérieurs presque transparents. Tout Camorr tourbillonnait autour d'eux comme ils gravissaient la spirale. Le soleil n'était plus qu'un pâle médaillon sombrant sous la courbe de l'ouest. D'étranges silhouettes ténébreuses pendaient au-dessus d'eux. Locke dut les observer plusieurs secondes avant de comprendre qu'il s'agissait des torsades du Jardin Céleste, ballottées par le vent.

Des dizaines d'enfants les croisaient en criant, poursuivis par des Vestes Noires et ignorés par les serviteurs. La cage d'escalier s'ouvrait sur le toit et le jardin, lequel était en fait une forêt miniature. Des oliviers, des orangers et des hybrides alchimiques aux bruissements de feuilles émeraude se balançaient dans la douce brise, sous un ciel pourpre et sans nuages.

— Elle est où, cette putain de citerne ? demanda Locke. Je suis jamais venu ici.

— Du côté ouest du jardin, répondit Lorenzo. Je venais jouer ici.

Sous les vrilles ballantes d'un saule pleureur, ils trouvèrent la citerne, un bassin circulaire de cinq mètres de diamètre – tout comme donna Vorchenza l'avait promis. Sans préambule, ils jetèrent la sculpture dans l'eau. Une grande éclaboussure s'ensuivit, trempant deux Vestes Noires. Elle coula rapidement,

laissant un nuage d'un blanc laiteux derrière elle, et heurta le fond de la citerne dans un grand bruit métallique.

Une à une, les trois autres sculptures vinrent s'entasser sur elle, jusqu'à ce que toutes les quatre se trouvent sous la surface de l'eau à présent laiteuse, et que le Jardin Céleste se remplisse de Vestes Noires.

— Qu'est-ce qui se passe, maintenant ? haleta Locke.

— Maintenant, il faudrait qu'on libère le toit, répondit donna Sofia. Ça fait quand même encore beaucoup de Pierre Spectrale. Je ne voudrais voir personne à proximité, même si elle est immergée. Pas avant quelques heures.

Sur le toit, tous ne furent que trop heureux de se rallier à cette suggestion.

6

Le faux-jour commençait juste à se lever lorsque donna Vorchenza vint les retrouver dans la dernière galerie du Bief du Corbeau. Les flèches lumineuses aux couleurs fantomatiques des tours de Verre d'Antan se laissaient à peine voir par-delà la grande porte qui donnait sur la plate-forme d'embarquement. Les Vestes Noires couraient de ci de là, présentant leurs excuses aux dons et aux donnas quand ils les bousculaient.

— C'est donc la guerre, dit-elle lorsque les Salvara, Locke, Conté et Reynart se réunirent autour d'elle. Essayer d'accomplir une chose pareille, c'est pire encore que commettre un meurtre de masse. Dieux ! Nicovante est en train de convoquer le Verre Nocturne, Stephen. Vous allez avoir une nuit agitée.

— La Division Minuit ? demanda-t-il.

— Faites-les tous sortir d'ici, dit Vorchenza. Vite et discrètement. Rassemblez-vous au Palais de la Patience. Tenez-les prêts pour une bataille. Je les enverrai où Nicovante estimera qu'ils sont le plus utiles.

» Maître Ronce, poursuivit-elle. Nous vous sommes reconnaissants de ce que vous venez de faire. Cela vous vaudra énormément de considération. Mais, maintenant, vous n'avez

plus aucun rôle dans cette histoire. Je vais vous faire emmener sous surveillance à Ambreverre. Vous êtes un prisonnier, mais vous avez mérité quelque confort.

— Mon cul, rétorqua Locke. Vous me devez plus que ça. Raza est à moi.

— Raza, dit donna Vorchenza, est à présent l'homme le plus recherché tout Camorr. Le duc a l'intention de l'écraser comme un insecte. Ses domaines seront investis et la Tombe Flottante va ouvrir grandes ses portes.

— Bande de *crétins* ! s'écria Locke. Raza ne dirige pas les Gens Bien, il les entortille ! La Tombe Flottante est vide et Raza se fait la malle pendant qu'on cause. Il ne voulait pas être capa, il voulait juste se servir du poste pour attraper Barsavi et sécher tous les pairs de Camorr.

— Comment en savez-vous autant sur les affaires de Raza, maître Ronce ?

— Raza m'a obligé à l'aider à dessouder le capa Barsavi, à l'époque où il se faisait encore appeler le Roi Gris. L'arrangement, c'était qu'il me laissait partir après, mais il a joué double jeu. Il a tué trois de mes amis et il a pris mon argent.

— *Ton* argent ? dit don Lorenzo en serrant les poings. Je me permettrais de dire que c'était le nôtre !

— Oui, dit Locke. Et tout ce que j'ai pris à donna de Marre, à don Javarriz et aux Feluccia. Plus de quarante mille couronnes – une fortune. Raza m'a volé tout ça. Je ne mentais pas quand j'ai dit que je n'avais plus rien.

— Alors, vous n'avez plus aucune chose de valeur avec laquelle parlementer, dit donna Vorchenza.

— J'ai dit que je n'avais plus rien, pas que je ne savais pas où c'était, rétorqua Locke. Raza a entreposé le tout avec la fortune de Barsavi, prêt à le sortir en douce de la ville. Ces liquidités étaient censées payer son Mage Esclave.

— Alors, dites-nous où tout se trouve, intima donna Vorchenza.

— Raza est à moi, réitéra Locke. On me renvoie sur le plancher des vaches et je pars libre. Raza a tué trois de mes amis et j'ai bien l'intention de lui arracher le cœur. Je serais prêt à céder tout le fer-blanc de Camorr pour en avoir l'occasion.

— Dans cette ville, les gens sont pendus pour avoir volé quelques pièces d'argent, déclara donna Vorchenza, et vous, vous nous proposez de repartir libre après avoir dérobé des dizaines de milliers de couronnes lourdes. Non, ça, je ne pense pas que c'est faisable.

— C'est le moment de vérité, donna Vorchenza, dit Locke. Vous voulez récupérer l'oseille ? Je peux vous dire où elle est. Je vous dirai exactement où la trouver, en même temps que la fortune de Barsavi, laquelle doit être considérable. En échange, tout ce que je veux, c'est Raza. Je pars libre et je tue l'homme qui a tenté de vous effacer, vous et tous vos pairs. Soyez raisonnable… Maintenant que vous connaissez tous mon visage et ma voix, je peux difficilement reprendre mes vieilles activités, du moins ici à Camorr.

— Vous supposez trop.

— Est-ce que l'Araignée de Camorr a empêché le capa Raza de remplir le Bief du Corbeau d'assez de Pierre Spectrale pour Agentiller toute cette saloperie de ville ? Non, c'était la *Ronce* de Camorr, merci à vous. Ce soir, tous, hommes, femmes et enfants, vont bien, uniquement parce que, *moi,* j'ai un putain de cœur d'artichaut ; pas parce que vous faisiez votre taf. Vous m'êtes redevable, Vorchenza. Vous m'êtes redevable, sur votre honneur. Donnez-moi Raza, et vous récupérerez votre argent.

Elle lui lança un regard à glacer un fleuve tropical.

— Sur mon honneur, maître Ronce, finit-elle par dire, pour services rendus au duc et à mes pairs, vous pouvez partir libre et, si vous attrapez Raza avant nous, il est à vous. Si ce n'est pas le cas, cela dit, je ne m'excuserai pas. Et si vous deviez reprendre vos activités et que nos chemins se recroisent, je vous ferai exécuter sans procès.

— Ça m'a l'air juste. Il va me falloir une épée, dit Locke. J'ai failli oublier.

À sa surprise, le capitaine Reynart déboucla la ceinture de sa rapière et la lança à Locke.

— Trempe-la, dit-il. Avec mes compliments.

— Alors ? demanda donna Vorchenza comme Locke attachait la ceinture autour de sa taille, sur l'excellent haut-de-chausses de Meraggio. L'argent, maintenant. Il est où ?

— Au nord des Crocs de Camorr, répondit Locke, il y a trois barges à merde sur les docks privés. Vous savez lesquelles c'est. Elles embarquent toute la caque et la daube hors de la ville et l'emmènent au nord dans les champs.

— Bien sûr, dit donna Vorchenza.

— Raza conserve sa fortune cachée sur l'une d'entre elles, déclara Locke. Dans des coffres de bois enveloppés de toile cirée, pour des raisons évidentes. Après s'être esquivé de Camorr, son plan est de rallier cette barge au nord et de charger le trésor. Tout est là, sous les tas de chnoute.

— C'est ridicule, dit donna Vorchenza.

— Je n'ai pas dit que ma réponse allait être agréable, répliqua Locke. Réfléchissez. Quel est le dernier endroit où quelqu'un *désirerait* chercher un magot planqué ?

— Hmmm… Quelle barge ?

— J'en sais rien, répondit Locke. Je sais juste que c'est une des trois.

Vorchenza porta le regard sur Reynart.

— Eh bien, dit le capitaine, les dieux avaient leurs raisons quand ils ont créé l'engagé.

— Oh, merde ! dit Locke en ravalant la boule qui lui montait dans la gorge. (*Assure*, se dit-il. *Fais ça bien)* Donna Vorchenza, tout ça n'est pas fini.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De bateaux, de barges, d'évasion. J'y ai réfléchi. Le Fauconnier faisait plein de blagues bizarres, quand il avait mon couteau sous le nez. Il me narguait avec un truc. Je n'ai pas eu la chance de trouver ce que c'était jusqu'à maintenant. Le navire infesté. Le *Satisfaction*. Il faut le couler.

— Et pourquoi ça ?

— Il appartient à Anatolius, répondit Locke. D'après le Fauconnier, Anatolius était un pirate de la mer de Fer Blanc, qui accumulait les richesses de façon à pouvoir louer les services d'un Mage Esclave et revenir à Camorr pour se venger. Le *Satisfaction* est son vaisseau. Mais Anatolius n'envisage pas de se sauver à son bord – il quittera la ville par le nord, en remontant l'Angevin.

— Ce qui veut dire ?

— Le Fauconnier lâchait des indices à propos d'un plan de secours, déclara Locke. Le plan de secours, c'est ce navire infesté. Il n'est pas plein de cadavres, donna Vorchenza. C'est un équipage de figurants – des hommes qui ont survécu à l'exposition au Souffle Noir, comme les Goules du duc. Un équipage de figurants, avec les cales bourrées d'animaux – des chèvres, des moutons, des ânes. Je pensais que le Fauconnier voulait juste se montrer insolent… Mais réfléchissez-y.

— Les animaux peuvent être porteurs du Souffle Noir, dit Reynart.

— Oui, convint Locke. Ça ne les tue pas, mais on peut affirmer qu'ils peuvent nous le transmettre si on les tripote. Coulez donc ce putain de bateau, donna Vorchenza. C'est la seconde botte de Raza. S'il voit qu'il n'est pas parvenu à balayer les pairs, il se peut qu'il tente de prendre sa revanche sur la ville entière. Sa dernière chance.

— C'est de la folie, murmura donna Vorchenza, l'air néanmoins à moitié convaincue.

— Anatolius a déjà essayé de supprimer tous les pairs de Camorr, enfants compris. Il *est* fou, comtesse d'Ambreverre. Comment pensez-vous qu'il réagira à la frustration ? Tout ce que ses hommes ont à faire, c'est jeter ce navire contre les quais et laisser sortir les animaux. Ou peut-être se contenteront-ils de lancer quelques chèvres en ville à coups de catapulte. *Coulez-moi ce putain de rafiot*.

— Maître Ronce, dit donna Vorchenza, vous avez le cœur sur la main, c'est étrange, pour un voleur de votre acabit.

— Je suis frère parmi les frères du Treizième, l'Innommé, le Gardien Véreux, le Bienfaiteur, déclara Locke. Je suis un *prêtre*. Je n'ai pas sauvé tous les gens qui se trouvaient dans cette tour pour voir ma ville mourir. Au nom de la bienséance, donna Vorchenza, au nom de la bienséance, coulez ce foutu bordel.

Elle le regarda par-dessus ses verres en demi-lune, puis se retourna vers Reynart.

— Capitaine, dit-elle lentement, rendez-vous aux stations lanternes de la plate-forme d'embarquement. Faites parvenir des messages à l'Arsenal et à la Lie.

Elle croisa les mains sur son ventre et soupira.

— Sur mes ordres, au nom du duc Nicovante, coulez le *Satisfaction* et abattez tout survivant qui tenterait de gagner la rive.

Locke soupira de soulagement.

— Merci, donna Vorchenza. Il vient, mon ascenseur ?

— Votre ascenseur, maître Ronce… Sur mon honneur, j'en ferai mander un sans attendre. Si les dieux vous donnent le capa Raza avant que mes hommes ne le trouvent… qu'ils vous donnent de la force.

— Vous allez me manquer, donna Vorchenza, dit Locke. Et vous également, mes Excellences Salvara – toutes mes excuses pour avoir enseveli la plus grande partie de votre fortune sous un tas de merde. J'espère qu'on pourra encore être amis.

— Posez encore une seule fois le pied chez nous, dit Sofia, et vous ferez vraiment partie des meubles de mon laboratoire.

7

Une lueur bleue dardait ses rayons sur la plate-forme d'embarquement du Bief du Corbeau. Même à la lumière changeante du faux-jour, elle ressortait assez pour que les postes relais situés au sommet du Palais de la Patience puissent la discerner. Les volets ne mirent pas longtemps à descendre et à se refermer sur les lanternes de signalisation. Le message fut transmis par voie aérienne, au-dessus des milliers de fêtards, et atteignit ses destinations : l'Arsenal, l'Aiguille Sud, la Lie.

— Putain de bordel ! dit le sergent de garde de la tour située à l'extrémité de l'Aiguille Sud en clignant des yeux et en se demandant s'il avait compté le bon nombre de signaux.

Il fourra son illégale outre à vin du Jour des Changements sous son siège, rongé par la culpabilité.

— Sergent, dit son compagnon moins âgé, ce bateau est sur le point de faire un truc des plus foutraques.

Sur les eaux du Vieux Port, le *Satisfaction* virait lentement à bâbord. On y distinguait à peine les marins au pied du mât de misaine et du grand mât, qui se préparaient à déployer les

huniers. Des dizaines de petites silhouettes sombres se déplaçaient sur le pont, illuminées à la fois par les lanternes jaunes et l'éclat du faux-jour.

— Il lève l'ancre, monsieur, il va prendre la mer. D'où sortent tous ces gens ? demanda le plus jeune garde.

— Je ne sais pas, répondit le sergent, mais le signal vient juste d'être lancé. Miséricorde, ils vont couler ce fumier.

De vifs points de lumière orange se mirent à briller à la périphérie de la Lie. Toutes les tours des machines de guerre étaient dotées de lampes à huile d'urgence qui servaient à indiquer le moment où les hommes étaient au complet et prêts à agir. Les tambours résonnaient dans l'Arsenal. Les sifflets trillaient dans toute la ville au-dessus de la rumeur montant de la foule du Jour des Changements.

Sur la rive, une des machines de guerre fit feu à grand fracas. Le boulet fut à peine visible. Il loupa sa cible de plusieurs mètres et fit jaillir un geyser à tribord de la frégate.

L'autre machine de guerre lança un arc de feu orangé qui sembla planer, bannière hypnotique de lumière ignée. Les vigies de l'Aiguille Sud, effarées, le regardèrent comme il s'écrasait sur le pont du *Satisfaction*, projetant des vrilles dans toutes les directions. Les hommes couraient frénétiquement dans tous les sens ; manifestement, certains d'entre eux avaient pris feu. L'un d'entre eux sauta du vaisseau et plongea dans l'eau comme une scorie qu'aurait recueillie une flaque.

— Dieux, c'est du feu grégeois ! dit le plus jeune garde. Même là-dessous, ça va pas s'arrêter de brûler.

— Eh bien, les requins aussi aiment bien la viande cuite, gloussa le sergent. Pauvre gars !

Un boulet s'écrasa sur le flanc de la frégate. Les rambardes de bois furent démolies et les éclats volèrent. Les hommes tourbillonnèrent en hurlant et s'effondrèrent sur l'accul. Le feu gagnait les voiles et le gréement, malgré les efforts frénétiques de l'équipage pour le circonscrire avec du sable. Un second baril igné explosa sur le gaillard d'arrière. Les hommes et les femmes de barre furent engloutis dans un rugissement de flammes blanches. Ils n'eurent même pas le temps de crier.

Des pierres martelèrent le vaisseau et déchirèrent les

quelques voiles qui faseillaient encore. Des feux incontrôlés faisaient rage en proue, en poupe, au milieu. Des doigts orange, rouges et blancs gambadaient sur les ponts et montaient dans le ciel, accompagnés d'une fumée multicolore. À portée d'une dizaine de trébuchets, la frégate démunie d'armes et presque immobile n'avait aucune chance. Cinq minutes après que le signal eut été donné depuis le Bief du Corbeau, le *Satisfaction* était un bûcher funéraire – une montagne de feu rouge et blanc qui s'élevait hors de l'eau, miroir aux rides amarante sous la coque du navire moribond.

Les archers prirent position sur la rive, prêts à abattre tout survivant qui tenterait de s'en sortir en nageant, mais il n'y en avait aucun. Avec le feu, l'eau et les choses qui rôdaient dans les profondeurs du port, les flèches n'étaient pas nécessaires.

8

Luciano Anatolius, le Roi Gris, le capa de Camorr, dernier membre de sa famille encore en vie, était seul sur le pont supérieur de la Tombe Flottante, sous les tauds de soie qui battaient dans le vent du Pendu, sous le ciel sombre qui reflétait l'éclat sinistre du faux-jour, et il regardait son navire brûler.

Il dirigea son regard vers l'ouest, les ondulations rouges du feu dans les yeux, sans ciller. Il regarda au nord, dans la direction de la tour luisante du Bief du Corbeau où l'on pouvait distinguer des éclairs de lumière bleue et rouge et où aucun nuage de fumée pâle ne s'élevait dans le ciel.

Il était seul sur le pont de la Tombe Flottante et il ne pleura pas, bien que, au fond de son cœur, il ne désirât rien davantage.

Cheryn et Raiza n'auraient pas pleuré, se dit-il. *Mère et père n'auraient pas pleuré*. Ils n'*avaient* pas pleuré, lorsque les hommes de Barsavi avaient défoncé leur porte au beau milieu de la nuit. Quand son père était mort en tentant de les défendre tous assez longtemps pour que Gisella l'embarque avec les petites jumelles par la porte de derrière.

Le *Satisfaction* brûlait devant ses yeux mais, dans son

imagination, il courait à nouveau dans les ténèbres des jardins, à treize ans, trébuchant sur les chemins familiers où les branches lui fouettaient le visage, de chaudes larmes roulant sur ses joues. Dans la villa derrière eux, les couteaux se levaient et s'abattaient, un petit enfant pleurait après sa mère – et ses pleurs cessaient subitement.

— Nous n'oublierons jamais, avait dit Raiza dans la cale sombre du navire qui les emportait pour Talisham. Nous n'oublierons jamais, n'est-ce pas, Luciano ?

Sa petite main était venue serrer fort la sienne. Cheryn dormait d'un sommeil agité contre son autre flanc, murmurant et sanglotant.

— Nous n'oublierons jamais, avait-il répondu. Et nous y retournerons. Je vous le promets, un jour nous y retournerons.

Il était sur le pont de la forteresse de Barsavi à Camorr, et il était complètement impuissant alors que le navire teintait de sang les eaux du Vieux Port en mourant.

Une voix hésitante se fit entendre derrière lui :

— Capa Raza ?

Un homme fit son apparition dans le passage qui donnait sur les galeries en dessous. C'était un des hommes de la Meute du Rhum qui faisait partie de l'extravagant cercle de jeu qui s'était formé dans sa salle du trône. Lentement, il se retourna.

— Capa Raza, on vient juste de recevoir ça… Un des Découpeurs du Faux-jour, votre honneur. Il affirme qu'un homme dans Pleutcendres lui a donné un tyrin et lui a dit de vous faire parvenir ça sur-le-champ.

L'homme tendit un sac de toile. « RAZA » y était inscrit en lettres noires grossières. L'encre paraissait encore humide.

Luciano prit le sac et congédia l'homme d'un geste. Le Chien du Rhum courut dans le passage et disparut ; ce qu'il avait vu dans les yeux de son maître l'inquiétait au plus haut point.

Le capa de Camorr ouvrit le sac et y découvrit le corps d'un faucon-scorpion – un faucon-scorpion décapité. Il retourna le sac et en laissa le contenu tomber sur le pont. La tête et le corps de Vestris heurtèrent avec un bruit mat les planches de bois. Un bout de parchemin plié et maculé de sang voleta à leur suite. Le capa s'en empara et le déplia.

« ON ARRIVE. »

Luciano observa quelque temps la note – cinq secondes, cinq minutes ? Il la froissa et la laissa tomber. Elle roula sur le pont et s'arrêta près des yeux vitreux de Vestris.

Eh bien, qu'ils viennent ! Il serait toujours temps de s'enfuir quand cette dernière dette personnelle serait purgée.

Il descendit dans la galerie inférieure, dans la lumière et le tumulte de la fête qui s'y déroulait. Une odeur de fumée et d'alcool fort envahissait l'atmosphère. Ses pieds bottés firent craquer les planches comme il se hâtait sur les marches.

Sur son passage, les hommes et les femmes quittèrent leurs cartes et leurs dés des yeux. Certains firent des signes et hurlèrent des saluts ou des félicitations ; aucun d'eux ne fut gratifié d'une réponse. Le capa Raza ouvrit brusquement la porte de sa suite privée (anciennement celle de Barsavi) et y disparut quelques minutes.

Lorsqu'il en ressortit, il portait les atours du Roi Gris, sa vieille veste et son haut-de-chausses gris brouillard, ses bottes grises en cuir de requin, ses gants d'épéiste gris, fripés par l'usage, son manteau gris et sa cape grise, capuchon relevé. Sa cape voltigea comme il avançait. Les lumières de la Tombe Flottante se reflétaient sur l'acier nu de sa rapière dégainée.

La fête mourut en un instant.

— Sortez ! intima-t-il. Sortez et ne revenez pas. Laissez les portes ouvertes. Pas de gardes ! Sortez pendant que je vous en donne l'occasion.

Les cartes tombèrent sur le pont en virevoltant. Les dés s'égaillèrent sur le bois. Les hommes et les femmes se levèrent vivement, traînant leurs camarades ivres avec eux. Les bouteilles roulèrent et le vin s'étala en flaques tandis que la retraite générale progressait. En moins d'une minute, le Roi Gris se retrouva seul au cœur de la Tombe Flottante.

Il se dirigea lentement vers une rangée de cordons d'argent pendus au plafond, du côté tribord du vieux galion. Il en tira un et la lumière blanche des chandeliers mourut. Il en tira un autre et les rideaux des grandes fenêtres de la salle se fermèrent,

offrant la salle du trône à la nuit. Un troisième cordon, et des globes alchimiques rouges prirent vie dans les niches sombres creusées dans les murs. Le cœur de la forteresse de bois devint grotte de lumière carmin.

Il s'installa sur son trône, rapière en équilibre sur les genoux, et les lueurs rouges allumèrent un incendie dans ses yeux dissimulés par l'ombre du capuchon.

Il s'installa sur son trône et attendit que les deux derniers Salauds Gentilshommes le trouvent.

9

À la demie de la dixième heure de la soirée, Locke entra dans la salle du trône et s'immobilisa, une main sur sa rapière, en fixant le Roi Gris assis à trente mètres de lui dans la pièce silencieuse. Locke respirait fort, et cela était loin d'être dû au trajet qu'il avait fait jusqu'au sud : il avait parcouru le plus gros de la distance sur un cheval volé.

Dans sa main, la sensation de la garde de l'arme de Reynart était à la fois grisante et terrifiante. Il savait qu'il serait probablement désavantage en combat ouvert, mais il bouillait de rage. Il osait se dire que la colère, la rapidité et l'espoir seraient en mesure de le soutenir pour l'aider à supporter ce qui allait arriver. Il s'éclaircit la voix.

— Roi Gris, dit-il.

— Ronce de Camorr.

— Je suis ravi, déclara Locke. Je pensais que tu serais peut-être déjà parti. Mais je suis navré… Tu avais besoin de cette frégate, n'est-ce pas ? J'ai demandé à ma bonne amie la comtesse d'Ambreverre de l'expédier au fond de cette putain de baie.

— Cet acte perdra de sa saveur dans quelques minutes, je te l'assure, répliqua le Roi Gris d'une voix lasse. Où se trouve Jean Tannen ?

— Il arrive, répondit Locke. Il arrive.

Locke avança lentement, réduisant ainsi de moitié la distance

qui les séparait.

— J'ai averti le Fauconnier de ne pas jouer avec Jean Tannen, dit le Roi Gris. Apparemment, cet avertissement n'a pas été écouté. Je vous félicite tous les deux pour votre incroyable résistance, mais j'ai bien peur, à présent, de te faire une faveur en te supprimant avant que les Mages Esclaves ne viennent se venger.

— Tu supposes que le Fauconnier est mort, reprit Locke. Il respire encore, mais il ne, ah, il ne jouera plus jamais d'un seul instrument de musique.

— Intéressant. Je me demande comment tu as réussi à faire tout ça. Pourquoi la déesse de la Mort dédaigne-t-elle ainsi de te souffler comme une bougie ? J'aimerais bien le savoir.

— Je t'emmerde. Pourquoi as-tu procédé comme ça, Luciano ? Pourquoi n'as-tu pas tenté de conclure un arrangement honnête avec nous ? On se serait peut-être entendus.

— « Peut-être », dit le Roi Gris. Il n'y avait pas de place pour les « peut-être », maître Lamora. Il n'y avait que mes besoins. Vous aviez ce dont je manquais et vous étiez trop dangereux pour que je vous laisse en vie une fois que je m'en serais emparé – comme vous ne l'avez que trop clairement fait comprendre.

— Mais tu aurais pu en rester au simple vol, dit Locke. J'aurais tout donné pour sauver Calo, Galdo et Moucheron. J'aurais *tout* donné, si tu me l'avais exposé de cette façon.

— Quel genre de voleur ne se bat pas pour ce qu'il a ?

— Le genre de voleur qui a mieux, répondit Locke. Il nous importait plus de voler que de garder. Si tout garder avait été si génial, on aurait trouvé quelque chose à foutre avec tout ce blé.

— Facile à dire, avec le recul, soupira le Roi Gris. Tu aurais chanté une autre chanson quand ils étaient encore en vie.

— On volait aux *pairs*, sale trou du cul. On ne volait qu'à eux. De tous les gens à qui faire un gosse dans le dos… Tu as aidé la noblesse quand tu as tenté de nous éliminer. Tu as fait un cadeau divin aux gens que tu hais.

— Ainsi, tu les soulageais de leur argent, maître Lamora, en évitant scrupuleusement de prendre leur vie… Devrais-je applaudir ? T'appeler « mon frère d'armes » ? Il y a toujours

plus d'argent. Le vol seul ne leur aurait pas appris la leçon qui leur pendait au nez.

— Comment as-tu pu faire ça, Luciano ? Comment un homme qui a perdu ce que tu as perdu, qui ressentait ce que tu ressentais pour Barsavi, a-t-il pu me faire la même chose ?

— La même chose ? Tes parents ont-ils été assassinés dans leur lit pour protéger un mensonge, maître Lamora ? Tes petits frères et sœurs ont-ils été passés au fil du couteau de façon qu'ils ne puissent jamais grandir assez pour se venger ?

— J'ai perdu trois de mes frères à cause de toi, déclara Locke. J'en ai presque perdu un quatrième. Tu n'étais pas obligé de faire ça. Lorsque tu as cru en avoir fini avec moi, tu as essayé d'en tuer des centaines. Des enfants, Luciano, des *enfants* – nés des années après que Barsavi eut supprimé tes parents. Ce doit être bon de se sentir dans son droit. Mais, à mon sens, ça ressemble drôlement à de la dinguerie.

— La Paix Secrète les protégeait, répliqua le Roi Gris. C'étaient des parasites, coupables dès la naissance. Épargne-moi tes arguments, monsieur le prêtre. Tu ne crois pas que je les ai ressassés trop de nuits ces vingt-deux dernières années ?

Le Roi Gris fit un pas en avant, le bout de sa lame se redressant dans la direction de Locke.

— Si c'était en mon pouvoir, reprit-il, je raserais cette ville et j'écrirais le nom de ma famille dans ses cendres.

— *Ila justicca vei cala*, murmura Locke.

Il avança une fois de plus, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus séparés que de deux mètres à peine. Il tira la rapière de Reynart de son fourreau et se mit en garde.

— Le Rouge de la Justice. (Le Roi Gris faisait face à Locke, genoux pliés, le fil de sa rapière dirigée vers le sol, dans la position que les épéistes camorriens appelaient « le loup qui attend ».) Certes.

Locke frappa avant que le Roi Gris ait fini de parler. En un clin d'œil, l'acier traça une image résiduelle entre les deux hommes. Le Roi para la botte, *decrescendo*, et riposta encore plus rapidement que Locke n'avait attaqué. Lamora ne se laissa pas embrocher, mais au prix d'un bond en arrière manquant singulièrement de dignité. Il atterrit et s'accroupit, en appui sur

sa main gauche pour éviter de tomber cul par-dessus tête sur le bois dur du pont.

Prudemment, il décrivit un cercle dans la direction où l'avait envoyé l'assaut, se relevant à peine de sa position accroupie. Une dague apparut dans sa main gauche comme par enchantement. Il la fit tournoyer plusieurs fois.

— Hmm ! fit le Roi Gris. Ne me dis pas que tu as l'intention de te battre à la verrarienne. Je trouve cette école insipide.

— Chacun ses goûts. (Locke agita sa dague de façon suggestive.) J'essaierai de ne pas mettre trop de sang sur ta cape.

Avec un soupir théâtral, le Roi Gris tira une dague au manche étroit de sa ceinture – qui en abritait deux – et la pointa de façon que ses lames s'ouvrent devant lui à la façon de mâchoires. Puis, il fit deux petits bonds exagérés en avant.

Locke jeta un œil furtif sur les pieds du Roi Gris, réalisant presque trop tard que c'était juste ce qu'il venait de l'amener à faire. Il se déporta vivement sur sa droite et ne réussit qu'à peine à parer avec sa dague. La botte du Roi Gris glissa et cingla le vide à deux centimètres de l'épaule gauche de Lamora. Sa riposte rencontra la dague du Roi comme si ce dernier n'avait attendu que ça. Une fois de plus, le Roi avait été plus rapide que lui.

Pendant une poignée de secondes désespérées, les deux hommes se retrouvèrent au corps à corps – leurs lames, tels des fantômes aériens, se croisant et se décroisant, feinte et feinte simulée, taille et estoc. Locke se tenait juste hors de portée de l'allonge plus importante et plus brutale du Roi Gris, tandis que celui-ci interceptait aisément chacune de ses attaques. Enfin, ils se séparèrent, essoufflés. Ils se fixèrent mutuellement avec la haine résignée et implacable des chiens de combat.

— Hmmm…, fit le Roi Gris. Un passage édifiant.

Il lança une botte, presque nonchalamment. Une fois de plus, Locke recula brutalement et para faiblement, bout de lame contre bout de lame, comme les enfants pendant leur première semaine d'entraînement. Le regard du Roi Gris s'illumina.

— Des plus édifiants. (Une autre botte nonchalante ; un autre bond rapide en arrière.) En fait, tu n'es pas très bon, n'est-ce pas ?

— Cela m'avantage si c'est ce que tu crois, non ?

Sur ce, le Roi Gris éclata franchement de rire.

— Oh non ! Non, non, *non*. (D'un geste décisif, il lança sa cape et son manteau à terre. Un sourire sauvage avait creusé de profondes rides de plaisir anticipé sur son fin visage.) Plus de bluff ! Plus de jeux !

Puis, il se rua sur Locke. Son jeu de jambes n'était qu'un ensemble de pas indistincts ; Locke n'avait jamais été témoin d'une telle brutalité. Derrière sa lame résidaient vingt ans d'expérience et de haine la plus noire. Une minuscule partie de l'attention de Locke, détachée, se porta froidement sur sa médiocrité. Il parait et parait encore, aux abois, les yeux et les mains pourchassant des bottes fantômes, en même temps que l'acier du Roi Gris transperçait le tissu et les chairs.

Une fois, deux fois, trois fois – entre deux souffles, la lame du Roi Gris chanta et mordit dans le poignet, l'avant-bras et le biceps gauches de Locke.

Une surprise glacée étreignit Locke plus fort que la douleur infligée par les attaques. Puis un sang chaud commença à couler sur sa peau trempée de sueur, le démangeant atrocement, et une vague de nausée lui monta au creux de l'estomac. Sa main gauche laissa échapper la dague, rougie par le mauvais combattant qu'il était.

— Enfin nous en arrivons à une passe où tu ne peux pas *jouer un rôle* pour t'en sortir, maître Lamora. (Le Roi Gris égoutta le sang de Locke qui maculait le bout de sa rapière et en regarda l'arc éclabousser le pont de bois.) Au revoir.

Puis, il se remit à se déplacer et, à la lueur lie-de-vin des globes alchimiques, sa lame se teinta d'écarlate.

— Aza Guilla, murmura Locke, rends-moi justice pour la mort de mes amis. Donne-moi du sang pour la mort de mes frères !

Sa prière se fit cri, et il botta, loupa, jetant dans chaque attaque toute sa peur et sa haine désespérée, maniant sa lame plus rapidement qu'il ne l'avait jamais fait. Pourtant, le Roi Gris continuait à intercepter tous ses assauts, il continuait à se mettre hors de portée de Locke comme s'il combattait un enfant.

— On dirait que l'ultime différence entre nous, c'est que je savais ce que je faisais quand je suis resté ici pour te rencontrer

une dernière fois, maître Lamora, dit le Roi Gris entre deux passes.

— Non, haleta Locke. La différence entre nous, c'est que je vais avoir ma vengeance.

Une douleur glacée explosa dans l'épaule gauche de Locke, et il jeta un regard horrifié sur la lame du Roi Gris, plantée de dix centimètres dans ses chairs, juste au-dessus de son cœur. Le Roi la tordit sauvagement et érafla les os en la retirant. Locke tomba à genoux, son bras gauche, désormais inutile, jeté en avant pour amortir sa chute.

Mais son instinct le trahit là encore. Sa main vint durement heurter le pont, paume vers le haut, maladroitement repliée sous tout le poids de son bras et, dans un horrible craquement, son poignet se brisa. La violence du choc empêcha Locke de hurler. Une fraction de seconde plus tard, le Roi Gris lui lança un brutal coup de pied à la tempe ; son monde se transforma en kaléidoscope d'agonie, tournoyant sans cesse comme des larmes cuisantes lui noyaient les yeux. La rapière de Reynart glissa bruyamment sur le pont.

Locke était conscient du bois contre son dos. Il était conscient du sang et du sel qui lui obscurcissaient la vue. Il était conscient des cercles ardents et éclatants de douleur qui fusaient dans son poignet réduit en miettes, et des tourments humides que lui infligeait sa clavicule. Mais, plus que tout, il était conscient de sa honte, de sa terreur de l'échec, et du fardeau de ses trois amis disparus encore non vengés et incapables de trouver le repos parce que Locke Lamora avait *perdu*.

Il avala une goulée haletante d'air, suscitant de nouvelles étincelles de douleur partout dans sa poitrine et dans son dos, mais il ne s'agissait maintenant que d'une seule douleur, une unique sensation écarlate qui le fit se relever. En lançant un cri totalement dénué de raison, il poussa sur ses jambes et se força à se mettre sur ses pieds pour tenter de prendre le Roi Gris par la taille.

Le coup mortel qui avait été dirigé sur le cœur de Locke vint le toucher au bras gauche. Empreint de toute la force féroce du Roi Gris, il traversa entièrement les tendres fibres de l'avant-bras et ressortit de l'autre côté. Fou de douleur, Locke

leva son bras devant lui comme le Roi bataillait pour récupérer son arme. Les bords de la rapière firent des choses affreuses aux chairs de Locke, mais la lame resta coincée, allant et venant dans le muscle tandis que les deux hommes luttaient.

La dague du Roi Gris se dressa de façon menaçante dans le champ de vision de Locke, et un instinct animal intima à celui-ci de se servir de la seule arme qu'il avait à sa disposition. Il mordit les trois premiers doigts du Roi, au-dessus de la garde. Il sentit le goût du sang et les os crisser sous ses dents. Le Roi Gris cria et lâcha sa dague, qui rebondit sur l'épaule gauche de Locke avant de tomber sur le pont en cliquetant. Le Roi dégagea brutalement sa main et Locke cracha vers lui sa peau et son sang.

— Abandonne ! hurla le Roi Gris en donnant un coup de poing sur le haut du crâne de Locke, puis un autre sur son nez.

De son bras valide, Locke tenta de s'emparer de la dague que son adversaire n'avait pas encore dégainée. D'une grande tape, le Roi lui écarta la main en riant.

— Tu ne peux pas gagner ! Tu ne peux pas gagner, Lamora ! (À chaque cri, le Roi Gris faisait pleuvoir les coups sur Locke, qui s'agrippait désespérément à lui comme un homme qui se noie se raccroche à un bout de bois flottant. Le Roi rit sauvagement tout en martelant le crâne de Locke, ses oreilles, son front et ses épaules, allant même jusqu'à enfoncer son poing dans sa blessure suintante.) Tu… ne peux pas… me battre !

— Je n'ai pas besoin de te battre, murmura Locke en souriant comme un dément au Roi Gris, le visage trempé de sang et de larmes, le nez brisé, les lèvres fendues, la vue brouillée, aux frontières des ténèbres. Je n'ai pas besoin de te battre, sale enculé. J'ai juste besoin de te garder ici… jusqu'à ce que Jean s'amène.

Sur quoi, le Roi Gris devint vraiment acharné et ses coups redoublèrent, mais Locke n'y prêta aucune attention, hurlant de rire comme un fou furieux.

— J'ai juste besoin de te garder ici… jusqu'à ce que Jean… s'amène !

Sifflant de fureur, le Roi Gris repoussa Locke, assez pour que ce dernier puisse s'emparer de sa dague. Comme il extirpait sa main gauche de la main droite de Locke, celui-ci laissa tomber

de sa manche un tyrin d'or dans sa paume. D'une torsion désespérée du poignet il l'envoya caramboler à grand bruit contre le mur, derrière le Roi Gris.

— Le voilà, sale enfoiré ! hurla Locke en éclaboussant de sang la chemise du Roi. Jean ! Aide-moi !

Et le Roi Gris tourbillonna, entraînant Locke avec lui dans son demi-tour. Tourbillonna, de peur de voir Jean Tannen arriver, avant de réaliser que Locke devait mentir. Tourbillonna juste la demi-seconde pour laquelle Locke aurait imploré n'importe quel dieu de l'écouter. Tourbillonna juste la demi-seconde qui représentait la vie même de Locke.

Il tourbillonna juste assez pour que Locke Lamora enroule son bras droit autour de sa taille, tire la dague du roi de son fourreau et l'enfonce dans un dernier cri de douleur et de triomphe dans son dos, juste à droite de la colonne vertébrale.

Le Roi Gris courba l'échine et ouvrit la bouche, hoquetant sous l'emprise glacée du choc. Des deux bras, il repoussa la tête de Locke comme s'il pouvait refermer sa blessure rien qu'en se décollant de son adversaire, mais Locke tint bon et, d'une voix incroyablement calme, il murmura :

— Calo Sanza. Mon frère et mon ami.

Le Roi Gris tituba en arrière et Locke extirpa le couteau de son dos juste avant qu'il ne tombe sur le pont. Chutant sur lui, Locke leva une fois de plus la dague et l'abattit au centre de la poitrine du Roi Gris, juste sous la cage thoracique. Le sang jaillit et le Roi se débattit comme un insecte épinglé dans une boîte. Locke haussa la voix comme il enfonçait plus la lame :

— Galdo Sanza, mon frère et mon ami.

Dans un dernier effort convulsif, le Roi Gris envoya un crachat de sang chaud et cuivré au visage de Locke et se saisit de la dague qui lui transperçait la poitrine. Locke contra en pesant sur lui de son flanc gauche inutile, éloignant les mains du Roi. Sanglotant, Locke arracha la dague de la poitrine du Roi, la leva de son bras droit légèrement tremblant et la lui abattit sur la gorge. Il lui scia la trachée jusqu'à trancher à moitié le cou, et des rivières de sang coulèrent sur le pont. Le Roi Gris eut un dernier spasme et mourut, ses yeux écarquillés fixés sur Locke.

— Moucheron, murmura Locke. Son véritable nom était

Bertilion Gadek. Mon apprenti. Mon frère. Mon ami.

Les forces lui manquèrent, et il s'affala sur le cadavre du Roi Gris.

— Mon ami.

Mais l'homme sous lui ne répondit rien ; Locke devint pleinement conscient de l'immobilité de la poitrine qui se trouvait près de ses oreilles et du cœur qui avait battu contre ses joues, et il se mit à pleurer – de longs sanglots qui le secouèrent tout entier, arrachant de nouveaux tourments à ses nerfs et à ses muscles torturés. Fou de chagrin, de triomphe, d'un voile de douleur rouge et de cent autres sensations dont il ignorait le nom, il était étendu sur la dépouille de son pire ennemi et braillait comme un bébé, ajoutant de l'eau salée au sang qui trempait le corps.

Il était étendu là, tremblant, à la lueur des lampes rouges, dans une pièce silencieuse, seul avec son triomphe, incapable de bouger et se vidant de son sang.

10

Jean le rejoint juste une minute ou deux après. Le gaillard retourna Locke et le sépara du cadavre, extirpant un sincère hurlement de douleur à son ami à demi-conscient.

— Oh dieux ! s'écria Jean. Oh, dieux, espèce de sale con, espèce de sale enfoiré de merde ! (Il mit les mains sur la poitrine et le cou de Locke, comme si sa seule volonté pouvait forcer le sang à revenir dans le corps de son ami.) Pourquoi ne pouvais-tu pas attendre ? Pourquoi ne pouvais-tu pas m'attendre ?

Locke jeta un regard ivre à Jean ; sa bouche forma un petit « o » d'inquiétude.

— Jean, murmura-t-il gravement. Tu as… cavalé. Tu n'étais pas… en état de te battre. Le Roi Gris… si serviable. Pouvais pas refuser.

Malgré lui, Jean eut un petit rire étranglé.

— Que les dieux te maudissent, Locke Lamora ! Je lui ai envoyé un message. Je me disais que ça pourrait peut-être le

faire rester quelque temps dans le coin.

— Béni sois-tu. Je… l'ai eu, cela dit. Je l'ai eu et j'ai brûlé son vaisseau.

— C'est donc ça qui s'est passé, dit Jean tout doucement. J'ai tout vu. J'étais à l'autre bout des Taudis de Bois et j'ai regardé l'incendie. Je t'ai vu entrer dans la Tombe Flottante et je suis venu aussi vite que j'ai pu. Mais tu n'as même pas eu besoin de moi.

— Oh que si ! (Locke déglutit et grimaça en sentant le goût de son propre sang.) J'ai excellemment usé… de ta réputation.

Jean ne répondit rien à cela et la lueur triste dans ses yeux glaça Locke plus que tout jusque-là.

— C'est donc ça, la vengeance, marmonna Locke.

— Oui, murmura Jean.

Après quelques secondes, d'autres larmes montèrent aux yeux de Locke qui les ferma en secouant la tête.

— C'est de la merde.

— Oui.

— Il faut que… tu me laisses ici.

Sur ce, Jean se redressa d'un coup sur ses genoux comme s'il avait été giflé.

— Quoi ?

— Laisse-moi, Jean. Je serai mort… dans seulement quelques minutes. Ils ne tireront rien de moi. Tu peux encore t'en sortir. S'il te plaît… laisse-moi.

Le visage de Jean s'empourpra, d'un rouge qui se vit même à la lueur des globes alchimiques. Il fronça les sourcils et son visage se plissa tant que Locke trouva l'énergie de paniquer. Jean crispa la mâchoire. Il fit crisser ses dents, et ses pommettes saillirent, telles des arêtes montagneuses, sous la couche de graisse.

— T'es quand même bien gonflé de me sortir une connerie pareille, finit-il par siffler, du ton le plus neutre et le plus mortel que Locke l'avait jamais entendu employer.

— J'ai fait une erreur, Jean ! coassa Locke, désespéré. Je ne pouvais pas vraiment le combattre. Il l'a fait à ma place avant que je puisse m'esquiver. Promets-moi seulement… promets-moi que si jamais tu trouves Sabetha, tu…

— Tu pourras la trouver toi-même, ahuri, quand on aura dégagé d'ici !

— Jean ! (Locke s'agrippa faiblement aux revers du manteau de Jean.) Je suis désolé. J'ai merdé. S'il te plaît, ne reste pas ici à attendre qu'on vienne te chercher. Les Vestes Noires vont bientôt arriver. Je ne supporterai pas de te voir capturé. S'il te plaît, pars, c'est tout. Je ne peux pas marcher.

— Espèce de crétin, murmura Jean en essuyant de chaudes larmes du dos de sa main. Tu n'auras pas à marcher.

Travaillant maladroitement mais rapidement, Jean s'empara de la cape du Roi Gris et se l'attacha autour du cou, fabriquant ainsi une écharpe de fortune pour son bras droit, qu'il glissa sous les genoux de Locke. Puis, au prix de grands efforts, il put ramasser son ami plus petit que lui et le porter contre sa poitrine. Locke gémit.

— Arrête de sangloter, espèce de chiard, siffla Jean comme il bondissait sur le quai. Il doit te rester au moins un demi-verre de sang quelque part dans cette carcasse.

Mais Locke était à présent bel et bien inconscient. Jean ignorait si cela était dû à la douleur ou à l'hémorragie, bien que le visage de son ami fût si pâle qu'il paraissait de verre. Il avait les yeux ouverts, mais il ne voyait rien ; sa mâchoire ballante laissait goutter du sang et de la salive.

Haletant et frémissant, ignorant les atroces douleurs de ses propres blessures, Jean se mit à courir aussi vite qu'il le put.

Le corps du Roi Gris gisait, oublié sur le pont derrière lui, et les lampes rouges brillaient dans la salle vide.

Interlude

UNE PETITE PROPHÉTIE

Le père Chains était assis sur le toit de la maison de Perelandro. Il regardait le garçon de quatorze ans incroyablement arrogant qu'était devenu le petit orphelin acheté au Faiseur de voleurs de la Colline des Ombres, tant d'années auparavant.

— Un jour, Locke Lamora, dit-il, un jour, tu merderas si superbement, si ambitieusement, de façon *si accablante,* que le ciel s'embrasera, que les Lunes valseront et que les dieux eux-mêmes chieront des comètes de jubilation. J'espère simplement que je ne serai pas là pour voir ça.

— Allons donc, avait répliqué Locke. Ça n'arrivera jamais.

Épilogue

LE FAUX-JOUR

1

Le dix-huitième de Parthis, la soixante-dix-huitième année d'Aza Guilla ; un été camorrien humide. Toute la ville avait la gueule de bois – le ciel aussi.

Une chaude pluie tombait en rideau bouillonnant et crépitant. L'eau capturait l'éclat du faux-jour à la façon de miroirs changeants et translucides et formait des œuvres d'art éphémères, mais les hommes la maudissaient quand même car elle leur mouillait la tête.

— Sergent de garde ! Sergent de garde Vidrik !

L'homme qui criait devant le poste de Vidrik à l'extrémité sud des Goulets faisait lui aussi partie de la garde. Vidrik passa son visage mince et fatigué par la fenêtre aménagée à côté de la porte de la cabane et se prit une bonne saucée. Le tonnerre tonna dans le lointain.

— Qu'est-ce qui se passe, mon garçon ?

Le garde s'approcha sous la pluie. C'était Constanzo, le petit dernier que l'on venait juste de transférer du Recoin Nord. Il conduisait un âne Agentillé. Derrière cet âne se trouvait un chariot ouvert, deux autres Vestes Jaunes placés à l'arrière. Ils étaient engoncés dans leur cape de toile cirée, l'air pitoyable, ce qui prouvait qu'il s'agissait d'hommes sensés.

— On a trouvé quelque chose, sergent, déclara Constanzo. Quelque chose de vachement barré.

Des équipes de Vestes Jaunes et de Vestes Noires écumaient le sud ce Camorr depuis la veille au soir. Des rumeurs couraient, à propos de quelque tentative d'assassinat au Bief du Corbeau.

Seuls les dieux savaient ce que l'Araignée attendait de ses gars en les envoyant retourner toutes les pierres dans les quartiers de la Lie et de Pleutcendres, mais Vidrik était habitué à ce qu'on ne lui fasse jamais part ni du comment ni du pourquoi.

— Définis « vachement barré », hurla-t-il tout en passant sa cape de toile cirée et en en relevant le capuchon.

Il sortit sous la pluie et marcha jusqu'au chariot, avant de faire un signe aux deux hommes postés derrière. L'un d'entre eux lui devait deux barons depuis la partie de dés de la semaine précédente.

— Jetez un œil, répondit Constanzo en ôtant la couverture humide qui recouvrait la charge.

C'était un homme, assez jeune et très pâle, au cheveu rare, avec du duvet sur les joues. Il était plutôt bien habillé, dans un manteau gris aux manchettes rouges. Il était maculé de sang.

Il était vivant, allongé dans le chariot, ses mains dépourvues de doigts enserrant ses joues. Il leva des yeux de dément sur Vidrik.

— Mahhhhhh ! gémit-il tandis que la pluie glissait sur son visage. Mwaaaaaaaaah !

On lui avait tranché la langue. Une cicatrice sombre et suintante de sang courait sur le moignon qu'il avait au fond de la bouche.

— *MAAAAAAAAAAAAAAAAAAH !*

— Bordel de Perelandro ! dit Vidrik. Dites-moi que je ne vois pas les trucs qu'il a aux poignets.

— C'est un Mage Esclave, sergent, dit Constanzo. C'est, ou c'était.

Il replaça la couverture détrempée sur le visage de l'homme et mit la main dans sa cape de toile cirée.

— Il y a plus. Je vous le montre à l'intérieur ?

Vidrik accompagna Constanzo dans la cabane. Les deux hommes abaissèrent leurs capuchons mais ne prirent pas la peine de se défaire de leurs capes. Constanzo sortit un bout de parchemin plié.

— On a trouvé ce type ligoté, par terre, dans Pleutcendres, dit-il. C'est vachement bizarre. Ce parchemin se trouvait sur sa poitrine.

Vidrik le prit et le déplia pour le lire.

« À l'attention personnelle de l'Araignée du duc.
À renvoyer à Karthain. »

— Dieux ! fit-il. Un vrai Mage Esclave karthanien. J'ai l'impression qu'il n'ira pas recommander Camorr à ses amis.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui, sergent ?

Vidrik soupira, replia la lettre et la rendit à Constanzo.

— On fait passer, répondit-il. On fait passer en remontant cette putain de hiérarchie et on oublie qu'on l'a vu. Amène-le au Palais de la Patience et laisse quelqu'un d'autre réfléchir à son cas.

2

Le faux-jour luisait sur les eaux troublées par la pluie de la baie de Camorr. Donna Angiavesta Vorchenza, comtesse douairière d'Ambreverre, se tenait sur le quai, engoncée dans une cape de toile cirée doublée de fourrure, tandis que, en dessous, des équipes d'hommes équipés de perches de bois fouillaient une barge remplie de merde détrempée. L'odeur était digne de toutes les attentions.

— Je suis désolé, ma dame, dit le sergent de garde situé sur sa gauche. Nous sommes sûrs qu'il n'y a rien sur les deux autres barges, et ça fait six heures qu'on est sur celle-ci. Je doute sincèrement que nous trouvions quoi que ce soit, même si nous allons bien entendu poursuivre nos efforts.

Donna Vorchenza poussa un long soupir et se retourna pour regarder la voiture ornée de lanternes alchimiques aux couleurs du clan Vorchenza que tiraient quatre étalons noirs. La porte en était ouverte – don et donna Salvara étaient assis à l'intérieur et la fixaient, accompagnés du capitaine Reynart. Elle leur fit signe d'approcher.

Reynart fut le premier à la rejoindre. Comme d'habitude, il ne portait pas de cape de toile cirée et il supportait la pluie

battante avec un stoïcisme à toute épreuve. Les Salvara, eux, avaient eu le bon sens de se prémunir contre l'averse. Lorenzo portait un parapluie de soie pour protéger davantage son épouse que lui-même.

— Laissez-moi deviner, dit Reynart. Elles sont remplies de merde.

— J'en ai bien peur, confirma donna Vorchenza. Merci pour votre temps, sergent. Vous pouvez disposer. Vous pouvez aussi faire sortir vos hommes de la barge. Je ne crois pas que nous aurons besoin d'eux plus longtemps.

Comme les Vestes Jaunes, grandement soulagés, s'égrenaient sur le quai, les perches de bois soigneusement calées sur les épaules, donna Vorchenza parut frémir et s'étrangler. Elle porta ses mains à son visage et se pencha en avant.

— Donna Vorchenza, s'écria Sofia en se précipitant pour la soutenir.

Alors que tout le monde se regroupait autour d'elle, la vieille femme se redressa subitement et caqueta, aspirant et hoquetant entre deux éclats de rire rauques. Elle en était secouée ; ses petits poings donnaient des coups dans le vide devant elle.

— Oh, dieux ! s'étouffa-t-elle. Oh, ça, c'est trop !

— Quoi ? Donna Vorchenza, que se passe-t-il ? demanda Reynart en la prenant par le bras et en la dévisageant.

— L'argent, Stephen, gloussa-t-elle. L'argent ne s'est jamais trouvé près d'ici. Ce petit fumier nous a fait remuer la merde rien que parce que ça l'amusait. L'argent était à bord du *Satisfaction*.

— Comment êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

— N'est-ce pas évident ? Moi, cela me frappe. Que les dieux bénissent et maudissent la clarté que donne le recul. Le capa Raza a contribué aux œuvres charitables du navire infesté, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Ce n'était pas la charité qui l'animait. Il avait besoin d'un moyen de transférer sa fortune sur la frégate.

— Sur un navire infesté ? dit donna Sofia. Ça ne lui aurait servi à rien.

— S'il n'y avait pas d'épidémie, si, expliqua donna Vorchenza.

L'épidémie était un mensonge.

— Mais, dit don Lorenzo, pourquoi Lukas a-t-il tant insisté pour que l'on coule ce bateau ? Ce n'était que du dépit ? S'il ne pouvait pas avoir cet argent, personne n'allait l'avoir ?

— Il s'appelait Callas, mon cher Lorenzo. Tavrin Callas.

— Peu importe, ma chérie, dit Lorenzo. Quarante-cinq mille couronnes, plus la fortune que Barsavi avait accumulée. Ça fait beaucoup d'argent à mettre pour toujours hors de portée de *tout le monde*.

— Oui, convint donna Vorchenza. Et il nous a dit pourquoi il a fait ça alors qu'il se trouvait avec nous. Quelle conne j'ai été !

— J'ai bien peur que nous ne vous suivions pas, déclara donna Sofia.

— La Ronce a affirmé qu'il faisait partie du clergé du Treizième, reprit-elle. L'hérésie du Treizième, l'Innommé, le Gardien Véreux, le dieu des voleurs et des malfaiteurs. « Sur votre honneur », il a dit, « sur votre *honneur* ». Il a dit ça exprès. (Elle se remit à rire en se mordant les phalanges pour se contenir.) Oh dieux ! Anatolius a tué trois de ses amis. Vous ne voyez donc pas ? Ce bateau ne présentait aucun danger. Ce n'est pas pour sauver Camorr qu'il voulait le couler. C'était une Offrande Mortuaire, Stephen, une *Offrande Mortuaire*.

Reynart se donna une claque sur le front ; l'eau jaillit.

— Oui, dit donna Vorchenza. Une Offrande Mortuaire. Et je l'ai coulée pour lui, dans soixante brasses d'une eau infestée de requins. Tout beau, tout net.

— Donc…, dit don Lorenzo, tout notre argent se trouve à cent mètres de profondeur, au fond du Vieux Port ?

— J'en ai bien peur, répondit donna Vorchenza.

— Ah… Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Donna Vorchenza soupira et médita quelques instants.

— D'abord, dit-elle lorsqu'elle regarda de nouveau les Salvara, toutes les vérités qui se cachent derrière cette affaire devront être déclarées « secret d'État ». Je vous impose à tous le silence à leur propos. La Ronce de Camorr est un mythe. L'argent qu'il est censé avoir volé n'a jamais existé. L'Araignée du duc ne s'est jamais intéressé officiellement à cette histoire.

— Mais, intervint donna Sofia, ils ont dit à Lorenzo que

c'était comme ça que la Ronce garantissait sa propre discrétion – quand ils sont venus chez nous déguisés en agents de la Division Minuit !

— Oui, dit son époux. Un des imposteurs m'a spécifiquement expliqué que la Ronce comptait sur la gêne de ses victimes pour garder le secret sur ses vols auprès d'autres proies potentielles, et je ne pense pas que ce chapitre-là ait été un mensonge.

— Je suis sûre que non, dit donna Vorchenza. Mais néanmoins, c'est exactement ce qu'on va faire. Avec le temps, vous en viendrez à comprendre qu'un État comme le nôtre ne peut pas se permettre de montrer des faiblesses par simple honnêteté. Je suis chargée de la sécurité du duc Nicovante, pas de sa conscience.

Les Salvara la dévisagèrent sans rien dire.

— Oh, ne prenez pas cet air sinistre, dit-elle. Votre véritable punition pour vous être embarqués dans ce bazar n'a pas encore commencé. Rentrez à Ambreverre avec moi et parlons châtiment.

— Notre châtiment, donna Vorchenza ? demanda Lorenzo d'un ton animé. Notre peine s'élève à presque dix-sept mille couronnes ! N'avons-nous pas été assez punis ?

— Pas le moins du monde, répondit donna Vorchenza. J'ai pris ma décision au sujet de la personne qui héritera du titre de comtesse d'Ambreverre quand mon heure sera venue. (Elle observa une pause d'un instant avant de poursuivre :) Ou, devrais-je dire, des titres de comte et de comtesse d'Ambreverre.

— Quoi ?

Sofia avait couiné comme une petite fille de huit ans, une petite fille de huit ans particulièrement couinante, bien habituée à couiner très fort.

— Ce n'est pas une bénédiction, déclara donna Vorchenza. C'est fourni avec une charge.

— Vous ne pouvez pas être sérieuse, dit don Lorenzo. Il y a deux douzaines de familles sur Alcegrante avec plus de rang et d'honneur que nous. Le duc ne nous nommerait pas à Ambreverre avant de penser à eux.

— Je pense que je connais Nicovante un peu mieux que vous, jeune homme, rétorqua donna Vorchenza. Et je crois que c'est à

moi qu'il revient d'imposer la transmission de cet héritage.

— Mais… cette charge, dit donna Salvara. Vous ne pouvez pas vouloir dire que…

— Bien sûr que si, Sofia. Je ne vivrai pas éternellement. Chaque fois qu'une affaire comme celle-là me tombe dessus, je me souviens subitement que je ne *veux* pas vivre éternellement. Que quelqu'un d'autre joue le rôle de l'Araignée ! Nous avons abusé tout le monde pendant toutes ces années en laissant penser que c'était un homme qui s'occupait de tout ça. Maintenant, trompons encore plus notre monde en passant le relais à *deux* individus.

Elle prit Reynart par le bras et lui permit de l'aider à remonter dans la voiture.

— Vous aurez Stephen pour vous aider à gérer vos opérations. Il servira de lien entre vous et la Division Minuit. Vous êtes doués d'une intelligence malléable, tous les deux. En seulement quelques années, je suis sûre que je pourrai vous façonner en quelque chose qui ressemble à ce que j'exige.

— Et après ? demanda donna Sofia.

— Après, ma chère, ce sera à vous de vous occuper de toutes ces bons dieux de crises. (Donna Vorchenza soupira.) Les vieux péchés ne seront jamais assez profondément enfouis pour ne pas refaire surface au moment où on s'y attend le moins. Vous paierez alors le bien de Camorr avec l'or de votre conscience, distillée année après année, jusqu'à ce que votre bourse soit enfin vide.

3

— Maître Lamora ! s'écria Ibelius. C'est totalement inacceptable !

Pendant le faux-jour, la mer était un champ déferlant de gris et de vert. Les vagues roulaient et s'écrasaient autour du galion *Un bénéfice en or*, à destination de Talisham, un des deux seuls vaisseaux à avoir quitté Camorr ce soir-là. Le vent s'engouffrait dans les voiles et les haubans du vieux navire, et des marins en

cape de toile cirée se hâtaient ici et là en marmonnant leurs prières personnelles à Iono, seigneur des Eaux Avides.

Locke Lamora était allongé sur un tas de caisses recouvertes de bâches, sur le pont de la poupe surélevée du galion, saucissonné dans des couvertures enroulées dans des toiles cirées, elles-mêmes enroulées dans d'autres toiles cirées. On ne voyait rien de lui à l'exception de son visage anormalement pâle et grièvement abîmé, qui dépassait des multiples couches. Jean Tannen était assis à côté de lui, emmailloté pour se protéger la pluie, mais pas au point de ne plus pouvoir bouger.

— Maître Ibelius, dit Locke d'une faible voix que son nez cassé rendait nasillarde. À chaque fois que j'ai quitté Camorr, c'était par voie terrestre. Ça, c'est nouveau, comme spectacle… Je voulais le voir, une dernière fois.

— Vous êtes à deux doigts du trépas, maître Lamora, déclara Ibelius. C'est stupide de votre part de faire le fou sur le pont par ce temps.

— Ibelius, intervint Jean, si ce que Locke fait, c'est le fou, on pourrait recruter des cadavres pour en faire des acrobates. On peut avoir la paix, un instant ?

— Loin des attentions qui l'ont maintenu en vie ces derniers jours ? À votre guise, mes jeunes maîtres… Profitez de la vue, alors, et que ça vous retombe dessus !

Ibelius s'affala sur le pont mouvant, ballottant de droite à gauche, tout à fait inadapté à la vie en mer.

Camorr disparaissait derrière eux, s'évanouissant petit à petit entre les rideaux ondulants de la pluie. Le faux-jour émanait de la ville basse telle une aura au-dessus des vagues. Les Cinq Tours projetaient leurs ombres fantomatiques sous les cieux bouillonnants. Le sillage laissé par le galion semblait darder des reflets phosphorescents, sorte de faux-jour agité.

Ils s'assirent sur le pont et regardèrent l'horizon ténébreux avaler la ville derrière eux.

— Je suis navré, Locke, dit Jean. Je suis navré de ne pas t'avoir été plus utile, à la fin.

— Mais de quoi tu causes ? Tu as tué Cheryn et Raiza. Je n'en aurais jamais été capable. Tu m'as sorti de la Tombe Flottante. Tu m'as ramené à Ibelius et tu lui as demandé de m'appliquer un

autre de ces putains de charmants cataplasmes. De quoi as-tu besoin de t'excuser, en dehors de ce dernier point ?

— Je représente un risque, répondit-il. Mon nom. Je me suis servi de mon vrai nom toute ma vie et je n'avais jamais pensé que ça pouvait être un handicap.

— Quoi, pour le Mage Esclave ? Oh dieux, Jean ! Tu n'as qu'à prendre un faux nom, là où on accostera. Tavrin Callas, c'est bien. Fais en sorte que ce fumier apparaisse un peu partout. L'ordre d'Aza Guilla aura une indigestion de miracles à chérir.

— J'ai essayé de te tuer, Locke. Je suis désolé… Je ne pouvais rien y faire.

— Tu n'as pas essayé de me tuer, Jean. Le Fauconnier lui, si. Tu ne pouvais *rien* y faire. Dieux, c'est moi qui me suis fait ouvrir le bras et défoncer l'épaule, et toi t'es là à te morfondre. Assez !

Le tonnerre roula au-dessus d'eux et l'on entendit crier des ordres du côté du pont avant.

— Jean, reprit Locke, tu es un ami plus cher que je n'aurais pu imaginer en rencontrer. Tu m'as sauvé trop de fois la vie pour que je puisse les compter. Je préférerais mourir que te perdre. Et pas simplement parce que tu es tout ce qui me reste.

Jean resta silencieux quelques minutes. Ils regardèrent au nord, par-delà la mer de Fer, comme les vagues moutonnantes accéléraient leur tempo.

— Désolé, dit Jean. Mes mots ont dépassé ma pensée. Merci, Locke.

— Eh bien, haut les cœurs ! Au moins, toi tu es plus mobile qu'un têtard hors de l'eau. Regarde mon petit château de toile cirée. (Locke soupira.) C'est donc ça, la victoire, dit-il.

— Oui, confirma Jean.

— Elle peut aller se faire foutre, dit Locke.

Ils passèrent encore quelque temps sous la pluie, en silence.

— Locke, finit par dire Jean de façon hésitante.

— Oui ?

— Si ça t'embête pas que je te le demande… C'est *quoi*, ton vrai nom ?

— Oh dieux ! (Locke sourit faiblement.) Je peux pas avoir mes secrets ?

— Tu connais les miens.
— Ouais, mais tu n'en as qu'un seul de toute façon.
— Ça, ça vaut pas.
— Oh, d'accord ! dit Locke. Ramène-toi ici.

Jean se déplaça maladroitement jusqu'au tas de caisses sur lequel Locke était installé et se pencha. Locke lui murmura cinq syllabes à l'oreille, et Jean écarquilla les yeux.

— Tu sais, dit-il, à ta place, j'aurais préféré qu'on m'affuble de Locke plutôt que de ça.
— M'en parle même pas, convint Locke.

Le galion poursuivit sa route vers le sud en devançant la tempête. Les quelques dernières lueurs du faux-jour s'évanouirent derrière eux et les lumières moururent dans les ténèbres – ils étaient partis pour de bon. La pluie tombait, telle une muraille dressée sur la mer.

Fin du tome 1